A TRAVERS
LE
XIXE SIÈCLE

HOMMES ET CHOSES, ÉTUDES, VOYAGES, ETC.

PAR

LUCIEN DEGRON

Auteur du « Grand Combat contemporain », etc.

« L'idée chrétienne est l'avenir du Monde. »

CHATEAUBRIAND.

CHATEAUBRIAND — ALFRED DE MUSSET — LACORDAIRE
CONSTANTIN JAMES — LOUIS VEUILLOT
RÉCITS — EXCURSIONS — DUGUESCLIN A COCHEREL — TROIS JOURS AU BOCAGE NORMAND — BAGNOLES-LES-BAINS
SEPT JOURS A PARIS OU IMPRESSIONS D'UN RURAL
ATHALIE AU THÉATRE FRANÇAIS
VOYAGE AU PAYS DE SAINT FRANÇOIS DE SALES — QUEL SERA LE DÉNOUEMENT? OU ESQUISSE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

PARIS
VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1899
Tous droits réservés.

A TRAVERS

LE XIXE SIÈCLE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

A TRAVERS

LE

XIXE SIÈCLE

HOMMES ET CHOSES, ÉTUDES, VOYAGES, ETC.

PAR

LUCIEN DEGRON

Auteur du « Grand Combat contemporain », etc.

« L'idée chrétienne est l'avenir du Monde. »

CHATEAUBRIAND.

CHATEAUBRIAND — ALFRED DE MUSSET — LACORDAIRE
CONSTANTIN JAMES — LOUIS VEUILLOT
RÉCITS — EXCURSIONS — DUGUESCLIN A COCHEREL — TROIS JOURS
AU BOCAGE NORMAND — BAGNOLES-LES-BAINS
SEPT JOURS A PARIS OU IMPRESSIONS D'UN RURAL
ATHALIE AU THÉATRE FRANÇAIS
VOYAGE AU PAYS DE SAINT FRANÇOIS DE SALES — QUEL SERA
LE DÉNOUEMENT? OU ESQUISSE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

PARIS
VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1899

Tous droits réservés.

B
D3217d1

PRÉFACE

J'ai réuni dans ce volume des ÉTUDES *et des travaux divers publiés à diverses époques soit en brochures, soit en articles de journaux. Ce sont des souvenirs, des témoins, je dirais des monuments, si le terme n'était bien ambitieux, des différents âges de ma vie. Et comme on y voit aussi le reflet ou l'empreinte des choses et des préoccupations de notre temps, j'ai pensé qu'ils pourraient à ce titre, étant réunis, offrir quelque intérêt.*

Un lien relie tous ces travaux et en fait un tout malgré leur diversité. C'est qu'ils sont inspirés par une même idée dominante et qu'ils visent un but commun : servir la cause religieuse et aider le grand mouvement de restauration chrétienne et catholique de notre temps. Ce nouveau volume apporte un complément et un commentaire à ses deux aînés : LE GRAND COMBAT CONTEMPORAIN *et* LE SURNATUREL DANS L'ART.

De cette marche de notre temps vers une restauration chrétienne, quel a été l'initiateur? Qui a tout d'abord donné l'impulsion? N'est-ce pas l'auteur du GÉNIE DU

CHRISTIANISME ? *Un* ESSAI SUR CHATEAUBRIAND *est le premier travail compris dans ce volume.*

Le mouvement inauguré par Chateaubriand n'alla pas sans obstacles, sans subir des efforts, des poussées contraires. Il y eut par exemple le grand effort de l'opposition libérale sous la Restauration qui aboutit à la révolution de Juillet. L'esprit de révolte et d'incrédulité qui n'avait cessé de régner dans la bourgeoisie redevenait prédominant. J'ai montré dans Alfred de Musset un témoin et une victime de cette période. Sa vie et ses œuvres dénoncent l'action et l'influence funeste de cet esprit de révolte, de ce scepticisme désolant dont il fut l'organe et le poète.

La bourgeoisie incrédule et voltairienne qui triomphait en 1830 n'enraya pas le mouvement créé par Chateaubriand. Le siècle ne retourna pas en arrière. La Providence avait suscité des hommes nouveaux qui surent comprendre les circonstances et l'apostolat qui pouvait avoir prise sur les esprits d'alors. Cet apostolat sortit de l'école Mennaisienne, et Lacordaire, fils de bourgeois, l'exerça avec un éclatant succès vis-à-vis de la bourgeoisie devenue maîtresse du pouvoir. Une étude sur LACORDAIRE ET SON HISTORIEN M. FOISSET *marque dans ce volume cette nouvelle étape du progrès chrétien en notre siècle.*

Les catholiques arrivèrent enfin au pouvoir au lendemain de 1848. Les désordres de cette époque favorisaient l'action et la propagande religieuses, et c'est porté par ce courant devenu irrésistible que Napoléon III parvint au pouvoir. Il dépendit de lui d'assurer définitivement la restauration d'un ordre social chrétien et d'opérer les transformations nécessaires. Mais Louis-Napoléon n'était qu'un pseudo-défenseur de la religion et de l'Église. Il avait pris un masque de circonstance qu'il ne tarda pas à déposer.

Après la campagne d'Italie, la guerre qu'il fit à la papauté remit en branle toutes les forces anti-catholiques et anti-sociales. De cette période que domine le concile du Vatican et qui nous conduisit aux catastrophes de 1870, rien n'a été retracé dans ce volume : c'est le sujet de mon livre LE GRAND COMBAT CONTEMPORAIN.

Il n'y est fait ici que des allusions, et encore c'est dans l'étude d'un fait historique accompli au moyen âge, dans un RÉCIT DE LA BATAILLE DE COCHEREL *qui signala les débuts du règne réparateur de Charles V après les grands désastres des règnes de Philippe le Bel et de Jean le Bon.*

Il était bien inutile d'aller chercher des leçons si loin pour des gens si peu sensibles même aux enseignements donnés par des désastres éprouvés la veille...

Il s'était à peine écoulé quelques années que les doctrines funestes qui avaient préparé et aggravé ces désastres vinrent les majorités leur revenir.

L'article sur LE DARWINISME ET L'HOMME-SINGE, *à propos d'un livre du docteur Constantin James, signale cette recrudescence du péril radical et matérialiste.*

Cependant le travail de restauration et de transformation catholique n'est ni paralysé ni découragé. Un nouvel apostolat se fonde qui s'adresse au peuple. M. de Mun étend et complète l'œuvre d'Ozanam et des conférences de Saint-Vincent-de-Paul par la création des cercles catholiques d'ouvriers.

*La presse est le puissant instrument de cet apostolat; et le plus vaillant ouvrier de cette action catholique par la presse, c'est Louis Veuillot. Notre article sur le rédacteur en chef de l'*UNIVERS, *redressant et complétant des portraits insuffisants, essaie de montrer sous son vrai jour et avec toute sa taille celui qui a été le précurseur et le pré-*

parateur de l'avènement de la démocratie chrétienne.

Viennent ensuite quelques récits de VOYAGES, *quelques excursions à travers les hommes et les choses contemporaines, d'où résultent des impressions réconfortantes.*

Comme couronnement à ces divers travaux, j'ai ajouté un CRAYON RAPIDE *de l'histoire de ces dernières années. De cette esquisse la conclusion est optimiste. Je conjecture ou présage un nouveau triomphe pour la cause chrétienne et catholique. Si je me suis trompé, si les chrétiens n'ont plus à attendre en ce monde que l'épreuve et la lutte, j'aurai, en tous cas, je l'espère, encouragé mes frères comme moi-même à prendre à ces épreuves et à ces luttes une plus vaillante part et à mériter par là d'être associés du moins au grand triomphe final.*

L. D.

A TRAVERS LE XIXE SIÈCLE

ESSAI SUR CHATEAUBRIAND *

Il s'est à peine écoulé dix-sept années depuis que Chateaubriand n'est plus, et déjà, lorsque nous évoquons son souvenir, il nous semble envisager une gloire d'un autre âge. Autour de nous, durant cet espace, tout a changé : le gouvernement et la société, les idées et les mœurs, les personnes et les choses. L'on peut dire qu'un abîme nous sépare de cette année 1847, la dernière de la vie de Chateaubriand (1), année qui ne devait pas voir, mais que devaient suivre de si près le naufrage de la monarchie de Juillet et l'avènement de la démocratie, en ces temps de trouble et d'agitation où l'anarchie parvenant au comble devait bientôt appeler les réactions violentes du pouvoir. La littérature n'a pas eu un meilleur destin que la liberté en ces années désastreuses. Nous avons vu disparaître l'une après l'autre la plupart des grandes personnalités qui avaient répandu tant d'éclat sur la première

* Je n'ai fait que quelques retouches de détail à ce travail de jeunesse publié dès 1865 et écrit au début de la seconde phase du règne de Napoléon III.

(1) Chateaubriand est mort le 3 juillet 1848.

moitié de notre siècle, génération pleine de sève et de puissance dont Chateaubriand peut être considéré comme le glorieux patriarche. De plus en plus rares s'élèvent ces grandes voix. Le vide se fait et le silence autour de nous. Rien n'apparaît, aucune renommée, aucune gloire nouvelle qui puisse nous consoler ; car je ne sais quel fatal niveau a passé sur les générations qui arrivent, il ne s'en dégage rien de grand, aucune originalité fortement accusée, aucune personnalité puissante.

Fatigué de la médiocrité des hommes et des choses à travers lesquels nous avançons, perdu dans ces foules, dans ces hiérarchies d'une démocratie de plus en plus bureaucratique où les individualités s'absorbent, où les physionomies s'effacent et disparaissent, nous nous retournons avec bonheur vers les grandes figures du passé et de préférence vers celle de Chateaubriand qui nous apparaît entre toutes illustre et dominante.

Dire, en nos jours d'abaissement et de mercantilisme littéraire, la dignité de cette vie consacrée à la recherche désintéressée du beau ; célébrer en ces temps de défaillance et d'apostasie la grandeur d'une carrière politique si noblement parcourue, nous semble chose utile et opportune.

Puisse notre voix être entendue et contribuer, toute faible qu'elle est, à accélérer le réveil des âmes, et à maintenir ou ramener notre temps dans la voie ouverte par l'auteur du *Génie du Christianisme!*

I

Au début de notre siècle, parmi toutes les gloires et toutes les prospérités du Consulat, notre littérature demeurait dans un état d'abaissement bien fait pour inspirer la tristesse. Les sciences avec les Monge, les Berthollet et les Laplace; les beaux-arts avec les Vernet et les David, les Gros et les Gérard, jetaient un nouvel éclat. Mais les doctrines matérialistes et athées avaient desséché les cœurs et flétri les imaginations. Les lettres demeuraient complètement stériles ou n'enfantaient que des œuvres sans caractère et sans originalité. On en était toujours à cette fatale littérature classique de la fin du dix-huitième siècle, coquette surannée et à bout d'artifices, *vieille rajeunie dont la vue seule respirait l'ennui*. Qui pourrait jamais rendre la vie à cette littérature épuisée? Comment infuser un sang jeune et riche à cette littérature mourante? On commençait à désespérer de l'avenir lorsque l'on vit tout à coup, à côté du génie de Bonaparte, se lever un génie rival, celui de Chateaubriand : le *Mercure* publiait *Atala*.

L'on ne saurait dire la surprise et l'émotion que produisit l'apparition de cette œuvre étrange et originale. Tout un monde inconnu se révélait aux imaginations. Les forêts vierges de l'Amérique, cette nature grandiose et primordiale où débordaient la vie et les passions primitives, la grande voix de la religion déjà retentissant au milieu de ces solitudes, offraient

des spectacles dont l'éclat et la nouveauté saisissaient. Atala, cette jeune héroïne demi-sauvage et demi-chrétienne, entraînée par un amour invincible que combat une foi mal éclairée et se donnant la mort pour ne pas succomber à sa passion, remuait profondément les cœurs. On partageait le désespoir et les emportements de Chactas dont la sauvage beauté, les sentiments naïfs et la touchante jeunesse exerçaient un charme irrésistible sur des esprits blasés par une civilisation excessive et corrompue. L'on était ravi d'entendre le langage ineffable de ces jeunes amants sous le dôme des forêts séculaires, ces hymnes d'amour à travers les solitudes comme on n'en avait jamais entendu depuis le Cantique des Cantiques, ces entretiens aux tendresses infinies auxquels semblait s'associer une nature débordant de vie et de jeunesse. Peu à peu le tableau s'assombrissait ; le drame devenait palpitant ; l'orage des passions, après avoir longtemps grondé sourdement, éclatait enfin, et la voix de la religion qui calme les tempêtes se faisait entendre grave et douce, sévère et compatissante, trop tard, hélas ! pour ranimer les joies de la terre, mais à temps encore pour adoucir la mort et calmer le désespoir.

C'était dans les descriptions de ces régions inconnues une richesse et une variété, dans l'expression des sentiments et des passions une éloquence sans exemple, avec je ne sais quoi de vague et de triste qui déjà déposait dans les âmes le germe de cette mélancolie que *René* devait développer à l'excès. Quel contraste avec la littérature du jour aux allures froides et compassées, avec la prose raffinée des Ginguené et des Laharpe, avec les tragédies grecques ou romaines de Chénier et les poèmes sur la *Pitié* de Delille ! Déjà Buffon, déjà Rousseau et Bernardin de Saint-Pierre avaient fait parler à la nature un magnifique langage. Chateaubriand s'en montrait le véritable interprète en même temps que le peintre le plus brillant ; il lui donnait dans son œuvre la plus large place ; il en faisait son principal personnage pour ainsi dire. Notre langue s'était toujours distinguée par son génie spiritualiste et son caractère

abstrait ; avec lui elle se faisait *concrète;* elle devenait pittoresque ; l'expression directe de la pensée était remplacée par son image, transformation qui exerça dès l'abord une séduction irrésistible.

Le succès d'*Atala* fut immense. Les deux jeunes sauvages de Chateaubriand devinrent populaires à l'égal de *Paul et Virginie.* En vain quelques esprits chagrins ou intéressés protestèrent avec l'abbé Morellet. Leurs voix se perdirent dans les applaudissements universels : une révolution littéraire s'accomplissait à coté de la révolution sociale.

Mais *Atala* n'était qu'un épisode détaché d'une œuvre autrement vaste et considérable, ce n'était qu'un prélude. Le chant allait bientôt se faire entendre. Dès l'année suivante Chateaubriand publia le *Génie du Christianisme,* le *Génie du Christianisme* qui venait compléter la révolution littéraire et marquer dans quel sens devait se transformer la révolution sociale commencée pour devenir féconde.

Publier une apologie du christianisme au sortir de cette période terrible qui s'était attaquée avec une égale fureur à la religion et à la royauté, au milieu d'une société où les idées de Voltaire dominaient incontestées, où ses railleries et ses sarcasmes contre *l'infâme* composaient la monnaie courante du bel esprit, quand il était universellement admis que le christianisme, c'était la barbarie, le grand obstacle au progrès des lumières et à l'émancipation du genre humain, était une entreprise bien hardie et périlleuse. Comment triompher de tant de préventions et de haines? Quelle prise pouvaient offrir des esprits qui avaient assisté aux fêtes de la déesse Raison et à la proclamation de l'Être suprême ? A coup sûr il n'était plus de saison de recourir aux preuves discréditées de l'ancienne apologétique, de descendre dans l'examen approfondi des dogmes, de développer les preuves de tradition et de raison. Le siècle eût souri et détourné la tête. Il fallait avant tout ramener les regards vers cette religion qu'on méprisait, parce qu'on ne la connaissait plus ; et pour cela séduire les imaginations et tou-

cher les cœurs ; la beauté seule pouvait opérer ce prodige, la beauté qui en captivant les imaginations et les cœurs prépare les âmes à la persuasion. Il fallait montrer le christianisme revêtu de toutes les séductions de la beauté. Chateaubriand le comprit, et la Providence l'avait doué merveilleusement pour mener à bien cette grande tâche.

Toutes les beautés du christianisme apparurent resplendissantes dans son œuvre : beauté des dogmes et de la morale, beauté du culte et des cérémonies, beauté artistique et littéraire. *Beauté des dogmes et de la morale :* il disait la profondeur insondable de nos mystères, leur charme inexplicable et leur secrète conformité avec les instincts les plus intimes de l'âme humaine ; les consolations et les secours que procurent à nos misères et à notre faiblesse les sacrements de cette religion divine qui bénit et consacre tous les grands actes de l'existence, et, prenant l'homme à son berceau, l'accompagne jusqu'à la tombe. *Beauté du culte et des cérémonies :* quelle religion eut des temples plus dignes de la divinité ? Quelle hardiesse écrasante, quelle imposante majesté dans ces vastes basiliques dont les voûtes sublimes portées dans les airs par des forêts de piliers semblent dire à notre petitesse présente la grandeur de nos destinées ! Tous les arts se sont donné la main pour les embellir. Aux jours marqués les pompes les plus magnifiques s'y déploient ; la gravité de la liturgie, la solennité des chants, le sens touchant des mystères, tout y parle à notre âme et répond à ses plus hautes aspirations. Qu'elles sont belles les fêtes catholiques ! Non seulement les arts, mais la nature elle-même concourt à les rendre plus touchantes et plus éloquentes. L'Église a su les mettre en harmonie avec le caractère des diverses saisons de l'année. C'est au printemps, parmi les moissons naissantes, que l'on voit s'avancer en longues files le troupeau des fidèles chantant les saintes litanies des *Rogations*. Les pompes de la *Fête-Dieu* se marient avec l'éclat du beau mois de juin ; et le bruit des feuilles qui tombent sous le ciel gris de novembre ajoute encore aux saintes tristesses du jour des morts.

Mais c'était à la beauté poétique et littéraire, et à l'heureuse influence que le christianisme a exercée sur les arts et la civilisation que Chateaubriand s'attachait de préférence. Le paganisme produisit dans les arts la beauté de la forme, une beauté naturelle et humaine incomparable ; le christianisme a transformé, a transfiguré cette beauté et lui a donné je ne sais quoi de surnaturel et de divin. Il suffit pour le reconnaître de mettre en regard d'Homère et de Virgile la Bible, Dante et Milton ; d'opposer aux Phidias, aux Apelle et aux Praxitèle les Michel-Ange, les Raphaël et les Lesueur ; aux siècles de Périclès et d'Auguste les siècles de Léon X et de Louis XIV. — Le théâtre moderne, que de ressources ne doit-il pas au christianisme et à la transformation morale qu'il a opérée dans le monde ! Tous les sentiments se sont purifiés et anoblis. L'âme humaine s'est révélée avec des nuances inconnues, des délicatesses exquises qui ont été la source d'une foule de beautés nouvelles. L'amour, sentiment égoïste, maladie et passion fatale chez les anciens, est devenu le plus généreux des sentiments, celui qui a enfanté le plus de dévouements et de sacrifices, qui a donné naissance à la chevalerie, qui a rendu à la femme sa dignité et son influence morale et inspiré des poètes comme Pétrarque, le Tasse et Milton.

Mais en même temps que le sentiment de l'amour s'est fait plus pur et plus élevé, le sentiment du devoir est devenu plus profond, plus délicat, plus impérieux. Il en est résulté dans la conscience ces luttes douloureuses et pleines d'angoisses auxquelles notre scène doit ses plus puissants effets : il suffit de nommer le *Cid* de Corneille, la *Phèdre* de Racine et *Zaïre* de Voltaire, de Voltaire lui-même qui doit ses plus heureuses inspirations à cette religion qu'il méconnaît et qu'il outrage.

Qu'on cesse donc d'accuser le christianisme d'être ennemi des arts et de la civilisation et de faire obstacle au progrès des lumières, le christianisme qui a sauvé le monde de la barbarie au milieu des invasions dans ce terrible cataclysme qui entraîna l'empire romain ; n'est-ce pas l'Église qui, à travers ces temps

de ténèbres et d'ignorance, a conservé intact le dépôt des sciences et des lettres; qui, grâce au labeur patient de ses moines, nous a transmis les chefs-d'œuvre de l'antiquité et a préparé ce glorieux réveil que l'on appelé *la Renaissance?*

C'est encore le christianisme qui, en proclamant tous les hommes égaux devant Dieu et frères en Jésus-Christ, a modifié profondément l'idée du droit et de la justice dans les relations sociales : il suffit pour s'en convaincre de suivre la transformation qui s'opère dans la législation romaine à partir de Constantin; et c'est encore ce dogme fécond de la fraternité des hommes qui contient le germe de la civilisation de l'avenir. Mais cette influence sociale du christianisme, Chateaubriand ne fait que l'indiquer. Il y reviendra plus tard quand le courant du siècle y portera; et il est réservé à ses *Études historiques* de la mettre en plus vive lumière.

Tel était le riche fonds d'idées nouvelles que le *Génie du Christianisme* apportait au monde, telles apparaissaient les grandes lignes de ce majestueux édifice. Mais ce qui excitait l'admiration, c'était moins la puissante ordonnance de l'ensemble que la richesse des détails, la beauté des épisodes, l'éclat et l'harmonie du style. C'est là que Chateaubriand, né coloriste et digne d'être appelé le Titien de notre littérature, prodiguait les trésors de sa merveilleuse imagination avec les accents émus d'une poétique éloquence. Il avait retrouvé la phrase aux amples contours, aux allures nobles et magistrales du dix-septième siècle, et il y ajoutait un luxe d'ornementation inconnu jusqu'à lui.

Le succès du *Génie du Christianisme*, immense comme celui d'*Atala*, fut cependant plus contesté. C'est qu'*Atala* ne s'en prenait qu'à des doctrines littéraires, tandis que le *Génie du Christianisme* heurtait de front le siècle tout entier. *Atala* ne renouvelait que la langue; le *Génie du Christianisme* apportait un fonds nouveau d'idées et de doctrines. Les descendants de Voltaire sentant leur empire menacé coururent aux armes. Ginguené dans la *Décade*, l'Académie française tout entière à

l'occasion du prix décennal, l'attaquèrent. Mais n'importe : le coup était porté, l'impulsion était donnée, et le dix-neuvième siècle entrait dans sa voie.

Chateaubriand, parlant de Shakespeare dans ses *Mémoires*, le met au nombre des *cinq ou six écrivains qui ont suffi au besoin et à l'aliment de la pensée*. « Ces génies-mères, dit-il, semblent avoir enfanté ou allaité tous les autres. » Chateaubriand est lui-même un de ces *génies-mères*. C'est le *Génie du Christianisme* qui a été le point de départ de tout le mouvement intellectuel de notre siècle, qui a été comme la source de tous les grands courants qui l'ont vivifié. Chateaubriand peut être considéré comme le père du romantisme non seulement dans les lettres, mais encore dans les arts, et l'on doit compter les Delaroche, les Ingres, les Delacroix au nombre de ses disciples aussi bien que les Lamartine, les Victor Hugo, les de Vigny et les de Musset. En signalant l'influence du christianisme sur les arts et les lettres, il a jeté les fondements de cette critique moderne qui s'est élevée si haut avec les Villemain et les Sainte-Beuve. On peut dire même qu'en appelant l'attention sur les premiers développements de la société nouvelle au milieu des ruines du monde romain, il a ouvert la voie à la glorieuse école historique dont MM. Guizot, Augustin et Amédée Thierry sont devenus les chefs illustres.

Mais le résultat le plus heureux et le plus incontestable produit par le *Génie du Christianisme*, est le mouvement de retour qu'il imprima vers les croyances religieuses. Sans doute ce mouvement n'alla pas jusqu'à la foi pratique. Il était au-dessus des forces d'un seul homme de ramener d'un coup les esprits de si loin. Mais à sa voix les hostilités s'apaisèrent et les préjugés s'évanouirent. Si les volontés n'étaient pas encore entraînées, les imaginations étaient séduites et les cœurs émus : le sentiment religieux existait. Viennent les Lamennais, les de Ravignan, les Lacordaire, et les âmes de plus en plus fatiguées du doute accueilleront avides leurs éloquents enseignements ; et le siècle fera de nouveaux pas vers la foi jusqu'à ce que de

tristes expériences finissent par lui apprendre que la religion est la seule base solide de l'ordre moral, de l'ordre social et politique, et de la vraie liberté.

De même qu'un épisode détaché, *Atala*, avait précédé le *Génie du Christianisme*, un autre épisode le suivit presque immédiatement. C'était *René*. *René* qui venait d'exercer une nouvelle influence dans la transformation de notre littérature, mais celle-là funeste. René implantait la triste mélancolie dans notre joyeux pays de France, dans cette vieille terre gauloise, la patrie des Rabelais, des Montaigne, des La Fontaine et des Molière. Déjà Rousseau et sa *Nouvelle Héloïse*, puis Gœthe et son *Werther* en avaient déposé dans les âmes le germe fatal. Chateaubriand, faisant entendre après des jours de désolation et de ruines le profond gémissement de son génie blessé, développa à l'excès ce germe malheureux.

Certes l'on ne saurait méconnaître les beautés neuves et originales dont étincelle le roman de *René*, tout l'intérêt qu'inspirent ces passions vagues et sans objet de la puberté adolescente exaltée par la solitude, cette première éclosion de la jeunesse, ce vague besoin d'aimer qui exhale ses aspirations sous les influences enivrantes d'une nature où débordent la sève et la vie printanières. René a près de lui sa sœur Amélie, grande jeune fille de seize ans, dont la sensibilité comme la sienne s'éveille triste et mélancolique. Bientôt l'amitié de leur enfance, en traversant les ardeurs de la puberté, revêt les caractères de la passion, étouffée qui n'ose se révéler devant les impossibilités morales. De là ces promenades à l'écart au fond des bois; de là ces aveux à demi voilés, ces tristes entretiens de la solitude ; de là le drame et ses profondes angoisses. L'orage gronde longtemps dans leur âme, et la foudre éclaterait si Amélie ne prenait le parti de chercher un refuge dans la religion et d'étouffer sous le voile les élans de son cœur. René dans son désespoir fuit loin des lieux qui furent témoins de ses maux, emportant au fond des forêts américaines le trait qui le déchire et le marque du sceau fatal que les

passions coupables impriment au front de leurs victimes.

La vague rêverie et la mélancolie profonde de René, nature trop impressionnable, organisation malade, âme repliée et inactive, vont devenir contagieuses. Il sera de mode pour toutes les jeunes imaginations de rêver creux à son exemple, de se draper dans une sombre tristesse, de porter à son front pâli la trace des passions funestes. René aura toute une descendance de héros malheureux et désolés, les Oswald, les Adolphe, les Chatterton, et puis toute cette fatale école de romans cherchant la source de l'intérêt dans les situations immorales. Mais le mal n'aura qu'un temps, l'engoûment aura passé vite grâce à ce bon sens impérissable qui se retrouve toujours au fond de l'esprit français ; et les utiles conquêtes que nous devons au *Génie du Christianisme* demeureront à jamais acquises à notre littérature.

Le nom de Chateaubriand se faisant jour au milieu de l'émotion et de l'enthousiasme que produisit l'apparition de ces œuvres extraordinaires, ne pouvait manquer d'attirer l'attention universelle. Tous les regards se tournèrent vers l'astre nouveau. L'on peut dire qu'il fit un instant échec à la gloire de Napoléon. Le rénovateur des lettres partagea les admirations avec le guerrier législateur.

Mais d'où venait ce nouveau génie? Quelle était son origine? Au milieu de quelles influences s'était-il formé? Quelle avait été jusqu'alors son histoire? On était avide de pénétrer une existence qui peut-être fournirait la clef d'une originalité dont on ne pouvait se rendre compte. On avait admiré l'écrivain, on voulait connaître l'homme. Chateaubriand n'avait rien à redouter de cette épreuve, lui dont la jeunesse avait été et dont toute la vie devait être semblable à un brillant poème.

Issu d'une noble et antique famille qui avait autrefois donné des ducs à la Bretagne, François-René de Chateaubriand avait reçu le jour à Saint-Malo, sur les grèves de cet Océan qu'il a tant aimé, dont le bruit monotone berça son enfance et devait encore gémir au pied de son tombeau. Il naquit la même année

et presqu'à la même heure où Bonaparte, l'autre génie du siècle, voyait le jour sur un rivage méditerranéen; tous les deux, comme les astres, semblent être sortis des flots pour s'y replonger encore au terme de leur course.

L'enfance de Chateaubriand s'écoula dans les jeux de cet âge sans offrir aucune de ces particularités extraordinaires que l'on recherche dans l'enfance des hommes illustres. Il était fils cadet du sire de Chateaubriand. Son père, fidèle aux traditions de son ordre, le destina à l'état ecclésiastique; et, pour le préparer à suivre cette carrière, il l'envoya successivement étudier aux collèges de Dol, de Dinan et de Rennes. Le jeune Chateaubriand ne se fit remarquer dans ses études que par une mémoire prodigieuse et son égale facilité à faire des vers latins et à apprendre les mathématiques. A douze ans, il savait tout Bezout par cœur. Deux livres qui lui tombèrent dans les mains au collège de Dol nous paraissent avoir exercé sur sa jeune âme une influence profonde : l'un de ces livres, *les Confessions mal faites*, exaltant sa dévotion, le jeta dans des scrupules extraordinaires ; l'autre, un Horace non *expurgé*, vint troubler ses sens avant l'heure et allumer dans son cœur des feux inconnus. De là peut-être le caractère à la fois païen et chrétien de sa vie et de ses écrits, de là ce perpétuel conflit entre les aspirations de l'âme et les troubles des sens, l'un des puissants ressorts dramatiques de son génie.

Son adolescence qu'abrita le vieux manoir de Combourg s'écoula triste et rêveuse à l'ombre du noir donjon féodal, sous l'œil d'un père austère et dur devant lequel tout le monde tremblait, n'ayant pour ouvrir son âme que la société d'une mère tendre et pieuse, esprit romanesque, imagination exaltée qui lisait mademoiselle de Scudéry et savait tout *Cyrus* par cœur, et l'amitié d'une sœur, nature rêveuse et mélancolique, organisation poétique et impressionnable comme la sienne. C'est durant les jours passés dans cette solitude, à courir dans les bois et à chasser sur les étangs, qu'il éprouva les vagues tristesses, les profonds ennuis, les orages du cœur auxquels *René*

a dû le jour et qui sont revenus si souvent désoler sa vie. Enfin arriva l'heure de sortir de cet isolement funeste et de laisser les rêves pour se prendre à la réalité. Il fallut se décider pour une carrière. Ne voulant plus être d'*Église*, le jeune Chateaubriand choisit l'épée et obtint un brevet de sous-lieutenant pour le régiment de Navarre-infanterie. Comme il passait à Paris en 1788 pour se rendre à Cambrai, où son corps tenait garnison, il eut en sa qualité de chevalier les honneurs de la présentation à Versailles et put voir briller encore les derniers rayons de la Royauté qui commençait à pâlir. L'année suivante il assista comme témoin à la prise de la Bastille, et entendit les premiers débats de la *Constituante* que domina la grande voix de Mirabeau. Mais le spectacle de nos premières luttes politiques ne captiva pas d'abord son attention. Ses regards étaient attirés de l'autre côté de l'Océan, vers les terres nouvelles où venait de triompher avec tant d'éclat la jeune liberté américaine. Un monde inconnu, dont il entendait de merveilleux récits, se révélait à son imagination. Parcourir ces régions inexplorées, se perdre au fond des forêts immenses, retrouver à côté de nos sociétés vieillies la nature en sa primitive jeunesse, quel beau rêve! Disciple enthousiaste de Rousseau, Chateaubriand ne pouvait se dérober à la séduction du désert. Tous les fantômes de son imagination, toutes les aspirations de son humeur inquiète l'entraînaient vers les contrées lointaines. Mais comment réaliser ce rêve? Chateaubriand pour y parvenir conçut un projet plein d'audace et de grandeur; il forma le dessein d'une exploration géographique à travers toute l'Amérique du Nord, depuis le rivage des Florides jusqu'à la baie d'Hudson. L'agrément de l'autorité royale lui était nécessaire, il lui fallait une mission. Il l'obtint grâce à l'entremise de M. de Malesherbes dont son frère avait épousé la nièce; et vers le commencement de 1791 il partit, laissant derrière lui les orages qui s'amoncelaient sur le trône ébranlé de Louis XVI. Sur les traces de Christophe Colomb il allait lui aussi découvrir un nouveau monde.

Nous ne saurions dire les premières ivresses, les débordements de la jeunesse et de la vie qui remplirent l'âme du jeune voyageur quand il salua les rivages enchantés des Florides, en présence de la luxuriante végétation des Tropiques, sur ces mers inondées de lumière et reflétant l'azur d'un ciel splendide. Son imagination s'enflamma, son âme s'émut et bénit l'Eternel. Mais laissons-le parler lui-même : « Ce n'était pas Dieu seul, dit-il, que je contemplais sur les flots dans la magnificence de ses œuvres. Je voyais une femme inconnue et les miracles de son sourire. Les beautés du ciel me semblaient écloses de son souffle... Je me figurais qu'elle palpitait derrière le voile de l'univers qui la cachait à mes yeux. » Cette femme inconnue vers laquelle, en présence de ces merveilles, s'élançaient ses aspirations de jeune homme et de poète, c'était la Muse, c'était la Beauté. C'est sous les traits de cette femme céleste que lui apparaîtront tour à tour les diverses civilisations qu'il évoquera sur son passage : Attala et les forêts américaines, Velléda et les Druides, Cymodocée et la Grèce, Blanca et le pays du Cid.

Après avoir admiré la robuste jeunesse de la liberté américaine et s'être assis au modeste foyer de son glorieux fondateur, après s'être enfoncé dans les forêts immenses à la poursuite des poétiques chimères et avoir interrogé la Muse du Nouveau-Monde sur les cataractes du Niagara, Chateaubriand se disposait à poursuivre vers le Nord quand parvinrent jusqu'à son oreille les éclats de la Révolution française. Une gazette qui lui était tombée par hasard dans les mains lui apprenait tout à coup la fuite de Louis XVI, l'arrestation à Varennes, l'emprisonnement au Temple de la famille royale, et la réunion des officiers de l'armée sous le drapeau des Princes français. A coup sûr, jeune homme encore inconnu et perdu au fond de ces déserts, il pouvait impunément se tenir à l'écart et demeurer à l'abri des tempêtes qui bouleversaient sa patrie. Mais il a un témoin, celui *devant lequel il craint le plus d'avoir à rougir*, sa conscience. Lui aussi il appartient à l'armée, il doit voler à la

défense de son Roi. A cet appel de l'honneur qu'il entendra toujours, Chateaubriand dit adieu à la nature et aux forêts américaines où lui ont souri les premières amours et qui doivent exercer une si profonde influence sur le développement de son génie, et il part pour la France, emportant dans son cœur, avec l'image encore vague et confuse de la liberté, le souvenir vivant des deux jeunes Floridiennes qui, transfigurées par son imagination, deviendront Atala et Celuta.

Débarqué au Havre au commencement de l'année 1792, Chateaubriand se laissa marier ; mais il consacra à peine quelques jours à ce mariage que sa sœur Lucile lui faisait contracter avec une femme charmante, esprit original, cœur excellent, mademoiselle de Lavigne, dont il ne devait apprécier que plus tard les précieuses qualités. Pour le moment il ne songe qu'à l'accomplissement de ce qu'il regarde comme son devoir de soldat et de gentilhomme, et il s'empresse de se rendre à l'armée des émigrés où il va recevoir le baptême du feu sous les murs de Thionville.

C'est alors que commencent pour Chateaubriand de dures épreuves. Il ne rencontre que désenchantement et mécomptes au milieu des passions mesquines qui divisent l'entourage des Princes. Ses services ne sont accueillis qu'avec défiance ; il souffre d'avoir à combattre à côté des ennemis de son pays. Aux souffrances morales se joignent les souffrances physiques, les fatigues, la blessure, la fièvre, les routes pénibles à travers les boues de la Batavie. Puis c'est la mer qu'il lui faut traverser dans le plus grand dénûment; c'est un asile qu'il faut aller chercher sur la terre étrangère. Malade, sans pain, sans argent, que devenir dans le misérable grenier de Londres qu'il est réduit à partager avec d'autres exilés aussi malheureux que lui ? Situation pleine d'angoisses qui ne lui laisse d'autres ressources que le travail, le travail opiniâtre.

Un rayon de lumière vint un instant traverser cette sombre existence. Son séjour à Beecles dans la maison hospitalière du révérend Ives, l'amour naïf et pur de Charlotte Ives, la fille de

son hôte, lui fit un instant oublier ses maux et perdre jusqu'au sentiment de la réalité. Mais cette courte illusion à laquelle il se laissa bercer avec une sorte d'inconscience fut suivie d'un cruel réveil. Le cœur brisé par une séparation que l'honneur commandait, il lui fallut bientôt regagner la mansarde de Londres et les âpres labeurs.

Si durant ces épreuves Chateaubriand portait ses regards du côté de la France, c'étaient des spectacles plus désolants encore. L'horizon lui apparaissait tout embrasé des éruptions du volcan révolutionnaire. C'était l'immolation du roi martyr, le massacre ou l'emprisonnement des siens, tous les *crimes de la Terreur*. Voyant partout le triomphe du mal, Chateaubriand se demanda s'il était une Providence. La lumière de la vérité s'obscurcit dans son âme ; le doute y pénétra avec ses cruelles angoisses.

Au milieu de ces luttes morales et de ces incertitudes douloureuses, Chateaubriand écrivait, le jour faisant des traductions qui étaient son unique moyen d'existence, et la nuit, malgré la fièvre qui le consumait, retraçant les tourments de son esprit et les orages de son cœur. C'est ainsi que fut composé son premier ouvrage, l'*Essai sur les Révolutions*. Quand on songe aux conditions dans lesquelles se trouvait alors Chateaubriand, au peu de ressources dont il pouvait disposer, au peu de temps que lui laissait la nécessité de gagner sa vie, on demeure confondu devant un pareil travail. C'est une œuvre colossale, qui atteste chez un auteur aussi jeune en même temps qu'une audace généreuse une érudition incompréhensible ; c'est l'effort désespéré d'une grande âme en peine de la vérité. La Révolution française, détruisant de fond en comble une antique société qui avait duré plus de dix siècles, était le phénomène qui absorbait toutes ses réflexions, et pour en avoir l'intelligence, pour en saisir la loi historique, il s'adressait à toutes les civilisations, fouillait les archives des peuples anciens et modernes, interrogeait les ruines des vieux continents et les forêts vierges du Nouveau-Monde, bâtissant ainsi

une véritable encyclopédie. Sans doute dans cette vaste compilation philosophique, historique et littéraire, se rencontraient bien des erreurs, bien des contradictions, bien des rapprochements forcés. Mais à côté des défauts se révélaient des beautés sans nombre, des aperçus nouveaux et ingénieux, des jugements pleins de justesse et d'originalité. C'était le bloc, le chaos duquel il devait faire sortir un monde. A côté des témérités du style, il y avait des hardiesses heureuses. Il y avait cette exubérance que Cicéron aime chez les auteurs au début, et qui est pleine de promesses.

Si nous avons dans l'*Essai sur Les Révolutions* comme un monument des inquiétudes et des troubles qui agitèrent l'esprit de Chateaubriand en ces années d'enfantement douloureux, les *Natchez* nous présentent le tableau tumultueux des orages de son cœur et les délires de son imagination malade. C'est l'ébauche puissante d'une vaste épopée de la nature mettant dans une opposition saisissante l'homme sauvage avec ses instincts primordiaux, et l'homme de nos sociétés avec ses goûts dépravés et ses passions funestes. Il va sans dire que le jeune disciple de Rousseau, encore sous l'influence du maître, y prenait parti contre la civilisation et les vices qu'elle enfante. Il était d'ailleurs à cette période de sa vie que nous pourrions appeler *wertherienne*, si elle ne s'était personnifiée dans René : toutes les ardeurs, toutes les souffrances qui tourmentèrent son âme en ces tristes jours sont retracées en traits de feu dans les *Natchez*. Chateaubriand n'a publié qu'à un âge avancé cette œuvre de ses débuts ; mais il n'a pas osé en retoucher les parties défectueuses, de peur d'amortir la flamme dévorante qu'y avait allumée sa jeunesse.

L'*Essai sur les Révolutions*, imprimé à Londres en 1797, commença la réputation du jeune écrivain et le réconcilia avec l'existence en lui donnant foi dans son génie et dans sa vocation littéraire. Ce fut pour lui, en même temps que le premier sourire de la gloire, un premier retour de la fortune. Les difficultés matérielles de sa situation disparurent. Les émigrés les

plus illustres recherchèrent son amitié : l'abbé Delille, le représentant le plus distingué de la littérature raffinée du dix-huitième siècle; M. de Montlosier, esprit bizarre et original, qui devait être plus tard l'adversaire acharné des Jésuites, madame Lindsay, noble Irlandaise qui réunissait dans ses salons une société d'élite et que Chateaubriand a surnommée la Ninon de l'Émigration.

C'est aussi vers cette époque (rencontre heureuse et providentielle !) qu'il se lia avec M. de Fontanes, l'ami sincère et dévoué, le chantre ému du jour des morts, qui, tout en demeurant fidèle aux traditions classiques, mérite d'être associé à la gloire du rénovateur de notre littérature pour les conseils éclairés dont il soutint et dirigea sa marche souvent hésitante et effrayée.

Chateaubriand était dans la joie de son premier triomphe et pouvait se croire enfin parvenu au terme des dures épreuves lorsqu'une nouvelle calamité vint l'atteindre encore, celle qui pénètre au plus profond du cœur d'un homme, la mort de sa mère, calamité qui devait exercer sur sa destinée une influence décisive. Une lettre de sa sœur Julie lui apporta la fatale nouvelle en juin 1798. Sa mère, après avoir vu périr son fils aîné sur l'échafaud, toute sa famille décimée par la *Terreur*, après avoir longtemps gémi elle-même dans les prisons, venait de mourir et de mourir malheureuse dans son fils exilé dont les égarements avaient rempli d'angoisse sa dernière heure. Et quand le triste message parvint à Chateaubriand, sa sœur qui lui écrivait avait elle-même cessé de vivre. Ces deux coups si cruels frappés avec une telle rapidité l'ébranlèrent profondément. Dans sa douleur il voulut se tourner vers la philosophie, qui avait remplacé la foi dans son âme; il ne trouva que le vide et le néant au fond de ses maximes superbes. Alors la religion de son enfance, la religion de sa mère lui apparut de nouveau avec la beauté de ses dogmes et le trésor inépuisable de ses consolations. Dans son remords il résolut d'élever à cette religion qu'il avait oubliée un monument expiatoire qui

fût agréé de sa mère dans le Ciel. La pitié filiale déchirait le voile qui lui avait dérobé la vérité et lui montrait la voie : le *Génie du Christianisme* était conçu.

En même temps que l'écrivain découvrait enfin le but vers lequel devaient tendre ses efforts et travaillait avec un zèle infatigable à l'ouvrage qui devait exercer une si salutaire influence sur l'avenir religieux et littéraire de la France, l'homme politique se formait parallèlement. Le spectacle de la société et du Gouvernement anglais était bien fait pour frapper une intelligence comme la sienne. Il ne pouvait manquer de puiser dans cette contemplation d'utiles enseignements. L'amour de la liberté était un instinct de sa nature qui s'était développé dans l'isolement de son adolescence et dans les voyages de sa jeunesse au milieu de l'Amérique affranchie; cet amour ne pouvait que s'accroître et s'enflammer encore en présence des libres institutions de la libre Angleterre, en ces jours glorieux pour le Parlement britannique où les Burke et les Pitt, défenseurs intrépides de leur antique constitution, engageaient avec les Fox et les Sheridan, partisans des idées nouvelles, des luttes demeurées fameuses. Chateaubriand suivait attentivement ces grands débats; il étudiait dans tous ses rouages la monarchie représentative et déjà rêvait de doter un jour son pays de semblables institutions, convaincu que rien ne serait plus propre avec la restauration religieuse à relever la dignité morale de la France. Mais le 18 brumaire vint brusquement interrompre ses travaux et ajourner pour longtemps encore la réalisation de ses rêves.

La Révolution française venait d'accomplir une évolution nouvelle. Une ère de réparation succédait enfin aux jours d'orages et de ruine. On avait tout détruit; il fallait maintenant réédifier. Bonaparte, le génie de la guerre, devenu législateur, se faisait l'ouvrier de cette grande reconstruction. Revenant aux anciennes traditions monarchiques, prenant surtout pour modèle la savante organisation romaine, il enlaçait la société nouvelle dans les liens de cette administration puissante qui

lui a survécu, administration imposante par son unité et sa centralisation, mais trop difficilement compatible avec la liberté qui, seule, entretient la vie au sein du corps social. Pour sceller cette réconciliation du présent avec le passé et donner à son œuvre une base solide, il s'était empressé de rappeler les émigrés et de rendre les temples à la religion.

Chateaubriand se hâta de profiter de cet heureux changement. Il regagna la terre de France si longtemps fermée pour lui. Bien tristes encore furent ses premiers pas au milieu des ruines accumulées et des images funèbres de ses proches moissonnés par la Révolution. Mais il retrouvait la patrie ; et puis, ce voyage douloureux conduisait au triomphe : Chateaubriand rapportait *Atala* et *le Génie du Christianisme*.

Nous avons dit l'admiration et l'enthousiasme qui accueillirent ces ouvrages. L'existence agitée de l'auteur, son histoire avec les orages de sa triste et poétique adolescence, les pérégrinations de sa jeunesse et les souffrances de son exil, n'exerça pas sur les imaginations un moindre prestige : l'auteur de *René* apparaissait avec la triple auréole du génie, de la jeunesse et du malheur.

Toutes les illustrations du jour s'empressèrent autour du jeune écrivain. C'était l'heure où les salons si longtemps fermés commençaient à se rouvrir. On se cherchait au milieu des ruines ; on se retrouvait avec attendrissement. De nouveaux cercles se formaient, reprenant les élégantes traditions de la vieille société française pour les prolonger quelque temps encore au milieu des mœurs nouvelles. C'est alors que Chateaubriand fut accueilli chez madame de Beaumont, l'illustre fille de M. de Montmorin, dont la belle et douce figure, *jam pallida morte futura*, apparaît si touchante au milieu des rayons de sa jeune gloire, la muse des débuts, comme madame Récamier sera la muse des derniers jours. Chateaubriand vit se grouper autour de lui, chez madame de Beaumont, les personnages les plus éminents dans les lettres et dans la poli-

tique : Fontanes, dont nous avons déjà rencontré le nom, le vieil ami sévère et dévoué qui ne lui épargnera jamais les sages conseils ; madame de Staël, cette autre héritière du génie de Rousseau, qui exercera aussi sa part d'influence dans le renouvellement littéraire en popularisant l'étude des littératures étrangères ; le philosophe Joubert, moraliste délicat et profond, cachant une âme tendre et aimante sous les froids dehors de l'égoïsme ; M. de Bonald, politique métaphysicien qui, comme Chateaubriand, travaillera plus tard à faire triompher les principes de la monarchie représentative ; MM. Pasquier et Molé, ces autres patriarches de notre dix-neuvième siècle qui doivent demeurer au milieu des jeunes générations comme les derniers représentants de l'exquise politesse et de l'élégante urbanité de la vieille société française qui s'en va. Chateaubriand goûta les plus douces et les plus délicates jouissances dans ce sanctuaire de l'amitié et des lettres. Mais la mort devait y jeter bientôt la désolation en frappant celle qui en était l'âme et le plus bel ornement.

Bonaparte, tout entier à son œuvre de reconstitution sociale, ne s'émut pas tout d'abord des triomphes de Chateaubriand. Grand homme d'État autant qu'il était grand capitaine, voulant replacer la société sur sa véritable base, la religion, il applaudit, lui aussi, au *Génie du Christianisme*, qui venait à propos donner de la popularité à son entreprise et l'aider à vaincre les résistances voltairiennes ; il ferma les yeux, en faveur de cet utile concours, sur les tendances monarchiques de l'œuvre. On était en 1802. Après l'adoption du concordat par le Corps Législatif, Lucien Bonaparte donna une fête à son frère ; Chateaubriand y fut convié comme *ayant rallié les forces chrétiennes* et les *ayant ramenées à la charge*. C'est là qu'il allait pour la première fois se trouver face à face avec Napoléon, alors dans tout l'éclat de la jeunesse et de la gloire. Qu'allait-il jaillir de la rencontre de ces deux hommes extraordinaires ? Écoutons Chateaubriand lui-même : « J'étais dans la galerie, dit-il dans ses *Mémoires*, quand Napoléon entra. Il

me frappa agréablement. Je ne l'avais jamais aperçu que de loin... Une imagination prodigieuse animait ce politique si froid... Tous ces hommes à grande vie sont toujours un composé de deux natures; car il les faut capables d'inspiration et d'action... » Bonaparte le reconnaît dans la foule, il se dirige vers lui, et comme Chateaubriand, au lieu de s'offrir à sa rencontre, se dérobe, il l'interpelle de sa voix sonore. Le transportant brusquement, sans préambule, au milieu de l'Égypte et des Arabes : « J'étais frappé, dit-il, quand je voyais les cheiks tomber à genoux au milieu du désert, se tourner vers l'orient et toucher le sable de leur front. Qu'était-ce que cette chose inconnue qu'ils adoraient vers l'orient?... » Puis après une apostrophe aux idéologues et la misérable petitesse de leurs systèmes en face de la grandeur du christianisme, il se détourne incontinent et s'éloigne. L'aigle fondait sur sa proie pour l'emporter dans son aire; mais si Napoléon était le génie de la domination, Chateaubriand était celui de l'indépendance, il devait échapper à sa serre puissante.

Cependant il ne refusa pas tout d'abord ses services à celui qu'il regardait comme l'homme de la Providence en ces jours de désordre et d'anarchie. Le poste de secrétaire auprès du cardinal Fesch, ambassadeur à Rome, lui ayant été offert, il l'accepta. Il ne croyait pas manquer à la foi jurée à ses rois légitimes en prêtant son concours au premier magistrat élu de la République; et puis il allait voir le pays *où les citronniers fleurissent*, l'Italie où l'appelaient tous ses instincts de poète et d'artiste, cet heureux climat de la lumière, des belles formes, des harmonieux contours, qui devait développer dans son âme comme dans celle de Goëthe le sentiment de la beauté plastique. Comment résister à une telle séduction? Contempler après la vie sauvage en sa jeunesse primitive les débris des civilisations antiques, après les grands spectacles de la nature les chefs-d'œuvre de l'art, était depuis longtemps son rêve. Chateaubriand s'empressa de se rendre à son poste (juin 1803). Bien des désenchantements l'y attendaient encore. Nature

loyale de poète et de gentilhomme, il était peu fait pour les intrigues et les nécessités bureaucratiques de sa nouvelle position. Il eut à souffrir bien des tracasseries de la part d'un supérieur malveillant et jaloux. Mais il s'en consola en présence des merveilles qui l'environnaient, partageant son admiration entre les splendides monuments de Rome chrétienne et les débris gigantesques de Rome antique, allant de Saint-Pierre au Colysée, du Vatican au palais des Césars, de la sépulture des saints Apôtres au tombeau de Cécilia Metella. Le spectacle de cette puissance nouvelle qu'exerce un vieillard perdu au milieu des ruines et qui, sans prestige et sans appui matériel, s'élève plus grande et plus incontestée que toute la puissance des empereurs, le touchait profondément. La contemplation de ces deux civilisations superposées était pour lui pleine d'enseignements et déposait dans son âme des germes féconds.

Madame de Beaumont, étant venue le rejoindre, ajoutait encore par sa présence au charme des monuments et des ruines. Il est doux, en présence des choses de l'art, de pouvoir confier ses pensées et ses impressions à une amitié intelligente. Mais ce bonheur passa vite. Le mal inexorable qui, depuis longtemps, minait madame de Beaumont fit tout à coup de rapides progrès, et le 4 novembre 1803 elle succombait dans sa fleur. Ce fut pour Chateaubriand un déchirement profond. La blessure saigna longtemps dans son âme, malgré les douces consolations que ses amis, Joubert, Fontanes et madame de Staël s'empressèrent de lui prodiguer, ne pensant pas qu'eux aussi on les verrait jalonner de sépultures lamentables la route du barde voyageur.

Désireux de quitter les lieux désenchantés et maintenant remplis d'un souvenir funeste, fatigué des tracasseries que le cardinal Fesch lui suscitait, Chateaubriand résolut de donner sa démission. Mais Napoléon le prévint, et, pour le faire sortir du rang subalterne où souffrait sa nature indépendante et son génie supérieur, il le nomma ministre de France dans le Valais.

Avant de se rendre au nouveau poste qui lui était assigné,

Chateaubriand alla demander un instant de calme et d'apaisement au beau ciel de l'Italie méridionale, au doux climat de la voluptueuse Parthénope. Naples, la belle, mollement couchée au fond de sa baie enchanteresse, et montrant à l'horizon le cratère fumant du Vésuve, ne dirait-on pas la volupté même invitant le voyageur à cueillir les délices de la vie en lui présentant l'image de la mort prochaine ! Il semble qu'on l'entende murmurer les vers du poète épicurien, qui est bien le poète de ces contrées heureuses :

Fugerit invida
Ætas; carpe diem quam minimum credula postero.

Chateaubriand oublia un instant ses maux au milieu de cette atmosphère enivrante, dans la contemplation de cette lumière, de ces flots, de ces rivages dont l'image resplendissante devait embellir ses *Martyrs*. Puis, docile à la voix austère du devoir, il s'arracha violemment à l'influence alanguissante de ce séjour, et reprit le chemin de la France.

Chateaubriand rentra dans Paris vers la fin de janvier 1804. L'état des esprits avait bien changé depuis son départ. On était loin des ivresses et des enthousiasmes qui avaient salué les premiers jours du Consulat. La situation politique était devenue tendue et menaçante. L'air était chargé d'orages. Les royalistes, après avoir un instant cru trouver un nouveau Monk dans le vainqueur de Marengo, maintenant désabusés, semblaient avoir juré sa mort.

Les conspirations succédaient aux conspirations. Moreau, Pichegru et Cadoudal venaient d'être arrêtés. Bonaparte, en proie à une fureur concentrée, méditait une vengeance terrible. A la veille de partir pour le Valais, le 18 mars, Chateaubriand se rendit aux Tuileries pour prendre congé du premier Consul. Il ne put reconnaître en lui le jeune héros de 1802, dont le front s'épanouissait si glorieux et si pur. Son visage était maintenant altéré et sombre, ses yeux lançaient des flammes sinistres; tout son air avait quelque chose d'inquiet et de farouche : le

lion était devenu tigre. Deux jours après (le 20 mars) éclatait dans Paris la nouvelle que le duc d'Enghien venait d'être fusillé dans les fossés de Vincennes. Le malheureux jeune prince, enlevé sur le sol étranger, avait été jugé sans être défendu, condamné et exécuté dans la même nuit, véritable assassinat politique qui frappa la France et l'Europe de stupeur. Bonaparte, teint du sang des Bourbons, donnait la main aux conventionnels et faisait les premiers pas dans cette voie de l'arbitraire et du despotisme qui devait le conduire à l'abîme. — Chateaubriand montra dans cette circonstance combien était puissant dans son âme le sentiment de l'honneur, combien délicate et impressionnable cette fibre chevaleresque qui devait conserver à son attitude parmi ses contemporains tant de noblesse et de dignité. Il ne craignit pas de manifester son indignation au milieu du silence universel, et le jour même il envoya sa démission au ministre des affaires étrangères. Ses amis s'effrayèrent d'une pareille démarche. Tous, excepté Fontanes, se détournèrent de lui, craignant sa vengeance. M. de Talleyrand n'osa que quelques jours après mettre sous les yeux du premier Consul cette démission qui était un audacieux soufflet. Le coup retentit au cœur de Napoléon, qu'une secrète sympathie entraînait vers l'auteur du *Génie du Christianisme*, et qui eût été heureux de gagner à sa cause ce beau talent et ce loyal caractère. Il dévora l'affront en silence, et voulut opposer à la conduite de Chateaubriand une longanimité qui eût aussi sa grandeur. Mais la séparation était complète et définitive, et l'abîme allait se creuser de plus en plus profond entre l'homme du pouvoir et l'homme de la liberté.

Chateaubriand rendu à la vie privée s'en alla chercher auprès de Chantilly une modeste et tranquille retraite. Là, pendant que Napoléon, devenu empereur, éblouissait la France avec les pompes du sacre et lui faisait oublier les excès de son pouvoir en l'enivrant de gloire militaire, pendant que retentissait le canon d'Austerlitz, d'Auerstadt et d'Iéna, Chateaubriand partageait son existence paisible entre l'étude et les joies domestiques

auprès de l'excellente madame de Chateaubriand, dont il appréciait de plus en plus l'esprit aimable et le cœur dévoué. Puis il reprenait le bâton du voyageur, il parcourait la France, s'arrêtait à Vichy, où il prenait les eaux (été de 1805); à Clermont, où il évoquait les souvenirs séduisants de Brantôme et de Marguerite de Valois; à Lyon, où il retrouvait son cher disciple M. Ballanche qui, associant à son exemple le génie moderne et le génie antique, devait mériter le titre de Sophocle chrétien. Accompagné de cet ami dévoué, le seul que la mort lui laissera jusqu'aux derniers jours, il visitait la Grande Chartreuse, Genève et le mont Blanc, où déjà le spectacle de la nature alpestre avec sa grandeur sauvage éveillait dans son cœur inquiet le désir de voir encore d'autres montagnes, les montagnes célèbres de la Grèce et de l'Orient, après les monts inconnus du Nouveau-Monde. — A Paris, où il retrouvait les amitiés d'autrefois, les Joubert, les Fontanes, les Molé, il continuait ces douces relations qu'avaient fait naître la sympathie des âmes et l'amour des lettres. Mais cette vie paisible et monotone ne pouvait suffire à la nature de *René*, à cette âme tourmentée du besoin de l'infini, la maladie des grandes âmes surtout en ce siècle troublé. Les nobles esprits que ravit la vision de l'idéal ne peuvent s'accommoder aux réalités de l'heure présente. Nouveaux Prométhées, l'ennui est le vautour qui les ronge. C'était maintenant l'Orient qui apparaissait à Chateaubriand dans ses rêves et était l'objet de ses aspirations. Depuis longtemps les idées de son *Génie du Christianisme*, fécondées par les souvenirs de Rome, fermentaient dans sa tête, travail précurseur d'une nouvelle et magnifique éclosion. Il avait dans le grand ouvrage de sa jeunesse posé les principes d'une poétique nouvelle, il avait proclamé la nécessité pour la France chrétienne d'une littérature chrétienne et nationale. Il songeait maintenant à faire lui-même l'application de ses doctrines, à fournir l'exemple après avoir dicté la leçon. Il voulait, en célébrant la défaite du paganisme et le triomphe de la religion chrétienne dans le monde, faire éclater, avec l'excellence mo-

rale et civilisatrice de la religion nouvelle, sa supériorité poétique et littéraire. Il voulait présenter en une vaste épopée le tableau de la société antique qui s'écroule et de la société moderne qui naît et grandit, et faire entendre dans un magnifique combat de poésie la muse de la Grèce et la muse de Sion ; conception hardie et digne d'un génie créateur. Avant de se mettre à l'œuvre, Chateaubriand jugea nécessaire de visiter les contrées qui avaient vu naître les deux civilisations rivales, d'aller s'inspirer au berceau même du paganisme et du christianisme ; et, nouveau pèlerin de l'art et de la foi, il partit pour la Grèce et les Lieux-Saints le 13 juillet 1806, poursuivant pacifiquement les erreurs de sa longue Odyssée, pendant que le moderne Charlemagne traçait avec son épée sur les ruines des monarchies de l'Occident sa formidable Iliade.

Chateaubriand s'embarqua à Trieste dans les premiers jours du mois d'août 1806, et, après une navigation heureuse à travers l'Adriatique et la mer Ionienne, après avoir salué l'humble patrie d'Ulysse, il aborda aux rivages du Péloponèse. Il visita l'ancienne Pylos, les campagnes de la Messénie, l'Arcadie et le mont Ithôme, et vint demander Lacédémone aux bords de l'Eurotas.

Eurostas ! Eurostas !

put-il s'écrier comme devait le faire plus tard Casimir Delavigne :

Que font ces lauriers-roses
Sur ton rivage en deuil par la mort habité ?
Est-ce pour insulter à ta captivité
Que ces nobles fleurs sont écloses ?

Au milieu de ces champs devenus déserts il cria : *Léonidas !* Les Canaris et les Botzaris devaient entendre son appel. A Athènes, dans la patrie de Sophocle, d'Euripide et de Phidias, sur les débris du Parthénon, sous le ciel lumineux de l'Attique, en présence du Pirée et de cette mer dont les flots baignent

les rives d'Ionie, lui apparut la pure et blanche image de Cymodocée. Parmi les colonnes brisées de ses temples la Grèce lui révélait sa beauté.

Puis Chateaubriand se tourna vers la terre sacrée de l'Orient, patrie vénérée de la religion, où Dieu a parlé à l'homme, où l'idéal même le Verbe s'est incarné. Il parcourut les déserts de la Syrie et les montagnes de la Judée, où semble retentir encore la voix des prophètes et les accents de l'Éternel ; il évoqua l'auguste image du Christ à Bethléem, sur les chemins de la Galilée, du Thabor, au Calvaire. Puis, lorsqu'il se fut abreuvé à ces sources divines de poésie et de beauté, il se détourna de cette terre *travaillée par les miracles*, de cette Palestine maintenant désolée qui est comme demeurée dans la stupeur depuis qu'elle a entendu la voix de l'homme-Dieu. D'autres contrées et d'autres ruines l'appelaient encore. Il visita Alexandrie et Memphis, les tombeaux gigantesques des Pharaons, le Sphinx et tous ces vestiges étranges d'une étrange civilisation, puis les ruines de Carthage dont il retrouvait à peine quelques traces ; puis Grenade avec ses souvenirs héroïques du temps des Maures et d'Isabelle, avec ses palais merveilleux du Généralife et de l'Alhambra où lui apparurent pour la première fois les séduisants fantômes de Blanca et d'Aben-Hamet. Là, sur ces confins de la civilisation arabe et de la civilisation chrétienne, se termina le poétique pèlerinage de Chateaubriand. Il regagna la France en traversant rapidement le reste de l'Espagne et rentra à Paris dans le courant du mois de juin 1807, après avoir ainsi parcouru toutes les belles contrées méditerranéennes. Il revenait chargé des plus riches dépouilles, grecques et orientales, mauresques et castillanes, l'imagination inondée de lumière et remplie des formes les plus pures de l'art. Il pouvait maintenant commencer son œuvre. Après deux années de labeurs persévérants, au fond de son ermitage de la Vallée-aux-Loups qui l'abrita contre les distractions du dehors et les atteintes du pouvoir, *les Martyrs* terminés purent enfin voir le jour (printemps 1809).

Cet ouvrage n'obtint pas dès l'abord l'accueil qu'était en droit d'espérer le grand écrivain, après tout le soin qu'il y avait apporté. L'envie avait à prendre sa revanche des succès du *Génie du Christianisme*. Elle fit si bien qu'elle parvint cette fois à entraîner un soulèvement général de l'opinion. On cria au pastiche de l'antiquité ; on accusa d'impiété cette introduction de la fiction poétique dans le domaine de la foi. Jusqu'à des évêques fulminèrent contre l'auteur du *Génie du Christianisme*. Chateaubriand s'émut de tant de clameurs et il eût douté de lui-même et de son œuvre, si Fontanes, le judicieux Fontanes dont l'amitié constante, malgré les périls, doit être le plus beau titre aux yeux de la postérité, n'eût été là pour relever son courage défaillant et lui répéter ce que Boileau disait à Racine après la chute de sa *Phèdre* : *ils y reviendront*. On y est revenu en effet, et *les Martyrs* ont fini par conquérir dans notre littérature la place glorieuse qu'ils méritaient.

Ce n'est pas à dire qu'à notre estime *les Martyrs* soient une œuvre sans défaut, une véritable épopée ainsi que l'entendait l'auteur. Nous ne saurions admettre cette production hybride, ce poème-roman à figurer à côté des grands poèmes qui ont été un produit naturel et spontané des époques héroïques et religieuses ; nous ne saurions ranger *les Martyrs* sur la même ligne que l'*Iliade*, l'épopée antique, et la *Divine Comédie*, l'épopée moderne. Une œuvre écrite de nos jours dans cette forme ne peut être qu'une œuvre artificielle, et employer le merveilleux direct, faire intervenir le ciel et l'enfer, courait grand risque de paraître choquant sinon ridicule à l'esprit sceptique des contemporains. Il fallait laisser dans le vieil arsenal classique du genre toutes ces machines usées. — Eudore, le héros du poème, nous l'avouons encore, est loin de réunir toutes les qualités épiques, et grouper autour de ce personnage inconnu, enfanté par l'imagination, tant d'événements fameux, tant de grands hommes célébrés par l'histoire, c'était violer la règle fondamentale de toute bonne composition qui veut au centre la figure principale et dominante.

Mais ces imperfections que nous n'hésitons pas à reconnaître, que de beautés les rachètent ! C'est la grandeur des événements qui se déroulent en un tableau merveilleux où l'on voit tout un monde qui s'abîme, toute une nouvelle civilisation qui apparaît pleine de jeunesse et d'avenir, l'empire romain qui chancelle, les invasions des barbares dont le flot grossit et avance toujours. C'est la richesse et la variété des épisodes : Cymodocée et la Grèce, l'Italie et la grandeur romaine, les Césars et les intrigues de leur cour, Augustin, Jérôme et toute cette jeunesse fatiguée du doute et des voluptés païennes, Hiéroclès et les derniers sophistes, les catacombes et les premiers chrétiens, l'Orient et les anachorètes, Velléda et les druides de l'Armorique, les forêts de la Germanie et les guerriers francks. C'est la vigueur et l'énergie en même temps que la diversité des portraits politiques : Dioclétien, le pâtre dalmate devenu empereur, qui s'efforce de rendre quelque vie à la société païenne qui se meurt; Maximien et Galerius, tyrans subalternes; Constance et Constantin, l'espoir de la civilisation nouvelle. C'est dans l'expression des sentiments et la peinture des passions, tantôt l'éloquence la plus enflammée, tantôt la pure suavité des tendresses ineffables opposant aux orages des amours païens l'heureuse sérénité des affections chrétiennes. C'est enfin la beauté de la forme et du style. La langue des *Martyrs*, harmonieuse et colorée comme celle du *Génie du Christianisme*, est plus sobre, plus correcte, plus classique en un mot; ce n'est plus le premier flot d'une imagination exubérante reflétant les luxuriantes richesses d'une nature vierge et inconnue. Le courant est devenu plus limpide, la phrase a dépouillé les ornements exagérés. Des contours plus précis, des lignes plus pures et plus sévères attestent partout l'influence du génie antique et de la beauté grecque et romaine.

Le Génie du Christianisme, ayant déterminé une révolution dans la langue et dans les idées, demeure l'œuvre capitale de Chateaubriand; *les Martyrs* seront toujours son œuvre de style et d'art par excellence.

Aujourd'hui, nous trouvons bien futiles et misérables les querelles soulevées à propos d'une œuvre aussi considérable et inspirée par un aussi pur amour du beau, quand nous la comparons aux infimes productions de nos jours. Ces obstacles éphémères, suscités par l'envie et les susceptibilités d'un gouvernement ombrageux qui se sentait atteint par quelque allusion courageuse, ne pouvaient arrêter *les Martyrs*. Il y avait là quelque chose de trop conforme à l'état moral du temps et qui en faisait trop bien vibrer les fibres. Notre siècle s'y retrouvait tout entier avec ses propres sentiments, avec ses douleurs, avec ses aspirations, au lendemain d'une révolution qui, comme celle des temps de Dioclétien et de Constantin, avait profondément bouleversé les âmes. En voie de redevenir chrétien par l'esprit, il était encore païen par le cœur, ce siècle qui avait fait ses débuts au lendemain des saturnales du Directoire, quand régnaient dans les arts et dans les mœurs les tendances personnifiées par David, Parny et André Chénier. Une œuvre comme *les Martyrs*, mettant en conflit les sentiments chrétiens et les sentiments païens, faisant entendre la voix séduisante des passions et de la volupté à côté des accents douloureux du repentir et de la pénitence, ne pouvait manquer de trouver un écho puissant dans les âmes contemporaines où les doctrines du christianisme, renaissant en lutte avec une morale encore païenne, produisaient de semblables déchirements et de semblables combats.

Chateaubriand se releva promptement de son premier échec. Dès l'année suivante, il publia une œuvre nouvelle qui, celle-là, réunit tous les suffrages. Après avoir montré dans *les Martyrs* la Grèce et l'Orient transfigurés par son imagination de poète, il traçait le tableau réel, exact, tout cru, de ces malheureuses contrées où règne l'islam, sous l'aspect désolé qui avait attristé ses regards en 1806. C'était après le chant du barde le simple récit du voyageur. La narration en style *pédestre* de l'*Itinéraire*, faisant ressortir la puissance créatrice qui venait de produire *les Martyrs*, révélait le talent de Chateaubriand sous un nouvel

aspect ; elle en manifestait toute la souplesse et la variété et pouvait déjà faire pressentir avec quelle facilité il pourrait se plier à des genres plus sérieux et s'attacher à une muse plus austère ; déjà s'annonçaient le publiciste et l'historien.

Les traits saisissants sous lesquels il dépeignait l'état misérable de la Grèce sous la domination des Turcs acharnés à lui enlever les derniers restes de sa religion et de sa nationalité, éveillèrent la sollicitude de l'Occident pour ce peuple infortuné. Chateaubriand doit être considéré comme le premier champion de cette noble cause pour laquelle il devait plus tard faire entendre encore sa voix éloquente et passionner toute une génération enthousiaste et généreuse.

Mais *les Martyrs* et l'*Itinéraire* ne furent pas les seuls ouvrages composés par l'illustre écrivain à la suite de son voyage en Orient. Son imagination fécondée par ses souvenirs ne pouvait manquer, à la faveur des loisirs que lui faisait son exil volontaire au fond de la Vallée-aux-Loups, de produire des fruits brillants et nombreux. Il en existe un encore qui attire moins les regards que *les Martyrs* et l'*Itinéraire*, mais qui n'a pas moins de saveur et de parfum. Ce n'est pas un grand poème, ce ne sont plus de longs récits de voyage, ce n'est qu'un modeste roman de chevalerie. *Le Dernier des Abencerages* nous semble, de toutes les œuvres de Chateaubriand, celle où il a mis le plus de lui-même, celle où l'on peut dire qu'il respire tout entier avec la générosité de son âme et l'élévation de ses sentiments, véritable bouquet composé de ces belles fleurs chevaleresques, la galanterie, la loyauté et l'honneur. Blanca est la fille du *Cid* et elle est digne de Chimène. Aben-Hamet, le dernier descendant des anciens rois de Grenade, guerrier au cœur ardent et fier, est bien fait pour s'unir à la race héroïque du vainqueur des Maures. Mais la foi et l'honneur protestent contre le penchant mutuel de leurs âmes ; la foi et l'honneur triompheront de l'amour. Le vil et brillant Lautrec, charmant représentant de la gentille France, le sombre et fanatique Carlos avec Grenade, le Généralife, l'Alhambra, et les souvenirs

mauresques, complètent le tableau, et par le relief du trait, par l'énergie de l'expression, par la vivacité des couleurs, y produisent des contrastes éclatants et vigoureux dignes du pinceau de Velasquez, et auxquels prêtent un nouveau charme ces vagues tristesses que l'on éprouve au spectacle de l'instabilité des choses humaines, cette mélancolie des ruines que sait si bien rendre l'auteur de *René*.

Le Dernier des Abencerages, comme *les Martyrs*, venait à l'appui de la grande thèse de Chateaubriand et fournissait encore une démonstration saisissante de la transformation morale opérée par le christianisme : production animée d'un souffle tout chrétien et moderne.

Écrite peu de temps après l'*Itinéraire*, cette nouvelle ne put voir le jour que sous la Restauration. Napoléon, au plus fort de sa lutte avec l'Espagne, n'eût pas toléré la publication d'un ouvrage où éclatait à chaque page l'admiration pour le peuple espagnol, pour le caractère espagnol, pour cette indomptable énergie dont toute sa puissance et son génie ne pouvaient venir à bout. Il fallut attendre des temps meilleurs.

Au *Dernier Abencerage* nous pouvons considérer comme terminée la première partie de la carrière de Chateaubriand, cette période purement littéraire de sa vie que nous venons de parcourir et que remplissent tant de beaux monuments parmi lesquels dominent *le Génie du Christianisme*, son grand travail doctrinal, et *les Martyrs*, sa grande œuvre d'art; brillante période bien digne d'être admirée de la postérité; noble jeunesse dont rien, nous l'avons vu, ne put rabaisser le puissant essor vers l'idéal, ni les inquiétudes et les doutes de l'esprit, ni les difficultés de la vie. Chateaubriand dès le commencement se montra ce qu'il devait être jusqu'à la fin, inaccessible aux passions infimes, à l'âpre soif de l'or, à l'entraînement des succès faciles, nous donnant ainsi un magnifique exemple de désintéressement dans la recherche du beau et de dignité dans la culture des lettres.

II

A mesure que la vie s'écoule, les années en s'accumulant modifient et transforment, en même temps que nos organes, nos goûts, nos passions, nos facultés. Chateaubriand, parvenu à cet âge où l'imagination se décolore et cède le pas à la raison mûrie, où notre intelligence moins préoccupée du beau se tourne vers le vrai et l'utile, où dans notre cœur l'amour fait place à l'ambition, éprouva lui aussi le besoin de donner à sa vie un caractère plus sérieux, à ses facultés devenues plus vigoureuses un emploi plus viril et plus directement profitable à l'humanité. Pendant que Goëthe, le grand égoïste descendu des régions de l'idéal, s'absorbait dans la nature, Chateaubriand se tournait vers les hommes et s'appliquait à l'étude des sciences morales qui ont pour objet l'amélioration des individus et le perfectionnement des sociétés. Dans la cause de la Religion dont il s'était fait le défenseur, il avait vu la cause de l'art et de la vraie beauté littéraire. Désormais il allait y voir surtout la cause de la liberté et du véritable progrès social.

La liberté, Chateaubriand l'avait toujours aimée d'un ardent amour depuis qu'elle lui était apparue brillante de jeunesse et d'avenir à la lisière des forêts américaines, antique et vénérable sous les voûtes de Westminster. Bien des fois déjà il avait combattu et souffert pour elle depuis le jour de sanglante

mémoire où le meurtre du duc d'Enghien lui avait révélé dans Bonaparte un tyran. Il n'avait pas craint à son retour de la Terre-Sainte, au milieu de l'adulation universelle, d'élever la voix en faveur des droits de l'humanité et de publier dans le *Mercure*, dont il était devenu propriétaire, l'article demeuré fameux qui commençait par ces mots : « Lorsque dans le silence de l'abjection... » Noble protestation qui, tombant au milieu de la prospérité de l'Empire, quand tous se tenaient courbés et muets, eut un immense retentissement. Le *Mercure* fut supprimé; ordre fut donné d'arrêter Chateaubriand qui se vit réduit à prendre la fuite et à cacher son existence au fond de la Vallée-aux-Loups. Mais son appel avait été entendu de toutes les nobles âmes qui n'avaient pas encore abdiqué. Les Lafayette, les madame de Staël, les Benjamin Constant, les Lanjuinais s'étaient serrés autour de lui et avaient continué malgré les périls la lutte contre le nouveau César enivré de sa puissance.

Napoléon avait cependant de fréquents retours vers son grand adversaire : il ne pouvait renoncer à l'idée de l'attirer à lui et de le faire entrer dans le cortège des muses d'État. Il eût voulu le placer à la tête de la littérature qu'il entendait plier à ses volontés et faire servir aux desseins de sa politique. Un fauteuil étant devenu vacant à l'Académie par la mort de Joseph Chénier (1811), il y fit appeler l'auteur du *Génie du Christianisme*. Il fut même sur le point de créer pour lui un emploi nouveau et de le nommer surintendant de toutes les bibliothèques de l'Empire. Mais tout était inutile. Chateaubriand se dérobait toujours, impatient de tout joug et de toute direction. Son discours de réception à l'Académie Française où, faisant l'éloge de Chénier, il exaltait la vraie liberté et flétrissait les tyrannies révolutionnaires, demeure comme un monument de l'indépendance courageuse de ses opinions. Ayant refusé d'y apporter les changements réclamés par le pouvoir, il ne put le prononcer et son fauteuil demeura vide jusqu'à la Restauration.

Mais ces uttes politiques jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus n'avaient été qu'accidentelles dans la vie de Chateaubriand où les voyages et travaux littéraires tenaient la plus grande place. Désormais il veut se consacrer tout entier à son pays et diriger tous les effets de son intelligence vers l'entente des choses publiques. 1812 va sonner. Plus d'un présage sinistre semble annoncer pour un avenir peu éloigné de grandes catastrophes. La carrière ne peut pas tarder à s'ouvrir : il faut se tenir prêt.

L'excès de la compression qui étouffait à l'intérieur l'opinion publique et l'exagération du système de conquêtes à l'extérieur préparaient des réactions violentes et inévitables. La guerre d'Espagne se perpétuait, livrant à l'Angleterre un accès vers nos frontières, et quand toutes nos forces étaient nécessaires pour mettre un terme à cette guerre funeste, quand nous avions à contenir tant de peuples ennemis depuis l'Èbre jusqu'au Niémen, Napoléon songeait encore à mettre la Russie sous ses pieds. Pendant qu'entraîné par la fatalité ou plutôt que, livré par la Providence dont il a mérité l'abandon, aux suggestions de son ambition et de son orgueil, l'aveugle César se précipite dans cette entreprise gigantesque qui doit aboutir à une épouvantable ruine, Chateaubriand se tient à l'écart; il suit en silence le cours de événements et, prévoyant leur issue, il se prépare par le travail, par l'étude de notre histoire, à venir en temps opportun apporter au gouvernement de son pays un concours utile et puissant.

D'abord arrivaient du fond de la Russie des récits de succès et de triomphes fabuleux. On avançait, on avançait toujours. Wilna, Witebsk, Smolensk tombaient successivement dans nos mains, et après la terrible bataille de la Moskowa nous entrions dans la ville sainte de toutes les Russies, dans l'antique Moskou. Puis... plus de nouvelles... un silence effrayant... Puis, après les angoisses de l'attente, on recevait ce vingt-neuvième bulletin de lugubre mémoire qui annonçait l'immense désastre : la grande-armée était couchée sous la neige depuis Moscou

jusqu'à Wilna. Alors éclatait le soulèvement des peuples et des rois trop longtemps comprimés sous la main de fer du conquérant. Les nations revendiquaient leur indépendance dans ce mouvement de 1813 glorieux pour l'Allemagne et pour nous funeste. A Lutzen, à Bautzen, à Dresde, la victoire souriait encore à nos drapeaux, mais du pâle sourire des adieux. Écrasés par le nombre à Leipzig, il nous fallait repasser le Rhin ; et sur nos pas s'avançait toute l'Europe ameutée pour la vengeance.

Pendant les sanglantes péripéties du grand drame de 1814, pendant que Napoléon aux abois frappait les coups terribles de Brienne, de Montmirail, de Montereau, de Craonne, Chateaubriand, au bruit de la canonnade qui, tantôt se rapprochait, tantôt s'éloignait suivant les alternatives de la lutte, écrivait sa brochure de *Buonaparte et les Bourbons*. Saisi par la police, il eût été fusillé ; mais il était au-dessus de ces terreurs. Et, d'ailleurs, les circonstances l'enflammaient. La catastrophe devenait inévitable. Chateaubriand sentait qu'il fallait dans ce grand naufrage offrir à la France un moyen de salut. Et il n'en voyait que dans la restauration de la race de nos rois, de cette race vénérable qui, descendant par ses origines jusqu'aux entrailles de notre histoire, devait faire reculer devant son antique majesté l'étranger et ses convoitises, et offrir le fondement le plus solide à des institutions libérales.

Le 31 mars, après trois mois d'une lutte héroïque et gigantesque, les destins de Napoléon étaient accomplis. Les alliés entraient dans la capitale de la France. Qu'allaient-ils faire de cette France, de cette France qui n'avait pas été vaincue, car elle n'avait pas combattu ; Napoléon s'était séparé d'elle en n'écoutant que son ambition. Qu'en allaient-ils faire de cette France ? La partager, comme le réclamait la fureur des Prussiens ? Opération dangereuse. Elle se fût réveillée. Mais quel gouvernement lui donner ? La République ? On se souvenait trop de 93. Restait le roi de Rome avec la Régence, ou bien les Bourbons. Les Bourbons semblaient bien surannés, bien ou-

bliés. Alexandre penchait vers la Régence. M. de Talleyrand intriguait ; pour quelle cause ? On ne le savait trop. Chateaubriand pensa que c'était le moment de lancer sa brochure.

Ce réquisitoire virulent et passionné contre la tyrannie de Bonaparte, ce sombre tableau de tous les maux que l'empire avait déchaînés sur la France, gravé en traits dignes de Tacite, obtint un succès prodigieux et produisit un effet immense. Le souffle d'indignation qui courait d'un bout à l'autre emporta toutes les âmes. Après les cruels souvenir des dernières années, en face du régime odieux de la conscription, du blocus continental et des guerres sans fin, Chateaubriand présentait, dans une heureuse opposition, tous les bienfaits que la France devait à ses rois légitimes. Il disait le génie et les vertus de saint Louis, l'héroïsme populaire d'Henri IV, la bonté et les malheurs de Louis XVI et les infortunes de sa race proscrite qui, maintenant, revenait de l'exil avec la sagesse, fruit de l'expérience, et l'entier oubli du passé dans l'ivresse et le bonheur du retour. Venait ensuite le portrait des augustes membres de la royale famille : c'était l'affabilité majestueuse de Louis XVIII, la courtoisie chevaleresque du comte d'Artois, la sainte tristesse de la prisonnière du Temple..... nobles accents qui remuaient tous les cœurs. La France se retourna avec attendrissement vers l'antique famille tant éprouvée par la fortune. La cause des Bourbons était gagnée ; et Louis XVIII put dire que la brochure *de M. de Chateaubriand lui avait plus servi que cent mille hommes*. La violence du coup acheva d'accabler le lion blessé de Fontainebleau, qui n'hésita plus à envoyer son abdication et à prendre le chemin de l'exil.

Plus tard, dans les luttes passionnées des partis, on a reproché à Chateaubriand la violence de son attaque contre Napoléon vaincu. On a voulu trouver en défaut dans cette circonstance la générosité accoutumée de son caractère, et attacher à sa conduite l'odieux qui suit l'outrage fait au malheur. Vaine tentative qui n'a pu donner le change. La conduite de Chateaubriand fut ce qu'elle devait être, conforme au rôle

d'opposition qui avait été le sien pendant que l'empire était debout et que les persécutions pouvaient l'atteindre. Ce ne fut pas gratuitement, pour se donner le misérable plaisir d'insulter un ennemi terrassé, qu'il éleva la voix contre Napoléon. Il le fit dans l'intérêt de la France et de la cause de ses rois qui avait toujours été sa cause et dont il assurait ainsi le triomphe. Que l'on réserve le mépris pour les hommes trop nombreux qui le méritèrent alors, pour les auteurs de la déclaration du 2 avril, ces vils sénateurs qui proclamèrent avec les plus sanglantes récriminations la déchéance de celui qui les avait comblés d'honneurs et devant lequel ils avaient toujours tremblé. Mais que l'on soit juste pour ceux qui durant ces jours malheureux ne firent que continuer une lutte commencée contre l'empereur tout-puissant.

L'année 1814 s'écoula pour Chateaubriand pénible et laborieuse. Il ne suffisait pas d'avoir remis le sceptre aux mains des Bourbons. Il fallait les faire agréer de la nation et faire tomber tant de préventions accréditées contre eux depuis vingt-cinq ans. Il fallait faire entendre à la royauté elle-même de sages conseils, l'arrêter sur la pente des réactions funestes, où ne manquerait pas de la pousser le zèle aveugle d'amis imprudents ou intéressés. Il fallait lui faire comprendre les temps nouveaux et les nécessités nouvelles, tâche délicate et périlleuse devant laquelle cependant Chateaubriand ne recula pas. Après avoir raconté en des pages émues l'arrivée du roi à Compiègne, disant la bonté d'âme et l'affabilité de ce fils de saint Louis, et rassurant tous les intérêts par le tableau du cordial accueil fait aux serviteurs de l'empire, le grand écrivain, dans ses *Réflexions politiques*, exposa les conditions que devait maintenant subir le pouvoir royal et traça les règles fondamentales de la monarchie représentative. Il comprenait que l'établissement de la liberté pouvait seul rendre quelque prestige à la dynastie restaurée et combler le vide immense laissé dans le monde par le génie de Napoléon. Mais ses conseils étaient peu goûtés, son zèle à défendre les principes constitutionnels

déplaisait ; et peut-être aurait-il vu ses services, tout récents encore, récompensés par la disgrâce, si madame de Duras n'eût été là, madame la duchesse de Duras, femme supérieure, qui fut sa providence pendant trop peu de jours, hélas ! en ces débuts de la Restauration.

Chateaubriand venait d'obtenir par l'entremise de son illustre protectrice l'ambassade de Suède, où l'on n'était pas fâché, du reste, d'envoyer un conseiller qui devenait incommode, lorsque tomba soudainement dans Paris la nouvelle du débarquement du séquestré de l'île d'Elbe. Du sein de la Méditerranée, Napoléon avait entendu les bruits de la terre ; il avait entendu les sourds mécontentements, les regrets étouffés qui avaient bientôt succédé aux premiers enthousiasmes, toutes les difficultés auxquelles se heurtait la royauté nouvelle, les colères soulevées par les tendances contre-révolutionnaires de l'émigration, les ardentes aspirations de l'armée blessée dans ses intérêts et ses plus chers souvenirs ; et croyant l'heure venue, il avait repris son vol d'aigle. Dessein funeste, retour désastreux qui allait précipiter la France jusqu'au fond de l'abîme. Grand fut à cette nouvelle le désarroi de tous les dévouements que la fortune avait ralliés aux Bourbons et qui, ne se prosternant que devant le succès, ne savaient plus de quel côté porter leurs hommages. Si notre âme se détourne avec dégoût de toutes ces défaillances, de toutes ces apostasies qui scandalisèrent la conscience humaine en ces tristes jours, elle se sent reposée et comme rassérénée par le spectacle de la fidélité inébranlable de Chateaubriand à la cause de ses rois qu'il regardait aussi comme la cause de la liberté. D'accord avec Lafayette, avec Lainé et Marmont, il conseilla de s'enfermer dans Paris et de s'y défendre avec la garde nationale et la jeunesse des écoles qui offraient leur concours. Le Roi aima mieux se retirer, s'abandonnant lui-même et abandonnant la France à sa triste destinée.

Appelé à Gand auprès de Louis XVIII, Chateaubriand durant les Cent Jours eut place en son Conseil en qualité de ministre

de l'intérieur. La faveur et les dignités vinrent au-devant de lui dans cette Cour de l'exil. L'on appréciait dans le malheur son mérite et ses services. L'on avait besoin de recourir encore à sa plume éloquente. Son rapport adressé au Roi, dans le *Moniteur de Gand*, posait de nouveau les vrais principes de la monarchie constitutionnelle et proclamait en face de la coalition qui se reformait, le patriotisme de Louis XVIII et son propre patriotisme : « Sire, lui disait-il, nous partageons votre royale tristesse. Il n'y a pas un de vos conseillers et de vos ministres qui ne donnât sa vie pour prévenir l'invasion de la France... Sire, vous êtes Français, nous sommes Français... » Ces chaleureux et patriotiques accents retentissaient au cœur de la France et reportaient ses regards effrayés par les orages qui s'amoncelaient, vers la royauté exilée.

Après la catastrophe de Waterloo, pendant que Napoléon vaincu et repoussé de ceux qui l'avaient acclamé naguère, s'en allait, victime de la mauvaise foi britannique, terminer si tristement sa grande destinée sur l'âpre rocher qui devait être sa tombe, le roi reprenait lentement le chemin de la capitale au milieu des calamités de la patrie. L'antique monarchie contractait, dans son contact avec l'invasion étrangère, l'apparence d'un vice originel qui devait lui être cruellement reproché. Qui pourrait dire toutes les peines que se donna Chateaubriand pour détruire ces affinités malheureuses et encourager la royauté dans une attitude qui fût vraiment digne et française ? Appelé à siéger à la nouvelle chambre des pairs, il soutint les nobles efforts de M. le duc de Richelieu chargé comme premier ministre de guérir les plaies de la France. Dignité nationale et liberté par la monarchie, fut la devise qu'il inscrivit sur son drapeau : le roi et la charte, deux nobles causes auxquelles il devait se dévouer tout entier, tantôt penchant vers l'une, tantôt inclinant vers l'autre, suivant que l'une ou l'autre lui paraîtrait plus menacée.

Emporté par la violence du courant réactionnaire durant les jours malheureux de 1815, Chateaubriand, nous devons l'a-

vouer, ne put se dérober complètement à l'influence des passions soulevées autour de lui. La catastrophe du 20 mars avait exaspéré les royalistes. Pour toutes les victimes de la Révolution il semblait que ce devait être maintenant l'heure de la vengeance et des réparations. Chateaubriand se laissa un instant entraîner à leurs colères. Reçu en audience par Louis XVIII à son retour d'Orléans où il était allé présider le collège électoral du Loiret, il eut le tort d'adresser au roi des félicitations au sujet de la condamnation du maréchal Ney. Il eut le tort aussi, à la chambre des Pairs, de s'attaquer à l'inamovibilité de la magistrature, cette unique garantie des droits et de la vie des citoyens surtout au milieu des crises politiques. Mais qui ne se trompa en ces jours troublés ? Qui put conserver assez de calme et d'empire sur soi pour démêler les véritables exigences du droit et de la justice et pour écouter les inspirations de la clémence, quand le désordre était dans tous les esprits et la passion dans tous les cœurs ? Ce moment d'entraînement est d'ailleurs bien racheté par la noble attitude que sut prendre Chateaubriand en face de l'invasion étrangère. C'était en 1816, quand Wellington à la tête de cent cinquante mille baïonnettes occupait encore le territoire de la France. On discutait à la chambre des Pairs sur la validité des élections. Un orateur s'était permis d'invoquer l'effet que produirait le vote de la chambre sur les cours alliées. « Je ne relève pas, répondit Chateaubriand, ce qu'on a dit de l'Europe attentive à nos discussions. Quant à moi, messieurs, je dois sans doute au sang français qui coule dans mes veines cette impatience que j'éprouve quand pour déterminer mon suffrage on me parle des opinions placées hors ma patrie; et si l'Europe civilisée voulait m'imposer la charte, j'irais vivre à Constantinople ! » Fiers et généreux accents, comme ils devaient retentir au cœur de la France humiliée et faire vibrer la fibre nationale ! Chateaubriand se révélait avec une puissance de plus, il avait le don de l'éloquence ; il avait cette éloquence qu'inspirent et animent un suprême instinct de l'honneur, l'amour de la patrie et de la

liberté, toutes les nobles passions de l'âme ; véritable éloquence de gentilhomme et de grand citoyen.

En cette même année 1816, affligé de voir combien la France était encore ignorante des principes constitutionnels, combien le jeu régulier des institutions y rencontrait d'obstacles et d'entraves, combien les habitudes du despotisme impérial y étaient persistantes dans l'administration, Chateaubriand avait de nouveau recours à sa vaillante plume. Il entreprenait de répandre la lumière sur les questions les plus importantes du droit politique et de populariser la science de la liberté ; et il écrivait son livre de la *Monarchie selon la charte;* travail dont le succès devait le placer au premier rang parmi les publicistes contemporains.

Dans une première partie que nous pouvons appeler dogmatique, l'auteur, s'élevant au-dessus des passions du jour dans la région des principes, donnait toute la théorie du gouvernement constitutionnel. Le jeu compliqué de nos institutions y était expliqué avec une puissance de déduction, une autorité d'enseignement tout à fait inattendues. Tous ces grands principes de la monarchie représentative : *le roi règne et ne gouverne pas;* deux chambres *représentent le pays, une chambre héréditaire et une chambre élective;* les ministres pris dans la *majorité des chambres sont responsables;* la *presse est libre*, tous ces principes fondamentaux, Chateaubriand les posait et les developpait avec une netteté, une précision, une force auxquelles n'avaient pas accoutumé ses œuvres littéraires. Peut-être appuyait-il avec trop d'insistance en face de la société nouvelle sortie de la Révolution et ayant la passion de l'égalité, sur la nécessité d'accroître les prérogatives de la chambre des Pairs et de rétablir les substitutions. Il s'agissait là d'un rouage essentiel sans doute, d'un élément conservateur indispensable à la stabilité des institutions constitutionnelles, je le veux. Mais l'opinion était alors si ombrageuse, et si disposée à s'alarmer sur les projets contre-révolutionnaires des royalistes ; elle avait besoin de ménagements. Parler des sub-

stitutions était au moins inopportun. Chateaubriand faisait oublier ces tendances que l'on devait qualifier de féodales par la générosité et la vigueur avec lesquelles il réclamait la liberté de la presse, la suppression du ministère de la police générale, la participation des chambres à l'initiative des lois, en un mot tout ce qui peut garantir la libre manifestation de l'opinion publique et aider à sa légitime influence sur la marche du gouvernement.

Sans dépouiller l'éclat et la richesse d'autrefois, son style était devenu plus rapide, plus serré, plus énergique, avec plus de relief et de chaleur concentrée ; aux grâces de la jeunesse succédait la force de l'âge mûr : transformation qui émerveillait l'abbé Morellet lui-même. Chateaubriand venait de créer la langue politique comme il avait créé la langue littéraire du siècle.

La deuxième partie de la *Monarchie selon la charte* était toute polémique. Chateaubriand, descendant des hauteurs de la théorie, s'en prenait aux faits, Il examinait la marche suivie par les différents ministères qui s'étaient succédé depuis 1814 et montrait avec combien peu de franchise et d'habileté ils avaient pratiqué la charte. Il s'attaquait surtout au ministère Decazes, actuellement au pouvoir, lui reprochant de compromettre la dynastie par ses complaisances vis-à-vis des hommes et des choses de la Révolution. Chateaubriand se faisait l'interprète des sentiments des royalistes qui ne pouvaient pardonner à M. Decazes *l'ordonnance du 5 septembre*, c'est-à-dire la dissolution d'une chambre qui put avoir des torts, mais qui réunit tout ce qu'il y avait de plus honnête, de plus désintéressé et de plus pur dans le pays, et de plus apte à restaurer l'ordre vrai. Ils ne lui pardonnaient pas d'encourager ainsi la Révolution et ses suppots et de leur rouvrir la carrière. Mais si la Révolution trouvait en Chateaubriand un ennemi, la liberté n'avait pas de plus sincère ni de plus éloquent défenseur. Qu'on relise le magnifique éloge des libres institutions qui couronne son travail, célébrant avec un véri-

table enthousiasme la dignité et l'élévation morale que les hommes acquerront sous le régime constitutionnel. « Aujourd'hui, s'écrie-t-il, les mâles occupations qui remplissaient l'existence d'un Romain et qui rendent la carrière d'un Anglais si belle, s'offriront à nous de toutes parts. Nous ne perdrons plus le milieu et la fin de notre vie ; nous serons des hommes quand nous aurons cessé d'être des jeunes gens. Nous nous consolerons de n'avoir plus les illusions du premier âge en cherchant à devenir des citoyens illustres : on n'a rien à craindre du temps quand on peut être rajeuni par la gloire. »

M. Decazes se vengea de l'attaque dont il était l'objet en faisant saisir l'ouvrage de Chateaubriand et en le destituant lui-même de ses fonctions de ministre d'État. Il voulait par là donner un nouveau gage au parti de la Révolution et rassurer tous les intérêts. Mais il était cruel de traiter ainsi l'auteur de *Buonaparte et les Bourbons,* celui qui, au péril de sa tête, avait assuré le succès de la première Restauration. Dès lors son rôle dans l'opposition royaliste devint plus tranché, son attitude plus accentuée ; il marcha au premier rang. La lutte que Chateaubriand soutint à côté de MM. Corbière et de Villèle est demeurée célèbre. A la chambre des Pairs, dans les journaux, dans une foule d'écrits, la vigueur de ses attaques ne laissa aucune trêve à l'administration. En 1818 il fondait le *Conservateur* en collaboration avec MM. de Bonald et Lamennais. C'est dans cette publication d'élite, digne rivale de la *Minerve* de M. Etienne et de Benjamin Constant, que son talent de polémiste et de pamphlétaire se déploya tout entier avec cette verve entraînante, cette force du trait, ce puissant ressort des indignations généreuses qui ébranlent et soulèvent l'opinion publique. Grâce au concours de ces plumes éloquentes, à côté desquelles venaient s'essayer les plus beaux noms de l'aristocratie, le *Conservateur* obtint un succès immense en France et en Europe ; il releva les royalistes aux yeux de l'étranger et finit par déplacer la majorité dans les chambres. Le vieux roi s'entêtait quand même à garder son favori le duc Decazes, dont

il aimait l'esprit caustique, le caractère souple et conciliant, et dont il appelait le système politique *son système*. Mais survint l'assassinat du duc de Berry. Louis XVIII dut céder au cri de sa famille et de son entourage.

Le noble duc de Richelieu, l'illustre négociateur de 1815 et de 1816, fut appelé à reconstituer la nouvelle administration ; mais il allait être bientôt trouvé trop modéré par les passions qui l'avaient porté au pouvoir. MM. Corbière et de Villèle, chefs de l'opposition dans l'assemblée élective, devaient naturellement faire partie du nouveau cabinet ; ils n'y obtinrent d'abord qu'un rang secondaire, comme ministres sans portefeuille. Disposant de la majorité à la chambre des Députés, ils ne pouvaient tarder à emporter tout le pouvoir. M. de Chateaubriand allait-il prendre place à côté de ses amis et déployer enfin dans une sphère digne d'elle sa haute intelligence, dont les admirables facultés venaient de se révéler dans la lutte, aptes à tout, à la diplomatie, à l'administration, aux finances même ? Ses brillantes qualités portaient ombrage et aussi, il faut le dire, les susceptibilités d'une humeur fantasque et inégale et son immense orgueil. On s'en débarrassa en l'envoyant dans un brillant exil. Chateaubriand fut nommé à l'ambassade de Berlin.

Mais au milieu des fêtes splendides et vraiment royales que l'on prodigua en Prusse à sa haute renommée, Chateaubriand, bien qu'il fût sensible aux hommages, ne se laissa pas éblouir ; il ne cessa de reporter ses regards vers la France, suivant attentivement la marche de ses amis dans la conduite des affaires, ne leur épargnant pas les sages avertissements, recommandant à l'intérieur l'abolition des lois d'exception, la pratique franche et loyale du gouvernement constitutionnel, et à l'extérieur une attitude digne et française. Préoccupé surtout du rétablissement de la gloire de nos armes, il voulait que l'on profitât des troubles qui venaient d'éclater en Piémont pour faire échec à l'influence autrichienne dans la Péninsule, et que l'on envoyât vingt-cinq mille hommes en Savoie. Il n'était pas non

plus indifférent à ce qui se passait autour de lui; il étudiait l'état des esprits et la marche des idées en Allemagne, où fermentaient de plus en plus les germes déposés par nos armées révolutionnaires et développés par le grand mouvement de 1813. Il nous dévoilait cet état moral des contrées d'Outre-Rhin dans un mémoire remarquable et pour ainsi dire prophétique. « L'Allemagne comme l'Italie, disait-il, désire l'unité politique ; et avec cette idée qui restera dormante plus ou moins de temps, selon les événements et les hommes, on pourra toujours en la réveillant être sûr de remuer les peuples germaniques. » Ces lignes étaient écrites en 1821.

De retour à Paris pour le baptême du duc de Bordeaux, Chateaubriand fut à cette occasion réintégré dans sa place de ministre d'État par M. le duc de Richelieu. Mais il dut bientôt envoyer sa démission pour suivre MM. de Villèle et Corbière dans la retraite, manœuvre qu'il avait conseillée et qui devait les ramener tout-puissant aux affaires. Les élections d'octobre 1821 ayant encore fortifié leur parti à la chambre des Députés, et l'adresse ayant infligé un blâme au Gouvernement pour sa politique extérieure, surtout pour son attitude passive en face des révolutions d'Italie, Louis XVIII se vit obligé de renvoyer M. de Richelieu et d'appeler M. de Villèle à recomposer un nouveau cabinet. M. de Villèle prit pour lui les finances, M. Corbière eut l'intérieur. Chateaubriand, tenu encore éloigné du Conseil dut reprendre le rôle de représentant de la France qui lui allait si bien, et remplacer M. le duc Decazes à l'ambassade de Londres.

Ce ne fut pas sans une vive émotion, sans un profond attendrissement, qu'il revit, magnifique ambassadeur, les lieux qui avaient abrité son exil et où avait souffert sa jeunesse. Que de changements de fortune, que de vicissitudes dans sa vie! L'image de Charlotte Ives revint lui sourire au milieu de ses graves préoccupations d'homme d'État. Charlotte lui apparut elle-même en sombre costume de veuve, lui amenant deux jeunes fils qu'elle mettait sous sa protection. Ce fut pour Cha-

teaubriand, au milieu des désenchantements de son âge mûr, comme un retour des premières illusions, comme une réapparition de la Muse. Mais ce rêve s'évanouit promptement. Les soins de la politique le détournèrent bientôt et de nouveau l'absorbèrent. De graves questions sollicitaient l'attention de la diplomatie. De nouveaux nuages s'amoncelaient, menaçant de troubler le calme profond qui avait succédé aux orages de 1815. En Orient, la Grèce chrétienne commençait à relever la tête sous le joug des Turcs ; les révolutions d'Italie n'étaient pas encore complètement apaisées; et la révolution d'Espagne, la lutte armée des Cortès contre leur roi, éclatant à nos portes, demandait une rapide solution. En présence de ces événements un nouveau congrès parut nécessaire aux cabinets européens. La mode était toujours à ces réunions brillantes, autant pour les fêtes dont elles étaient l'occasion que pour l'heureuse influence qu'elles pouvaient exercer sur la bonne conduite des affaires. Aux congrès de Vienne avaient succédé les congrès d'Aix-la-Chapelle, de Troppau, de Laybach. On résolut de s'assembler encore avec la même solennité pour trancher les difficultés pendantes. Les Rois étaient bien aises, en face du nouvel ébranlement et des nouvelles aspirations des peuples, de montrer le faisceau réuni de leur puissance. Ils étaient aises aussi d'épancher leur joie en commun, délivrés qu'ils étaient enfin des terreurs que leur avait causées le prisonnier de Sainte-Hélène. Ce terrible fantôme, dont l'apparition lointaine sur son rocher de l'Atlantique effrayait encore l'Europe, avait disparu à jamais. Napoléon venait de mourir, lentement consumé par les feux de la zône torride, fin déplorable, destin funeste, en face duquel Chateaubriand, parmi les éclats d'une joie indécente, sut faire entendre les accents d'une compassion généreuse.

Vérone fut le lieu choisi pour les nouvelles assises de la diplomatie européenne. Chateaubriand obtint l'honneur d'y venir représenter la France, de concert avec M. de Montmorency, le ministre des affaires étrangères. Il était digne de

prendre place dans cette assemblée de Rois et d'Empereurs à côté des hommes d'État les plus illustres de son temps, les Metternich, les Hardemberg, les Nesselrode. Le congrès de Vérone forme le point culminant de la carrière politique de Chateaubriand. C'est le fait qui domine la dernière moitié de sa vie. Jusqu'à la fin, il revint avec complaisance sur ce grand acte diplomatique, comme Cicéron dans sa vieillesse aimait à rappeler les jours glorieux de son grand consulat. Le moment est, il nous semble, venu d'examiner avec impartialité ce congrès, dont le souvenir lui était si cher et qui a été l'objet d'appréciations si diverses et si passionnées. Toutes les grandes questions de la politique européenne, qui sont encore les grandes questions du jour, s'y débattirent. On s'y occupa du sort de l'Italie. La France, s'intéressant déjà à son indépendance, demanda l'évacuation du Piémont par l'Autriche; et dans la question d'Orient, d'accord avec la Russie, elle réclama en faveur des populations chrétiennes contre la tyrannie des Turcs. Mais l'affaire urgente entre toutes, la question capitale pour le moment, était celle de la révolution d'Espagne, qui menaçait l'Europe et surtout la France d'un nouvel embrasement. Chateaubriand n'a pas craint de le proclamer au milieu des clameurs de l'opinion; c'est lui qui, appuyant M. de Montmorency, tout en modérant les exagérations de son zèle, finit par triompher des répugnances de M. de Villèle, et, malgré le mauvais vouloir de la Prusse et de l'Autriche, malgré les protestations de l'Angleterre, appuyé seulement de la Russie, fit décider la guerre et la guerre faite par la France. Cette conduite, il faut le reconnaître, si opposé que l'on soit à la politique d'intervention, était éminemment nationale et conforme aux traditions de la politique française. C'était la conduite que devait tenir le représentant de la dynastie des Bourbons, l'envoyé d'un ministère *royaliste*. Il ne voulait pas combattre la liberté en Espagne, mais la révolution triomphant à nos portes, Chateaubriand n'aimait pas cette origine pour la liberté.

Il voulait aller en Espagne pour raffermir la couronne d'un

roi allié de nos rois, pour abaisser les Pyrénées et continuer la grande politique de Mazarin et de Louis XIV. Il voulait aller en Espagne pour rétablir la gloire de nos armes et montrer à l'Europe que nos soldats savaient toujours vaincre. Malheureusement, cette guerre allait être regardée comme une guerre de parti, comme une guerre faite par la contre-révolution à la constitution d'un peuple et devant amener, après le renversement de cette constitution, la ruine de la charte elle-même. C'était du moins ce que l'opposition allait redire sur tous les tons. De semblables desseins et de semblables arrière-pensées que pouvaient faire redouter peut-être les tendances exagérées du parti ultra-royaliste, ne pouvaient entrer dans l'esprit de Chateaubriand dont le dévouement à la charte égalait le dévouement à la royauté.

A son retour de Vérone, le ministre des affaires étrangères, pressé d'en finir et de faire déclarer la guerre, voulut rappeler immédiatement de Madrid notre ambassadeur. M. de Villèle s'y étant refusé, M. de Montmorency donna sa démission ; il se tenait pour engagé d'honneur vis à-vis de la Prusse et de l'Autriche, à interrompre en même temps que ces puissances les relations diplomatiques avec le gouvernement des Cortès. M. de Villèle, qui voyait grandir l'impopularité de la guerre vers laquelle on s'acheminait, voulait encore tenter les voies pacifiques. Il tenait surtout à séparer notre action de celle des autres cabinets et à montrer que, même après le congrès, nous demeurions maîtres de notre conduite et libres appréciateurs de ce qu'exigeait le soin de nos intérêts et de notre dignité. Chateaubriand accepta dans ces termes le succession de M. de Montmorency et consentit à reprendre les négociations. Mais les moyens diplomatiques n'obtinrent aucun résultat auprès du gouvernement de Madrid, et, la guerre devenue une nécessité, l'armée réunie au pied des Pyrénées reçut l'ordre d'envahir l'Espagne. A Chateaubriand, en qualité de ministre des affaires étrangères, incomba la mission de maintenir une situation politique favorable à la bonne conduite de cette guerre. Son attitude en face

de l'Angleterre hostile, de l'Autriche et de la Prusse malveillantes, de la Russie seule favorable, fut à la fois noble et habile, et le duc d'Angoulême put faire en trois mois, avec quatre-vingt mille hommes, la conquête de toute la Péninsule, sans que rien vînt du dehors entraver ses opérations.

Chateaubriand fut moins heureux dans ses relations avec ses collègues au sein du Conseil. Il était peu fait pour s'entendre avec celui qui en était le président, M. de Villèle, véritable ministre des finances, homme prosaïque et exact comme un chiffre, d'un grand sens pratique dans le maniement des affaires, tandis que lui, Chateaubriand, avec ses instincts chevaleresques, son imagination brillante et son cœur généreux, entraîné vers tout ce qui lui paraissait grand et beau, demeurait toujours poëte et gentilhomme même en politique. Si M. de Villèle, plus appliqué aux affaires, jouissait de la réalité du pouvoir, Chateaubriand en avait les pompeuses apparences. C'est à lui que s'adressaient tous les hommages. C'est lui que les souverains étrangers faisaient complimenter et décoraient de leurs ordres. L'éclat de sa renommée attirait tous les regards. M. de Villèle, fort de la faveur du comte d'Artois qui était devenu le véritable roi, résolut se se débarrasser d'un collègue dont la brillante personnalité éclipsait trop la sienne. L'occasion ne tarda pas à s'en présenter. Le président du conseil avait imaginé une combinaison financière au succès de laquelle le parti ultra-royaliste et surtout le comte d'Artois attachaient une grande importance, *la conversion des rentes*, qui devait permettre d'indemniser les émigrés sans imposer de nouvelles charges au Trésor. Ce projet de loi fut soumis à la discussion le 3 juin, en même temps que celui sur le renouvellement septennal de la chambre. Chateaubriand et M. de Villèle étaient au banc des ministres. Chateaubriand appuya de toute son éloquence la loi sur la *septennalité* et garda le silence quand on en vint à la conversion des rentes : la conversion fut rejetée. M. de Villèle, furieux, se rendit aussitôt auprès du roi pour demander le renvoi d'un collègue à la conduite duquel il attri-

buait son échec. Il fit si bien avec l'aide du comte d'Artois que trois jours après Chateaubriand avait cessé d'être ministre. Le dimanche 6 juin, jour de la Pentecôte, il recevait du président du conseil ce billet laconique : « Monsieur le vicomte, j'obéis aux ordres du roi et je vous transmets l'ordonnance ci-jointe (ordonnance de destitution). » — « Monsieur le Comte, repondait immédiatement Chateaubriand, je quitte l'hôtel des affaires étrangères; ce département est à vos ordres ». Et deux heures après il était réinstallé dans son modeste domicile de la rue d'Enfer.

Sa conduite avait été incorrecte devant les chambres, mais elle ne légitimait pas un semblable procédé. Chateaubriand outré résolut d'en tirer vengeance. Se laissant emporter à la violence de son ressentiment, il n'hésita pas à se jeter du côté des libéraux pour faire la guerre au ministère et amener sa chute. Un instant il quitta la France pour s'en aller demander à la Suisse, à ses vallons paisibles, aux grands spectacles qu'y étale la nature, la guérison des plaies de son âme. Il y passa tout l'été de 1824. Puis, retrempé et raffermi, il revint se jeter dans la mêlée.

Il était à craindre que le concours de Chateaubriand n'apportât trop de force à cette opposition toujours plus violente et que les coups qu'il dirigerait contre le ministère, dépassant le but, n'atteignissent la royauté elle-même en face d'un pays si jeune encore dans la pratique des institutions constitutionnelles. Il ne visait que le renversement des ministres et le maintien de la charte; mais il allait avoir le malheur de combattre à côté de partis pour qui la charte n'était qu'un prétexte et qui voulaient le renversement de la dynastie elle-même.

La lutte, au moment où Chateaubriand revint y prendre part, était devenue plus ardente, plus terrible que jamais. L'opposition comptait les écrivains les plus éloquents, elle réunissait les plus beaux talents, toute une génération brillante et pleine d'avenir. Elle disposait de tous les genres de la littérature qui jetait alors un si vif éclat. La philosophie, l'his-

toire, le théâtre, le pamphlet, étaient autant d'armes pour elle. Le général Foy à la tribune et Béranger dans ses chansons, étaient les interprètes populaires de ses douleurs, de ses colères, de ses aspirations. La voix de Chateaubriand, venant se joindre à ce grand concert, devait en doubler la puissance. Il se posa comme le champion de toutes nos libertés qu'on disait menacées. En réalité on grossissait étrangement les périls qu'elles couraient. Au *Journal des Débats*, à la chambre des Pairs, dans de nombreux pamphlets, il se montra le plus chaleureux défenseur de la liberté de la presse, l'ennemi le plus redoutable de la censure. L'éclat de cette nouvelle polémique porta au comble sa renommée comme publiciste et fit ressortir encore toutes les qualités qui s'étaient révélées dans *Bonaparte et les Bourbons*, dans la *Monarchie selon la Charte* et au *Conservateur*, cette vigueur du trait qui frappe profondément, ce flot de la verve qui entraîne, ce souffle puissant des indignations généreuses qui enflamme tous les nobles instincts. Si le pamphlet avait son Horace dans Paul-Louis Courier, Chateaubriand méritait d'en être appelé le Juvénal.

La mort du vieux roi (Louis XVIII), survenue le 16 septembre 1824, fit un instant déposer les armes au terrible polémiste. Il accorda une trêve d'un jour aux ministres en faveur de la royauté. Le fidèle sujet se retrouvait aux heures du péril. Le pouvoir royal, fondement de nos institutions, mis soudain à découvert, il s'empressa de se ranger autour de l'arche sainte, malgré le peu d'illusions qu'il se faisait sur le caractère et les tendances du nouveau souverain. Il pressentait tous les écueils qui attendaient le comte d'Artois, prince bon, loyal et chevaleresque, mais entêté de sa prérogative et qui semblait tout entier livré aux ultra-royalistes. Chateaubriand, malgré ces appréhensions, n'en poussa pas moins, en *féal* serviteur, le vieux cri traditionnel : *le Roi est mort, vive le Roi !* Tel est le titre d'une brochure qu'il se hâta de publier pour rappeler au respect du salutaire principe d'hérédité monarchique. A Reims, tout en se tenant à l'écart, il assista aux fêtes

du sacre et en redit à la France les augustes cérémonies en des récits bien faits pour ranimer au cœur du pays, en des jours moins troublés, le culte et l'amour pour l'antique majesté de ses rois.

Charles X, durant les premiers jours de son règne, sembla avoir pris à tâche de faire oublier le comte d'Artois. Ses premiers discours témoignèrent d'un profond attachement aux institutions du pays et aux libertés constitutionnelles qu'il jurait de maintenir. Mais la joie et l'enthousiasme qui accueillirent ses paroles furent courts : le ministère Villèle resta aux affaires et Chateaubriand rentra dans la mêlée et recommença la lutte.

A la chambre des Pairs, Chateaubriand réussit longtemps encore à arrêter le gouvernement sur la pente où il se laissait entraîner. Une foule de lois blessant au vif les intérêts nés de la Révolution avaient été proposées à la chambres des Députés et adoptées par elle, les lois du droit d'aînesse et du sacrilège, la loi de justice et d'amour, etc. Chateaubriand parvint à faire repousser par la Chambre héréditaire ces lois odieuses aux générations nouvelles. L'auteur du *Génie du Christianisme* se montra le plus ardent adversaire des passions religieuses qui les avaient inspirées et qui faisaient cause commune avec la réaction. Il était d'avis que rien n'est plus funeste à la religion que d'unir sa cause à celle d'un parti politique et d'intéresser ainsi les partis opposés à sa ruine. L'on a vu combien les conséquences de la lutte qui aboutit à la révolution de 1830 lui ont donné raison. Ce n'est pas qu'il voulût séparer le clergé de l'ordre politique et lui refuser dans cette sphère la part d'action et d'influence qui doit revenir à tous les grands corps de la société. « Non, *le clergé...*, écrivait-il à M. de Montlosier qu'il refusait de suivre dans sa lutte contre l'Église et les Jésuites, *le clergé peut très bien entrer dans le régime constitutionnel.* » Mais comment cette juste influence qui lui appartient doit-elle être comprise et exercée ? Il nous l'apprenait dans la préface de son *Essai sur les Révolutions* (1828). « Se conformer

en tout à l'esprit d'élévation et de douceur de l'Évangile, marcher avec le temps, soutenir la liberté par l'autorité de la religion, prêcher l'obéissance à la charte comme la soumission au roi, faire entendre du haut de la chaire des paroles de compassion pour ceux qui souffrent, quels que soient leurs pays et leur culte, réchauffer la foi par l'ardeur de la charité, » voilà, selon Chateaubriand, ce qui pouvait rendre au clergé la puissance légitime qu'il doit obtenir.

En même temps qu'il faisait entendre des conseils inspirés par les nécessités du moment à l'Église de France, il continuait la lutte avec un redoublement d'énergie en faveur de la liberté de la presse au *Journal des Débats*, *dans une brochure contre le rétablissement de la censure*, dans plusieurs discours à la chambre des Pairs. Le grand publiciste disait, en parlant du gouvernement représentatif : « C'est la liberté de la presse qui le fait. Ce n'est pas la charte qui nous donne cette liberté, c'est cette liberté qui nous donne la charte ; elle seule, cette liberté, est le contrepoids d'un impôt énorme, d'un recrutement qu'on peut accroître à volonté, d'une administration despotique laissée par la puissance impériale... »

Puis il se retournait contre ce qu'il appelait la *valetaille ministérielle* (1), ne leur accordant ni trêve, ni merci, dénonçant à la France leur inintelligence en face de la transformation sociale qui agitait l'Europe. « Ils sont étrangers à tout cela, s'écriait-il ; ils marchent en sens inverse ! » Prédisant les malheurs prochains que ne pouvait manquer d'entraîner un pareil

(1) Injure bien imméritée s'adressant à M. de Villèle, qui avait mis la Restauration dans sa véritable voie et qui aurait pu la sauver si on l'avait rappelé au pouvoir le 8 août 1829 (date de l'ordonnance royale appelant aux affaires le comte de Polignac).

Peut-être eût-il été possible à cette occasion de désarmer M. de Chateaubriand et de le reconcilier avec M. de Villèle. On a prétendu qu'il eût suffi de lui donner quelque glorieux dédommagement, quelque grande ambassade. — Mais M. de Villèle n'y voulut entendre et le roi se contenta, à la réception des chevaliers du Saint-Esprit, d'adresser à M. de Chateaubriand quelques mots courtois. — Ce fut une faute.

système : « En continuant de marcher comme vous marchez, leur disait-il, toute la révolution pourrait se réduire dans un temps donné à une nouvelle édition de la charte dans laquelle on changerait seulement deux ou trois mots. »

L'effet produit par ces articles était immense. Chateaubriand recevait des félicitations de tout le parti libéral, des Lafayette, des Sébastiani, des Benjamin Constant, on le couvrait de fleurs, on lui prodiguait l'encens ; Béranger le célébrait dans ses chansons ; Armand Carrel recherchait son amitié ; toute la jeunesse marchait sur ses pas ; il était le dominateur avoué de l'opinion : brillante popularité dont il put s'enivrer un instant, mais dont le souvenir devait un jour lui être amer quand il s'entendrait, après la catastrophe, reprocher d'avoir, par son opposition aux ministres, ébranlé la royauté elle-même. Et pourtant, nous l'avons déjà proclamé, ses intentions étaient pures. Assurément il était sincère lorsqu'il croyait pouvoir assouvir ses rancunes sans mettre en péril la dynastie. Mais il se faisait grandement illusion. « Encore une trêve du roi, paix aujourd'hui aux ministres, » écrivait-il le jour de la Saint-Charles, en une brochure qui était un hymne en l'honneur des Bourbons. L'avant-veille de cette fatale revue de la garde nationale, en avril 1827, revue qui fut le prélude des journées de juillet, Chateaubriand adressait à Charles X un mémoire où il dévoilait les périls de la situation et indiquait le remède qu'elle commandait. Le seul remède, disait-il, c'était la démission des ministres, et démission avant la revue ; *car il serait également funeste de céder ou de résister à une manifestation populaire.* Mais on n'écoutait rien. Aux manifestations de la revue, aux cris de *à bas les ministres !* qui éclatèrent presque aux oreilles du Roi, on répondit par le licenciement de la garde nationale, par le rétablissement de la censure, par la dissolution de la chambre des Députés. Les oppositions irritées se coalisent et redoublent d'efforts ; le sang coule dans Paris qui déjà s'essaie à de nouvelles révolutions. Enfin, grâce à l'entente des partis, l'opposition triomphe dans les élections, et la nouvelle Chambre

repoussant tout accommodement, M. de Villèle est obligé de se retirer (4 janvier 1828).

Un ministère libéral, le ministère Martignac, était enfin appelé à gouverner la France, bien tard, hélas! pour réparer les maux, pour apaiser les haines surexcitées par l'effort de la lutte et l'opiniâtreté de la résistance. Restait peut-être un moyen de salut : c'était de ne pas tenir plus longtemps écartés du pouvoir les chefs d'une opposition libérale plus avancée, tels que Royer-Collard, Casimir-Perier, Sébastiani. Il fallait les rattacher à la dynastie en leur enlevant tout intérêt à son renversement. Chateaubriand le conseilla, mais ses conseils avaient le pire destin. Il ne réussit qu'à faire appeler son ami Hyde de Neuville au département de la marine qu'on lui offrait pour lui-même.

Son ambition à lui était maintenant tout autre. Le pouvoir avait déjà perdu son prestige pour ce grand désabusé. Son âme avait besoin de se remettre des blessures reçues dans le combat. Après les fatigues de la lutte, le *grand ennuyé* se sentait repris de ses aspirations à une vie douce et calme, à une retraite paisible et glorieuse. L'image de Rome revenait traverser son imagination avec les souvenirs de sa jeunesse. Il voulait s'en aller, disparaître au milieu de ses grandes ruines, y terminer une carrière qui déjà se faisait longue, et trouver près du tombeau du Tasse une sépulture en harmonie avec sa destinée. Pour arriver à l'accomplissement de ce vœu qui heureusement ne devait pas être son vœu suprême, Chateaubriand brigua et obtint l'honneur d'être envoyé comme ambassadeur auprès du Saint-Siège.

Et pourtant des liens bien puissants devaient alors l'attacher à la France. C'est l'heure où nous voyons apparaître à côté de son âge mûr l'aimable et bienfaisant génie qui devait être encore le charme et l'ornement de ses vieux jours. Ce génie est une femme. Poète inspiré comme Dante et Pétrarque, Chateaubriand eut toujours sa Laure ou sa Béatrice. Galant chevalier comme les preux ses ancêtres, une femme présida à chacune

des grandes phases de son existence, la dame de ses pensées qui l'encourageait dans ses luttes, le soutenait dans ses épreuves et applaudissait à ses triomphes : pures et nobles amitiés dont la poésie et l'art formèrent les doux liens. Nous avons vu la touchante figure de madame de Beaumont sourire à ses premiers pas. Dans la belle madame Récamier nous saluons l'inspiratrice suprême.

Madame Récamier a tenu le sceptre des Muses et de la Beauté pendant toute la première moitié de notre siècle, qu'elle a traversée au milieu de l'encens et des hommages de tous les hommes illustres. Il semble qu'elle ait été durant toute cette époque la véritable dispensatrice de la gloire. Les représentants des partis les plus opposés, comme sous l'empire d'un charme irrésistible, s'empressèrent autour d'elle : leurs divisions et leurs querelles venaient mourir à ses pieds. Les Moreau, les Bernadotte et les Eugène de Beauharnais; les Pasquier, les Molé, les Sismondi et les Benjamin Constant ; les Thierry, les Villemain et les Sainte-Beuve lui ont fait tour à tour un glorieux cortège. Le prince Auguste de Prusse demanda sa main. Benjamin Constant, en 1815, joua sa tête pour lui plaire ; et les commencements de la Restauration virent naître chez madame de Staël, alors mourante, la touchante affection qui devait l'attacher à Chateaubriand jusqu'à la fin de sa vie.

C'est auprès de madame Récamier, dans le paisible ermitage de l'Abbaye-aux-Bois, que l'auteur des *Martyrs* venait jouir de sa gloire et chercher le repos après le combat au milieu des luttes politiques, alors dans toute leur âpreté. Sa beauté, écrivait-il excellemment, mêle son existence idéale aux faits matériels de notre histoire : « lumière sereine éclairant un tableau d'orage ». L'âme meurtrie de Chateaubriand se cicatrisait promptement dans cette atmosphère d'amitié et de poésie (1). Là, dans cette petite chambre du troisième étage,

(1) La critique bourgeoise et rationaliste, qui s'est plu à nous montrer là Chateaubriand se faisant rendre un culte comme à une sorte de fétiche ou de Grand-Lama, a grandement chargé le tableau.

qu'il nous a décrite avec tant de charme dans ses *Mémoires*, éclairé par les derniers rayons du soleil couchant près de disparaître derrière les collines de Sèvres, le barde vieilli se transfigurait au milieu d'un cercle d'élite attentif et recueilli, soit qu'il déroulât la longue chaîne de ses souvenirs, soit qu'il débattît les grands intérêts de l'heure présente, ou que soulevant le voile qui dérobe l'avenir, il jetât sur les destinées de nos sociétés modernes des lueurs soudaines et merveilleuses. C'est du fond de ce sanctuaire de l'amitié et des lettres qu'il accueillait les applaudissements de la jeune génération littéraire, fille de ses œuvres, et encourageait ses efforts généreux au milieu du magnifique épanouissement de la Restauration, alors que le romantisme était pur encore des excès qui suivirent 1830.

De Rome, une fois rendu à son poste d'ambassadeur, il continua d'entrenir avec madame Récamier les relations les plus suivies. Il y était partout accompagné de son image rendue sans cesse présente par une active correspondance. Il communique à son amie toutes ses impressions, tous ses travaux, toutes ses démarches, les intrigues qu'il a à dévoiler et à combattre pour l'élection successive de deux papes (Léon XII et Pie VIII), les vagues tristesses qui viennent sans cesse le reprendre au milieu des ruines dont il aime à paraître comme le génie, redisant avec son ancêtre Virgile :

Sunt lacrymæ rerum et mentum mortalia tangunt.

Bientôt la chute de la Royauté à laquelle il a attaché sa destinée fera de lui aussi une grande ruine. C'est auprès de madame Récamier qu'il trouvera encore, dans son infortune, adoucissement et consolation.

Cette catastrophe, depuis longtemps prévue et annoncée, devenait de plus en plus menaçante. Le ministère Martignac, aux prises avec une situation intolérable, se débattait entre l'antipathie d'un roi qui le subissait malgré lui et l'opposition tracassière de partis extrêmes dont il ne parvenait à satisfaire

aucun complètement. Un instant il parut avoir réussi à entraîner Charles X dans la voie des concessions, où l'appelait l'opinion publique de plus en plus excitée ; il parvint même à arracher au roi les fameuses ordonnances de juin contre les Jésuites. Les libéraux applaudirent ; mais Charles X, profondément blessé; ne pardonna pas à M. de Martignac cette violence faite à ses sentiments les plus chers. Après la clôture de la session, le roi s'empressa de profiter de l'absence des chambres pour renvoyer une administration qui lui avait été à charge et qui maintenant lui était devenue odieuse ; il voulait enfin reconstituer un ministère selon son cœur. C'est alors que M. de Polignac, de fatale mémoire, qui était regardé comme l'âme du parti absolutiste, comme le représentant le plus entêté et le plus aveugle de la contre-révolution, fut appelé aux affaires (1829, 8 août). Chateaubriand avait quitté Rome et se trouvait en congé dans les Pyrénées, où il prenait les eaux de Cauterets. A la nouvelle des changements qui s'accomplissent, il accourt à Paris en toute hâte pour conjurer l'événement ; mais en vain ; il arrive trop tard. Il ne lui reste plus qu'à rompre tous les liens qui l'attachaient au gouvernement, ne pouvant le suivre dans la voie funeste où il se précipite. Malgré les instances de M. de Polignac, il sacrifie sa chère ambassade de Rome avec un revenu de deux cent mille francs pour suivre ses amis dans la retraite.

Cette conduite provoque un redoublement d'applaudissements et porte à son comble la popularité de Chateaubriand. Les félicitations lui arrivent de toutes parts. Les chefs des diverses oppositions, les Lamartine, les Lacretelle, les Thiers, les Guizot, s'empressent autour de lui, espérant le voir combattre encore à leur tête. Mais cette fois Chateaubriand résiste à l'entraînement. C'était bien tard. La guerre qui va s'engager, il le comprend, est une guerre à mort ; c'est la lutte suprême, non plus entre les oppositions et le ministère, mais entre la dynastie et la nation, entre la royauté et la charte. Ces deux causes lui sont également chères ; il ne peut travailler à la ruine

de l'une ou de l'autre. Il commence à craindre d'avoir poussé trop loin son opposition sous le ministère Villèle. Il n'élèvera la voix désormais que pour faire entendre les conseils de la modération aux deux partis en présence : conseils, hélas ! qui doivent être entièrement perdus. La royauté, frappée d'aveuglement, ne cesse de courir au devant de sa perte et de provoquer la nation. La Chambre des députés, à une majorité de 221 voix, proteste contre les tendances du gouvernement qu'elle déclare inconstitutionnelles et prononce son fameux refus de concours ; le ministère y répond par la dissolution de la chambre. L'on s'efforce de faire diversion et de reconquérir quelque popularité par une fière politique extérieure ; on prend Alger malgré l'Angleterre. Mais c'est en vain ; rien ne peut détourner la nation de la lutte engagée à l'intérieur. De nouvelles élections ont lieu, où l'opposition triomphe encore ; les 221 sont renvoyés à la chambre. Devant cette manifestation de l'opinion publique, M. de Polignac devrait se retirer. Non, l'on s'obstine ; l'on préfère recourir aux coups d'État, et cela sans avoir pris aucune des mesures propres à les faire réussir. Enfin sont publiées les fatales ordonnances (26 juillet 1830). Paris court aux armes ; la bataille s'engage, et après la lutte des trois jours, la Royauté vaincue est réduite à reprendre le chemin de l'exil : catastrophe déplorable, encore aujourd'hui l'objet des amers regrets des vrais amis de la liberté !

Que va devenir Chateaubriand dans ce grand naufrage ? Quelle va être désormais son attitude, sa conduite ? Va-t-il, comme tant d'autres de ses anciens amis, se rattacher au parti victorieux ? Va-t-il profiter pour sa fortune et son élévation personnelle de cette révolution qui l'a porté en triomphe ? Le succès n'est pas le Dieu qu'adore celui qu'on appellera le courtisan du malheur. Il a pu blâmer les erreurs et combattre les fâcheuses tendances de la dynastie ; mais il n'a jamais voulu sa ruine. Le malheur lui donne à ses yeux une nouvelle consécration : il disparaîtra de la scène avec elle. Charles X en violant la charte a mérité son sort ; il le veut. Mais la faute a été per-

sonnelle, la peine doit l'être aussi. Reste un jeune héritier en faveur duquel le vieux roi abdique sa couronne : il faut sauvegarder en lui le principe fondamental de l'hérédité et maintenir l'union entre l'ancienne et la nouvelle France.

D'ailleurs, Chateaubriand ne saurait se ranger du côté des spoliateurs de l'orphelin, inspiré en cela par la délicatesse et la loyauté de ses sentiments chevaleresques, et aussi par cet instinct du beau, par ce soin d'artiste qui a toujours présidé à l'arrangement de sa vie en vue de la postérité.

La séance du 7 août, à la Chambre des Pairs, où fut définitivement tranché le sort de la branche aînée, fut le digne couronnement de sa vie politique. En face des dispositions hostiles de ses collègues, au bruit de la Révolution qui agitait encore la rue, Chateaubriand ne craignit pas de relever le drapeau de la royauté tombée. Il ne craignit pas de déclarer que le trône n'était pas vacant, qu'ils devaient, eux, les pairs du royaume, donner l'exemple de la fidélité en se serrant autour du jeune Henri V, placé sous la tutelle du duc d'Orléans ; qu'élire un roi serait souscrire au triomphe de la force et entrer dans une voie funeste ; qu'il ne leur appartenait pas de dépouiller une maison dont ils tenaient leurs titres, leurs pensions, leurs dignités. Hé quoi ! ces courtisans naguère si empressés, qui avaient applaudi aux mesures déplorables qui venaient de précipiter la dynastie, non seulement ils l'abandonnaient dans le malheur, mais ils allaient la condamner ! Donnant un libre cours aux indignations de son âme, il les souffleta, les fustigea avec les tristes souvenirs de leur vie passée, de leurs changements de front, de leurs apostasies. *Ces provocateurs de coups d'État, tous ces preux dont les exploits projetés ont fait chasser les descendants d'Henri IV*, il les montrait *maintenant accroupis dans leur frayeur sous la cocarde tricolore.* « Les nobles couleurs dont ils se parent, s'écria-t-il, protégeront leur personne et ne couvriront pas leur lâcheté ! » Puis, secouant la poussière de ses pieds, il sortit du Luxembourg pour n'y rentrer jamais.

La vie publique est maintenant terminée pour Chateaubriand. Désormais s'enfermant dans la retraite, entouré d'ombre et de silence, enveloppé dans la dignité de son abstention, le grand génie blessé ne mettra plus la main aux affaires de ce monde. Parfois il pourra encore élever la voix quand il s'agira de protester contre l'injustice ou de venger le malheur outragé. Vieux nocher au repos, on l'entendra encore signaler les écueils et prédire les naufrages. Mais en vain l'on voudra lui faire quitter la rive, il laissera les navigateurs imprudents se débattre au milieu des tempêtes qu'ils n'ont pas craint de déchaîner.

Autour de lui l'on s'étonne de ce parti pris d'abstention et d'isolement ; des voix s'élèvent pour blâmer cette conduite de la part d'un homme qui a si longtemps marché à la tête du libéralisme. N'est-ce pas pour la liberté que cette révolution s'est accomplie ? Pourquoi ne vient-il pas lui aussi travailler à en assurer le triomphe, à en affermir l'établissement à côté de ses amis d'autrefois, les Royer-Collard, les Pasquier, les Molé ? Chateaubriand répond à ces reproches dans son écrit de la *Restauration et de la Monarchie élective*, et il le fait avec une éloquence victorieuse. Trop de liens l'attachent et l'ont toujours attaché à ses rois légitimes pour qu'il puisse abandonner leur cause sans compromettre la dignité de sa vie. Il est parvenu à un âge trop avancé pour commencer un nouveau rôle et s'affubler d'une nouvelle livrée. D'ailleurs il ne croit pas à la durée du nouveau régime qui n'est pas assez solide pour pouvoir se maintenir avec la liberté. « Il n'y avait, dit-il, qu'une vieille souche profondément enracinée dans le passé qui pût être battue impunément des vents de la liberté de la presse. » Avec une dynastie sans prestige et sans gloire, condamnée, par suite de son origine révolutionnaire, à l'impuissance vis-à-vis des troubles de l'intérieur et à l'isolement vis-à-vis de l'Europe conservatrice, le nouveau gouvernement est un édifice sans base et sans appui. Il n'a pour le soutenir qu'une fraction minime de la nation, la bourgeoisie lettrée et voltairienne. Il blesse au vif les grands instincts catholiques de la France ; et

les passions démocratiques qu'il a soulevées et poussées en avant pour amener la catastrophe, voyant leurs espérances déçues, vont reprendre leur marche envahissante, courant formidable qui ne tardera pas à emporter ce gouvernement chancelant et mal assis. Chateaubriand, dès 1831, annonçait 1848. Pour mettre la main à une œuvre aussi éphémère, il n'abandonnera pas le royal rejeton qui représente toujours pour lui le grand principe d'hérédité et qui, élevé dans les idées de son temps, lui paraît seul satisfaire aux conditions de stabilité et de sage progrès que réclame le développement régulier de la civilisation.

Après ces explications que la vérité et son honneur exigeaient, Chateaubriand rentra dans le silence. Il se retira (rue d'Enfer) dans l'humble asile Sainte-Thérèse fondé par madame de Chateaubriand pour les prêtres infirmes. Au fond de sa paisible retraite, embellie par l'esprit charmant et l'inépuisable charité de madame de Chateaubriand, les affections domestiques, l'amitié et le travail lui font oublier les amertumes de sa vie politique. La religion de sa jeunesse revient le visiter en cet asile de la paix et du recueillement si propre à inspirer les graves pensées; c'est à elle qu'il veut consacrer les derniers efforts de son génie. L'émeute gronde autour de lui; les discordes civiles ensanglantent la rue. Chateaubriand se détourne de ces tumultes et de ces agitations pour se rendre attentif à une autre révolution plus solennelle, dont la présente transformation sociale n'est que la conséquence lointaine. Il étudie de nouveau, non plus en poète, mais en historien et en philosophe l'établissement du christianisme dans le monde; il assiste à sa naissance, le suit dans ses développements à travers la société antique qui s'écroule et applaudit à son triomphe définitif sur les débris du monde romain au milieu des peuples barbares subjugués et transformés, traçant de ces époques bouleversées des tableaux plein d'éclat et de vérité, qui unissent la richesse des détails à la grandeur des vues générales et mettent en lumière une foule de points jusque-là demeurés dans l'ombre. Il

touche dans son vol à tous les hauts sommets de ces importantes régions historiques que les Thierry, les Guizot, les de Savigny ont scrutées profondément. L'empire romain tombé, il s'attache à la monarchie française, parcourt les phases diverses qu'elle a traversées et jette un jour nouveau sur les principales époques de notre histoire longtemps incomprises et travesties, nous montrant le progrès continu de la civilisation sous l'influence de l'esprit chrétien qui pénètre de plus en plus les mœurs et les institutions.

Après avoir célébré dans le grand ouvrage de sa jeunesse les beautés du christianisme et l'heureuse transformation qu'il a opérée dans les arts et la littérature, Chateaubriand disait tous les bienfaits que nous devons à cette religion régénératrice dans l'ordre social et politique. Les *Études historiques* couronnaient le *Génie du Christianisme* et complétaient l'œuvre de l'illustre écrivain en lui donnant une unité et une harmonie grandioses.

Chateaubriand se vit contraint d'interrompre encore ses chers travaux et de s'arracher à sa paisible retraite par le redoublement des haines et des discordes civiles, en l'année tourmentée de 1832. Il dut aller demander à la Suisse la tranquillité que lui refusait sa patrie. C'est durant ce voyage que pour honorer une illustre infortune, il visita la reine Hortense dans son exil et rencontra près d'elle, à Arenemberg, celui qui devait être un jour Napoléon III.

Objet des plus délicates prévenances de la part du jeune prince, il lui écrivit en retour une lettre demeurée fameuse, que terminait cette phrase courtoise et, si l'on veut, prophétique : « Si Dieu, dans ses impénétrables conseils, avait rejeté la race de saint Louis, si les mœurs de notre patrie ne lui rendent pas l'état républicain possible, il n'y a pas de nom qui aille mieux à la gloire de la France que le vôtre. » Nous avons vu ce que le fils de la reine Hortense a fait de la gloire de la France.

A la nouvelle de l'arrestation de la duchesse de Berry, Cha-

teaubriand se hâta de rentrer en France pour venir plaider devant l'opinion la cause de l'illustre prisonnière. Il ne craignit pas de publier un mémoire sur sa captivité, mémoire éloquent où se trouvaient ces mots célèbres : *Madame, votre fils est mon roi*. Traduit pour cette phrase devant les tribunaux, Chateaubriand se défendit lui-même, fut acquitté par le jury et reconduit en triomphe.

Bientôt après, son illustre cliente faisait un nouvel appel à son dévouement ; elle le chargeait d'aller à Prague annoncer et faire agréer son mariage secret avec le comte Lucchesi-Palli, délicate mission que Chateaubriand a appelée la *dernière et la plus glorieuse de ses ambassades ;* et deux fois messager de paix et de réconciliation, on le vit traverser l'Allemagne et venir apporter les supplications de la prisonnière de Blaye aux pieds du vieux roi de Prague, noble mission noblement remplie, qui présenta au monde un touchant spectacle : le patriarche vieilli du libéralisme et de la littérature aux pieds du vieux monarque tombé, faisant sa cour à cette grande infortune avec plus d'empressement qu'aux Tuileries dans les salles délabrées de l'antique palais des rois de Bohême, grande et triste ruine aussi.

Puis il parcourait de nouveau les chemins de l'Italie sur les pas de la duchesse de Berry qui avait recouvré sa liberté. Chateaubriand, pèlerin fatigué, retrouvait avec ivresse en ce voyage suprême l'image de ses jeunes années, Venise et le Lido, Ferrare et les souvenirs du Tasse, dont il se plut toujours à évoquer l'ombre et à marier la destinée à la sienne *comme un poème dans un poème*, a dit excellemment Sainte-Beuve. Il rencontrait sur cette terre aimée des poètes, en cette patrie des arts et de la beauté qu'ils étaient venus saluer aussi pour la dernière fois, les traces lumineuses de Goëthe et de lord Byron, ces deux autres génies du siècle, le grand sceptique et le grand révolté ; tous les deux comme lui dès leurs jeunes années marqués d'un sceau funeste, mais qu'ils n'ont pas su effacer comme lui par la générosité des sentiments et la dignité de la vie.

Enfin, il regagnait sa retraite de la rue d'Enfer cette fois pour n'en plus sortir. Doué de cette verte et féconde vieillesse qui semble le privilège des vaillants athlètes des luttes parlementaires, et que nous admirons encore aujourd'hui chez les Berryer, les Guizot, les lord Brougham et les Palmerston, Chateaubriand ne s'y endormait pas dans le repos. Il reprenait ses travaux aimés ; il racontait en présence de la grande infortune des Bourbons la tragique histoire des Stuarts, demandant comme la plupart de nos grands esprits des enseignements à la Révolution d'Angleterre sur la marche de nos propres révolutions. Puis il revenait aux essais de sa jeunesse, il publiait des études sur la littérature anglaise et traduisait Milton, il revoyait son histoire du congrès de Vérone, ce glorieux épisode de sa vie vers lequel il revenait toujours avec complaisance ; puis pour obéir à une pieuse inspiration rendue plus puissante par l'aspect sérieux et grave que donne aux choses la perspective de la mort prochaine, le grand désabusé écrivait la vie du saint fondateur de la Trappe, de l'illustre abbé de Rancé, dont la jeunesse orageuse et la vie troublée offrent plus d'un trait de ressemblance avec la jeunesse et la vie de celui qui fut René.

Enfin il retouchait et complétait ses *Mémoires*. Il évoquait à l'approche du terme tous les souvenirs de sa longue carrière en une série variée de tableaux saisissants dont les couleurs semblent empruntées tour à tour au pinceau des Titien, des Rembrandt ou des Velasquez, et sur lesquels je ne sais quelle vague et flottante atmosphère de douce mélancolie répand un charme inexprimable, travail de toute sa vie, qui forme comme le fond, comme la trame sur laquelle ressortent ses autres œuvres littéraires, vaste poème qui, publié seulement après sa mort, devait illuminer sa tombe d'un nouveau rayonnement de sa gloire. — De temps en temps à l'Abbaye-au-Bois, entre madame Récamier, lumière déjà pâlissante, et le tendre Ballanche, le compagnon des anciens jours, entouré de quelques jeunes amis, l'honneur de la génération nouvelle, le vieux barde inspiré faisait entendre quelques-unes des pages émues qui disaient les

jeux de son enfance, les ardeurs de sa jeunesse inquiète et rêveuse, les luttes et les triomphes de son âge mûr! On écoutait avec un respect mêlé d'attendrissement ces intimes révélations d'une longue vie troublée et orageuse! On s'empressait de recueillir les derniers accents de cette grande voix, les derniers oracles de ce puissant esprit qui allait bientôt quitter la terre! Nouveau Nestor parmi les rois de l'intelligence, on était avide de l'entendre invoquer sa longue expérience des choses, donner son avis sur la marche des sociétés, examiner les théories nouvelles et exposer ses propres doctrines sur le progrès et les destinées de l'humanité. C'était l'heure où apparaissaient tant de doctrines diverses, tant de systèmes chimériques, phalanstériens, saint-simoniens, socialistes, communistes, qui tous prétendaient apporter au genre humain la formule de son bonheur. Chateaubriand s'élevait contre tous ces systèmes qui faisaient consister la perfection sociale dans l'anéantissement moral de l'individu, dans l'entier effacement de toute personnalité devant la personnalité énorme de l'Etat, providence universelle. Il flétrissait ces théories dégradantes qui, en détruisant tout ressort dans les âmes, ne pouvaient que préparer l'asservissement de la France. Pas de progrès en dehors du christianisme, pas de liberté, pas de fraternité, sinon avec des institutions de plus en plus pénétrées de l'esprit évangélique. Il ne cessait de répéter, et c'était l'enseignement que devait proclamer avec une nouvelle solennité son testament religieux et politique, que *l'idée chrétienne est l'avenir du monde.*

Après avoir lentement traversé la lumière sereine de ce doux et paisible crépuscule, Chateaubriand disparut au milieu des orages. Sa vie s'éteignit au plus fort de nos discordes civiles encore une fois rallumées, au lendemain de ces journées de juin 1848 qui furent les sanglantes funérailles de la liberté. La religion et la poésie (1) veillèrent au chevet de l'illustre mou-

(1) Victor Hugo. (C'était le 3 juillet.)

rant et adoucirent sa dernière heure; et conformément à son vœu suprême ses cendres furent transportées près du lieu qui fut son berceau, sur le rocher de Saint-Malo, témoin des jeux de son enfance. C'est là qu'il dort son dernier sommeil au bord de l'Océan, dont la grande voix plaintive semble prolonger encore, écho inextinguible, ses accents mélancoliques, et dont les flots tumultueux offrent l'image de ses luttes et de ses combats.

Qu'il nous soit permis, avant de nous détourner, de considérer encore dans son ensemble et d'embrasser dans un dernier regard cette grande existence dont nous avons suivi avec bonheur les phases diverses, les nombreux et brillants épisodes.

Celui qui fut tour à tour le pâle rêveur aux passions funestes, le voyageur inquiet à la poursuite des poétiques chimères, le chantre ému des beautés du christianisme au milieu d'une génération impie et l'heureux rénovateur d'une littérature épuisée, l'adversaire indompté de Napoléon tout-puissant et l'éloquent initiateur de la France aux institutions constitutionnelles, Chateaubriand, du point de vue où nous sommes maintenant parvenu, nous apparaît comme une haute personnification, comme l'un des plus nobles représentants de l'époque extraordinaire qu'il a traversée. Seuls MM. de Bonald et de Maistre se dressent ses égaux tout en jetant moins d'éclat. Placé sur les confins de deux siècles, sa noble figure exprime, avec les délicates tendances de l'aristocratique et chevaleresque société qui disparaît, les généreuses aspirations de la nouvelle société qui naît et grandit. Son âme a profondément ressenti les ébranlements de ces temps de bouleversement et de ruines, et sa voix en a redit les tristesses. Comme ces jours troublés, il eut ses grandeurs, et aussi, nous devons le dire, ses misères, ses incertitudes, ses défaillances. Un dessin ferme et précis n'est pas la qualité qui domine dans les œuvres de l'écrivain que nous avons appelé notre grand coloriste; de même, une logique ri-

goureuse n'a pas toujours gouverné sa vie ; le caprice et la fantaisie y ont leur place, et la noblesse des attitudes y est quelquefois gâtée par le théâtral. Nature mobile de poète, intelligence unie à des organes délicats et impressionnables, il lui était difficile de marcher droit et ferme dans une voie toujours la même. Apologiste chrétien, ses actes et ses écrits ont été quelquefois païens ; royaliste libéral, il a peut-être en de certains jours trop appuyé du côté de la contre-révolution, et en d'autres instants donné trop fort dans le sens des partis avancés. Mais ces légers écarts, ces courtes déviations s'effacent dans la grande unité qu'un profond sentiment religieux, le culte pur du beau et l'amour constant de la liberté, ont conservée à toute sa vie.

Il nous semble, en présence de cette longue existence si magnifiquement remplie, contempler une de ces vastes cathédrales gothiques à travers lesquelles la païenne renaissance est venue semer ses riches et capricieuses ornementations. Les arabesques bizarres, les découpures variées, les entrelacs de plantes et d'animaux étranges, les pendentifs ingénieusement fouillés dérobent au premier regard les grandes lignes de l'édifice mais ne les détruisent pas ; et le monument, irrégulier dans les détails, demeure dans son ensemble imposant et majestueux. — Telle nous apparaît la carrière parcourue par l'auteur du *Génie du Christianisme*, des *Martyrs* et de la *Monarchie selon la Charte*.

L'époque représentée par cette brillante personnalité est maintenant loin de nous. Notre siècle avance sur son déclin, mais en avançant il ne cesse d'obéir à l'impulsion donnée par l'auteur du *Génie du Christianisme*. Le mouvement inauguré par Chateaubriand s'est poursuivi à travers des fortunes diverses, et le travail social dont nous sommes témoins montre qu'il a été bon prophète quand *il a dit :*

« *L'idée Chrétienne est l'avenir du Monde.* »

Le surnaturel finira par reprendre la place qui lui appartient dans les arts comme dans la société. Puisse un nouveau

génie personnifiant cette période nouvelle (1), et venant se placer en face de Chateaubriand et de sa glorieuse école, compléter la beauté du tableau que doit présenter notre siècle aux regards de la postérité !

(1) Ce travail a été écrit en 1864, longtemps avant nos désastres. — Il n'a subi depuis que de légères corrections.

ALFRED DE MUSSET [1]

Chateaubriand a été avant tout un apologiste du christianisme. Ses œuvres malgré des défauts, et sa vie malgré des écarts, déposent avec éloquence en faveur de la supériorité esthétique, morale, politique et sociale de nos croyances religieuses.

A la démonstration qu'il nous fournit nous ajoutons une contre-épreuve. Nous montrons ce qu'est devenue une âme créée noble et belle aussi et dotée de merveilleux talents, mais à qui a manqué l'influence de ces mêmes croyances.

C'est une étude de la vie et de l'œuvre d'Alfred de Musset qui nous procure cette contre-épreuve.

Chateaubriand, Alfred de Musset : assurément un abîme sépare ces deux noms. Pourtant, si l'on y regarde avec quelque attention, on découvre bientôt plus d'un lien de parenté entre l'auteur de *René* et le chantre de *Rolla*, et l'on sent qu'entre l'incrédulité de Voltaire qui ricane et le scepticisme de l'*Enfant du Siècle* qui pleure, le *Génie du Christianisme* a paru.

Le coup porté aux anciennes croyances par la révolte de Luther et par le mouvement philosophique du dix-huitième

(1) *Essai sur Chateaubriand*, chez Le Gost-Clérisse, libraire-éditeur, Caen, 1866.

siècle, a eu un douloureux retentissement au cœur de l'humanité et y a causé une désolation profonde. Les âmes, privées de la lumière et de la vie surnaturelles, ont été en proie à une inexprimable angoisse. C'est dans notre siècle que cet esprit de négation et de révolte a exercé ses plus grands ravages.

Ces souffrances individuelles, ce ravage des âmes que nous attestent la vie et les œuvres de tant de personnalités illustres, ont particulièrement attiré notre attention. Nous avons vu dans cet affligeant spectacle un éloquent enseignement. Rousseau, Gœthe, Byron, Lamennais nous sont apparus comme les grandes victimes de cet esprit funeste.

A la suite de ces hommes tristement célèbres et douloureusement éprouvés, il en est un surtout qui nous a paru porter contre cette influence malheureuse une haute accusation, moins orgueilleux dans sa chute où il a été plus fatalement entraîné, plus sincère et touchant dans l'aveu de ses souffrances, et aussi plus profondément atteint : je veux parler de l'infortuné poète qui réprésente, dans notre littérature contemporaine, la période désordonnée de 1830, de celui qui s'est appelé lui-même l'*enfant du siècle*.

La vie et la mort d'Alfred de Musset ont été véritablement désolées. Doté par la Providence des plus belles qualités de l'esprit et du cœur, il a vu tous ces dons heureux se flétrir ou demeurer stériles; et, fait éminemment pour atteindre à l'éternel objet des aspirations humaines, à la vérité, à la justice, à la beauté dont l'idéal vivant est Dieu lui-même, il n'a fait que s'agiter toute sa vie dans une recherche douloureuse, ballotté entre le mal et l'erreur, ne parvenant à faire descendre dans ses œuvres qu'un reflet pâle et troublé de cette beauté pure vers laquelle se fût élevé naturellement son génie s'il eût eu son développement normal dans la foi et l'amour : existence incomplète et découronnée ; triste destinée qui se présente à nos regards, marquée d'un caractère funeste, comme ces palais en ruines par lesquels a passé le feu du ciel.

Il nous a semblé utile de retracer ce travail de dégradation

opéré par le scepticisme contemporain, en ce moment où la même influence funeste menace de nouveau les jeunes générations et où retentissent avec éclat les enseignements d'une science matérialiste, d'une *morale indépendante* et d'une esthétique panthéistique et païenne.

Nous n'entendons pas faire œuvre de biographe et raconter dans le détail la vie d'Alfred de Musset. L'action ne domine pas dans la vie des poètes. Et puis, il est des existences qu'il vaut mieux envisager d'une manière sommaire et comme à distance. Les considérer de trop près, dans un commerce trop intime, serait s'exposer à en faire se dégager des miasmes dangereux. L'âme d'Alfred de Musset et ses qualités natives, le travail dévastateur qu'y a opéré l'esprit du siècle : voilà ce que nous nous proposons d'examiner et de peindre.

Considérer successivement ses diverses facultés en regard de leur objet :

Son intelligence dans sa recherche de la vérité ;

Son cœur dans sa poursuite du bien ;

Son imagination dans ses efforts vers le beau : tel est tout notre dessein. Ayant constaté que sous chacun de ces points de vue Alfred de Musset n'a pas donné sa mesure ; que dans chacune de ces voies qui doivent aboutir à Dieu, il est demeuré loin du but, nous serons en droit d'en dénoncer et d'en détester la cause.

I

Né avec un besoin immense de croire et de connaître, Alfred de Musset avait reçu, pour parvenir à la vérité, d'heureuses aptitudes. Esprit juste et élevé, jugement droit et sain, le bon sens était comme le trait caractéristique de sa nature. On se convaincra facilement que ce ne sont pas là des qualités de fantaisie attribuées arbitrairement si l'on veut examiner avec nous, dans une revue rapide, les idées qu'il a émises, les opinions qu'il a formulées sur les principaux objets qui préoccupent les hommes : sur l'art qui embellit et ennoblit l'existence, sur la politique qui la protège et en améliore les conditions ici-bas, sur la philosophie qui en recherche le sens et la fin. — Comment a-t-il envisagé ces choses? Qu'a-t-il pensé sur ces choses?

L'art ne pouvait manquer d'appeler de bonne heure ses réflexions, l'art pour lequel il avait une vocation toute particulière avec son organisation exquise et sa brillante imagination, et vers lequel tout avait contribué à l'incliner encore : sa naissance, son éducation, le milieu dans lequel il avait vécu, ayant un père écrivain lui-même (1), un grand-père maternel (2), qui a laissé des vers charmants ; pratiquant les salons de la

(1) Auteur d'un travail solide sur Rousseau (J.-J).
(2) M. Guyot des Herbiers.

place Royale que passionnaient alors les questions littéraires et où se déployait la verve de Nodier au milieu d'une généreuse jeunesse qui donnait les plus belles espérances. Aussi, dès le début, voyons-nous Alfred de Musset exprimer, sur l'art, son objet, ses conditions, les notions les plus élevées. Il sent en véritable artiste la dignité de l'art et la noblesse de sa mission. Il proteste contre les tendances matérialistes qu'il voit prévaloir parmi ses contemporains, L'art, il le déclare hautement, n'a pas pour but unique la reproduction de la vie, la copie exacte et crue de la réalité, ni même l'imitation de la nature ; il faut qu'il s'élève, qu'il emporte avec lui les âmes, vers les régions supérieures. Il faut qu'il charme, mais en même temps qu'il instruise et rende meilleur.

Un artiste est un homme, il écrit pour des hommes ;
Pour prêtresse du temple il a la liberté,
Pour trépied l'univers, pour éléments la vie,
Pour encens la douleur, l'amour et l'harmonie,
Pour victime son cœur, pour Dieu la vérité.

Deux voies s'ouvrent devant l'artiste ; il lui importe de bien choisir.

Par deux chemins divers il peut sortir vainqueur :
L'un, comme Calderon ou comme Mérimée,
Incruste un plomb brûlant sur la réalité,
Découpe à son flambeau la silhouette humaine,
En emporte le moule et jette sur la scène
Le plâtre de la vie avec sa nudité.

Aucun rayon d'en-haut ne descend sur son œuvre, aucune inspiration supérieure.

L'autre, comme Racine ou le divin Shakespeare,
Monte sur le théâtre une lampe à la main,
Et de sa plume d'or ouvre le cœur humain.
C'est pour vous qu'il y fouille afin de vous redire
Ce qu'il aura senti, ce qu'il aura trouvé,
Surtout, en la trouvant, ce qu'il aura rêvé.
L'action n'est pour lui qu'un moule à sa pensée.

Ce dernier est le véritable artiste : il cultive le grand art, l'art vraiment humain, le seul qui mérite notre admiration en satisfaisant aux plus hautes aspirations de notre nature, c'est-à-dire en s'élevant jusqu'à *l'idéal* et en le faisant descendre sous nos yeux réalisé et comme incarné.

Du prime-abord et, pour ainsi dire, d'instinct, Alfred de Musset saisit la vérité artistique et donne les règles éternelles du beau ; il touche à la notion de l'art chrétien. Malheureusement, le trouble de son esprit et les déréglements de son cœur ne doivent lui permettre, qu'à de trop rares intervalles, de s'arrêter dans la contemplation de cet idéal, d'essayer de le traduire dans son œuvre et de se conformer à ces règles.

Emporté par le torrent révolutionnaire de 1830, Alfred de Musset donna dans les excès du jour. Il se signala même dans le premier élan de sa jeunesse, à la tête des révoltés de la littérature, par des audaces et des scandales inouïs de pensée et de style. Mais sa nature délicate et fine, son amour inné du simple et du vrai devait souvent reprendre le dessus. Aimable esprit de la famille des Racine et des André Chénier, il ne pouvait s'associer perpétuellement à tant de prétentions orgueilleuses, à tant d'exagérations de toute sorte. Dès 1831, il protestait contre les excès de la jeune école. L'art n'est plus ! s'écriait-il avec tristesse.

> Notre littérature a cent mille raisons
> De parler de mourants, de morts et de guenilles :
> Elle-même est un mort que nous galvanisons.

En digne enfant de la Gaule, épris de clarté et de simplicité, Alfred de Musset ne pouvait se complaire dans cette région de l'outré et de l'absurde ; il lui fallait absolument sortir de ces nébuleuses tristesses, de tous ces brouillards, venus d'outre-Rhin et d'outre-Manche, qui remplissaient l'atmosphère littéraire d'alors.

> France, ô mon beau pays, j'ai de plus d'un outrage
> Offensé ton céleste, harmonieux langage,

Idiome de l'amour, si doux qu'à le parler
Les femmes sur la lèvre en gardent un sourire,
Le miel le plus doré qui sur la triste lyre
De la bouche et du cœur ait pu jamais couler.

Lui pardonnera-t-elle, la belle langue de la patrie? Il l'en conjurait, bien résolu, il le croyait, du moins, à ne plus aller chercher d'inspiration en dehors de son territoire et à ne plus troubler, par des eaux prises aux sources étrangeres, les eaux limpides et pures des sources nationales.

Alfred de Musset est revenu souvent sur ce mouvement littéraire de 1830 qui l'avait entraîné trop loin. Il gardait rancune à la jeune école romantique et tenait à lui faire son procès. Il a écrit à ce sujet, vers 1836, au directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, une série de lettres qui sont des modèles de critique fine et distinguée et qui rappellent pour la verve comique, pour la vivacité piquante de la forme, la légèreté primesautière du style d'Arouet, le sel et le relief de la prose de La Bruyère ; Alfred de Musset y réduit à néant toutes les prétentions affichées par le romantisme. Le romantisme pour lui, ce n'est :

Ni l'affranchissement de la règle des unités dans les œuvres dramatiques;

Ni l'union du comique et du tragique, du fou et du sérieux avec la *mélancolie;*

Ni l'imitation des littératures étrangères;

Ni le genre historique de 1830, etc.

Il voit purement et simplement dans le romantisme un emploi exagéré et abusif de l'adjectif, et il appuie plaisamment son dire de nombreux exemples présentant la même idée exprimée tour à tour dans le langage classique et dans le romantique. L'exagération, l'oubli du grand et sage précepte de l'antiquité, *ne quid nimis*, tel est le trait principal qui lui semble caractériser la nouvelle école.

Dans ce charmant essai de critique règnent un goût délicat, la haine de l'outré, l'instinct du vrai et du beau.

Nous ne regrettons qu'une chose, c'est qu'Alfred de Musset n'y ait pas fait quelques réserves en faveur de la première évolution du romantisme, de cette phase vraiment légitime de la Restauration, qui a retrempé notre littérature aux sources chrétiennes et nationales et à laquelle il se rattache lui-même par plus d'un côté, tout enfant du dix-huitième siècle qu'il est : heureux renouveau, brillante éclosion, qui présente dans notre histoire littéraire, en regard de la pléiade du seizième siècle, un glorieux pendant. Pris et entraîné dans le mouvement désordonné de 1830, ce sont les excès de cette période qu'Alfred de Musset a eu surtout en vue dans cette attaque (1). Plus tard, il devait envisager le romantisme avec plus de calme et d'équité et lui faire sa juste part.

Nous aurons toute l'esthétique d'Alfred de Musset si, à ces théories générales sur l'art, nous joignons les idées qu'il professait plus particulièrement sur la forme, sur le style. Les qualités qu'il recommande de préférence, dans l'expression de la pensée, sont la simplicité, le naturel, la justesse. Aujourd'hui, avec nos mœurs démocratiques et notre habit noir, il ne voit de possible que le simple. Chez les peuples artistes de l'antiquité, l'on pouvait se draper et parler avec emphase. La pompe et l'éclat convenaient au siècle de Louis XIV. Aujourd'hui que Voltaire et 89 sont venus, que tout a perdu son prestige, la pompe et l'emphase formeraient, avec nos habitudes bourgeoises, un contraste ridicule. Nous voulons la simplicité, la simplicité naturellement accompagnée de la clarté et de la précision. Alfred de Musset ne saurait pardonner aux écrivains qui étouffent l'idée sous les mots, de même qu'il est sans pitié pour les poètes non avoués de la muse qui dénaturent leur pensée pour la mettre en vers, faute de la dire en prose.

> Est-il, je te demande, un plus triste souci
> Que celui d'un niais qui veut dire une chose

(1) *Mélanges de littérature et de critique.*

Et qui ne la dit pas, faute d'écrire en prose ?

. . . . . .

Non, je ne connais pas de métier plus honteux,
Plus sot, plus dégradant pour la pensée humaine,
Que de se mettre ainsi la cervelle à la gêne
Pour écrire trois mots quand il n'en faut que deux,
Traiter son pauvre esprit comme un chien qu'on enchaîne
Et fausser jusqu'aux pleurs que l'on a dans les yeux.

Ces pensées sur le style qui convient à notre époque, nous sommes heureux de les rencontrer exprimées par un autre esprit de même famille, pétillant, lui aussi, de sens gaulois et lumineux comme son ciel de Provence. « Nous ne pouvons plus avoir, écrivait M. Thiers vers le même temps dans un article du *National* sur les *Mémoires de Napoléon*, cette grandeur à la fois sublime et naïve qui appartient autant à leur siècle qu'à eux ; nous ne pouvons plus même avoir cette finesse, cette grâce, ce naturel exquis de Voltaire. Les temps sont passés ; mais un style simple, vrai, calculé, un style savant, travaillé, voilà ce qu'il nous est donné de produire. C'est encore un beau lot quand avec cela on a d'importantes vérités à dire. Le style de Laplace, dans l'*Exposition du système du Monde*, de Napoléon, dans ses *Mémoires*, voilà les modèles du langage simple et réfléchi propre à notre âge. » Nous ne pouvions résister au plaisir de montrer cet accord entre le plus Français de nos poètes et le plus Français de nos prosateurs contemporains (1).

Les doctrines littéraires, professées par Alfred de Musset, témoignent donc que ce n'est pas témérairement que nous avons affirmé l'excellence naturelle de son esprit. Il possédait véritablement et à un éminent degré le sens du vrai, le bon sens, cette qualité traditionnelle de nos aïeux.

Cette heureuse qualité native va nous apparaître avec un nouvel éclat, si nous considérons maintenant Alfred de Musset

(1) Éloge exagéré de M. Thiers, qui s'explique par sa popularité d'alors et l'éclat de son opposition au deuxième Empire contre lequel il s'était fait le défenseur du pouvoir temporel de la Papauté.

sous un autre point de vue, si nous examinons les jugements qu'il a portés, les opinions qu'il a formulées sur les systèmes économiques et sur les théories sociales de son temps, si nous le suivons sur le terrain de la politique, là encore, comme dans la sphère littéraire, nous allons le voir combattre l'outré, l'absurde, le chimérique, et se montrer l'ennemi irréconciliable de tous les excès révolutionnaires. Nous n'entendons pas parler (bien que nous puissions l'invoquer à l'appui de notre thèse) du rôle digne et réservé qu'il sut constamment tenir en traversant une époque si profondément troublée, quand la plupart de ses émules se laissaient entraîner et compromettre dans les agitations de la vie publique. Fidèle à son art, le jeune poète sut résister à l'appât d'une décevante ambition; non pas qu'il vît d'un œil sec les maux de la patrie, non pas qu'il fût indifférent à sa prospérité ou à sa gloire. Les vaillants couplets de sa réponse au *Rhin allemand* (1), de Becker, dont il cravacha avec une si altière ironie la jactance germanique, ont prouvé suffisamment l'énergie de son patriotisme. Et ses stances sur la mort du duc d'Orléans, expression touchante de son deuil et de celui de la France, disent combien lui était douloureuse la vue de nos plaies encore mal cicatrisées. Alfred de Musset demeura le serviteur dévoué d'une dynastie à laquelle l'attachaient les liens de l'affection et de la reconnaissance; dévoûment et fidélité qui eurent quelque mérite en un temps où l'opposition sans péril procurait seule la vogue et la popularité.

Il nous a semblé plus conforme à notre dessein de nous borner à exposer les idées qu'il a émises, les jugements qu'il a énoncés sur les prétentions successives de son époque orgueilleuse et infatuée.

(1) Nous l'avons eu votre *Rhin Allemand ;*
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang? etc.

La grande prétention de notre dix-neuvième siècle, en cela digne fils et héritier direct du dix-huitième, a été de réformer l'humanité, de la refaire à nouveau, pour ainsi dire, sur une donnée toute rationnelle. C'est surtout après 1830 que se sont produites les conséquences extrêmes des doctrines rationalistes et païennes dont les principes avaient été posés par le *Contrat social* et par la Révolution. De toutes parts se sont levés les réformateurs promettant au genre humain l'avénement d'une félicité sans bornes, le retour de l'âge d'or par l'application absolue et sans réserve de ces doctrines. Tout dans l'Etat, tout par l'Etat, telle a éte leur chimère. L'abaissement l'amoindrissement de toutes les individualités de quelque importance, de toutes les *collectivités* particulières, poursuivi avec tant de persévérance par l'ancienne Royauté et consommé par la République et l'Empire, ne leur suffisait pas. Ils en demandaient l'entier effacement, la destruction complète et radicale. Plus de propriété privée, plus de famille, plus d'associations libres et indépendantes; l'Etat seul propriétaire, seul chef de famille, seul pontife, seule providence. Débarrassés de leurs vieilles entraves, les peuples, immenses troupeaux humains sous la seule conduite de l'Etat et de ses fonctionnaires, devront atteindre enfin les régions fortunées de l'avenir humanitaire. Alfred de Musset s'est élevé contre ces funestes doctrines. Il n'a cessé de les combattre au nom des véritables intérêts sociaux, tantôt avec les traits acérés de l'ironie, tantôt avec les accents vengeurs d'une éloquence amère et désolée.

« Que veulent-ils? que prétendent-ils? ces chercheurs d'avenir, » s'écriait-il. S'il trouvait les uns peu dangereux, ceux qui se tiennent loin de la terre, il en est qui lui semblaient véritablement redoutables, ceux qui ne se contentent pas de rêver en paix, mais crient à tue-tête et veulent agir. Ils attaquent toutes les institutions du passé pour préparer l'avénement d'on ne sait quel avenir. Ils demandent le divorce, plus de famille, plus d'héritage, l'association entre les hommes et, ce faisant

croient apporter du neuf quand ils nous font reculer de plus de deux mille ans, nous ramenant aux théories païennes de la cité antique et à la législation de Lycurgue.

Alfred de Musset montrait ce que l'on peut attendre de cette régénération tant prônée d'après les résultats déjà obtenus : « L'Etat, écrivait-il en 1836, l'Etat n'a plus de religion, et, quoi qu'en disent les humanitaires eux-mêmes, c'est pour le peuple un vrai malheur; le vin à bon marché ne lui rend pas ce qu'il y perd, et tous les cabarets de Paris ne valent pas pour lui une église de campagne, car c'est l'oubli des maux qu'on y fête et l'espérance qu'on y reçoit dans l'hostie. Oui, sans doute, parmi tant de nations, la France a sonné la première un tocsin qui ébranle l'Europe. Elle en est elle-même effrayée et le son terrible retentit en elle. Mais, si nos docteurs veulent nous guérir, s'ils veulent changer le monde ou la France, ou seulement un département, qu'ils inventent donc quelque système dont les livres ne parlent pas! qu'ils oublient donc les phrases du collège et qu'ils ne revêtent pas de mots futiles le squelette des temps passés ! »

Mais il est d'honnêtes humanitaires qui aspirent vers un meilleur avenir sans préciser ce qu'ils veulent, braves gens qui parlent sans cesse de perfectibilité. Alfred de Musset se demandait ce qu'ils entendent par là. S'agit-il de perfectionner les hommes ou de perfectionner les choses? Perfectionner les choses n'est pas nouveau. Et, si c'est là tout ce qu'ils réclament, il n'est pas besoin de crier si haut. Adam perfectionnait à sa manière. Mais, s'attaquer aux gens et les perfectionner d'autorité, est chose bien différente. Changera-t-on notre nature? Et comment nous perfectionner du moment que nous restons hommes? « .... Les hommes, quelque manteau qu'ils portent, risquent fort de vivre et de mourir hommes, c'est-à-dire singes, plus la parole dont ils abusent ».

Alfred de Musset a retracé, avec non moins de verve comique et de bon sens gaulois, l'aspect général que devra présenter le monde des rêves humanitaires.

On ne verra plus rien qui ressemble au passé, fait-il dire à son utopiste Dupont :

. . . Dans les campagnes
Ni forêts, ni clochers, ni vallons, ni montagnes.
Chansons que tout cela ? Nous les supprimerons.
Nous les démolirons, comblerons, brûlerons.
. . . . . .
Sur deux rayons de fer un chemin magnifique
De Paris à Péking ceindra ma République ;
Là, cent peuples divers, confondant leur jargon,
Feront une Babel d'un colossal wagon.
Là de sa roue en feu le coche humanitaire
Usera jusqu'aux os les muscles de la terre ;
Du haut de ce vaisseau les hommes stupéfaits
Ne verront qu'une mer de choux et de navets.
Le monde sera propre et net comme une écuelle,
L'humanitairerie en fera sa gamelle...

Séduisant tableau ! heureux âge ! où l'on verra l'humanité, sans souci de sa dignité morale, préférer l'égalité de l'abrutissement à la beauté sociale qui résulte d'une variété harmonieuse, et se glorifier dans l'unique satisfaction des appétits matériels, semblable à ce grand roi d'Assyrie dont parle l'Ecriture, qui fut changé en bête en châtiment de son orgueil.

Après les tentatives malheureuses de 1848, on pouvait croire à jamais enterrés ces systèmes insensés, toutes ces creuses rêveries de rénovation sociale. Mais on n'en a jamais fini avec la sottise et l'orgueil humains. Toutes ces doctrines se relèvent non moins menaçantes, malgré les apparences réservées qu'elles se donnent et le masque philosophique ou scientifique dont elles se couvrent(1). Panthéistes, matérialistes, positivistes, apôtres de la religion nouvelle, appelée la religion de *l'humanité*, c'est encore au socialisme qu'ils nous ramènent ; c'est toujours vers la République de Platon qu'ils nous font reculer au nom du progrès. Malheureusement, Alfred de Musset n'est plus là, le fin satirique, pour leur enlever le masque et les

(1) On était en 1868

livrer criblés des traits de son spirituel persiflage à la risée publique.

Mais il n'importe pas seulement de bien penser en politique, de bien penser en littérature, de bien juger des choses qui intéressent notre vie terrestre, son amélioration et son embellissement; il importe encore, et surtout, d'avoir des idées justes, des notions exactes sur notre nature et notre destinée, sur nos rapports avec le monde et avec Dieu. Dans cette sphère morale et religieuse, nous allons voir s'affirmer avec une nouvelle force les heureuses qualités natives que nous avons reconnues chez Alfred de Musset. Mais là aussi va commencer à nous apparaître l'action funeste, la malheureuse influence à laquelle il n'a su se dérober, la plaie profonde que lui a faite le scepticisme contemporain. Son intelligence, dans cette région supérieure, dans cette région des choses divines, nous allons la retrouver toujours sagace et pénétrante pour discerner l'erreur; nous allons la voir s'en détourner, pour ainsi dire, d'instinct, et cependant demeurer sans pouvoir affirmer la vérité, sans pouvoir s'élever jusqu'à Celui qui est la lumière.

Nombreuses étaient les doctrines philosophiques qui se partageaient les intelligences au temps de la jeunesse d'Alfred de Musset, reposant, pour la plupart, comme les théories littéraires et les systèmes politiques que nous l'avons vu combattre, sur le principe révolutionnaire. C'étaient le spiritualisme rationaliste avec ses importations d'Ecosse et d'Allemagne, l'éclectisme universitaire dont l'enseignement, organisé par toute la France et dirigé par un puissant esprit, prétendait remplacer pour les classes lettrées l'enseignement de l'Eglise; le matérialisme de Broussais perpétuant sous une forme nouvelle les traditions de Cabanis et de Condillac, et au-dessous le grand courant voltairien continuant sa marche envahissante. Toutes ces doctrines proclamaient l'indépendance ou la souveraineté de la raison humaine, s'attaquaient aux dogmes religieux ou ne leur reconnaissaient d'utilité que pour les masses ignorantes. Alfred de Musset ne s'est pas

laissé prendre à ces systèmes et à leurs orgueilleuses prétentions ; il en reconnaissait l'inanité. Il en a signalé l'erreur avec une grande sincérité et une grande justesse. Il en a déploré avec une profonde amertume les conséquences morales et sociales. Le monde, tel que nous le prépare la raison révoltée, le monde de la *Science*, il l'a vu sous son véritable aspect et l'a envisagé avec une exprimable tristesse d'âme. Que va devenir la terre quand ils vont en avoir complétement banni la foi, la foi qui, seule, nous donne la joie avec l'espérance, qui, seule, produit la vie et l'amour, et qui, seule aussi, fait fleurir les beaux-arts !

Le doute ! il est partout et le courant l'entraîne,
Ce linceul transparent que l'incrédulité
Sur le bord de la tombe a laissé par pitié
Au cadavre flétri de l'espérance humaine !
O siècles à venir, quel est donc votre sort ?
La gloire comme une ombre au ciel est remontée,
L'amour n'existe plus, la vie est dévastée ;
Et l'homme, resté seul, ne croit plus qu'à la mort.
. . . . . .
Mais vous, analyseurs, persévérants sophistes,
Quand vous aurez tari tous les puits des déserts,
Quand vous aurez prouvé que ce large univers
N'est qu'un mort étendu sous les anatomistes,
Quand vous nous aurez fait de la création
Un cimetière en ordre où tout aura sa place,
Où vous aurez sculpté de votre main de glace
Sur tous les monuments la même inscription,
Vous, que ferez-vous donc dans les sombres allées
De ce jardin muet ? Les plantes désolées
Ne voudront plus aimer, nourrir, ni concevoir ;
Les feuilles des forêts tomberont une à une,
Et vous, noirs fossoyeurs, sur la bière commune,
Pour ergoter encor vous viendrez vous asseoir.

Les apôtres de *la science*, ils nous laissent sans lumières sur le problème qui nous intéresse le plus, sur le problème de notre destinée, et par là nous livrent aux angoisses du désespoir.

Le mal nous assiège de toutes parts : mal physique, mal moral. La vie n'est qu'une suite de souffrances; nul ne peut le méconnaître. Nous enfermer dans ce monde de misères sans nous ouvrir les perspectives de l'éternité, n'est-ce pas nous faire de la terre un enfer en attendant qu'elle ne soit plus qu'une vaste et silencieuse nécropole ?

Après avoir reconnu et proclamé leur impuissance à résoudre le grand problème de la destinée, Alfred de Musset n'est pas plus heureux lorsqu'à son tour il l'aborde. Dans cette prison du monde où partout il se heurte à la douleur, où aucun de ses instincts n'est pleinement satisfait, il voudrait savoir s'il doit attendre quelque chose au-delà, s'il ne trouvera pas enfin après cette vie, dans un monde meilleur, ce bonheur dont la soif le tourmente. Notre destinée est-elle bornée à la terre ? Deux doctrines répondent : — Jouis et meurs, dit la raison païenne ; — espère, dit la foi chrétienne, tu es immortel. — Jeune, Alfred de Musset pourrait s'arranger de vivre en épicurien, tout entier aux plaisirs des sens ; mais la jeunesse passe, et puis le ciel est là qui l'attire malgré lui. L'infini le tourmente. Il voudrait croire et espérer avec les chrétiens. Mais leur morale lui apparaît sous un aspect trop sévère, leurs dogmes sous un jour effrayant. Il les déclare une doctrine d'épouvante, ne comprenant pas l'étendue des miséricordes divines et la puissance des secours que la religion, avec ses sacrements, offre à notre faiblesse. — Mais si, renonçant aux chrétiennes espérances, Alfred de Musset revient aux jouissances terrestres, sa noblesse native proteste ; il y trouve un tel dégoût qu'il se sent mourir. A tous les poètes et les philosophes de la matière, il répond :

> Quoi que vous puissiez faire,
> Je souffre ; il est trop tard ; le monde s'est fait vieux.
> Une immense espérance a traversé la terre :
> Malgré nous, vers le ciel il faut lever les yeux.

Qui fera donc cesser son incertitude et son angoisse ? Où trouvera-t-il la lumière que réclame son intelligence ? La philoso-

phie est impuissante à la lui procurer, la philosophie qu'il vient de voir, après cinq mille ans de recherches et d'efforts, aboutir au scepticisme de Kant. Il ne lui reste plus qu'à s'adresser à Dieu. « Tournons-nous vers Dieu » dit-il à ses contemporains atteints du même mal que lui :

Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance.

Chose étrange ! Alfred de Musset voit le néant et l'impuissance de toutes les tentatives humaines pour résoudre les problèmes dont la solution nous importe si fort. Il faut que Dieu parle, il le reconnaît avec Platon. Il semble qu'il va s'incliner convaincu devant la Revélation et conclure par une profession de foi chrétienne. Non, il voit et touche l'erreur, il la dénonce il arrive jusqu'au seuil de la vérité; mais là une force invincible l'arrête, il ne peut franchir l'entrée du temple sacré, et il demeure avec son angoisse. A ce triste phénomène il n'y a qu'une explication : c'est qu'Alfred de Musset est né et a grandi dans une atmosphère mauvaise, dans l'atmosphère produite par tous ces systèmes dont il sentait le vide et reconnaissait l'impuissance ; il n'avait su se dérober aux miasmes pernicieux répandus autour de lui. L'esprit de négation ayant pénétré dans son âme dès son enfance, y avait anéanti jusqu'au germe de la foi. Tout avait contribué à dérober la lumière à son intelligence pourtant si bien douée. Né sous l'Empire, époque matérialiste et païenne, son enfance s'était écoulée au milieu des luttes de la Restauration, alors que la société, s'agitant parmi des ruines, cherchait encore les éléments de sa reconstitution future. Il avait vu tout remis en question : croyances, doctrines, institutions. Les esprits ne savaient plus où se prendre. Si, d'un côté, se manifestait un puissant réveil du sentiment religieux et de l'idée chrétienne, en même temps, par esprit d'opposition, il y avait recrudescence de voltairianisme et d'incrédulité dans le parti libéral-révolutionnaire, enveloppant dans une haine commune la religion et tout ce qui pouvait rappeler le passé.

Cet esprit domina dans l'enseignement, surtout à Paris, au milieu des excitations de la lutte contre les jésuites. En même temps régnaient dans les littératures des influences désolantes. Les germes déposés par des œuvres comme *René et Corinne* produisaient leurs tristes fruits. On venait aussi d'importer en France les écrits d'un génie funeste, l'œuvre malsaine du grand poète de l'Allemagne, de l'illustre magicien de Weimar. L'auteur de *Werther* et de *Faust*, puissant évocateur de formes resplendissantes, semblait avoir mis tous les prestiges de sa merveilleuse imagination au service du génie du mal. Son souffle, pénétrant dans les âmes, y semait, avec le doute, l'angoisse et la *désespérance*. A cette poésie de la négation et du néant, Byron répondit par des cris de douleur; Byron, malheureux poète en qui parut s'être incarné de nouveau l'esprit d'orgueil. Ce génie sinistre, ironique, niant Dieu et la morale, poussant, des régions désolées où n'habitent que le mal, des cris sauvages comme ceux de l'aigle égaré au milieu de la tempête, célébrait toutes les révoltes et les revoltés, Manfred, le Pirate, don Juan... Semblable au Satan de Milton qui, du fond du gouffre immense où l'a précipité la vengeance céleste, brisé, foudroyé, lève encore contre Dieu une tête orgueilleuse, Byron, sous les coups de la Providence, ne cessait de lancer contre le ciel et ce qui est sacré sur terre le sarcasme et l'ironie. Cette poésie de la révolte et du désespoir eut un immense retentissement au milieu d'une génération fille du dix-huitième siècle. Elle exerça une influence profonde sur l'organisation impressionnable d'Alfred de Musset en son adolescence, et dès ses premiers vers il s'en fit parmi nous comme l'écho douloureux. Survint 1830. L'esprit révolutionnaire, rompant ses digues et envahissant tous les domaines où se déploie la pensée, acheva de bouleverser son intelligence. Ce fut un débordement d'incrédulité au milieu duquel Alfred de Musset, malgré le courage et l'éloquence de quelques protestations solitaires, eut, on peut le dire, des raisons de croire à la mort du christianisme. Alors s'enracina dans son esprit cette pensée funeste que c'en était fait des anciennes croyances.

Jouffroy, par son fameux écrit : *Comment les dogmes finissent*, n'avait-il pas sonné le glas funèbre sur la tombe du vieux culte de nos pères; Jouffroy, malheureuse victime, lui aussi, qu'on vit, après ce bruyant éclat d'incrédulité, tomber dans une sombre tristesse et dans un profond désespoir. Rien ne put le consoler de la perte de la foi qui avait fait le bonheur de ses jeunes années. Une insurmontable mélancolie s'empara de lui. On le vit languir et dépérir, et bientôt succomber au début d'une carrière qui promettait d'être si brillante, après avoir dévoilé la plaie de son âme en des pages d'une poignante éloquence. Jouffroy, Alfred de Musset, figures touchantes et sympathiques, bien faites pour être évoquées en un commun souvenir; nobles intelligences, malheureuses victimes de votre temps, votre sort doit nous être une grande et salutaire leçon.

II

Alfred de Musset, faute des lumières de la foi, n'ayant pu s'élever jusqu'à la vérité, jusqu'à la vérité essentielle qui est la vérité religieuse, ne pouvait non plus parvenir au but dans sa poursuite du bien et dans sa recherche du bonheur. Le souverain bien, comme la vérité suprême, c'est Dieu. De même qu'il faut à notre intelligence la foi, il faut à notre cœur la grâce pour aller à lui. En Jésus-Christ est le principe générateur de l'une et de l'autre; en Jésus-Christ le verbe incarné, seul réparateur et rédempteur de l'humanité déchue; en Jésus-Christ qui a dit: Je suis *la voie, la vérité et la vie.* Pour l'avoir méconnu, Alfred de Musset s'est éloigné de la source de la vie en même temps que du foyer de la lumière ; il s'est égaré loin des voies du bonheur comme de celles de la vérité, et toute son existence n'a été qu'une suite d'expériences douloureuses et de chutes de plus en plus profondes.

C'est pour l'aimer que Dieu a donné à l'homme un cœur capable d'amour, de même qu'il lui a donné l'intelligence pour le connaître. Pour une âme délicate et tendre comme celle d'Alfred de Musset, l'amour est le plus impérieux besoin, l'instinct le plus irrésistible; c'est la vie même. Mais cette vive sensibilité, faculté précieuse qui nous procure les plus douces jouissances quand elle a son développement normal et légitime,

si elle vient à méconnaître et à manquer son objet, si elle se détourne de Dieu, se retourne contre nous et, au lieu de servir à notre félicité, devient la cause et l'instrument de notre supplice. Parvenu à la jeunesse à une époque où le désordre moral égalait le désordre intellectuel, où la révolte du cœur et des sens était glorifiée comme celle de l'esprit, Alfred de Musset ne put gouverner ses affections. Il donna dans tous les écarts de cette génération effrénée dont il est devenu l'infortuné représentant. Comme elle, en cette première effervescence de l'âge, il ne vit le bonheur que dans les plaisirs, que dans les amours et les voluptés sensuelles, et il s'y précipita. Impatient de tout joug et de toute règle, on le vit se complaire et s'enivrer dans le mal, dans la débauche, dans le scandale. Toutes ses poésies d'alors disent l'état tumultueux et les dérèglements de son cœur, et nous apparaissent comme éclairées d'un reflet d'orgie.

Mais Alfred de Musset ne pouvait tarder à comprendre combien il s'était trompé en cherchant le bonheur dans cette voie. Il avait beau s'enfoncer dans la débauche, s'étourdir au bruit des chants qu'elle inspire, il ne parvenait pas à étouffer la voix de la conscience, ce sentiment de la dignité humaine, cette délicatesse native qui devait survivre en lui à tant de naufrages, ce besoin d'aimer et d'aimer quelque chose de supérieur à la créature et à la matière si profondément enraciné dans son âme. De là les retours douloureux, les cris d'angoisse que nous rencontrons bientôt parmi ses négations et ses blasphèmes, établissant de nouveau cette éternelle vérité que *les faux plaisirs sont des semences de douleur et d'amertume* qui nous fatiguent à n'en pouvoir plus (1). Aux heures d'affaissement et de réflexion amère, Alfred de Musset sent tout le poids de la débauche ; la souillure lui en est odieuse. L'infortuné poète voudrait secouer cette boue qui retient attachées à la terre ses ailes faites pour se déployer vers le ciel. Il fait effort

(1) Saint Augustin, *Confessions*.

pour s'élever, mais toujours il retombe. Ah! malheur, s'écrie-t-il,

> ... Malheur à celui qui laisse la débauche
> Planter le premier clou sous sa mamelle gauche!
> Le cœur d'un homme vierge est un vase profond.
> Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
> La mer y passerait sans laver la souillure;
> Car l'abîme est immense et la tache est au fond.

Il voudrait s'arracher à ces amours qui le dégradent; il voudrait briser le joug de ces lâches femmes qui dévorent sa jeunesse, qui ne savent que tromper et trahir et qui *sont plus amères que la mort*. Il bondit contre les liens qui l'enlacent et pousse des cris de généreuse révolte :

> Amour, fléau du monde, exécrable folie,
> Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
> Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur,
> Si jamais, par les yeux d'une femme sans cœur,
> Tu peux m'entrer au ventre et m'empoisonner l'âme,
> Ainsi que d'une plaie on arrache une lame,
> Je t'en arracherai, quand j'en devrais mourir.

Mais ces cris douloureux demeuraient impuissants. Pour briser le joug qui s'appesantissait sur lui, il eût fallu le secours d'une force plus qu'humaine. Et Alfred de Musset, dans son scepticisme, demeurait toujours loin de celui qui a dit : Venez à moi, vous qui êtes accablés sous le fardeau, et je vous soulagerai.

Parfois il aspirait vers les consolations chrétiennes, il en ressentait instinctivement le besoin et il en proclamait l'efficacité. Il les a célébrées jusque dans *Rolla*, ce poème pourtant si impie dans lequel il a personnifié sa jeunesse et ses égarements. Rolla, jeune emporté, s'est précipité à travers la vie comme un coursier qui vient de briser ses liens. Il s'est lancé à la poursuite du bonheur, le demandant à toutes les voluptés de la terre. Mais la coupe du plaisir a été promptement épuisée. Le désespoir a pénétré dans son âme désenchantée. De remède et de refuge, il n'en connaît plus, Voltaire et la Révolution ayant

avec la foi anéanti l'espérance. Il blasphème le Christ en des tirades tristement célèbres. Mais, en même temps, il maudit Voltaire pour avoir ravi à l'humanité ses croyances consolantes. Alfred de Musset ne croit plus au Christ; et personne ne fait mieux ressortir le charme de sa doctrine, le bonheur et la paix que l'on goûtait à suivre sa morale, mettant en regard des grossières jouissances qui lui demeurent en partage l'excellence des affections chrétiennes et de l'amour chrétien.

Cloîtres silencieux, voûtes des monastères,
C'est vous sombres caveaux, vous, qui savez aimer;
Ce sont vos froides nefs, vos pavés et vos pierres
Que jamais lèvre en feu n'a baisés sans pâmer.
Oh! venez donc rouvrir vos profondes entrailles.
. . . . . .
Oui, c'est un vaste amour qu'au fond de vos calices
Vous buviez à plein cœur, moines mystérieux!
La tête du Sauveur errait sur vos cilices
Lorsque le doux sommeil avait fermé vos yeux.
Et quand l'orgue chantait aux rayons de l'aurore,
Dans vos vitraux dorés vous la cherchiez encore.
Vous aimiez ardemment. Ah! vous étiez heureux!

En regard de ce pur amour, et de ces suaves jouissances, combien misérables les amours auxquels il s'est livré, les basses voluptés qu'il a poursuivies! Le vrai bien, l'infini, c'est-à-dire Dieu, pourrait seul, il le sent, combler les abîmes de son âme. Mais c'est en vain qu'il entrevoit le véritable objet qu'il faut aimer, et qu'il se sent porté d'instinct à l'amour chrétien. Son cœur, pas plus que son intelligence, ne peut revenir jusqu'à Celui qui, seul, consolait nos pères de tous les désenchantements de la vie.

Et pourtant, il a senti profondément sa misère! il l'a exprimée avec éloquence en indiquant le véritable remède à ses maux!

Lorsque dans le désert la cavale sauvage,
Après trois jours de marche, attend un jour d'orage

Pour boire l'eau du ciel sous les palmiers poudreux,
Le soleil est de plomb ; les palmiers en silence
Sous leur ciel embrasé penchent leurs longs cheveux ;
Elle cherche son puits dans le désert immense.
Le soleil l'a séché ; sur le rocher brûlant
Les lions hérissés dorment en grommelant.
Elle se sent fléchir; ses narines qui saignent
S'enfoncent dans le sable, et le sable altéré
Vient boire avidement son sang décoloré.
Alors elle se couche, et ses grands yeux s'éteignent,
Et le pâle désert roule sur son enfant
Les flots silencieux de son linceul mouvant.
Elle ne savait pas, lorsque les caravanes
Avec leurs chameliers passaient sous les platanes,
Qu'elle n'avait qu'à suivre et qu'à baisser le front
Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
Des râteliers dorés, des luzernes fleuries
Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond.

Alfred de Musset, lui aussi, n'avait qu'à suivre la voie des aïeux, pour traverser heureusement la vie et atteindre au but fortuné. Mais il s'est laissé entraîner par l'esprit de révolte hors des chemins où se rencontrent les sources et les oasis ; et, épuisé par sa course vagabonde, il n'a pu revenir sur ses pas. Comme la cavale fugitive perdue dans l'immensité morne du désert, il s'avance au milieu des horreurs de la solitude, et la faim et la soif dévorent son âme inassouvie.

En persistant à demander le bonheur aux amours de la terre, il est une expérience qu'Alfred de Musset n'a pas faite et qu'il veut tenter encore. Au milieu des plaisirs effrénés, des voluptés errantes de sa jeunesse, il n'a pas, à vrai dire, connu l'amour ; il n'a pas été aimé. Il a prodigué son cœur à d'indignes objets qui ne l'ont payé que par la trahison. Peut-être va-t-il trouver dans un amour partagé cette félicité qu'il poursuit et qui lui échappe toujours. Assurément l'amour est chose bonne et sainte, même l'amour humain, quand il est conforme à la loi divine et à l'ordre moral. Mais ce fut à un amour bien différent qu'Alfred de Musset demanda un dédommagement à la

tristesse de ses expériences passées. Autant l'amour légitime est une source abondante de jouissances terrestres, autant l'amour contre la règle est funeste à l'homme. Le malheureux Alfred de Musset s'abandonna à une de ces passions désolantes, s'égarant de plus en plus dans sa poursuite du bonheur. Pourtant il lui eût été facile de revenir en arrière (il n'avait que vingt-trois ans) et de trouver dans une union légitime abri et consolation. Mais non ; il était trop pénétré des miasmes pestilentiels répandus dans l'atmosphère d'alors, l'amour contre la règle étant partout célébré, partout en vogue, dans le monde comme dans la littérature, où l'influence de Rousseau et de sa *Nouvelle Héloïse* était toujours prédominante. Il devait subir jusqu'au bout son rôle de victime.

Alfred de Musset nous a révélé lui-même les phases diverses de cette passion malheureuse sous des voiles transparents, dans sa *Confession d'un enfant du Siècle*, dans cette douloureuse histoire de son cœur, livre qui a exercé sur les jeunes générations une lamentable influence. On y assiste d'abord aux ivresses, aux délires de cet amour dans lequel Alfred de Musset croyait trouver l'oubli de ses maux et comme un renouvellement de lui-même. Mais l'illusion est courte. Viennent bientôt le désenchantement, la fatigue, l'ennui, les tiraillements douloureux. Les débauches de sa jeunesse et les trahisons dont il a été la victime ont fait pénétrer jusqu'au cœur d'Alfred de Musset le ver rongeur qui désolait son intelligence, le doute. Il ne peut plus croire à la sincérité des affections humaines. De là les soupçons, les jalousies, les querelles sans cesse renaissantes. Ce qui avait semblé un lien de fleurs devient une chaîne pesante et dure. Qui le premier en amena la rupture ? Ç'a été l'objet d'un triste débat et de pénibles récriminations qui ont longtemps ému le monde des lettres. Alfred de Musset s'est dit trahi, abandonné, tout en confessant avoir contribué, par son humeur capricieuse et inconstante, à amener cet abandon. Ce qui nous semble la vérité, c'est que de tels liens se brisent tout seuls et qu'il ne faut s'en prendre qu'à

la fausseté et à l'irrégularité de la situation elle-même.

Quoi qu'il en soit, avec cet amour s'envolèrent ses dernières illusions et ses dernières espérances. Plus rien qui l'attachât à la vie. En lui et autour de lui la solitude, le désert, la mort. Alfred de Musset est revenu bien des fois en de poignantes élégies sur cet abandon. Il l'a raconté avec des accents déchirants; il nous l'a dépeint avec des couleurs sinistres.

Lorsque le laboureur regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de lui-même, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre et la terre enflammée.
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert;
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Ses enfants demi-nus sortent de la bruyère
Et viennent lui conter comment leur pauvre mère
Est morte sous le chaume avec des cris affreux.
Mais maintenant au loin tout est silencieux.
Le misérable écoute et comprend sa ruine.
Il serre, désolé, ses fils sur sa poitrine;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'asseoit à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et, regardant s'enfuir sa moisson consumée,
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée,
L'ivresse du malheur emporte sa raison.
Tel, lorsqu'abandonné d'une infidèle amante,
Pour la première fois j'ai connu la douleur,
Transpercé tout à coup d'une flèche sanglante,
Seul, je me suis assis dans la nuit de mon cœur.

Dans cette désolation et cette ruine, c'était le cas de revenir à Celui, qui, seul, guérit et console. Alfred de Musset parut le comprendre; il ressentit, plus profondément encore, le besoin des secours divins. Cette nouvelle disposition de son cœur est

même exprimée en fort beaux vers dans sa lettre *à Lamartine*, où, après un douloureux récit de ses malheurs, il proclame sa foi à l'immortalité de l'âme.

> Créature d'un jour, qui t'agites une heure,
> De quoi viens-tu te plaindre et qui te fait gémir?
> Ton âme t'inquiète et tu crois qu'elle pleure;
> Ton âme est immortelle et tes pleurs vont tarir.

Ce besoin des consolations célestes, ce sentiment de dégoût des choses de la terre et d'aspiration vers les supérieures et éternelles, apparaît encore dans sa belle élégie de l'*Espoir en Dieu*. Il éclate dans cette page émue qui termine sa *Confession d'un enfant du siècle*, dans ces paroles si touchantes qu'il adresse à un crucifix placé inopinément sous ses regards, paroles qui reposent après tant d'accents douloureux et désespérés : « Je suis né dans un siècle impie, et j'ai beaucoup à expier. Pauvre fils de Dieu qu'on oublie, on ne m'a pas appris à t'aimer. Je ne t'ai jamais cherché dans les temples; mais, grâce au ciel, là où je te trouve, je n'ai pas encore appris à ne pas trembler... les joies humaines sont railleuses, elles dédaignent sans pitié ; ô Christ, les heureux de ce monde pensent n'avoir jamais besoin de toi ! pardonne : quand leur orgueil t'outrage, leurs larmes les baptisent tôt ou tard : plains-les de se croire à l'abri des tempêtes et d'avoir besoin, pour venir à toi, des leçons sévères du malheur. Notre sagesse et notre scepticisme sont dans nos mains de grands hochets d'enfants; pardonne-nous de rêver que nous sommes impies, toi qui souriais au Golgotha. De toutes nos misères d'une heure, la pire est pour nos vanités qu'elles essaient de t'oublier. Mais, tu le vois, ce ne sont que des ombres qu'un regard de toi fait tomber. Toi-même, n'as-tu pas été homme? C'est la douleur qui t'a fait Dieu; c'est un instrument de supplice qui t'a servi à monter au ciel et qui t'a porté, les bras ouverts, au sein de ton Père glorieux; et nous, c'est aussi la douleur qui nous conduit à toi comme elle t'a amené à ton Père; nous ne venons que couron-

nés d'épines nous incliner devant ton image; nous ne touchons à tes pieds sanglants qu'avec des mains ensanglantées. Et tu as souffert le martyre pour être aimé des malheureux. »

Le sentiment qui a dicté cette page n'est-il pas véritablement chrétien? Malheureusement, il n'avait pas de racines dans le cœur d'Alfred de Musset. Ce *sursum corda*, cet heureux mouvement de son âme, demeura incomplet et ne fut qu'éphémère; il retomba dans ses angoisses et dans son désespoir, et de nouveaux égarements, de nouvelles chutes suivirent. C'est alors qu'il commença de glisser sur cette pente fatale, au bas de laquelle on peut trouver le calme et l'oubli, mais dans l'abrutissement.

Ce fut un douloureux spectacle de voir un homme si richement doté par la Providence, assister à sa dégradation et à sa ruine, en avoir conscience, la précipiter lui-même au lieu d'y remédier et, pour oublier et s'étourdir, s'abandonner à tous les excès. Ce travail de destruction atteignit son corps lui-même. Les contemporains se souviennent de cette mélancolique figure, passant comme une ombre fatale drapée dans son manteau, le soir cherchant l'orgie. Fin désolante! Dans les rares intervalles où la raison parvient à reprendre l'empire chez le malheureux Alfred, quel profond désespoir! Il sent la mort qui approche; l'ombre gagne et le couchant ne s'illumine pour lui d'aucun rayon.

L'heure de ma mort, depuis dix-huit mois,
De tous les côtés sonne à mes oreilles;
Depuis dix-huit mois d'ennuis et de veilles,
Partout je la sens, partout je la vois.
Plus je me débats contre ma misère,
Plus s'éveille en moi l'instinct du malheur,
Et dès que je veux faire un pas sur terre,
Je sens tout à coup s'arrêter mon cœur.
Ma force à lutter s'use et se prodigue;
Jusqu'à mon repos, tout est un combat,
Et, comme un coursier brisé de fatigue,
Mon courage éteint, chancelle et s'abat.

Enfin, dévasté dans son corps comme dans son âme, le malheureux *enfant du siècle* acheva de mourir. Il succomba à un âge où l'homme qui a su gouverner sa vie ne fait qu'atteindre à toute sa force et à toute sa maturité (il n'avait que quarante-huit ans), et il succomba sans que les saintes espérances vinssent consoler ses derniers instants.

De toutes les grandes victimes des passions dont le nom est parvenu jusqu'à nous, aucune ne nous paraît plus infortunée. Lui aussi, s'il eût vécu au cinquième siècle de notre ère, s'il eût été comme les Augustins et les Jérôme, témoin de la transformation du vieux monde par le christianisme, peut-être Alfred de Musset eût-il été touché de la grâce ; peut-être l'eût-on vu expier au désert les voluptés de Rome et devenir l'un des anges de l'Église de Dieu. Mais, traversant la première moitié de notre dix-neuvième siècle, et entraîné dans le courant bourgeois et voltairien, il s'est trouvé sur une pente tout opposée. Sans prétendre dégager sa responsabilité et le montrer comme enchaîné à une fatalité *inéluctable*, nous pouvons dire que tout a contribué autour de lui à le détourner de l'unique source de la vie, de la source révélée par le Christ à la Samaritaine.

Et ainsi il est arrivé jusqu'à son dernier jour sans avoir jamais connu le bonheur, sans s'être jamais reposé dans l'amour et dans l'espérance du vrai bien. Et peut-être, comble d'infortune ! cette même influence funeste qui a désolé sa vie le poursuit-elle encore au-delà de la tombe si, à son dernier soupir, il n'a crié vers le Christ et n'en a obtenu merci !

III

Après avoir considéré l'*enfant du siècle* dans ses efforts vers la vérité, c'est-à-dire dans le développement de son intelligence, après l'avoir suivi dans sa poursuite du bien, c'est-à-dire dans les mouvements de son cœur, il nous reste maintenant à l'étudier dans les productions de son imagination et de son génie.

Son intelligence n'ayant pas été éclairée par la vérité, son cœur n'ayant pas été dirigé vers le bien, conformément à l'ordre moral, Alfred de Musset pouvait-il être un véritable et complet artiste? Pouvait-il atteindre aux hauts sommets de l'art et faire luire dans ses œuvres la pure beauté?

Le beau, c'est la splendeur du vrai, a dit Platon. C'est aussi comme le rayonnement du bien ou de la justice. Dieu, qui est la vérité souveraine et le souverain bien, est en même temps la beauté suprême, Dieu, trinité indivisible, soleil des âmes qui illumine les imaginations comme il éclaire les esprits et vivifie les cœurs. Pour se rendre plus accessible la splendeur de sa lumière, le *Verbe* a quitté les hauteurs des cieux; il est venu et a habité parmi nous plein de *grâce* et de *vérité : Verbum caro factum est.* Les plus grands artistes, comme les plus grands saints, ont eu les yeux fixés sur ce divin modèle. C'est son pur éclat que reflètent en leurs chefs-d'œuvre les beaux siècles de notre ère, les siècles de saint Louis, de Léon X et de Louis XIV,

et qui brille au front des écrivains et des artistes les plus illustres, des Dante et des Milton, des Raphaël et des Michel-Ange, des Poussin et des Lesueur, des Mozart et des Beethowen. Tous ces grands hommes nous apparaissent comme transfigurés sous les rayons de sa face adorable. On peut les appeler les anges de lumière, de la littérature et de l'art, tandis que ceux qui se sont détournés du Verbe incarné, du dieu fait homme, malgré tous les dons qu'ils ont reçus, nous apparaissent comme dans une triste nuit. Leurs œuvres n'offrent que des lueurs de cette beauté qu'ils étaient nés pour faire resplendir. Ce sont des anges tombés, des anges de ténèbres.

Alfred de Musset s'est trouvé entraîné à la suite de ces derniers dans la région ténébreuse du monde des lettres et de l'art. Il n'a fait qu'entrevoir, à de rares intervalles, la beauté sereine et divine dont l'expression est le but suprême de l'art; son œuvre se présente à nos regards altérée et troublée comme sa vie.

Et pourtant que de dons heureux lui avait départis la Providence! Comme il avait été richement doté en vue de la réalisation du beau! Esprit fin et délicat, imagination brillante, organisation exquise. A dix-huit ans, l'on pouvait déjà saluer en lui un poète et le placer au rang des maîtres de la lyre contemporaine. Retrempée et rajeunie aux sources vivifiantes qu'avait révélées au commencement du siècle l'auteur du *Génie du Christianisme*, s'inspirant du sentiment religieux et national, notre poésie lyrique avait pris un puissant essor et venait d'atteindre à des hauteurs sublimes. Tour à tour tendre ou rêveuse, mélancolique ou enthousiaste avec l'auteur des *Méditations*, forte, éclatante, revêtant les plus riches couleurs, se pliant aux tons les plus divers, inventant les rythmes les plus variés avec le chantre des *Orientales*, elle remuait profondément les cœurs et éblouissait les imaginations. A ces voix retentissantes, Alfred de Musset mêla l'accent léger, la note fine et railleuse du vieil esprit français, faisant entendre dans ce grand concert, au milieu de ces harmonies savantes et

mystérieuses comme les symphonies allemandes, sa mélodie fraîche, sonore, ironique comme une joyeuse musique italienne, comme une capricieuse variation de Rossini. Il avait retrouvé la poésie facile du dix-huitième siècle et il y joignait un délicat sentiment plastique, je ne sais quoi de grec et d'attique qui semblait original encore après l'œuvre d'André Chénier. Il avait les grâces légères d'Anacréon, l'enjoûment, la finesse et la beauté marmoréenne des vers d'Horace avec une audace cavalière et une fierté d'allure toutes personnelles. Chose rare! Alfred de Musset avait reçu avec l'enthousiasme le don du rire! Mais cette verve joyeuse, cette gaîté native s'altéra par l'influence du scepticisme contemporain. Le rire voltairien, après avoir accumulé tant de ruines, prenait en passant sur ses lèvres une expression amère et désolée et, après les expériences cruelles de la vie, l'accent de la souffrance, le ton de l'élégie dominait dans ses œuvres.

Alfred de Musset a atteint à une haute éloquence dans l'expression de la douleur. S'il n'a pas l'accent doucement plaintif et monotone du chantre d'Elvire qui vous berce comme un chant de nourrice, comme le bruit du flot sur le rivage, ou vous emporte dans l'infini comme les dernières vibrations de l'orgue sous les voûtes de nos cathédrales, il donne la note claire, métallique, aiguë parfois comme un cri de corde qui se brise. On sent qu'il exprime une douleur réelle, déterminée, profonde, non ces tristesses vagues, cette grande mélancolie que l'on ressent au contact des choses d'ici-bas et qu'adoucit l'espérance. Le chantre des *Nuits* étale à nos regards une plaie sanglante et sans remède.

Au théâtre, Alfred de Musset a conquis un rang éminent et s'est fait une place à part, ne se rattachant à aucune école, n'écoutant que sa fantaisie, son unique guide et sa véritable inspiratrice. Pendant que les coryphées des écoles classiques et romantiques construisaient leurs lourdes machines, lui donnait un libre cours à son imagination capricieuse et enchantait notre scène par de ravissantes créations où les mignardes déli-

catesses de Marivaux semblaient donner la main aux prestiges de l'imagination shakespearienne. En même temps, comme délassement et aux heures de loisir, il écrivait des contes et des nouvelles d'une simplicité élégante, unissant quelque chose de la bonhomie de La Fontaine à la brillante fantaisie des Nodier et des Hoffmann.

Et cependant nous devons reconnaître que ces œuvres où nous signalons toutes ces qualités charmantes, où se rencontrent tant de prestiges, ne composent pas un ensemble satisfaisant. On ne saurait les dire véritablement et complètement belles. Elles révèlent, elles manifestent les dons précieux qu'Alfred de Musset avait reçus de la Providence; mais elles nous les montrent comme ternis par la malheureuse influence de son état moral. Ce sont des fleurs, aux couleurs riches et variées, sur lesquelles a passé le vent brûlant du midi. C'est un arbre superbe dont la foudre a frappé et desséché la cime.

Dans presque toutes les œuvres d'Alfred de Musset, à quelque genre qu'elles appartiennent, reparaît ce caractère funeste. Nous admirons la vivacité et la franchise d'allures, le vif éclat et la pure sonorité de son vers lyrique coulé en un métal si fin et d'un poli si brillant; nous sommes séduits par les audaces et les caprices éblouissants, par la verve ironique, par la fierté cavalière de l'auteur de *Mardoche*, du chantre de l'*Andalouse* et de *Namouna*. Mais, parmi ces accents qui nous charment, il en est trop qui nous attristent, et nous blessent. Que de sentiments douloureux dont l'expression outrée nous fait souffrir! Cette poésie n'a pas un horizon assez vaste. L'on y respire comme dans une atmosphère malsaine qui comprime et étouffe. Les ailes du poète se brisent à des limites trop étroites. Il n'a que la terre, il lui manque le ciel, inférieur en cela à ses émules, Lamartine et Victor Hugo, qui ont pu déployer toute leur envergure et prendre un essor puissant, grâce à la foi de leurs jeunes années. Hélas! eux non plus n'ont su se maintenir et planer avec constance à cette hauteur sublime d'où leur regard, comme celui des prophètes, pouvait s'élancer par-delà

les limites du monde et du temps et sonder les profondeurs de l'éternité. Le souffle de leur siècle les a atteints et ils sont retombés à terre.

Dans l'élégie, Alfred de Musset fait entendre des accents d'une touchante éloquence. Nous avons cité *ses Nuits*, douloureux entretiens du poète avec sa muse qu'il prend pour confidente de ses maux, demandant à l'art de le consoler de l'amour. Nous avons parlé de son épître à Lamartine, dans laquelle, se tournant vers Dieu, il en appelle enfin aux immortelles espérances. Nous avons pu même proclamer sa belle élégie de l'*Espoir en Dieu*, l'expression la plus éloquente et la plus touchante du besoin de croire qui caractérise l'incrédulité contemporaine. Malheureusement, comme il n'est pas parvenu à s'établir dans cette lumière que donne la foi et dans cette paix que donne l'espérance, il a continué de pousser des cris déchirants. Ce retour perpétuel des accents désespérés, cette expression outrée d'une douleur sans remède, nous semble un défaut capital dans ses poésies. L'art antique, qui comprenait si admirablement les conditions du beau, voilait la statue de la douleur. L'art moderne, l'art chrétien, permet de la montrer à nu. Mais c'est à la condition d'éclairer l'affligeant tableau des misères humaines par les rayons de l'espérance.

Cet excès d'intensité dans les notes désespérées, cette exagération dans l'expression de la douleur que ne connut pas l'antiquité et qui caractérise nos écrivains modernes égarés au milieu des lumières du christianisme, dépasse toutes les bornes dans les deux poèmes de la *Coupe et les Lèvres* et de *Rolla*. On ne saurait aller plus loin dans le sarcasme amer, dans l'ironie poignante; on ne saurait exprimer un scepticisme plus désolant ni un plus sombre désespoir. Franck, le principal personnage de la *Coupe et les Lèvres*, est un rejeton du *Faust* de Gœthe. C'est le représentant de nos sociétés, de notre démocratie si tourmentée, avec ses souffrances, avec ses aspirations toujours inassouvies. Il a tout l'orgueil et toutes les révoltes de l'esprit moderne. Il lui faut jouissances, honneurs, richesses. Renonçant

à un sûr et tranquille amour qui pouvait lui donner le bonheur dans sa montagne, il se lance par le monde à la poursuite de ses chimères. Mais chacune de ses expériences est une déception cruelle ; et, dans la tristesse de ses désenchantements, il s'abandonne aux déclamations les plus désolantes.

Rolla, l'infortuné représentant de la jeunesse *échevelée* du siècle, est la grande victime de l'amour désordonné. Nous l'avons vu se jeter à travers la vie, demandant aux sens ivresse et plaisir, ne cherchant que dans les voluptés de la terre le bonheur dont il a soif. Bientôt haletant, brisé, il s'est abattu sans avoir saisi son fantôme. Ne sachant plus rien sur la terre, n'espérant plus rien dans le ciel qui puisse le consoler, il ne voit de refuge que dans le néant et il meurt en blasphémant Dieu, son siècle et l'amour, en des tirades trop longtemps redites par une malheureuse génération qui a marché sur ses traces.

Assurément, l'expression de telles souffrances et de pareils désespoirs dépasse les limites de l'art. On peut dire qu'elle touche à l'horrible. L'épigraphe qui conviendrait au frontispice d'une telle poésie, c'est l'inscription que Dante a placée à l'entrée de son enfer :

« Par moi, l'on va dans la cité des pleurs ; par moi, l'on va dans l'éternelle douleur ; vous qui entrez, *laissez toute espérance.* »

Ce type sceptique et désolé, créé à son image, cette figure douloureusement ironique, que nous venons de voir successivement sous les noms de Franck et de Rolla, a longtemps hanté l'imagination d'Alfred de Musset. Nous la voyons reparaître dans ses premiers drames et y tenir la place principale : c'est Lorensaccio, le conspirateur florentin. C'est Octave, dans les *Caprices de Marianne*, Octave l'étourdi, le débauché, qui se rit de l'amour et des femmes, et qui, s'étant fait l'interprète de l'amour de son ami Celio, se fait aimer lui-même, malgré lui. C'est encore Fantasio, le fol étudiant de Munich, que la platitude de ses plaisirs et la vulgaire monotonie de ses

débauches fatigue ; qui, comme nouveau divertissement, imagine de se déguiser en fou du roi et, à la faveur de ce travestissement, se livre aux mille fantaisies de son imagination capricieuse et verse l'ironie sur tout ce que respectent les hommes.

Heureusement, Alfred de Musset a pu encore parfois se dérober à la funeste influence morale que révèlent de telles œuvres. C'est durant ces courts moments d'apaisement et d'oubli qu'il a composé les délicates comédies-proverbes qui sont les plus fins joyaux de son écrin dramatique : *Un Caprice*, *Il ne faut jurer de rien*, *l'Ane et le Ruisseau*, etc., empruntées aux mœurs élégantes de notre temps. En ces heures de douce paix, hélas ! trop fugitives, il a pu aussi se transporter dans les siècles passés et évoquer les âges les plus séduisants de l'histoire : la belle Renaissance, dont il semble un véritable contemporain pour la grâce et la délicatesse plastiques ; et le Moyen-Age, naïf, galant et chevaleresque, qu'il a fait revivre principalement dans *Carmosine* et dans *Barberine*. Ces deux ravissantes créations, charmantes fantaisies gothiques, finement ciselées et ornementées comme les constructions gracieuses du quinzième siècle, semblent animées encore du souffle des muses provençales et montrent ce qu'aurait pu Alfred de Musset en s'inspirant davantage de la foi des aïeux.

Un instant même on eut l'espérance qu'il allait s'élever jusqu'au grand art et rendre à notre théâtre quelque chose de son ancien éclat. Notre siècle parut s'éclairer comme d'un reflet des jours de Corneille et de Racine. Des relations venaient de s'établir entre l'auteur d'*Un Caprice* et l'artiste célèbre qui a été parmi nous, pendant trop peu de temps, hélas ! comme une réapparition de la muse tragique. Alfred de Musset avait signalé des premiers le talent de la jeune Rachel et encouragé ses débuts au milieu des clameurs hostiles ; l'influence de son illustre protégée alluma au cœur du poète les généreuses ambitions. En présence de cette interprète puissante, il se demanda si décidément la tragédie était morte en France,

si elle ne pourrait renaître ou du moins se rajeunir. Il lui sembla qu'il y avait encore place, au sein d'une démocratie que l'on a comparée à celle d'Athènes, pour cet art qu'il proclame l'art suprême. Le secret pour réussir lui parut être de revenir au modèle antique et de se conformer avec plus de fidélité que le dix-huitième siècle lui-même à sa simplicité.

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques,

avait dit Chénier. Présentons dans le cadre de la tragédie antique les grandes scènes de notre vie nationale, dit Alfred de Musset. Après avoir indiqué la voie, il résolut d'y entrer le premier. Il conçut l'idée et arrêta le plan d'une grande tragédie dont il empruntait le sujet aux premiers temps de notre histoire. Frédégonde, avec son ambition effrénée, son orgueil indompté, ses haines et ses vengeances atroces, sorte d'Agrippine barbare, est la figure saisissante qu'il voulait mettre sur la scène. Mais, pour exécuter un semblable dessein et mener à fin une entreprise aussi considérable, il eût fallu une tranquillité d'âme qu'Alfred de Musset était loin de posséder. Après s'être mis à l'œuvre, après avoir tracé des scènes nombreuses et écrit le quatrième acte tout entier, on le vit se décourager, céder de nouveau à sa capricieuse fantaisie et subir le joug de ses passions de plus en plus tyranniques et absorbantes.

Après ce puissant et suprême effort qu'il ne put soutenir, Alfred de Musset tomba dans une sombre misanthropie. De plus en plus rares devinrent ses appels à la muse, de plus en plus fréquent son recours à la débauche; c'est alors que l'on vit, spectacle navrant! l'auteur d'*Un Caprice* et de *Carmosine* descendre jusqu'à l'ignoble et abrutissante orgie. Parfois pourtant, secouant la torpeur qui l'envahissait, il donnait encore des notes ravissantes, quelque rondeau naïf ou malin, quelque sonnet parfumé. S'armant du fouet de la satire, il évoquait l'ombre de Mathurin Régnier et l'appelait à châtier avec lui un siècle dont il se reconnaissait la victime. Mais ces réveils

cessèrent aussi, et l'on peut dire qu'à partir de 1851, le sommeil du poète a été ininterrompu

Dans une seule circonstance (il est vrai, solennelle), on le vit réapparaître sur la scène. L'Académie française avait enfin appelé dans son sein celui qui, malgré les défauts que nous avons signalés, avait été la plus française des muses contemporaines. A la séance de réception, quand Alfred de Musset vint prononcer le discours d'usage, on se sentit profondément ému en présence de cette physionomie, belle encore, mais qui accusait tant de ravages. On eut peine à reconnaître, dans la pâle biographie qu'il fit entendre d'un médiocre poète, l'auteur des œuvres charmantes que l'on avait admirées et applaudies. Ce fut un triste spectacle de le voir faire de pénibles efforts pour retrouver quelque chose de ses facultés évanouies, ne parvenir qu'à ressaisir l'ombre de lui-même et présenter comme le spectre de son talent. C'en était fait de l'artiste ; le génie poétique s'était éteint chez Alfred de Musset comme la vie intellectuelle et morale.

L'infortuné poète mit encore quatre années à achever de mourir. Enfin, le travail de destruction qui le minait depuis si longtemps parvint à son terme et il succomba sans avoir pu s'élever jusqu'aux sublimes objets dont la poursuite avait fait le tourment de sa vie et dont la possession peut seule donner le bonheur, le Vrai, le Bien, le Beau, et, nous le craignons, sans l'espérance de les rencontrer enfin là où ils sont en plénitude, c'est-à-dire dans le sein de Dieu. Sa vocation, comme être intelligent et moral, comme homme, et comme artiste, toute sa destinée était manquée.

> Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
> Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?

N'est-ce pas le cas d'adresser au père du doute et de l'incrédulité moderne, l'amère apostrophe du poète ?

Et dire que le malheureux *enfant du siècle* est mort à la veille

d'événements qui auraient pu le faire sortir de cette léthargie morale, à la veille d'événements qui auraient pu réveiller son âme et dissiper les ténèbres qui l'enveloppaient. Durant les dix années qui se sont écoulées depuis qu'il n'est plus, que de luttes et de commotions ont remué le monde! Si Alfred de Musset eût pu voir la question religieuse redevenue la grande question du jour et primant toutes les autres; s'il eût été témoin du grand débat qu'elle a soulevé parmi nous, le spectacle de cette lutte solennelle aurait frappé son esprit et ébranlé son cœur. Enfin serait peut-être tombée la malheureuse illusion qui lui a été si funeste en lui montrant dans le christianisme un cadavre. Il n'eût pu croire sans vie une religion produisant tout à coup d'aussi nombreux et vaillants défenseurs, et perdue une cause si généreusement et si glorieusement soutenue! Dans cette recrudescence inespérée de la vie religieuse au sein de la société contemporaine, il eût reconnu l'action de cette vertu divine qui se manifestait aux premiers âges du christianisme dans les luttes des Origène et des Tertullien, des Athanase et des Hilaire de Poitiers, des Basile et des Chrysostome. La beauté de l'Église en armes lui aurait fait éprouver quelque chose du soudain enthousiasme qui s'empara d'un prophète à la vue des tribus d'Israël campées dans le désert (*Quam pulchra tabernacula tua, Jacob, et tentoria tua, Israël?*): il eût été surtout séduit en contemplant, au sommet de la hiérarchie sacrée, la douce et sublime figure de Pie IX, calme au milieu de la tempête déchaînée contre lui, sans défaillance comme sans colère, pardonnant et bénissant à l'exemple de son Maître dont il semble reproduire la Passion pour attirer de nouveau tout à lui (1). Malheureusement, il n'a pas été donné à Alfred de Musset d'être témoin de ce touchant spectacle. Dieu est le maître de ses grâces..., à nous d'adorer en silence et à ceux qui arrivent, aux jeunes, de s'*instruire* et de *comprendre*.

(1) Ne pas oublier la date de ce travail, publié en 1869, c'est-à-dire avant nos malheurs et avant le pontificat de Léon XIII.

LACORDAIRE

ET

SON HISTORIEN M. FOISSET * [1]

De son vivant, Lacordaire n'a pas conquis tous les suffrages. En même temps que des applaudissements enthousiastes et d'ardentes sympathies, il a rencontré des préventions, des hostilités ; ces préventions et ces hostilités que soulève toute existence sortant des voies ordinaires. Beaucoup parmi ses contemporains n'ont pas compris sa mission; et son apostolat, cet apostolat de moine demeuré citoyen, sécularisant jusqu'à un certain point l'éloquence de la chaire, a été un scandale pour quelques-uns, alors que cet apostolat était le seul efficace, le seul pouvant réussir dans les cir-

* A cette jeunesse désordonnée de 1830 dont Alfred de Musset a été l'infortuné représentant, la Providence n'avait pourtant pas manqué, lui ayant donné des Apôtres comme le P. Lacordaire et le P. de Ravignan.

J'essaie de montrer ce qu'a été vis-à-vis de cette génération l'apostolat de Lacordaire.

(1) *Vie du R. P. Lacordaire*, par M. Foisset, conseiller honoraire à la Cour de Dijon. — Paris, Lecoffre et Cie, 90, rue Bonaparte. — 1870. — Deux forts volumes in-8°.

constances et dans le milieu où il s'est produit. Il a fallu que la mort vînt pour dissiper complètement ces quelques nuages répandus autour de l'illustre dominicain. Enfin tous les malentendus, toutes les préventions ont disparu. La lumière s'est faite autour de cette saisissante et sympathique figure; et son œuvre et sa mission, grâce à un touchant concours de plumes éloquentes, ont été mises dans leur vrai jour.

M. de Montalembert (et cela lui appartenait) a le premier élevé la voix pour glorifier son ami devant la postérité. M. le prince Albert de Broglie l'a loué noblement devant l'Académie. M. Guizot, dans son livre sur l'*Etat actuel de la Religion chrétienne*, publié en 1866, avec une loyauté qui fait honneur à l'éminent représentant du protestantisme français, a retracé la part qui revient à Lacordaire dans le mouvement religieux de notre siècle. Puis est venu le R. P. Chocarne, qui a donné de son ancien provincial, dont il a obtenu l'amitié et partagé les derniers travaux, une vie riche de détails et d'intéressantes révélations.

Mais le véritable historien de Lacordaire, celui qui nous semble avoir élevé au grand prédicateur de notre âge le monument que réclamait sa mémoire, c'est M. le conseiller Foisset.

M. de Montalembert, MM. de Broglie et Guizot ont consacré à l'éloquent religieux des esquisses brillantes. Le P. Chocarne l'a envisagé par le dedans, par le côté monastique, en biographe plutôt plutôt qu'en historien. M. Foisset, sans négliger le côté intime et le laisser dans l'ombre, a encore et surtout considéré du dehors la vie de Lacordaire. L'œuvre, la mission de l'illustre conférencier de Notre-Dame et du restaurateur de l'ordre de Saint-Dominique, tel a été l'objet principal de son étude, présentant en un large et vivant tableau tout le mouvement religieux sur lequelle puissant orateur a exercé une influence prédominante.

M. Foisset était bien préparé pour cette tâche. Dès l'âge de dix-neuf ans, s'étant lié d'amitié avec Lacordaire sur les bancs de l'école de droit de Dijon, il n'avait cessé depuis lors

d'entretenir avec lui d'intimes relations; combattant les mêmes combats, vivant dans une suffisante communauté d'idées et de sentiments pour bien connaître tous les ressorts de sa vie, et avec de suffisantes dissonances, suites d'une origine, d'une éducation et d'une situation différentes pour le juger sans prévention et sans faiblesse.

Ce livre d'histoire a été la grande affaire, le principal travail de M. Foisset en sa vieillesse. Il l'a préparé de longue main comme devant être le couronnement et l'honneur de sa vie. Nous pouvons dire qu'il a élevé ainsi une œuvre véritablement monumentale, digne pour l'étendue et l'harmonie des proportions, pour l'élégance, la simplicité et la pureté de la forme, d'être comparée à ces œuvres historiques de l'antiquité dans lesquelles des citoyens illustres retirés de la vie publique ont raconté les événements auxquels ils avaient pris part, ou dont ils avaient été les témoins, une œuvre qui l'emporte même sur les histoires antiques sous le rapport de la beauté morale, grâce à la civilisation supérieure, à la civilisation chrétienne qui y est retracée.

Grand a été à son apparition le succès du livre de M. Foisset. Nous voudrions y ramener aujourd'hui l'attention un instant détournée par nos désastres. La lecture d'un tel ouvrage répondant aux plus nobles aspirations, s'adressant aux plus généreux instincts, serait particulièrement opportune et salutaire dans les circonstances présentes. Elle nous ferait entendre comme un écho de cette vaillante parole qui sut si bien faire vibrer la fibre nationale en même temps que la fibre religieuse. Peut-être même susciterait-elle parmi nous des émules à l'ardent et sympathique orateur.

Dans quel état Lacordaire a-t-il trouvé à ses débuts notre société au point de vue religieux? Il nous l'a dit lui-même :

« Lorsque Dieu me rendit la lumière que j'avais perdue par ma faute, il m'inspira aussitôt la pensée de me consacrer à son service dans le ministère sacré, et je n'eus dès lors rien de plus présent à l'esprit que cette conviction que beaucoup d'hommes

demeurent éloignés du christianisme parce qu'ils ne le connaissent pas et qu'ils ne le connaissent pas parce qu'on ne le leur enseigne point. Je me rappelais les jours de mon adolescence, le peu qui m'avait été donné de Dieu depuis ma sortie du foyer domestique, et je m'étonnais qu'au sein d'une nation chrétienne, des âmes pussent atteindre aux confins de la virilité sans avoir connu la religion que par un catéchisme de trois mois vers l'âge de douze ans. Je me promis, si Dieu me prêtait la vie, l'intelligence et la force, de réparer autant qu'il dépendrait de moi cette étrange misère de l'éducation chez un peuple civilisé. »

Cette situation au point de vue religieux est l'objet d'un premier chapitre, d'une remarquable introduction qui forme à l'entrée de l'ouvrage de M. Foisset comme un portique d'où l'on entrevoit les proportions de l'ensemble.

Ce qui caractérise notre société à l'époque de la jeunesse et des débuts de Lacordaire, c'est la haine du christianisme, c'est l'hostilité contre les croyances religieuses, au sein de la bourgeoisie. Les classes moyennes, enveloppant dans une haine commune le trône et l'autel, confondent la cause de l'Église avec celle de l'ancien régime, le spectre, l'épouvantail d'alors, et soulèvent contre la religion toutes les passions et tous les intérêt nés de la Révolution. On réédite les œuvres du dix-huitième siècle. Béranger devient une puissance, les de Maistre, les de Bonald, n'ont aucune action sur ces classes qui voient dans ces grand écrivains des ennemis, les hommes du passé et de la contre-Révolution. Le mouvement de retour vers la foi imprimé par Chateaubriand et le *Génie du Christianisme* semble arrêté, l'on peut croire définitivement perdue la cause du catholicisme, surtout si ces classes, dont l'influence grandit chaque jour, emportent le pouvoir.

Heureusement la Providence n'a pas encore épuisé toutes ses faveurs à l'égard de la nation qui a été la fillé aînée de l'Église. Elle réserve à la France un homme, un nouvel apôtre qui fera tomber toutes ces préventions et toutes ces haines, un orateur

qui saura parler à ces classes trop longtemps ennemies un langage approprié et sympathique, ayant participé à leurs préjugés, à leurs passions, et de leurs aspirations gardant les généreuses. Cet apôtre des classes moyennes, appelé à réconcilier avec la religion la bourgeoisie libérale au lendemain de son triomphe, c'est Henry Dominique Lacordaire.

Toutes les circonstances l'ont préparé à cette mission, sa naissance dans une famille bourgeoise sans attache avec le passé, son éducation dans un lycée de l'Etat, où règne l'esprit voltairien, où il perd la foi de son enfance, la foi éveillée dans son cœur par une mère *forte* et *pieuse*, et d'où il sort épris de la liberté antique, n'ayant *devant lui comme flambeau que l'idéal humain de la gloire*. A l'École de droit de Dijon, ses préjugés religieux et politiques reçoivent le premier ébranlement. Admis dans la compagnie de jeunes gens d'élite demeurés catholiques, il participe avec eux à l'élan imprimé aux esprits par la brillante Renaissance de 1821.

Les germes précieux déposés dans son âme à la *Société d'études* se développent durant son stage au barreau de Paris. Là, dans l'isolement, par le travail de sa réflexion solitaire, par la considération du côté social de la question religieuse et du bien que la religion a fait aux hommes, et aussi par un mouvement en quelque sorte instinctif et spontané, il est amené à confesser la divinité du christianisme. Pour Lacordaire, nature ardente, allant toujours du premier *élan tout au bout d'une situation*, être chrétien, c'était être prêtre. Cet enthousiasme avec lequel il embrasse le sacerdoce n'est pas une flamme passagère. Jusqu'à la fin, il doit être animé et comme embrasé de ce feu sacré.

A Issy, à Saint-Sulpice, sa vocation s'affermit malgré les obstacles, malgré les préventions qu'inspirent son passé et ses allures de séminariste enfant du siècle. Après de longues épreuves, il devient prêtre. Prêtre, il passe par bien des angoisses et des vicissitudes avant de trouver sa voie. Chapelain dans un couvent de Visitandines, sous-aumônier au collège

Henri IV, il se lasse d'une vie monotone sans aliment pour son activité et sans encouragement pour son zèle d'apôtre. Un instant, il songe à quitter la France, il s'apprête à se rendre aux Etats-Unis, attiré vers cette terre nouvelle et pleine d'avenir par le régime de complète liberté, à la faveur duquel le catholicisme américain a pris de si rapides et de si merveilleux développements.

A l'occasion de ce projet et pour en préparer l'exécution, Lacordaire entre pour la première fois en relations avec Lamennais et son école. Sur les instances d'un *mennaisien*, de ses amis, il consent à prendre conseil de celui qui est alors considéré comme la grande lumière de l'Église de France. L'abbé Lacordaire s'était senti jusque-là peu d'attrait pour ce génie sombre et solitaire, excessif, amer, abusant à l'égard de ses adversaires de l'ironie et du mépris. Mais le Lamennais de 1830 n'est plus le Lamennais de 1818, le Lamennais de l'absolutisme et de la contre-révolution.

Il est au début de sa grande évolution libérale. La popularité lui est venue. Lacordaire se laisse gagner par l'engouement universel. Il est d'ailleurs lui-même sous cette influence orageuse qui trouble la plupart des esprits. La révolution de Juillet survenant, l'Eglise de France lui semble tout à coup placée dans des conditions nouvelles ; et il renonce à ses projets pour l'Amérique, décidé lui aussi à s'associer à l'entreprise mennaisienne qui lui apparaît comme l'œuvre répondant aux besoins des temps nouveaux.

La participation de Lacordaire aux travaux de Lamennais et de son école est un épisode d'une bien haute importance dans la vie *du Père* comme dans l'histoire religieuse contemporaine. Il occupe une large place dans le livre de M. Foisset; il se détache sur la trame du récit en un tableau saisissant. A côté de la sombre figure du solitaire de la Chênaie, ressort heureusement, au milieu des disciples qui l'entourent, la loyale, ardente et sympathique figure du jeune abbé Lacordaire. Lui aussi il se laisse entraîner trop loin sur les pas du maître. Mais

bientôt quel désenchantement, quel malaise il éprouve à côté de cet immense orgueil dont il pressent et dont il s'efforce de prévenir les révoltes. Lorsque l'infortuné grand homme, dont le génie a pu le fasciner un instant, a pris décidément le chemin de l'abîme, il rompt courageusement avec lui, manifestant avec éclat dans cette circonstance cette touchante soumission à l'égard du Saint-Siége, dont il ne se départira jamais. Lui aussi il est au premier rang parmi ces hardis lutteurs du journal l'*Avenir ;* ces semeurs d'idées qui toutes n'ont pas péri, qui ont même préparé un brillant renouveau à l'Eglise de France.

Son passage dans l'école mennaisienne a cela d'heureux qu'il lui procure de précieuses amitiés. Il rencontre, parmi les plus fervents admirateurs du maître, Montalembert, comme lui jeune, comme lui enflammé de l'amour des belles choses et passionné pour toutes les nobles causes. On se rappelle l'éclat de leurs débuts au journal l'*Avenir*, leur tentative commune en faveur de la liberté d'enseignement, leur procès devant la Chambre des pairs, où s'annonce leur fraternelle éloquence.

C'est Montalembert qui présente Lacordaire à madame Swetchine. Ce dernier, durant les jours sombres et attristés qui suivent son retour de La Chênaie, doit aux excellents conseils de cette illustre protectrice, qui joignait tant de lumières à tant de bonté, de résister au découragement, de s'affermir dans la voie où il est courageusement entré et de pouvoir attendre l'heure de la Providence.

Cette heure ne doit pas tarder à venir. Les luttes de 1830 ont imprimé aux intelligences un puissant élan. Une grande ardeur de recherche, une grande soif de vérité travaille les esprits. Vis-à-vis des écoles de philosophie sociale écloses de toutes parts, la Société de Saint-Vincent-de-Paul vient de se fonder, répondant au reproche d'impuissance et de stérilité adressé au catholicisme de notre temps. Ozanam et ses jeunes compagnons, frappés du besoin d'évangélisation des âmes, sollicitent auprès de l'archevêque l'institution de conférences à Notre-Dame.

Pendant que Mgr de Quélen hésite sur la forme à donner à l'enseignement proposé, M. l'abbé Buquet, préfet des études au collège Stanislas, s'empare de l'idée d'Ozanam. Il se rappelle l'effet produit sur l'esprit de ses élèves par une ou deux prédications de l'ancien aumônier de *Henri IV*. Il vient le trouver et lui propose de donner une station dans la chapelle de son collège. Lacordaire, pour qui l'apostolat au milieu des jeunes gens eut toujours un attrait singulier, accepte avec empressement.

C'est dans la petite chapelle de Stanislas qu'il se révèle à lui-même et aux autres ; là, que s'annonce le grand conférencier, le rénovateur de l'éloquence sacrée au dix-neuvième siècle. Toutes les illustrations du jour accourent pour l'entendre. On s'enthousiasme pour cette parole sans analogie avec l'ancienne prédication, rompant avec les traditions solennelles du passé, soudaine, pleine d'imprévu, toute palpitante des émotions du moment, éloquence jaillissant tout entière de l'âme de l'orateur.

Cependant tout le monde n'applaudit pas à cette transformation de la parole sacrée. De nombreuses dissonances se font entendre dans le concert des admirations soulevées. On incrimine le libéralisme du jeune prédicateur. On veut voir des témérités dans la pensée, là où il n'y a que des hardiesses dans le langage. L'archevêque, Mgr de Quélen, se laisse tout d'abord impressionner par ces récriminations. Mais bientôt, mieux éclairé sur les besoins du moment, il reconnaît ce qu'il y a de passionné dans ces attaques, et il se décide à y répondre lui-même d'une manière éclatante en appelant spontanément le conférencier de *Stanislas* à la chaire de Notre-Dame.

C'est un moment solennel dans l'histoire religieuse de notre temps que celui où Lacordaire apparaît dans la chaire de la grande métropole.

On était au lendemain de 1830. On sortait à peine de la guerre terrible que sous les Bourbons de la branche aînée l'esprit d'opposition politique avait faite à la religion au nom de la liberté. Tout avait été une arme contre le christianisme : la tri-

bune, la presse, l'enseignement public. Comment reconquérir la popularité pour la vérité religieuse !

Ce miracle Lacordaire allait pourtant l'accomplir. Ses antécédents, son origine, son éducation l'avaient bien préparé à parler au siècle. Et à plus d'un égard, l'heure était favorable. Les espérances éveillées par les doctrines du philosophisme humanitaire et du Saint-Simonisme s'en allaient en fumée. Lacordaire arrivait à point pour répondre au besoin des âmes déçues.

Sa première conférence à Notre-Dame est un véritable événement. M. Foisset nous fait participer à toutes les émotions de cette bataille décisive, dont les résultats devaient être si importants pour le catholicisme et pour Lacordaire lui-même.

On croit entendre le cri fameux qui fit tressaillir l'archevêque lorsque Lacordaire, du haut de la chaire, débuta ainsi : « Assemblée, assemblée, que me demandez-vous? la vérité ! Vous ne l'avez donc pas en vous?... »

Les conférences de 1835 ont été pour le mouvement religieux au sein des classes moyennes comme l'impulsion décisive; elles forment la base, les premières assises du monument apologétique élevé par Lacordaire.

En sa première station, le jeune conférencier traite de l'Église et de sa constitution. Il présente aux esprits d'alors, tout préoccupés des problèmes politiques et sociaux, la religion dans sa forme extérieure et sociale, dans son organisation comme société instituée pour la conservation et la diffusion de la vérité surnaturelle dans le monde. L'année suivante il devait aborder la doctrine elle-même, l'étudier dans ses sources. Dans la suite, pénétrant plus avant dans l'intérieur du dogme, après l'avoir fait admirer par le dehors, il en éclairera les mystérieuses profondeurs : méthode nouvelle, opposée même à celle suivie jusqu'alors, mais qu'il sait par sa propre expérience la mieux appropriée aux besoins de son époque et à l'état des esprits.

A la fin de la station de 1836, par une résolution soudaine et

inattendue, Lacordaire déclare qu'il renonce à poursuivre ses conférences. Et, malgré les efforts de Mgr de Quélen, il se rend à Rome, voulant mettre sa personne et sa doctrine, de nouveau et plus violemment attaquées, sous l'égide de l'autorité la plus haute dans l'Église. C'est à Rome que la Providence l'attend pour achever de transformer sa vie et déterminer sa vocation définitive. C'est toujours dans la retraite et par la méditation solitaire que se sont préparés les hommes qui ont puissamment agi sur leur siècle. Dans le calme qu'il trouve au sein de la Ville-Eternelle, au pied du tombeau des saints Apôtres, au milieu des enseignements que font entendre les ruines du passé et les choses du présent, Lacordaire obtient sur lui-même et sur les besoins de son temps de plus complètes lumières : il comprend quelle doit être sa mission au milieu de la société contemporaine, et il forme le dessein et prépare l'exécution de ces deux grandes œuvres de sa vie : l'évangélisation des provinces et le rétablissement des ordres religieux en France. Dès l'année suivante, il commence ses prédications de province et il inaugure son nouvel apostolat dans la cathédrale de Metz. Inutile de rappeler l'immense succès qu'y obtint sa parole.

C'est après la station de Metz qu'il fait les premiers pas dans la voie monastique. Les résultats de cette station ont achevé de lui dévoiler les besoins des âmes et l'insuffisance du clergé séculier pour y satisfaire ; et huit ans après la Révolution de 1830, le rétablissement des moines en France est l'œuvre qu'il ne craint pas d'entreprendre. Que d'obstacles à vaincre pourtant ! Il se met à l'œuvre avec cet entrain, cette *alacrité* qui le distingue parmi ses contemporains. L'opinion est la reine du siècle ; en véritable enfant du siècle il s'adresse à l'opinion et publie son mémoire célèbre *pour le rétablissement des Frères-Prêcheurs*, commençant par ces mot : *A mon pays !* Son appel est entendu ; tous les échos de la presse le répètent. Et de généreux jeunes gens, préparés par ces écoles de philosophie qui ont éveillé leurs aspirations sans les satisfaire, accourent à ses côtés. Suivent le retour à Rome, le noviciat au couvent de

la *Quercia*, la *professsion*, les débuts du collège français et les orages que soulève autour de l'entreprise nouvelle une diplomatie ombrageuse.

Dans le silence et la paix du cloître, Lacordaire n'est pas oisif; il prie et il médite, il étudie et il écrit. Dans cette sainte retraite de la Quercia, sur les pentes de l'Apennin, sous le beau ciel de l'Ombrie, en présence des flots bleus de l'Adriatique et des lignes harmonieuses des paysages de la Sabine, à deux pas d'Assise et de Sienne, au milieu des souvenirs de saint François et des œuvres de Giotto, il écrit la *Vie* de saint Dominique, ce beau livre sur le fondateur de l'*Ordre des Frères-Prêcheurs* appelé à compléter la révolution hagiographique commencée par la vie de sainte Elisabeth, de M. de Montalembert, et à achever de faire la lumière sur le Moyen-Age religieux et artistique.

C'est dans M. Foisset qu'il faut suivre toutes les phases de la Restauration dominicaine en France, le retour de Lacordaire à Paris, l'étonnement respectueux qui l'accueille, le succès qu'il obtient dans la chaire de Notre-Dame où il donne, avec l'habit religieux, son fameux sermon sur la vocation de la nation française ; puis les retours de l'opinion, les oppositions qu'il soulève, les tracasseries dont il est l'objet lorsqu'il reprend ses conférences de province en habit de dominicain, tracasseries qui se renouvellent à Bordeaux, à Nancy, à Grenoble, et dont il triomphe à force de courage et d'éloquence. Sur ses pas naissent les œuvres. Les conférences de Saint-Vincent-de-Paul se multiplient partout où il prêche. A Strasbourg, il fait renaître l'école de philosophie catholique de l'abbé Bautain, en apaisant le différend théologique élevé entre l'illustre professeur et son évêque. A Bordeaux, il encourage la publication des *Études sur le christianisme* de Nicolas, ouvrage qui doit puissamment seconder son apostolat. Nancy voit s'établir le premier couvent de son ordre et d'autres fondations suivent bientôt.

Lorsqu'il voit assuré le succès de sa grande restauration monastique, Lacordaire consent à remonter dans la chaire de Notre-Dame. Cette reprise de possession, à la fin de 1843, d'où

l'ont fait descendre de sourdes et implacables hostilités, fut pour lui un véritable triomphe. Il revenait avec le prestige des œuvres, dans tout l'éclat de la vie et du talent, désormais soutenu et par l'amitié du nouvel archevêque (Mgr Affre) et par la nouvelle attitude des catholiques, qui avaient appris à combattre sur le terrain des libres institutions. C'est le moment des luttes héroïques pour la liberté de l'enseignement. La tribune et la presse retentissent des plus éloquentes revendications. Des laïques vaillants, M. de Montalembert à leur tête, livrent de continuels assauts aux résistances gouvernementales ; l'épiscopat tout entier marche à la bataille, conduit par Mgr Parisis. Lacordaire, nature tendre d'apôtre, *mal propre*, comme il l'a dit lui-même, à l'âpreté de ces luttes, ne se jette pas dans la mêlée ; il pourrait y compromettre les intérêts de son ordre et le succès de son apostolat. Mais, tout en se tenant dans la région sereine des vérités dogmatiques, il seconde le mouvement par le choix du sujet de ses conférences : *De l'influence de la doctrine catholique sur l'esprit de l'homme.*

La station de l'Avent terminée, il est remplacé dans la chaire de Notre-Dame par le P. de Ravignan, qui prêche le Carême ; touchant spectacle, qui doit se répéter plusieurs années durant et montrer les deux rois de la chaire au XIXe siècle se transmettant le sceptre de l'éloquence d'une main fraternelle !

Ces stations de l'Avent dans la métropole parisienne, les Carêmes qu'il prêche en province, à Lyon, à Strasbourg, même à Liège, des fondations nouvelles remplissent la vie du Père de 1843 à 1848. C'est au retour de sa station de Liège qu'il prononce à Nancy l'oraison funèbre de Drouot, élevant *au sage de la grande armée* un monument en accord avec sa vie, sévère, simple et grand, monument qui diffère de l'ancienne oraison funèbre comme notre siècle diffère du siècle de Louis XIV, comme Drouot différait lui-même des personnages de la famille ou de la cour du grand roi.

La lutte cependant se perpétue entre les catholiques et le gouvernement de Juillet. M. Thiers interpelle le ministère sur

le rétablissement des ordres religieux. L'habile représentant de la bourgeoisie rationaliste cherche à mettre la division parmi ses adversaires, en éveillant les susceptibilités du clergé à l'égard des laïques engagés dans la lutte. Mais la discorde doit venir d'ailleurs dans le camp des catholiques. Une crise éclate au journal l'*Univers*, alors l'unique organe des intérêts religieux. Lacordaire et ses amis se séparent de cette feuille, où M. Louis Veuillot est devenu le maître. De là une scission douloureuse qui dure encore ; de là ces deux écoles parmi les catholiques militants qui ont trop souvent réjoui les ennemis de la foi par le spectacle de leurs querelles.

Ces divers incidents de nos luttes politiques et religieuses s'effacent bientôt devant un événement capital. Au commencement de 1846 Grégoire XVI meurt. Pie IX succède à l'adversaire inflexible de la Révolution et inaugure son pontificat en dotant les États-Romains de ces libres institutions qui semblent à cette heure (juin 1846) faire le bonheur des principaux Etats de l'Europe. Le monde tressaille de joie et d'espérance, d'universelles acclamations accueillent ces réformes. Lacordaire triomphe et s'empresse d'apporter aux pieds du nouveau pontife l'hommage de ses félicitations et de ses encouragements. Mais tout cet enthousiasme, toutes ces acclamations ne sont qu'un brillant feu d'artifice qui doit bientôt s'évanouir et laisser Pie IX en présence de la Revolution, de nouveau déchaînée, et en butte à tous les attentats. Partout les peuples s'agitent ; tous les trônes chancellent, minés par le travail des sociétés secrètes. Si le libéralisme paraît vouloir se réconcilier avec l'Église, le radicalisme révolutionnaire attaque dans ses fondements la société religieuse comme la société civile. Deux remarquables monuments d'éloquence nous présentent, fortement empreintes, ces deux faces de la situation. Dans l'éloge funèbre d'O'Connell, prononcé à Notre-Dame dès les premiers jours de 1848, Lacordaire, avec son optimisme accoutumé, célébrant les récentes conquêtes de l'Église, nous montre la face heureuse des choses ; M. de Montalembert, dans son discours

célèbre à la Chambre des pairs sur les événements de Suisse et d'Italie, en fait ressortir le côté menaçant.

La révolution de 1848 justifie tout d'abord les pressentiments sinistres de ce dernier. Heureusement le péril religieux, comme le péril social, est encore une fois conjuré ; il se change même un instant en triomphe pour la cause catholique, grâce particulièrement à la conduite de Lacordaire, qui n'hésite pas à manifester avec éclat son acceptation de l'ordre de choses nouveau. Il n'a jamais été républicain. La Monarchie constitutionnelle a toujours eu ses préférences ; mais il accepte la République *par devoir*, pour rendre populaire la cause de l'Église et celle des ordres religieux, arborant un *drapeau* où *la Religion, la République et la Liberté s'entrelacent dans les mêmes plis*. Il s'avance même un instant trop loin dans cette voie, trompé par son excessive candeur dans l'appréciation des hommes et des choses.

Mais ses illusions tombent bientôt devant l'attentat du 15 mai. La République lui paraît frappée à mort par cette atteinte portée à la représentation nationale, et dès le lendemain il donne sa démission de représentant du peuple. Il quitte même son journal l'*Ère nouvelle* pour revenir à ses œuvres et à ses frères, *pauvre moine aimant la retraite et la paix, n'appartenant qu'à Dieu et ne voulant se donner qu'à lui*.

Malgré le troubles et les agitations de cette époque, Lacordaire n'a pas interrompu ses prédications. Durant les Carêmes de 1848 et de 1849 il a retrouvé son auditoire de Notre-Dame toujours fidèle, il l'a même retrouvé plus nombreux et plus enthousiaste. Tout l'hiver de 1850 il prêche dans la chapelle de sa maison des *Carmes*. Il y donne, le dimanche, sur l'Évangile du jour, des instructions familières qui présentent son talent sous un nouvel aspect, des homélies dans le genre de celles de saint Jean-Chrysostôme, unissant la simplicité et les vives saillies à la plus riche et à la plus brillante éloquence.

Le Carême de 1851 le ramène encore une fois dans la chaire de Notre-Dame. Mais cette station doit être pour Lacordaire la

dernière station. Dans le cours de sa longue carrière oratoire il a, comme nous l'avons vu, reconstitué, pour ainsi dire, à nouveau tout l'édifice du dogme catholique ; il a traité successivement de l'Eglise, de son organisation, de sa doctrine, de son divin fondateur, Jésus-Christ ; et l'année précédente il est entré dans les mystères de la vie intime de Dieu. En cette nouvelle station (1851) il prend pour son sujet : *De la vie divine dans son action extérieure et du gouvernement de la Providence dans l'ordre surnaturel*, posant enfin le couronnement de son enseignement dogmatique. Parvenu à l'apogée de la vie et du talent, jamais Lacordaire n'a été plus heureusement inspiré, plus neuf, plus éloquent. A son dernier discours, avant de descendre de cette chaire, où il a obtenu de si constants et de si brillants succès et d'où il a répandu dans les âmes de son temps une semence bénie du Ciel, il repasse le chemin parcouru, il rappelle les grandes phases de son sacerdoce et de son apostolat, et adresse à son auditoire, avec des remerciements, de touchants adieux comme par un pressentiment secret.

Sept mois après éclatait le coup d'Etat du 2 décembre, qui changeait encore une fois les conditions de notre état social et remettait aux mains d'un seul les destinées de la France. Affolée des terreurs que lui inspirait le radicalisme révolutionnaire, la France se donnait au véritable représentant de la révolution, elle se livrait à un César. Lacordaire comprend toute la portée de ce nouveau changement ; il voit les conséquences qu'il doit entraîner pour notre malheureux pays, plus clairvoyant dans cette circonstance que beaucoup de catholiques illustres qui croient voir dans cette transformation la restauration de l'autorité chrétienne ; comme Alexis de Tocqueville, il est avant tout du parti de la dignité humaine. L'établissement du régime nouveau menace cette dignité ; il ne veut accepter aucune solidarité avec cet état de choses. Il ne remontera pas dans la chaire de Notre-Dame. Son dernier discours à Paris est son fameux sermon de Saint-Roch sur la *virilite chrétienne*, vaillante et suprême protestation.

Il se consacre tout entier désormais à ses devoirs de Provincial des Dominicains, à la Direction du Noviciat de son ordre, à la préparation de fondations nouvelles, à l'organisation du tiers-ordre enseignant, et il reste deux ans enfermé à Flavigny.

C'est là, nous dit M. Foisset, qu'il écrivit deux de ses œuvres les plus accomplies, le panégyrique de saint Thomas d'Aquin, et celui du Vincent de Paul de la Lorraine, du bienheureux Fourier.

Le 18 juillet 1852, Toulouse fêtait la translation du chef de saint Thomas. Le père Lacordaire prononça le panégyrique du saint dans la chaire de saint Saturnin, en présence d'un concours immense. Il dit la place que la théologie occupe dans le monde et la place que saint Thomas occupe dans la théologie, ayant donné seul la synthèse de la science, la synthèse de la raison et la synthèse de la foi. C'était une nouvelle et puissante impulsion donnée au mouvement thomiste qui allait grandissant et qui devait renouveler la notion du surnaturel dans les esprits à notre époque.

Ce panégyrique détermina la fondation d'un couvent dominicain à Toulouse. Et une grande œuvre suivit la fondation nouvelle. Quelques jours après, le 8 janvier 1854, le Père reprit dans la cathédrale de Toulouse la suite des conférences de Notre-Dame de Paris.

L'orateur retrouva là la plénitude des dons que Dieu lui avait départis. La voix seule avait faibli. Il eut même parfois des accents plus élevés ; son langage devenait plus sobre, plus précis, et sa doctrine réfléchissait avec un plus pur éclat les rayons du soleil de l'Ecole saint Thomas. Dans ces conférences il se proposait de faire pour la Morale ce qu'il avait fait pour le dogme, montrer que notre cœur ou notre vie trouve sa règle dans les enseignements de l'Eglise, comme notre intelligence en reçoit sa vraie lumière. Mais l'exécution de son plan, tel qu'il l'avait conçu, lui aurait demandé des années, et il se vit obligé d'interrompre sa construction après en avoir seulement posé les bases. Il ne prêcha que le Carême de 1854. Au cours de cette même année, on vint lui proposer la direction du collège de Sorrèze. Cette pro-

position ouvrant devant lui de nouveaux horizons, le Père accepta.

A partir de ce moment, la vie de Lacordaire entre dans une phase nouvelle. La série des triomphes oratoires est terminée pour lui; il renonce volontairement au grand apostolat, à l'apostolat de la chaire, pour se livrer tout entier à une œuvre plus modeste, à un apostolat moins retentissant, pour se consacrer à l'enseignement de la jeunesse. Après avoir restauré le *grand ordre* des Frères-Prêcheurs, il lui reste à compléter son œuvre en créant le tiers-ordre enseignant de Saint-Dominique. Si parfois, en province, l'on entend encore sa parole, ce ne sera que par accident; là n'est plus sa mission. Sa mission, c'est de préparer à l'Eglise et à son pays un meilleur avenir par l'éducation des jeunes générations.

M. Foisset le suit dans cette nouvelle carrière. Il nous le montre à la tête du grand établissement de Sorèze, relevant de ses ruines l'illustre école des Bénédictins, réorganisant les études, rétablissant la discipline, inaugurant tout un nouveau système, système généreux qui vivifie les âmes par l'amour, les ennoblit par le respect, et leur communique pour le bien et le beau cette flamme d'enthousiasme dont le Père a toujours brûlé lui-même.

Un instant, la guerre de 1859 et les affaires d'Italie troublent la paix de sa retraite et le font sortir malgré lui du silence attristé où il s'est réfugié par rapport aux choses publiques. Lacordaire applaudit tout d'abord à cette guerre. Chez lui, les sympathies du libéral de 1830 pour la cause de l'indépendance italienne ne sont pas éteintes. Il se rappelle la pesanteur du joug de l'Autriche et l'impopularité que valut au Saint-Siège son alliance avec cette puissance. Dans sa candeur (il n'est pas un Richelieu) il croit à la sincérité des déclarations officielles concernant l'organisation de la Péninsule en une confédération sous la présidence du Pape.

Mais bientôt les stipulations de Villafranca éludées, les annexions commencées et poursuivies audacieusement font tomber

toutes ses illusions. Il voit dans son imminence le péril de la Papauté, et il s'empresse de joindre à sa voix toutes les grandes voix qui ont déjà fait entendre des protestations éloquentes.

Peu de temps après, un nouvel incident le détournait encore de ses paisibles travaux et l'enlevait pour un moment à ses chers élèves et à son cher collège. Le Père est contraint de faire sur la scène parisienne, dont il a voulu vivre éloigné, une nouvelle apparition : apparition solennelle, hélas ! apparition suprême ! Sur l'initiative de M. Cousin, l'éloquent fondateur des conférences de Notre-Dame vient d'être nommé membre de l'Académie française. Après de longues hésitations, Lacordaire consent à entrer dans l'illustre compagnie où ont autrefois siégé Bossuet et Fénélon, voyant dans ce couronnement de sa carrière le triomphe de l'habit religieux et comme un éclatant témoignage de la réconciliation de la société moderne avec le catholicisme, but de tous ses efforts.

La séance de réception, qui eut lieu le 24 janvier 1861, présenta un touchant et bien saisissant spectacle : Lacordaire, en costume de moine, présenté par Berryer et Montalembert, reçu par M. Guizot devant la plus brillante assemblée du monde, le restaurateur de l'ordre de saint Dominique succédant à Alexis de Tocqueville, accueilli par le représentant le plus éminent du protestantisme français; quelle situation ! quels hommes ! et aussi quels discours ! Celui de Lacordaire, au milieu du prosternement d'alors, retentit comme un coup de clairon sonnant le réveil des âmes. On n'a pas oublié les traits enflammés dont, à l'occasion des études de son prédécesseur sur la démocratie américaine, il stigmatisa notre démocratie européenne, la démocratie du jour, sacrifiant la liberté à l'égalité et versant toujours dans le despotisme. M. Guizot dans sa réponse, après l'exposé des titres du récipiendaire, insista encore sur l'éloge de M. de Tocqueville; il fit ressortir quelques côtés de sa carrière laissés dans l'ombre, rappela particulièrement son court ministère de 1849, signalé par la restauration de Pie IX, et de

son austère et vigoureuse éloquence vengea la conscience humaine outragée par la politique machiavélique du Piémont encouragé par la France, séance mémorable que M. Foisset a su retracer d'un crayon fidèle et puissant.

On remarqua (ce qui ajouta aux émotions de la journée) l'altération des traits et la pâleur du beau visage de Lacordaire. L'illustre prédicateur était atteint de la maladie qui allait bientôt l'enlever à l'Église et à la France. Les fatigues d'un deuxième provincialat, des fondations nouvelles avec la direction du tiers-ordre enseignant avaient achevé de ruiner sa constitution originairement frêle et déjà épuisée par les fatigues et les austérités. Après le retour du Père à Sorèze, le mal s'aggrava rapidement. M. Foisset nous en fait suivre avec anxiété la marche et les phases diverses. Il emprunte les détails émouvants de cette longue lutte à celui qui en a éte le témoin assidu, et qui les a pieusement recueillis, au P. Chocarne, le vicaire de Lacordaire en son deuxième provincialat, son ami et son consolateur durant cette dernière épreuve. Sur son lit de souffrance, l'illustre malade conserve jusqu'à la fin le calme et la sérénité, l'énergie morale et intellectuelle. Sans se désinteresser du gouvernement de son ordre il écrit : il dicte des mémoires précieux, sa *Notice* sur le rétablissement des *Frères prêcheurs*, œuvre suprême, chant du cygne, où se reflète, dans un langage dégagé cette fois de toute recherche, la beauté de son âme d'élite prête à quitter la terre. Enfin, arrive l'heure du dernier combat. Après une longue et cruelle agonie, il s'endort dans le Seigneur le 21 novembre 1861. *Abion un rey*, l'*aben perdut*, dit une villageoise du pays d'Alby à ses funérailles.

Oui, c'était bien un roi que l'on venait de perdre, roi par le génie et l'éloquence, par la dignité de sa vie et la beauté du caractère.

Le livre de M. Foisset ne s'arrête pas, comme on pouvait s'y attendre, à la mort de son ami. Une œuvre de cette importance, ayant les dimensions dont nous avons essayé de donner une

idée, réclamait une conclusion, un couronnement proportionnés. M. Foisset l'a jugé ainsi, guidé par ses instincts d'artiste et aussi par son amitié. Il a voulu, avant de quitter Lacordaire, reconstituer sa physionomie, en rassembler les traits épars, au milieu des choses et des faits d'un long récit, et nous la présenter aux différents points de vue sous lesquels elle peut être envisagée. L'homme, le citoyen, le prêtre, le religieux, passent ainsi successivement sous nos regards.

C'est d'abord l'homme avec ses qualités natives, avec les heureux contrastes qui ont distingué sa rare nature, doux et fort, plein d'élan et patient tout à la fois, ardent et excellemment bon, prompt à l'indignation et à toutes les émotions généreuses, mais sans le moindre fiel, sans la moindre amertume. « Soyez bon, écrivait Lacordaire à l'abbé Henry Perreyve, la bonté est ce qui ressemble le plus à Dieu et ce qui désarme le plus les hommes. »

En amitié d'une tendresse sans égale, sous une apparente réserve, tendresse d'âme qui s'est révélée surtout dans son panégyrique de sainte Marie-Magdeleine et dans ses lettres à des jeunes gens. Aussi de quelles sympathies, de quels dévoûments n'a-t-il pas été entouré ! que d'amis illustres lui ont fait cortège dans la vie et doivent lui faire cortège dans la postérité, les Montalembert, les Lorain, Henry Perreyve, madame Swetchine, particulièrement Ozanam, dont l'œuvre et la vie ont eu tant de points de contact avec sa vie et son œuvre, le grand auxiliaire pour la conquête des âmes, que l'on peut appeler l'apôtre laïque de son temps.

Parmi les dons de l'esprit, celui qui confine le plus à ces précieuses qualités du cœur, c'est la modération. La modération est le trait qui caractérise particulièrement Lacordaire, surtout comme homme public. Un seul instant sous une influence extérieure et dominatrice, il a donné dans les opinions excessives ; tout le reste de sa vie, éloigné des idées extrêmes, plein de condescendance pour les idées et les choses de son

temps, sans déserter le terrain des principes et sans s'écarter d'une sévère orthodoxie. Aujourd'hui, nous serions enclin à lui reprocher cette condescendance, à trouver exagéré cet optimisme.

Mais nous ne devons pas oublier que sa mission vis-à vis de son époque n'a pas été celle d'un moraliste de cabinet, d'un historien ou d'un juge : apôtre avant tout, cet optimisme a fait le succès de son apostolat. Il a pensé, il a senti (en politique surtout) comme la bourgeoisie contemporaine; de là son action sur elle. Il n'a pas, d'ailleurs, vu les jours mauvais du siècle; il n'a pas, comme Joseph de Maistre, assisté aux crimes de la Terreur, et, comme nous, vu brûler Paris; il a traversé de notre siècle la partie la moins tourmentée.

Assurément Lacordaire a été *libéral*, mais libéral dans le meilleur sens du mot; et malgré ses illusions de 1848 et de 1859, il n'a jamais donné le droit de le qualifier de révolutionnaire. La Monarchie représentative a toujours eu ses préférences; et si, dans la question des rapports de l'Eglise et de l'Etat, il a réclamé un instant au journal *l'Avenir* la séparation des deux puissances, c'était à titre transitoire, pour rendre à l'Eglise le ressort, l'énergie et la dignité vis-à-vis d'un *Etat* hostile. Ce n'était pas du tout son idéal. « Le régime de la séparation, disait-il, scinde le monde, et il est métaphysiquement si faux que jamais un peuple de foi une n'aura la pensée de l'adopter. » Son idéal, c'était la subordination morale.

M. Foisset résume les principaux traits de sa vie sacerdotale et religieuse. Il en fait ressortir l'unité, la constance, la générosité, l'abnégation. Il nous montre dans ce moine, si grandement engagé dans les choses de son temps et que l'on a pu croire mondain, le pénitent *à feu et à sang* que le P. Chocarne a fait connaître, l'ascète, le martyre de l'amour divin, impitoyable à lui-même alors qu'il était si doux et condescendant à l'égard des autres, sans mollesse pourtant dans la direction des âmes, et à sa vive tendresse mêlant toujours quelque ingrédient d'énergie et de virilité.

Mais ce qu'il faut par-dessus tout considérer chez Lacordaire, ce qui domine en lui, c'est l'orateur, c'est l'éloquence qui fait le caractère, qui a fait la grandeur et l'efficacité de sa mission. Il a reçu du Ciel le feu sacré, cet enthousiasme qui rayonne dans toute sa vie, qui anime ses écrits, mais dont la parole a surtout communiqué l'embrasement. M. Foisset rappelle la nouveauté, l'éclat de cette parole, la spontanéité, le mouvement généreux de cette éloquence parfois familière, souvent sublime, trop abstraite quelquefois et trop inégale, donnant à de certains moments dans le subtil et l'ingénieux, mais retrouvant bientôt l'éclat et la vie avec cette actualité et ces allusions palpitantes qui révélaient dans le prêtre le citoyen.

M. Foisset, à ce sommet de son œuvre, nous donne le portrait vivant de Lacordaire orateur; il nous retrace tout le drame de son action. « Il était, dit-il, orateur de la tête aux pieds. Jamais la chaire n'a connu un visage plus jeune, plus illuminé par le rayon intérieur. Je vois encore cette figure ovale, légèrement allongée, s'élargissant vers les tempes, ce front élevé, saillant et débordant les yeux. Ce n'était pas seulement le visage et le geste qui parlaient en lui. Il marchait dans sa chaire; il se transportait d'un côté de la tribune à l'autre avec une lenteur cadencée qui marquait l'entière participation de toute sa personne à l'action oratoire. En de certains moments, l'attitude inférieure du corps précédait et faisait pressentir avec une aisance infinie ce qu'allaient dire la tête et les bras.

« La taille svelte du Père revêtait alors une majesté, une grandeur indicibles. Sa stature un peu grêle était oubliée; l'auréole du génie enveloppait l'orateur; il était littéralement transfiguré. L'éclat du visage, la beauté du regard, l'autorité du geste, la passion du drame, la magnificence de l'expression, tout se réunissait en un ensemble aussi harmonieux que puissant et produisait une véritable fascination..... » Un tel orateur était bien éloigné du type traditionnel; ce n'était pas là l'éloquence sacrée du dix-septième siècle, la grande éloquence

catholique, universelle et impersonnelle, s'adressant à l'homme de tous les temps ; c'était une éloquence toute de circonstance, celle que réclamait une génération fille de la Révolution et imbue de préjugés antireligieux, une éloquence actuelle en même temps qu'essentiellement personnelle. « C'était une âme. Cette âme rompait les digues de la chair et se jetait à corps perdu dans l'âme d'autrui. »

Après avoir parlé de l'écrivain, après avoir indiqué sa filiation et montré jusqu'à quel point il est de l'école de Rousseau et de Chateaubriand, école plus préoccupée de la couleur que du dessin et non exempte de déclamation ; après avoir en même temps réduit à sa juste mesure ce qu'il faut entendre par le *romantisme de Lacordaire*, M. Foisset revient à l'orateur, et il le laisse fixé devant nous dans sa beauté souveraine, après avoir évoqué en face de lui celui qui fut son émule, ou plutôt son frère en éloquence, Xavier de Ravignan, qui lui renvoyait comme un reflet adouci de ses propres rayons avec une onction et une suavité particulières. C'est ainsi qu'il termine son œuvre, qu'il couronne le monument commémoratif élevé à Henri-Dominique Lacordaire.

A ce couronnement heureux, on est amené sans fatigue, soutenu par un intérêt croissant. — On est porté et comme entraîné jusqu'à la fin de l'ouvrage par le courant des choses et des faits.

Jusqu'à présent nous nous sommes particulièrement attaché à faire ressortir dans ce grand travail historique les mérites de la composition et les qualités du récit. Mais à côté de ces qualités il en est une autre que nous avons seulement indiquée et sur laquelle nous croyons devoir insister avant de finir. En même temps qu'un peintre habile et un narrateur intéressant et fidèle, M. Foisset est un juge et un juge impartial autant qu'éclairé; et il se montre tel, non seulement à l'égard des actes, non seulement par rapport à la vie et aux œuvres de Lacordaire, mais encore à l'égard de tous les grands événements du siècle qui s'y trouvent mêlés. Ces événements, il les apprécie avec calme, avec modération, avec justesse, également

éloigné, à l'égard de son temps, d'une hostilité absolue et d'une aveugle condescendance. A ses arrêts fortement motivés on reconnaît le magistrat, l'homme politique dont la carrière, préparée par d'heureuses traditions de famille, s'est poursuivie sans déviation et sans défaillances. Libéral lui aussi, mais libéral vraiment catholique, n'acceptant pas de divorce entre la foi et la raison, l'autorité et la liberté, entre le culte du passé et l'amour du progrès.

Un écueil se rencontrait sur son chemin qui, en le faisant sortir de sa modération, pouvait infirmer l'autorité de ses jugements. M. Foisset pouvait subir l'influence des opinions religieuses en lutte au moment où il écrivait (1869-1870); il pouvait être entraîné à exagérer tel trait, telle attitude dans l'intérêt de l'une des causes en conflit, pour faire de Lacordaire un défenseur posthume de cette cause. Il n'a pas donné sur cet écueil. Sans dissimuler les attaches de son ami avec l'école catholique dite *libérale* à laquelle il appartient lui-même, et tout en faisant ressortir sa condescendance pour les idées de son temps, il insiste sur son entière soumission et son absolu dévouement à l'égard du Saint-Siège. Il ne s'aventure pas sur le terrain brûlant des luttes du jour; avec la sérénité, il conserve à son œuvre la dignité et l'autorité de l'histoire.

Pour avoir terminé, il ne nous reste plus qu'à dire quelques mots de la forme et du style. Le style de M. Foisset, l'on en peut pressentir les principaux caractères d'après ce qui précède; il est en accord avec les choses qu'il exprime; il en a la grandeur, le charme, la variété; pur, flexible, vigoureux, atteignant à l'éloquence lorsque le sujet y porte. Si quelques négligences s'y rencontrent, elles sont rares et bien pardonnables dans une œuvre de cette étendue. Le caractère dominant de la langue de cet écrivain est une noble simplicité, non la simplicité naïve des littératures encore près de l'enfance, mais cette simplicité élégante et lustrée à laquelle ramène un art perfectionné. Nous pourrions détacher du livre de nombreux fragments et les présenter comme modèles. Nous nous

contenterons d'indiquer, avec le portrait de l'orateur que nous avons déjà cité, le début et la fin, où le langage de M. Foisset revêt une grandeur touchante, lorsque, tout en confessant son amitié pour celui dont il écrit l'histoire, il expose ses titres à la confiance du lecteur, les graves fonctions de sa vie, son âge, sa foi de chrétien, écrivant en présence de Dieu et de la mort prochaine.

Nous avons, dès le début de cette étude, qualifié de monumentale l'œuvre de M. Foisset. Nous croyons avoir justifié notre dire. Le sujet était heureux, unissant à l'intérêt des choses politiques le charme des littéraires et le sublime des religieuses. M. Foisset s'est montré à la hauteur du sujet. Henri-Dominique Lacordaire, le beau moine blanc à la figure inspirée et à la parole ardente, le prophète nouveau reflétant sur sa physionomie, avec la sérénité des âges de foi, les émotions de l'heure présente, et par la puissance de son éloquence sympathique et enflammée obtenant d'une société agitée, comme les Républiques antiques et presque païenne comme elles, pour l'habit religieux le respect et pour le Dieu de la croix l'adoration ; c'était quelque chose de touchant et de merveilleux. C'était un nouveau Paul dans une nouvelle Athènes au milieu d'écoles de philosophie, nées elles aussi de l'Académie et du Portique, annonçant le *Dieu inconnu*. Ce sublime spectacle, l'éloquent historien l'a reproduit sous nos yeux. Il l'a reproduit en un magnifique tableau qui joint les mérites de la peinture d'histoire dramatique et vivante aux qualités de la peinture religieuse, plus voisine de l'idéal, tableau pour lequel il semble avoir emprunté tour à tour le pinceau de notre Delaroche, celui de Raphaël, parfois celui de fra Angelico.

Nous nous rappelons la brillante couronne d'amis illustres que M. Foisset nous a présentés autour de Lacordaire ; lui aussi, la postérité l'introduira pour son beau travail dans cette couronne glorieuse ; et son nom, comme celui des Montalembert, des Lorain, des Henri Perreyve et des Ozanam, sera à jamais associé au nom de son ami dans le souvenir des catholiques.

BATAILLE DE COCHEREL *

(16 MAI 1364)

En suivant une ancienne route qui allait autrefois d'Évreux à Vernon, à environ trois lieues de la première de ces deux villes, l'on rencontre, à quatre ou cinq kilomètres au nord de Pacy, la vallée de l'Eure. Cette vallée, au fond de laquelle s'étendent de vastes prairies, se dirige transversalement du midi vers le nord. On y descend par une pente peu rapide sur le flanc d'assez humbles collines. Vers le bas de la pente s'élève le village de Hardencourt. L'on aperçoit un peu plus loin vers le Nord celui de Jouy-sur-Eure à l'entrée d'un petit vallon qui débouche à peu près à angle droit dans la vallée. Sur le bord opposé, les collines ont plus de relief. De nombreux villages s'y montrent, parmi lesquels celui de Cocherel, près du pont où l'ancienne route de Vernon franchissait la rivière.

C'est entre les trois villages que nous venons de nommer,

* Ce récit de la bataille de Cocherel, écrit après nos désastres de 1870-71, a été lu (séance de janvier 1874) à la société des Antiquaires de Normandie (voir le *Bulletin des travaux de la Société* pour l'année 1874). — Ce travail est donc antérieur à la publication du livre de M. Simeon Luce : *La Jeunesse de Du Guesclin*.

particulièrement dans les prairies comprises entre la rive droite de l'Eure et le pied des hauteurs qui s'élèvent du même côté, que se livra, le jeudi de la Pentecôte, 16 mai 1364, le combat connu dans l'histoire sous le nom de bataille de Cocherel.

Nous allons essayer de donner un nouveau récit de cette bataille digne, il nous a semblé, d'appeller l'attention, surtout dans les circonstances présentes.

Ce fait d'armes appartient à l'histoire générale. Mais il intéresse d'une manière particulière notre province, s'étant accompli sur son territoire, et nombre de Normands de la noblesse et des communes y ayant pris part. Il fournit de précieux enseignements à l'historien et à l'antiquaire. Il est l'un des premiers où apparaissent les changements accomplis dans les armées et dans l'art des batailles durant les guerres anglaises, pendant cette période de transformation pour les grandes institutions du moyen âge qui s'appelle le quatorzième siècle. L'on sait l'intérêt historique et poétique tout ensemble qui s'attache à cette époque agitée et pleine de saisissants contrastes.

Au sein de la grande unité féodale qui n'est pas encore brisée, l'élément civil et national apparaît. De plus en plus nationales se font les littératures comme les institutions. L'architecture commence à se séculariser, s'efforçant de suppléer à la hauteur d'inspiration des âges précédents par plus de grâce et de richesse dans les détails et par une plus grande liberté d'allures. On commence à construire les gracieuses résidences et les riches hôtels de ville. On touche au siècle du roi René et de Louis XI.

La bataille de Cocherel nous montre ce qu'est devenu l'art de la guerre dans cette transformation générale, à l'époque du couronnement de Charles V, et en même temps que sous ce rapport, elle donne à notre curiosité, satisfaction, elle frappe vivement notre imagination par le caractère pittoresque et plastique qui distingue les batailles comme la plupart des choses de cette époque, nous présentant dans les costumes et dans les

armes plus d'éclat, de variété et de richesse, moins d'incohérence désordonnée et tumultueuse dans les mouvements, et déjà une certaine unité de plan et de direction, au milieu de la diversité des prouesses et appertises d'armes.

Mais ce qui ramène surtout notre attention vers cette bataille, c'est l'analogie des circonstances au milieu desquelles elle fut livrée avec celles que nous traversons. Cocherel a signalé pour la France un premier retour de la fortune après des désastres inouis, après Crécy et après Poitiers. Cette victoire a inauguré, après des calamités sans exemple, une ère de réparation et pour ainsi dire de résurrection. Nul souvenir ne saurait être plus propre à nous encourager à l'espérance.

L'on se rappelle quelle était la triste situation du royaume lorsque se donna cette bataille. Il suffit de dire que c'était quatre années après la conclusion du malheureux traité de Brétigny.

Le roi Jean vient de mourir à Londres. Le règne de Charles V commence. Heureusement. le nouveau roi se trouve à la hauteur de la tâche qui lui incombe. Ce ne sera plus comme son père l'homme des folles entreprises, des brillantes chevauchées et des grands coups d'épée. Froid, réservé, *vrai philosophe et inquisiteur des choses primeraines*, comme dit *Christine de Pisan*, il saura suivre un plan avec persévérance et atteindre à son but, surtout par *prudence* et *cautèle*, sans cependant négliger la force à laquelle il saura recourir à propos. Si sa nature maladive ne lui permet pas d'endosser le haubert, il vient d'avoir la bonne fortune de mettre la main sur un homme qui le suppléera dans les batailles, un homme qui sera pour l'art de la guerre ce qu'il est lui-même pour la politique, un précurseur.

Bertrand du Guesclin s'est déjà fait connaître dans les guerres de la succession de Bretagne, au service de Charles de Blois contre Jean de Montfort.

C'est en quelque sorte un parvenu. On rapporte dès ce moment sur son compte des choses merveilleuses. Merlin a prédit sa

venue. Une nonne, une ancienne chiromancienne, a annoncé ses hautes destinées : sa femme, versée dans l'astrologie, le renseigne à l'avance sur le succès de tout ce qu'il entreprend. Mais ce qui fait surtout sa réputation et, si l'on peut déjà employer ce mot, sa popularité, c'est son génie fécond en ressources et en ruses de guerre, c'est l'audace et le bonheur de ses coups de main.

Bertrand du Guesclin, homme nouveau, entend la guerre d'une façon nouvelle. C'est déjà un général pratiquant comme d'instinct la guerre savante. Le chevalier chez lui n'a pas disparu sans doute. On le verra reproduire surtout ce qu'il y a de chrétien dans le type, courtois à l'ennemi vaincu, pitoyable aux pauvres gens, plein de bonté pour les inférieurs et soudoyers ; créant en quelque sorte ce type nouveau de l'homme de guerre, loyal serviteur de l'Etat, type que réaliseront après lui dans des conditions diverses et avec une physionomie propre, une série d'illustres capitaines : les Bayard, les Turenne, les Fabert, les Drouot, et de nos jours le loyal soldat qui, après s'être montré aussi constant dans les revers que modeste dans la bonne fortune, tient en ce moment les destinées de son pays (1).

C'est à la faveur d'une trêve conclue entre Charles de Blois, son seigneur, et Jean de Montfort, que du Guesclin est venu mettre son épée au service de Charles encore régent. Voici dans quelles circonstances l'attention du prince s'est portée sur lui.

Le duc attaquait le château de Melun, détenu par les Navarrais. Il venait de commencer sa guerre contre Charles le Mauvais, décidé à mettre hors d'état de nuire cet ennemi domestique qui avait tant contribué à aggraver les suites du désastre de Poitiers par ses intrigues et ses connivences avec Marcel, — l'ancien roi des Halles, — qui, par ses possessions de Normandie, tenait la porte toujours ouverte aux ennemis du royaume. Or, le régent se trouvant ainsi de sa personne devant Melun, suivait des yeux, appuyé à une fenêtre, les attaques que

(1) Le maréchal de Mac-Mahon, président.

ses gens dirigeaient contre la tour principale, et il se décourageait de voir leurs efforts infructueux.

D'après un chroniqueur contemporain, il se livrait à ce monologue qui peint au vif les difficultés et les angoisses de sa situation : « Haa ! doulx père Jésus-Christ, disait-il, or, est bien le royaume confondu, car le roy, mon père, est détenu prisonnier en Angleterre, au servage du roy Anglais qui à nous deust bien être tenu par raison, et le deussiez battre, et il nous a battus et tient plusieurs de nos chateaulx où il a mis ses gens. Et ceux qui, âmes et escus me deussent être, se sont contre moi esmus ; tellement que je ne say où aller. Haa ! noble royaume de France, quand seras-tu remis sus à l'honneur de la fleur de lys ? » Et il priait le ciel de lui envoyer de bons serviteurs, des serviteurs semblables aux douze pairs de Charlemagne, pieux et vaillants comme Roland et Olivier, sages et de bon conseil comme le duc Nayme.

Et c'était au moment même où il formulait cette prière, que le ciel l'exauçant lui mettait sous les yeux l'homme de guerre dont il avait si grand besoin, celui qui allait mériter d'être encore célébré à la manière des héros des légendes cycliques, malgré le caractère historique et déjà moderne de sa vie et de ses exploits. Armé d'une échelle, Du Guesclin la dressait contre la muraille et y montait résolument, en disant qu'il allait aux créneaux s'aboucher au Bascon (le Bascon, ou bâtard, Du Mareuil, était le commandant de la tour). Bertrand touchait au sommet, quand une grosse pierre l'atteignant, l'entraînait au fond du fossé heureusement vaseux. Le régent s'enquérait de ce chevalier dont l'audace et la présence d'esprit l'avaient vivement frappé. Et lorsqu'il le savait remis des suites de sa chute, il le faisait appeler auprès de sa personne. Reconnaissant le génie sous cette rude et commune écorce, il lui faisait don de la seigneurie de Pontorson, et n'hésitait pas, à lui confier le soin de ses affaires en Normandie avec la direction de sa guerre contre Charles le Mauvais.

Sire Bertrand Du Guesclin ne tarda pas à justifier la confiance

du Régent. Il avait déjà repris Mantes, Meulan et Roleboise et débarrassé tout le cours de la basse-Seine (8 avril 1364), lorsque le roi Jean trépassa de ce monde en Angleterre. La nouvelle de cette mort rendit l'audace et la confiance au roi de Navarre. Ayant reçu des renforts qui lui arrivaient par Cherbourg, sous la conduite de sire Jean de Grailly, surnommé le captal de Buch, célèbre aventurier gascon et galant chevalier, formé à l'école de Chandos et du prince de Galles, il ne songeait rien moins qu'à marcher sur Paris et à venir à Reims empêcher le couronnement. Il importait de le prévenir par un coup vigoureux. Charles V en chargea sire Bertrand.

Du Guesclin, avec les pouvoirs de maréchal de la Normandie, se rend à Rouen en toute hâte, *jurant* Dieu *qu'il ferait les Anglais courroucier, ou il serait occis en bataille.* Il s'empressa de faire son *mandement*, c'est-à-dire de réunir et d'organiser des forces.

Ces préparatifs méritent quelque attention. Ce n'est plus aux contingents féodaux que l'on a principalement recours. à la publication du ban et de l'arrière-ban, à l'appel des vassaux et des vavassaux comme aux âges précédents. Charles V envoie à Du Guesclin ce qu'il a sous la main de vassaux ou hommes-lige, tels que le comte d'Auxerre, le sire de Beaujeu, le vicomte de Beaumont, le sire Enguerrand d'Hennedin, le seigneur de Ramburg, le sire de Sempy, auxquels s'adjoindront ses chevaliers de Normandie, Thierry de Bournonville, Jehan de Caux, Guillaume Tranchant de Granville, le sire de Villequier, Robillard de Frontebos, etc. Mais l'on s'adresse surtout à un autre élément qui devient de plus en plus considérable et avec lequel s'introduit une nouvelle tactique. L'on s'adresse aux grandes compagnies, à ces *routes* de gens de guerre demeurées depuis Poitiers sur le royaume qu'elles dévastent, et qui deviendront les *lansquenets* et les condottieri des quinzième et seizième siècles. Louis de Hanequerques amène ses Flamands, Arnould de Cervolles, surnommé l'*Archiprêtre*, ses Bourguignons, le sire d'Albret envoie ses Gascons. Nous voyons aussi figurer dans

cette armée ce qui est le véritable germe, le premier rudiment des armées nationales, ce sont quelques contingents des communes picardes amenées par messire Beaudouin d'Anequin (ou d'Henhequin), grand-maître des arbalétriers. La bonne ville de Rouen fournit également nombre des siens.

De Roen y ot maint bon bourjois armé
Et maint bon arbalétrier hardy et redoubté (1).

Tout cela réuni forme à peu près onze cents combattants, non compris les varlés et suivants.

De leur côté, le roi de Navarre et le captal de Buch ne sont pas oisifs. Ils font en toute hâte leur *assemblement* à Évreux. Leurs forces se composent d'éléments à peu près semblables. Ce sont les gens du sire de Saulx, banneret du royaume de Navarre, les vassaux ou hommes-lige de Charles le Mauvais, tels que Bertrand du Franc et le bascon ou bâtard de Mareuil, son cousin, et les seigneurs normands, qui, compromis vis-à-vis du roi de France, se sont attachés à sa fortune, tels que Pierre de Sacquainville et Guillaume de Gauville. Ce sont les aventuriers gascons amenés par le *Captal* et ceux de Jehan Jouel, un chevalier d'Angleterre tenant au pays normand la plus grande *route* de gens d'armes et d'archers. La ville d'Évreux, fort dévouée à son seigneur, fournit cent vingt jeunes gens armés. Les forces du captal se trouvent ainsi portées à sept cents lances, trois cents archers, et cinq cents hommes *aidables*.

En ce moment, Charles V arrivait à Reims et y faisait son entrée, escorté des ducs de Brabant et de Bourbon, du comte de Hainaut et de tout le haut baronage du royaume, accourus pour célébrer les fêtes du sacre, qui devaient avoir lieu à la Trinité en suivant.

Sire Bertrand se met aux champs le lendemain des fêtes de la Pentecôte, voulant lui aussi, de son côté, honorer dignement son seigneur le roi en son joyeux avènement. Il est envoyé et

(1) Cavellier.

grandement festoyé à son départ par les bourgeois de Rouen qui s'empressent sur son passage, pour contempler le brillant appareil des gens de guerre, les beaux harnais, les armures luisant au soleil, les bannières et les pennons flottant au vent, mus aussi par un sentiment nouveau qui commence à s'éveiller dans les âmes, ce sentiment qui deviendra le *patriotisme*. Leurs vœux et leurs acclamations accompagnent les nobles seigneurs de France. Ils encouragent ceux des leurs qui vont combattre et qu'ils ne voient pas s'éloigner sans grande émotion.

Dames et damoiselles ont au départir ploré,

nous dit naïvement Cuvelier.

La petite armée s'avance dans la direction d'Evreux. Elle marche avec précaution. Dix coureurs ont été envoyés en avant, et rendez-vous leur a été donné à la Croix-Saint-Leufroy et à Cocherel. Les Français côtoient, par la rive droite, la Seine, semée d'îlots en cette belle partie de son cours, et bordée sur l'autre rive par la forêt de Rouvray. Beaudoin d'Anequin et ses arbalétriers sont en tête. Viennent ensuite le comte d'Auxerre et le vicomte de Beaumont avec la fleur des chevaliers de France; puis l'Archiprêtre avec ses Bourguignons et sire Bertrand avec ses Bretons. Les Gascons du sire d'Albret, conduits par le sire Amanieu de Pommiers et le Soudich de la Trau, ferment la marche. Toute cette file ondoyante et variée fait grande hâte. La journée est resplendissante, une belle journée d'été. La joie et la confiance sont dans tous les cœurs.

D'acquerir grand honnor étaient desirant (1).

Sire Bertrand ne cesse d'entretenir ces bonnes dispositions par sa belle humeur et ses vaillants propos.

A Pont-de-l'Arche, l'*ost* (l'armée) s'arrête. On y fait ce que nous appellerions la grande halte. Les Français prennent de la nour-

(1) Cuvelier. — *Chronique de Duguesclin.*

riture, font referrer les chevaux, fourbir ou retremper les armes; ils en achètent même de nouvelles que des ouvriers du lieu viennent leur offrir : haches, dagues et épées. Puis une sorte de revue est passée par messire Bertrand et les principaux seigneurs.

Belle chose à veoir était certainement;
De la clarté des armes tout le temps en replent (resplend).

Sire Bertrand se porte de rang en rang. Il exhorte les siens avec son éloquence familière et saisissante; il fait appel aux sentiments les plus puissants sur leurs âmes; et pour qu'ils soient prêts à bien mourir il les engage à aller se confesser.

« Mes enfants, ayez voulenté de acquerre la gloire des Saints Cieulx où doivent venir tout loyal chrétien qui au service de leur seigneur et pour leur pays défendre, veulent exposer leur corps. Si vous prie bonnement que si a nul de vous qui se sente en péchié mortel, qu'il se voist confesser aux Cordeliers. Car j'ay oy retraire à plusieurs clercs que Notre Seigneur dist en l'Escriture que pour un pécheur en meurent plus de cent... » Ils suivent son conseil et vont tous se confesser, se disant : « Si Bertrand ne sceust bien de vray que nous deussions rencontrer les felons Anglais, il ne nous dist jà tels mots. » Ils quittent Pont-de-l'Arche reconfortés et en grande *voulenté* de combattre. La petite armée s'avance sur les champs et chevauche à travers les riches plaines qui s'étendent entre la Seine et l'Eure; puis se rapprochant de cette dernière rivière elle gagne la *Croix-Saint-Leufroy*, belle abbaye dont il reste à peine aujourd'hui quelques vestiges. Là, on s'arrête de nouveau pour se reposer et se rafraîchir. Les varlés se répandent dans la contrée et cherchent quelques victuailles. Mais le pays est désert et les chaumières vides. Ils ne rapportent de leur recherche que des cognées de bucherons dont nous les verrons, du reste, faire bon usage.

Du Guesclin reçoit en cet endroit le premier rapport de ses

coureurs ! Ils n'ont pas de nouvelles du Captal ; ils n'ont pu le découvrir sur les champs et personne ne s'est présenté pour leur dire où il se trouve. Seulement ils savent de certain qu'il est sorti d'Evreux à la tête de treize cents Anglais, bons jouteurs. Bertrand, qui connaît le Captal, redoute quelque embûche. Il encourage de nouveau les siens : « Ayez bon cœur et hardi, leur dit-il ; et s'il n'y a nul couart qui ait doubte de sa pel, je lui donne conjié de s'en aler en sa maison. Car je say bien que nous aurons prochainement l'estour, et s'il y a celui, ne vieil, ne jeune, qui se mette au fuyr, par Dieu, je le feroi pendre par le hasterel. — Nenni, nenni, Bertrand, répondent tous les Français, nous vivrons ou mourrons avecque vous. » — Après avoir renvoyé ses coureurs à la découverte, Du Guesclin établit son camp pour passer la nuit sur les champs entre l'Iton et l'Eure, sa gauche s'appuyant à l'abbaye de la Croix-Saint-Leufroy.

Sire Bertrand voit bientôt revenir ses coureurs. Ils ont enfin découvert la présence des ennemis...

Le Captal n'était pas loin en effet, comme bien le supposait messire du Guesclin. A la nouvelle que les Français chevauchaient pour le venir combattre (un de ses espions, le héraut Faucon, était venu dès l'aube le lui apprendre), il s'était aussitôt mis en marche ; il venait avec les contingents réunis de Vernon, de Pacy et d'Evreux, de manière à couvrir ces trois villes. Il avait laissé le sire de Lorgery à la garde d'Evreux et envoyé messire Guy de Gauville du côté de Conches, pour observer et faire *frontière* au besoin. Lui s'avançait en avant de Pacy-sur-Eure par les bois, prudemment, lentement, sans noise ni cris, son de cors ni de trompettes, espérant surprendre son adversaire dans quelque position défavorable.

Dès la matinée (mercredi 15 mai), il avait atteint les hauteurs boisées dominant Cocherel et s'y était établi.

Voici d'après *Froissart* quelles étaient ses dispositions. Le *Captal* avait partagé ses forces en trois *batailles;* les harnais et les bagages avaient été laissés en arrière vers un petit bois. Jehan Jouel et ses Anglais, tous hommes d'armes et archers,

formaient la première bataille. Le *Captal* lui-même était à la tête de la deuxième, quatre cents hommes d'armes environ, parmi lesquels le sire du Saulz, banneret du royaume de Navarre, et les chevaliers normands Guillaume de Gauville et Pierre de Sacquainville. La troisième, qui comptait aussi 400 armures de fer, était sous les ordres du bâtard de Mareuil, de Mgr Bertrand ou Bertauld du Franc et de Mgr Sanche Lopez. Les Navarrais étaient rangés de front sur la montagne en appuyant leurs ailes sur les bois. Le pennon du Captal, toujours d'après Froissart, est élevé sur un fort buisson d'épines pour servir au besoin de point de ralliement, et 60 hommes d'armes bardés de fer demeurent à sa garde.

« Ne se devoyent partir, ne descendre de la montagne pour chose qui advenist; mais si on les voulait combattre qu'on les allât là querre. »

Le jeudi 16 mai, dès le point du jour, les Français, prêts à l'action, passèrent le pont de Cocherel et vinrent se former dans les prés, sur la rive droite de l'Eure, vis-à-vis des hauteurs occupées par les Navarrais. Bertrand formait le centre avec ses Bretons. A droite, se tenait le brillant comte d'Auxerre avec la fleur des chevaliers de France et de Normandie, avec les arbalétriers de messire Beaudoin d'Anequin et les Flamands de sire Louis de Faukerques, se trouvant ainsi faire face à Jehan Jouel et à ses Anglais; à gauche, les Bourguignons de l'Archiprestre, à côté desquels les seigneurs de Chalon, de Beaujeu, Hugues de Vienne et quelques autres avaient planté leurs bannières. Les Gascons forment l'arrière-garde. Les sires Armanieu de Pommiers, le Soudich de la Trau, Petiton de Courton en sont les *souverains* et *meneurs*. Du Guesclin exerce le commandement supérieur, non pas tant en sa qualité d'officier du roi que par l'ascendant de son expérience et de son génie, et en vertu du libre choix des autres chevaliers. D'après Froissart, qui ne peut se faire à l'idée d'un petit gentilhomme breton commandant aux grands seigneurs du royaume, les principaux chevaliers réunis en conseil auraient

songé tout d'abord à choisir le comte d'Auxerre, ce seigneur du plus haut lignage, pour être chef et souverain pendant la bataille. Ce serait sur le refus du jeune comte, se trouvant pour la première fois en semblable rencontre, que l'on serait revenu à messire Bertrand, le plus *appert* des capitaines présents, et que l'on serait convenu de suivre sa bannière et de pousser son cri de guerre : « Notre-Dame Guesclin ! » Mais Froissart est le seul à donner ce détail.

L'*Archiprêtre* n'est pas de sa personne à la tête de sa *route*. Nous l'avons vu s'éloigner avant l'apparition des Navarrais sous prétexte d'aller à la découverte. Il ne doit rejoindre les siens qu'après la bataille; conduite équivoque, qui témoigne d'une fidélité chancelante et qui prouve combien Charles V avait besoin de vaincre pour raffermir les dévouements et inspirer confiance dans sa fortune.

Les deux armées restent ainsi en présence jusqu'après le coucher du soleil. Le Captal ne veut se départir de son fort. Il s'y maintiendra plutôt plusieurs journées, ayant des vivres en abondance et espérant que la pénurie où sont les Français les forcera à déloger. Sir Bertrand, de son côté, ne veut non plus aller l'assaillir. Il se rappelle le récent désastre de Brignais où le duc de Bourbon, à la tête d'une brillante chevalerie, s'est fait déconfire pour avoir attaqué la *grande compagnie* dans une position semblable. Sire Bertrand essaie de piquer l'honneur de son adversaire.

Il cherche à reveiller chez lui la fibre héroïque et chevaleresque. Il lui dépêche un de ses hérauts d'armes pour lui offrir la bataille. S'il accepte, sire Bertrand lui livrera une espèce de terrain de trois traits d'arc au delà de la rivière; ou s'il le préfère, qu'il descende et encoure contre lui trois coups d'épée ou de lance. Qui sera abattu sur le sable livrera la place à son adversaire. Mais le captal n'y veut entendre. Fort appert homme d'armes et vaillant chevalier, mais non plus à la manière des compagnons d'Arthur, il ne se départira pas d'avantages positifs pour se confier aux hasards d'un combat singulier... « Gentil

héraut, dit-il à l'envoyé, je connais bien Bertranz et sa voulenté; j'assemblerai à lui et descendrai aussi quand il me plaira. Mais il n'est pas temps, car j'entends un secours qui sans faillir me viendra. »

Le temps s'écoule, la chaleur devient intense, la situation n'est plus tenable pour les Français accablés sous le poids de leurs armures. « Plusieurs se pâmèrent par faim qu'ils avaient, dit d'Estouteville; il fallait en finir ou déloger.

A la neuvième heure du jour (vers 3 heures de l'après-midi), Sire Bertrand réunit en conseil ses principaux chevaliers. Il a enfin trouvé un stratagème qui lui paraît propre à amener la bataille, connaissant les dispositions, surtout la jactance et la présomption des Anglais. Voici comment il l'entend et comment il expose son dessein à ses chevaliers :

« Je me suis avisé, leur dit-il, comme nous le ferons; nous monterons trestous à cheval et ferons trapasser tout notre harnois et sommage que les varlés merront devant; nous passerons cette rivière et feronssemblant que nous nous enfuyrons. Et quand li Anglois nous verront ainsi deslogiés ils cuyderont que nous nous en veuillons fuyr de grand paour. Si descendront à val, et lors nous retournerons à eux à force de chevaux et bannières déployées; et soyons trestous prêts, et qu'on le die, et fasse assavoir à tous les compagnons... »

L'exécution commence sur le champ. Les chevaliers revenus à leurs *batailles* indiquent à chacun son rôle. Les préparatifs se font avec grandes démonstrations. Puis le mouvement se prononce. Varlés, harnois, équipages commencent à défiler et à passer le pont. Puis les *batailles* elles-mêmes s'ébranlent et se mettent à suivre. A cette vue, les Anglais n'y peuvent tenir.

Ils courent au captal... — Français s'en vont lui disent-ils; n'osent plus demorer... » Le captal n'en veut rien croire... « Si fait, disent les Anglais, bien les povons deci veoir et regarder. » Et montant sur une roche, ils lui montrent les Français gagnant l'autre bord. « Lors, dit le captal, il nous faut avaler; aujourd'hui je verray Bertrand du Guesclin entièrement déshonorer

et le mettray en tel parti qu'il n'osera plus oncques montrer devant prince. » Pierre de Sacquainville, plus défiant, veut arrêter le mouvement et demeurer sur la montagne ; Mancion de Brambosc, un rusé Breton, prédit que Bertrand, l'enragé, fera une prompte retournée. Johan Jouel se moque de leurs apprehensions.

« Si de lui vous doubtez, se n'y mettez le piè ; cil qui n'a point d'argent, n'a que faire au marchié. » Et il se précipite dans la descente à la tête de sa *route* en criant : « Saint-Georges ! Celuy qui m'aime cy me suive ! » Le captal se voit ainsi arraché bon gré mal gré de son fort. Grande à cette vue est la joie de sire Bertrand. S'adressant à Thiébaut du Pont, un vaillant escuyer breton qui chevauchait à côté de lui :

« Thiébaut, lui dit-il, nous tendons à la roiz. Voici les oiseaulx pris, ils avalent tout droit... » Lorsqu'il les voit au bas de la montagne et déjà sur les prés, il donne le signal. Son héraut sonne hautement de la trompette, de manière à être entendu des plus éloignés. Tout l'*ost* des Français s'arrête. Ils font volte-face et courent à toute bride, tête haute et bannières déployées, se remettre en ordonnance sur les prés avec grandes clameurs et bruyantes fanfares.

> Quant li Anglois virent l'a retournée,
> Lors furent esbahis plus que beste esgarée »

Le captal eût volontiers regagné son poste sur la montagne. Mais il n'en avait le loisir. Obligé de combattre, il en prend vaillamment son parti. Après avoir rétabli ses *batailles*, il s'adresse aux siens, ranime leur courage en leur montrant leur supériorité numérique et en même temps la nécessité où ils se trouvent de vaincre ou de périr : *Ils vendront chèrement leur vie et ne se laisseront pas prendre comme lièvres en fuyant.* Il les reconforte en leur faisant donner de la nourriture, en leur faisant prendre la *soupe au vin*. Tandis que les Navarrais ont ainsi du bon vin à boire, les Français n'ont pour se désaltérer que l'eau de la rivière. Des femmes qui ont suivi l'*ost* leur en

apportent, auxquelles Bertrand s'adressant : « Or avant, fillettes, la plus pauvre de vous sera riche à cette fois. » Le captal essaie d'entrer en pourparlers pour gagner du temps, sachant qu'un secours doit lui être envoyé. Il va jusqu'à faire proposer à sire Bertrand de lui faire part de ses vivres s'il consent à se retirer. Ce à quoi du Guesclin repond : « Nous irons à lui, s'il ne vient premier à nous ; car, se dieu plaît,

Du castal de Buef mangeray un quartier,
Non, je ne veux anuit autre chair à mengier. »

Et il fait avancer ses batailles. Tous ont mis pied à terre. Ils marchent lance au poing et les escus sur le dos. Depuis les imprudentes chevauchées qui ont causé nos désastres, on ne se hasarde plus à attaquer à cheval surtout lorsque l'on a devant soi des archers anglais.

Notons ce trait qui prouve la persistance des mœurs héroïques et nous rappelle les héros de Vasse ou de Théroulde, voire même ceux d'Homère. Un chevalier anglais, pour faire montre de sa vaillance, est sorti du milieu des siens ; il se présente au devant des Français en brandissant une lourde épée. Il défie le plus brave à jouter contre lui. Tous veulent lui courir sus. Bertrand désigne Roland du Bois, un *bon escuyer*, lequel, sortant des rangs, se précipite sur l'Anglais d'une telle violence que du premier coup il le jette par terre *laidement navré*.

Cependant, les archers anglais, passant par les intervalles, se sont déployés sur le front des *batailles*. Ils se mettent à faire pleuvoir une grêle de traits. Les Français continuent d'avancer, se maintenant en grand ordre, « si noblement armés et de si *belle montre*, dit d'Estouteville, qu'il semblait que ce fussent de *droits anges*. » A travers ce nuage qui se dissipe promptement, ils parviennent à joindre les Navarrais, et ils les abordent au bruit des fanfares et aux cris répétés de : « Notre-Dame-Guesclin ! « De belles appertises d'armes, de vaillantes prouesses s'accomplissent sur toute la ligne.

Le Bascon de Mareuil, Jehan Jouel, Pierre de Sacquainville

et surtout le captal de Buch se distinguent parmi les Navarrais. Parmi les Français, le vicomte de Beaumont, le comte d'Auxerre, Beaudoin d'Anequin, se montrent des modèles de chevalerie. Sire Bertrand y déploie la plus grande vaillance, et au milieu des émotions et des péripéties du combat il se montre un véritable général. Il se porte partout où les siens paraissent faiblir. « Guesclin! en avant, mes amis, leur crie-t-il, nous avons un nouveau roi; que sa couronne lui soit bien estrénée! »

Et à sa voix, ceux qui faiblissent reprennent vigueur. Thiébaut du Pont tient une épée à deux mains et charge sur les Anglais avec fureur. Son épée venant à se rompre, un serviteur breton lui passe une hache d'armes. Du premier coup il frappe un chevalier anglais d'une telle force, qu'il n'y a mailles, gorgères ou camail qui tiennent. Sa tête va rouler au milieu des siens. Il faut signaler aussi le chevalier Vert, l'ami et le compagnon du comte d'Auxerre, le Bègue de Villaine, le sire de Sampy; messire Enguérand d'Anedin.

Les Navarrais font bonne contenance et résistent vaillamment. Ils chargent avec vigueur pour repousser les Français. Les premiers qui succombent sous leurs efforts sont le sire de Bettencourt et sire Regnault de Beurnonville qui vient d'être fait chevalier sur place. L'arrogant Bascon de Mareuil se croit déjà victorieux, il crie au milieu de la mêlée comme *forcené* : « Ah! Bertrand, où êtes-vous allé? Vous cuidiez à matin avoir trouvé poucins. Mieux eût valu que vous feussiez accordés à nous. » Du Guesclin l'entend et se porte vers lui comme un lion crêté. Il le frappe d'une telle force qu'il le jette par terre, et il l'eût mis à mal si nombre d'Anglais ne fussent accourus à son aide. La mêlée devient terrible autour de Bascon qui finit par être dégagé par les siens. Partout *dure et aspre* est la bataille. Les Français ont beaucoup à souffrir. Ils perdent presque au même instant deux nobles barons qui se sont laissé emporter par leur audace et se sont trop abandonnés sur les Anglais, à savoir le vicomte de Beaumont et messire Beaudoin

d'Anequin, grandement regrettés de toute la baronnie. Le grand-maître des arbalétriers tombe sous les coups du Bascon de Mareuil. Mais le comte d'Auxerre et le chevalier *Vert* donnent un tel assaut au bascon qu'ils le *livrent à mort* en la place.

Jehan Joucl, le présomptueux Anglais qui avait entraîné le captal hors de son fort, s'efforçait de racheter son imprudence par de merveilleuses prouesses; mais il se porte trop avant parmi les Français; il reçoit deux coups d'épée dans les flancs. L'on s'acharne sur lui *à force de dagues et de couteaux* et on le laisse mourant sur le pré.

La lutte se maintient avec des alternatives diverses. Un moment les Français perdent du terrain et semblent fléchir. Mais des coureurs arrivant de dessus les champs auprès de sire Bertrand lui disent de ne pas se décourager, qu'il lui vient un secours de *sept vingt* combattants. Cette nouvelle ranima le courage des Français, mais bien que ce secours ne fût pas pour eux, mais pour leurs adversaires, ce « nonobstant, dit d'Estouteville, ils se boutèrent tellement ès Anglais et de *si grande force et raideur qu'ils les firent à cette fois tous ressortir* et leur occirent quantité de leurs gens, parmi lesquels Robert de Sart, Rainsement l'Allemand, un chevalier anglais fort estimé, Josequin, et Pierre de Londres, neveu du grand Chandos. » Ils se portent d'une nouvelle ardeur à l'assaut des *batailles* navarraises. Leur principal effort est dirigé vers le captal. Le vaillant capitaine Bascon maintient la résistance avec une énergie désespérée. Il combat de sa personne avec rage, comme un sanglier aux abois. De sa redoutable hache d'armes il fait le vide autour de lui. Là périrent parmi les nôtres Jehan de Sérarpot, Jean de Caux, Pierre de Lépine et Guillaume Tranchant.

Sire Bertrand désespère d'entamer et de rompre les *batailles* de son adversaire en les attaquant de front. Il se voit obligé d'avoir recours à l'un de ces moyens que ne manque jamais de lui fournir dans les moments critiques son esprit inventif.

Sur son avis, un de ses chevaliers, Huystace de la Hussoie,

capitaine d'une compagnie de deux cents lances, se retire de la mêlée, gagne avec ses gens par un détour à travers une vigne en friche une haie très épaisse qui s'étendait derrière les Anglais. Arrivé là, il perce la haie en criant : « Notre-Dame Guesclin ! » et il tombe sur les derrières des ennemis. Pris à l'improviste, les Navarrais, ayant par devant Bertrand et les siens sur les bras, ne peuvent se retourner pour faire face à cette nouvelle attaque. Ils sont massacrés presque sans défense. Les gens d'Huystace lèvent leurs armures, leur donnent de leurs épées dans le dos et les percent d'outre en outre.

Plus dru les abataient que li leux le mouton
. . . . . .
Là criaient Anglois courroucés et dolent
Et versaient à terre navrés villainement.

Le captal ne peut parer à ce nouveau danger, étant lui-même serré de plus en plus vivement par les Bretons de sire du Guesclin, par les Français du comte d'Auxerre et aussi par les Gascons qui sont venus à la rescousse. Entouré d'assaillants, il ne sait plus au quel entendre ; il n'a plus la liberté de ses mouvements. Thiébaut du Pont, le voyant dans cette situation critique, fend la presse qui l'enserre, se jette sur lui, le saisit à bras le corps et empoigne la *chevesche* de son riche haubert. Ne pouvant faire usage de son épée, le captal se défend avec sa dague, frappant de tous côtés et se démenant comme diable d'enfer. Mais Thiébaut ne lâche pas prise. De tous côtés, les coups pleuvent sur le malheureux capitaine, à tel point qu'il ne voit ni n'entend : « Sire, rendez-vous, lui crie Thiébaut, le besoin vous en prend. »

Messire Bertrand survient : « Captal, rendez-vous, ou bien vous êtes mort ! » Quand il entend et reconnaît le vaillant Breton : « Haa, dit le captal tristement, or voy-je bien qu'il demeure souvent de ce que le fol pense. Beau sire, je me rends à vous, puisque ainsi va. » Et il se reconnaît son prisonnier. Pierre de Sacquainville tend aussi la main en disant qu'il se

rend. Tout ce qui résiste encore suit leur exemple. Et la bataille finit ainsi, des Anglais ou Navarrais tout étant deconfit, pris ou tué.

Froissart nous présente les derniers événements de la journée sous un jour différent. Il ne fait aucune mention de la diversion opérée par Huystace de la Hussoie sur l'avis de du Guesclin. D'après lui, l'honneur du succès revient aux Gascons. Voici ce dont ils se sont avisés :

Ayant remarqué au commencement de l'action que le pennon du captal était laissé en arrière sur un buisson, gardé seulement par quelques chevaliers, ils ont formé le dessein de s'en emparer. En même temps, la pensée leur est venue de s'emparer de la personne même du captal, comprenant que tant que cet habile et vaillant chevalier serait sur place on ne pourrait se croire vainqueur. Ils décident qu'un certain nombre des leurs ne devra entendre à autre chose qu'à percer jusqu'à lui, à le saisir et à l'emporter à *sauveté* sans attendre la fin de la bataille. Leur double projet s'exécute. Trente chevaliers gascons montés sur *fleur de coursiers*, pendant que le reste des leurs s'adresse au pennon, poussent au plus fort de la mêlée, rompent la presse par force de leurs chevaux et arrivent jusqu'au captal où il *se combat* à pied terriblement. Ils l'enterrent, paralysent ses mouvements et, le saisissant, ils l'emportent au milieu d'eux. Les Navarrais ont beau crier : « Rescousse au Captal ! » ils ne peuvent le délivrer tant est rapide cet enlèvement. Le découragement et le désordre se mettent alors dans leurs rangs. Ils veulent se rallier au pennon de leur seigneur. Mais là où ils le cherchent, ils ne trouvent que des ennemis, les Gascons de sire Amanieu de Pamiers, qui, après *dure et aspre* bataille, ont conquis cet étendard et l'ont abattu. Dès lors la résistance cesse complètement de leur côté. Tous sont massacrés ou faits prisonniers.

C'est ainsi, d'après Froissart, qu'est amené l'heureux dénouement du drame de Cocherel, grâce à la sagacité et à l'audace des Gascons. Ce récit a quelque chose de plus extraordinaire,

de plus saisissant. Mais il nous est par là même suspect. Nous savons le faible de l'habile chroniqueur pour les circonstances de ce genre. Nous savons aussi qu'il n'aime pas du Guesclin. Du Guesclin est l'homme des Valois, et Froissart est de cette France du Nord encore attachée aux Plantagenet, et ne voyant pas encore en eux l'ennemi national, l'étranger. Et puis sire Bertrand est de trop petite lignée. Les héros de Froissart sont les grands seigneurs, les princes et particulièrement le prince de Galles.

Ce qui nous fait surtout douter de sa véracité dans cette circonstance, c'est qu'il est le seul à nous raconter cet exploit des Gascons dont ni Cuvellier, ni le continuateur du moine de Nangis, ni d'Estouteville ne soufflent mot. Pour ces derniers, de même que c'est un stratagème de du Guesclin qui a amené la bataille, c'est une manœuvre de du Guesclin qui en détermine le succès.

Et tout ce que nous savons de la vie du grand connétable confirme leur sentiment.

Quoi qu'il en soit, la place demeure finalement aux Français, non sans pertes cruelles, nous l'avons vu.

Ils ont surtout à déplorer la mort du grand-maître des arbalétriers, un *appert capitaine*, et celle du vicomte de Beaumont, *encore jeune chevalier et bien taillé de valoir encore grand chose*.

Du côté des Navarrais avaient péri le sire de Sauls et foison de ses gens. Jehan Jouel était prisonnier et mourant. Pierre de Sacquainville, Guillaume de Granville, Geoffroy de Roussillon, Bertrand de France et une foule d'autres étaient également prisonniers, tout ce qui n'avait pas péri ayant dû se rendre.

L'on commençait à respirer ; déjà l'on s'occupait de ses prisonniers : on donnait des soins aux blessés avec cette générosité introduite avec les mœurs chevaleresques ; déjà même une partie des Français avaient repassé la rivière et regagnaient leur logis, foulés, harassés, lorsque l'un des coureurs de sire Bertrand vient en toute hâte le prévenir qu'une nouvelle

troupe d'ennemis se montre sur les champs. « Han ! dit Bertrand, je croyais que ce fût l'archiprêtre qui nous a tourné *le dos moult laidement.* » C'étaient les gens de sire Guy de Graville, envoyés d'abord en observation du côté de Conches et qui accouraient au secours du captal, ceux dont on avait signalé l'approche pendant la bataille et qu'on avait pris pour les Français. Ils débouchaient environ deux cents lances par le petit vallon de Jouy-sur-Eure, et venaient à toutes brides. Du Guesclin arrête ses gens et les fait retourner.

« Or, avant, mes amis, leur dit-il, il nous convient hastivement combattre ces Anglois et les enclore en telle manière, mais qu'il n'en peust un tout seul retourner à sauveté. » On enlève les armes aux prisonniers et les chevaliers et hommes d'armes remontent à cheval. Ils se mettent en belle ordonnance et vont assaillir les nouveaux venus. Les gens de messire Guy de Graville, voyant ce mouvement et entendant les cris répétés de : Notre-Dame Guesclin ! n'apercevant nulle part les Navarrais, mais seulement quantité de morts sur les prés, comprennent que les leurs ont perdu la journée. Ils veulent tourner bride et s'enfuir. Mais ils n'en ont le temps. Ils sont tellement enclos que bien peu réussissent à s'échapper. Le vieux poète Cuvellier leur fait adresser par sire Bertrand ces mots qui peignent bien la situation et présagent la mission que doit remplir le vaillant Breton :

Alez-vous-en, dit-il, fole gent esgarée !
Diables, vous ont mis en cette contrée.
Maudit soit qui en a fait telle assemblée.
Bien est France par vous d'ennemis encombrée.
Oncque not roy en France puisque fu chrestiennée
Qui trouvast son royaume ou sa terre peuplée
De si mauvaise gent qu'il en a cette année.
Mais si je vis longtemps, elle en iert délivrée.

Ce dernier épisode s'accomplit sur le territoire de Jouy-sur-Eure. En creusant en arrière de ce village, on a mis au jour,

il y a quelques années, de nombreuses sépultures renfermant quantité de débris d'armures et d'ornements de chevaliers. (Voir au trésor de Jouy-sur-Eure.)

Cet épisode fut le complément de la victoire, de cette victoire de Cocherel vraiment glorieuse et digne d'être célébrée à l'égal des plus grandes, non pour le nombre des combattants, mais pour l'éclat des prouesses et faits d'armes qui s'y accomplirent, et surtout pour les résultats qu'elle allait procurer.

A Cocherel, droit au mi la vallée,
Fu grande la bataille et fière la mêlée.

répète avec raison Cuvellier. Les contemporains nous la racontent avec admiration et enthousiasme. Nous sentons dans leurs récits cette flamme d'honneur et d'héroïsme qui embrasa les combattants. En les lisant, nous éprouvons des émotions jeunes et vaillantes que ne sauraient exciter au même degré les récits de nos savantes batailles modernes. Nous avons là encore le moyen-âge guerrier, avec l'éclat qu'il revêt sur la fin du quatorzième siècle, avec sa puissance d'action et de vie individuelle commençant, mais ne faisant encore que commencer, à se discipliner et à s'ordonner.

Après l'entière déconfiture des Navarrais, les Français, malgré la fatigue et la faim qu'ils éprouvaient, ne demeurèrent pas sur le champ de bataille. Ils chevauchèrent sur le soir jusqu'à Vernon avec leurs prisonniers. Là, ils purent se réconforter et passer la nuit. Le lendemain, l'on gagna Pont-de-l'Arche où fut enterré Jehan Jouel, mort dans la route. Puis l'on rentra dans Rouen. Il n'est pas besoin de redire l'accueil enthousiaste dont les vainqueurs de Cocherel furent l'objet et les *festoiements et bombances* célébrés en leur honneur.

Sire Bertrand s'empressa de dépêcher vers Reims. La nouvelle de l'heureux événement y parvint la veille du sacre.

On se figure le redoublement de joie et d'éclat qui dut en résulter pour les fêtes. Charles V adressa au ciel de publiques

actions de grâces. Il témoigna hautement de sa reconnaissance à sire Bertrand et à ses vaillants chevaliers. Cette joie se répand par tout le royaume. *Magum gaudium et tripudium coortum est*, dit le continuateur du moine de Nangis, *laudantium dominum qui suos adjuvat, quando placet*. A quels maux, à quels périls l'on échappait en effet! Que serait devenu le royaume si l'on avait encore été vaincu !

Après les fêtes, le roi ne s'arrête que quelques jours à Paris. Il s'empresse de venir en personne dans sa bonne ville de Rouen féliciter et récompenser ses vaillants chevaliers et barons. Par son ordre, des services sont célébrés pour le repos de ceux qui ont *trépassé* en combattant. Des terres et seigneuries sont distribuées aux survivants. Il fait sire Bertrand comte de Longueville et maréchal pour la Normandie. Il frappe en même temps d'un châtiment exemplaire les vassaux de la couronne qui ont pris les armes contre lui. Pierre de Sacquainville est décapité, et Guillaume de Grainville aurait le même sort si messire Guillaume le Baveur, dont il était le prisonnier, ne l'avait déjà mis à rançon. Le captal, n'étant pas né sujet du royaume, est traité avec générosité. Le roi lui rend la liberté sur sa parole et le tient quitte pour sa rançon.

Charles V n'était pas homme à s'endormir sur un premier succès. Profitant de sa victoire pour attirer à lui les gens de guerre, il réunit jusqu'à cinq mille hommes d'armes, et il entreprend de nettoyer l'ouest du fléau des compagnies. Pendant que le duc de Bourgogne avec Jean de la Rivière va guerroyer dans la Beauce et le Maine, Du Guesclin, avec sa petite armée reposée et réorganisée, se dirige vers la presqu'île du Cotentin où il aura bientôt repris aux Navarrais la plupart des forteresses qu'ils y détiennent encore.

Ainsi par la bataille de Cocherel est inaugurée toute l'œuvre réparatrice à laquelle Charles V doit consacrer son règne. C'est, si on peut le dire, en tenant compte de la différence des temps et des circonstances, sa bataille de Rocroy. Il vient d'éprouver l'homme de guerre dont il s'est acquis les services. L'union

entre eux demeurera indissoluble. Le roi, sage, profond et persévérant politique saura préparer, et l'épée de celui qui sera le grand connétable déterminera les résultats. C'est ainsi qu'ils rattacheront la Normandie à la Couronne, qu'ils délivreront le royaume des grandes compagnies en les entraînant en Espagne dans une expédition qui sera comme une nouvelle et dernière croisade. C'est ainsi qu'ils pourront reconquérir une à une, par l'action combinée de la politique et des armes, toutes les provinces perdues. Après qu'on l'aura vu, sur son lit de mort, prendre encore des forteresses, le grand serviteur de la royauté obtiendra la sépulture des rois à Saint-Denis, et Charles V voudra avoir son tombeau à côté de celui de son fidèle sujet; union touchante se perpétuant dans la mort après avoir été si féconde pendant leur vie, pour le bien du royaume et de l'État.

Malgré les désordres du règne suivant et les calamités d'une nouvelle invasion, leur œuvre ne périra pas. Ils auront éveillé et fait grandir le sentiment national. Ils auront introduit pour l'administration et la conduite de la guerre des idées nouvelles. Charles VII reprendra et continuera leur œuvre, lorsque devant Jeanne d'Arc, l'envoyée du ciel, aura fui l'Anglais devenu définitivement l'*Étranger*.

Jeanne d'Arc, Du Guesclin, saisissantes et sympathiques figures héroïques et saintes tout ensemble, bien faites pour être associées dans la gloire et dans le souvenir reconnaissant de la France! Sur le fond si troublé et si orageux de votre âge, vous nous apparaissez entourés de l'auréole du merveilleux et, j'oserai le dire, du divin. Car vous êtes l'éclatante manifestation de la protection permanente accordée par la Providence, depuis Tolbiac, à l'empire des Francs et de l'action du surnaturel dans les grandes crises de notre histoire. Pouvant évoquer des noms comme les vôtres et des souvenirs comme ceux qui se rattachent à vos noms, nous ne saurions désespérer de l'avenir. Nous avons notre mission dans le monde. Après de nouveaux désastres de Crécy et de Poitiers,

Dieu nous ménagera de nouvelles victoires de Cocherel, et de plus grandes encore pour que nous puissions la remplir. De même qu'après les guerres anglaises, la France était réservée pour être le boulevard de l'unité catholique vis-à-vis des envahissements de la prétendue Réforme, de même il faut que nous redevenions, au milieu de la tourmente révolutionnaire qui bouleverse l'Europe, les gardiens de la vérité et de la civilisation.

LE DARWINISME OU L'HOMME-SINGE*

Ils ont voulu pécher avec raison, c'est-à-dire se justifier et se tranquilliser dans le mal. C'est ainsi que Bossuet (1), s'explique l'incrédulité systématique de son temps et les doctrines de ceux qu'il appelle les *libertins*. Cela est toujours vrai. C'est encore ce qui explique le succès des absurdes doctrines matérialistes qui obtiennent si facilement crédit aujourd'hui. Non, ce n'est pas à l'esprit humain, à la raison qu'il faut s'en prendre de ces aberrations. Laissées à elles-mêmes, ces facultés vont naturellement au vrai. Mais trop souvent, hélas ! elles cèdent aux suggestions de la volonté corrompue, elles se laissent gagner aux perversions du cœur et se font ses complices. Le sensualisme dans les mœurs appelle le matérialisme dans les doctrines.

Toutes ces théories dégradantes, qu'on peut dire justement *renouvelées des Grecs*, se présentent aujourd'hui sous un nom nouveau. Un docteur d'outre-Manche ayant brodé sur le vieux thème matérialiste quelques variations fantaisistes et burlesques, elles ont arboré son nom comme drapeau. Et elles ont l'outrecuidance de se présenter comme la science nouvelle, comme la *science* même.

* Cet article a été publié, dans *l'Ordre* et *la Liberté de Caen*, le 14 mars 1877.

(1) Oraison funèbre d'Anne de Gonzague, princesse Palatine.

Heureusement, si leurs adeptes sont nombreux, s'ils peuvent se dire *légion*, ils n'ont ni l'autorité du nom ni le prestige du talent.

Les apôtres du Darwinisme, ce sont les discoureurs de table d'hôte ou d'estaminet, les bohèmes de la presse et du journalisme, tandis que les tenants de la science spiritualiste et chrétienne sont les noms les plus illustres du siècle, les Cuvier, les Agassiz, les Elie-de-Beaumont, les Flourens, les Dumas, etc. Aujourd'hui, c'est le docteur Constantin James qui vient à son tour élever la voix au nom de la vraie science et confondre ceux qui, sans droit et sans mission, prétendent la représenter. C'est lui qui nous fait connaître véritablement son dernier mot sur les grandes questions qui préoccupent l'esprit humain, l'origine du monde, la genèse et les caractères distinctifs des espèces vivantes, la place et le rang qu'occupe l'homme au sein de la nature.

C'est par une exposition nouvelle de l'état de la science sur ces questions qu'il fait bonne justice du Darwinisme, plutôt que par une réfutation directe et une discussion corps à corps, honneur auquel une semblable doctrine n'a vraiment pas droit.

Pour Darwin et son école, le monde et les êtres qu'il renferme ne sont pas l'œuvre d'une intelligence créatrice. La matière s'est organisée elle-même. Tout part d'un type unique. Une sorte de vésicule germinative a été le point de départ de tout être vivant. L'individualité de chaque être a été la conséquence des conditions physiques où a été placé à l'origine l'ovule dont il émane. C'est par une suite d'évolutions et de transformations que les espèces sont arrivées à l'état de perfection où nous les voyons aujourd'hui.

Tout le règne vertébré auquel nous appartenons a pour ancêtre, d'après Darwin, un poisson auquel il donne le nom d'Amphiaxus ; et notre ancêtre le plus immédiat, c'est le singe. L'homme est un singe perfectionné.

A ce roman fantaisiste sur l'origine et la nature des choses, le docteur Constantin James oppose l'histoire et les traditions

de tous les peuples, le récit de Moïse confirmé par toutes ces traditions et, particulièrement, par le récit d'Ovide concernant la naissance et les premiers âges du monde.

Le darwinisme est en opposition avec les vraies données de la science moderne, et reçoit les démentis les plus formels des grandes découvertes de ce siècle. Toute la doctrine de Darwin repose sur la possibilité des générations spontanées. La matière s'organisant elle-même, la vie produite par l'inertie! Quelle contradiction ! quelle absurdité ! Le bon sens et la vraie science protestent par l'organe des Flourens et des Agassiz... Tous les vrais naturalistes proclament qu'à tous ces phénomènes de la nature il n'y a qu'une cause possible : l'intervention de l'esprit. Nul *être vivant n'a pu naître spontanément de la matière.* Les expériences de M. Pasteur ont démontré l'impossibilité des générations spontanées. Il faut nécessairement admettre un Créateur.

L'intervention d'une intelligence créatrice nous est révélée par l'ordre admirable de la nature, par la beauté de l'ensemble et des parties, par l'harmonie et la constance des lois qui gouvernent les astres, qui président à la composition de l'atmosphère et maintiennent l'équilibre des éléments qui la constituent, qui déterminent la structure des corps vivants. En vain, Darwin s'efforce de confondre les lois vitales et les lois physiques, et de faire procéder les premières des secondes. Elles sont dans un antagonisme permanent et ne peuvent coexister que par l'effet d'une volonté supérieure.

Dire que cette intelligence créatrice c'est le hasard, c'est prétendre qu'une cause aveugle peut produire, en tout et toujours, les mêmes effets qu'une cause infiniment intelligente. Soutenir que c'est la nature, c'est confondre l'effet avec la cause, les lois avec le législateur.

Cette intelligence créatrice, c'est donc celle que Moïse a nommée et dont il a retracé l'œuvre. C'est Dieu.

Le récit de l'antique historien de la création a reçu une confirmation éclatante des découvertes de deux sciences nouvelles, la

géologie et la paléontologie, Le grand Cuvier a su lire les annales primitives de notre globe, écrites dans les couches des terrains qui en recouvrent la surface. Ces annales apportent à l'appui du récit de Moïse un témoignage irréfragable, et réduisent à néant la genèse darwinienne. Cuvier a retrouvé dans ces couches des débris d'espèces disparues, qu'il a su reconstituer, et l'ordre dans lequel elles lui sont apparues correspond à celui des créations successives que présente la génèse biblique.

Si la théorie de Darwin était vraie, on devrait trouver des traces de vie à l'état rudimentaire dans les terrains les plus anciens. Il n'y en a pas. La vie n'apparaît que dans les couches les plus récentes et dans des êtres complètement organisés. La paléontologie n'a pas trouvé ces *variétés transitoires* qui doivent jouer un grand rôle dans le système des transformations successives.

L'histoire naturelle ne dépose pas avec moins de force que la géologie et la paléontologie contre le système de Darwin. Toutes les espèces animales actuellement existantes ont une individualité permanente. Elles se reproduisent telles qu'elles ont toujours été et de la même façon. Il en était ainsi pour les espèces disparues. Ce qu'il y a d'identique dans la structure anatomique de tous les êtres, ne prouve pas qu'ils descendent d'un *géniteur* commun, mais dénote seulement de la part du Créateur une parfaite unité de plan.

Par la fixité et l'immutabilité des espèces dans lesquelles les races seules varient, par la difficulté qu'il y a d'obtenir des espèces hybrides, lesquelles ne se reproduisent pas, le règne animal et le règne végétal protestent contre la prétendue loi des transformations successives.

Maintenant, quelle est la place de l'espèce humaine au milieu des autres espèces ? C'est en vain que Darwin veut la faire entrer dans la classe des singes et faire de l'homme un singe perfectionné. Est-il besoin de réfuter cette prétention grotesque ? Chaque espèce a sa caractéristique, et la caractéristique de l'homme n'est pas la même que celle du singe. Le principal ca-

ractère anatomique de l'homme c'est d'être *bimane*. Le singe est quadrumane. Et quelle différence entre les mains de l'un et celles de l'autre !

Le singe ne peut se tenir debout, il est muet; c'est une horrible bête comparé à la dignité et à la beauté humaines. L'espèce humaine est distincte des autres espèces, et elle est une.

Le docteur James réduit à néant toutes les objections élevées contre cette unité par l'école de Darwin. Les différences apparentes que présentent les races s'expliquent par les influences climatériques, morales et sociales. L'espèce humaine a pu se répandre par tout l'univers, malgré les obstacles géographiques qu'on objecte; elle l'a pu grâce à la configuration des continents et des îles. Cette unité est prouvée d'ailleurs par la parenté qui existe entre toutes les langues, et par la fécondité persistante des unions entre toutes les races.

Distingué des autres espèces par ses caractères anatomiques et physiologiques, l'homme s'en sépare bien davantage par ses facultés intellectuelles. Il y a chez lui l'instinct et l'intelligence comme chez les animaux. Mais chez les animaux c'est l'instinct qui domine, tandis que chez l'homme c'est l'intelligence avec son caractère de liberté et de perfectibilité.

Mais c'est surtout par ses facultés morales et religieuses que l'on peut dire que l'homme forme un règne à part dans la nature. Seul il a la notion du droit et du devoir, du bien et du mal. Seul il connaît Dieu et l'adore. Seul il croit et espère en une vie future, où la vertu sera récompensée et le mal puni.

Ces phénomènes intellectuels et moraux ne peuvent être des modifications de la matière. Ils prouvent qu'il y a en nous deux principes : le corps et l'esprit, l'esprit dominant sur le corps. L'homme est plus qu'un *animal raisonnable*, plus même qu'une *intelligence servie par des organes*.

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

C'est par cette éclatante réhabilitation de la dignité humaine, si gravement atteinte par des doctrines comme le darwinisme, qui sont la négation de la science, la négation de la moralité et

de la liberté, que le docteur C. James couronne son œuvre. Il a comme restauré le monument de notre grandeur. Au sommet l'homme se dresse sous le rayon divin, rendant hommage pour l'univers à Celui dont tous les êtres à tous les degrés proclament l'action créatrice et providentielle. — Tel est en son ensemble, autant qu'un sec résumé peut en donner une idée, cette œuvre remarquable.

Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, l'ouvrage du docteur James ne s'adresse pas seulement aux savants, il n'a rien de pédantesque. La science y est mise à la portée de tous, sous la forme la plus attrayante et la plus accessible. Chez l'écrivain, il y a le docteur éminent, et c'est ce qui fait son autorité ; mais il y a aussi l'humaniste et le lettré : il y a l'homme du monde, le causeur aimable qui sait manier le trait et la plaisanterie. Tel et tel chapitre (*Comment le singe est devenu homme*; *n'est-ce pas plutôt l'homme qui est devenu singe?* etc.) valent des scènes de nos meilleures comédies. Le style se distingue par la grâce, le naturel, la vivacité et la transparence. C'est le style de Voltaire au service de la vérité.

L'éminent docteur ne nous en voudra pas, en terminant cet article, d'associer à son nom, dans un commun hommage, celui d'un autre savant qui a été son compatriote et son ami, et dont la perte encore récente a excité les plus justes regrets, celui du P. de Valroger, qui a combattu vaillamment le même combat.

Il est infiniment honorable pour notre pays normand d'avoir donné le jour à ces deux illustres représentants de la science chrétienne contemporaine.

LES FLÉAUX

A PROPOS DE L' « INFLUENZA »*

Si l'influenza fait un peu moins parler d'elle qu'il y a deux ou trois ans, elle fait encore des victimes, et bien grand en a été le nombre depuis quelques mois. Dans nos campagnes déjà si dépeuplées et où s'entassent les ruines par suite de l'émigration vers les villes, cette funeste visiteuse a été précédée, accompagnée et suivie d'autres fléaux, tremblements de terre, choléra, invasion des sauterelles, hiver rigoureux, etc., de sorte qu'en voyant cette progression dans les épreuves, nous pouvons craindre que de plus redoutables ne nous menacent encore.

Devant cette série de calamités publiques qui se succèdent en s'aggravant, comment ne pas s'émouvoir ? Il est naturel de se demander quelle en est la cause, le *pourquoi*, et comment on pourrait les faire cesser.

C'est une croyance universelle, une croyance de tous les pays et de tous les temps, que les grands fléaux sont des châ-

* Cet article a paru dans l'*Univers* le 12 juin 1893.

timents envoyés par Dieu pour *punir les crimes de la terre*, surtout les crimes publics, les crimes des nations. Et que ces grands crimes des nations ce sont les outrages publics à la divinité et à ceux qui la représentent. Pour nous chrétiens, c'est surtout le concours prêté par les nations à l'effort de l'ennemi de Dieu, du grand révolté, Satan, dirigé contre l'œuvre accomplie par le Christ et par le Sacerdoce qu'il a institué, pour le salut du genre humain.

L'esprit divin qui agit dans les sociétés humaines par ce Sacerdoce et y opère l'œuvre *de la grâce*, est le même que celui qui dans la période créatrice agissait sur les éléments et opérait l'œuvre de *la nature* préparant dans le monde matériel le théâtre de l'histoire humaine. Il n'est pas étonnant qu'il ait déposé dans ce monde matériel des éléments et des forces devant coopérer à l'exécution de ses desseins ultérieurs, et qu'il ait prédisposé, entre l'ordre moral et l'ordre physique, de telles relations que les troubles produits dans le premier aient leur contre-coup dans le second, et que les perturbations de celui-ci soient le châtiment des troubles apportés à celui-là.

Les crimes individuels, isolés, les révoltes des particuliers, la justice divine a l'éternité pour les punir. Et ce sont de faibles obstacles que les procédés ordinaires du gouvernement de la Providence suffisent à renverser. Il n'en va de même des crimes des nations, surtout de celles qui sont appelées par une vocation spéciale à être les principaux instruments de l'action divine. Ces crimes sont un sérieux obstacle et ont un grand éclat ; il faut que la répression en soit retentissante et s'accomplisse dans le temps. C'est dans le temps que s'accomplit l'œuvre à laquelle ils s'opposent et la justice de Dieu ne peut les atteindre dans l'éternité ; les nations sont des *êtres collectifs*, des *personnes morales* qui, comme telles, n'ont pas d'existence ultra-terrestre.

Si c'est un sentiment universel dans l'humanité que les fléaux sont des châtiments provoqués par les crimes des nations, surtout par les outrages publics à l'adresse de la divinité et de ses

prêtres, c'est un sentiment non moins universel que la colère céleste ne peut être fléchie que par de justes et publiques expiations et par la réparation des crimes et des outrages commis.

Toutes les traditions, les païennes comme les chrétiennes, attestent cette double croyance ; et les témoignages les plus saisissants de l'histoire en proclament la vérité.

Adressons-nous d'abord aux païens et interrogeons Homère. Tout le monde a dans la mémoire le début de l'Iliade. L'armée des Grecs est là qui campe depuis dix ans sous les remparts de Troie. Une funeste contagion la désole. Quelle a été la cause du fléau ? Un outrage public fait à la religion dans la personne d'un prêtre, par le chef suprême des fils de la Grèce.

Chrysès, prêtre d'Apollon, était venu pour racheter sa fille captive chez les Grecs. Elle avait été emmenée par eux, après le sac de sa patrie. Le prêtre d'Apollon apportait de riches trésors pour sa rançon. Il implorait les Grecs et surtout les deux Atrides, chefs suprêmes des guerriers. Et malgré la dignité dont il était revêtu et dont il portait les insignes, tenant en ses mains le sceptre d'or et les bandelettes sacrées, il se voyait durement repoussé. Le fier Agamemnon ne veut pas l'écouter, et il ajoute l'insulte et la menace au refus...

Le vieillard, dit le poète, s'en allait morne et pensif le long de la mer mugissante, et priait le fils de Latone de venger son prêtre :

« Dieu, dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute...

» Et le dieu du haut Olympe a entendu sa prière. Il descend de la voûte azurée ; son arc et son carquois résonnent sur ses épaules. Il s'avance, semblable à la nuit. Durant neuf jours, les flèches du dieu tombèrent sur l'armée, et les peuples mouraient...

ὀλέκοντο δὲ λαοί

Et que font les Grecs pour amener la cessation du fléau qui les dévore ? Sur l'avis de Calchas, le devin infaillible, ils prient,

ils expient, ils réparent. Ulysse est chargé de conduire à Chrysa une hécatombe sacrée et de rendre la belle Chryseïs à son père. Les Grecs immolent au Dieu protecteur de Delos des hécatombes de chèvres et de brebis, et les traits d'Apollon cessent de pleuvoir sur leur camp.

Après le témoignage d'Homère et de l'Epopée, nous avons celui de Sophocle et de la tragédie antique.

La première scène d'*Œdipe-Roi* présente la ville de Thèbes désolée par une horrible peste. La foule se presse sur la place publique devant le palais du roi et autour des autels, portant les rameaux des suppliants. Ils viennent conjurer le roi de les secourir. Le grand-prêtre Tiresias trace le tableau des maux qui les accablent et il demande à Œdipe de sauver encore une fois leur cité en apaisant les dieux. Œdipe répond qu'il n'a pas attendu leur démarche pour s'appliquer à en trouver le moyen. Le fils de Ménécée, Créon, son beau-frère, est allé par son ordre au temple de Delphes, demander au dieu par quels *vœux* et par quels *sacrifices* il pourrait sauver cette ville. Créon survient, qui fait connaître la réponse du dieu :

« Apollon, dit-il, nous enjoint de chasser de cette terre un monstre qu'elle nourrit dans son sein et de ne pas y souffrir plus longtemps sa présence inexpiable... Il faut bannir le coupable ou punir le meurtre par un meurtre; car le sang a souillé notre ville... »

Œdipe n'a pas de repos qu'il n'ait découvert de quel meurtre il s'agit et quel a été le meurtrier; et quand il sait que c'est lui-même et qu'il connaît les circonstances horribles du crime, il exécute sur sa propre personne les ordres du dieu. Il se crève les yeux, il se bannit du territoire de Thèbes, et il erre, pauvre vieillard aveugle, conduit par sa fille Antigone, jusqu'à ce qu'il ait complété son expiation en mourant sur la terre étrangère. Par cette expiation il devient un personnage sacré. Sa mort est une sorte d'apothéose et son tombeau doit protéger la contrée qui gardera ses cendres contre les attaques de ses ennemis.

Ainsi l'antiquité païenne elle-même a vu dans les fléaux des

châtiments infligés par la divinité aux cités et aux nations pour des crimes publics et ne pouvant être conjurés que par des expiations et des réparations publiques. Mais dans les auteurs païens, dans Homère et dans Sophocle, ces vérités nous apparaissent accompagnées d'erreurs, altérées par l'alliage mythologique. Les livres saints et l'histoire sacrée nous les présentent dans leur pureté et avec tout leur éclat. C'est là que nous avons les véritables notions sur la divinité et sur ses relations avec les hommes, sur l'institution du vrai sacerdoce, sur l'origine du mal, sur ce crime primitif, source de tous les maux qui sont l'apanage commun de l'humanité, et sur la venue de celui qui comme médiateur, comme prêtre et victime, a pu en procurer le remède.

C'est là que nous apprenons comment des crimes nouveaux et extraordinaires ont pu et ont dû attirer sur les hommes des châtiments nouveaux et extraordinaires, et que les crimes nouveaux et extraordinaires sont surtout les obstacles apportés à l'œuvre que Dieu accomplit sur la terre et les outrages à l'adresse de ce vrai prêtre par lequel il l'accomplit, le Christ préfiguré par les pontifes de l ancienne loi et continué par les pontifes de la loi nouvelle.

« ... Tu es le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech », dit le prophète.

« Le Seigneur est à ta droite; il brisera les rois au jour de sa colère.

» Il jugera les nations, il consommera la ruine de tes ennemis, il écrasera sur la terre la tête d'un grand nombre. » (Ps. 109.)

L'Ancien Testament nous donne de ces terribles châtiments de nombreux exemples. L'un des plus frappants est celui de Pharaon et des Egyptiens. Pharaon fait peser sur les Hébreux, qui étaient le peuple de Dieu et la figure de l'Eglise, une dure et cruelle oppression, et il repousse les prières et les avertissements de Moïse et d'Aaron, chefs de ce peuple et prêtres de Jehovah. L'éternel frappe l'Egypte de plaies successives. Chaque fléau passé, le cœur de Pharaon s'endurcit de nouveau et il ac-

cable les Israélites de plus lourds fardeaux. Les fléaux redoublent et s'aggravent. Enfin, après la peste sur les animaux, après la grêle et les orages dévastateurs, après les sauterelles qui dévorent tout et les ténèbres qui couvrent durant trois jours la terre d'Egypte, Dieu frappe le grand coup, celui qu'il réserve ordinairement pour la fin : l'ange exterminateur passe.

« Or il arriva qu'au milieu de la nuit le Seigneur frappa tous les premiers-nés de la terre d'Egypte, depuis le premier-né de Pharaon, qui était assis sur son trône, jusqu'au premier-né de l'esclave dans sa prison et jusqu'aux premiers nés des bêtes de somme.

» Et Pharaon se leva dans la nuit et tous ses serviteurs et toute l'Egypte, car il n'y avait pas une maison qui ne renfermât un mort.

» Et Pharaon ayant fait appeler Moïse et Aaron leur dit : « Levez-vous et sortez du milieu de mon peuple, vous et les fils » d'Israël. Allez, sacrifiez au Seigneur, comme vous dites... »

»... Et les Egyptiens pressaient le peuple de quitter promptement leur terre, disant : « Nous allons tous périr. »

Le peuple juif était lui-même parfois terriblement frappé. Ce qui lui arrivait lorsqu'il manquait à sa mission. Je passe sur ces châtiments; je passe même sur ceux qui vinrent l'accabler lorsqu'il eut mis le comble à ses prévarications en méconnaissant, outrageant et tuant le vrai prêtre de Dieu, le Messie, châtiments qui se sont perpétués et durent encore comme son aveuglement et sa haine déicide.

J'omets aussi toutes ces grandes calamités qui ont désolé l'empire romain, surtout au quatrième et au cinquième siècles, et ont châtié la cité, reine du monde, la grande *prostituée, ivre du sang des martyrs.*

Je me hâte d'arriver, aux faits de notre histoire à des exemples plus récents, et qui doivent nous toucher plus vivement. Parmi tous les Etats qui se sont formés des débris de l'empire romain, la France a reçu une mission spéciale et privilégiée. Baptisée la première avec Clovis, elle est

devenue ce qu'était la tribu de Juda parmi les fils d'Israël. Il n'est pas étonnant que la Providence ait employé à son égard les procédés dont elle usait à l'égard du peuple juif pour le maintenir ou le rappeler dans sa voie. La mission de la France c'est d'être le soldat du Christ, c'est de protéger l'indépendance de la Papauté et la liberté de l'Eglise, c'est de favoriser l'expansion du catholicisme dans le monde entier. Lorsqu'elle s'est montrée fidèle à sa mission, la France a été glorieuse et prospère. Mais toutes les fois qu'elle l'a trahie et qu'elle a combattu ce qu'elle devait défendre, elle a été durement frappée. Elle a subi les plus étonnantes catastrophes. Avec les Clovis, les Charles Martel, les Charlemagne, les Godefroy de Bouillon, les saint Louis, à quelle grandeur n'est-elle pas parvenue !

Mais, quand Philippe le Bel, au lieu de marcher sur les traces de son aïeul, eut repris l'œuvre des Césars teutoniques, et quand il se fut déclaré comme eux, à l'exemple des Césars romains, la loi vivante de laquelle découle tout droit et toute loi, quand il eut outragé la Papauté et commencé l'ébranlement de tout l'ordre chrétien, la main de Dieu s'appesantit sur lui, sur sa race et sur son royaume. Philippe, appelé le *Bel* à cause de la beauté de sa taille et de la force de sa constitution, meurt tout à coup d'une chute de cheval à l'âge de quarante-six ans. Et de ses trois fils, beaux et forts comme lui, quatorze ans après, plus un seul ne survit. Tous les trois sont morts sans laisser de postérité.

Philippe de Valois monte sur le trône de France. Mais il ne répare pas les torts de Philippe le Bel. La Papauté demeure transplantée à Avignon et comme inféodée à la royauté française. Rome se voit condamnée à ce *long veuvage* dont Pétrarque a si éloquemment exprimé les tristesses. Aussi l'époque des Valois devient-elle pour la France l'époque la plus sombre et la plus calamiteuse du moyen âge. C'est l'époque de la guerre de Cent Ans, des désastres de Crécy et de Poitiers, des ravages des *grandes compagnies* et du fléau de la *peste noire*. La France res-

pira sous le sage et pieux Charles V. Duguesclin délivra notre pays des *grandes compagnies* et reconquit presque tout le territoire sur les Anglais. La Papauté, sous Charles V, avait pu retourner à Rome avec Urbain V et avec Grégoire XI.

Mais la France redevint bientôt plus coupable qu'auparavant. Lorsqu'après la mort de Grégoire XI les cardinaux français, voulant revenir à Avignon, eurent créé un antipape (Clément VII) et que la France eut pris parti pour le schisme, les calamités débordèrent de nouveau sur notre malheureux pays. Au désastre de l'*Ecluse* succéda le désastre d'Azincourt. Il y eut alors *grande pitié* au royaume de France en ces jours funestes de la minorité du *fou Charles VI*, et des luttes sanglantes des Bourguignons et des Armagnacs s'ajoutant aux maux de l'invasion étrangère.

Heureusement nombre de saints priaient et expiaient : il y avait les Vincent Ferrier, les Brigitte, les Catherine de Sienne et les Catherine de Suède, sans compter une foule d'humbles enfants de saint François et de saint Dominique, et même de simples paysans. Et les prélats, et les docteurs de l'Eglise de France, entre autres Pierre d'Ailly, cardinal-archevêque de Cambrai, s'appliquaient à purifier l'Eglise et à guérir ses plaies. Ils contribuèrent pour une bonne part à l'heureuse issue des débats de Constance où l'Eglise réunie en Concile parvint, après bien des péripéties, à mettre fin au *grand schisme* par l'élection d'un nouveau pape.

Il est à remarquer que c'est au lendemain du retour définitif de la Papauté dans Rome et de la reconstitution de l'Eglise dans son unité, que Jeanne d'Arc commença à entendre ses voix. Martin V entra à Rome le 28 septembre 1420. En 1427, Jeanne commença l'accomplissement de sa mission merveilleuse, et le 17 juillet 1429, Charles VII était sacré à Reims et il achevait en 1450 de *bouter* les Anglais hors du royaume.

Après le quatorzième siècle, après les leçons que nous donnent les épreuves et les châtiments subis alors et la manière merveilleuse dont la France fut délivrée et sauvée, il nous faut

franchir plusieurs siècles pour retrouver une époque et des exemples aussi frappants. Il nous faut nous transporter jusqu'au dix-huitième siècle et aux temps présents.

Au siècle dernier, le grand ennemi du Christ et de l'œuvre qu'il accomplit dans le monde souleva contre l'Eglise un nouvel orage. Une hérésie plus radicale que toutes les précédentes s'éleva, niant avec l'autorité du Christ et de l'Eglise toute autorité supérieure à l'homme et à la raison humaine. C'était un nouveau paganisme divinisant la raison humaine et menant à la restauration du culte de l'État, c'est-à-dire du culte du nombre et de la force.

La nouvelle doctrine eut pour propagateurs des philosophes et des littérateurs français. Mais il est bon de dire que ceux qui en étaient les vrais fauteurs étaient des étrangers non moins jaloux de la grandeur de la France qu'ennemis de l'Eglise catholique et qui devaient considérer comme un coup de maître de tourner la première contre la seconde et de faire servir sa langue, le puissant instrument que venait de façonner le dix-septième siècle, à l'œuvre de destruction qu'ils méditaient. C'étaient des juifs de Hollande et d'Allemagne, des protestants de Genève et d'Angleterre, c'était aussi le roi de Prusse. Leur action s'exerça en France au moyen des conciliabules ténébreux de la franc-maçonnerie, et les écrivains français ne furent que les organes de cette conspiration.

Toutes les formes, tous les genres dans lesquels se traduit la pensée furent mis en œuvre pour semer l'esprit de révolte, pour vilipender l'Eglise et ses prêtres et toutes les institutions du passé. L'on parvint ainsi à déchaîner contre la religion et l'ordre chrétien toutes les passions. Et la France, comme soumise au phénomène de la possession démoniaque, en vint à briser elle-même ce qui avait fait sa vie, sa force et sa grandeur, déportant ou massacrant ses prêtres, traînant la royauté à l'échafaud et la Papauté en exil, la Papauté représentée par un vieillard de plus de quatre-vingts ans. Et l'on vit, quelques années plus tard, Bonaparte, voulant asservir l'Eglise après

l'avoir restaurée, faire subir au Pape Pie VII tous les outrages dont on avait abreuvé son prédécesseur.

Cette participation à l'effort de Satan contre l'œuvre de Dieu, ces outrages au Vicaire de Jésus-Christ et à ses prêtres ont déchaîné sur la France et l'Europe des calamités inouïes; on a chèrement payé pour tous ces crimes. Désordres, émeutes sanglantes, famines, la *Terreur*, des guerres civiles et des guerres étrangères interminables, l'établissement de cette servitude mettant en coupes réglées les générations et les dévorant alors tout entières, voilà en deux coups de crayon toute cette période. Ce fut sur l'Europe comme le débordement d'un nouvel islamisme. Mais, au flux parti de France, succéda le reflux. Notre pays, envahi deux fois, fut à son tour écrasé par l'Europe après ces guerres ininterrompues qui avaient coûté la vie à trois millions d'hommes.

La paix et l'ordre se rétablirent lorsque l'on eut réparé les outrages faits au vrai prêtre de Dieu, au vicaire de Jésus-Christ, lorsque le souverain Pontife Pie VII fut rentré dans ses Etats et eut été replacé sur son trône.

Cette paix et cette tranquillité n'étaient pas définitives. La puissance ennemie qui s'était emparée du gouvernement de la France en 1789, et avait été abattue en 1815, n'était pas morte. Repliée dans les antres des sociétés secrètes, elle y pansa ses blessures et y prépara bientôt de nouvelles entreprises. Nous l'avons vue rentrer en scène en 1830 et en 1848, mais ce n'est qu'en 1859 qu'elle a réussi à mettre de nouveau la main sur les gouvernements et à imposer sa direction à la politique européenne.

Napoléon III a été son principal instrument. La guerre d'Italie a donné le branle à ce mouvement qui devait de nouveau bouleverser les États et qui entraîna tout d'abord la ruine du pouvoir temporel de la papauté. En vain Pie IX éleva-t-il la voix pour protester et avertir les peuples des calamités que devaient attirer sur eux les principes et les hommes par lesquels ils se laissaient de nouveau conduire. On n'a cessé de bafouer les en-

seignements du Pape et même ceux de l'Église réunie en concile. C'était mettre Dieu en demeure de justifier et de venger lui-même son prêtre ; ce qu'il ne manqua pas de faire.

Le fléau de la guerre fut de nouveau déchaîné. Dès 1870-71, la France subit les conséquences de sa politique en Italie. Elle tomba écrasée sur les champs de bataille de Metz et de Sedan, écrasée par l'unité allemande, fille de l'unité italienne. Et que de fléaux s'ajoutèrent aux maux de la guerre : un hiver rigoureux, la petite vérole noire, le typhus, sans compter les horreurs de la Commune et de la guerre civile!

La Providence a cessé de frapper. Avons-nous profité du répit qui nous a été accordé pour réparer nos égarements, pour revenir à l'accomplissement de notre mission dans le monde? Nous avons eu grand soin de repousser les instruments de salut que Dieu nous présentait et d'écarter les hommes qui nous parlaient de rétablir son règne : Nous sommes retombés par notre faute sous la domination de ses pires ennemis, de ceux qui veulent la destruction de la France chrétienne pour assurer la destruction de l'Église. Après les malheurs de 1870-71, des majorités se sont rencontrées pour livrer le gouvernement de leur pays aux héritiers des jacobins de 93, ou plutôt à des juifs déguisés en radicaux et en *libres-penseurs*. Depuis qu'ils sont les maîtres, ces hommes n'ont cessé de faire la guerre à l'Église.

Après avoir enlevé les postes extérieurs, expulsé les congrégations, laïcisé les écoles et les hopitaux et envoyé les séminaristes à la caserne, les voilà qui s'attaquent au corps de la place, au clergé séculier lui-même, pendant que les frères et amis d'Italie préparent le dernier assaut, c'est-à-dire la mainmise de la Révolution sur le Vatican.

Est-il étonnant qu'un semblable oubli de sa vocation et de ses devoirs, qu'une semblable prévarication attire sur la France les plus grands maux, et que de nouveaux fléaux surviennent (l'Italie n'est pas non plus épargnée ; elle meurt de faim et de misère pour rester à Rome). Nous avons eu les tremblements

de terre. Ils ont fait le tour du bassin de la Méditerranée où ils semblent préparer quelque catastrophe formidable. Nous avons eu aussi le choléra alternant avec les tremblements de terre ; puis, sans parler de l'hiver cruel 1890-91 et des famines qu'il a occasionnées, est survenu ce nouveau fléau d'apparence d'abord assez inoffensive à sa première apparition et qui, bientôt, est devenu, en gardant le nom d'influenza, une véritable peste universelle.

« Et les peuples mouraient, dit Homère, parce que le prêtre de Dieu, le prêtre d'Apollon, avait été outragé. »

ὀλέκοντο δὲ λαοί

Les peuples périssent encore aujourd'hui comme les Grecs d'Homère parce que les prêtres sont outragés, le prêtre par excellence, le Christ et son vicaire le Pape.

Comme la Thèbes de Sophocle, nous sommes en proie à un fléau cruel parce qu'il y a un monstre parmi nous. Et non seulement nous souffrons sa présence inexpiable, mais nous en avons fait notre souverain, et maintenons son règne par nos suffrages. Ce monstre c'est l'ennemi personnel de Dieu, Satan lui-même représenté par la franc-maçonnerie et la juiverie qui veulent tuer le Christ dans son Église. Le vrai Dieu, comme l'Apollon des Delphes, nous enjoint, si nous voulons désarmer sa colère, de repousser le monstre, de l'exterminer ou de le bannir. Ce que nous pouvons faire avec des bulletins de vote.

Les fléaux qui nous frappent vont sans cesse s'aggravant comme du temps de Pharaon. Craignons, si nous continuons de prêter notre concours à l'œuvre satanique qui se poursuit, que l'ange exterminateur ne passe aussi parmi nous. Bien des symptômes précurseurs annoncent ce terrible passage...

Pour conjurer une semblable calamité, travaillons à apaiser la colère de Dieu par des expiations, à amener la réparation des outrages faits à son Christ, à rétablir le Pape dans son indé-

pendance et l'Église dans ses droits, à arracher au Moloch de la laïcisation l'âme des enfants, et au minotaure de la loi militaire les séminaristes. Si la société dont nous faisons partie s'opiniâtre dans ses égarements et s'attire les suprêmes châtiments que lui prépare la Providence, nous subirons nous aussi ces fléaux. Mais nous aurons fait notre devoir et sauvé nos âmes.

VOYAGES A L'INTÉRIEUR

TROIS JOURS AU BOCAGE NORMAND

Irrequietum est cor nostrum...
(SAINT AUGUSTIN, *Confessions.*)

Les quelques excursions fantaisistes que j'introduis ici ne formeront pas, il m'a semblé, une disparate trop choquante, la note dominante étant là, comme dans le reste du volume, la préoccupation de l'idéal et du surnaturel, de l'intérêt religieux et patriotique.

Horace à la ville aspirait vers les champs, et aux champs il regrettait la ville :

Cur...
Romæ Tibur amem ventosus, Tibure Romam ?...

Nous sommes tous un peu comme Horace. En voyage il m'arrive souvent de regretter mon paisible *home*. Et quand je suis de quelque temps tranquille au logis, il faut que je reprenne la clef des champs : ce qui vient de m'arriver encore dernièrement; mais ç'a été cette fois *aux rives prochaines*.

Depuis longtemps je me proposais d'aller en famille visiter

la tombe d'un vieil ami décédé, il y a déjà plus d'un lustre, curé de Maisoncelles-la-Jourdan, à quelques kilomètres de Vire.

Nous avons voulu revoir en même temps notre Bocage normand et avoir le plaisir de constater une fois de plus que Jean-Baptiste Bérat aurait pu dire en prose ce qu'il a mis en romance :

... Aucun séjour
N'est plus beau que ma Normandie.
C'est le pays... etc.

Le 24 juillet au matin (un lundi), notre valise bouclée, « fouette cocher! » nous voilà partis. A peine ressentons-nous l'émotion du départ : notre absence doit être si courte !

Dans nos champs le travail de la moisson est en pleine ferveur : *Fervet opus*. Les faucheurs coupent les avoines et les froments dorés. C'est au milieu de scènes idylliques et bibliques, rappelant (de loin) Ruth et Booz, que nous gagnons la gare prochaine.

Nous montons en wagon à Bretteville-Norrey, pendant que le léger véhicule qui nous a apportés regagne notre ermitage du *Hamel* (1). Nous regardons par nos portières avec un sourire ému le vaillant *Toto* qui s'en retourne la tête basse, fouetté par notre Maître-Jacques féminin.

Caen, notre docte capitale (Athènes de Basse-Normandie !), est notre véritable point de départ. C'est de là que nous prenons notre vol pour le *pays du granit et des chênes*, pendant que la foule que nous voyons se démener dans la gare se précipite vers la mer, vers les plages où s'agitent et s'épanouissent en ce moment, sous la brise maritime, les belles fleurs du monde parisien.

Il est onze heures vingt. La locomotive siffle. La machine s'époumonne et le train se met en mouvement. Nous quittons la grande gare de Caen-Vaucelles. Nous saluons à gauche Saint-Michel de Vaucelles qui domine cette partie de la ville du haut de son coteau et de ses rampes, avec sa façade grecque mo-

(1) Petit hameau du village de Rots (Calvados).

derne, sa coupole italienne et la vieille tour onzième siècle qui flanque son chevet.

Tout à coup un bruit comme celui des chars de Salmonée se fait entendre :

... Non imitabile fulmen
Aere et cornipedum cursu simularat equorum.

C'est notre train qui franchit l'Orne sur un pont de fer. Nous entrons dans la *prairie*, dans cette « prairie » de Caen qui est l'un des plus beaux *turfs* du monde avec les promenades séculaires qui l'encadrent et que madame de Sévigné a célébrées. Là, dans quelques jours, jetteront leurs mille reflets les plus brillantes toilettes d'Houlgate, de Trouville et autres lieux.

Nous avons un instant la vue de toute la vieille cité de Guillaume qui se déroule comme un fer à cheval autour de la « prairie » avec ses monuments et ses clochers aux formes si diverses, son Abbaye-aux-Dames là-bas sur la montagne Saint-Gilles et son Abbaye-aux-Hommes (Saint-Étienne) ici à l'extrémité opposée.

Les souvenirs de Guillaume et de Mathilde et des rivages de Dives où s'embarqua le *Conquérant* traversent, mais ne font que traverser notre esprit.

Nous laissons à gauche *Allemagne* et ses coteaux pierreux que le *flot de l'Orne vient laver*, Louvigny et ses bosquets où les Caennais vont en barque faire des parties fines. Nous entrons dans la vallée de l'Odon. Sur notre droite Venoix nous rappelle le souvenir des Brébeuf. Un Brébeuf a été *prieur* de Venoix. Il était frère de l'auteur de *Pharsale* et neveu de l'héroïque P. de Brébeuf martyrisé au Canada.

L'église neuve de Bretteville-sur-Odon, avec son élégante flèche d'un roman de fantaisie, nous apparaît toute blanche encore comme une nouvelle mariée. Au delà de Bretteville nous retrouvons la plaine, les moissons et les moissonneurs. La voie ferrée s'écarte un peu du fond de la verte vallée de l'Odon, sans cesser de la cotoyer.

En approchant de Verson, grand village où il y a une gare et que traverse dans toute sa longueur la route nationale de Bretagne, nous sommes sur le théâtre d'un épisode de la Terreur que Taine a raconté. Moi-même, bien des fois en mon enfance, j'en ai entendu le récit de la bouche d'un témoin oculaire. Quelques prêtres réfractaires avaient trouvé asile à Verson. Le bruit en vint au comité révolutionnaire caennais. Vite on bat la générale. La garde nationale s'arme et avec du canon fait une descente dans ce repaire de la contre-Révolution. Les bons curés avertis eurent le temps de se mettre en sûreté. On se rabattit sur des habitants paisibles, sur de vieilles femmes notées comme *aristocrates,* et on les ramena liées sur les caissons ou sur les canons, ou à califourchon sur les chevaux, le visage tourné du côté de la queue. Tous ces triomphateurs en camargnole, se donnant des airs terribles, apostrophaient les paysans qui les regardaient passer et les sommaient en brandissant leurs fusils ou leurs sabres de crier : Vive la nation ! Des tableaux plus riants ont vite effacé de notre imagination cette scène tragico-burlesque.

Sur le territoire de Grainville et de Tourville le pays devient plus boisé. Les pommiers se montrent de plus en plus nombreux sur les champs. Ils sont chargés de fruits déjà colorés. On discute autour de nous sur le prix des pommes qui, dit-on, se vendront bon marché cette année. Un *môssieu* qui fait l'important au milieu des *ruraux* (c'est peut-être un clerc de notaire), me prenant pour un étranger, s'empresse à me donner des renseignements sur les choses auxquelles il voit que je m'intéresse, sur les points de vue, sur les églises, sur les châteaux qui défilent sous nos yeux. Il me signale, sur l'autre bord de l'*Odon*, la bruyère de *Baron* et le château de *Gavrus* avec son beau domaine giboyeux qui appartint longtemps aux comtes d'Osseville. Il me signale aussi par delà la vallée de l'Odon, séparée de celle-ci par un plateau chargé de moissons, la vallée de l'Orne plus pittoresque et tourmentée, et au loin les coteaux de Thury-Harcourt où s'élève le château des ducs

d'Harcourt. Le panorama que nous avons sous les yeux est moins resplendissant qu'il ne devait l'être les jours précédents. De nombreux nuages parcourent le ciel bleu et promènent des ombres sur la plaine. Il pleut même de temps en temps, ce qui fait le bonheur des gens qui nous entourent, après une longue sécheresse. Nous avons vite dépassé *Noyers;* c'est une commune importante. L'église m'a semblé remarquable avec sa tour ogivale du douzième siècle. C'est ce qui distingue et caractérise surtout la plaine de Caen. Si les beautés naturelles y sont rares, toutes les églises y sont monumentales.

Au delà de Noyers, les enclos, les prés verts où pâturent les grandes vaches rousses ou bigarrées deviennent plus nombreux que les champs cultivés. La lande et les hauteurs de Montbroc nous signalent l'approche du Bocage. Du sommet de ces hauteurs, nous dit-on, on peut apercevoir les tours de Saint-Étienne de Caen et les flèches de la cathédrale de Bayeux. On est à plus de vingt-cinq kilomètres de chacun de ces deux points divergents.

A *Villers* nous sommes vraiment dans le Bocage normand. Aussi ce gros bourg industrieux et commerçant a-t-il nom *Villers-Bocage*.

Au delà de Villers, nouveaux sont les visages et les points de vue. Nous sommes transportés dans un pays très différent de celui que nous avons parcouru d'abord. Il nous paraît évident qu'il y a sur notre sol bas-normand deux races, que nous avons nos *Lowlanders* et nos *Highlanders* (les habitants des basses terres, ceux des hautes terres) comme l'Ecosse; l'habitant de la plaine, plus grand, plus fort, plus lourd, aux instincts matérialistes, est généralement un descendant des races teutoniques et scandinaves qui se sont implantées sur notre rivage aux derniers temps de la période gallo-romaine et durant l'époque mérovingienne et carlovingienne. Ils ont refoulé les premiers occupants vers l'intérieur, vers les parties élevées et moins riches. Le Bôcain, le *Highlander normand,* est le descendant des Celtes, des Gaëls, des

fils de la grande Armorique. Il a leurs instincts poétiques, idéalistes et religieux : plus petit de taille, plus sec et nerveux, plus résistant que l'homme de la plaine, généralement plus sobre et moins adonné aux boissons alcocoliques. Un trait commun aux deux races, c'est cet esprit retors et procédurier et ce bon sens narquois qu'on a appelé l'esprit normand.

Nous avons vite franchi les coteaux tourmentés et boisés qui séparent Villers-Bocage d'Aunay-sur-Odon. Les hautes fougères et les genêts qui croissent sur les fossés, sur les pentes, au milieu de buissons de houx et de chênes, nous révèlent la nature schisteuse et granitique du terrain. Les sarrasins en fleur (ou blés noirs) se succèdent, entrecoupés de prés ou de champs de trèfle dans des enclos fermés de haies. Les chênes, les hêtres, les châtaigniers qui croissent dans ces haies ou forment çà là de hautes futaies avec de noirs sapins, diversifient le paysage.

La gare d'Aunay est à quelque distance du bourg. On n'aperçoit qu'au loin sur des hauteurs boisées l'ancienne Abbaye (une usine aujourd'hui) qui eut pour hôtes des cisterciens.

A Jurques, la station suivante, nous regrettons de ne pouvoir nous arrêter. Nous irions voir cette pierre merveilleuse qu'on appelle la *pierre de Gargantua*, où s'attablaient, dit-on, des fées et des géants et qui est tout simplement une ancienne pierre druidique.

Nous traversons des vallons semés de pommiers, de hauts poiriers, de merisiers entre lesquels se montrent la mousse et le chaume des toitures éparses. Les volailles s'effarouchent, les troupes d'oies qui pâturent dans les prés poussent de hauts cris en entendant le train qui passe. Les Bôcaines apparaissent sur le seuil de leurs basses et noires chaumières. A peine quelques blancs bonnets de coton à la houppe crânement inclinée sur le côté, comme on en voyait sur les plus frais minois il y a quelque vingt ou trente ans. Les fillettes, aujourd'hui, sont en cheveux ou en petit bonnet de linge, et dans les trains on ne voit guère que des chapeaux plus ou moins élégants. Nos

villages ne sont déjà plus qu'un prolongement des faubourgs de Paris.

Dans les vaux de Soulœure, vallons abrupts et profonds que nous franchissons avant de descendre dans la vallée de la Vire, un bruit formidable nous surprend et nous réveille. Nous regardons par les portières. Nous sommes effrayés en voyant la profondeur de la vallée que nous traversons sur un gigantesque viaduc.

A partir de Bény-Bocage, les vues sont plus étendues et plus variées. A droite et à gauche se déroule la grande vallée de la Vire, où débouchent des vallées secondaires entre divers chaînons de collines. Nous avons sous les yeux les méandres que forme la rivière. Voici bientôt les moulins de la Graverie. Les vannes soulevées laissent échapper l'eau écumante et les grandes roues sont au repos. Des types variés de la population montent ou descendent aux diverses gares. Dans les compartiments voisins, le paysan à la blouse de coutil rayé coudoie le digne gendarme qui porte la correspondance, le bon curé qui se rend à Vire ou à quelque conférence, le châtelain qui conduit sa fille à la ville, la bonne sœur en cornette qui lit son office.

Tout ce monde s'entend, se respecte et fraternise avec une cordiale simplicité. Ce qui est respectable est encore respecté dans ce coin de la Normandie. L'esprit d'ordre et de bon sens de nos aïeux y règne encore. Qu'il serait à désirer que ce bon sens normand pût de nouveau s'imposer à la France comme au temps de Malherbe et de Corneille !

Les maisons plus nombreuses et plus coquettes que nous dépassons à droite et à gauche, les bruits que nous entendons nous annoncent que nous approchons d'une gare et d'une ville. Bientôt, en effet, devant nous, en regardant par nos portières, nous apercevons un coteau boisé, et sur les hauteurs qui le continuent à l'ouest des maisons groupées et étagées dont les toits ardoisés étincellent au soleil. Le coteau est celui de Neuville, et les maisons sont celles de Vire. Vire ! Vire ! le

train s'arrête ; et avec notre léger bagage nous moutons pedestrement vers la ville.

Qui connaît Vire et ne connaît pas l'hôtel du *Cheval blanc?* C'est le vieil hôtel du pays, l'*hostellerie* où se sont tenues à toutes les époques les réunions des beaux esprits virois, où peut-être Olivier Basselin et Jean Lehoux, et à coup sûr Castel, Chênedollé et Lalleman se sont attablés. C'est là que nous allons chercher un gîte. Qui ne se croit de la famille des beaux esprits?

Pour monter à Vire et gagner le *Cheval blanc*, nous avons à gravir la grande rue du Calvados. La rue du Calvados! Aucun Virois ne la nomme sans un sentiment d'orgueil. Droite comme un I, large comme une route nationale de première classe, elle continue la grande route de Caen à Rennes. Je remarque et j'admire, chemin faisant, de nouvelles constructions, de magnifiques hôtels à façade de granit sculpté. Je n'étais pas venu à Vire depuis sept ans. L'importance de la ville se maintient par suite du développement des lignes ferrées qui s'y croisent et de son commerce de granit, qui la dédommage de la ruine de ses *fabriques* de draperie.

Nous avançons en contemplant la ville et l'heureux groupement que forment ses maisons autour de la fameuse tour-horloge; et de temps en temps nous nous retournons pour jouir de la vue sur le pays que nous laissons derrière nous. Au delà des dernières maisons qui la bordent, la rue du Calvados, devenue la belle route de Caen, coupe le chemin de fer, se prolonge à travers une contrée verdoyante, s'enfonce sous des ombrages, reparaît droite et blanche, s'abaisse, se relève comme le terrain qu'elle traverse et disparaît enfin au sommet des collines qui terminent l'horizon. Mais c'est en faisant quelques pas à droite sur la place du *Collège* ou du *Marché*. quand on est bientôt au sommet de la rue du Calvados, que l'on peut se donner le plaisir d'une merveilleuse vue d'ensemble sur toute la partie du Bocage qui se déroule à droite et à gauche de la vallée de la Vire dans la direction de Saint-Lô,

L'hôtel du *Cheval-Blanc* se présente à l'entrée de la rue qui passe sous la porte-horloge. Nous jetons un regard sur cette vieille porte voûtée en ogives, que protège une statue coloriée de Notre-Dame avec l'enfant Jésus et que flanquent deux vieilles tours en granit, noires et ébréchées. Au-dessus du passage voûté s'élève la tour-horloge avec un premier étage qui se termine par une galerie carrée. Au-dessus de la galerie monte une colonnade qui porte une corniche octogonale surmontée d'une coupole. Le tout en granit rougi par le temps. La partie supérieure de la tour me paraît avoir été achevée ou restaurée au seizième siècle.

Nous entrons à l'hôtel pour y déposer notre valise. Il n'est que deux heures de l'après-midi. Le dîner nous étant annoncé pour six heures et demie (nous avons déjeuné en route), nous pouvons disposer de quatre heures et demie. C'est plus de temps qu'il n'en faut pour nous rendre à Maisoncelles et accomplir notre pieuse visite au tombeau de notre vieil ami.

Maisoncelles-la-Jourdan est à 6 kilomètres de Vire, sur une route départementale intermédiaire par rapport aux grandes routes nationales de Tinchebray et de Mortain. C'est une course que ne redoutent pas nos jambes aguerries, surtout après une matinée passée en wagon. Nous sommes arrivés en gravissant le versant nord de la colline sur laquelle la ville de Vire est bâtie. Nous descendons sur la pente opposée pour gagner la route de Maisoncelles.

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, que nous traversons, la statue en bronze du poète naturaliste Castel est toujours là. Assis sur un tronc d'arbre et armé d'une loupe, il étudie toujours son champignon. J'observe que l'artiste qui a modelé cette statue ne s'est pas mis en frais d'invention et a peu cherché à idéaliser son sujet. Sans faire de Castel un Apollon ou un Homère ou même un Virgile, il aurait pu donner à l'auteur des *Jardins* une attitude moins vulgaire et l'entourer d'emblèmes ou attributs indiquant mieux la portée de son œuvre. Castel eut sa place dans ce petit groupe de poètes qui se complut dans

l'étude et la description de la nature et marque la transition entre la poésie des dix-septième et dix-huitième siècles et celle de notre temps.

Nous passons devant le porche de l'église Sainte-Anne. Nous n'entrons pas, connaissant de vieille date cette église construite en style roman modernisé. Le quartier Sainte-Anne est l'un des plus vieux quartiers de la ville. La plupart des maisons, très anciennes, ont un aspect misérable. Des allées obscures conduisent dans des cours sales et fétides. Les pièces de bois noirci qui soutiennent chaque étage en saillie sur celui qui lui est inférieur disent que la plupart de ces maisons sont antérieures au seizième siècle.

La Vire forme l'autre côté de la voie. Elle coule entre des quais ou plutôt entre de petits murs en vieux cailloux de granit. Des usines, d'anciennes *draperies* délabrées et fermées se succèdent le long du cours d'eau, bizarrement échelonnées, de long, en travers, avec leurs biefs, leurs vannes, leurs chutes : tout cela, abandonné et ruiné, complète l'aspect misérable de ce bas quartier. La filature et la fabrication de la draperie sont deux industries mortes à Vire. Et il en est de même presque partout en France. Ce qui n'empêche pas le peuple le plus spirituel du monde de confier ses destinées et le soin de ses intérêts à ceux qui ont fait cette situation, les fauteurs des traités de commerce et du libre-échange, les complices des grands industriels cosmopolites, juifs pour la plupart, qui, par l'établissement d'énormes monopoles, préparent l'accaparement des industries et de la richesse dans leurs mains, et par suite la spoliation et l'asservissement des sociétés chrétiennes.

Nous respirons lorsque nous avons laissé derrière nous les dernières maisons de ce faubourg triste et noirâtre. La vue des champs et des coteaux, de l'azur du ciel et de la verdure des bois nous apporte un véritable soulagement. Nous remontons le cours de la Vire. Par delà la rivière se dressent et s'arrondissent, dans une direction parallèle à notre route, les collines de Saint-Germain-de-Taillevendes. Nous laissons derrière nous

à droite les monts Besnard, qui nous dérobent la vue du donjon de Vire.

Notre route décrit des méandres, monte ou descend. Nous dépassons des carrières de granit creusées dans le flanc des rochers que nous longeons à gauche. Et le bruit que font marteaux et ciseaux sur cette pierre dure nous accompagne longtemps. De beaux champs de sarrasin entourés de haies descendent sur les pentes jusqu'au bord de la route et nous embaument d'une odeur de miel. Les abeilles sont au travail sur ces champs et bourdonnent de tous côtés sur les genêts, sur les bruyères, sur les fougères des fossés.

Nous arrivons dans le ravin de Pont-aux-Retours. A droite de la route et en contre-bas, tout à fait au fond du ravin, se présente la grande usine Juhel (une ancienne manufacture de draps). Cette usine que nous avons connue en pleine activité, si vivante avec ses pièces d'eau, ses biefs, ses chutes, ses massifs de pins, de hêtres et de mélèzes, nous fait aujourd'hui peine à voir. Quel abandon ! L'herbe remplit les cours et les allées. Les pièces d'eau couvertes de joncs et de nénufars s'envasent. Une vieille femme, gardant une chèvre dans ces cours et dans les allées désertes, nous les fait paraître encore plus tristes. Nous avons hâte de nous éloigner de ce tableau désolé.

A peu de distance du ravin de Pont-aux-Retours nous arrivons sur le territoire de Maisoncelles-la-Jourdan. Nous reconnaissons ces lieux, ces sites que nous avons souvent parcourus avec celui dont nous venons visiter la tombe et honorer la mémoire. Voilà les mêmes rochers, les mêmes coteaux couverts de chênes, les mêmes prairies verdoyantes, le même torrent.

Tu mugissais ainsi sur ces roches profondes...

Ces beaux vers du *Lac* que nous redisons expriment bien le sentiment que nous éprouvons devant cette nature toujours la même, tandis que nous, nous avons vieilli, et que celui avec

qui nous avons tant de fois admiré ces sites n'est plus de ce monde. Sur notre droite, de grandes prairies descendent et ondulent. Des bouquets d'arbres, de hautes futaies annoncent un parc : nous longeons le domaine de Maisoncelles, nous dépassons une longue avenue de chênes qui, décrivant une ligne courbe, conduit de la route vers le château. Le castel de Maisoncelles se présente à mi-côte au delà d'un petit vallon verdoyant. Il se donne des airs de château féodal avec ses tours et ses créneaux de décor d'opéra-comique.

Au delà du parc autour duquel elle se replie, la route entre dans le village qui s'élève sur la pente d'un monticule de granit. L'église se dresse au milieu avec sa tour terminée en bâtière. Elle est en granit, comme les maisons. La route contourne l'église et le cimetière. Un petit mur de granit ferme le champ du repos. Deux grilles en fer y donnent accès. La première que nous rencontrons est ouverte. C'est celle qui fait face au porche de la nef, au vieux porche à voûte ogivale. Parmi tous les tombeaux d'aspects si divers debout, sous nos yeux, où trouver celui que nous cherchons ? Notre incertitude n'est pas longue. Le premier monument qui se présente à notre droite est un monolithe en granit, rectangulaire, posé debout sur une dalle en granit. Ce monolithe n'a pas plus d'un mètre et demi de hauteur. Il se termine par une corniche surmontée d'une croix de granit.

Sur la face que l'on a devant soi à l'arrivée, rien d'écrit ; *point de nom...* Sur la face tournée vers l'église, nous lisons :

« Prions pour M. l'abbé Laurent Guéret, décédé le 18 mars 1887, qui fut curé de cette paroisse pendant quarante-six ans.

« 1808-1887.

« *De profundis.* »

Nous disons : « *Defunctus adhuc loquitur :* cette épitaphe en sa brièveté et le choix de cet emplacement révèlent l'homme. C'est de lui. Le bon pasteur est là à la tête de son troupeau, prêt

à le conduire, quand viendra le grand réveil, devant le Souverain Juge.

Le *De profundis!* nous le récitons pour l'âme du cher défunt, et après avoir vénéré le lieu où reposent ses restes, nous voulons revoir et vénérer les lieux qui lui étaient les plus chers et formaient comme un prolongement de lui-même, son église et son presbytère.

C'était une humble église au cintre surbaissé,
L'église où nous entrâmes...

Nous n'avons pas revu sans émotion l'autel où l'abbé Guéret célébrait avec une dignité presque épiscopale, devant ses modestes paroissiens, la chaire d'où il leur parlait avec autorité et bonté, la sacristie d'où il data la dernière lettre qu'il nous écrivit, pleine des pressentiments de sa fin prochaine.

On aime les choses et les gens souvent pour le mal et les peines qu'ils nous ont occasionnés. Il avait eu à restaurer et à embellir son église. Quelques années avant son arrivée, elle avait été dévastée par la foudre. C'est un événement dont l'impression n'est pas encore effacée dans le pays. Le 15 mai 1828 (un dimanche), pendant qu'on chantait la grand'messe, survint un orage. Le tonnerre tomba sur l'église remplie. Un grand nombre d'assistants furent tués ou blessés par la foudre ou par des débris de la voûte et des murs. La chute d'un Christ en pierre attaché à la voûte et portant sur une poutre transversale entre la nef et le chœur tua le châtelain de Maisoncelles. M. l'abbé Guéret ne fut ni témoin ni victime de l'événement. Mais il eut à achever d'en faire disparaître les traces.

Il devait lui aussi faire personnellement connaissance avec la foudre. Les orages sont fréquents et terribles dans cette région montueuse d'où descendent la Vire et la Virène. Un jour qu'il était absent, un nouvel orage éclate sur sa paroisse. La foudre tombe sur son presbytère. La maison est dévorée par les flammes. A son retour, le curé trouve sa demeure et tout son mobilier détruits.

M. l'abbé Guéret supporta stoïquement, ou plutôt chrétiennement ce malheur.

« Ce que je regrette le plus, écrivait-il à cette occasion, ce sont mes sermons. » Tous ses cahiers et manuscrits avaient été brûlés. Tout le travail de sa jeunesse à reconstituer !... Il était très goûté comme prédicateur à Notre-Dame de Vire et dans toute la contrée. Nous nous rappelons avec attendrissement la lettre dans laquelle il racontait à mon beau-père ce tragique événement et celle qu'il écrivit ensuite pour refuser les offres que lui faisait son ami pour l'aider à réparer ce désastre. Sa force et sa tendresse d'âme y apparaissent tout ensemble avec l'originalité de son tour d'esprit.

Après son église nous avons voulu revoir le presbytère qu'on lui a rebâti et qui, après la maison de Dieu, était l'objet de ses prédilections. C'est lui qui a présidé à la reconstruction de sa demeure. Et il s'est plutoute sa vie à embellir cette paisible retraite. Nous avons voulu revoir les arbres qu'il avait plantés, cette belle couronne de pins et de mélèzes dont il avait entouré sa pelouse devant sa maison, le jardin qui se prolongeait derrière le presbytère, ces charmilles touffues qui formaient autour des deux tiers de son jardin un véritable cloître rectangulaire. C'est là qu'il aimait à lire son bréviaire à méditer ou à converser avec ses amis. C'est là qu'il aimait, quand il nous revoyait après un long intervalle, à nous interroger sur tout ce qu'il savait nous intéresser. Il me parlait de mes travaux, et aussi de ses lectures et de ses chères études. Car s'il était avant tout le prêtre dévoué aux devoirs de sa charge, il était aussi le théologien patriote, attentif à toutes les grandes questions qui se débattent, à toutes les luttes qui mettent en jeu l'existence de l'Eglise catholique et de la France. Il était aussi l'humaniste épris de la beauté littéraire. Il n'avait pas oublié son Virgile et il cultivait les vers latins avec succès.

La grand'route qui enceint à moitié la pieuse habitation va en s'élevant, et d'une éminence nous avons pu tout revoir, sauf es appartements. Nous avons constaté avec douleur que le

cloître de charmilles, que le déambulatoire gothique aux arceaux de branches et de verdure a disparu. Son ombre nuisait aux légumes... *Barbarus has*... Non ; la citation serait irrévérencieuse.

Après quelques tristes réflexions, nous revenons sur nos pas. Nous revoyons l'église et le cimetière. Nous rouvrons la petite grille qui fait face au vieux porche voûté et nous saluons une dernière fois le granit qui recouvre l'abbé Guéret. Après avoir récité comme adieu un *Pater* et un *Ave*, nous reprenons la route de Vire.

En cheminant nous nous disions : — Est-il possible qu'on ait laissé un homme de ce merite durant toute sa longue vie perdu dans ce village ! Avec sa haute intelligence et son ferme caractère, il était à la hauteur de toutes les situations. Il est vrai que l'abbé Guéret n'avait pas l'échine souple. Et nous ne sommes plus au temps où l'on allait forcer le mérite dans sa retraite. Et d'ailleurs, l'eût-on appelé à un poste plus élevé, il n'eût pas accepté sans doute, attaché par toutes les fibres de son être à son cher Bocage dont il ne put rester séparé alors qu'il faisait ses débuts comme curé dans le Bessin.

Et d'ailleurs l'abbé Guéret était là à sa place sous beaucoup de rapports, en parfait accord avec ce qui l'entourait, les hommes et les choses. Il semblait l'homme le mieux fait pour personnifier et résumer en lui cette contrée (la terre du granit et des chênes) et en être le représentant, le prêtre devant Dieu.

Le prêtre, voilà bien le sommet, le couronnement des êtres et des choses qui l'entourent. Que seraient tous les paysages, même les plus variés, sans l'homme et sans le prêtre ? Que seraient les villages sans leurs clochers, et les villes sans les tours de leurs cathédrales ? Que seraient les sociétés humaines sans l'Eglise où l'esprit de Dieu achève d'édifier l'œuvre qu'il commençait dans la nature et qui sera consommée dans la gloire ? L'abbé Guéret a été un excellent instrument de cette œuvre et un digne représentant de l'Eglise dans le milieu où s'est exercé son zèle.

Arrivés à un détour de la route, près d'un bouquet de hêtres et de châtaigniers, nous nous arrêtâmes un instant sous l'empire d'un commun sentiment. Nous étions sur la limite du territoire de Maisoncelles, et nous nous rappelions qu'à notre dernier voyage (en septembre 1886), l'abbé Guéret nous avait dit là son dernier adieu. « Vous ne me reverrez pas, répondit-il aux vœux et aux espérances que nous exprimions au sujet de sa santé ébranlée. » Et, en effet, au mois de mars suivant, une crise rapide l'enlevait à ses paroissiens et à ses amis. .

Au fond du ravin de Pont-aux-Retours que nous franchissons de nouveau, nous laissons l'usine Juhel dormir son triste sommeil. Nous montons, nous descendons. Enfin, après une assez longue montée, la route ne cesse plus de descendre en s'infléchissant à gauche. Le bruit des marteaux sur le granit ne tarde pas à se faire entendre. Nous approchons de Vire. La partie haute de la ville reparaît bientôt au loin devant nous, dominée par les grands bâtiments (dix-septième siècle) de son hospice Saint-Louis. Au fur et à mesure que nous avançons la ville se déroule sur la gauche. Bientôt se dresse la brune tour-horloge avec les maisons groupées sous son aile, puis Notre-Dame et sa sombre tour carrée, puis à l'extrémité de son promontoire escarpé, entourée d'arbres, l'étrange silhouette du vieux donjon ébréché, auquel font face les vertes pentes des monts Besnard ; tout cela sous le dais éclatant d'un ciel de juillet sillonné de nombreux nuages et tempéré par des pluies intermittentes.

En avançant vers les murs de la vieille capitale du Bocage normand, les fastes de son histoire nous reviennent en mémoire. Les restes de ses murs d'enceinte et quelques tours noirâtres et croulantes se dressent encore çà et là pour nous dire qu'elle a fait grande figure au moyen âge. Nous nous souvenons que Bertrand du Guesclin a séjourné à Vire, alors que, maréchal du roi en Normandie, il guerroyait dans tout le pays contre les routiers anglais. Le vainqueur de Cocherel passa par Vire, venant du château de Caen, pour aller combattre les

Anglais dans le Maine. Une brillante chevalerie l'escortait avec des compagnies d'archers, les hommes des bonnes villes, auxquels s'adjoignirent sans doute les braves Virois. Nous aimons à nous représenter l'ost de sire Bertrand défilant, bannières et pennons au vent, dans le beau paysage que nous avons devant nous.

Au souvenir des guerres anglaises se rattache naturellement celui d'Olivier Basselin, de ce Tyrtée virois qui conseillait à ses compatriotes cette bonne précaution contre leurs ennemis :

> Vuidons nos tonneaux, je vous prie,
> Et ne leur laissons que la lie.

Olivier Basselin et son disciple Jean Lehoux furent les maîtres de la *gaie science* qui ne cessa plus de fleurir sur les bords de la Vire et de la Virène, même au cours du terrible seizième siècle et des guerres de religion.

Il y eut pourtant un moment où ils durent mettre une sourdine à leur *viole*, les gais chanteurs virois. Ce fut en l'année 1562, où Montgomery et son farouche lieutenant Coulombières mirent tout à feu et à sang au Bocage normand. Les rochers de Vire, de Saint-Lô, du Mont-Saint-Michel, de Mortain et de Domfront, avec leurs châteaux et donjons en ruine, portent encore des traces de cette lutte titanique.

La prise de Vire par Matignon, le 4 septembre 1562, fut un des plus terribles épisodes de cette lutte. Matignon, qui commandait pour le roi et les catholiques en Normandie, vint à l'improviste attaquer le château et la ville de Vire où se trouvaient enfermés plusieurs lieutenants de Montgomery.

Les principaux incidents et les terribles assauts de ce jour se représentent à notre esprit au fur et à mesure que paraissent à nos yeux les quartiers qui en furent le théâtre. Nous avons devant nous la rue des Teinturiers et le Val-Hérel où se livra l'un des assauts les plus furieux. Ce quartier fut incendié dans la lutte. Un bourgeois de Vire ayant abattu le pont-levis de la

porte-horloge, les assiégeants se précipitèrent par là dans la ville. Le flot des assaillants renversa tout et força l'entrée même du château. En vain les plus acharnés voulurent se défendre dans le donjon. Il fallut capituler (1).

Depuis lors, plus de grands événements dont la trace frappe les regards. A partir de l'époque des guerres de religion, la ville de Vire n'a guère fait parler d'elle. Son terroir a toujours été fertile en beaux esprits héritiers de la verve malicieuse des Olivier Basselin et des Jean Lehoux. Mais elle n'a plus vu la fumée d'un camp ennemi. Je venais de faire cette remarque, lorsque se dressent devant nous à notre droite, sur des rochers auxquels s'adossent de ce côté les premières maisons de la rue des Teinturiers, les restes d'une vieille tour ressemblant à un colombier :

— Est-il possible? dis-je à ma compagne de voyage. J'oubliais la grande Révolution et les héros qu'elle a produits à Vire. Nous avons devant nous les lieux témoins des grandes actions de ces héros.

> ... On bat la générale ; on sonne le tocsin.
> Voici venir les Chouans ; ils sont au Clos-Fortin...

Les lieux témoins des exploits de *Campène* et de ses compagnons ce furent surtout les colombiers, les poulaillers :

> ... Ils vont, cherchant partout des Chouans dans les greniers,
> Des Chouans dans les buffets, des Chouans dans les celliers,
> Des Chouans pendus aux crocs et dans les cheminées.
> Rien n'échappe à leurs mains au butin acharnées.

La *Campénade* est un poème héroïco-comico-burlesque très populaire à Vire. J'en avais rencontré autrefois un exemplaire dans un presbytère du Bocage (2). De nombreux passages m'en revenaient en mémoire.

(1) Voir, pour les détails, l'histoire du *Protestantisme en Normandie*, par M. Gaston Le Hardy.

(2) A Saint-Denis-de-Méré.

C'est une charge désopilante écrite de verve et qui ne se borne pas à être la peinture grotesque de mœurs et de types locaux, mais devient souvent une satire piquante des choses du temps. M. Lalleman (1) écrivit son poème en 1794, pendant les loisirs forcés que lui fit une longue convalescence ; il était alors chirurgien aux armées.

« On me pardonnera, dit-il dans sa préface, d'avoir voulu faire rire quand tant d'autres faisaient pleurer ! »

Tous ces souvenirs, les héroïques comme les comiques, que nous rappelaient Vire et ses alentours firent diversion à nos impressions de Maisoncelles et nous rentrâmes au *Cheval-Blanc* munis d'un vaillant appétit. — Heureusement la cloche ne tarda pas à sonner le dîner.

Ils n'étaient pas nombreux ce soir-là les hôtes du *Cheval-Blanc*. Nous fûmes longtemps seuls assis à la longue table où tout pourtant riait agréablement aux yeux, jusqu'au traditionnel fromage sous sa cloche. Enfin quelques personnages apparurent successivement qui vinrent prendre gravement place là où ils avaient leur serviette nouée ou roulée : c'étaient des pensionnaires. Leur tenue correcte et un peu gourmée dénonçait des professeurs de l'*alma mater*. Leur conversation me confirma dans ce sentiment. Le fond de la clientèle de l'hôtel n'avait pas changé.

Nous n'imposâmes pas longtemps la gêne de notre présence aux dignes représentants et interprètes de la pensée moderne à Vire. Il nous restait une ou deux heures de jour. Nous en profitâmes pour visiter les parties de la ville que nous n'avions pas revues.

Sur la place qui fait suite à l'église Notre-Dame, nous nous arrêtâmes devant la belle fontaine en granit qui porte le buste en marbre blanc du poète Chênedollé. L'artiste a bien saisi et rendu la physionomie du poète Chênedollé a été le plus sérieux et le plus puissant des poètes virois. S'il n'a pas le sel

(1) Auteur virois de la *Campénade*.

gaulois, cette verve malicieuse, cette saveur locale qui relèvent les vers de ses compatriotes, il a plus de souffle et d'envergure. Il ne s'est pas enfermé dans l'horizon bocain. L'émigration le mit en relations avec d'illustres écrivains étrangers, et au retour il vécut à Paris l'ami et l'émule des plus grands écrivains français du commencement de ce siècle, Fontanes, madame de Staël, Chateaubriand. On peut dire même que par beaucoup de traits de son âme et de sa vie, et surtout par le caractère philosophique, religieux et déjà presque mélancolique de sa poésie, l'auteur du *Génie de l'Homme* a été un précurseur du chantre des *Méditations*.

M. de Chênedollé était triste comme un saule pleureur, nous dit, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* Chateaubriand, qui a été souvent son hôte à Burcy. C'est bien l'impression que nous donnent les traits allongés de son visage, ce nez légèrement bourbonien et ces longs cheveux collés autour de la tête. Il était bon, modeste, aimait la vie des champs. Il ne savait pas se produire et, quand il s'agissait de courtiser la fortune et les puissants, il manquait l'occasion. Il ne la manqua pas lorsqu'elle s'offrit de rendre hommage à la royauté tombée. Charles X, se rendant à Cherbourg où il devait s'embarquer pour l'exil, passa par Vire. M. de Chênedollé se présenta pour complimenter le vieux roi, entre ses deux filles, vêtues de blanc, qui offraient des fleurs. On ne dit pas qu'il eût chanté, lui, l'*enfant du miracle !*

Ces souvenirs nous accompagnent sur la promenade du *Château*, plantée de grands arbres. De profondes et pittoresques vallées entourent ce promontoire escarpé, les *Vaux*, au fond desquels bondit la Vire. La Vire, grossie de la Virène, se replie de l'ouest au nord autour des *Monts* qui portent la ville.

Nous sommes au centre du théâtre de cette terrible lutte du 5 septembre 1562 que nous ont rappelée d'autres quartiers. Quel contraste présente le paysage calme et riant que nous avons sous les yeux avec la scène d'alors, avec les assauts furieux, au milieu des incendies, des féroces soudards et des

sombres religionnaires du seizième siècle! Ces mêmes lieux nous parlent aussi des grotesques exploits des héros de la *Campénade*.

Lorsque le soleil eut achevé de disparaître par delà les *Vaux* et le bois Saint-Martin, il était plus de neuf heures du soir. Nous avions quelque regret à nous éloigner de cette promenade du château qui nous semblait devenir plus belle encore maintenant que la nuit tombait. A l'extrémité des rangées d'arbres, prolongeant devant nous leurs masses noires, le vieux donjon ébréché dressait sa terrible silhouette. La lune était dans le ciel. Presque arrondie, elle montait au-dessus des monts Besnard, un peu en arrière et au-dessus de la vieille ruine.

Elle semblait répondre à l'invocation du poète dont le buste était à quelques pas de nous :

Parais, ô lune désirée !
Monte lentement dans les cieux.
Guide la paisible soirée
Sur ton trône silencieux... (1)

Pour regagner notre hôtel nous n'avions qu'à nous guider sur la tour-horloge. Le voisinage de cette tour n'a été pour nous que d'un médiocre agrément pendant la nuit. Tenant à justifier son nom, elle sonne à grand fracas tous les quarts d'heure. Et puis c'était la saison *théâtrale*. On donnait ce soir-là *Carmen*. De là, des allées et venues, des bruits, des chants toute la nuit. Il ne manquait que des accompagnements de guitares et de mandolines pour qu'on se crût transporté dans quelque ville du midi de l'Espagne ou de l'Italie.

Mais une mauvaise nuit est bientôt passée, surtout quand on se lève de grand matin. Dès sept heures, nous étions, valise en main, dans la grande rue du Calvados, descendant vers la gare de Neuville. Les belles vues de ce côté de Vire se déployaient devant nous comme à l'arrivée, cette fois resplendissantes sous le soleil matinal. L'air frais et le ciel bleu, où couraient quel-

(1) Chênedollé, *Études poétiques*, 1820.

ques groupes de nuages blancs, semblaient nous promettre une journée moins variable que la précédente.

Où allions-nous? Rentrions-nous prosaïquement au logis en reprenant en sens inverse le chemin de la veille? Nous étions bien près de Mortain. Une excursion au Bocage normand qui laisse Mortain de côté est vraiment incomplète et manquée. Mortain, c'est le point culminant, le point central des collines de la Normandie. Et Mortain n'a pas fait petite figure dans toutes les luttes auxquelles notre province a pris part depuis Robert de Mortain jusqu'au marquis de Frotté. Et puis c'était la promenade favorite du cher curé de Maisoncelles.

Il est entendu que nous allons voir Mortain. D'ailleurs ce n'est qu'une affaire de quelques heures, depuis qu'un chemin de fer y conduit.

A huit heures nous montons dans le train et nous voilà partis, tournant le dos au bon pays caennais.

Après avoir franchi la Vire au pont de Martilly, nous quittons la voie de Paris-Granville, pour décrire à gauche une courbe autour des collines de Saint-Martin et des *Vaux* de Vire. Du territoire de Saint-Martin on passe sur celui de Saint-Germain (de Tallevendes) en remontant la vallée de la Virène. Nous retrouvons les mêmes aspects, les mêmes accidents pittoresques que ceux que nous ont présentés les bords de la Vire du côté de Maisoncelles ou du côté de la Graverie. A Saint-Germain-de-Tallevendes, montent des jeunes filles et des matrones avec la hotte au beurre ou le panier aux œufs; elles vont au marché de Sourdeval. Partout les modes parisiennes : comme nous le remarquions entre Bény-Bocage et Vire, on se croirait partout dans la banlieue de Paris. Mais au sein de cette uniformité, plus choquantes nous semblent les dissonances provenant du défaut d'éducation et de la vulgarité des manières et du langage.

Voici maintenant les *Maures*, petite station après Saint-Germain-de-Tallevendes. Les *Maures!* un nom qui fait rêver. Des *Maures* entre Vire et Sourdeval !

Comment? Pourquoi ? D'où vient cette appellation ? Je livre

ce point aux méditations de mes confrères les *Antiquaires de Normandie* et autres lieux. Ce sont peut-être des *Maures*, des fils ingénieux des Arabes d'Espagne qui ont introduit l'industrie des métaux si florissante dans le pays. Sourdeval leur a peut-être dû, dans le principe, sa quincaillerie et ses fonderies renommées.

Quoi qu'il en soit, Sourdeval, qui fait pendant à Villedieu-les Poêles, est le gros chef-lieu de la contrée. Les toits ardoisés de la petite ville étincellent au fond d'une sorte d'entonnoir formé à la réunion de plusieurs vallées. Notre train poursuit sa course sur les pentes ouest de cet entonnoir. Il décrit un arc de cercle qui nous permet de voir longtemps la ville groupée autour de son clocher aigu et dentelé. Les officines de nombreux Vulcains fument au-dessus de Sourdeval.

L'air vif et frais du matin met les têtes en belle humeur. La conversation est animée dans les compartiments. Dans le voisin, nous avons un orateur, un péroreur, qui tient presque toujours la parole. C'est le *leader*. Les autres ne semblent là que pour lui donner la réplique et former à sa chanson interminable un accompagnement plus ou moins varié. Il s'impose par une sorte d'énergie supérieure : type étrange, original, vrai fils de Celte ou d'Armoricain par ses facultés oratoires, et aussi par le sens esthétique qui se révèle jusque dans son costume : sa coiffure est une sorte de bonnet ou toque d'astrakan.

Il porte un veston de velours amadou et le bas de son pantalon (de même étoffe, il m'a semblé), est enfermé dans des guêtres de cuir, sorte d'*Œil-de-Faucon* ou *Bas-de-Cuir*. « Je suis, dit-il, l'enfant de la nature... » La chasse et la pêche sont ses principales occupations. Ce qui ne l'empêche pas de courir les assemblées et les fêtes de village où il joue le rôle de loustic et de boute-en-train. Les fêtes de village, laïcisées autant que possible, sont l'un des grands moyens de civilisation à la mode du jour. Notre homme raconte plusieurs épisodes comiques des dernières fêtes auxquelles il a pris part et dont naturellement il a été le héros...

Cependant nous longeons de nouvelles collines, de nouveaux coteaux. Des masses de granit abruptes et nues faisant saillie çà et là nous annoncent que nous approchons du terme, de ces derniers sommets des collines de Normandie, dans une anfractuosité desquels est bâti Mortain.

Pour se rendre à Mortain il faut descendre à la gare dite de Saint-Clément. On est encore à environ quinze cents mètres de la ville. Durant ce parcours nous avons une première vue d'ensemble sur toute la contrée. Nous n'entrons pas au *petit séminaire* que nous rencontrons d'abord comme en vedette. Nous le réservons pour la fin. Nous faisons hâte vers cette grande brèche pittoresque qui s'ouvre devant nous entre le mont de Mortain et celui de Neubourg et au fond de laquelle bondit la *Cance*. Par delà cette ouverture un immense espace nous apparaît, un horizon presque infini. On ne distingue que vaguement les divers aspects de la contrée beaucoup plus basse qui s'étend de ce côté, c'est-à-dire au midi.

Mais ventre affamé n'a pas beaucoup plus d'yeux que d'oreilles. Aussi cheminons-nous prestement pour atteindre notre déjeuner. Enfin voici l'*hôtel de la Poste*, le principal hôtel de Mortain, dont l'honnête apparence nous réjouit le cœur en rassurant notre estomac. Déception ! plus d'une heure à attendre ! On déjeune à midi dans ce pays primitif !

Pour tuer l'heure que nous avons devant nous, nous montons à l'église. Cet édifice est là à quelques pas en amont, dressant devant nous son austère visage de granit. Le portail et les fenêtres nous indiquent dès l'abord un monument de l'époque de transition. Une tour très élevée mais sans flèche, avec des fenêtres étroites et à lancettes qui n'ont pas moins de 15 mètres de hauteur, se détache sur le côté sud de l'église. Un portail latéral du onzième siècle, se présente du même côté. C'est, dit on, le seul reste de l'église primitive bâtie par Robert de Mortain.

Nous entrons : du bas de la nef l'ensemble de l'édifice apparaît grandiose et d'une élégance sévère, à peu près d'un seul

jet. Vingt-deux piliers de granit en forment comme l'ossature. Le maître-autel est en marbre veiné presque blanc; deux évêques ou abbés crossés et mitrés (saint Evroult et saint Guillaume), l'un à droite et l'autre à gauche, en semblent les gardiens. De chaque côté du chœur reluisent des stalles en vieux chêne sculpté du quatorzième siècle. Le buffet de l'orgue forme à la grande nef un fond majestueux.

Nous ne nous attardons pas dans la contemplation de ce grave et remarquable édifice.

Horace a bu son saoul quand il voit les Ménades. Et les églises elles-mêmes ont moins de charmes pour qui les contemple l'estomac creux.

On peut vivre à Mortain. La table à l'*hôtel de la Poste* est confortable. Des employés (des postes et télégraphes, des finances ou des chemins de fer) y sont nos commensaux. Pauvres jeunes gens! leur sort m'attriste. A leur âge rivés à une administration! Condamnés à faire des chiffres tout le long du jour, et cela toute leur vie! Pour gagner mille ou douze cents francs! Et voilà le sort rêvé par tant de parents pour leur progéniture! Comme le contact avec les races latines a gâté notre vieille race normande vaillante et féconde!

Nous aurions presque à regretter d'avoir cessé d'être Anglo-Normands, si nous n'y avions gagné d'être encore catholiques. Et cet avantage, voici qu'on travaille tous les jours à nous le faire perdre. Ces réflexions m'assombrirent pendant le déjeuner. Ma femme me trouva maussade et eut hâte de brusquer le dénouement, c'est-à-dire de lever la séance.

Le grand air et les objets extérieurs m'eurent bientôt détourné de ces idées. Les photographies qui ornaient les murs de la salle à manger nous avaient fait faire une première connaissance avec les cascades que forme la *Cance*. Cela nous avait mis en goût. Nous décidons d'aller à la découverte de la *Cance* et de ses chutes. Descendant par une suite de rampes et de lacets, nous rencontrons d'abord, chemin faisant, une esplanade ou presqu'île escarpée assez semblable à celle où fut le château de

Vire, mais qui, au lieu de belles promenades et d'un sombre donjon, ne porte qu'une moderne et prosaïque sous-préfecture.

C'est là que s'éleva autrefois le château des comtes de Mortain, de Robert de Mortain, frère utérin de Guillaume le Bâtard. Mortain, c'était comme la *marche*, la porte de la Normandie du côté du Maine et de la Bretagne. Il fallait la confier à une main sûre. Après la révolte des barons normands et leur défaite au Val-ès-Dunes, Guillaume y appela son frère. Et depuis lors, même sous les rois de France et jusqu'à la veille de la Révolution, le titre de comte de Mortain n'a été donné qu'à des princes du sang. La duchesse de Montpensier, la *Grande Mademoiselle*, a été comtesse de Mortain.

De cette esplanade nous descendons dans un ravin profond. Un torrent y bondit. C'est la *Cance* dans son lit de granit. Nous la franchissons sur un pont. Un sentier à travers prés nous conduit là où elle forme une série de petites cascades. Au bas de ces cascatelles, l'eau se repose dans une sorte de bassin naturel d'où elle s'échappe de nouveau en bondissant. La vallée se resserre. De chaque côté s'avancent des promontoirs de rochers tantôt dénudés, tantôt chargés de chênes ou de sapins. Une grande manufacture est là à quelques pas en travers, faisant entendre le murmure de ses turbines. Et par delà, c'est ce fond bleuâtre et illimité dont nous avons eu une première vue à notre arrivée à Mortain.

Mais nous n'avons pas pris le bon chemin pour gagner la grande cascade, et c'est la grande cascade que nous cherchons. Nous descendions dans le sens du courant tandis qu'il faut remonter vers la source. Nous parvenons enfin au bon endroit. Ce n'est pas sans peine. Car, ce bon endroit, c'est un coin sauvage, presque inaccessible que l'on atteint par un sentier à peine tracé, où la vallée est semée de blocs de granit.

La *Cance* tombe avec fracas d'une hauteur d'au moins vingt mètres entre de gigantesques parois de rochers. Cette chute de la *Cance* n'est guère inférieure aux plus belles des Alpes ou des

Pyrénées. Elle n'a pas comme celles-ci l'entourage grandiose des glaciers et des sommets neigeux. Mais le contraste qu'elle présente avec l'ensemble riant du paysage est saisissant, et elle offre cet avantage que nous n'avons pas deux cents lieues à faire pour aller la chercher et qu'on ne paye rien pour la voir.

Après avoir respiré un instant l'air rafraîchi par l'écume jaillissante, nous revenons sur nos pas pour reprendre le chemin tortueux par lequel nous sommes descendus de Mortain. Nous gravissons la pente opposée. Ce chemin nous conduit au milieu des maisons de Neubourg, sorte de petit Mortain qui fait pendant au premier. Puis il nous ramène à la route de Vire, non loin de la gare et à quelques pas du séminaire.

Nous avons négligé à l'arrivée ce dernier établissement. Nous tenons à le visiter avant notre départ.

Une grande porte monumentale en granit (de 1669) y donne accès. On ne refuse pas l'entrée aux visiteurs. Une concierge les accompagne. Nous visitons d'abord le parc. Un étrange massif de rochers de granit se présente à l'entrée sur la droite. Nous le gravissons en suivant un sentier qui monte en circulant au milieu de blocs épars. Çà et là des croix de granit ; c'est un *chemin de croix* gigantesque. Et sur le sommet de ces rochers formant plate-forme, se tient debout sur un piédestal de granit une énorme statue de l'*Immaculée Conception*. Cette statue en bronze doré resplendit au soleil et domine toute la contrée dont elle est comme le Palladium.

Du pied de la statue la vue embrasse un horizon immense, surtout du côté du Maine et de la Bretagne. Et l'on peut se figurer par le panorama que l'on a sous les yeux celui que l'on doit contempler du sommet de l'arête encore plus élevée qui porte la chapelle Saint-Michel. De cet autre sommet qui, parallèle au nôtre, s'avance plus loin au midi, on découvre, nous dit notre guide, jusqu'au rocher de Domfront. Du point où nous sommes nous apercevons jusqu'au mont Saint-Michel.

Que d'idées, que de souvenirs éveillent en nous ce vaste horizon, ces collines granitiques tourmentées dont nous occu-

pons l'un des points culminants; ces donjons, ces ruines qui les couronnent! Partout, nous avons là des traces des révolutions du globe, et aussi des crises et des révolutions de l'histoire!

Cette nature et ces mouvements attestent les efforts d'un esprit contraire qui ne cesse de faire obstacle à l'action divine dans le monde et dans l'humanité, opposition qui, loin d'entraver l'œuvre de Dieu, semble avoir toujours été pour cette œuvre l'occasion déterminante de nouveaux développements et de nouveaux progrès. Les traces de ces conflits apparaissent là saisissantes.

Nous évoquions aussi les principaux épisodes de notre histoire normande. Nous nous disions : Si ce sommet était assez élevé et si notre vue était assez puissante pour nous permettre d'embrasser toute cette région si variée qui fut notre ancienne province et qui s'étend des plages de Dieppe et de Saint-Valery et des falaises d'Etretat au cap de la Hague, aux Iles normandes et au mont Saint-Michel, avec son fleuve, ses rivières, ses collines, ses prairies, ses plaines et ses rivages maritimes, quelle belle scène nous aurions sous les yeux! Et si nous pouvions y évoquer le passé, y voir se succéder les principaux événements qui s'y sont accomplis, depuis les temps des premiers Gaulois jusqu'à nos jours, quels merveilleux tableaux passeraient devant nous! Si nous ne pouvons contempler ces tableaux dans leur réalité vivante, notre imagination peut nous les représenter et les reconstituer avec les traits, les couleurs, la physionomie, les costumes particuliers aux différents âges qui en furent témoins...

Nous aurions bien voulu, descendant de notre observatoire, gagner ce sommet plus élevé que nous avions devant nous et sur lequel se dresse une chapelle dédiée à saint Michel. Une sonnerie de grelots se fit entendre qui nous avertit de penser au départ. C'était l'omnibus de Mortain qui se rendait à la gare. Nous descendons de nos rochers après avoir salué la Vierge gigantesque à laquelle ils semblent servir de piédestal.

Nous consacrons les quelques minutes qui nous restent à voir le séminaire et les ruines de l'abbaye avec lesquelles il fait corps. De cette abbaye dite *Abbaye blanche*, il demeure un cloître du onzième ou douzième siècle. C'est un austère pendant au beau cloître de l'abbaye du Mont-Saint-Michel, plus riche et plus élégant. Plusieurs salles voûtées à colonnes et à chapiteaux de la même époque disent quelle était la grandeur de cette demeure *bénédictine*. La chapelle du séminaire (un reste de l'ancienne église) offre des piliers et des voûtes en granit qui rappellent la basilique du Mont-Saint-Michel. Quels magnifiques spécimens a laissés sur notre sol normand cette grande époque qui fut l'âge d'or pour l'ordre des fils de saint Benoît !

Les élèves du petit séminaire étaient dans leurs classes. Nous traversons des salles et des corridors silencieux, entre autres une vaste salle où était dressé un théâtre avec des coulisses et un décor permanents : « Heureux enfants ! disions-nous, les conditions les plus favorables au développement de leurs facultés semblent là réunies : un air pur, de beaux spectacles, les meilleurs enseignements ! Tout ce qui peut fortifier le corps, éveiller l'imagination, éclairer l'intelligence en affermissant la foi. Ils sont appelés à parcourir la plus noble des carrières. Qu'ils répondent à leur vocation, sourds à la voix des sirènes et instruits par l'exemple de ceux qui ont eu le malheur de se jeter hors de la route pour courir après de perfides mirages. Qu'ils se rappellent le sort de la cavale vagabonde de Musset, qui meurt de soif et d'inanition dans le désert, quand elle n'avait

> ..... qu'à suivre et qu'à baisser le front
> Pour trouver à Bagdad de fraîches écuries,
> Des râteliers dorés, des luzernes fleuries
> Et des puits dont le ciel n'a jamais vu le fond. »

Le sifflet d'un train venant d'Avranches déchire tout à coup l'air et nos oreilles et nous dit qu'il est temps de jouer des

jambes. Nous avions nos retours en poche. Nous arrivons à point pour monter en wagon.

Grand crève-cœur ! Au moment d'entrer dans le compartiment, je regarde à mes billets. Je les trouve. Mais, hélas ! mon cahier de notes qui les accompagnait a disparu ! mes notes de voyage prises sur le vif !... plus rien !... réduit au secours de ma débile mémoire... Mes confrères de l'écritoire comprendront ce que j'éprouvai. Il fallut les bonnes paroles de ma femme, la promesse du secours efficace de ses souvenirs et les distractions du voyage pour me remettre d'un tel coup.

Toute la contrée, tous les sites que nous avions parcourus le matin repassèrent devant nos yeux : Sourdeval, les Maures, Saint-Germain-de-Tullevendes. A cinq heures et demie nous arrivions devant Vire, dont nous étions heureux de saluer de nouveau en passant les noirs remparts et la vieille tour-horloge.

Après un arrêt de quelques minutes nous reprenons notre course à travers les *Vaux* du Bocage. Les coteaux boisés de Neuville, les prés et les moulins de la Graverie défilent de nouveau devant nos portières. A Gilbertville la voie bifurque. Nous laissons les Caennais gagner directement leur logis. Et nous nous dirigeons vers Saint-Lô en restant dans la vallée de la Vire.

Vers sept heures nous arrivons en gare de Thorigny. C'est le terme que nous avions marqué pour notre deuxième étape.

III

Trois omnibus attendaient au débarcadère. Tous les hôtels de la cité qui eut l'honneur de donner le jour à Léonor Havin (du *Siècle*) sont des hôtels qui se respectent et chacun a son omnibus. Celui que nous prenons, au hasard, nous mène au *Cheval-Blanc*. L'*albergo* nous semble modeste. Mais nous faisons taire le sot orgueil et bien nous en prend. On nous donne la plus belle chambre et on nous sert un excellent dîner dans une salle fort proprette. On ne nous y sert pas à la russe, avec menu autographié, comme au *Cheval-Blanc* de Vire. Mais les mets sont bons et abondants. Et puis nous sommes les rois dans notre village (où, il est vrai, les sujets font défaut).

Avant la chute du jour nous voulons jeter un premier coup d'œil sur ce nouveau port où nous avons jeté l'ancre et qu'on appelle Thorigny-sur-Vire. On peut dire que Thorigny c'est le château, ou ce qui reste du château des sires de Matignon. C'est le maréchal Jacques de Matignon, vainqueur de Montgomery et pacificateur de la Normandie au seizième siècle, qui a bâti cette demeure princière. Nous nous contentons d'en considérer l'extérieur et les alentours. De ce château exproprié par la Révolution, nous ne voyons plus qu'un tiers (aujourd'hui l'hôtel de ville). Devant l'édifice encore debout s'étend une place spacieuse plantée sur les côtés de plusieurs rangées de tilleuls.

Ce qui reste du château présente encore un aspect imposant,

presque tout en façade sur la place. C'est une longue galerie à deux étages que terminent deux pavillons, un à chaque extrémité, ce qui donne à cette partie encore debout l'aspect d'un tout régulier. De l'alternance du granit rougi par le temps avec la pierre blanche ou grisâtre, de la hauteur des étages et des fenêtres, surtout des pavillons, résulte un caractère de grandeur qui permet d'induire ce que pouvait être l'édifice tout entier. Le serviteur des Valois s'était construit une demeure digne de celle de ses maîtres et l'on voyait à Thorigny un reflet de Blois, du Louvre et des Tuileries.

De merveilleux jardins ou parcs renfermant un immense étang entouraient le château. De toute cette splendeur il reste la galerie et les pavillons dont nous avons parlé. Cinq gendarmes habitent le pavillon de l'Est; aux grandes fenêtres flottent les langes de leur progéniture. Le concierge de la mairie est logé dans le pavillon de l'Ouest. La route nationale de Saint-Lô à Vire a pris la place qu'occupait le principal corps de bâtiments et coupé les parcs et jardins en resserrant l'étang. Tout diminué qu'il est, cet étang est encore considérable. De belles promenades circulent tout autour, ombragées d'arbres séculaires.

Tout cela nous apparaissait triste et désert à cette heure, alors que le soleil achevait de disparaître derrière les coteaux qui ferment à l'ouest la vallée de la Vire. Au bord de cet étang qui vit des fêtes de nuit dignes de Venise et des curées aux flambeaux dignes de Saint-Germain, quelques lavandières attardées frappaient du battoir sur leur linge et un ou deux pêcheurs jetaient l'épervier. C'était une sorte de petit Versailles délabré et délaissé que nous avions sous les yeux.

Sunt lacrimæ rerum et mentem mortalia tangunt.

Nous rentrâmes, ayant au cœur cette impression de vague tristesse qu'y met le sentiment de l'instabilité des grandeurs humaines.

Nous pûmes dormir au *Cheval-Blanc* de Thorigny. Cette ville

minuscule a le sommeil paisible. Il n'est pas troublé (il ne l'était pas du moins à ce moment-là) par des représentations théâtrales extraordinaires comme à Vire, et les tinterelles sonores d'une tour-horloge n'y brisent pas les tympans impressionnables.

L'aurore *aux doigts de rose* est matinale fin juillet. Elle faisait risette depuis longtemps à travers les rideaux de la belle chambre *nuptiale* que nous avions l'honneur d'occuper, lorsque nous pûmes nous arracher *aux étreintes de Morphée*. Un dessin du château de Thorigny (qui valut le prix de dessin linéaire à son auteur en 1859) était là qui, du milieu de son cadre doré. nous reprochait notre paresse. Nous fûmes sensibles à ce reproche et nous nous levâmes héroïquement.

Thorigny a le réveil gai. Les bons bourgeois apparaissent en manches de chemise à leurs fenêtres et en achevant leur toilette échangent des salutations et des commérages. Les boutiquières prennent leur café au lait sur le pas de leur porte, non sans dégoiser avec les voisines. Les *bonnes* ou ménagères trottent pour la provision, et les matrones importantes qu'accompagnent d'élégantes *damoiselles* vont, livre en main, assister à la messe matinale.

Nous entrons à leur suite dans les églises (il n'y en a que deux à Thorigny). Nous n'avons pas à les décrire, elles n'ont rien de monumental. M. Havin, l'Haussmann de Thorigny, n'a pas porté ses soins de ce côté.

Nous avons hâte de regagner le château et d'y évoquer tout ce glorieux passé qu'il rappelle. Avant de pénétrer dans l'intérieur nous voulons donner encore un regard aux alentours. La route nationale de Saint-Lô à Vire est là qui se prolonge devant nous à perte de vue, à travers un pays ondulé et verdoyant. Nous la suivons, marchant sur l'emplacement de la partie démolie du château, et quand nous avons dépassé ce qui reste encore debout, nous avons à droite les jardins et à gauche l'étang qui se recourbe en forme de croissant et disparaît à son extrémité entre des bords chargés de grands arbres.

Nous nous promenons sous ces arbres séculaires. Sur ces promenades peut-être fort animées le dimanche, nous ne rencontrons qu'un bourgeois et son chien. Nous ne nous en plaignons pas : la solitude et l'abandon conviennent aux ruines.

Après avoir constaté que la pièce d'eau devait se prolonger autrefois au delà de la route et combien ce vaste étang devait ajouter à la beauté du paysage, nous revenons au château.

Nous y entrons par le pavillon de l'Ouest où loge le concierge. Les seules pièces intéressantes se trouvent au premier étage. Un grand escalier y conduit sur un palier spacieux ; nous nous trouvons devant une porte à deux battants. La femme du concierge nous l'ouvre et, après nous avons avoir introduits, nous abandonne à notre seule direction.

Nous traversons une sorte d'antichambre entourée de portraits du dix-septième siècle. Que ne se présente-t-il un don Silva (comme dans *Hernani*) pour nous donner des explications sur ces portraits? La pièce qui fait suite et termine le pavillon, à l'ouest, est un vaste salon où se voit le portrait du plus illustre des Matignon, de celui qui a construit le château, du maréchal Jacques de Matignon. Il est entouré de sa famille, de sa femme et de son fils et d'un personnage portant un costume Louis XIII que j'ai supposé être son petit-fils. Le côté nord de l'appartement est recouvert d'une grande tapisserie (genre d'Aubusson) qui représente des épisodes de l'*Enéide*. Toute cette pièce aux ornements mythologiques est d'un grand style. Une estrade portant une table à tapis vert et trois fauteuils, nous intrigue. Sommes-nous en présence d'un tribunal (justice de paix ou tribunal de commerce)? Ces braves juges, quand ils siègent avec greffiers et huissiers, détonnent fort dans ce cadre. Il y a de quoi faire descendre de sa toile le terrible maréchal.

Traversant de nouveau le vestibule d'arrivée, nous gagnons la pièce qui y fait suite du côté opposé. Cet appartement a dû servir de chapelle. Les degrés et le retable d'un autel en bois y sont demeurés. Un beau portrait d'évêque du dix-septième

siècle fait face à cet autel. C'est celui de Léonor de Matignon, évêque-comte de Lisieux (1661). Nous retrouvons là encore un maréchal de Matignon en costume de guerre, à la tête de ses troupes. C'est sans doute celui qui est connu sous le nom de comte de Gacé et fut fait maréchal en 1708.

De cette chambre-chapelle nous passons dans la galerie qui va rejoindre l'autre pavillon. Toute cette longue galerie est couverte de peintures sur trois de ses côtés et au plafond. Nous voyons là une série de grands tableaux racontant aux yeux les exploits des Goyon de Matignon, toute une épopée en peinture. On devait autrefois accéder à cette galerie par le pavillon de l'Est qui se rattachait au corps principal disparu. Ce qui le prouve, c'est que, pour prendre les choses par le commencement et suivre l'ordre des dates, nous sommes obligés de nous transporter à l'extrémité de ce côté et de revenir sur nos pas en longeant la paroi sud.

Tous les hauts faits de la famille des Matignons, depuis les croisades jusqu'au commencement du dix-septième siècle, se déroulent devant nous.

Un Goyon de Matignon, partant pour la Terre Sainte en 1090, c'est le premier tableau. Il y en a onze en tout. Nous remarquons celui qui fait le fond de la galerie du côté ouest et représente la bataille de Cocherel. Un Goyon de Matignon y porte l'étendard de sir Bertrand du Guesclin, son cousin.

Un des principaux tableaux du côté nord nous montre, au siège de Caen, Charles VII qui fait un Bertrand Goyon de Matignon chambellan, et Allain son frère, grand escuyer de France. Puis ce sont des épisodes des guerres d'Italie, et la prise de la Fère en 1576, et enfin la onzième et dernière grande peinture qui nous fait assister au mariage de Charles de Matignon, fils du maréchal, avec Léonore d'Orléans, fille du duc de Longueville et de Marie de Bourbon. Henry IV y assiste.

Ce tableau met le comble à la glorification de la famille. On y voit le nom du peintre et de celui qui a dirigé les travaux de décoration. Ce dernier s'appelait M. de Boisgeffroy. Nous avons

eu peine à déchiffrer le nom du peintre, Vignon, sans doute... (1), ou Vien ?

Ces peintures, par la pureté du dessin et la richesse du coloris, par l'intensité du relief et de la vie, sont assurément l'œuvre d'un peintre puissant et ne sont pas indignes de la grande école française fondée par les élèves de Simon Vouet qui, après Léonard de Vinci, avait été le principal introducteur en France des traditions des grandes écoles italiennes.

Les apothéoses du plafond et tous ces amours, satyres, faunes, nymphes qui les encadrent (toute une débauche de nudités) disent assez que l'on est en pleine Renaissance païenne. La *royauté* et les *grands* ont favorisé ce paganisme des arts qui devait amener celui des mœurs. Nous nous demandons si ce n'est pas une des raisons qui font qu'aujourd'hui les châteaux sont déserts...

La pièce qui fait suite à la galerie est la dernière que l'on visite, elle fait déja partie du pavillon de l'Est. Une partie de l'ornementation en est toute récente. Ce sont des grisailles qui font le tour du plafond en coupole et dont une inscription fait honneur à l'administration de messire Havin (1848-49). Trois côtés sont ornés de tapisseries faisant pendant à celles que nous avons admirées dans le pavillon de l'Ouest. Elles représentent aussi des épisodes de l'*Enéide,* des épisodes du séjour d'Enée chez Didon.

Au milieu de la salle se dresse sur un socle un groupe de sculpture, la *Mort du Cheval de Roland* (croyons-nous) par A. Le Duc (artiste jeune encore). Le cheval avec l'épée dans le corps se cabre pour mourir. Roland est à pied, le retenant par la bride, le dos appuyé contre le flanc de son malheureux compagnon. Le principal personnage c'est le cheval.

M. A. Le Duc a commencé par être un *artiste en chevaux*. Il a eu pour premier maître Lenordez, professeur de sculpture à

(1) Le *Dictionnaire des Peintres* donne son nom sans aucun détail sur sa vie.

Caen, et, comme son maître, il a travaillé pour le monde du turf et les éleveurs de la basse-Normandie. Depuis il a pris un plus haut vol. Il a eu des maîtres à Paris, et dans la foule des artistes parisiens il n'est pas demeuré entièrement inconnu. Né à Thorigny, éduqué au lycée de Caen, il a peuplé de ses œuvres les pays qui l'ont vu naître et grandir, surtout Caen et Saint-Lô. Nous allons le retrouver à ce chef-lieu de son département.

Mais il nous faut en finir avec le château de Thorigny, n'ayant plus que le reste de la journée pour achever notre rapide voyage. Nous traversons de nouveau la galerie en jetant encore un regard sur les peintures, particulièrement sur les petits panneaux qui font, au-dessous des grands, le tour de la pièce. Ils représentent des localités importantes du pays, de beaux sites, des châteaux avec leur aspect d'antan, entre autres Lonay où naquit Jacques de Matignon, et le château de Saint-Lô perché sur son rocher avec ses tours, tel qu'il devait se présenter lorsque le châtelain de Thorigny y captura Coulombières.

Nous passons rapidement et gagnons notre déjeuner qui attendait au *Cheval-Blanc*.

Si bien que nous nous y soyons trouvés, le *Cheval-Blanc* n'est pas une Capoue.

A midi et demi, nous partions pour Saint-Lô. En cheminant vers la gare, nous passons devant la villa Havin, dont la grand'route longe le parc. Nous l'avions bien aperçue dès notre arrivée. Mais enfermés que nous étions dans notre omnibus, nous n'avions pu la considérer à l'aise. Nous le pouvons au retour, étant modestement à pied.

Cette luxueuse demeure se dresse au milieu d'un vaste domaine planté de grands arbres et semé de luxuriantes pelouses. Construite en briques de diverses couleurs, elle rappelle les coquettes villas de Beuzeval et de Trouville. La fille du grand Havin l'habite maintenant avec son mari quand ils ne sont pas à Paris ou aux eaux. Vis-à-vis du château des Matignon, qui est à l'autre extrémité de Thorigny, cette brillante villa offre un pendant en même temps qu'un contraste. Le château c'est le

passé, ce sont les splendeurs éclipsées, les grandeurs déchues, tandis que la villa c'est le présent, c'est le luxe, ce sont les grandeurs et les splendeurs somptueuses de notre temps (ceci a tué cela, du moins pour le moment).

Cette fortune des Havin dit assez haut le chemin parcouru par notre société depuis le seizième siècle. Ce sont les héritiers, les descendants des adversaires des Matignon qui sont sur le pavois, qui règnent et gouvernent aujourd'hui. Ils ont bien pris leur revanche.

Quel progrès dans la perversion et la dépravation de nos idées atteste ce fait que Havin, avec sa prose du *Siècle*, ait pu gagner en France des millions ! Nos bons herbagers des bords de la Vire, comme ceux des rives de la Touques et de la Dives, ont contribué pour une bonne part à sa fortune. Ils étaient ses lecteurs les plus assidus et ils l'ont fait député. Ils lui savaient gré de guerroyer la superstition et les curés, et de les délivrer des fantômes qui troublaient leur digestion.

Nous rencontrons à la gare de Thorigny de ces bons types d'herbagers, joyeux vivants, qui se rendent à quelques foires du pays. Ils n'ont pas des faces de carême. Tout de même la grande sécheresse de cette année les a déconcertés. Eux qui pouvaient s'engraisser à table à loisir pendant que leurs bêtes s'engraissaient dans les prés, se sont vus à la veille d'être réduits à vivre de régime comme leurs ruminants. C'est humiliant qu'en un siècle de progrès on n'ait pas encore trouvé le moyen de faire pleuvoir à volonté et qu'on se soit vu dans la nécessité de recourir encore aux pèlerinages !

On est quelque vingt minutes à parcourir la distance de Thorigny à Saint-Lô. La vallée de la Vire, que suit le chemin de fer, contourne du côté du couchant, puis du nord le rocher sur lequel est bâtie la ville. Ce rocher granitique de Saint-Lô ne porte plus les bastions derrière lesquels se défendit Coulombières et qu'emporta Matignon. Il ne reste qu'une ou deux tours et quelques fragments des anciens remparts à mâchicoulis dont nous avons vu la représentation au château de Thorigny. Le

reste a disparu pour faire place à d'élégantes habitations, à des jardins en étage que domine la belle église Notre-Dame. Nous nous sommes empressés de monter jusqu'à cette ancienne cathédrale. C'est un des remarquables monuments de l'architecture gothique, avec son triple porche richement ornementé que surmontent deux hautes et élégantes flèches percées à jour.

Nous avons admiré à l'intérieur l'harmonie des proportions, l'élégance et la hardiesse des piliers sans chapiteaux, qui s'épanouissent en nervures, la hauteur des voûtes dont ces nervures forment les arceaux. Autour du chœur qui dévie de l'axe de la nef, des travées divergentes, des chapelles juxtaposées donnent à cette partie de l'église comme une forme d'éventail. Nous avons été frappés d'un détail particulier qui ne se retrouve presque nulle part. Une chaire en pierre, style quinzième siècle, fait saillie sur le dehors au chevet, du côté du levant; on y faisait à de certains jours des publications. On pouvait venir là exercer une action extérieure et parler au peuple! Que les temps sont changés!

A peu de distance de l'église s'élève l'hôtel de ville, édifice tout moderne qui comme architecture n'offre rien de remarquable. Le seul objet digne d'attention qu'il renferme est au rez-de-chaussée dans le vestibule. C'est le fameux marbre (ou granit) connu sous sous le nom de marbre de Thorigny.

Ce marbre est le reste d'un monument, le socle d'une statue trouvée à *Vieux* (Viducasses). J'en avais entendu des merveilles. Un *monsieur de l'Institut*, portant l'habit doré à palmes vertes et l'épée à poignée de nacre et d'argent, était venu tout exprès de Paris pour dire aux antiquaires de Caen la valeur de ce précieux vestige et leur épeler les inscriptions qui le recouvrent. Il faut avoir des yeux de membre de l'Institut pour y voir toutes les belles choses qu'il y a trouvées. Les verres de mes lunettes n'ont pas été assez grossissants pour me permettre de les reconstituer.

D'après ce qu'il nous raconta, la statue que portait ce socle avait été élevée en l'honneur d'un citoyen illustre des *Viducasses* (*Vieux*), nommé *Solemnis*. Solemnis avait servi avec honneur dans les légions où il était arrivé au grade de *Legatus* et s'était lié avec de hauts personnages de Rome. C'est sans doute ce qui lui avait permis de rendre d'importants services à ses concitoyens, surtout à l'assemblée périodique des délégués de la Gaule à *Lugdunum* (Lyon). Ses qualités, ses belles relations, ses services sont rappelés sur ce monument qui, paraît-il, est d'une importance historique considérable et jette un grand jour sur la situation de la Gaule au deuxième siècle sous la domination romaine.

Il est de mode aujourd'hui (à la suite de Victor Duruy) de celébrer le bonheur des provinces et de la Gaule en particulier sous l'administration des Romains. *Ubi solitudinem faciunt pacem adpellant* (a dit Tacite) : c'est là l'ordre et la paix dont l'administration romaine dotait les provinces. L'administration d'aujourd'hui ressemble beaucoup à celle-là et prépare les mêmes résultats, c'est-à-dire la dépopulation que l'on vit dans les campagnes gauloises deux siècles plus tard et qui permit aux Barbares de s'y promener à l'aise.

M. Havin a été un grand promoteur de ce beau progrès. C'est pour cela sans doute qu'on lui a élevé des statues, comme on fit à Solemnis. En redescendant vers la rue *Torteron* et la ville *basse*, nous passons devant le monument que Saint-Lô a élevé à l'ex-maire de Thorigny, qui fut aussi son député. Ce monument, placé à l'angle des rues Havin et Saint-Thomas, est une *fontaine*. Au-dessus de la pierre d'où l'eau s'échappe, dans un enfoncement rectangulaire, colorié comme une mosaïque, s'avance dans la partie supérieure, sur un socle qui fait saillie, le buste de Léonor Havin. Avec sa face de bourgeois avisé et bon vivant, son front dénudé, sa barbe en côtelettes, son nez relevé, il semble se moquer de ceux qu'il a bernés. A sa droite, les pieds posés au-dessus de la fontaine, une Renommée avec sa trompette figure la presse, et, à gauche, un adolescent qui veut

puiser à la source représente le bon public que le *Siècle* désaltéra. A ce malheureux qui gigotte avec effort, nu, couché à plat ventre au-dessus de la pierre et tendant sa coquille vers l'eau jaillissante, j'ai peine à ne pas crier : « Arrête, malheureux, tu vas t'empoisonner ! »

Quelques pas plus loin, nous passons devant une porte au-dessus de laquelle est écrit le mot : *musée*. Des touristes ne sauraient passer devant un musée sans y entrer. Nous trouvons là une brave concierge sur le retour, coiffée du blanc serre-tête du pays, ressemblant assez à une *bonne* de presbytère. Elle nous rappelle certaines études de *femmes Flamandes* de Teniers ou de Rembrandt. C'est notre guide. Elle nous fait franchir plusieurs rampes d'escalier et nous conduit dans des galeries qu'on pourrait bien appeler des greniers sans leur faire trop d'injure.

Saint-Lô abrite sous le même toit les merveilles de la nature et les chefs-d'œuvre de l'art (si chefs-d'œuvre il y a). Nous avons bientôt fini de passer devant les uns et les autres. Triste spectacle que la nature vue sous des vitrines ! des oiseaux empaillés, des herbiers desséchés, des minéraux étiquetés et numérotés ! On se rappelle là involontairement les vers d'Alfred de Musset sur le monde que nous feront les savants :

Un cimetière en ordre où tout aura sa place.

Dans le musée artistique, quelques toiles de Jordaëns attirent les regards. Ces figures rosées, bien éclairées ont tant de relief sur le fond noir d'où elles émergent ! Elles sont rares au milieu de plates copies et de ces tableaux d'actualité politique que les divers régimes qui se succèdent au pouvoir envoient tour à tour aux chefs-lieux de département. Je félicite la municipalité du chef-lieu de la Manche de n'avoir pas poussé l'adulation au régime présent jusqu'à supprimer ces souvenirs des gouvernements déchus.

Cependant Saint-Lô ne me semble pas sans reproche sur ce point. Il est des hommes véritablement illustres qui ont grandement honoré la ville de Saint-Lô et le département de la

Manche. Et je ne vois rien qui les rappelle, aucun monument qui nous parle de Le Verrier et d'Octave Feuillet, entre autres. Peut-on croire une telle omission involontaire et exempte d'adulation au régime actuel? Assurément le savant astronome et le délicat écrivain ont fait plus d'honneur à leur pays que Léonor Havin. Mais ils n'ont pas été les protégés de la franc-maçonnerie. Leur science et leur talent n'étaient pas à son service.

A ce propos, chemin faisant, je raconte à ma femme dans quelles circonstances il m'a été donné de connaître Le Verrier. Il y a longtemps de cela. C'était en 1853. J'étais en réthorique au lycée de Caen. Le Verrier, fait sénateur, vint en compagnie de l'abbé Daniel, membre alors du conseil supérieur de l'instruction publique, annoncer et inaugurer, en quelque sorte solennellement, les réformes Fortoul. Je vois encore devant moi, dans sa tenue officielle, cet homme grand, froid, sec, au visage glabre, à l'aspect de *clergyman*. C'est lui qui prit la parole pour nous expliquer et préconiser le nouveau système. C'était la *bifurcation*.) Dans ce système, tout n'était pas heureux. Mais il y avait du bon, particulièrement la place faite aux auteurs chrétiens, aux Pères grecs et latins. Un retour salutaire vers les idées chrétiennes était imprimé, une grande retenue imposée à l'enseignement des doctrines contraires.

Il y avait alors à Caen des membres du corps enseignant qui s'étaient signalés comme représentants de ces doctrines contraires (Charma entre autres). Le Verrier ne les ménagea pas. L'impression que laissa son passage fut vive et profonde. On en parla longtemps. Pour tout le monde universitaire et maçonnique de la contrée, il demeura la *bête* noire, un véritable Croquemitaine. Il n'est pas étonnant que tout ce monde-là, devenu maître dans la place, ait été peu disposé à honorer sa mémoire (1).

(1) Son buste surmontait autrefois le *marbre de Thorigny*. Je ne l'y ai pas vu. On l'a traité comme la statue de Morny à Deauville.

En devisant ainsi nous remontions par la haute ville. Nous repassons devant la cathédrale et sur la place Beauregard. Sur cette place une statue appelle notre attention. C'est encore une statue de Le Duc. Elle représente une vigoureuse Normande qui revient de traire ses vaches, la cruche d'airain sur l'épaule droite. La main droite soutient la cruche que la gauche, appuyée sur la hanche, aide à maintenir au moyen d'un cordon passant sur la tête. Il appartenait à l'artiste qui a fait cette vachère callipyge d'élever un monument à Havin, le docteur politique des herbagers bons vivants. Absence d'idéal, recherche de la vérité triviale, rien que du savoir-faire avec une certaine puissance dans la reproduction de la vie ; c'est du zolisme en sculpture.

Il était temps de nous rapprocher du chemin de fer. Nous descendons par des rampes fort raides au pied des vieux remparts de Saint-Lô et nous gagnons la gare par le pont sur la Vire. Notre excursion dans le Bocage normand, dans le pays du granit et des chênes et des vieux souvenirs héroïques, avait dès lors pris fin.

A 4 heures 55 nous sommes dans le train et nous partons pour rejoindre notre grande ligne Cherbourg-Paris. Avec ses vieux remparts où combattirent Matignon et Coulombières et les deux hautes tours de Notre-Dame qui les dominent, il nous semble que c'est le beau pays de poésie que nous laissons derrière nous pour rentrer dans la prose.

Les visages enluminés, les types plantureux et matériels dont nous avons signalé la réapparition entre Thorigny et Saint-Lô se multiplient autour de nous. Nous sommes redescendus dans les basses terres normandes (les Lohlands). Plus de granit, plus de genêts ni de fougères ; moins de hêtres et de chênes ; toutes prairies. Nous approchons d'Isigny, le pays du beurre. Il nous tarde de revoir la toiture de notre ermitage.

L'arrêt de plus d'une heure que nous avons à subir à *Lizon* nous semble long. Enfin, voici le train de Cherbourg. En voiture ! Cette fois c'est notre dernière étape. Nous n'avons plus

qu'une attention distraite pour les sites que nous traversons, pour les innombrables pommiers chargés de pommes vermeilles, pour les vaches rousses, blanches, bigarrées qui pâturent de tous côtés dans les prés immenses, pour ces vachères vigoureuses qui passent, la cruche d'airain sur l'épaule, et nous rappellent la statue de Le Duc qui en les copiant a eu soin de les enlaidir.

Enfin, par delà les prairies et à travers des bouquets de grands arbres, voici des tours d'église et des maisons grisâtres. C'est Bayeux qu'éclaire le soleil couchant. Pour cette fois nous nous contentons de saluer de loin notre ville épiscopale et sa cathédrale et de nous entretenir, pendant l'arrêt que nous subissons à la gare, des richesses artistiques et archéologiques qui s'y rencontrent. Nous parlons de la tapisserie de la reine Mathilde et des épisodes héroïques et naïfs de l'épopée normande, que ce précieux monument déroule sous les yeux.

Le drame sanglant que retrace une peinture murale de la cathédrale nous revient aussi en mémoire, le martyre de Thomas de Cantorbéry. Le pays d'où partirent les assassins, nous venions de le parcourir. Henri II était à son château de Bur-le-Roi (aujourd'hui, Balleroy et Cerisy-la-Forêt) lorsqu'il laissa éclater, devant des courtisans trop empressés, le dépit que lui causaient les héroïques résistances de l'archevêque Thomas.

Nous nous rappelons les atroces circonstances de ce meurtre sacrilège, le châtiment providentiel des coupables et l'expiation terrible d'Henri II frappé dans sa famille et en butte aux révoltes de sa femme et de ses fils.

Ces souvenirs nous accompagnent pendant que nous achevons de parcourir le Bessin. La zone de riants herbages qui nous séparait encore de notre plaine est vite traversée. Avec Audrieu signalé de loin par sa belle flèche inachevée du quinzième siècle, reparaissent les champs dorés. Mais c'est au sortir de Putot-en-Bessin que nous entrons dans la vraie plaine, dans la plaine découverte.

La plaine de Caen c'est presque un désert quand les moissons ont disparu. Mais aux mois de juillet et d'août, inférieure au bocage pour la variété des aspects, elle l'emporte pour l'éclat, la variété et l'intensité des couleurs. En ce moment nos champs couverts de gerbes méritent les épithètes dont Homère a gratifié les champs de la Mysie et de la Phrygie. Et les nôtres ont cette supériorité que de tous côtés s'y dressent de beaux clochers. La Providence y prodigue tous ses dons, les surnaturels comme les naturels. Toutes ces églises, avec leurs flèches élégantes, apparaissant dans toutes les directions, ressemblent à une flotte en marche sur l'Océan. C'est une flotte en effet ou une partie de flotte, une partie de la grande armada que le Vicaire de Jésus-Christ dirige sur l'océan du temps vers le rivage de l'éternité, et l'une des parties les plus propres à donner une idée de la beauté de l'ensemble.

... Enfin le train se ralentit. Les freins crient et se serrent. Stop ! On appelle Bretteville-Norrey. C'est le terme de notre course en railway. Notre léger véhicule et l'intrépide *Toto* sont-ils là à nous attendre? Nous regardons. Personne ! Notre Maître-Jacques féminin s'est renfermé cette fois dans ses attributions culinaires. La ménagère avisée a pensé qu'il valait mieux veiller à la préparation d'un souper réparateur et que nos estomacs réclamaient plus de soins que nos jambes. Une course de vingt-cinq minutes à pied n'est pas une affaire. Nous prenons les petits chemins. Nous suivons des sentiers gazonnés que nous revoyons avec un vrai plaisir sous les lueurs prolongées d'un crépuscule de la fin de juillet.

Pendant que l'élégant clocher de Norrey et son rival de Bretteville-l'Orgueilleuse s'enfoncent dans l'ombre derrière nous, la flèche ardoisée de notre tour de Rots nous apparaît au-dessus d'un pli de terrain. Nous remercions la Providence de nous avoir protégés au cours de notre rapide voyage ; et nous avançons en nous rappelant les principaux incidents de la route : le parcours de Caen à Vire, la visite au cimetière de Maisoncelles, Vire et sa porte-horloge, Mortain et ses cascades,

Thorigny et le château des Matignon, Saint-Lô et son église Notre-Dame, et dans chacune de ces villes, les ruines parlant de nos luttes passées que continuent nos luttes présentes.

Bientôt notre village lui-même s'offre à nos regards groupé autour de son église, au bord du vallon verdoyant où coule la *Mue*. Le petit hameau qui se présente le premier comme un poste avancé, c'est notre cher *Hamel*. Encore quelques pas et nous apercevons le lierre au-dessus de la porte blanche. Nous sommes arrivés.

Après les pourparlers qu'exige la prudence à pareille heure, la gardienne du logis veut bien nous ouvrir. Nous avons retrouvé notre *home* paisible. Nous voilà redescendus dans notre vie journalière et nous n'en sommes pas fâchés. Mais combien de temps durera cette disposition? l'homme est *ondoyant* et *divers*, — *varium et mutabile semper*...

LOUIS VEUILLOT

JUGÉ PAR UN CRITIQUE NATURALISTE [1]

Il y a quelques mois parut à cette place, sur Louis Veuillot, une *étude* que les lecteurs de l'*Univers* n'ont pas oubliée. M. Jules Lemaître, un *normalien de marque*, un éclectique dans le sens le plus large du mot, un des maîtres actuels de la critique, était l'auteur de ce travail. C'est la *Revue bleue*, une *Revue* qui ne s'ouvre guère qu'aux coryphées du monde universitaire, qui en avait eu la primeur.

Une étude sur Louis Veuillot généralement sincère, sympathique et élogieuse, due à une telle plume et paraissant dans un tel lieu, n'était-ce pas un événement? C'était au moins un frappant témoignage qui disait tout le chemin parcouru par la renommée du grand écrivain catholique. Depuis qu'il n'est plus, Louis Veuillot n'a cessé de monter dans la gloire, tandis que la plupart de ses illustres contemporains, après leur mort, n'ont plus fait que descendre.

C'est que son œuvre à lui n'est pas en faux. Il a travaillé sur le vrai et pour le bien. On reconnaît en sa personne un digne

(1) Article publié dans l'*Univers*. (6-10 septembre 1894.)

ouvrier de la Providence, le principal initiateur d'une légitime transformation sociale, le laboureur et le semeur à qui l'on devra pour une bonne part la moisson de demain.

Cette action de l'ancien directeur de l'*Univers* est-elle suffisamment signalée dans le travail de M. Jules Lemaître ? Louis Veuillot est-il maintenant connu tout entier ? A-t-il là le monument que réclamaient ses talents et ses mérites ?

Un écrivain non catholique ne pouvait juger le grand écrivain catholique avec une entière justesse, et de sa taille donner toute la mesure. Il ne pouvait apprécier exactement son œuvre. Pour bien juger Louis Veuillot, il faut avoir la foi de Louis Veuillot.

Cela apparaîtra dans une suffisante évidence, croyons-nous, lorsque, au regard de l'image tracée par Jules Lemaître et restituée en ses principaux traits, nous aurons présenté en ce travail comme une esquisse du véritable Louis Veuillot, de celui qui se dressera enfin devant l'avenir, l'auréole au front, quand son continuateur fidèle, son digne et pieux frère, aura achevé d'écrire sa vie.

Puissions-nous, du moins, en rendant un nouvel et opportun hommage au premier promoteur de la politique catholique actuelle, avoir apporté quelqu'encouragement à ceux qui ont repris son œuvre et la poursuivent à travers tant d'obstacles.

I

M. Jules Lemaître a fait de Louis Veuillot une étude attentive, pénétrante et loyale. Les actes du vaillant journaliste, ses écrits, toutes les circonstances d'origine, de milieu, de relations qui ont pu exercer de l'influence sur la formation et le développement de son talent et sur la direction qu'a prise sa vie, M. Lemaître a tout passé en revue.

Sur toutes ces circonstances, sur tous ces faits soigneusement recueillis et examinés, l'éminent critique de la *Revue bleue* a établi ses jugements et conclusions. Il procède selon la méthode de son maître Taine.

Sans doute, il y avait à tenir compte de ces choses. Sans doute, sa naissance et le milieu dans lequel il grandit, les souffrances et les privations du fils du tonnelier en son enfance et le spectacle de l'oppression dont son père fut la victime, préparèrent en lui l'écrivain réparateur et vengeur du mal physique et moral résultant pour l'ouvrier de la domination bourgeoise.

Mais ces circonstances n'ont été que des causes secondes, non la cause première. Toutes ces influences de race, d'origine, de milieu, ne suffisent pas à expliquer chez Louis Veuillot l'homme et l'œuvre. Il n'y a là que des moyens employés par Celui qui sait amener de loin les résultats qu'il prépare, et qui

choisit souvent, parmi les plus humbles, ses plus puisssants instruments.

Suscitans a terra inopem et de stercore erigens pauperem.

Ut collocet eum cum principibus...

M. Jules Lemaître ne remonte pas jusqu'à cette cause première.

De même, à propos de la conversion de Louis Veuillot, le critique s'arrête à des causes subsidiaires et inférieures. Il ne s'attache pas à faire ressortir la principale. Il parle de la naturelle compassion de l'enfant de l'ouvrier pour les petits, des impressions qu'il ressentit de la mort prématurée et sans consolation de son père après une vie d'esclavage.

Il y eut aussi les inquiétudes de l'esprit et du cœur chez un jeune homme travaillé du besoin de certitude, du besoin de croire, d'aimer et de se dévouer, à qui pèse un métier de *condottiere* de la plume combattant sans conviction pour des gens qu'il hait et méprise et qui sont les oppresseurs des ouvriers ses frères.

Mais il y eut encore, il y eut surtout l'action divine, l'action de la grâce.

M. J. Lemaître parle de ce quelque chose qui nous échappe et *qu'il faut bien appeler, comme les convertis eux-mêmes, l'action de la grâce.* Mais le mot jeté comme en passant, il ne s'y arrête pas. Il nous semble pourtant que cela en valait la peine, la transformation si soudaine et si complète d'un journaliste de vingt-quatre ans, né de parents dont l'indifférence se confondait avec l'incrédulité, n'ayant reçu d'autre éducation religieuse que celle des gamins de Paris ou des saute-ruisseau dans les études d'avoués !

Sans doute, un travail personnel antérieur avait disposé Louis Veuillot à recevoir l'illumination divine et l'action de la grâce. Mais en exagérant la part qui revient à ce travail personnel, M. J. Lemaître a encore le tort d'y faire intervenir presque exclusivement la sensibilité et l'imagination aux dépens de l'intelligence.

L'écrivain éclectique fait trop bon marché, il nous semble, de la philosophie de Louis Veuillot. Sans être adonné à la spéculation métaphysique, le grand écrivain catholique savait penser. Il semble, pour une certaine école, qu'il n'y ait de penseurs que ceux qui nient ou doutent, et ébranlent, comme Hégel ou Schérer, les fondements mêmes de la pensée. Louis Veuillot dut à un bon sens supérieur de ne pas croire la raison humaine diminuée pour joindre à ses propres lumières les lumières émanant de la raison divine, de Celui qui est la raison et la sagesse mêmes. Il sut voir la cause dans ses effets et juger l'arbre par ses fruits.

Les spectacles de Rome achevèrent de déterminer sa conversion. Est-ce qu'il n'éprouva là que des impressions? N'y avait-il que du sentiment à conclure du triomphe de la Rome chrétienne sur la Rome païenne à une cause divine?

L'éminent critique de la *Revue bleue* a reconnu lui-même que Louis Veuillot est vraiment homme de pensée quand il envisage le côté social du christianisme. Dans sa théorie des *Indulgences et de la reversibilité des mérites*, dans ses explications touchant le *corps mystique* de l'Eglise dont le Christ est *le Chef*, M. J. Lemaître signale une théologie grandiose. Et il n'est pas éloigné d'admettre lui-même que les systèmes panthéistiques et les théories humanitaires en vogue de nos jours n'en sont que des contrefaçons ou des déviations. Il admire la puissance et la souplesse avec lesquelles le *Rédacteur de l'Univers* interprète tous les événements. « Du pied de la croix, il embrasse tout, dit-il... Il n'a qu'une idée, mais génératrice d'idées harmonieuses à l'infini... »

Et voilà l'homme « que la peur du noir a jeté aux bras des prêtres comme les femmes et les mourants ». Comme s'il n'y avait pas autant de philosophie dans cette *peur du noir* que dans la confiance et l'infatuation normaliennes, qui trouvent un motif de se rassurer sur l'*au-delà* dans *le grand nombre* de ceux dont on partagera le sort dans l'autre monde.

La conversion de Louis Veuillot, M. Jules Lemaître le recon-

naît, fut sincère, complète, désintéressée. Il sait dire quel catholique il a été, son ardeur à combattre pour sa nouvelle cause, sa religion humble, populaire, sans respect humain, qui lui a fait une physionomie à part vis-à-vis des illustres catholiques de ce siècle, les Montalembert, les Lacordaire, les de Ravignan, les Ozanam, etc., vrais *aristocrates de la foi.*

Louis Veuillot a combattu pour cette foi durant quarante-cinq ans ; la belle campagne ! Toute la presse contre lui ! Lui seul contre tous et tenant tête à tous ! terrible surtout aux révolutionnaires bourgeois, aux libre-penseurs destructeurs de la foi du peuple, dont il a laissé des silhouettes publiques ineffaçables, des portraits vengeurs.

Il eut aussi d'autres adversaires. Et ceux-là furent des catholiques, des catholiques qui ne pensaient pas comme lui. Il trouva dans les catholiques libéraux ses ennemis les plus acharnés. M. Lemaître prend parti pour Louis Veuillot dans cette guerre. Le redoutable polémiste avait pour lui les principes et la logique. La supériorité de ses vues éclata surtout dans la question de l'*infaillibilité* pontificale. Louis Veuillot pensait que rapprocher le pape de Dieu, c'était le rendre au peuple : il prévoyait le relèvement du peuple et le salut social par le Pape.

La haine et la passion de ses adversaires lui ont jeté à la face bien des outrages. On lui a reproché sa versatilité, les violences et la brutalité de sa polémique, son intolérance, etc. M. J. Lemaître le venge de tous ces reproches et montre en lui un des novateurs les plus hardis, un des esprits les plus ouverts et les plus avancés de notre temps, bien plus avancé que les routiniers du parlementarisme et de l'impiété bourgeoise. Il a fourni beaucoup d'idées à la jeune École libérale qui marche sur les pas de Taine ; et il a tracé dès 1871 un projet de constitution républicaine dont l'application serait aujourd'hui le salut de la France.

Il se recommandait par ses qualités privées comme par ses vertus publiques. Sa vie nous apparaît dans son harmonieuse

unité toute d'*incroyables* labeurs et de sacrifices allègrement portés.

M. Jules Lemaître va jusqu'à lui reconnaître de la sainteté. Mais sous sa plume ce mot n'a pas le même sens que sous la nôtre. Et s'il fait luire un moment le rayon au front de Louis Veuillot, il a hâte de le faire disparaître en revenant sur des défauts dont il semblait avoir lavé lui-même le vaillant journaliste, sans doute pour donner une petite satisfaction à des amis, qui, comme Sarcey, ont conservé un souvenir cuisant des corrections reçues, et ne pas paraître verser dans le Veuillotisme.

M. Jules Lemaître s'arrête avec une particulière complaisance devant l'œuvre littéraire de Louis Veuillot. Il est plein d'admiration pour l'artiste et l'écrivain, tout en se déclarant réfractaire à ses théories esthétiques comme à ses croyances religieuses.

Catholique en tout et toujours, Louis Veuillot l'est aussi en littérature. Les prétendus chefs-d'œuvre qui n'ont pas la marque du vrai n'excitent que son aversion.

M. Jules Lemaître, en bon partisan de l'*art libre*, ne le saurait admettre. Il prétend sur ce point mettre le rédacteur de l'*Univers* en contradiction avec lui-même en s'armant de quelques citations favorables à des écrivains peu orthodoxes. De ce que Louis Veuillot reconnaît des talents à tel ou tel, il ne s'en suit pas qu'il admire leur œuvre en son ensemble et l'estime vraiment belle.

Pour Jules Lemaître comme pour tout bon Hégelien, le beau en soi n'a pas d'existence réelle, d'existence *objective*, pas plus que le vrai et que le bien. Il n'existe que dans notre esprit et chaque artiste a en lui-même sa règle qui n'est que sa fantaisie.

Mais pour Louis Veuillot comme pour tout artiste ou écrivain catholique, il existe en dehors de nous une beauté-type, une beauté parfaite ; et cette beauté parfaite est à la fois la vérité même et la souveraine justice. C'est Dieu, Dieu qui a créé le

monde et qui l'a racheté, qui l'a créé en le faisant participer à sa beauté et à sa justice et qui l'a racheté pour y restaurer la beauté et la justice altérées par le péché.

M. Jules Lemaître constate lui-même que Louis Veuillot a exposé des idées neuves et originales comme critique et réformé bien des faux jugements. Il a le tort de ne pas savoir ou vouloir reconnaître que c'est à ses principes qu'il le doit, que c'est à la lumière de ses principes catholiques qu'il a découvert des horizons nouveaux et fondé une école à laquelle (heureux présage pour l'avenir!) les critiques qui sont en renom, les Brunetière, les René Doumic et Jules Lemaître lui-même, ont emprunté une bonne partie de ce qui constitue leur *originalité*.

Louis Veuillot a établi la supériorité de ses théories esthétiques en les appliquant.

On ne peut méconnaître qu'il doit à sa conception chrétienne de l'art ses plus heureux effets, un plus noble et puissant essor, et qu'en se retranchant un certain ordre de ressources dans la peinture des passions, il ne s'est pas coupé les ailes. Dans le simple cadre du roman d'édification, son *Roman d'une honnête femme*, il a su renouveler et rajeunir l'intérêt que présente le spectacle de la passion combattue par le devoir.

Et dans le récit qui ouvre le charmant ouvrage *Çà et Là*, nous avons un pur chef-d'œuvre qui n'est que l'histoire toute nue d'un mariage chrétien : idylle *franchement pieuse*, *effrontément édifiante* et *exquise cependant*. C'est en ces termes qu'en parle notre critique normalien qui ne veut pas voir que cette pureté et cette élévation morale résultent de la présence du surnaturel, et du rayonnement de cet idéal vivant que le Christ a fait descendre sur la terre.

M. Jules Lemaître n'en sait pas moins sentir et caractériser les dons si divers naturels ou acquis qui recommandent l'écrivain. Poète à un degré éminent, l'instinct poétique n'abandonne jamais celui en qui on n'a voulu voir généralement qu'un batailleur. De son âme sensible à toutes les manifesta-

tions de la beauté, qu'elle lui apparaisse dans les choses de la nature ou dans celles de l'art, a jailli la *grâce inventée et non analysable* d'une poésie toute à lui.

De là une réunion, un ensemble de qualités chez l'homme et chez l'écrivain qui font que Jules Lemaître proclame Louis Veuillot le plus grand catholique et l'un des quatre ou cinq maîtres prosateurs de son temps. L'hommage qu'il rend en terminant à la grandeur morale et à la fierté d'attitude de l'ancien directeur de l'*Univers* rachète les quelques moments de faiblesse ou d'infatuation où le normalien reparaît et nous laisse sous cette impression que seul un admirateur, bien près d'être un disciple, pouvait si pieusement embaumer une telle mémoire.

II

Le beau portrait que le critique de la *Revue bleue* a dressé devant nous, si étudié qu'il soit, et si flatteur qu'il paraisse, ne nous satisfait pas pleinement, nous l'avons dit en commençant. Il ne nous donne pas, à notre avis, le vrai Louis Veuillot ou du moins il ne nous le donne pas tout entier. M. Jules Lemaître n'a pas vu, ou il a omis de marquer, du moins avec une suffisante insistance, la part qui revient à la Providence dans la formation de l'homme, celle qui appartient à l'action de la grâce dans sa conversion, celle qu'il faut attribuer à l'influence de la foi et des doctrines catholiques dans son œuvre littéraire. C'est tout un côté chez Louis Veuillot, toute une face de sa vie et de son œuvre et qu'il a laissée dans l'ombre, le côté surnaturel.

Après l'avoir constaté pour les divers aspects que nous avons déjà envisagés, il nous reste à le montrer par rapport à la mission du vaillant polémiste, à la part d'action qu'il a exercée sur son temps et à l'instrument qu'il a été dans les mains de la Providence.

L'œuvre que la Providence accomplit de nos jours ou la portée des événements contemporains, M. J. Lemaître, sans la foi, pouvait-il s'en faire une juste idée ?

Ces événements constituent un nouvel et décisif épisode du drame immense ou plutôt de la grande épopée dont l'histoire

de l'Église déroule la suite. L'histoire de l'Église, c'est l'histoire de la propagation ou de la communication de la vie divine et des bienfaits divins dans l'humanité. Aujourd'hui cette vie et ces bienfaits divins atteignent, pour les transformer, les couches les plus humbles. Nous assistons à l'avènement de la démocratie chrétienne.

Le mouvement de rénovation religieuse qui signale notre époque a commencé par les hautes classes, comme avait fait le mouvement révolutionnaire au siècle précédent, et est descendu ensuite par les classes moyennes jusqu'au peuple. Chateaubriand d'abord, puis Lacordaire, de Ravignan et Ozanam en furent les initiateurs et les propagateurs. Il fallait un apôtre spécial et approprié pour ébranler les masses populaires.

Le fils de l'humble tonnelier du Gâtinais a été cet apôtre. Ce fils de prolétaire est venu pour désabuser les prolétaires trompés par les faux docteurs de la libre-pensée révolutionnaire, pour faire tomber les préventions accréditées chez les petits contre l'Église et le Christ qui seuls peuvent les relever. Et en même temps il a eu la mission d'inciter le clergé et les chrétiens des classes dirigeantes à aller au peuple et à se faire les instruments de l'œuvre de charité et de justice que le Divin Ouvrier de Nazareth a inaugurée sur la terre.

Une telle œuvre, dont le premier promoteur a été, à vrai dire, le Christ, pour prendre toute son extension et produire tous ses fruits devait avoir pour principal ouvrier le Vicaire du Christ, le Pape. Il importait de relever la Papauté (abaissée par le *régalisme* et par la *Révolution*), et de donner à son action toute sa puissance en rendant incontestées ses prérogatives et son autorité. De là le grand travail de Louis Veuillot en la première partie de sa carrière de publiciste chrétien. De là la part qu'il a prise, dans le journal l'*Univers*, à tous les grands actes de Pie IX, qui avaient pour objectif le relèvement de la Papauté.

C'est lorsque ce premier point a été obtenu et assuré qu'il s'est appliqué principalement à semer les idées politiques et

sociales dont le glorieux pontificat de Léon XIII voit le développement et la floraison et qui sont à la veille de fructifier pour la paix et le bonheur des nations.

Nous avons parlé de son projet de République chrétienne tracé dès 1871, que Taine n'eût pas désavoué, nous dit Jules Lemaître. Sa constitution assurait à l'ordre et à la vraie liberté les meilleures garanties. Louis Veuillot présentait dès lors la solution catholique de la question sociale, celle que M. de Mun devait recommander dans les cercles et dans les congrès avec le concours d'autres voix éloquentes, et à laquelle l'Encyclique *De conditione opificum* est venue donner une éclatante confirmation.

Oui, Louis Veuillot a montré dans ces diverses circonstances et surtout dans l'accomplissement de ces grandes tâches qu'il était plus qu'un journaliste, plus qu'un publiciste ordinaire, plus qu'un polémiste éloquent et vaillant. Il s'y révèle, nous osons le dire, avec la marque supérieure des hommes qui ont reçu une mission.

Il a fondé un nouvel apostolat, l'apostolat par le journal. Et les *PP. de l'Assomption* et Drumont lui-même en ce qu'il a donné de meilleur et tant d'autres, ont été ses disciples; ses disciples aussi, les vaillants prêtres qui se sont faits les apôtres des ouvriers et se sont voués à l'œuvre de la pacification sociale, les Lemire, les Naudet, les Garnier; et de Mun, de Mun sur tout, le grand exécuteur testamentaire de ses dispositions à l'égard du peuple, qui, brûlé de la même flamme de charité, s'avance par la même voie douloureuse, en butte aux mêmes outrages.

On me trouverait sans doute bien exagéré si j'allais jusqu'à dire qu'il y a eu du prophète chez Louis Veuillot? J'ose pourtant affirmer qu'il reproduit en sa personne plus d'un trait appartenant aux sublimes voyants de l'Ancien Testament. Il semble animé de leur esprit et participe parfois à la puissance fulgurante de leur langage. Comme les prophètes, il s'adresse aux deux grandes cités ennemies : Rome et Paris ne sont-elles

pas la Jérusalem et la Babylone modernes? Comme les prophètes, il est rempli de l'idée du Christ (ou du Messie). Il annonce et prépare aussi son règne. Son principal, son maître-ouvrage est une vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les prophètes ne l'avaient-ils pas racontée par avance?

La *Cité de la Paix*, dont la vision éblouissait Isaïe, la nouvelle Jérusalem, c'est l'Église. c'est Rome et l'Église. Louis Veuillot se retourne sans cesse vers Rome, et sans cesse en évoque les splendeurs, même quand il nous peint le *Paris des odeurs* ou le *Paris des deux sièges*.

Vis-à-vis de Paris et de la France, il a été le prophète des vengeances du ciel. Il l'a été surtout aux jours heureux, avant les catastrophes; puis, quand les malheurs sont venus, il est devenu le prophète des consolations et de l'espérance. Durant les deux sièges de Paris, il nous rappelle Jérémie dans Jérusalem investie. Malgré la grandeur de nos désastres qu'il explique par nos péchés et par l'abandon de notre mission à Rome, il espère, il salue de loin des jours meilleurs.

Il voit la colère de Dieu se tourner contre une autre Babylone. La véritable Babylone n'est plus pour lui Paris, du moins notre Paris français. C'est Berlin et la Prusse dont le Paris cosmopolite est le complice et l'instrument.

Puis, avec la France relevée dans son antique grandeur et dans son rôle traditionnel de fille aînée de l'Église, Louis Veuillot salue la Papauté redevenue l'arbitre des sociétés et des nations.

« Les peuples, disait-il, se tourneront vers la sainte Montagne où leur apparaîtra le pasteur. Ils salueront Pierre juge et pasteur des nations. »

Un trait qui achève ou du moins rend plus frappante la ressemblance de Louis Veuillot avec ces grands envoyés de Dieu et de la Providence, malgré le caractère simple, populaire et laïque de sa physionomie, ce sont les hostilités qu'il a rencontrées, les contradictions et les persécutions qu'il a subies.

Nous avons parlé des combats qu'il a soutenus contre les

tenants de la libre-pensée bourgeoise et révolutionnaire, et des luttes plus acharnées encore dans lesquelles il fut engagé contre d'autres catholiques, contre ceux qui parquent dans les limites trop étroites l'action et la vie catholiques. Mais nous n'avons pas dit toute la malignité de cette guerre, tout ce qui a été fait, même par des évêques, même par un empereur pour briser la plume et étouffer la voix de Louis Veuillot. Heureusement Dieu lui avait donné, à lui aussi, un front plus dur que celui de ses ennemis.

Ces épreuves et ces persécutions si vaillamment subies, et tant de pertes cruelles et tant de douleurs domestiques si noblement portées ont achevé de le placer sous le rayon. C'est pour ne l'avoir pas fait reluire au front de l'héroïque chrétien que le travail de M. Jules Lemaître, tout remarquable qu'il est, ne saurait nous satisfaire.

M. Jules Lemaître n'a pas donné au grand catholique toute sa taille ni attribué à son action toute son importance. Et par suite il a diminué l'écrivain lui-même. Il n'a pas suffisamment éclairé la principale face de son talent et de son œuvre.

Louis Veuillot a été le véritable introducteur dans notre littérature de l'élément chrétien et surnaturel à peu près absent depuis le moyen âge.

Un critique catholique eût marqué avec plus d'insistance cette immense étape que Louis Veuillot nous a fait franchir vers l'art baptisé ou surnaturalisé qui doit être celui de notre démocratie chrétienne.

Chateaubriand a entr'ouvert la porte au surnaturel chrétien. Mais il n'a fait que l'entr'ouvrir. Son œuvre, comme son christianisme est trop vague ou troublée et contient trop d'alliage. Louis Veuillot a précisé et vulgarisé, en les appliquant dans des écrits plus populaires, plus purs et plus sains, les idées artistiques et littéraires de Chateaubriand. Il a mieux dégagé la notion du *surnaturel dans l'art*. Et chemin faisant il a vulgarisé et démocratisé les doctrines politiques et sociales

de Joseph de Maistre, et préparé par là la vraie réforme chrétienne de la société.

Catholique, M. Jules Lemaître eût recherché avec plus de soin les origines catholiques du talent de Louis Veuillot, et il n'en eût pas omis d'importantes, pour ne signaler parmi ses maîtres que La Bruyère et Bossuet. Sans doute, dans notre moyen âge, il ne lui eût guère trouvé de modèles. Mais les écrits mystiques et scolastiques d'alors, comme les restes de notre architecture bénédictine et nos merveilleuses cathédrales, ont été des sources d'inspiration qu'il n'a pas négligées. Les écoles poétiques et artistiques du moyen âge italien auraient surtout attiré l'attention de l'éminent critique. Il eût signalé la parenté de Louis Veuillot avec la suave école ombrienne, avec l'école des poètes franciscains et des peintres qui fleurirent au tombeau de saint François; et surtout avec le grand poète catholique Dante.

Louis Veuillot était un lecteur assidu de Dante. Il nous le dit lui-même. Et il y paraît, en son œuvre immense, où tant d'écrits, même en prose, procèdent par stances rythmées qui semblent comme un écho des stances de la *Divine Comédie*. Il a construit, lui aussi, une *Epopée divine*.

A travers tous ses articles et tous ses livres, on poursuit un voyage comme celui du poète florentin. Et l'on a pour guide Béatrice elle-même (c'est-à-dire la théologie).

Que de rencontres sur la route, et que d'épisodes divers, de personnages amis ou ennemis, typiques ou réels, pures médailles dessinées d'un trait sobre et puissant, grotesques ou terribles silhouettes ou saisissants bas-reliefs coulés dans le bronze du poète gibelin.

On peut dire que Louis Veuillot a procuré, non à sa personne, mais à la patrie, mais à l'Église, mais à la vérité outragées et trahies, des vengeances dantesques.

La parenté de ce grand écrivain avec les prophètes n'est pas moins évidente que celle que nous lui avons attribuée avec Dante. Nous avons souvent, dans son œuvre, surtout dans

Paris durant les deux sièges, comme un écho de la voix d'Isaïe.

M. Jules Lemaître, croyant et catholique, aurait vu et senti tout cela. Il aurait su le dire, et même au point de vue de l'art son travail y aurait gagné. Appuyé sur les principes de l'esthétique catholique, il n'aurait pas du moins bronché comme il l'a fait au moment de finir.

Avant de conclure, n'a-t-il pas écrit, à propos de l'aversion de Louis Veuillot pour Renan et pour toute œuvre qui n'a pas la marque du vrai, que pour lui il confesse ce faible d'aimer à la fois, et *peut-être également*, Renan et Veuillot ?

Renan et Veuillot, objets d'un même amour et d'une égale admiration. Une doctrine esthétique est jugée qui conduit à cette conséquence. Veuillot et Renan, le talent loyal et sincère qui, comme un miroir sans tache, réfléchit la pure lumière, et le talent aux facettes brillantes qui comme un prisme perfide ne laisse passer que de fausses lueurs, et qui ne sait que séduire et corrompre : l'ange et le démon honorés d'un même hommage!

Non, ce n'est pas ainsi, l'un à côté de l'autre et dans la même lumière de gloire qu'il fallait nous présenter Renan et Veuillot, l'auteur de la *Vie de Jésus* et l'auteur de la *Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*. Il fallait les mettre dans la situation respective où Raphaël a peint saint Michel et Satan dans le beau tableau que nous avons au Louvre, Veuillot avec la splendeur et l'épée fulgurante de l'archange, et Renan sous les pieds du vaillant écrivain catholique, tombant comme le dragon précipité, tout enténébré malgré les lueurs et les reflets sinistres qui l'enveloppent.

Puisse M. Jules Lemaître le comprendre. Il lui sera facile, reprenant son travail, de le mettre au point. Il a gardé, si nous ne nous trompons, de son long et intime commerce avec Louis Veuillot, d'heureuses impressions et des germes féconds. Il finira, nous l'espérons, les écailles du naturalisme tombant de ses yeux, par mieux mesurer la taille de celui qu'il a si bien étudié. Il reconnaîtra et saluera en lui, comme nous, le saint de Lettres, l'apôtre, le prophète de notre démocratie chré-

tienne, l'introducteur d'une nouvelle ère et l'initiateur de l'art qui lui convient.

Et s'élevant à son tour par la même voie lumineuse, il méritera de parvenir à la suite de Louis Veuillot jusqu'au séjour de cette vraie beauté qu'il aura su, lui aussi, réfléchir dans son œuvre. C'est là qu'il verra d'une claire vue que les principes de son hégélianisme l'ont déçu et qu'en professant une égale admiration pour Renan et Veuillot il a presque blasphémé !

BAGNOLES-LES-EAUX

OU

RETOUR AU BOCAGE NORMAND

Février 1895.

On a beau vieillir, on est toujours un peu comme les écoliers. On éprouve le besoin, surtout aux beaux jours d'été, de s'accorder des vacances. *L'arc ne peut pas être toujours tendu.* Et puis l'on a besoin aussi de rafraîchir et de renouveler son imagination, d'aller *en remonte d'idées*, comme disait Chateaubriand.

Bref, à la fin de juillet dernier (1894), j'ai repris mon essor. Dam! un tout petit essor. A mon âge, on commence à hésiter devant les grandes envolées. Je suis retourné tout bonnement au cher Bocage normand. C'est pour nous la montagne (en miniature). On y respire un air frais et pur, imprégné de saines émanations et de parfums pénétrants, bien fait pour rendre aux fonctions engourdies leur activité.

Mais je n'ai pas voulu reprendre les chemins parcourus. C'est la partie orientale du Bocage qui m'a attiré cette année, cette région pittoresque qui porte à sa couronne, comme prin-

cipaux fleurons, Harcourt, Condé-sur-Noireau, Flers, la Ferté-Macé et Domfront, non plus cette partie occidentale et granitique des collines de Normandie dont Vire, Mortain et Saint-Lô sont les plus beaux ornements.

Il y a aussi l'attraction vers Bagnoles et ses bains qui n'a pas peu contribué à me déterminer. J'ai obéi, je l'avoue, à une sorte de curiosité mondaine. Il m'a paru piquant d'aller étudier comme un microcosme, comme un abrégé du monde parisien, de cette société raffinée qui hante les eaux en été, dans un cadre formé par des forêts et des rochers qui peuvent donner jusqu'à un certain point l'illusion d'une nature primitive et sauvage.

Donc le 27 juillet, à quatre heures de l'après-midi, j'ai mis le cap sur la gare de Bretteville-Norrey. Le vaillant *Toto* à la pâle crinière, dont les ancêtres ont fait voler les sables du désert, me véhicule comme l'an passé, mais cette fois le départ est triste. Je pars seul, la pluie tombe; quel contraste avec les splendeurs de l'été précédent! Les champs dorés paraissent ternes sous un ciel plombé et rayé par des averses incessantes. Mauvais présage, dirait un voyageur superstitieux : partir par un temps pareil et un vendredi! Il n'importe : à la garde de Dieu et de Notre-Dame!

... Quelques instants pénibles. Me voilà seul dans mon compartiment, ou plutôt isolé au milieu d'inconnus. Le train roule sous la pluie. La fumée nous enveloppe et retombe. Dans la plaine, les blés courbent tristement la tête, et les moyettes et les *trezeaux* ruissellent. Le beau temps de l'an passé amenant la sécheresse était un fléau. La pluie de cette année en est un autre. Et c'est ainsi que les coups qui nous frappent se succèdent sans trêve, hivers, influenza, choléra, tremblements de terre, attentats anarchistes, etc. Quand finirons-nous par comprendre?

Nous approchons de Caen. Bientôt, à notre gauche, se déroule ce grand faubourg nu et triste qu'on nomme *Maladrerie*. Il y avait là au moyen âge, dit-on, une *ladrerie* ou léproserie. Au-

jourd'hui la léproserie a fait place à une maison de détention (Beaulieu) qui s'avance, masse sinistre, dans la plaine. Par la profonde tranchée de Venoix nous descendons dans la prairie de Caen, formée par la réunion des vallées de l'Odon et de l'Orne. La voilà, cette vieille cité que je revois toujours avec une joie nouvelle et qui, se déployant en arrière de ses belles promenades avec toutes ses églises et ses abbayes aux noires tours, me donne comme une vision de l'Epopée normande.

A Caen, changement de voitures. Je laisse le train de *Cherbourg-Paris* pour monter dans celui qui est en *partance* pour Laval par Flers. Là commence, à vrai dire, mon voyage. Dans mon nouveau compartiment, je suis déjà en pays bocain. La galerie est nombreuse. C'est jour de marché en la bonne ville de Caen, circonstance favorable pour des études de mœurs. Les enfants qui crient autour de moi me sont un premier témoignage m'attestant la moralité supérieure de la contrée vers laquelle je me dirige. J'ai là sous les yeux une grande variété de coiffures de femmes. Cela tient à l'âge de plusieurs des dames qui m'entourent. Les jeunes filles tiennent à se conformer à l'uniformité démocratique imposée par les modes parisiennes.

Nous avons vite franchi l'Orne et laissé à droite la ligne de Vire et Mortain qui se dirige vers le sud-ouest et suit la vallée de l'Odon. Nous poussons directement vers le sud par la vallée de l'Orne. Nous n'allons cesser, longtemps du moins, de côtoyer cette belle rivière, qu'on pourrait appeler un fleuve. Des fleuves célèbres ne présentent pas une plus belle masse d'eau courante; cela est vrai de l'*Arno* et du *Tibre* lui-même. Seulement ils ont été chantés par le *Vate Sacro!*

Louvigny avec son parc et son château, autrefois propriété des comtes d'Hautefeuille, marque le commencement de la plaine que forme le renflement du terrain entre les deux rivières (l'Orne et l'Odon) aux sources fort éloignées l'une de l'autre. A notre gauche, le village d'Allemagne se dresse sur la crête d'une sorte de blanc promontoire, groupé et échelonné

autour de son église restaurée à neuf. Allemagne, pourquoi ce nom à un village de Basse-Normandie? Est-ce parce que le César Julien a établi là, comme on l'a dit, des colonies d'*Allemani* et de Cattes? Aux érudits et aux philologues de se mettre d'accord sur ce point s'ils le peuvent et de résoudre le problème. Il ne m'est pas permis de m'y attarder. Les coteaux boisés de Maltot appellent mon attention sur la droite. Voici le parc et le château des *Bourmont*, des descendants du maréchal, vainqueur d'Alger. Les coteaux et les hêtres cachent le château.

Ici, il faut s'attendrir et *verser un pleur*. Car voici la roche des « *deux amants* » qui s'avance et surplombe. Du sommet de cette roche (s'il faut en croire la légende) deux jeunes amants, pour en finir avec les obstacles qui s'opposaient *à leur bonheur*, se seraient précipités dans les ondes!...

Feuguerolles-Saint-André! à droite Feuguerolles, à gauche Saint-André. Les coteaux de Saint-André-de-Fontenay sont semés de coquettes villas. Beaucoup d'honnêtes Caennais se retiraient dans ce joli coin plein de ressources pour les amis de la chasse et de la pêche. C'était au temps, qui est déjà loin, où le juif permettait aux humbles commerçants de faire leurs affaires.

Dans cette grande maison, dans ce château (pour mieux dire) qui se dresse là, seul dans la vallée, vient se reposer l'été notre Cicéron caennais. C'est là que Me Carel, l'avocat bien connu des catholiques (*vir bonus dicendi peritus*), vient goûter des loisirs bien légitimes. Un domaine qui fait suite au sien et qui appartint au docteur Leprestre, mort chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Caen, me rappelle un procès épique plaidé devant le tribunal civil et devant *la Cour* de cette ville. Me Carel y triompha de Jules Favre devant l'une et l'autre juridiction. Ce procès, qui passionna tout le pays, était doublé d'un roman. Devenue veuve après avoir épousé le docteur Leprestre, l'héroïne de ce roman (mademoiselle Gillon, Joséphine ou Fina) n'a pas convolé, quoique jeune, riche et belle, à d'autres noces. Elle n'est même pas restée dans le monde. Elle s'est faite religieuse

au couvent de la Trinité-Saint-Gilles, fondé par la reine *Mathilde* Et elle y est morte supérieure des bonnes sœurs qui soignent les malades dans cet Hôtel-Dieu où son mari avait exercé, de longues années, les fonctions de chirurgien en chef.

Au delà des moulins de Saint-André, grandes usines grisâtres dans une île verdoyante, apparaissent sur la rive des carrières de grès rouges. Ce sont des roches éventrées dont on entrevoit à gauche, à travers les arbres, les entrailles rutilantes. Les carrières de May sont riches en pétrifications antédiluviennes.

Les bords de l'Orne deviennent de plus en plus escarpés. La voie franchit de temps en temps la rivière qui forme de belles chutes écumantes. Au delà de Mutrécy-Clinchamps les bois de chênes se multiplient. Les roches schisteuses apparaissent portant des fougères et des genêts. Le Bocage s'annonce par ce prolongement rocheux qui accompagne l'Orne à travers les plaines de Caen.

Au delà du château d'Amayé qui se dresse à droite dans une presqu'île à laquelle l'Orne et les rochers de l'autre bord forment une demi-ceinture pittoresque, les méandres de la rivière et de la vallée se multiplient. Voici la halte de Grimbosq au pied de la forêt de ce nom. Sur l'autre bord plus ondulé et moins abrupt apparaissent les moissons dorées. Le soleil a fini par percer les nuages. Il est encore haut sur l'horizon. Il n'est que six heures du soir (en juillet!). Cette belle masse d'eau rapide et lumineuse, que bordent de hauts peupliers et où se reflètent le ciel bleu et les nuages déchirés, est presque toujours là sous nos yeux.

Tout à coup, le train siffle. Les ténèbres nous enveloppent en même temps qu'un bruit sourd se produit. Puis la lumière reparaît et Harcourt est devant nous. Nous venons de passer sous une longue arête ou muraille de rochers projetée en travers de la vallée, qui force la rivière à faire un long coude.

Harcourt est pittoresquement assis sur les bords de l'Orne. Le château, l'église et la plupart des maisons se présentent groupés ou étagés à notre gauche, c'est-à-dire sur la rive

droite. On ne voit que des tanneries et quelques masures éparses sur la rive gauche, ayant en arrière comme un rempart de coteaux rocailleux qui les abrite.

De là partent et divergent trois ou quatre belles vallées.

Le château est du siècle de Louis XIV. Il appartient encore aux descendants de l'illustre maréchal qui l'a bâti, qui a fondé la grandeur de sa maison et a été le premier des ducs et pairs de la famille. Le maréchal rendit d'éminents services à la couronne, surtout à l'époque de la régence d'Anne d'Autriche et de la Fronde. Pendant qu'il dirigeait la translation des *princes* arrêtés par Mazarin, de leur prison de Vincennes au Havre *de Grâce*, le prince de Condé avait fait sur lui ce couplet :

Cet homme gros et court
Si connu dans l'histoire,
Ce gros comte d'Harcourt
Tout couronné de gloire,
Qui défendit Casale et qui reprit Turin,
Est maintenant recors de Jules Mazarin...

Le château d'Harcourt est demeuré un témoin et a conservé comme un reflet des pompes du grand règne. Il nous dit ce qu'était devenue la noblesse aux dix-septième et dix-huitième siècles, pompeuse à l'image de la royauté, plus attentive à briller et à jouir qu'à servir. Le propriétaire actuel, il faut le dire, ne se contente pas de vivre sur le fonds de gloire et de services amassé par ses aïeux. Il a su, lui aussi, servir son pays et sur les champs de bataille et dans les luttes politiques. Et il le sert encore par de sérieuses études sociales et agronomiques. C'est le champ ouvert aujourd'hui à l'aristocratie qui ne veut pas abdiquer.

En parcourant ces vallées qui fournissent au parc et au château de si belles perspectives, j'évoquais les brillants souvenirs du temps passé, les chasses et les fêtes princières qui animèrent cette contrée, surtout au siècle dernier.

Que de souvenirs personnels aussi me rappelle tout ce pays !

Je ne m'y attarde pas. Il y a longtemps qu'ils ont disparu, les amis que je venais voir là et avec qui j'ai fait de si douces promenades dans tous ces coins et recoins pittoresques. « En avant ! en avant ! par delà les tombes ! » disait Gœthe.

A Harcourt, on est jeté tout d'un coup et presque sans transition en plein Bocage. C'est là que s'offrent dès l'abord les plus belles vues. Les aspects y ont plus de variété, plus de grandeur que dans les autres parties des collines normandes, sans doute grâce à la rivière d'Orne et à la vallée qu'elle parcourt. Les champs n'y sont pas encore découpés en damier par les haies de chênes, de hêtres et de châtaigniers, avec la monotonie qu'on rencontre ailleurs.

En sortant des domaines du château d'Harcourt, le chemin de fer va côtoyant toujours la rivière dans les prés du fond de la vallée qui ne tarde pas à traverser comme par une brèche un long rempart de hautes collines. La bruyère de Saint-Benin continue à droite la chaîne interrompue brusquement par le passage de l'Orne. Une petite chapelle surmonte le promontoire de gauche. On en aperçoit de loin le campanile aigu à travers les sapins. C'est la petite chapelle bien connue dans le pays sous le nom de chapelle de *Bonne-Nouvelle*. Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ! quel joli nom ! J'aime à me repsésenter ce que doit être le paysage au mois de mai, lorsque les longues files des pèlerins gravissent ces coteaux avec l'accompagnement de la pompe et des chants religieux.

Nous continuons à suivre le circuit de la vallée au milieu d'une véritable Suisse jurassique. Ou plutôt c'est le canton d'Unterwald que nous parcourons, moins les lacs et les sommets neigeux. Les fermes, les chaumières aux toits chargés de mousse se montrent éparses au travers des poiriers séculaires.

A la gare de Saint-Rémy, on est en plein pays industriel. On a découvert du minerai de fer dans les rochers d'alentour et on en poursuit activement l'exploitation. Que ces terrains contiennent du minerai de fer, on ne s'en étonne pas lorsqu'en avançant, on passe devant les roches dénudées et calcinées

qu'on appelle les rochers du Vey (et aussi roches d'Enfer) et dont l'Orne baigne le pied. En voyant la masse sinistre de ces rochers noirâtres qui se réfléchit dans l'eau assombrie, on pense involontairement à l'antre infernal et au lac Averne dont parle Virgile :

Spelunca alta fuit vastoque immanis hiatu
Scrupea, tuta lacu nigro...

Sur l'autre rive, vis-à-vis de ces masses noirâtres et abruptes, s'étend, formant comme le fond d'un cirque, toute une contrée verdoyante plantée de hauts poiriers. L'on aperçoit quelques villages clairsemés au milieu des arbres. La bruyère dénudée de Clécy encadre ce fond du côté du midi et du couchant.

C'est au pied de cette bruyère que nous croyons véritablement faire, comme Enée, notre descente aux enfers... Nous entrons dans le tunnel de Berjou....

Ibant obscuri.

Cinq minutes, cela semble long dans ce bruit et cette obscurité. Allons-nous sortir vivants de ce gouffre et revoir la belle lumière du jour ?

.... facilis descensus averni
Sed... superas evadere ad oras
Hoc opus.....

La lumière reparaît et nous nous arrêtons en gare de Berjou-Cahan. « Les voyageurs pour Falaise changent de voiture ! » Falaise, la patrie d'Arlète et de Guillaume avec son vieux donjon perché sur les roches du val d'Ante et cette statue équestre, chef-d'œuvre de Rocher, qui représente Guillaume le bâtard s'élançant vers la conquête de l'Angleterre en brandissant son étendard et en poussant son cri de guerre ; *great attraction !* Mais il faut savoir se borner.

Une fois le tunnel franchi, nous sommes hors de la vallée de

l'Orne et nous entrons dans celle du Noireau, un affluent de l'Orne. La vallée du Noireau, plus encaissée et plus étroite, serpente dans la direction du Midi entre deux hautes murailles de coteaux, tantôt rocheux, tantôt verdoyants. Le soleil encore élevé descend en décrivant une courbe lente qui le rapproche du Nord. Il disparaît souvent derrière des nuages orageux. Sur les schistes, au milieu des bruyères et des fougères, mille petites fleurs d'été bordent la voie.

Mais je suis devenu moins attentif à tout cela depuis que j'ai entendu appeler Cahan (Berjou-Cahan !). Ce nom m'a remis en l'esprit de jolies légendes, les vieux us et coutumes, les poétiques traditions qui ont longtemps résisté dans ce coin écarté à l'envahissement de l'esprit raisonneur et sceptique. Ils me reviennent avec les aimables et humoristiques récits qu'en a faits *Jules Lecœur*. Le nom de cet écrivain fantaisiste, vrai poète de cette partie de Bocage qui a Condé-sur-Noireau pour centre, est *Tirard*.

D'abord huissier (la fleur de poésie pousse sur tous les terrains : on ne peut être surpris de la rencontrer dans un terrain si voisin de la basoche), M. Tirard, ou plutôt *Jules Lecœur*, s'est consacré à la littérature sur le tard. Il l'a fait encore à point pour recueillir ces souvenirs du passé et toute cette poésie locale avant que le *modernisme*, envahissant tout, ait achevé de les faire disparaître.

Parlant des dictons normands et du langage que les malicieux Bocains prêtaient aux cloches des différents villages, voici ce qu'il dit de Cahan :

« Quand, au printemps, les petites cloches d'alentour s'éveillant le matin d'une fête babillaient comme des volées d'oisillons, se répondaient d'un clocher à l'autre en égrenant leurs trilles joyeuses, la cloche de Cahan se mettait de la partie. De sa voix claire et à la cadence pressée, elle annonçait ainsi la solennité du jour, pendant que femmes et fillettes s'ajustaient devant le miroir pour la procession :

Que d'cotillons ! que d'cottes !
Que d'cotillons ! que d'cotillons !
Que d'cottes, que d'cottes !
Que d'cotillons !....

A la place de la poésie, la prose ! L'industrialisme a gâté la nature bocaine. Au milieu des plus beaux sites, se dressent ces tristes casernes à hautes cheminées de briques qu'on appelle des usines. Ce sont des filatures de coton qui furent prospères, dit-on, avant les traités du commerce. Un grand nombre de ces filatures se pressent le long du cours du Noireau. On en voit surtout à Pont-Erembourg, le principal village qu'on rencontre avant Condé-sur-Noireau.

Ce village, qui fait partie de la commune de Saint-Denys-de-Méré, est groupé pittoresquement sur les bords du Noireau, la plupart des habitations sur la rive droite et les grandes usines sur la rive gauche. Les collines qui l'enferment au levant s'entr'ouvrent pour laisser passer en une étroite vallée la route d'Argentan. Tandis que sur l'autre rive, du côté de Saint-Denys-de-Méré et par delà les usines, s'étendent de vertes prairies. En arrière de ces prairies qui forment comme une pelouse arrondie en forme de demi-lune, se dresse une enceinte de rochers ou plutôt de coteaux en partie boisés, en partie abrupts. Dans le flanc de ces rochers qu'il traverse tout à coup par une brèche faite comme avec l'épée de Roland, s'élève le chemin ardu qui conduit du village de Pont-Erembourg au bourg de Saint-Denys-de-Méré.

Tout ce pays m'est particulièrement connu. Il est peuplé pour moi de souvenirs. J'aperçois bientôt du wagon la petite église de Saint-Martin-des-Champs qui domine la contrée avec sa pyramide minuscule d'ardoises ébréchées et grisâtres, avec ses murs dont la maçonnerie en arêtes de poisson et les *corbeaux* grimaçants disent la vétusté. On la voit de loin sur son éminence dénudée, au milieu du blanc peuple de tombeaux qui l'entoure. C'est là que repose au milieu de son troupeau le bon oncle curé chez qui je passais (au bon temps) une partie de

mes vacances. Ce temps-là est loin. Je le vois et l'entends encore grave, digne et sentencieux. Qu'il était heureux, lorsque flanqué de ses deux neveux, de tailles alors inégales, il cheminait sur ces pentes que j'aperçois !

Il aimait à raconter. Riche était le trésor de ses souvenirs. Il avait été pendant neuf ans, à Condé-sur-Noireau, le vicaire d'un confesseur de la foi qui pendant la période révolutionnaire avait passé dix années en exil. Le curé de Condé, homme de haute distinction (ancien prieur d'abbaye), avait été accueilli dans les plus grandes familles de l'Angleterre et avait été l'un des meilleurs ouvriers qui aient préparé la belle moisson qu'on voit arriver aujourd'hui à maturité dans ce pays.

Mon oncle aimait aussi, comme les soldats qui se font vieux, à raconter ses propres exploits, des conversions opérées, des unions régularisées, des ennemis réconciliés, etc., etc. Et c'était la plupart du temps, au cours de la promenade et en vue des lieux ou des habitations où les faits s'étaient passés, qu'il nous en faisait le récit.

Un autre souvenir, mais celui-là épique, dans sa carrière, et sur lequel il aimait à revenir, c'était le passage du roi Charles X à Condé-sur-Noireau au lendemain des *journées de Juillet*. Le vieux roi se rendait à Cherbourg, où il devait s'embarquer pour l'exil. — A l'hôtel du *Lion d'Or*, où il coucha, son chapelain lui dit la messe, le matin, dans un appartement transformé en chapelle. Mon oncle, remplaçant son curé vieux et malade, répondit cette messe et prononça un discours de circonstance. Il avait fourni le crucifix qui surmontait l'autel improvisé. Ce crucifix était devenu dans ses mains une relique précieuse qu'il aimait à montrer. Il va sans dire que mon oncle était demeuré un fidèle *Jacobite*. Et cela eût pu devenir pour lui compromettant. Dans ce pays où survivaient les souvenirs de la Chouannerie et où persistaient des sentiments royalistes, il fut un moment question d'une levée de boucliers en faveur du prétendant Henri V. Un aventurier, qui avait guerroyé dans les rangs des Carlistes d'Espagne, avait commencé vers 1847 à embaucher les

ouvriers de Pont-Erembourg et de la vallée de la *Vère*. C'était le gendre d'un *filateur* avec qui mon oncle avait des relations assidues. Du Buisson (c'était le nom du gendre) aurait fait quelque coup de tête, si la Révolution de 1848 ne fût survenue. Le beau-père étant tombé en faillite, notre aventurier disparut du pays. Il s'est retrouvé sur les barricades des communards en 1871 et y a péri, dit-on. Je vois encore cet excentrique escorté de son nègre de Saint-Domingue en veston blanc et de son gros chien roux du Mont-Saint-Bernard. Mais voici qu'on appelle : Condé-sur-Noireau ! Condé-sur-Noireau !

Ce cri du conducteur fait envoler tous les fantômes du passé et me remet en face des choses présentes. L'aspect de Condé, avec ses grands établissements en brique rouge et ses maisons de granit au sombre aspect, n'a rien de réjouissant ni de poétique. Aucun édifice n'appelle les regards, sauf la petite église de Saint-Martin qui serait une assez jolie église de campagne.

Avant l'arrivée à la gare, j'ai pu entrevoir de loin et saluer à droite la statue de Dumont d'Urville.

Au delà de Condé, nous avançons au cœur du Bocage normand. Plus de grandes vallées, mais le damier verdoyant découpé d'enclos, diversifié par les froments dorés et par les *sarrazins* chargés de fleurettes aux senteurs de miel. Le train monte toujours. On n'est pas encore parvenu à la ligne de faîte des collines de Normandie, qui ne se rencontre qu'au delà de Flers.

Pendant longtemps le train semble tourner autour d'un mamelon central surmonté d'une grande construction carrée qui domine tout le pays. La distance et le soleil descendant en arrière de cette construction ne me permettent pas d'en bien distinguer les lignes, si c'est un château habité ou quelque vieille ruine. Mon imagination aimerait à voir là quelque castel abandonné hanté par les apparitions comme celles que raconte si bien l'auteur d'*Inès de las Sierras* et de la *Tour maudite*. Mais le charme tombe quand j'entends répéter autour de moi : « C'est le *Château de l'Anglais!...* » N'importe, je ne suis pas surpris que

Jules Lecœur nous dise de *Cerisy-belle-Etoile* et de toute cette contrée des choses étranges.

En ce moment le ciel est en grande partie couvert de nuages bizarres, aux bords dentelés et incandescents.

L'ombre monte des vallées. La campagne commence à s'assombrir. Nous dépassons Caligny, nom sinistre. On se rappelle la terrible rencontre de deux trains qui se heurtèrent à quelques pas de là sur la voie de Granville, il y a quelques années, le jour de l'Assomption.

De grandes cheminées d'usines nous annoncent Flers. — Nous traversons un parc planté de chênes et de hêtres, puis un étang que nous coupons à son extrémité. — En arrière de cet étang, sur la gauche, se dresse, semblant sortir de l'eau, un vieux château délabré du seizième siècle ; une partie plus récente est du dix-huitième. Le château et l'étang où pousse le jonc et que couvrent les nénuphars aux larges feuilles, tout annonce l'abandon. — De nombreux souvenirs historiques se rattachent à ce château. — C'est là, chez la marquise de Flers (1795), que se tinrent les premiers conciliabules qui amenèrent le soulèvement de la chouannerie normande. Le comte Louis de Frotté s'y rencontra avec les principaux gentilshommes du pays. Quand la lutte fut engagée, ces bois furent le théâtre d'un combat sérieux entre Chouans et Républicains (28 février 1796). Plus tard, en 1800 (la contrée n'était pas encore entièrement pacifiée), le château faillit être dévoré par un incendie allumé par les troupes du général Gardane qui avait là son quartier général.

En achevant de traverser le bois, je regarde, derrière les troncs des chênes et des hêtres, si des bleus au bicorne empanaché et des gars normands en veste courte et en sabots ne vont pas m'apparaître s'entre-guettant et s'entre-fusillant. Mais le train passe laissant le bois silencieux, et nous entrons en gare de Flers.

Pendant que nous stationnons (ce qui est assez long), ma pensée est tout entière à la chouannerie. Je me demande quelle était la portée d'un semblable mouvement et ce qu'on

pouvait en attendre. On soulevait le Bocage normand en 1795 quand la Vendée était écrasée, et que la chouannerie bretonne venait de conclure par Puisaye la convention de la Mabilais ! Quel décousu dans ces mouvements et ces entreprises ! Quelle folle légèreté, quelle inintelligence de la situation vraie présidait aux conseils des princes ! De jeunes gentilshommes (la plupart anciens officiers de l'armée royale) se jetèrent dans ces aventures par amour des aventures, ou par dévouement chevaleresque, ou pour se créer des titres pour le jour de la restauration du trône qui ne pouvait être éloignée, croyaient-ils. Qu'il y en eut peu qui, comme Cathelineau, se dévouèrent pour la cause de la foi religieuse et du salut de la patrie ! Si dès l'abord, au lieu d'encourager par leur exemple les folies de cette émigration à l'étranger qui devait fournir des armes contre le malheureux Louis XVI, et servir de prétexte à la *Terreur*, si les princes avaient émigré à l'intérieur, c'est-à-dire fussent venus se mettre à la tête des fidèles populations de l'Ouest, en se montrant avant tout les tenants de la cause de Dieu et de l'Eglise, le succès eût pu être différent. Mais ces princes frivoles aimèrent mieux aller reprendre à Coblentz d'abord, puis à Londres, la vie de plaisirs et de dissipation interrompue à Versailles ; étranges chrétiens, dont Parny et les *Amours du Chevalier de Faublas* étaient les livres de poche. Beaucoup de gentilshommes qui se jetèrent dans la chouannerie n'étaient pas de plus grands saints, à commencer par le comte Louis de Frotté lui-même, l'ami de madame Atkins. Seuls ou presque seuls, les paysans, les petits, combattirent avant tout pour leur foi. Sous une telle direction et aux mains de tels chefs, leur triomphe n'eût été que celui du *Regalisme* gallican.

Au delà de Flers nous montons vers Messei et, après avoir laissé à notre droite la ligne de Laval, nous tournons à l'Est sur celle de Paris par Argentan. C'est à la gare suivante, celle de Briouze, qu'il faut descendre pour prendre l'embranchement qui conduit à Bagnoles en passant par la Ferté-Macé.

Jusqu'à Briouze, nous avons eu le jour. Il est huit heures du

soir lorsque j'y arrive. Plus d'une heure et demie d'arrêt ! Que faire à Briouze une heure et demie durant? J'ai le temps de parcourir ce gros bourg dans tous les sens. L'église est, comme il convient, l'édifice principal et dominant de ce chef-lieu de canton. Devant le porche s'étend une place à peu près circulaire. De grandes routes se coupent là à angle droit, ouvrant de belles perspectives comme sur un parc immense. De l'église toute moderne je ne peux voir que l'extérieur. J'en admire les nombreuses et hautes fenêtres ogivales. Une haute tour également ogivale surmonte le portail, dont le tympan est orné d'un bas-relief représentant la vision d'Ezéchiel. Saisissante représentation !

...Et vidi, et ecce ventus turbinis veniebat ab aquilone et nubes magna et ignis involvens...

Et in medio ejus similitudo quatuor animalium et hic aspectus eorum, similitudo hominis in eis...

...Et super similitudinem throni similitudo quasi aspectus hominis desuper...

Les nuages embrasés du couchant et toute la contrée qui, s'assombrissant, devenait de plus en plus semblable à une immense forêt, formaient un cadre à souhait pour cette vision. Le soleil avait disparu laissant à l'horizon un long rideau enflammé. Il était nuit noire lorsque je rentrai à la gare.

A neuf heures trois quarts, départ pour la Ferté-Macé et Bagnoles ! Il n'y a plus à se préocupper des points de vue et de l'aspect des objets. A peine distingue-t-on les silhouettes d'arbres et de maisonnettes qui défilent de chaque côté du train. Vers dix heures trois quarts on appelle la Ferté ! Mais c'est à Bagnoles que je dois aller chercher mon gîte. Je ne fais qu'entrevoir la Ferté à la lueur de quelques réverbères. Nous continuons à voir défiler les noires silhouettes d'objets indécis.

Sur le point de savoir si je trouverai un logement à l'arrivée, mon guide Joanne m'a rassuré, m'apprenant qu'il y a non seulement le grand et luxueux établissement des eaux thermales, mais encore des hôtels confortables et des maisons particulières

qui louent des chambres. Stop! nous voilà arrivés. Bagnoles! Bagnoles! Avec mon modeste bagage je me dirige en hâte vers la sortie pour aller prendre place dans un omnibus, ne songeant qu'à l'embarras du choix. Mais quel désert! quel silence! deux ou trois ombres qui errent dans la nuit et dans un coin un seul omnibus qui est l'omnibus de *l'hôtel de Paris.* Et encore n'est-il là que pour des bagages. Plus de place à l'hôtel, me dit le cocher. Et il m'affirme qu'il en est de même partout ailleurs. Je ne vois qu'un parti à prendre. C'est d'aller coucher à la Ferté-Macé. Par bonheur il y a encore un départ pour cet endroit vers onze heures trois quarts.

A onze heures trois quarts, je suis en wagon. Les cinq kilomètres qui séparent Bagnoles de la Ferté sont vite parcourus.

Mais voici qu'à la gare de la Ferté je me retrouve à peu près dans la même situation qu'à Bagnoles. Pas d'omnibus à la gare. Où aller chercher un hôtel ? L'employé placé à la sortie m'indique l'hôtel B... avec l'itinéraire à suivre.

Bien ! mais à minuit, dans une ville inconnue, éclairée par de rares réverbères, on est fort embarrassé. Heureusement, j'entends des pas et vois venir derrière moi des dames qui se trouvaient tout à l'heure (les seuls voyageurs) dans mon compartiment. Je ralentis... et lorsqu'elles sont à ma hauteur, je me permets de recourir à leur obligeance. Elles s'empressent de me piloter. Après une assez longue course, nous arrivons sur une petite place mal éclairée.

« C'est là, » me disent-elles, me montrant une grande et belle maison en granit avec perron... Je monte les degrés et touche le bouton. Une sonnerie électrique résonne à l'intérieur. Puis, silence complet. Aucune lumière n'apparaît. Je recommence. Nouvelles vibrations sonores ; puis, nouveau silence. Après de nouvelles tentatives plusieurs fois répétées, toujours avec le même succès : « Allons à l'hôtel du *Grand-Turc*, disent ces dames; c'est là tout près. » Confus de tant d'obligeance, je me laisse conduire chez le *Grand-Turc.* Nous entrons dans une vaste cour ; l'hôtel est à gauche et les écuries à droite. Au pre-

mier étage à gauche, de la lumière! Sauvé! Mon Dieu! Une de ces dames appelle le maître : « Monsieur !... Monsieur ! » Décidément, tous les maîtres d'hôtel sont sourds à la Ferté-Macé... Nous nous retournons du côté des écuries : « Jules!... Jules! » Enfin, une sorte de grognement se fait entendre, une lucarne s'illumine et bientôt paraît une sorte de Sancho-Pança, vêtu d'un simple *haut-de-chausses*, en bras de chemise, la lanterne à la main et avec le visage peu satisfait d'un homme réveillé en son premier somme. La patrie était sauvée. Je conserve un souvenir profondément reconnaissant de ce que ces dames de La Ferté ont fait pour moi dans cette circonstance.

Le lendemain matin, dès six heures et demie, j'étais debout et prêt. Je ne tarde pas à me rendre à la gare, heureux de revoir sous la lumière du jour les objets que je n'ai fait qu'entrevoir à la lueur des réverbères. Rien à dire de la Ferté-Macé que je n'aie déjà dit de Condé-sur-Noireau et autres cités bocaines...

A huit heures et quelques minutes je suis installé dans un wagon en partance pour Bagnoles. Le soleil brille. Il n'a que trop d'éclat. L'atmosphère est pesante et orageuse. Il n'importe. On est joyeux. C'est la gaieté du matin. Beaucoup d'animation dans la gare. On s'empresse pour ne pas manquer le train. Des religieuses à cornettes blanches avec de grandes fillettes jacassent et se démènent. On part en vacances. Des ouvriers avec leurs valises d'outils s'installent dans les compartiments. Ils vont sans doute travailler aux nouvelles constructions de Bagnolles. Enfin, à huit heures vingt, le train part.

On est bientôt en forêt. On parcourt la forêt de la Ferté-Macé. Au lieu de blés dorés, de prés verts ou de sarrazins fleuris, ce sont des arbres, des chênes, des sapins altiers, des hêtres majestueux, de blancs bouleaux, qui passent rapides devant nos portières. Nous descendons sur le versant méridional des collines de Normandie.

Enfin, me voilà revenu à Bagnoles, terme de mon voyage.

Comme la lumière du jour change l'aspect des choses! La place de la gare et les alentours m'ont apparu tout autre durant la nuit. Je retrouve mon omnibus, l'omnibus de l'*hôtel de Paris* qui, cette fois, ne me rebute pas. Une chambre est devenue libre. Je livre au cocher mon bagage; et moi, je m'achemine pédestrement : je suis mieux à pied pour voir.

En s'éloignant de la gare, on est surpris de ne rencontrer aucun groupement d'habitations. On est encore en forêt, mais dans une partie de forêt que l'on commence à transformer et à défricher, qu'on a découpée en lots divers, que de nombreuses voies sillonnent et où déjà quelques chalets épars et de coquettes villas s'élèvent.

Ce n'est qu'après avoir fait une centaine de pas dans la route qui descend vers Bagnoles, et à un détour de cette route, que l'on embrasse bien l'ensemble du paysage. Le site que l'on a sous les yeux présente une grande analogie avec ceux que l'on rencontre dans les Vosges, dans le Jura ou dans le pays de Bade. On descend en tournant comme à l'intérieur d'une grande coupe ou d'un entonnoir aux bords irréguliers. Sur les trois quarts du pourtour, couvrant les pentes supérieures, se rejoignent les forêts de la Ferté et d'Andaine séparées seulement par le ravin de la Vée.

Les pentes inférieures présentent les découpures et le travail de défrichement et de transformation dont j'ai parlé. C'est là que la Compagnie La Foncière prépare la nouvelle cité balnéaire, le Bagnoles de l'avenir. Au fond de la coupe ou de l'entonnoir, bordé presque de tous côtés d'une vaste prairie, luit la surface d'un petit lac formé par les eaux de la Vée. La ligne des coteaux qui en ferment l'enceinte du côté du midi présente, de loin, une profonde et sombre déchirure entre des rocs nus ou couverts de noirs sapins. C'est par cette déchirure ou cette gorge que s'échappe vers la Mayenne, à sa sortie du lac, le ruisseau torrentueux de la Vée. Les deux ou trois hôtels qui constituent tout l'ancien Bagnoles apparaissent à côté et au delà de

l'entrée de la gorge au fond de laquelle est caché l'établissement thermal.

En avançant du côté des hôtels, je peux me rendre compte de l'état d'avancement des travaux de la compagnie La Foncière, et voir où en est le nouveau Bagnoles. Plusieurs chalets élégants sont déjà terminés et même habités. Une église, dont la charpente de fer est déjà posée, s'élève sur les pentes rocheuses du sud-est. On travaille à fixer les pièces de zinc qui en formeront les murs et la toiture. A quelques pas, sur les mêmes pentes, se dresse un élégant Casino, auquel on accède par des allées bordées de rocailles. Ce Casino est déjà terminé et inauguré. Là aussi, les deux cités sont représentées et Babylone est en avance sur la cité sainte.

La route que je suis atteint le lac qu'elle côtoie et contourne un instant au midi, franchit la Vée à sa sortie du lac, et se bifurquant au delà du pont, un embranchement suit à gauche la rive droite du torrent au fond de la gorge pour aller déboucher du côté de la Mayenne : c'est la route de Couterne ; l'autre embranchement monte doucement sur les pentes intérieures, c'est-à-dire tournées vers le lac, et se dirige à l'ouest vers Domfront. C'est au bord de cette route, à droite, le dos tourné au lac, que s'élève l'hôtel de Paris, où je trouve un gîte.

II

Mon installation à l'hôtel ne m'arrête pas longtemps. Je prends possession de ma chambre avec vue sur le lac et les coteaux environnants. L'orientation de mon modeste appartement me sourit. Satisfait de ce premier coup d'œil, je redescends pour faire plus ample connaissance avec ma nouvelle résidence. Une première visite à l'établissement thermal emploiera les deux heures qui me restent avant le déjeuner.

Cent cinquante ou deux cents mètres me séparent de l'entrée du parc de cet établissement. Cette entrée (une grille en fer appendue à deux piliers en briques), je l'ai remarquée, en arrivant, près du pont de la Vée. Y revenir est l'affaire d'un instant. Un aveugle se tient auprès de l'un des piliers. Ce mendiant me frappe par sa tenue, par sa propreté et son air honnête. Sa physionomie calme, reposée et presque rayonnante, et le chapelet qu'il égrène lui donnent l'air d'un saint.

J'entre dans la propriété. Une large et sombre allée descend et s'allonge devant moi. A travers les arbres qui l'ombragent s'aperçoit à gauche la paroi des rochers au pied desquels elle circule. Et de l'autre côté l'on entend et parfois l'on voit dans son lit profond l'eau torrentueuse et roussâtre de la Vée qui bondit sur les schistes. Un écriteau fixé à mi-hauteur contre le tronc d'un arbre porte cette inscription : « *Allée du Dante!* » Bien trouvé, me dis-je. Cette allée rappelle en effet le début de

l'enfer du poète florentin et cette vallée sauvage où Virgile lui apparaît... Cette allée descend aussi vers la cité des pleurs puisqu'elle conduit à une hôtellerie de malades. J'étais dans ces réflexions lorsque je fis aussi comme Dante une rencontre inopinée. Ce n'était pas Virgile qui venait pour me servir de guide. C'était néanmoins un guide qui m'arrivait, un ancien ami de Caen, un ancien confrère en Saint-Vincent-de-Paul.

Mon ami Dum... parut enchanté de la rencontre. Je l'étais pour ma part bien réellement. Il s'offrit tout de suite à me servir de cicerone, des *Bains de Bagnoles connaissant tous les détours*.

Négociant retiré des affaires, il vient là tous les ans avec sa femme faire une saison d'eaux... Son hôtel, c'est l'hôtel de *Bagnoles*, hôtel recherché des gens paisibles et bien pensants. Plusieurs membres du clergé de Paris y sont descendus. Le Père Stoffel du Saint-Esprit, missionnaire du Congo, s'y trouve en ce moment.

En conversant Dum... m'a pris obligeamment le bras et, revenant vers l'établissement où l'avait déjà amené le bain matinal, est entré tout de suite en fonctions comme pilote et comme guide. Nous suivons l'allée du Dante et bientôt, au delà d'un léger coude formé par cette voie obscure, nous nous retrouvons à découvert. Dans un espace libre, encadré par des rochers à pic et des bois de sapins, se dresse devant nous l'établissement thermal. Encore quelques pas et nous pouvons en embrasser l'ensemble et en distinguer les principaux détails. On a devant soi deux groupes principaux de bâtiments : le groupe de la rive gauche de la Vée qui est le véritable établissement, et les bâtiments de la rive droite qui sont l'hôtellerie.

Le premier se compose de deux pavillons principaux perpendiculaires à l'allée du Dante. Un assez vaste espace les sépare, du milieu duquel sélève un kiosque octogonal. C'est le kiosque de la source. Des pavillons renferment tout ce qui concerne le service médical, la distribution des eaux, les bains et l'hydrothérapie. Un troisième bâtiment faisant suite aux deux autres,

mais parallèle à l'allée qu'il longe, contient les piscines.

Nous montons au kiosque de la buvette (ou de la source) et je bois mon premier verre d'eau. Au centre du kiosque, à l'intérieur d'une balustrade, une excavation se présente au fond de laquelle jaillit la source. L'eau est reçue dans une vasque entourée de rocailles. On y descend par des degrés vers le milieu desquels se tient la personne chargée de servir l'eau aux demandants. Celle que nous y rencontrons est une belle jeune fille, grande, aux fraîches couleurs, qu'on aurait pu qualifier, au bon temps du classicisme, de Nymphe de la source, et que son air décent, honnête, imposant le respect, permet plutôt d'appeler une Rebecca.

Je bois mon premier verre d'eau et je constate que l'eau de cette source est à peine tiède, douce et comme veloutée au palais, sans aucun goût prononcé. Je ne sais s'il faut croire aux vertus curatives qu'on lui attribue. En tout cas elle est inoffensive, et la pureté de l'air qu'on respire dans ce pays de forêts, de rochers, couvert de bruyères et planté d'arbres résineux, est réconfortante.

En arrière du kiosque de la buvette, en gravissant par un chemin en zigzag taillé dans les rochers contre lesquels s'appuient les pavillons dont j'ai parlé, on arrive à la petite chapelle de l'établissement.

De la plate-forme qui la précède, on domine non seulement les bâtiments voisins, mais encore l'hôtellerie et la direction qui s'étendent sur l'autre bord de la rivière, formant comme un long rectangle dont la Vée canalisée et coupée de ponts blancs est l'un des deux grands côtés, et dont l'autre grand côté, le plus éloigné, est une ligne de bâtiments ayant à dos la route de Couterne. La vue s'arrête par delà sur des rochers ébréchés et couverts de sapins.

Nous entrons dans la chapelle pour rendre hommage au Créateur de toutes les sources salutaires, qui est en même temps le grand médecin. Il est là nous attendant comme il attendait au puits de Jacob quand y vint puiser la Samaritaine,

prêt à nous donner à boire de cette eau qui seule apaise la soif et donne la vie. Les autres eaux ne sont que des symboles de celle-là. Dans cette petite chapelle proprette, soignée, sur laquelle les sapins des rochers qui la dominent projettent leur ombre, règne la paix et le silence. Elle inspire la piété. L'architecture et l'ornementation en sont bien simples ; des murs blanchis à la chaux, une ou deux fenêtres cintrées dans ces murs sans moulures ni ciselures ; quatre ou cinq rangées de chaises de chaque côté de l'allée qui conduit au sanctuaire ; et un autel appliqué contre le mur du fond, voilà ce que présente l'intérieur. L'autel est fort simple comme tout le reste et il n'y aurait rien à en dire, s'il n'était relevé par un admirable tableau encastré dans la boiserie qui recouvre le mur en arrière — c'est une *Mater Dolorosa* de *Garofalo*. — Ce tableau est à sa place là où viennent prier tant d'âmes éprouvées par la souffrance. Il inspire confiance et résignation. Nous y avons prié pour nous et les nôtres, pour les pauvres malades qui demandent la santé aux eaux et pour notre chère France, si malade aussi, qui a si grand besoin de puiser aux *eaux des fontaines du Sauveur*.

On achevait de célébrer une messe. Plusieurs sont dites tous les matins dans cette chapelle par des prêtres qui sont de Paris pour la plupart. Et les assistants ne manquent pas, surtout des Parisiens, d'une piété vraiment édifiante. Je ne m'étais pas trompé en pensant que Bagnoles m'offrirait comme un résumé, comme une réduction du *high life*, comme un petit Paris avec les deux mondes qui y sont juxtaposés et s'y disputent l'empire. J'avais là sous les yeux le Paris qui prie, qui expie, qui se dévoue et travaille à restaurer le règne du Christ à Montmartre, à Notre-Dame de Paris, à Notre-Dame-des-Victoires, au tombeau de Sainte-Geneviève. Et en descendant de la gare, le casino et les constructions de la Foncière, pour le compte de gros financiers, m'avaient déjà rappelé le Paris proxénète et le Paris de la Bourse, le Paris des Juifs et des plaisirs qui travaille à asservir les nations à Satan.

Redescendu dans l'allée de Dante en passant devant les

Bains, nous poursuivons notre promenade. Au delà des établissements, la vallée s'élargit. De nombreux îlots, qu'ombragent des saules pleureurs et des peupliers, partagent le cours de la Vée aux eaux rousses. Des ponts rustiques permettent de passer de l'un à l'autre. C'est le paradis des pêcheurs à la ligne. Je remarque une grande et belle dame qui y semble fort appliquée pendant qu'un *groom* bien stylé veille sur ses engins et ses asticots.

Ayant atteint l'extrémité du parc de ce côté, nous gravissons un sentier tortueux pour atteindre sur la gauche les parties élevées, et revenir en arrière et au-dessus des pavillons et de la chapelle que nous venons de visiter. La gorge franchie, en deçà comme au delà, c'est-à-dire à gauche et à droite de la Vée, les collines se replient et, au fur et à mesure que nous montons, le pays se déroule devant nous. Avant de retourner vers notre point de départ, nous nous arrêtons un instant à contempler ce merveilleux horizon. Nous avons à nos pieds, à quelques centaines de mètres, groupé autour de son église, le village de Tessé-la-Madeleine, dont Bagnoles fait partie, et par delà, nous dominons une étendue immense au midi et à l'ouest. C'est la vallée de la Mayenne dont le bassin, d'abord resserré du côté d'Alençon, s'avance en s'élargissant vers le couchant pour se replier ensuite vers le sud et la Loire. Toute cette contrée est le Bocage, semé de haies, d'enclos, de prés verts, de moissons dorées. C'est à distance comme une immense forêt. Le terrain, s'abaissant d'abord et descendant jusqu'à la Mayenne (à 5 kilomètres de là), se relève ensuite doucement et se termine par une longue ligne de collines bleuâtres et vaporeuses.

Nous revenons à travers des bois de sapins. Sur le sol croissent de hautes fougères dentelées, des bruyères fleuries et parfumées. Des racines, comme de gros serpents noueux, sillonnent le chemin que nous suivons. De temps en temps, mon guide me fait avancer à notre gauche, par des sentiers qui se détachent de notre voie, et nous nous trouvons à découvert sur des rochers abrupts qui dominent ou les bains ou l'allée

du Dante et la Vée, et d'où notre vue se promène tour à tour sur les établissements, sur les rochers qui alternent de l'autre bord avec les nôtres, et sur les bois de sapins du beau domaine Le Goupil, qui fait pendant à celui des bains et avec lequel nous aurons à faire plus ample connaissance. Nous apparaissons ainsi successivement sur le *Mont-Julien*, sur le *Summa Riva* et au *Saut-du-Capucin*. Mon cicerone me fait connaître ces appellations et les légendes qui s'y rattachent. A propos de ces deux rochers qui s'avancent et surplombent sur un abîme, un capucin a-t-il vraiment sauté à pieds joints de l'un à l'autre ? Ce cher Dum... ne m'oblige pas à le croire.

Cependant l'heure du déjeuner est arrivée. Redescendus dans l'allée du Dante, nous sommes bientôt à la grille du parc. Et de là à nos hôtels, il y en a pour deux minutes.

A la salle à manger de l'hôtel de Paris, tout le monde ou presque tout le monde est déjà installé. On peut néanmoins me procurer une place près d'un des angles intérieurs du rectangle que forment les tables. La salle est grande, bien éclairée et suffisamment ornée par quelques gravures ou photographies représentant les sites des environs. Le maître ornement de la pièce, c'est une hure de sanglier appendue au-dessus de la cheminée et ressortant sur une sorte de cadre-médaillon en bois vernis de couleur ambrée. Terrible est l'aspect de cette hure de vieux solitaire aux yeux étranges, aux soies noires et hérissées, aux défenses blanches et recourbées qui s'avancent menaçantes le long de l'affreux groin noir. Il y a là de quoi troubler l'appétit de ce monde élégant et brillant qui miroite au-dessous. Mes commensaux ne paraissent pas s'en inquiéter.

Ils sont une cinquantaine. Un nombreux domestique, des bonnes actives et proprettes vont et viennent, et dans l'intérieur du rectangle et tout autour des tables. Je suis bien quelque peu ébloui tout d'abord, tombant de mon village dans ce milieu, — mais non au point de perdre la faculté d'observer et de voir. Autour de moi l'élément parisien domine. Mais ce

n'est pas tout à fait la fine fleur de l'aristocratique faubourg. Ce n'est pas non plus le monde qui fréquente Saint-Sulpice et les pieux sanctuaires de Paris : c'est plutôt le Paris moderne et babylonien, le Paris de la presse et des arts. La province et les colonies sont là aussi représentées. Les conversations qui ont du mal à s'établir, mais qui finissent par s'animer, me font connaître peu à peu la provenance de mes commensaux.

A ma gauche, deux ou trois places me séparent seulement de deux dames que j'ai prises d'abord pour des Espagnoles. Ce sont des Algériennes. Leur conversation me l'apprend bientôt. C'est la mère et la fille ; leurs personnes, leurs costumes et leur langage attirent l'attention. La plus jeune est la malade, celle qui est venue pour les eaux. Elle présente un beau type d'Andalouse qui fait penser à celle d'Alfred de Musset. Teint mat ou marbré, cheveux noirs, œil et sourcil noirs : on dirait, par la pureté du profil, une médaille antique. Mais l'animation lui manque. La souffrance lui donne un air alangui. Il n'en est pas de même de la mère. En toute sa personne, éclate une vitalité, un air de santé qui fait contraste. C'est elle le *leader*, l'orateur pour toute cette partie de la table. Et souvent même, l'on sent au calme qui s'établit dans les autres parties de la salle qu'elle captive l'attention générale, un peu comme à l'Opéra où souvent l'accompagnement bruyant des chœurs ou de l'orchestre se tait tout à coup pour laisser entendre les *vocalises* de la première chanteuse ou du ténor.

Cette dame d'Alger (la plus âgée) est une femme de quarante à quarante-cinq ans, une vraie méridionale doublée d'une Parisienne qui, douée encore de presque tout l'éclat de la jeunesse, y joint la force de l'âge mûr. Elle a conservé le costume de son pays d'origine, quelque chose d'intermédiaire entre le costume espagnol et le costume mauresque. Elle est de noir habillée. Une toque ou sorte de calotte noire lui enserre la tête, de laquelle s'échappent les boucles de ses cheveux encore noirs. Une noire mantille lui descend du sommet de la tête, lui enveloppant en arrière le cou, les épaules et la taille qui est

bien prise. L'infatigable discoureuse a, tantôt en main, tantôt posé près d'elle, une sorte de petit drapeau ornementé de houpettes de diverses couleurs qui lui sert d'éventail et dont elle joue avec grâce quand elle cause.

Sa conversation est éblouissante et d'une étonnante variété. Elle sait les choses de Paris comme les choses d'Alger et de mille autres lieux. Les voyages ont toujours été sa passion. Pour mon oreille accoutumée à l'accentuation monotone des gens du Nord, sa diction de méridionale est une véritable musique. Ce sont des vocalisations, des variations dans tous les modes. Le timbre de sa voix a parfois des sonorités qui me donnent la sensation et comme la vision des pays du soleil, de son beau ciel d'Alger faisant pleuvoir la lumière sur les hauts minarets et les blanches terrasses, et sur les flots bleus d'une rade incomparable.

Qu'il doit lui paraître triste, la ciel de notre Normandie, surtout par un été aussi pluvieux ! Il pleut rarement en Algérie. Il y pleut pourtant. Et alors c'est un déluge, nous dit-elle. Et ce lui est une occasion de raconter d'intéressants épisodes de voyages dans les gorges de l'Habra, où elle a été à même d'apprécier l'hospitalité arabe... Elle aime son Alger (de loin, pourrait-on peut-être ajouter). J'entends toujours son accent lorsque, nous parlant de Nice où elle était allée passer une saison, elle répétait ce que plusieurs lui avaient dit dans cette belle résidence : « Comment ! vous venez à Nice, vous qui avez Alger ! »

Nous devions être bien plus surpris, nous, de la voir à Bagnoles... Il fallait qu'elle eût une grande confiance dans la vertu curative des eaux de cette station.

Plusieurs autres leaders ou meneurs de la conversation se firent aussi remarquer. Mais, à ce déjeuner, le premier rôle appartint d'une manière éminente à la dame venue des bords africains.

Après le déjeuner, le temps fort douteux dans la matinée s'est rasséréné. De nombreux nuages blancs courent sur le ciel

bleu qui ressemble à une mer moutonneuse. Mon ami Dum... est exact au rendez-vous (près du pont sur la Vée, à la jonction des routes de Couterne et de Domfront). Il m'a parlé d'une charmante excursion à faire, d'une petite chapelle située dans un ravin pittoresque et qui est un lieu de pèlerinage célèbre dans la contrée, de la chapelle de Saint-Ortaire.

Le nom de saint Ortaire est très populaire au Bocage normand. C'est un des nombreux disciples de saint Martin de Tours, qui ont fait fleurir dans la contrée la vie monastique et établi la civilisation chrétienne sur les ruines du druidisme : ainsi saint Sever au pays virois, ainsi saint Ernier dans la contrée de Domfront, tous honorés surtout des laboureurs qui les invoquent pour la cessation des fléaux.

Saint Ortaire, parti du Cotentin après s'être formé à la vie monastique parmi les moines de Landelles (Vire), est venu fonder un monastère sur les bords de la Vée, au pays de la Ferté-Macé.

Nous voulons visiter le lieu où fut ce monastère. Le ravin à chercher est caché dans une partie de forêt qui s'étend en arrière de la gare de Bagnoles. Chemin faisant, nos regards sont distraits par les chalets et les villas qui se construisent à droite et à gauche. Nous passons devant le somptueux casino aux rideaux rouges, sur lequel flotte un immense drapeau aux trois couleurs.

Pendant que nous cheminons, derrière nous survient à grand bruit une voiture qui nous a bientôt dépassés. C'est un splendide landau attelé de deux superbes *normands*, que conduit de son siège élevé un cocher majestueux, flanqué d'un groom élégant et correct. En arrière et à découvert est assis le maître, vieillard vigoureux, à longue barbe blanche et à cheveux blancs encore abondants, qui semble faire montre de sa puissante carrure. De brillantes jeunes femmes aux toilettes éclatante l'entourent. « C'est un des nababs du jour, me dit Dum..., un de ces monopoliseurs qui remuent les millions à pelletées et qu'engraisse un régime économique ruineux pour les petites

industries, pour le petit commerce et pour l'agriculture. Ils ont su faire affluer dans leurs caisses ce qui, réparti entre des milliers de bourses, mettait l'aisance et faisait fleurir la vie sur toute la surface du pays. Tous ces faiseurs qui ont si heureusement exploité la démocratie vivent en satrapes ou en pachas à nos dépens et ont les mœurs de l'islamisme. »

Et Dum... me montrait à quelque distance, sur la gauche, l'élégante et somptueuse villa où notre nabab passe sa saison d'été avec le train de maison d'un prince (ottoman).

Nous avons hâte d'aller chercher d'autres impressions dans la forêt et dans la solitude où vécut saint Ortaire, et d'oublier celles que vient de nous laisser cette vision babylonienne.

Nous quittons la voie qui mène à la gare, et par un détour nous nous enfonçons dans la forêt. La voie que l'on suit est d'abord bien tracée. Mais elle devient étroite et raboteuse en se rapprochant du ravin où coule la Vée. La voie ferrée coupe désagréablement le paysage, nous restons en deçà; une allée bordée de haies vives se présente : nous la suivons encore quelques pas et l'on est arrivé.

A travers des pommiers et des poiriers, un groupe de vieilles maisons apparaît qui n'ont que le rez-de-chaussée. Un bâtiment attenant se dresse au midi, avec un toit plus élevé surmonté d'un petit campanile. C'est la chapelle. On est quelque peu déçu de se trouver en présence d'une construction du siècle dernier. Nous entrons : dans l'intérieur tout est également récent. Deux petites fenêtres garnies de vitraux y laissent pénétrer une lumière diffuse. Les vitraux tout modernes représentent saint Ortaire guérissant les malades, et sainte Radegonde, reine de France, protectrice des moissons. Aucun vestige vénérable, sauf l'antique statue de saint Ortaire renversée et brisée en 1792, et une petite statue de sainte Radegonde ornée de bouquets et de petites glanes tressées avec des tiges de blé et d'avoine par la reconnaissance du laboureur.

Après avoir adressé nos hommages avec nos prières aux

deux saints vénérés en ce lieu, nous regagnons l'extérieur pour voir ce qui reste de l'ancien oratoire. A peine en retrouve-t-on les substructions. La fontaine de Saint-Ortaire nous arrête un instant. Elle coule au pied du remblai du chemin de fer. Une vieille margelle rongée et ébréchée par le temps en indique l'antiquité. Elle ne tarit jamais, dit-on. Le pèlerin se fait un devoir d'aller y boire.

En nous éloignant, nous nous efforçons de reconstituer, par la pensée, ce que devait être ce désert au temps d'Ortaire, en ce sixième siècle qu'on peut appeler les temps héroïques ou l'âge d'or du monachisme d'Occident et que Montalembert a su faire revivre en un si poétique tableau.

Etant retombé dans la route, qui de la gare descend vers le lac et les établissements (bains et hôtels), mon compagnon me quitte pour le reste de la journée. Il est obligé de se rendre à la gare pour y recevoir une personne de sa famille. Je redescends solitairement et continue ma promenade vers les bains où la source me rappelle... On peut faire salon au kiosque de la buvette, s'y attabler comme au café. On s'y rencontre, on y cause; on assiste au défilé des buveurs; on y lit le journal hebdomadaire de Bagnoles qui vous donne la chronique des bains et les noms des nobles étrangers descendus dans chaque hôtel, etc... Je ne m'y attarde pas. Il me semble préférable de faire ma sieste auprès d'une autre source, de celle du bord de laquelle le Seigneur nous dit : *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos* (1). Après les courses de la journée, je goûte là un moment de doux repos. Le repos au pied de l'autel, n'est-ce pas comme un avant-goût du repos suprême au sein de Dieu?

Au dîner (6 heures du soir) je retrouve mes commensaux du matin; en plus, quelques visages nouveaux. La physionomie de la salle est la même, un peu plus brillante seulement. La vaisselle, les cristaux, les fleurs et les toilettes resplendissent.

(1) Inscription placée en demi-cercle autour de la partie supérieure du tableau de la *Mater dolorosa*.

Nos dames algériennes, l'une du moins, sont toujours en verve. Un beau jeune Parisien qui me semble réaliser le type de l'étudiant fin de siècle pour l'aplomb, la suffisance, les airs blasés et sceptiques, leur donne la réplique. Il est assis vis-à-vis d'elles avec un monsieur et une dame âgés qui semblent de sa parenté et que j'ai appris depuis être du pays chartrain. La conversation est plus animée et plus générale que le matin. Beaucoup parlent de leur santé, du régime qu'ils suivent : eau de la source, bains chauds et bains froids, bains russes, douches, séances du Casino, représentations du théâtre, tel est la thème ordinaire, le fond commun sur lequel on brode.

Un gros monsieur de Paris, à la voix âpre et mordante, finit par prendre le dessus et s'impose à l'attention de la majorité. C'est un homme d'une cinquantaine d'années. Il vient de dire qu'il avait vingt-trois ans en 1868. Je lui en aurais donné soixante-cinq. Il est gros et court; ses cheveux blancs et ses moustaches blanches font ressortir son teint surchauffé et apoplectique. Les choses de la presse lui sont familières.

Je le soupçonne d'avoir des attaches avec le journal l'*Autorité*, à la manière favorable dont il parle à plusieurs reprises de Paul de Cassagnac. Il touche à beaucoup de questions actuelles, financières et politiques, et met à nu une foule de tripotages peu connus des gens de province, surtout ceux dont les expropriations à Paris sont l'occasion. C'est un impérialiste, à ce qu'il me semble. Parlant des grandes expositions universelles, les expositions du temps de l'Empire, dit-il, étaient bien supérieures à celles d'aujourd'hui. C'est le *laudator temporis acti*. On est encore sous l'émotion de l'assassinat de Carnot et de l'élection de Casimir-Perier (fin juillet 1894). Notre Parisien a beaucoup connu les deux présidents et leurs familles. Il les caractérise ; il les *pourtraicte* l'un et l'autre avec verve et relief. Il dit du nouveau président : « Casimir-Perier est un homme d'action et d'énergie. Il ne fera pas de coups de tête; mais il marchera devant lui, et ce qu'il voudra, il le voudra bien... »

Quand l'occasion s'est présentée d'agir, il a su vouloir, en effet, mais vouloir s'en aller.

Après le dîner, je me suis contenté d'une courte promenade sur la route de la forêt d'Andaine. C'est la route qui passe devant l'hôtel de Paris se dirigeant vers Domfront. Elle se déroule en ondulant vers le couchant à perte de vue entre des massifs de hêtres et de chênes mêlés de bouleaux et de sapins. Quel calme! quel silence solennel! Le jeu de la lumière empourprée et des ombres à travers les branchages, d'abord intense, s'affaiblit et s'efface. Le soleil descendant derrière le sombre rideau que forment les arbres a bientôt tout à fait disparu. C'est le moment de rendre hommage à celui dont le soleil couchant symbolise la gloire, de prononcer le *gloria patri*, etc... du rosaire et de saluer aussi la reine des cieux à l'heure où la lune, son image, paraît au milieu de sa cour d'étoiles et représente bien celle que *salue de toutes parts la cour céleste répondant à* l'ave *de l'archange Gabriel* (1).

Au retour, j'entends tout à coup de violentes détonations répercutées par une foule d'échos. Je me demande ce que cela peut être. J'en ai bientôt l'explication, lorsqu'au loin devant moi, du haut du ciel que l'ombre envahit, je vois, après une détonation nouvelle, retomber une pluie d'étoiles resplendissantes. Ce sont des fusées qu'on tire des jardins du Casino. Les pompes mondaines de la soirée s'annoncent. L'amorce ne me tente pas. J'aime mieux rentrer sous l'impression des spectacles de la forêt, et d'ailleurs la rencontre que je viens de faire de plusieurs escouades d'ouvriers des champs qui reviennent au logis, la fourche ou le râteau sur l'épaule, déguenillés, harassés, l'œil sinistre, dégoûtés d'un travail que la pluie les forcera à recommencer demain et qui leur rapportera si peu, m'a mis le noir dans l'âme.

29 juillet au matin. — C'est aujourd'hui dimanche. La nuit a été orageuse : du tonnerre, des éclairs, de la pluie à torrents.

(1) Dante, *Paradis*, chap. XXXII.

La journée s'annonce mal. Le ciel est bas, plombé, présentant comme une tenture épaisse de nuées ondulées. Une sorte de fumée enveloppe les arbres. Les hirondelles rasent le lac. Les poissons sautent. Et en effet, sur les neuf heures, la pluie recommence et ruisselle. Je me rends sous la pluie à l'église de Tessé-la-Madeleine pour la grand'messe.

L'église et le village de Tessé se présentent à environ un demi-kilomètre au delà de la gorge boisée et tourmentée qui abrite les bains. La muraille des rochers de droite que longe la route de Couterne s'infléchit vers l'ouest, et sur la pente, adoucie et tournée au midi, des collines qui en sont la continuation, je peux voir en avançant se dérouler dans toute son étendue le château de l'endroit et la belle propriété qui l'entoure. C'est cette propriété Legoupil que j'ai pu entrevoir, et seulement de profil, en parcourant le parc de l'établissement thermal. Le château est de construction récente, genre Renaissance, avec tourelles aux quatre coins. Sur ses quatre faces, des perrons ornés de balustres où l'on accède par des rampes d'escalier, bordées aussi de balustres, lui donnent l'air d'un petit Chambord. Mon ami Dum... m'a déjà donné quelques renseignements sur le propriétaire et sur l'origine de sa fortune. M. L..., m'a-t-il raconté, possède au moins 1.800.000 fr. de revenu. Il y a une légende sur le point de départ de cette fortune, assez semblable à celle qu'on raconte à propos de la fortune, des Rothschild. Il s'agit d'un dépôt confié au père ou à l'aïeul de M. L... pendant la Révolution et qu'il aurait conservé, et restitué fidèlement (après l'avoir fait fructifier toutefois...).

La pluie et la crainte d'arriver en retard à l'église ne me permettent pas de m'arrêter à considérer le château et les beaux bois de sapins qui l'encadrent.

L'église de Tessé-la-Madeleine ne présente aucun caractère d'architecture, comme la plupart des églises de campagne au Bocage. C'est une construction récente en pierres ou cailloux schisteux et en granit, avec une flèche et des toitures ardoisées. Une tribune avec orgue-harmonium au-dessus de la porte

d'entrée, les bancs en bois de la nef et les stalles du chœur, en arrière desquelles une chapelle assez profonde de chaque côté, voilà les principaux ornements de l'intérieur.

Le maître-autel à colonnes sculptées est assez pompeux. C'est un échantillon du goût du siècle dernier ou le grec est devenu le *rococo*.

Des dames élégantes émaillent l'assemblée, les dames des bains sans doute. La plupart se sont placées dans des chaises disposées dans la nef. Je ferais comme elles, si je n'apercevais mon ami Dum... déjà installé dans le chœur, qui me fait signe qu'une place est vacante près de la sienne. Il y avait à peine quelques minutes que j'y étais assis lorsque nous voyons s'avancer par la nef un grand vieillard courbé et appuyé sur deux cannes, traînant de gros pieds emmitouflés, rampant plutôt que marchant, et qui, arrivé aux stalles des marguilliers, s'y hisse par un suprême effort. « C'est le châtelain, me dit mon voisin. — Ah! pensai-je, sa belle médaille a un vilain revers. Vieux et podagre comme il l'est, il ne jouit guère de ses richesses. Au moins, c'est un millionnaire qui va à la messe. » Et j'en conclus charitablement qu'il fait un bon usage de ses finances.

En ce jour (29 juillet), on célèbre l'octave de la Madeleine. Marie-Madeleine est la patronne de la paroisse de Tessé. Nous avons un admirable sermon prêché par un jeune abbé, qui fait les fonctions d'aumônier de l'établissement thermal pendant la saison. Il est du clergé de Paris. Son sujet est approprié à la fête. Il traite de la *charité*, de l'*excellence de la charité*. Pour la doctrine, c'est, si je ne me trompe, du saint Thomas tout pur. Distinction, pureté, onction, tels sont les principaux caractères de sa parole.

L'office du jour n'est pas solennel, mais le saint sacrifice de la messe par lui-même n'est-il pas toujours un spectacle sublime? Lorsqu'après les chants liturgiques, le silence se fait; lorsque le prêtre, absorbé dans une communication plus intime avec le ciel, tout à coup tombe à genoux; quand les paroles

sacrées et toutes-puissantes sont prononcées et que l'hostie s'élève dans ses mains, alors, il me semble voir cette scène du ciel que Raphaël a essayé de reproduire dans le plus grand de ses chefs-d'œuvre : au-dessus de l'Eglise de la terre, l'Agneau sans tache entouré des vingt-quatre vieillards et de tous les saints, immolé aux pieds du trône de Dieu son père qu'environne la multitude des anges.

... La messe s'était prolongée bien au-delà de onze heures et nous avions près d'un kilomètre à faire pour regagner nos hôtels. C'est dire que j'arrivai fort en retard pour le déjeuner.

... A table, un nouvel hôte égaya mon voisinage. Il était là à titre d'invité du noble et vénérable couple que j'ai dit être du pays Chartrain, et qui se préparait au départ. Ce monsieur avait sa pension à l'hôtel de Bagnoles. J'ai su depuis son nom. C'était le comte de G..., des environs de Bayeux; ancien militaire-gentilhomme, aux allures de mousquetaire un peu démocratisé. Sa conversation m'intéressa. Il causait avec un aimable laisser-aller, sans prétention, ne parlant que pour son petit écho, sans s'imposer à l'attention générale. D'un air enjoué et sur un ton à demi gouailleur, il toucha à une foule de questions actuelles, donnant souvent la note juste, la solution vraie, le tout relevé de temps à autre d'un mot heureux, d'un trait piquant, d'une *phrase à moustaches*. Ses amis et lui s'entretenaient d'amis communs, de familles qu'ils avaient connues autrefois, des vicissitudes qu'elles avaient subies dans la période économique que nous traversons. Il savait voir et dénoncer les causes de l'amoindrissement des fortunes privées et de la fortune publique, par quel travail, par quels procédés, sans avoir recours aux proscriptions et aux confiscations, les nouveaux Jacobins réussissent à nous dépouiller à leur profit.

« Nous leur devrons l'égalité dans la misère ! » Tout pour l'État ou plutôt tout pour le juif et tout pour le franc-maçon qui peuvent dire : « L'État, c'est moi ! »

Mon ami Dum... étant en famille, il ne me paraît pas convenable de l'enlever aux siens après le déjeuner. Je me promène

donc solitairement. Je pousse ma promenade comme la veille au soir dans la forêt d'Andaine; mais beaucoup plus loin. Un château que je dois rencontrer dans cette direction, et que Dum... m'a dit appartenir à M. Christophle, du Crédit foncier, est mon objectif. Après avoir parcouru plusieurs kilomètres, après avoir dépassé l'embranchement qui se dirige à gauche vers Juvigny-sous-Andaine, j'arrive à la hauteur d'une clairière assez étendue. A ma droite s'élèvent en pentes douces de vertes prairies coupées de bosquets de sapins qu'entourent des barrières blanches. Au milieu de ces bosquets se dresse une grande maison blanche à toit ardoisé. Un chemin entretenu comme une allée de parc se détache dans cette direction, un ruisseau le côtoie et le traverse; j'en conclus que c'est là le Gué-aux-Biches et que j'ai devant moi la demeure de M. Christophle, le châtelain du lieu, la grande puissance, le roi du pays.

J'admire l'heureuse situation de son domaine ayant pour cadre et pour horizon la forêt. Avec des bois et du gibier, avec de belles rivières poissonneuses en de riantes vallées, peut-il rien manquer à son bonheur?... Hélas! je crois bien qu'il manque encore quelque chose à M. Christophle.

Mais je n'oublie pas que c'est dimanche et je ne tarde pas à revenir sur mes pas pour me rapprocher de l'église. Je suis d'abord la route parcourue, puis un chemin de traverse se présentant qui me semble se diriger à travers bois vers le bourg de Tessé-la-Madeleine, je m'y engage de confiance et ne suis pas déçu.

Les assistants aux vêpres ne sont pas nombreux ce jour-là. Les chants viennent de commencer quand j'arrive pour y prendre part. C'est un bonheur pour moi quand il m'est possible d'entendre, en m'y associant, cette louange sublime dont les paroles et la musique sont également admirables.

David est le vrai poète, celui qui a le mieux connu et célébré le véritable objet de la poésie lyrique : Dieu et son œuvre. Prophète inspiré, l'œuvre divine lui est apparue sous tous ses aspects. Il a été initié au grand dessein que Dieu accomplit dans

l'humanité et il en a célébré par avance l'accomplissement. L'avènement de celui qui doit naître de sa race et qui doit être le vrai prêtre et le vrai roi, ses combats, ses souffrances et son triomphe sont devant ses yeux, de même que les combats et les épreuves de cette Jérusalem nouvelle dont il doit être le fondateur et qui sera associée à son triomphe final :

Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.

Dominus a dextris tuis; confregit in die iræ suæ reges.

Il annonce l'aliment mystique préparé aux habitants de la nouvelle cité :

Escam dedit timentibus se...

et le triomphe final :

Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.

Après la louange, il y a la supplication. Combien sont touchantes ces prières des *Complies* que l'Église emprunte encore à David pour les mettre dans la bouche du fidèle, de ce pauvre voyageur sur une terre d'exil qu'effraie l'approche des ombres de la nuit, l'image de la mort qui le menace. Il remet son âme à la garde de Dieu.

In manus tuas commendo spiritum meum. Custodi nos, Domine, subumbra alarum tuarum. Il a besoin d'être rassuré par ces promesses : *Angelis suis mandavit de te... Clamabit ad me et ego exaudiam eum, cum ipso sum in tribulation. Eripiam eum et glorificabo eum.*

Ce qui me rendait plus douce encore la participation à ces prières et à ces chants de l'Église, c'est que cela me rapprochait, il me semblait, de ceux qui me sont chers et dont j'étais éloigné, et qui, en ce même moment, je le savais, partageaient les mêmes émotions saintes dans l'église de mon village.

Au retour de l'église de Tessé, je passe par les bains. La buvette m'arrête un instant. Il y a beaucoup de monde. J'ai déjà dit que c'est un lieu de rendez-vous. J'y fais une heureuse rencontre qui met le comble aux douces émotions de ma journée. Le P. Stoffel, prêtre du Saint-Esprit, missionnaire au Congo, s'y

trouvait. Il causait au milieu d'un groupe dont mon ami Dum... faisait partie. Ce dernier, venant à moi, m'introduit parmi les heureux auditeurs du Père. Je peux le contempler à mon aise. C'était une vraie figure d'apôtre, exprimant la résolution et l'onction. Une longue barbe noire commençant à grisonner lui descendait sur la poitrine. L'altération de ses traits trahissait la fatigue et l'épuisement. J'aurais voulu l'entendre longtemps. Malheureusement le dîner sonnait à tous les hôtels et nous habitions des hôtels différents.

Ce jour-là (29 juillet, dimanche), à l'hôtel de Paris, le dîner se passa sans incident digne d'être noté. Peu d'animation et de gaieté. Le temps était redevenu sombre. La pluie recommença vers la fin du repas, pour durer toute la soirée. Et quelle pluie ! un véritable déluge ! Triste soirée ! Que faire ? Les uns passent au salon. D'autres vont au casino, d'autres au petit théâtre des Bains. Armé de mon parapluie, je fais ma promenade, quand même, qui consiste à me rendre à la gare où j'achète un journal.

Je profite du mauvais temps pour jeter un regard au delà du petit théâtre, de la scène épisodique où je me suis confiné pour quelques jours, et passer en revue les principaux théâtres, les grandes scènes où se joue le drame de la politique contemporaine.

... Au retour, je suis tout étonné du spectacle que présente notre hôtel. Le salon et la salle à manger sont brillamment éclairés. Le piano fait rage à l'intérieur et des couples d'ombres dansantes passent et repassent en tournoyant dans les cadres lumineux formés par les fenêtres : on a improvisé un bal. Ces vers d'Hugo me reviennent en esprit :

... Quand le bal tournoyant de ses feux vous inonde...
... Oh ! songez-vous parfois que de faim dévoré
Peut-être un indigent dans les carrefours sombres
S'arrête et voit danser vos lumineuses ombres
Aux vitres du salon doré ?... (1)

(1) *Feuilles d'Automne. Pour les pauvres.*

Je me réfugie dans mon domicile où, ma correspondance et ma prière faites, je m'endors au bruit éloigné des quadrilles, des valses et des polkas, non sans avoir songé sur quel volcan dansent tous ces fils de bourgeois ou de hobereaux.

Lundi 30 juillet, encore la pluie. A la source, je rencontre M. et madame Dum... Nous convenons d'aller dans l'après-midi, si le temps devient meilleur, au château des *de Frotté*. Ce château est situé sur la route de Couterne, à peu près à trois kilomètres de Bagnoles. C'est une excursion qui s'impose à qui vient là, sur le principal théâtre de la chouannerie normande.

Donc rendez-vous est pris au kiosque de la buvette, et le départ est fixé après le déjeuner. Nous nous retirons à nos hôtels respectifs pour nous préparer à cette expédition.

Avant midi et demi, je suis en mesure, et je descends par la route de Domfront pour aller gagner le lieu du rendez-vous. A la jonction des deux routes je rencontre M. et madame Dum... sortant comme moi de leur hôtel : ils ne sont pas seuls ; cette parente qu'ils étaient allés recevoir à la gare l'avant-veille les accompagne.

Nous atteignons en conversant le pavillon de la source. Mon ami Dum... me fait savoir que nous devons avoir encore d'autres compagnons de route. Plusieurs de leurs commensaux de l'hôtel de Bagnoles ont désiré être de la partie. Seulement ces messieurs, après avoir siropé, ont tenu à finir leur whist. Oh! les habitudes d'estaminet! c'est comme la lèpre à la peau.

Enfin la troupe est au complet, et la colonne peut se mettre en mouvement : colonne par compagnies !... Il y a, en effet, la compagnie des messieurs et la compagnie des dames. L'ancien militaire-gentilhomme, gouailleur et bon vivant, celui qui déjeunait la veille à notre hôtel avec les respectables Chartrains et dont j'ai essayé de croquer la conversation, le comte de G..., est des nôtres. Avec lui, un ancien magistrat (démissionnaire à l'occasion des décrets), type du magistrat guindé et rectiligne ; un négociant, juge consulaire dans sa ville, grave et

sec, et un Parisien pétulant, rond et bon enfant. Tout serait pour le mieux si le ciel et le soleil daignaient nous sourire. Nous avons bientôt laissé derrière nous la gorge de Bagnoles et dépassé Tessé-la-Madeleine en suivant la route de Couternes. Des champs entourés de fossés, des haies vives garnies de genêts et de fougères, d'où s'élancent des chênes noueux, nous accompagnent, interrompus seulement de temps en temps par les barrières des enclos. Le comte de G... remarque combien ce terrain, alors qu'il n'était pas coupé comme aujourd'hui par de larges voies, devait être favorable à une guerre de partisans.

Après nous être tour à tour écartés et rapprochés du ravin où coule la Vée, nous voyons devant nous, à droite, un grand bois de hêtres et de chênes aux têtes arrondies entre lesquels émergent de hauts sapins. Et bientôt, au-dessus du dôme de verdure que forment les hêtres, se dressent un toit ardoisé et des pignons de tourelles. C'est le vénérable castel des *de Frotté*. Après avoir contourné le bois sur la gauche, nous arrivons en vue du château. Une grande avenue de hêtres majestueux y conduit.

Ce château est du seizième siècle, mais dépourvu de cette richesse d'ornementations dont on était prodigue alors. L'aspect en est sévère et triste. Il a quelque chose de protestant. Et en effet les *de Frotté* avaient d'abord embrassé le protestantisme. Et au moment de la Révolution, le membre de la famille qui l'occupait (M. de Couterne) était encore protestant.

Le comte Louis de Frotté n'a jamais habité ce château. Né à Alençon, ayant fait son éducation à Caen, puis à Versailles, il passa une jeunesse assez frivole dans les garnisons comme officier de l'armée royale. Il ne revint dans la contrée que pour organiser la Chouannerie en 1795. Le château des marquis de Frotté est une grande construction à deux étages qui se compose d'un corps principal et de deux pavillons. Deux tours, l'une à chaque extrémité du corps principal, font saillie du côté de la route et se font remarquer par la forme de leur toiture ardoisée qui ressemble à une cloche posée sur son ouverture.

Revêtue d'un enduit de couleur ocre, cette construction d'une robuste élégance tranche d'un vif relief sur les bois qui l'entourent. L'extrémité sud est plongée en une longue pièce d'eau rectangulaire qui s'étend en avant et en arrière du château. Des massifs de hêtres et de sapins se dressent sur l'autre bord. Des carpes y sautent avec bruit. Tout le domaine annonce la décadence et l'abandon. On commence à abattre les bois, triste présage. De beaux hêtres qui prolongeaient l'avenue au delà de la route de Couterne sont déjà par terre.

Admis à visiter le jardin et le parc, notre attention se porte, dans le jardin, sur un arbre énorme. C'est un cotonnier de Pensylvanie, qui déploie une ramure semblable à celle d'un noyer plusieurs fois séculaire. A côté, plongeant dans l'eau de l'étang, quelques vieux débris de tours nous disent que le château actuel en a remplacé un autre plus ancien. Dans le parc, on nous signale un sapin gigantesque que trois hommes auraient peine à embrasser. Près de la grille, quand nous sortons, nous remarquons deux autres sapins, l'un d'eux rompu par le temps et l'autre plus d'à moitié dépouillé. Je fais la réflexion que c'est le symbole de l'état actuel des anciens possesseurs et en général de notre aristocratie.

En ce moment-là, à l'extrémité de l'avenue, passe, par la route de Couternes se dirigeant sur Bagnoles, le brillant équipage du nabab financier et industriel dont j'ai déjà parlé. Il a lui aussi dirigé de ce côté sa promenade. Voici, pouvons-nous dire, la nouvelle aristocratie : *Ceci a tué cela.*

Nous brodons un instant sur ce thème; ce qui aurait pu nous conduire loin, si à notre arrivée sur la grande route la débandade ne se fût mise parmi nous. Les dames craignant la fatigue, et les messieurs de l'hôtel de Bagnoles ayant hâte d'aller reprendre la partie interrompue, sont d'avis de battre en retraite.

Mon ami Dum... et moi, nous tenons bon et allons de l'avant. La petite chapelle de Notre-Dame de Lignou nous appelle; nous n'en sommes éloignés que d'un kilomètre. Nous ne tar-

dons pas à en apercevoir le sommet entre des bouquets de hêtres et de sapins. Une statue en bronze ou bois doré qui surmonte le campanile l'annonce de loin.

L'édifice, lorsque nous approchons, ne nous offre aucun intérêt au point de vue de l'art. A l'intérieur, quelques rares vestiges romans peuvent attirer l'attention de l'archéologue, surtout les grandes dalles tombales dont elle est pavée dans toute sa longueur et qui sont chargées d'inscriptions. La statuette de la sainte Vierge qu'on vénère est en bois et d'une taille minuscule ressortant en brun sur des nuages blancs et une gloire dorée. Des cierges brûlent devant elle. Tout le reste est sombre et triste.

Le cimetière de Couterne entoure l'église. Parmi les sépultures, celle des de Frotté est la plus remarquable : quatorze grandes tables de marbre noir rectangulaires presque horizontales portant chacune les armes de la famille avec la devise : *Pro Deo et rege*. Je cherche en vain la tombe du chef de la chouannerie normande. Je me souviens qu'il n'est pas là. Il repose à Verneuil, où il a été fusillé en 1800.

Nous achevons de parcourir rapidement le champ des morts. La vieille croix de granit qui semble garder et protéger toutes ces tombes nous arrête un instant. Au bas de la tige nous voyons quelques lettres que nous avons peine à déchiffrer, recouvertes qu'elles sont d'une mousse grisâtre. Nous finissons par lire : *arbre de vie*. Et sur le socle, en grattant la mousse, nous reconstituons ce qui suit : « Au ciel j'abonde de gloire. » La croix nous montre le vrai chemin de la vie et de la gloire...

Après avoir revu, à travers les arbres et par-dessus le petit mur du cimetière, l'immense panorama que présente au midi la vallée de la Mayenne, nous reprenons le chemin de Bagnoles. La route de la Ferté-Macé nous y ramène en nous maintenant sur les hauteurs et en nous faisant passer en arrière du parc des bains et du casino, près de l'établissement, sorte de phalanstère où le Crédit foncier envoie, l'été, ses employés malades.

Le 31 juillet, temps brumeux. Les vapeurs montent sur le flanc des coteaux : bon présage. Le soleil doit finir par se montrer. Au retour de la buvette, je fais l'ascension du Roc-au-Chien. Ce n'est pas l'ascension du Mont-Blanc. Le Roc-au-Chien est le monticule le plus abrupt parmi ceux qui bordent le défilé ou gorge de la Vée, sur la rive droite de la rivière. — Une fois arrivé au sommet du roc, on a dans diverses directions de ravissantes perspectives; on domine l'établissement des bains d'un point opposé à celui d'où nous l'avons considéré d'abord le jour de notre arrivée. Au nord, la vue s'étend sur le lac, sur les hôtels, sur les chalets épars qui en égayent les rives et sur les pentes des coteaux qui l'enferment. Des vallons s'ouvrent dans diverses directions. Le soleil, qui a fini par percer et dissiper les vapeurs, éclaire au loin des prés verts, des moissons dorées, dans l'intervalle qui sépare la forêt de la Ferté de la forêt d'Andaine. Je peux me croire un instant transporté sur un petit Rhigi près d'un petit Lucerne...

Après le déjeuner je reste solitaire. M. et madame Dum... préparent leur départ qui doit s'effectuer sur les trois heures. Comme je tiens à leur faire mes adieux et à leur serrer la main au dernier moment, cela ne me permet pas une longue excursion.

Je renonce au pèlerinage à Notre-Dame du Perrou malgré les charmantes légendes qu'il rappelle. Cela m'entraînerait trop loin.

Je me contente de pousser jusqu'à la *Croix-Gautier*, un carrefour dont m'a souvent parlé Dum... Rien à dire du parcours dans la forêt. J'ai déjà décrit les parties que je traverse à propos de mon excursion vers la maison Christophle. Seulement, au lieu de continuer par la route directe de Domfront, je prends à gauche la route de Juvigny-sur-Andaine. A la lisière de la forêt que l'on gagne bientôt, se présente un carrefour formé par des chemins de traverse, sur le milieu duquel s'élève une croix de granit. Sur le socle de cette croix une inscription donne les dates des décès de *Michel Gautier* et de *Jeanne Mallet*

sa femme. C'est ce qu'on appelle la *Croix-Gautier*. Au delà, la route s'avance à découvert sur une pente.

Je ne fais que quelques pas dans la descente. Un horizon immense se déroule à ma vue, surtout du côté du Midi et de l'Ouest. Un cantonnier qui fauche des herbes et des fougères dans les fossés de la route se trouve là à souhait pour m'expliquer le panorama que j'ai sous les yeux. Il me nomme les principaux villages que l'on aperçoit. Le premier dont nous voyons l'église devant nous à travers des enclos et des bouquets d'arbres, c'est la Chapelle-Moche. Plus loin, à droite, se montre Juvigny-sous-Audaine; et bien plus loin encore, toujours sur la droite, nous pourrions apercevoir Domfront si les collines voisines et les ondulations de la forêt ne nous le dérobaient. Cette masse bleuâtre et arrondie qui se dresse à l'horizon, au delà de Juvigny-sous-Audaine, c'est le mont Margantin, c'est le point culminant du pays. « Le mont Margantin, me dit mon cantonnier, ah! il faut voir cela le lundi de la Pentecôte, quand on y fait la procession de saint Ernier. Il a souvent pris part à cette procession dans sa jeunesse, étant du pays. Et il me conte ce qu'il sait de la légende ou de l'histoire de saint Ernier. (Il va sans dire que j'ai puisé depuis à d'autres sources.)

Saint Ernier est l'un des patrons les plus populaires au pays de Domfront. Il est surtout invoqué, comme saint Ortaire, aux alentours de la Ferté, pour la conservation des biens de la terre. Il vécut vers la même époque (sixième siècle), et bâtit à Céaucé un monastère. L'église de Céaucé possède encore une relique du Saint, un fragment de l'os de l'avant-bras. C'est cette relique insigne qu'on venère le lundi de la Pentecôte. Et l'on solennise la fête au moyen d'une procession autour du Mont Margantin, à laquelle prennent part tous les villages d'alentour.

Jules Lecœur nous a tracé le tableau le plus poétique de cette fête religieuse, ayant pour décors les splendeurs d'une nature printanière.

Le récit du cantonnier, moins fleuri, était pour le fond identique, et il ajoutait un détail typique qu'a passé sous silence l'auteur du *Bocage Normand*. C'est qu'il se vide sur la bruyère force tonneaux de cidre et de poiré ce jour-là.

Je me contente de ces renseignements et n'insiste pas davantage auprès de mon brave narrateur. L'heure passe. Il est temps de regagner Bagnoles, si je veux trouver là encore M. et madame de M... avant leur départ. J'ai le bonheur de les rencontrer à leur hôtel. Eux partis, je sentis davantage mon isolement au milieu de commensaux inconnus, et commençai à soupirer comme Ulysse vers mon foyer.

Le lendemain fut pourtant encore un beau jour. On fêtait, en l'église de Tessé-la-Madeleine, l'adoration perpétuelle du très Saint-Sacrement, fête qui de nos jours a donné au culte religieux son complément, faisant perpétuellement de la terre un autel digne du ciel. Vraiment la providence favorisait mon voyage, en multipliant pour moi les occasions de rencontrer le surnaturel sur mon chemin.

Je ne manquai pas de me rendre à l'église pour la grand'-messe. Je trouvai l'humble église de Tessé transformée ou plutôt transfigurée. La nature avait été largement mise à contribution pour y rendre hommage à son Auteur. Partout des fleurs, de la verdure. Des guirlandes de bruyères et de branches de sapin, entrelacées et relevées de fleurettes rouges, font tout le tour de l'édifice tandis que d'autres guirlandes semblables suspendues aux voûtes se croisent en décrivant des arcs opposés à ceux des arceaux. Le maître-autel est orné de fleurs éclatantes. Au-dessus du tabernacle et sous un baldaquin surmonté d'une coupole et d'un panache blancs, resplendit l'ostensoir avec le Saint-Sacrement...

Dans le milieu du chœur on a disposé sur le pavé un massif ou corbeille de fleurs et de plantes exotiques que dominent des arbustes rares. Au commencement de l'office, les chantres sont venus se placer de chaque côté de ce massif avec leurs brillantes chapes blanc et or. Sur leurs escabeaux ils me

rappellent les vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse qui entourent le trône de l'Agneau. Une vingtaine de prêtres en blancs surplis, assis dans les stalles, et les nombreux enfants de chœur, groupés dans le sanctuaire, représentent les bienheureux qui remplissent le céleste séjour et les légions d'anges qui entourent le trône de l'Éternel. Tel est le décor et la mise en scène où se déroule le plus beau des drames. Des textes du Nouveau et de l'Ancien Testament, des hymnes du Docteur Angélique annonçant, exposant et exaltant le dogme de la présence réelle se succèdent tantôt récités, simple et grave mélopée, sur le mode des chœurs de la tragédie antique, tantôt chantés avec l'éclat puissant et majestueux des mélodies grégoriennes. Un éloquent sermon a dignement célébré Celui qui n'est pas venu seulement enseigner la charité, mais qui s'est révélé dans ce sacrement comme étant l'amour, la charité même.

Des artistes présents à Bagnoles ont voulu apporter aussi leur hommage au Dieu d'amour. Mademoiselle B..., de l'Opéra-Comique, a chanté à l'élévation un ravissant *O Salutaris!* et le chanteur R..., du même théâtre, a fait entendre le touchant et pathétique *Ave Maria* de Gounod.

Mais tous ces chants d'artistes mondains, si pieuse et pathétique qu'en soit l'expression, détonnent dans une église et ont quelque chose de mesquin à côté de l'ample majesté du plain-chant, après des *traits* ou *motets* comme l'introït : *cibavit*, comme le graduel : *caro mea :* comme l'offertoire : *Sacerdotes domini*, etc.

La fête ne devait se terminer que le soir, par une bénédiction solennelle.

Dans l'intervalle, je dirigeai de nouveau ma promenade sur la route de Couterne, vers le château des Frotté. A ma première excursion de ce côté, la compagnie était trop nombreuse. J'avais eu trop de distractions. Il me plut de revoir ces lieux historiques solitairement et sous l'influence des impressions du matin.

Je venais d'être témoin des manifestations de l'amour, du culte et des adorations dont est l'objet le Dieu d'amour et qui semblent annoncer que la terre veut enfin répondre aux avances de son *Cœur sacré*. La contre-partie se présentait maintenant à mon esprit : je songeais à l'acharnement de la haine dirigée contre le règne du Christ, surtout depuis un siècle, et qui non seulement dure encore, mais redouble de nos jours.

Le pays que j'avais sous les yeux me rappelait les premières fureurs de cette guerre. Je réfléchissais sur les causes et sur la durée de la lutte. La tempête recommence : c'est sans doute qu'elle n'a pas encore fait son œuvre. Lorsqu'elle aura achevé de déblayer le terrain par ses destructions et de démontrer son impuissance à faire autre chose que des ruines, alors seulement la Révolution aura accompli sa tâche et le Christ et l'Église seront appelés à construire à l'humanité un nouvel abri.

... Le soir à la bénédiction je pus déjà me figurer que j'assistais à ce nouveau triomphe du Christ. L'Église, décorée comme je l'ai dit, était toute en feu. Des cordons de lumière dessinaient les lignes et les contours de l'édifice.

Au milieu de toutes ces splendeurs les belles hymnes de Saint-Thomas d'Aquin éclataient, redites par une multitude pieuse. C'était plus qu'un triomphe terrestre.

Le lendemain 2 août, au matin, les belles visions ont disparu, je suis retombé sur la terre. La pluie recommence. Les gens qui m'entourent et leurs conversations coupent les ailes à mes belles espérances. Au déjeuner, on parle politique et je vois tout ce qu'il reste encore d'aveuglement, de préventions, de sots préjugés dans les esprits. Le gros Parisien, l'homme au teint cramoisi et au col apoplectique, à la moustache et aux cheveux blancs, muet depuis quelques jours, a retrouvé la parole. Il devient tout à fait intéressant en faisant défiler devant nous quelques silhouettes politiques. Après Cassagnac qu'il nous a déjà montré, voici Rochefort. Il a vécu en sa jeu-

nesse dans l'intimité de cet aristocratique démolisseur, de ce comte démagogue, à la fois roi des halles et du boulevard... Rochefort, dit-il, bon garçon, bon camarade, généreux, bourse toujours ouverte! Il gagnait l'argent si facilement avec sa *Lanterne!* Mais politique détestable; bon pour faire battre et tuer les autres, perd la tête dans le danger, dans les situations critiques, à la Chambre comme dans les émeutes! Notre parleur raconte certains épisodes des funérailles de Victor Noir où Rochefort a fait pâle figure.

Puis à propos de Victor Noir, il passe à Pierre Bonaparte et donne de piquants détails sur le genre de vie de ce dernier. Pierre Bonaparte vivait à Auteuil aux crochets de Napoléon III. C'était, dit notre homme, un vrai bandit : criblé de dettes, il avait trouvé un étrange moyen d'écarter huissiers et créanciers de son domicile. Un petit lion lui servait de chien de garde, lequel élevé en liberté rôdait dans les corridors. Les huissiers avaient vite rengainé leur papier timbré quand ils voyaient apparaître cet étrange concierge...

Puis c'était le général de Galiffet, Galiffet toujours jeune malgré ses 65 ans et toutes ses blessures, Galiffet *Ventre d'argent*, l'homme des exécutions de 1871 à qui l'on a fait une si terrible légende, que notre Parisien détruisait en partie. Après Galiffet, Déroulède qui est un grand enfant de génie, trop honnête pour faire de la politique, s'est fourvoyé à la Chambre où pourtant il a eu le mérite de frapper un grand coup en *tombant* Clémenceau. Lucien Millevoye, Jules Delahaye, et d'autres, sans doute, ont aussi leur tour...

Au moment où un débat violent s'engageait sur le député boulangiste de Chinon, je quittai la compagnie pour aller chercher le calme à l'*ombre des forêts*.

C'était mon dernier jour à Bagnoles. Je voulais l'employer à parcourir à fond la forêt d'Andaine et à me rendre jusqu'au *carrefour de l'Etoile*, d'où l'on jouit, me disait-on, d'admirables points de vue dans toutes les directions. C'était une course de longue haleine, huit kilomètres à l'aller et autant au retour.

La route à suivre est encore la route de Domfront. Je pars à cette heure ardente du milieu du jour où, en été surtout, la campagne est déserte et la forêt plus encore que les champs. La solitude et le silence sont bientôt complets. Il fait chaud sous les nuées. La pluie a cessé. Arrivé au delà du château Christophle, je montai péniblement une pente raide là où l'on entre dans la partie la plus dense de la forêt, lorsque me retournant pour reprendre haleine, je vois tout à coup sortir du bois, du côté gauche de la route, un colporteur. Il poussait devant lui un camion auquel était attelé un mâtin d'aspect redoutable. Allant au pas de promenade, je me laissai dépasser par l'homme et le chien. Au bout d'un instant, lorsqu'ils eurent fait quelques centaines de mètres, je les vis de nouveau disparaître sous bois. Cela me sembla louche. J'avais en l'esprit le souvenir de cet huissier de Balleroy (Bayeux), assassiné au temps de ma jeunesse, en pleine heure de midi, sur la grande route de Bayeux à Saint-Lô, au milieu de la forêt de Cerisy. Et je n'avais aucune arme. Il me sembla prudent, sinon héroïque, de profiter d'un chemin de traverse qui se présenta à gauche et de gagner, à la lisière de la forêt, la route de Juvigny-sous-Andaine que je savais encore peu éloignée : ce chemin, descendant dans une fondrière marécageuse et remontant par une pente ardue, m'amena dans un carrefour que je reconnus bientôt pour celui de la *Croix-Gautier*.

Le carrefour de l'Etoile demeurait toujours mon objectif. Je prenais un chemin détourné. Mon cantonnier de l'avant-veille, qui m'avait renseigné sur le Mont-Margantin et Saint-Ernier, se trouva là encore fort à propos. Me conformant à ses indications, je suis, à peu près un kilomètre durant, la route de Juvigny-sous-Andaine. Puis, un petit chemin que je prends à droite me ramène en forêt. Je parcours une nature sauvage, des ajoncs, des bruyères, des taillis de chênes, des sapinières, des roches qui s'avancent de droite et de gauche et me font un chemin à faire pâmer d'aise un élève de *Salvator Rosa*.

Enfin, après avoir franchi un vrai cloaque dans un bas-fond,

me voici dans une large voie qui monte directe entre de hautes futaies. A droite, des abatis d'arbres ont ouvert une clairière. Les troncs depouillés, tristes cadavres, jonchent le sol.

Mais voici des humains qui égayent un peu le paysage. Deux légères charrettes chargées de bois et de fougères sont arrêtées à la file sur la voie et dans la pente que je viens de dire. Les paysans qui les accompagnent (ils sont quatre, dont deux jeunes gars) collationnent en arrière, assis dans le fossé sur des branchages. Ils se régalent de *petit salé*, sur le pouce, et l'arrosent d'un poiré pétillant. Je souhaite le bonjour à ces braves gens avec qui je ne suis pas fâché de faire un bout de conversation.

Je leur demande si je suis bien loin encore du carrefour de l'Etoile. Ils me répondent que je n'ai qu'à monter droit devant moi. Une fois au haut de la côte je n'en aurai plus que pour quelques minutes.

« Monsieur n'est point du pays, me dit celui qui semble le plus important, avec l'accentuation bocaine. — Non. Je suis pour quelques jours à Bagnoles. — Ah ! monsieur est sans doute de loin ? » Je veux bien ne pas le tenir sur les épines et lui dire tout de suite que je suis de la plaine de Caen.

— Monsieur connaît Caen ?... Connaissez-vous M. d'H?... c'est mon ami. Il est parti du pays et quand il revient il descend à la maison...

M. d'H... est en effet haut placé dans une administration financière.

— C'est que le patron, ajoute en *aparté* l'autre paysan à l'air futé, ce n'est point le premier venu, il a du foin dans ses bottes. Savez-vous qu'il a *ben* quatre mille livres de rente?

Mon attitude témoigne du surcroît de considération que de telles révélations m'inspirent.

— Tenez, sans façon, me dit le patron, trinquez avec nous et buvez un coup de notre petit poiré !...

Je regrette vivement que l'état de mon estomac ne me permette pas de boire ainsi entre mes repas. Sans quoi je leur

ferais volontiers raison. Et après les avoir remerciés de leur cordial accueil et de leurs bons renseignements, je poursuis mon chemin. Au sommet de la côte je constate qu'en effet ils ne m'ont pas trompé. Je ne suis plus qu'à environ deux cents mètres du but. En approchant, je vois se déployer peu à peu devant moi cette petite place ou rond-point qu'on appelle le carrefour de l'Etoile.

De là partent, en divergeant sous des angles égaux, dix routes ou grandes avenues larges et droites qui se prolongent au loin. Plusieurs s'abaissent, se relèvent, s'abaissent encore et, par-dessus de nombreux plis de terrain, montrent des plans lointains et bleuâtres à perte de vue.

La maison des gardes est construite sur ce rond-point, entre deux des avenues.

Des bambins (garçons et fillettes de trois à six ans) grouillent sur le carrefour avec la volaille. Une bande d'oies pâturent à quelques pas.

Je prends la route que je crois celle de Bagnoles. Un garde forestier me confirme bientôt que je suis dans le bon chemin. Je l'ai attendu, le voyant venir : nous faisons quelque temps route de conserve. C'est un homme sur la cinquantaine, grisonnant, de haute taille, à l'aspect correct et sévère, une sorte de demi-gendarme avec képi galonné, ayant passé sur sa petite tenue une blouse de coutil rayé pour aller sous bois. Chemin faisant il me donne d'intéressants détails sur le régime forestier, sur les coupes, sur le gibier et les chasses. Le gibier ne manque pas dans la forêt d'Andaines ; les chevreuils, les biches et les cerfs, tous ces légers animaux au pied fourchu sont encore nombreux. Peu de sangliers pour le moment. — Et le garde me parle des exploits cynégétiques du lieutenant actuel de louveterie, M. du R..., que j'ai bien connu autrefois dans le Calvados... Malheureusement, mon compagnon de route est obligé de me quitter pour rentrer sous bois où il va marquer les arbres pour la prochaine coupe...

Resté seul entre deux remparts de chênes et de hêtres qui

s'allongent sans fin, le silence me semble plus profond. — Assez de ciel bleu ça et là pour réjouir la vue. Le terrain monte et descend. Une clairière au fond d'un ravin découpe le rempart à gauche. Là sans doute s'est faite la coupe de l'an passé. Mon imagination m'y fait apparaître quelqu'une des scènes brillantes dont la forêt est le théâtre au temps des chasses. J'y vois passer le cerf, fuyant les bois sur le dos, suivi de la meute aboyante et des piqueurs sonnant du cor. Les galants cavaliers et les belles amazones en costume Louis XIV ou Louis XV, galopent sur la piste, lancés à toute vitesse. J'y vois aussi cette scène du Guillaume Tell de Schiller où Bertha s'explique avec le noble neveu du vieux baron d'Attinghausen. Et j'y entends *Mathilde* chanter le grand air de Rossini :

Sombres forêts, désert et triste et sauvage.....

La clairière passée, les deux remparts continuent. C'est toujours le même solennel silence. Tout à coup derrière moi, sur la droite se produit un léger bruit, un frétillement sous bois. Je m'arrête et regarde. Par-dessus le fossé quelque chose remue dans les buissons et le mouvement se rapproche. Est-ce mon colporteur camionneur qui attend caché là et va faire irruption ? Tout simplement, par une brèche du fossé, je vois descendre à la file, sans se presser, en se dandinant et remuant la queue, une troupe d'oisons qui du fossé remontent à découvert sur le bord de la route. Ils se mettent paisiblement à pâturer sur la berge, comme s'il n'y avait ni loups, ni renards au pays normand.

Enfin me voici au sommet de la plus haute des ondulations que j'avais devant moi au carrefour de l'Etoile. Au delà commence la longue descente dans laquelle j'avais vu, quelques heures auparavant, mon terrible camionneur, qui sans doute en ce moment est fort innocemment occupé dans quelque village voisin à faire miroiter au yeux des commères son humble pacotille.

De ce sommet d'où l'on redescend vers le domaine Chris-

tophle (1), la vue s'étend splendide jusque vers Bagnoles enfoncé dans la brume avec ses chalets. Par delà, les ondulations se relèvent et forment des arrière-plans bleuâtres qui se confondent avec l'horizon du côté d'Alençon et du Perche.

Le domaine Christophle, au sortir de la partie dense de la forêt, me paraît mesquin avec ses pelouses, ses bosquets et ses barrières blanches. Les chiens, dans leurs chenils, hurlent et aboient. C'est jour de réception au château. Le mouvement des voitures agace les limiers.

A partir du tourne-bride jusqu'à Bagnoles, je ne rencontre que calèches et landaus. C'est à se croire aux Champs-Élysées, ou sur la route de Trouville à Beuzeval, en été. Le voilà encore en grand équipage, le vieux nabab dont j'ai déjà parlé, ce pacha à barbe et cheveux blancs qui abuse de sa santé et de ses écus, ne voyant pas le spectre de la danse macabre grimpé derrière sa voiture.

On me croira si je confesse qu'en rentrant à l'hôtel j'étais fatigué et muni d'un terrible appétit, et que l'appel de la cloche pour le dîner ne me trouva pas récalcitrant.

La réclusion pour le reste de la soirée ne m'eût pas été fort pénible, si ce n'eût été ma dernière soirée à Bagnoles. Mais je tenais à avoir vu, du moins sous ses faces principales, avant mon départ, la vie qu'on y mène ? Je ne connaissais pas encore le théâtre et les représentations qu'on y sert au public. J'allai donc au théâtre passer ma dernière soirée.

Il faut dire aussi que je trouvais piquant de pouvoir contempler ce qu'on appelle le monde élégant et ses pompes après les spectacles d'une nature presque sauvage, et goûter les productions de l'art purement humain après les manifestations de l'art religieux et chrétien dont j'avais pu jouir la veille.

La représentation consistait ce soir-là en un concert extraordinaire après lequel on donnait une petite comédie-vaudeville : le *Supplice d'un homme*. Le concert seul m'intéressait.

(1) Vers le Gué-aux-Biches.

Je me rends exactement à huit heures et demie au petit bâtiment annexé qui contient, aux bords de la Vée, le théâtre de l'établissement des bains. Inutile de faire la description d'un théâtre de ce genre où des rangées de chaises remplacent les stalles, le parterre et les loges. Entre la scène surélevée et les premiers rangs de chaises un espace suffisant a été ménagé pour l'orchestre.

Le rideau se lève. Sur la scène fraîchement décorée et représentant le salon traditionnel, se succèdent les artistes dans l'ordre annoncé par le programme, les hommes en habit noir et les dames en robe de bal. Rien à dire des chansonnettes de M. R..., genre peu relevé, exécution médiocre. Mademoiselle B...., de l'*Opéra-Comique*, a plus de succès. Ce n'est pas sans doute une étoile de première grandeur. Sa voix est puissante et d'un bon timbre. Mais c'était lui imposer une difficile épreuve que de la mettre aux prises avec les vocalisations si variées de ce merveilleux opéra qu'on appelle *le Barbier de Séville*. Quel charme dans cette musique éblouissante d'où l'étincelante gaieté ne bannit pas le sentiment.

En entendant les tendres et joyeuses roulades de Rosine, je me souvenais d'Alboni (ce n'était pas tout à fait à l'avantage de mademoiselle B...) et des merveilleuses sonorités de cette voix de velours qui faisaient dire de la chanteuse célèbre (elle était très grosse) : « C'est un éléphant qui a avalé un rossignol ! » Je savais gré néanmoins à mademoiselle B... de me rappeler d'agréables et lointains souvenirs, en me faisant goûter à nouveau cette ravissante musique de Rossini qu'on peut appeler du Mozart ensoleillé.

On ne lui marchanda pas les applaudissements. Mais les honneurs de la soirée furent pour une autre artiste, pour une violoniste, mademoiselle Isabelle L...., des Concerts Parisiens. Et cela me parut mérité. J'ai entendu Milanollo et Sivori en leur temps ; ils ne m'ont pas fait plus de plaisir. Mademoiselle L... se révéla dès ses premiers coups d'archet : sûreté, agilité, puissance, expression ; elle réunit les grandes qualités

qui font le maëstro. Les belles sonorités et l'heureuse exécution des morceaux classiques sont plutôt son fait que les tours de force. Elle était admirablement secondée par le pianiste Müller, des concerts *Erard Krigelstein*, dont l'accompagnement discret et sobre en même temps que varié et nuancé était aussi d'un maître. Cet artiste a joué seul plusieurs grands morceaux où il a su mettre en relief toutes les ressources de son talent.

Je l'avouerai pourtant, malgré le mérite de l'exécution, toute cette musique profane ne me procura pas d'aussi douces émotions que les chants entendus la veille en l'Eglise de Tessé-la-Madeleine. Toutes les variations de Rossini, même les mélodies et les symphonies des Mozart et des Beethowen pâlissent devant la majesté de notre plain-chant et des mélodies grégoriennes.

L'art profane trouble l'âme et y éveille des aspirations auxquelles il me donne pas satisfaction, tandis que l'art religieux ou surnaturalisé nous ravit vers notre véritable objet qui est Dieu, et nous donne comme un avant-goût des joies célestes.

Le concert terminé, je ne restai pas pour la petite *pièce*. J'avais besoin de repos.

Pour le retour à l'hôtel de Paris, je passai par l'hôtellerie de l'établissement thermal. En faisant le tour du pavillon transversal qui sépare le théâtre de la cour intérieure, j'arrivai devant les fenêtres d'un grand salon brillamment illuminé. Entre les blancs rideaux richement brochés et les somptueuses tentures relevées, la vue embrassait toute la pièce. Le tableau qu'elle présentait était vraiment digne d'arrêter les regards. Ce n'était pas l'éclat éblouissant d'un bal, c'était une beauté plus calme et reposée. Autour de nombreux guéridons chargés de lampes monumentales aux globes dépolis et historiés, de grandes dames se tenaient assises et travaillaient à l'aiguille. Il y en avait de tout âge; pas d'hommes et pas d'enfants. Et les personnes à cheveux blancs ou grisonnants formaient la majorité. C'étaient néanmoins des groupes charmants. La dignité

et l'élégance du costume comme du maintien disaient le haut rang de ces dames : et je devais me figurer des conversations en harmonie avec toutes ces aimables et nobles apparences ; tout cela dans une vaste pièce d'un haut style et d'un monumental décor. Je ne pus m'empêcher de me dire : ce tableau est beau. Mais ces nobles dames ainsi réunies hier soir devant l'autel de Tessé-la-Madeleine, et se prosternant pour la prière et l'adoration devant le Saint-Sacrement, m'offraient offert un spectacle encore plus beau.

Je me retirai sous l'impression de cette vision du monde *distingué* présent à Bagnoles.

Il va sans dire qu'après une telle journée, la nuit me sembla courte et fut mise à profit.

III

Le vendredi 3 août, au matin, ma valise est bientôt faite. Décidément je pars ; mais je ne pars pas encore pour regagner directement le logis. Pour compléter mon excursion sur le versant méridional des collines normandes, je dois revenir par Couterne et par Domfront. Couterne c'est encore Bagnoles. J'y vais être plus à portée de quelques sites recommandés.

Et pourtant ce m'est presque un remords de quitter Bagnoles à pareil jour, un jour où l'ambassadeur de Russie y arrive, et de ne pas rester pour m'unir à ceux qui vont acclamer le représentant du meilleur ami de la France.

Je laisse Bagnoles préparer drapeaux et lampions et je pars à 8 heures 40 pour Couterne où j'arrive à 9 heures, après avoir parcouru de nouveau, cette fois en railway, la vallée de la Vée et les paysages avec lesquels j'ai déjà fait connaissance en allant au château des de Frotté et à Notre-Dame de Lignou.

A Couterne, je laisse à la gare mes *impedimenta*. Ce qui attire surtout à Couterne les hôtes de Bagnoles, c'est le domaine de Chantepie. Ce domaine en est distant d'un kilomètre environ. Je ne fais que traverser Couterne pour prendre la route de Domfront qui est le chemin du château. Au sortir de la petite ville, la route monte entre des haies vives. Au sommet de la montée, une large allée s'ouvre à gauche qui circule et disparaît entre des bouquets de chênes et de hêtres. Je la suis.

Après avoir franchi à niveau la voie ferrée, une maison rustique semblable à celles du pays de Lisieux m'apparaît dans un ravin à gauche. C'est la maison du garde.

Ayant obtenu la permission de visiter, je reprends l'allée qui continue son long circuit, tantôt coupant des massifs de chênes, tantôt traversant de vertes prairies. La Mayenne calme et tranquille, et réfléchissant çà et là, de hauts peupliers et des trembles au blanc feuillage, me barre le passage. Je la franchis sur un pont à barrières blanches et j'arrive devant une verte et spacieuse pelouse arrondie, au delà de laquelle se dresse de profil le château de Chantepie. Ce château moderne, aux proportions harmoniques, a grand air bien qu'il n'offre aucun caractère architectural.

Le corps central et les deux pavillons ne forment guère qu'un long édifice dont la couleur de la brique dessine et accentue les lignes principales. Une élégante chapelle fait saillie en arrière, c'est-à-dire au Nord. Quelques arbres gigantesques déploient une tête majestueuse au-dessus de la pelouse. Dans toutes les directions s'ouvrent des perspectives, la plupart sur des prairies coupées de bouquets d'arbres et bordées de blanches balises. Un nombreux bétail aux tons roux et bigarrés y pâture. Au levant, un village avec son clocher se dresse par delà les prairies sur la pente d'un coteau. Une dame en noir, qui revient peut-être de la messe matinale, semble redescendre de ce village et parcourt les allées. Elle s'arrête de temps en temps pour dire quelques mots aux ouvriers qu'elle y trouve au travail.

Beau et seigneurial tableau.

Ils sont rares aujourd'hui les Français de France possédant de semblables domaines. Les grandes propriétés modernes bien cultivées, bien aménagées sont presque toutes aux mains des princes de la finance, des juifs qui ont amené la dépréciation de la terre pour l'acquérir.

Il va sans dire que je rentre à Couterne muni d'un vaillant appétit. J'ai la bonne chance de rencontrer un restaurant où je

peux faire un copieux déjeuner sans manquer aux lois de l'abstinence.

L'après-midi ne fut pas pour moi aussi heureuse que la matinée. Elle fut gâtée par le mauvais temps.

Une promenade que l'on recommande encore aux visiteurs de Couterne, après le château de Chantepie, c'est le val d'Antoigny ou gorge *de Villiers* avec la chapelle Saint-Antoine. Après déjeuner, je me mets en marche vers cet objectif, voulant clore dignement la série de mes courses pédestres. Le chemin qui je suis me ramène à Notre-Dame de Lignou. Mais j'ai à peine dépassé ce lieu de pèlerinage avec lequel nous avons fait connaissance, que de gros nuages s'amoncellent et envahissent presque tout le bleu du ciel. Le tonnerre gronde et la pluie commence. — Bientôt elle devient torrentielle. Il me faut chercher un abri que je trouve d'abord sous un gros chêne têtu et rabougri et enfin dans l'église d'Antoigny, jusqu'où je peux arriver en profitant des moments de répit que me laissent les averses.

Du pied de l'église, je domine les vallées profondes et pleines de verdure qu'on appelle le val d'Antoigny, et par delà j'aperçois les rocs pelés et dénudés de la gorge à l'entrée de laquelle s'élève la petite chapelle de saint Antoine. Mais je dois me contenter d'entrevoir cette thébaïde du pays normand. Les petits chemins que l'on m'indique et par lesquels il faudrait descendre sont devenus des torrents. Et dans les bas-fonds il serait impossible de passer. Il faut donc en prendre son parti et battre en retraite.

En repassant devant Notre-Dame de Lignou, je crois devoir y entrer pour faire mes adieux à l'humble sanctuaire et à celle qui y est honorée. Des chants et des accords s'y font entendre.

Un jeune prêtre était assis à l'harmonium et dans la solitude silencieuse et sombre, dans un demi-jour mystérieux, s'essayait aux hymnes de la fête prochaine.

Il était là bien dans son rôle comme la lampe qui brûle au sanctuaire.

Cependant le temps avait fini par se rasséréner. Devant le soleil s'abaissant s'étaient déchirées les nuées. A la descente vers Couterne, je pus jouir du beau panorama que présente le bassin de la Mayenne.

J'arrive à temps pour dîner à mon hôtel-restaurant du matin, avant le départ pour Domfront. Entre les convives que j'y rencontre la conversation offre quelque intérêt. On touche en passant aux personnages considérables présents à Bagnoles et il est question surtout du nabab dont j'ai déjà plusieurs fois parlé. Quelqu'un s'exclamant sur la générosité de ce prince de la finance ou de l'industrie qui joue les Mécènes au petit pied, qui consacre des centaines de mille francs à acheter des œuvres d'art et à doter des bureaux de bienfaisance, on objecte avec raison que les millions qu'il gagne lui rendent la tâche facile, et que ce bel emploi de son argent ne compense pas le mal qui résulte de cette concentration de capitaux. Les affaires qu'il absorbe faisaient vivre toute une classe de commerçants et d'industriels maintenant ruinés. Tous ces gros monopoliseurs sont des fléaux destructeurs de la vie de famille, de la vie locale et provinciale et de toute liberté. C'est le phalanstère, c'est la Babel socialiste ou plutôt le bagne social qu'ils préparent ; ceux qui prônent leur œuvre vont au devant de l'esclavage, *in servitutem ruunt*. Je ne m'attardai pas à écouter ces beaux discours.

Lorsqu'arrive le train d'Alençon pour Domfront je suis à la gare et en mesure. Le jour baisse, mais il y en a encore assez pour qu'on se rende compte quelques instants de la configuration du pays. Le chemin de fer suit le pied des collines sur lesquelles se déroule la forêt d'Andaines. On appelle la Chapelle-Moche, Juvigny-sous-Andaines, lieux avec lesquels nous avons déjà fait connaissance. Puis les coteaux s'estompent, l'ombre gagne, les formes se confondent. Il est nuit noire quand nous arrivons à Domfront : « Domfront, ville de malheur ! »... que le lecteur soit rassuré, malgré l'adage, je n'y ai subi aucune pendaison.

Renseignements pris à la gare sur un hôtel convenable, je monte dans l'omnibus. Longue me semble la distance et ardue la route. On monte, on tourne, on gravit des rampes, et toujours au pas. Enfin le bruit cesse. Le véhicule aux vitres tremblantes et résonnantes s'est arrêté. Quelques minutes après, je suis installé à l'hôtel Larseneur, rue d'Alençon. Il va sans dire que je suis assez las pour dormir, non pourtant sans avoir, après l'hommage rendu au Créateur, songé que c'est le lendemain l'heureux jour du retour : νόστιμον ἦμαρ.

Enfin le 4e jour d'août s'est levé. C'est mon dernier jour de voyage. Il me faut être matinal, si je veux avoir le temps de visiter Domfront avant midi et demi, heure du départ.

Me voilà dans la rue d'Alençon dont l'hôtel Larseneur est le plus bel ornement. Le soleil est déjà haut. Le ciel est nuageux et toujours menaçant.

La rue d'Alençon s'allonge droite dans le flanc méridional du rocher qui porte Domfront. On la laisse descendre et devenir, au sortir des maisons, la route d'Alençon, pour prendre à gauche et monter, par de petites rues, vers le sommet de la ville. Bientôt, plus de maisons. On arrive par des rampes et des lacets sur une sorte de longue place ou plate-forme, plus ou moins escarpée de tous les côtés. Du côté du Midi, au-dessus des roches de granit, se dresse une croix également en granit. Je m'avance sur ces rochers et, par dessus les maisons du faubourg d'Alençon d'où je viens et qui sont étagées en contre-bas, ma vue découvre une contrée immense. Au milieu de cette contrée, se dresse isolé, à quelques kilomètres, le mont Margantin. A gauche et en arrière, la vallée de la Mayenne; plus à gauche encore, c'est-à-dire plus à l'Est, les vaporeuses collines d'Alençon et du Perche; en faisant retour et se rattachant au mont qui porte Domfront, les masses sombres et onduleuses de la forêt d'Andaine. La chaîne principale des collines de Normandie se continue au delà de Domfront, à l'Ouest, vers Mortain et Avranches. L'horizon est immense à droite du mont Margantin, du côté de la Mayenne et de la Bretagne. Je peux là

me faire une idée de ce que doit être sur ce mont, au milieu d'un tel horizon, la fête de Saint-Ernier au lundi de la Pentecôte, lorsque l'interminable procession y déroule ses circuits et célèbre au sommet l'auguste sacrifice au milieu des décorations d'une nature printanière. La Normandie, en cette circonstance et sur ce point, doit ressembler à un Eden en contact avec le ciel.

En avançant de plain-pied vers l'ouest sur la longue plateforme où je me trouve, on rencontre des restes de fossés et des murs de jardins dans lesquels de vieilles tours encastrées annoncent qu'on arrive à l'enceinte de l'ancienne ville. Une première rue me conduit à quelques pas de là sur une place. C'est celle du Tribunal. Ce monument froid et régulier se distingue par les quelques degrés et les quatre colonnes qui en supportent le porche au fronton triangulaire. En ce moment, un long monsieur en négligé du matin traverse la place et se dirige vers le tribunal. Est-ce le président?... Je suis tout étonné de reconnaître sous le masque ridé que les ans lui ont mis sur le visage, un ancien copain du lycée de Caen. Je n'étais pas assez de ses amis pour me permettre de l'aborder. Il ne semble pas me reconnaître... Peut-être craint-il un fâcheux tombant à l'heure du déjeuner?... Donc je passe outre...

C'est le jour du marché. Les bonnes femmes de la campagne avec leurs volailles aux pattes liées, avec leurs paniers d'œufs et de beurre à terre devant elles, sont là débattant leurs prix avec les bonnes ménagères.

J'entre à l'église à côté. Rien à dire de cette grande construction du siècle dernier, dont le style et l'ornementation intérieure sont du genre *rococo*.

On a bien vite traversé toute la vieille ville. Le plateau sur lequel elle est construite, élargi vers le milieu, se rétrécit pour former, tout à l'ouest, un prolongement ou promontoire escarpé. On y accède par un pont jeté sur une route qui, sans doute, fut un fossé autrefois. Et l'on se trouve en présence de ce qui reste de l'ancienne forteresse, du vieux château de Domfront.

Le rocher sur lequel se dresse cette ruine grandiose surplombe à pic, d'une hauteur d'au moins soixante-dix mètres au-dessus de la vallée où coule la *Varenne*. Cette rivière torrentueuse pratique comme une énorme brèche dans la ligne des rochers et des collines qui se continue par delà. La vallée qu'elle a creusée s'ouvre et s'élargit sur la gauche.

Le château de Domfront est une des plus remarquables ruines du moyen âge féodal que je connaisse. Le carré que formait la maçonnerie est encore bien dessiné, et il en reste debout des pans gigantesques. Les deux pans principaux (au nord et à l'ouest) se rejoignent à angle droit, et sont surmontés à leur point de jonction d'une sorte de pignon ébréché qui ressemble à un débris de haute cheminée. Ils sont percés chacun d'une grande baie cintrée et croulante, garnie de lierre.

Le caractère grandiose de ces ruines, l'élévation et la largeur des ouvertures cintrées qu'on y voit encore, disent quelle dut être l'importance et même la beauté de ce château en son temps.

Une enceinte extérieure (une deuxième enceinte) l'entourait. On en retrouve aussi les traces et les restes. Les murs et les bastions s'en élevaient à pic au-dessus du rocher. Des lierres, des arbustes, des plantes diverses fleurissent sur tous ces débris.

A l'arrivée, du côté de la vieille ville, vers l'angle nord-est de l'enceinte dont nous venons de parler, on a sous les yeux tout d'abord des excavations, des effondrements qui mettent à nu des escaliers et des souterrains voûtés et de ce même côté tout ou partie de la deuxième enceinte (deux tours reliées par un passage voûté), qui permettent de se faire une idée de l'ensemble de la vieille forteresse.

C'est sur ce terrain que se passèrent les derniers épisodes du drame qui mit fin aux guerres de religion en Normandie. Le redoutable chef des protestants, Montgomery, s'était laissé surprendre et enfermer à Domfront. Il s'y défendit héroïquement avec ses derniers compagnons. Quand le canon de Matignon

eut ruiné les remparts de la ville, Montgomery se retira dans le château, n'ayant plus que quarante hommes. Ce n'est qu'après avoir repoussé deux assauts et vu ses compagnons réduits à quinze, derrière des remparts effrondrés qu'il consentit enfin à traiter.

Le canon de Matignon a fait les brèches et les ruines que j'ai sous les yeux.

En parcourant ces débris sinistres, on est heureux de pouvoir reposer sa vue sur le paysage riant que présente le fond de la vallée. Sur la gauche, en arrière d'une île verdoyante où croissent de hauts peupliers et où tournent les roues d'un moulin sous l'eau écumante, une vieille église grisâtre et à fenêtres cintrées apparaît.

Cette vieille église se nomme *Notre-Dame-sur-l'Eau*. L'on m'indique dans le flanc du rocher, du côté du midi, une ruelle sinueuse et abrupte qui permet d'y descendre. En quelques minutes cette descente est opérée, et je gagne une large route qui franchit la Varenne sur un pont de pierre au delà de l'île et du moulin.

La vieille Eglise de *Notre-Dame-sur-l'Eau* se présente au-delà du pont en contrebas, par rapport à la route.. C'est un spécimen du style roman ou normand du onzième siècle des plus complets et des plus réguliers, semblable à la plupart des églises qui ont appartenu à des abbayes Bénédictines. Une tour carrée avec des corbeaux et des têtes plates supportant la toiture surmonte la croisée. A l'intérieur du croisillon du Nord, dans un enfoncement latéral, un tombeau-statue (quatorzième siècle) a été dédié à Guillaume de Bellème. Le seigneur d'Alençon, qui a été sans doute le fondateur ou le bienfaiteur de cette église, y est représenté couché sur le dos, dans son armure, les pieds sur un léopard accroupi et les mains jointes. Deux anges le soutiennent et semblent l'enlever au ciel.

Après un rapide coup d'œil à cet édifice, qui porte l'empreinte du génie normand sobre et fort, je reprends le chemin

de la ville. La montée est longue, tortueuse, ardue. C'est sans doute le chemin suivi la veille au soir en omnibus, la gare étant là à deux pas de *Notre-Dame-sur-l'Eau*. Enfin je retrouve la rue d'Alençon et l'hôtel Larseneur. Après un déjeuner rapide, l'omnibus me ramène à la gare. Des sifflements annoncent le train de Laval... Voyageurs pour Flers et la ligne, en voiture!... C'est le train du retour.

De Domfront à Messei, nous remontons sur le versant méridional des collines normandes. Rien de particulier à noter maintenant. C'est toujours le Bocage. A partir de Messei, je me retrouve sur une voie parcourue et l'aspect des objets n'attire plus mon attention. Je n'ai plus rien de mieux à faire que de me livrer à l'évocation du passé et aux souvenirs que rappelle le pays.

Entre Messei et Flers nous touchons au territoire de Tinchebrai. Tinchebrai! que de souvenirs héroïques et poétiques se rattachent à ce nom! Les héroïques, ce sont des épisodes de guerres anglaises et de la chouannerie, c'est ce soldat normand payant cher son audace de s'attaquer au roi Louis le Gros, c'est Frotté se ruant avec ses gars en sabots sur des remparts trop bien défendus. Les poétiques, ce sont les faits merveilleux dont a été le théâtre, la forêt de la *Lande pourrie* (ainsi se nomma une partie du territoire de Tinchebrai). Il y a là un pélerinage célèbre. Voici, d'après la légende, quelle fut l'origine de ce pélerinage.

Un jeune pâtre menait paître son troupeau dans la forêt. Il remarqua un endroit que ses moutons affectionnaient. Même il était souvent obligé d'aller chercher l'un d'eux au milieu d'un buisson de coudriers où il se tenait constamment et dépérissait, se contentant de brouter quelques feuillages et de boire à la source qui avait jailli là. Plusieurs fois, le jeune berger avait observé que le buisson s'éclairait d'une vive lumière. Un soir il y vit apparaître une statue de la sainte Vierge au milieu du feuillage resplendissant. Le bruit s'en répandit dans la contrée. On y vint en foule et bientôt une chapelle s'é-

leva auprès des coudriers et de la source limpide. Depuis lors Notre-Dame de la *Lande pourrie* est un des sanctuaires les plus vénérés au Bocage.

Au-delà de Flers, je suis distrait de mes souvenirs par ce qui se passe dans le compartiment voisin. Des éclats de voix y ont attiré mon attention, et je fais en sorte de voir et d'entendre. Il y a là un péroreur (un commis-voyageur sans doute) dont les ardeurs anti-cléricales, sans doute sous les influences de son déjeuner, se donnent carrière. Il pourfend les curés. C'est le cas de l'abbé Bruneau (on est au lendemain de la condamnation du vicaire accusé d'assassinat), qui lui fournit son thème. Il applaudit à la nouvelle loi militaire qui préviendra de semblables crimes, et il se déchaîne *contre un tas de fainéants et de propres à rien qui ne se sont faits curés que par la peur d'être soldats*..... Les sorties sont d'autant plus déplacées qu'il y a un prêtre dans son compartiment. C'est sans doute ce qui l'a mis en verve. Mais ses tirades oratoires manquent leur effet. Le bon curé déjà vieux lit son bréviaire dans un coin et ne bronche pas. Et le reste de l'auditoire, sous une impression pénible, se tient silencieux. Le souffle finit par manquer à notre discoureur, quand il sent qu'il parle dans le vide et qu'aucun écho ne répond.

Nous avons ainsi dépassé le Château de l'Anglais et gagné Condé-sur-Noireau. Saint-Martin-des-Champs et Saint-Denis-de-Méré, la paroisse du bon oncle curé, avec les roches de Pont-Erembourg, puis le long tunnel de Berjou et les noirs rochers de Clécy et du Vey ont ensuite défilé de nouveau sous mes yeux.

Au-delà de Saint-Rémy, en côtoyant les rives de l'Orne, c'est l'épopée de Guillaume le Conquérant qui hante mon imagination, ou plutôt ce qui en a été comme le prologue, c'est-à-dire cette conjuration des barons normands qui, au début de sa carrière, faillit enlever au jeune duc la couronne et la vie. J'arrive sur le théâtre des principaux faits de cette conjuration. Ici s'étendaient les domaines de Grimoult le traître, le principal fau-

teur du complot. Voici au pied du rocher de Bonne-Nouvelle le *gué de la Mousse*, par où passa le seigneur rebelle pour aller combattre son suzerain et qu'il traversa de nouveau dans sa fuite après la bataille du *Val-ès-dunes*. On retrouve à peine quelques restes de son château du *Plessis*. D'après la légende, le château fut pris et rasé par Guillaume et le châtelain écorché vif. On montre à quelque distance la bruyère et la chapelle du *Corps-nu* où il fut, dit-on, dépouillé, et le ruisseau des *Mains-sales* où le bourreau après l'exécution lava ses mains sanglantes.

A quelque distance d'Harcourt, en aval, je dépasse les moulins de Bry et le gué de Foupendant où Guillaume franchit l'Orne dans sa fuite, après s'être dérobé comme par miracle au guet-apens de Valognes. De là, il se rendit à son château de Falaise pour y chercher un refuge et y préparer le châtiment de ses ennemis.

En avançant vers Caen, j'arrive sur le théâtre témoin du dénouement du drame appelé *la Bataille* du Val-ès-Dunes qui rétablit la fortune du jeune duc. Voici, au-delà du confluent de la *Laize*, la plaine de May et de Fontenay-le-Marmion et, sur la rive gauche de l'Orne, les coteaux de Bully. C'est à travers cette plaine, vers le gué de Bully, que se précipita le gros des fuyards au soir de la bataille.

« Mais Guillaume les avait prévenus. Il les rejeta entre Saint-André de Fontenay et la *Basse-Allemagne*. Sur ce point, les bords de la rivière sont abrupts et les eaux profondes;... resserrés sur cet espace, les fuyards n'eurent guère que le choix de la mort... Les uns se font tuer les armes à la main; les autres sont faits prisonniers; d'autres poussent leurs chevaux dans la rivière où ils s'engloutissent. Le désastre fut complet. Le nombre des cadavres charriés par les eaux fut tel, et le massacre si grand sur le bord de la rivière, que les Moulins de *Bourbillon*, situés au pied du coteau sur lequel s'élève plus loin le village d'Allemagne, se trouvant comme éclusés, s'arrêtèrent; et que suivant une tradition rapportée par Benoît-

Sainte-Maure qui vivait environ cent ans après la défaite, « les gens de Caen en virent l'eau vermeille » (1) ».

En évoquant tous ces souvenirs héroïques, tous ces épisodes si vivants dans les récits de nos vieux trouvères, j'avance vers le terme. Les dernières roches schisteuses et granitiques ont disparu; a disparu la vaste plaine nue ayant pour bordure la sombre forêt de Cinglais, à travers laquelle chevauchèrent fuyards et vainqueurs au soir de la grande journée de 1047. Les riants bosquets de Louvigny m'annoncent la ville de Caen. Enfin devant moi s'étend la vaste prairie en arrière de laquelle je suis heureux de voir se dresser tous les clochers de ma vieille cité.

L'Orne est franchie de nouveau sur son pont retentissant.

A la gare de Caen, je ne m'arrête que le temps nécessaire pour prendre un billet et remonter dans le train de Cherbourg.

Je traverse encore une fois l'Orne et la *prairie*. Après avoir dépassé le triste faubourg de la *Maladrerie* et sa grande et sinistre prison, il m'est doux de revoir ma plaine et mes clochers. J'accorde peu d'attention à la belle abbaye d'Ardennes qui, du haut de son tertre, domine toute la contrée. Ce que cherchent mes regards, c'est le clocher de mon village. Le voilà enfin, là-bas, sur ma droite, qui semble sortir de terre avec sa pyramide ardoisée. Bientôt tout le village se déroule au bord du vallon de la *Mue*. Et dire que je suis obligé de le dépasser d'au moins deux kilomètres pour atteindre la gare où je dois descendre. Enfin le train s'arrête. Bretteville-Norrey!... *Voilà nos gens rejoints !...*

On me félicite sur ma bonne mine et sur les heureux effets de mon court séjour aux bains.

Il va sans dire que, chemin faisant, pendant que le vaillant *Toto* dévore l'espace pour regagner le logis, je suis obligé de délier ma gerbe et de donner la primeur de mes impressions de voyage.

(1) L'abbé Lecointe : *Histoire de la conjuration des barons Normands.*

Et maintenant je suis remonté dans ma tour solitaire, j'ai repris mon poste d'observation par rapport aux choses de notre temps, mieux disposé, il m'a semblé, à en suivre la marche et à en comprendre l'ensemble, après cette excursion épisodique dans un petit coin de la scène où se déroule le drame contemporain.

SEPT JOURS A PARIS

(DU 14 AU 21 MAI 1893)

IMPRESSIONS D'UN RURAL

Nous sommes au 14 mai 1895 (un mardi). Il est sept heures du matin. Sous les rayons d'un soleil printanier, de légères vapeurs montent des sillons où chantent les alouettes. Pourquoi dans un tel moment quitter mon village et l'air pur des champs pour aller m'enfermer dans cette sentine, dans ce foyer de pestillence qui s'appelle Paris? Quelque chose, une force, m'y entraîne; la préoccupation des événements graves, terribles peut-être, qui se préparent,

Nous, ruraux, nous paysans, nous savons ce que nous coûte la marche actuelle des choses et le progrès révolutionnaire. Autour de nous s'accumulent les ruines et se fait le désert. Faut-il, décidément, désespérer de l'avenir ? Je veux voir, par mes yeux, où nous en sommes, voir les deux forces en présence dans leurs positions principales et dominantes, et aller prier avec les nôtres dans ces admirables sanctuaires où la prière, si

elle est ardente et persévérante, ne peut manquer d'obtenir le secours du ciel.

Belle se déroule la Normandie parcourue en railway par une riante matinée de mai. Quelle puissante végétation ! Les riches plaines ! Les vertes prairies ! Mais ce beau tableau a ses taches et ses ombres. Il est pénible de voir que même dans cet Eden, les habitants disparaissent, que la dépopulation y fait d'effrayants progrès. Pas de village qui ne nous présente des ruines, des chaumières adandonnées qui s'écroulent... Mais des usines, des usines *on en a mis partout.* Le grand effort de notre civilisation semble consister à élever des cheminées d'usines. A côté des usines industrielles, des usines agricoles, toute la France bientôt transformée en une immense usine, en attendant que le socialisme en fasse un bagne !...

Cette perspective attriste pour moi le riant aspect de la nature printanière. Et je songe au contraste que présente si souvent avec les choses et les événements de la vie humaine, le cadre et les décors de la scène terrestre où ils s'accomplissent.

Ce contraste m'apparaît au delà d'Evreux, dans des conditions saisissantes et bien douloureuses. Un tableau de destruction et de mort nous est mis presque inopinément sous les yeux. A la gare de Bueil où nous stationnons quelques minutes, nous remarquons une animation inaccoutumée, des allées et venues de personnages aux allures et aux costumes officiels.

Un voyageur qui monte dans notre compartiment nous donne l'explication de tout ce mouvement. Un terrible accident s'est produit sur la voie, durant la nuit, au delà de la gare. Un train en marche a rencontré des wagons qui manœuvraient. Il y a eu des tués et des blessés (parmi les tués, un jeune lieutenant d'infanterie.) .

Nous arrivons bientôt sur le lieu du sinistre. A droite une locomotive jetée à terre, défoncée, tordue, à demi enterrée; à droite et à gauche, régulièrement espacés, des monceaux de débris réduits en miettes (les victimes ont été transportées à la

mairie de Bueil). On se demande comment des humains ont pu sortir vivants d'une semblable destruction.....

Cela fait faire des réflexions qui refroidissent l'enthousiasme à l'endroit de nos merveilleux progrès et des moyens rapides de locomotion dont nous sommes favorisés...

...Enfin la diversité des spectacles et l'intensité de la vie qui annoncent l'approche d'une grande capitale amortissent l'impression et finissent par nous distraire. Voici Mantes, pimpante et coquette, voici la Seine, ses îles et ses bords. Que de riants coteaux! que de blanches villas! Après Poissy, au dessus des bois de Saint-Germain commence à nous apparaître de temps en temps, sur la droite, le sommet d'une construction noire et étrange. C'est quelque chose comme une tour ou l'échafaudage d'une tour. — Pour sûr, ce n'est pas une tour d'église. — On dirait plutôt l'annonce ou l'enseigne de quelque officine infernale : c'est *la tour Eiffel!*

Après avoir franchi les méandres de la Seine en laissant au loin sur la droite le mont Valérien, nous pénétrons dans l'enceinte des fortifications dont nous voyons *zigzaguer* à droite et à gauche les bastions et les redans.

.....Scandit machina muros.

Nous voilà dans Paris. Les grandes usines des Batignolles, les manufactures de produits de toute sorte, les usines à gaz avec tout leur matériel et leurs noirs récipients et leurs hautes cheminées, confirment la première impression produite par la vue lointaine de la tour Eiffel.

Enfin nous entrons en gare Saint-Lazare (ou des Batignolles), où nous avons une première idée des bruits de Paris.

A la sortie, dans la rue, des voitures de place stationnent... Je monte dans l'un des véhicules en disant au cocher : « Hôtel Sainte-Marie..., rue de Rivoli! » L'automédon au nez cramoisi se réveille en grommelant et, ramenant sa *couverte* autour de ses flancs, fouette Cocotte qui prend un paisible essor par la rue Saint-Lazare.

A partir de la place du Havre, nous sommes dans le torrent de la grande circulation parisienne. Quels *mous* et *remous!* Que de courants en sens contraires, surtout sur la place de l'Opéra!

Je remarque à peine ce grand théâtre qui ne m'apparaît pour le moment que comme une masse bizarre, bariolée et confuse. L'aspect énorme et grandiose de l'avenue qui en porte le nom me frappe davantage. Je suis loin de mon village dans cette avenue d'où je passe au quartier du Louvre et du Palais-Royal, et dans la rue de Rivoli. Devant les groupes de maisons qui vont se succédant le long de ces rues comme des bataillons disposés pour une revue, je me rappelle Louis Veuillot, tenté de s'écrier : « Alignement ! fixe ! » (1)

L'hôtel S.-M....., rue de Rivoli, a des chambres disponibles. C'est heureux. Je ne m'y arrête que le temps nécessaire pour en choisir une et pour y faire déposer mon bagage. Et tout de suite je me lance *in medias res*. Pas de temps à perdre : sept jours pour exécuter ce que je me suis proposé, pour me rendre compte des forces catholiques et révolutionnaires en présence, et les passer en revue ! Je commence par l'un des principaux établissements, par l'une des plus grandes (sinon la plus grande) des forteresses de la Révolution.

Pour pénétrer les desseins de l'ennemi, pour aller au fond de sa pensée et saisir jusqu'où portent ses visées, quel est son objectif, pas de meilleur moyen que d'aller écouter ce qu'il enseigne dans les établissements qui n'ont cessé d'être depuis leur fondation, et qui sont plus que jamais les citadelles de sa doctrine. Je vais donc à la Sorbonne. Il n'est pas encore trois heures. En route, je songe aux champs de mon village où je fais à cette heure ma promenade quotidienne en écoutant chanter les alouettes et en contemplant au loin, par-dessus la plaine aux nombreux clochers, la ligne bleue des collines du « *bocage* » Combien différent le cadre qui m'entoure !

... Je suis avant trois heures dans le vestibule ou la salle des

(1) *Odeurs de Paris.*

pas-perdus de la Sorbonne, admirant les proportions et la splendeur du nouveau palais universitaire. L'ancienne et sombre Sorbonne ne faisait plus assez brillante figure. Partout, à Paris comme dans le dernier village, on a voulu élever à la libre-pensée des temples pouvant rivaliser avec ceux des catholiques.

Dans cette salle des pas-perdus, formant un immense vestibule, est appendu le tableau des cours. La matière de chacun de ces cours y est indiquée avec le nom du professeur. Il suffit de parcourir ce tableau pour avoir une idée générale de la direction donnée à l'enseignement. Et il m'est facile de constater, dès l'abord, que cette direction est hostile à l'idée religieuse, hostile surtout au dogme chrétien et catholique.

Un cours d'*Histoire de la philosophie* est annoncé pour ce jour (mardi, 3 heures, salle A). M. Brochard, maître de conférences à l'Ecole normale, en est chargé. Il traite, cette année, de l'*Ecole d'Alexandrie*. Le concierge m'indique où se trouve la salle, et du reste, un nombreux public s'y acheminant, je n'ai qu'à suivre. Dans l'amphithéâtre, beaucoup de monde sur les gradins, désœuvrés de tout âge, dames, jeunes filles, et aussi de vrais étudiants, même quelques soutanes.

Après un instant d'attente, le professeur fait son entrée, précédé de l'appariteur qui porte le traditionnel verre d'eau. Accueilli par des applaudissements non moins traditionnels, M. Brochard entre tout de suite en matière. Le sujet de la leçon de ce jour est la théologie de Plotin. Il expose ce qu'est le Dieu de Plotin. Selon le philosophe d'Alexandrie, Dieu c'est l'unité. C'est l'être, c'est l'être absolu, τὸ ἕν, τὸ ον. Ce Dieu transcendant est cause de tout sans s'absorber dans le tout. C'est l'acte sans cause, ayant en soi le principe de son action et de tout mouvement, ἐνεργεια. On a défini le système de Plotin, le panthéisme dynamique. M. Brochard y voit plutôt le système de *la procession* (d'autres diraient de l'*émanation*).

Et il montre en quoi ce système se différencie de la doctrine de Platon, de l'aristotélisme et du spinozisme. Le professeur de la Sorbonne me semble voir en beau le système de Plotin. Il le

qualifie de système hautement spiritualiste, tout en confessant que ce n'est pas à la manière de l'Ecole spiritualiste traditionnelle.

Un Dieu agissant sans dessein et sans fin, qui produit fatalement par un effet de sa nature, par conséquent un Dieu sans sagesse et soumis à la nécessité, c'est-à-dire sans liberté, c'est un Dieu qui, quoi qu'on en dise, ressemble beaucoup au Dieu du panthéisme. Ce Dieu n'est qu'une abstraction, une création de l'esprit humain qui, en réalité, dans tous ces systèmes, reste le seul Dieu.

M. Brochard ne nie pas l'insuffisance de cette théologie de Plotin ; il la constate même. Mais il ne nous dit pas où est la vraie notion de Dieu et quelle elle est. Scepticisme, indifférentisme, voilà ce que produit un tel enseignement; la forme en est modérée et courtoise. M. Brochard se joue dans l'analyse avec aisance et bonne grâce. Mais s'il n'y a pas hostilité voulue de la part de ce professeur, beau diseur et homme de talent, je n'en crois pas moins au dessein d'hostilité qui a prescrit l'ensemble des programmes dont son cours est une partie considérable. Le but que l'on a visé dans cet enseignement est évidemment l'apologie de l'école d'Alexandrie, de cette école d'où est sorti le syncrétisme éclectique renouvelé chez nous de nos jours par M. Cousin et ses disciples. Les doctrines néo-platoniciennes des philosophes alexandrins qui ont donné naissance à tant d'hérésies, on veut les opposer aux doctrines chrétiennes ou du moins chercher là à celles-ci un point de départ; une origine humaine ou naturaliste dans la rencontre du judaïsme et du génie grec.

C'est dans un dessein évident d'hostilité que plusieurs autres professeurs de philosophie et d'histoire anciennes ont aussi pour sujet de leur enseignement les premiers temps du Christianisme, les premiers siècles de l'Eglise, surtout la période témoin du triomphe politique et social du christianisme sur le paganisme. En dénigrant les procédés employés et les résultats obtenus, comme nous le verrons, en entendant d'autres leçons,

on seconde, on justifie la révolution en sens inverse, à laquelle nos gouvernants travaillent tous les jours.

Mais, par contre, un signe du temps à noter aussi et qu'il m'est permis de constater dès ce moment, c'est la hardiesse dans la défense et même l'audace dans l'offensive, chose qui leur est si peu habituelle, que commencent à déployer les catholiques. Ce tableau des cours m'en fournit un témoignage en m'apprenant qu'ils ont pris position, eux aussi, à la Sorbonne, Ils ont établi un poste avancé dans cette forteresse de leurs adversaires. La philosophie scolastique a repris pied sur la montagne Sainte-Geneviève, et M. Gardair, un *privat-docent*, un professeur libre, a réussi à l'y faire applaudir. Ses leçons du mercredi sur la philosophie de saint Thomas obtiennent, me dit-on, un véritable succès.

Cette philosophie de saint Thomas, c'est le bon levain. Mais que de temps et d'épreuves, avant qu'elle n'ait de nouveau pénétré toute notre société!

En redescendant par le boulevard Saint-Michel et en passant devant la haute fontaine aux vasques écumantes qui porte le nom et la statue de l'archange, il me vient en l'esprit que ce puissant protecteur de la France y mettra la main. Ce ne sera pas de trop.

En débouchant sur les quais de la Seine, on est frappé de la beauté du tableau que présente le fleuve avec ses quais, ses ponts, ses bateaux.

L'île de la Cité se dresse par delà comme un vaisseau à l'ancre dont le palais de justice, la Sainte-Chapelle et Notre-Dame formeraient le gréément et la mâture.

Sur les quais, je m'amuse un instant à bouquiner, non sans penser à ce bon et aimable X. Marmier, en passant auprès de ses amis et en inspectant leurs casiers. Ils ont vraiment l'air de braves gens, ces bouquinistes. Ils paraissent, comme beaucoup de leurs livres, excellents, sous une enveloppe défraîchie ou manquant de lustre.

Je laisse de côté, sur ma gauche, le palais de l'Institut et sa

solennelle coupole, ce temple de la gloire dont les prêtres décernent des prix de vertus sans être tenus d'en mériter.

Par le pont des Saint-Pères je gagne la place du Carrousel. Quelle tristesse pour un Français de mon âge de voir ce qu'est devenue cette cour, cette place après l'avoir contemplée dans sa gloire de 1855 à 1870 ! Les Tuileries étaient là. Il était là le quadrige des chevaux de Saint-Marc (ou chevaux de bronze), au sommet de l'arc de triomphe, en avant du pavillon de l'Horloge, avec les gardes municipaux à cheval qui, se faisant face, semblaient deux autres statues équestres. On s'arrêtait, contre la grille qui défendait la cour des Tuileries, à contempler avec les flâneurs les allées et venues, dans le vague espoir d'apercevoir quelqu'un des hôtes illustres de la demeure royale ou impériale. C'est de là, se disait-on, que part la pensée qui dicte des lois à l'Europe. Ces vers de Victor Hugo me revenaient en mémoire :

Voitures et chevaux à grand bruit, l'autre jour,
Menaient le roi de Naple au gala de la cour.
J'étais au Carrousel passant avec la foule
Qui par ses trois guichets incessamment s'écoule.
. . . . . .
Et le tambour battait, et parmi les bravos
Passait chaque voiture avec ses huit chevaux.
La fanfare emplissait la vaste cour jonchée
D'officiers redressant leur tête empanachée;
Et les royaux coursiers marchaient sans s'étonner,
Fiers de voir devant eux les drapeaux s'incliner.
. . . . . .

Aujourd'hui, les Tuileries ont disparu. Les Prussiens et les communards ont passé là. Les hommes du 10 août et les hommes de prairial, les émeutiers de juillet 1830 et ceux de février 1848 y avaient déjà passé. Cela devait finir ainsi.

Le monument élevé à Léon Gambetta sur cet emplacement et dans ce cadre semble déjà proclamer le triomphe de la Révolution sur les ruines de la France. Quel contraste entre le tribun débraillé, au gesté emphatique, et ce qui nous reste de

ce cadre grandiose qui nous représentait la grandeur de la patrie! Je me dis : « Si ce peuple de statues qui garnit les façades intérieures du Louvre prolongé venait à s'animer, leur premier acte ne serait-il pas de renverser de son piédestal et de chasser de cette enceinte, avec son cortège de nudités allégoriques (vraies courtisanes), un homme qui n'a accumulé que les ruines et a travaillé à corrompre et à tuer l'âme de son pays ? »

Gambetta a été l'homme des nouvelles couches, l'homme du mouvement sémitique, l'homme de la nouvelle civilisation rompant avec la tradition chrétienne et française et continuant à sa façon Napoléon III.

Dans le restaurant où je vais dîner, j'ai une manifestation sous une forme spéciale de cette nouvelle civilisation vers laquelle le courant nous emporte. Faire grand, merveilleux par l'agglomération et l'association des capitaux, donner à un pygmée l'illusion qu'il est un géant, à un simple bourgeois tombé de sa province ou échappé de son bureau qu'il est un prince d'Orient : voilà le but visé et en partie atteint par des établissements comme celui où je suis entré. L'éblouissement causé par ce luxe de théâtre forain cesse vite, heureusement, lorsqu'on se retrouve au contact de l'air extérieur.

Une fois sorti, je me rappelle que c'est en ce moment le mois de Marie et que Notre-Dame des Victoires n'est pas loin.

Assister au mois de Marie à Notre-Dame des Victoires, je dois dire que ça n'a pas été une des moindres attractions qui m'ont fait choisir ce moment pour venir à Paris. N'est-ce pas du reste un des sanctuaires les plus augustes, un des foyers les plus puissants de vie religieuse, une des positions ou forteresses les plus sûres dans lesquelles les catholiques puissent mettre leur confiance? Je m'y trouve comme transporté dans un autre monde, presque dans l'autre monde.

Là, le culte de Marie est particulièrement brillant et touchant. Le style et l'ornementation du temple, la beauté des chants et des cérémonies donnent à cette église et aux honneurs qu'y reçoit la sainte Vierge quelque chose de triomphal. C'est bien Notre-

Dame des Victoires qu'on y vénère. Les ex-voto qui racontent les miracles obtenus par son intercession chantent tout autour de l'édifice un véritable poème en son honneur.

Nombreuse est l'assistance et la prière est fervente ; il doit en être ainsi chaque soir. Je suis heureux de prier avec cette foule pieuse et recueillie. Un prêtre est dans la chaire, égrenant le rosaire et répétant à l'infini ces touchantes invocations auxquelles répond l'assistance d'un accent unanime.

Après le chant du *Magnificat*, il y a sermon. Un prédicateur célèbre la Mère des miséricordes et la confiance que doit inspirer son intercession, Le chant des litanies de Lorette et la bénédiction du Saint-Sacrement terminent la cérémonie.

Pendant la récitation des litanies, je me rappelais une page des *Martyrs* de Chateaubriand qui nous fait assister à la récitation des mêmes prières en des temps qui n'étaient pas sans analogie avec les nôtres.

... « Le prêtre, dit-il, lut d'abord quelques oraisons sacrées ; puis il récita une prière à laquelle les chrétiens répondaient à demi-voix de toutes les parties de l'édifice. Ces réponses uniformes revenant à des intervalles égaux, avaient quelque chose de touchant, surtout lorsqu'on faisait attention aux paroles du pasteur et à la condition du troupeau :

» *Consolation des affligés*, disait le prêtre, *ressource des infirmes...*, et tous les chrétiens achevant le sens suspendu ajoutaient :

» — Priez pour nous ! priez pour nous ! »

Et nous aussi, entendant déjà *gronder* l'orage et sentant l'approche de la tempête, nous disons :

» *Auxilium christianorum*,

» *Regina confessorum*,

» *Regina martyrum, ora pro nobis!* »

Sous le coup des impressions que m'a fait éprouver cette pieuse cérémonie, je redescends vers mon hôtel en n'accordant qu'une attention fort distraite aux rues que je parcours, à la place Notre-Dame-des-Victoires et à tout ce quartier avoisi-

nant qui raconte les gloires du *grand siècle* et du *grand roi*.

Après une journée si complète et les fatigues d'un long voyage en chemin de fer, je croyais pouvoir me promettre une bonne nuit et un repos réparateur. J'avais compté sans les bruits de Paris et les inconvénients d'une première nuit dans un nouveau gîte...

II

... Le mercredi, 15 mai (c'est ma première journée entière dans Paris), je destine ma première visite au roi : *ab Jove principium*. Car nous avons toujours un roi. Son règne n'est pas incompatible avec l'existence et le maintien de la République. Il est actuellement bien méconnu, bien combattu parmi nous. C'est pour l'atteindre, c'est pour rendre l'établissement ou le rétablissement de son règne impossible, que l'on a aboli et proscrit la royauté en France, et même brûlé le palais des rois. Mais cette guerre est peut-être ce qui prépare et assure une plus complète restauration de son royaume. Le palais d'où il doit régner plus directement n'a plus cessé de s'élever depuis lors et il est bientôt terminé. Ce vrai roi de France, c'est le Christ, et ce nouveau palais qui n'est pas encore achevé, mais qu'il habite déjà et où il a comme son quartier général parmi nous, c'est la nouvelle Église-Votive de Montmartre. Je vais donc à Montmartre.

Un omnibus pris à la station de la tour Saint-Jacques m'y véhicule. Le quartier des Halles, la rue Montmartre, la porte Saint-Denys, la rue du Faubourg-Montmartre, la rue Rochechouart et la rue de Clignancourt forment les rampes successives que je parcours et par lesquelles je m'élève jusqu'au sommet consacré par le sang de saint Denys et de ses compagnons. Et, chemin faisant, au fur et à mesure que j'avance, je remarque

que l'aspect des rues devient plus pauvre. Les manifestations du luxe et de la richesse disparaissent. Cela ne m'étonne pas. Je vais vers la demeure du roi des pauvres et des petits. Il s'établit de préférence dans leur quartier, surtout à une époque où il veut opérer l'œuvre de son amour dans le peuple et par le peuple, les rois et les puissants ayant mérité d'être rejetés pour leur ingratitude et pour la guerre faite à son règne.

Les escarpements de la rue de la Barre me conduisent au chevet du nouveau temple. Je suis frappé du changement, des améliorations accomplies autour du monument et de l'état avancé de la construction du monument lui-même. Le pèlerinage est maintenant entièrement organisé. Le corps de l'édifice, dégagé de ses échaufaudages qui sont reportés à l'origine de la tour centrale, commence à apparaître dans sa beauté.

Il est neuf heures du matin. J'ai le bonheur d'arriver pour une messe chantée, une messe de pèlerinage. La paroisse *Notre-Dame-des-Champs* est là avec ses enfants qui viennent de faire leur première communion. Ces enfants, encadrés de leurs parents, occupent le haut de la nef, devant le chœur et le sanctuaire plus élevés. Le Saint-Sacrement est exposé. Sur les nombreux degrés du sanctuaire et sur l'hôtel s'échelonnent, groupés dans une disposition harmonique, des faisceaux ou gerbes de lumières parmi de verts arbustes. Du milieu des lumières et des fleurs qui parent l'autel, deux drapeaux tricolores s'inclinent l'un vers l'autre de chaque côté du tabernacle et se rejoignent par leur sommet; le tout surmonté de la belle statue du Sacré-Cœur aux bras étendus, le véritable hôte de cette demeure qui semble nous dire : « *Venite ad me omnes...* » Les prêtres en chasuble ou en dalmatique et les enfants de chœur en camail rouge, beaux comme des chérubins, sont heureusement distribués, parmi les lumières et les arbustes, sur les degrés du sanctuaire. Tout cela dans l'admirable cadre architectural que forme la basilique et dont tout le monde a vu au moins quelque représentation.

C'est une église ayant la forme d'une croix grecque à laquelle

sa coupole centrale, ses voûtes arrondies, ses arcs surhaussés, tous ses ornements cintrés reposant sur des colonnettes de marbre veiné et rose ou de porphyre donnent quelque ressemblance avec Saint-Marc de Venise ou Sainte-Sophie.

La messe finie, les pèlerins de *Notre-Dame-des-Champs*, les enfants en tête, dans leur costume blanc (ou blanc ou noir), se disposent pour une procession. Ils parcourent le vaste édifice dont ils font le tour par les bas-côtés. Revenus par le milieu au bas de la grande nef, le clergé et les enfants sortent sous le porche, par le portique du milieu (il y en a trois) et descendent dans les degrés en vue de Paris! Ravissante théorie ainsi suspendue entre la basilique et Paris! Puissent les prières et les chants de ces enfants avoir attendri le cœur de Jésus en faveur de cette grande ville qui semble assise de nouveau à l'ombre de la mort!

Paris se distingue à peine dans la brume.

A peine apparaissent comme de noires silhouettes quelques tours ou clochers, quelques hauts monuments parmi lesquels à l'ouest la tour Eiffel, et au midi les dômes du Panthéon et du Val de Grâce. Je pense au mont des Oliviers et à Jérusalem, et aux paroles que Notre-Seigneur adressa à l'ingrate cité qui l'avait méconnu. Du sommet de Montmartre, ne s'adresse-t-il pas ainsi à Paris et à la France? Il veut encore rassembler ses enfants sous ses ailes. Malheur à eux s'il n'est pas entendu! La brume se soulève peu à peu, et vers onze heures le soleil commence à percer les brouillards; heureux présage!

Redescendu du sommet sacré au fond du pandémonium parisien, j'y prends quelque repos, au restaurant d'abord où je déjeune, puis à l'hôtel où je vais voir s'il y a quelque chose à mon adresse dans le courrier du matin. Chemin faisant je cherche à me procurer mes journaux habituels, l'*Univers* et la *Croix*. Cela me donne l'occasion de me rendre compte de la manière dont fonctionnent à Paris la propagande et l'enseignement par la presse. Dans les kiosques, presque toute la place (sinon toute la place) appartient aux journaux de ceux qui ont

l'or et le pouvoir, aux journaux des juifs et des francs-maçons. De tous les kiosques qui se dressent le long de la rue de Rivoli entre la tour Saint-Jacques et le Louvre, un seul peut me procurer la *Croix*.

Après une courte sieste je me remets en route. Mon but est le palais de l'Industrie, aux Champs-Élysées. J'y veux visiter l'Exposition des Beaux-Arts. C'est le moment du concours annuel. Là encore, comme dans les chaires de la Sorbonne, comme dans la Presse, on enseigne. Je pourrai, de même, y saisir la direction qu'on veut donner aux esprits. Sans doute une exposition de ce genre est un champ libre, où toutes les tendances peuvent se produire; mais il y a toujours une tendance prédominante et comme officielle, une tendance favorisée.

On a beau prôner la théorie de l'art pour l'art; on vise par les arts un enseignement. L'art enseigne toujours. Ou il élève les âmes vers les véritables sources du beau, vers le vrai, vers le bien, vers Dieu, ou il en détourne en mettant ses prestiges et ses ressources au service de l'erreur et du mal. Il enseigne alors l'athéïsme, le naturalisme, l'immoralité. C'est un des grands moyens de séduction au service de Satan.

Sur ma route les galeries de la rue de Rivoli me fournissent dès l'abord des témoignages de ce que nous donne l'art prétendu libre. Mais auparavant, une groupe de sculpture que je rencontre au chevet d'un temple protestant (il est toujours là sur mon passage!) me donne sur les nerfs. C'est un Coligny qui, l'épée au flanc, une bible devant lui, entouré de figures emblématiques, menace du regard le Louvre et Saint-Germain-l'Auxerrois, situés à quelques pas devant lui. Le sombre et sinistre visage exprime bien la haine d'une secte qui, pour assurer sa vengeance, n'a cessé depuis trois siècles de collaborer avec les ennemis intérieurs et extérieurs de la France, qui a travaillé de concert avec l'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne et Genève à préparer la révolution jacobine et qui, pour achever de prendre sa revanche contre la France catholique,

travaille encore aujourd'hui avec le juif et le franc-maçon à consomner sa ruine ou son asservissement.

Un des plus puissants moyens employés par tout le parti satanique, c'est la corruption des mœurs. Les libres-viveurs, on le sait, deviennent vite des libres-penseurs qui vont grossir les forces de la Révolution. Aux vitrines de la rue de Rivoli s'étalent les témoignages d'une véritable conspiration contre les mœurs. A partir du Palais-Royal jusqu'à l'hôtel de Wagram, c'est une véritable exposition *pornographique* et l'on peut supposer qu'on ne voit pas le plus beau...

Vis-à-vis de l'hôtel de Wagram, je quitte la rue de Rivoli et prends par le jardin des Tuileries. Ces belles promenades me reposent d'abord agréablement la vue. La verdure est dans toute sa fraîcheur. L'atmosphère et la poussière de l'été parisien ne l'ont pas encore ternie. On débarque des caisses d'arbustes (de magnifiques hortensias, si je ne me trompe), pour une exposition d'horticulture qui se prépare dans la partie supérieure longeant la rue de Rivoli. Dans toutes les autres directions, les orangers, sortis depuis peu de jours, alignent à perte de vue leurs têtes arrondies et leur feuillage d'un vert sombre. Je me crois au pays que Goëthe a chanté,

Wo die Citronen bluhn (1).

Le peuple des blanches statues ressort heureusement au milieu de toute cette verdure. Mais le regard est moins satisfait lorsqu'on approche et que l'on considère de près et en détail tous ces marbres. Quel débordement de paganisme au milieu d'une civilisation chrétienne! On ne doit pas s'étonner des désordres, des révolutions qui ont bouleversé et bouleversent notre malheureux pays. On ne doit pas s'étonner que les Tuileries soient brulées. Tout cela était en principe dans cette renaissance païenne favorisée par nos rois.

... Me voici maintenant débouchant sur la place de la Con-

(1) Où fleurit l'oranger.

corde. Mais comment traverser tous ces torrents de piétons, de cavaliers, de voitures de toutes sortes, de vélocipèdes qui se croisent dans tous les sens avec un bruit assourdissant. Je me hasarde, et profitant de ces sortes d'îles de refuge où se dressent les candélabres, je peux gagner sans encombre l'autre bord.

Chemin faisant, j'ai pu pu jeter un rapide coup d'œil sur cet ensemble, sur ce cadre peut-être unique au monde que forme la place avec son obélisque, ses fontaines et ses statues d'où la vue, par delà, s'étend vers la Madeleine et vers le Palais-Bourbon, vers le jardin des Tuileries et vers les Champs-Élysées avec l'Arc de Triomphe dans sa lointaine et grandiose perspective. J'ai pu évoquer quelques-uns des épisodes qui se sont déroulés sur cette scène. Après les joyeuses et pimpantes fêtes du temps de Louis XV et des débuts de Louis XVI, que de tableaux lugubres, que d'épisodes douloureux, depuis le crime du 20 janvier 1793, jusqu'au défilé des Allemands en mars 1871.

Enfin me voici en présence du palais de l'Industrie. Ce grand palais, je l'ai vu pour la première fois alors qu'il était dans toute sa gloire et tout flambant neuf, en 1855, et embelli encore des splendeurs de la grande exposition d'alors. Que nous sommes loin de cette époque, la plus brillante et la plus prospère dont je me souvienne ! que de changements dans les choses comme dans ma personne ? Le temps a marqué son empreinte au front du monument lui-même. Mais tout défraîchi qu'il est avec son grand pavillon central et ses pavillons d'angle, il forme toujours un imposant ensemble.

Je me dirige vers le pavillon central que surmonte une statue colossale de la France offrant des couronnes à l'art et à l'industrie. Une foule énorme de visiteurs s'y engouffre. J'entre avec le flot. Une sorte d'éblouissement m'arrête tout d'abord. L'exposition de sculpture se présente à mes regards dans la grande nef où l'on arrive de plain-pied. On est transporté dans un séjour vraiment élyséen au milieu de ce peuple de blanches statues, de ces marbres sur la verdure de nombreux arbustes

qui s'enlèvent et qu'inonde la lumière d'en haut. Les vitraux peints qui surmontent les ouvertures des deux extrémités de la nef font un heureux contraste et reposent agréablement les yeux.

Comment voir et apprécier tant d'œuvres dans le peu de temps que j'ai à consacrer à cette visite ? Devant me contenter d'un examen sommaire, je parcours rapidement les diverses parties de ce hall immense. L'ensemble de cette exposition est loin de me satisfaire. Les chefs-d'œuvre y sont rares.

Mais ce qui m'attriste surtout, c'est de voir combien sont nombreuses les œuvres qui accusent une véritable perversion de l'esprit et du cœur et le dessein de pervertir les autres. Le réalisme et le naturalisme débordent. Que de Vénus et de Saphos plus que décolletées ! Cette Vénus dite *consolatrice* est vraiment révoltante, qui, les bras étendus et comme en croix, semble une parodie sacrilège et blasphématoire du Sacré-Cœur (*Venite ad me omnes !*) Je ne parle pas de cet orang-outang, principal acteur d'un horrible drame ; cela sort des limites de l'art. Que rares sont les œuvres que l'on peut regarder sans protestation du goût et de la conscience !

Bien petite est la place tenue par l'art chrétien, petite pour le nombre, s'entend ; car c'est encore de ce côté que se trouvent les œuvres vraiment belles. Et cela doit être. Un chef-d'œuvre n'est tel qu'à la condition que tout y soit dans l'ordre, que la beauté physique y soit unie et subordonnée comme il convient à la beauté morale et que celle-ci s'y révèle, s'il se peut, à un degré héroïque, surnaturel même.

Le public ne s'y trompe pas. Je suis heureux de le voir, passant comme honteux et confus devant les Vénus et les Saphos, s'arrêter de préférence et comme dans une pieuse admiration devant les quelques groupes remarquables qui traitent des sujets patriotiques ou religieux, devant un monument consacré à Jeanne d'Arc, devant un bas-relief de la Vierge offrant l'enfant Jésus à baiser à saint François, devant un martyr conduit au supplice à qui on présente les malades sur son pas-

sage ; ou devant l'*Etoile de la mer*, cette vierge sculptée pour la chapelle des marins dans l'Église du *Sacré-Cœur*.

De l'exposition de sculpture je passe à l'exposition de peinture. Cette dernière est logée dans les galeries supérieures. Ces galeries, supportées par une triple rangée de colonnes en fonte, bordent la grande nef avec balcon sur cette nef. Les salons de peinture se font suite sur deux lignes parallèles. La galerie ouverte avec balcon est réservée au dessin et à l'architecture.

Deux mille toiles sont là exposées. On comprend que je ne les examine pas en détail. L'impression que j'éprouve en parcourant ces galeries est analogue à celle que j'ai ressentie devant l'exposition du rez-de-chaussée. Les mêmes tendances y dominent, naturalistes, réalistes, impies. Rares y apparaissent les œuvres visant un idéal pur et élevé, plus rares encore celles qui accusent la préoccupation du surnaturel. Elles ne sont pas absentes pourtant. Une remarquable parmi ces dernières est le tableau de M. Richemont représentant un épisode de la vie de sainte Notburge. On peut admirer aussi quelques grandes peintures héroïques, épiques et décoratives, comme celles de J.-P. Laurens, « *A la muraille*, » destinée au capitoul de Toulouse, comme celle de Detaille, le peintre de batailles, représentant le prince de Galles et son fils le duc de Connaught, revenant à cheval de la revue d'Albertshote, pendant qu'au loin dans la plaine les lignes rouges des *horsegards* continuent de défiler sous des nuages de poussière...

Mais à côté, quel débordement, quelle débauche de nudités plus que païennes, de réalités criardes et étranges ! Que d'efforts de mauvais goût pour violenter l'attention. Ici un général charge à la tête de ses escadrons *habillé en bête*, comme il disait (voir l'épisode dans les *Mémoires de Marbot*), c'est-à-dire nu jusqu'à la ceinture. Là, c'est la moitié d'un bœuf, horreur sanglante, pendue à l'étal d'un boucher. Un king's charles noir lèche le sang qui dégoutte des narines...

Que de nudités plus que païennes ! Toutes les séductions de

la forme et de la couleur, pour chanter l'hymne de la chair et parler aux sens !

Voici quelques titres qui en disent assez : le *Triomphe de Vénus*, les *Baigneuses* au bord de la Méditerranée, Maria de Padilla, la *Maîtresse royale*, dont les courtisans sont appelés à admirer la beauté du haut des balcons intérieurs d'une cour mauresque. Et d'autres œuvres sont là, auxquelles ne suffit pas leur naturalisme, leur réalisme, mais où apparaît l'intention impie, le dessein évident de donner un enseignement antichrétien.

La théorie de l'art pour l'art ou de la neutralité de l'art est une aberration ou plutôt une hypocrisie, professée par des gens qui choisissent pour sujets des tentations de moines, des scènes érotiques dans des couvents ou qui traitent des sujets religieux pour les caricaturer et les ridiculiser.

La sculpture et la peinture ainsi comprises me font éprouver l'impression pénible que cause le spectacle de toute déchéance, de toute perversion, de tout désordre...

Ce m'est un remords de m'être attardé si longtemps dans ces galeries, et d'autant plus vif que j'y ai laissé passer l'heure d'un cours que je tenais à aller entendre à la Sorbonne. Ç'eut été une joie pour moi de constater *de visu* le succès de M. Gardair et d'applaudir la philosophie de saint Thomas reprenant pied, grâce à sa vaillante initiative, sur la montagne Sainte-Geneviève.

Pour employer utilement le peu de temps qui me reste sur l'après-midi, je me dirige vers d'autres monuments à ma portée et qui rentrent dans mon programme. Le palais de l'Élysée n'est pas loin et le palais Bourbon non plus. Je prends d'abord le chemin de l'Élysée. J'ai visité, le matin, le palais du vrai roi, le quartier général du Chef invisible des catholiques. La visite des palais où résident les chefs apparents et officiels de la France actuelle complètera ma journée. J'aurai ainsi visité le quartier général (apparent) de l'ennemi.

J'ai à traverser l'avenue des Champs-Élysées, *grave opus*, au

moment de la descente du Bois ! Quel bruit ! quel torrent! Dans ces somptueux coupés, dans ces fringants équipages se pavanent les heureux du jour, ceux qui se sont enrichis de nos dépouilles, qui ont trouvé l'art de concentrer dans leurs mains l'or qui faisait vivre notre agriculture, notre commerce local. C'est là qu'ils viennent étaler leur luxe — cela fait peine à voir l'insolence qu'affiche leur valetaille. A eux la *voie sacrée*. Ils ne songent guère qu'y a passé le triomphe prussien. Tout ce monde-là en a pris lestement son parti. D'ailleurs où seraient-ils sans les Allemands ? Ne sont-ils pas venus dans leurs fourgons ! M. de Bismarck a gandement favorisé leur jeu. Qu'on se rappelle les révélations du procès d'Arnim !

L'avenue de Marigny me conduit en quelques minutes aux jardins de la Présidence. Que de précautions prises pour défendre l'accès de cette demeure et de ses dépendances! Des murs élevés, une double enceinte grillée en font le tour du côté des promenades. De nombreux gardiens à tous les guichets, partout un aspect de forteresse ou de prison. Au rez-de-chaussée, toutes les fenêtres du palais, aussi bien sur la rue Saint-Honoré que sur les rues adjacentes sont munies de barreaux de fer. A l'entrée principale sur la rue Saint-Honoré, dans la cour d'honneur, sur les degrés du perron et dans le vestibule, partout des gardes et des sentinelles. Décidément le Président de la République est l'homme le mieux gardé de France.

Si le président peut sembler un prisonnier, il habite du moins une belle prison. Sa demeure est un élégant palais avec pavillon en retour, du côté de la rue Saint-Honoré, et de vastes jardins formant parc en arrière, du côté des Champs-Élysées. Il a des vues à souhait sur les plus belles promenades, sur la place de la Concorde, sur le jardin des Tuileries, sur le Paris de la rive gauche, et même sur une grande partie de cet amphithéâtre irrégulier de collines dont la grande cité occupe les pentes et que traverse la Seine majestueuse.

Ce palais évoque de nombreux souvenirs dont la diversité

témoigne des vicissitudes de notre histoire depuis cent cinquante ans. Bâti sous Louis XV par la Pompadour, il est devenu sous le Consulat la résidence de Murat. Après Waterloo, Napoléon Ier y signa son abdication, Napoléon III s'y logea sous la République de 1848 et c'est là que le prince-président prépara son coup d'État du Deux-Décembre 1851. Le souvenir de ce coup d'État empêche de dormir nos modernes Jacobins, et c'est sans doute ce qui les rend si vigilants dans la garde ou surveillance qu'ils exercent autour du président actuel.

Mais ce n'est pas à l'Élysée, d'après notre Constitution, que réside le pouvoir principal, celui par lequel s'exerce la souveraineté populaire. C'est au Palais-Bourbon que siège ce pouvoir. A vrai dire ce pouvoir n'est pas plus réel et autonome que la souveraineté populaire elle-même. La présidence, la Chambre des deputés, le Sénat, les ministères, le suffrage universel lui-même, ce sont les pièces, les rouages d'une machine dont les ressorts et les moteurs n'apparaissent pas et qui fonctionne de manière à amener nécessairement le règne du mal et l'asservissement du bien.

Je me rends de l'Élysée à ce Palais-Bourbon qui abrite les chefs officiels, l'état-major apparent de l'armée anti-catholique. L'aspect en est sombre et sinistre. C'est une masse qui semble muette et aveugle. Le péristyle grec, vu du pont de la Concorde avec ses colonnes et son fronton, n'est pas sans quelque grandeur. Mais je demande si ce n'est pas par ironie qu'on a placé sur le perron ces deux statues colossales de Minerve et de Thémis, et que se présentent tout d'abord, au bas des degrés, les plâtres presque gigantesques réprésentant Sully, Colbert, L'hôpital et d'Aguesseau. On peut en dire autant du bas-relief du fronton : la France qui tient des tables de loi entre la liberté et l'ordre public et qui appelle à elle les génies du commerce, de l'agriculture, de la paix, de la guerre de l'éloquence. Je n'entre pas, me proposant d'assister à une séance, si je parviens à mettre la main sur mon député.

Je me dis en m'éloignant : voilà le théâtre de tant de luttes

presque toutes stériles, la plupart funestes, où se sont nouées et dénouées tant de crises, où des majorités, si dévouées la veille, ont laissé choir tant de gouvernements. C'est là aujourd'hui que les volontés de la franc-maçonnerie, grâce à son habileté à faire mouvoir le suffrage universel et ses élus, deviennent des lois. Là légifère l'esprit d'en bas, celui dont la loi du nombre amène nécessairement le règne.

Au retour, je suis la rive droite de la Seine. Les ébats des enfants dans les allées du Jardin des Tuileries font diversion à mes graves réflexions. La terrasse du bord de l'eau me rappelle bien des souvenirs. J'y rencontre en particulier celui de Victor Hugo. C'est là qu'il aimait, au beau temps de sa jeunesse, à pousser ses promenades matinales en la saison printanière, et que le chantre des *Orientales* donna l'essor à tant de strophes ailées et brillantes. Il était loin de penser alors qu'il verrait en cendres le palais des rois et que ses vers n'auraient pas peu contribué à allumer l'incendie.

A côté de Victor Hugo, en pareil lieu, comment ne pas revoir aussi l'image de son ami, « Napoléon le petit »? N'est-ce pas là, dans la partie réservée du jardin, que Napoléon III, au temps de sa grandeur, venait fumer ses cigarettes et ruminer les trames profondes dans lesquelles il a fini par se prendre lui-même et qui, en amenant sa propre chute, ont préparé la ruine de la France?

L'assistance au mois de Marie de Notre-Dame des Victoires, dans la maison du chef de la famille surnaturelle et aux pieds de sa mère qui est aussi la nôtre, complète ma journée et me console d'avoir senti quelque isolement, et de n'avoir pu voir que du dehors la demeure des puissants, comme l'Élysée et le Palais-Bourbon.

A la sortie, l'heure n'est pas tellement avancée que je ne puisse encore faire quelque course ou du moins assister à quelque spectacle. L'affiche de l'Odéon est tentante. On y donne : *Pour la Couronne!* Mais je ne cède pas à la tentation. Le lendemain, on joue au Théâtre Français : la *Fille de Roland*.

J'ai jeté mon dévolu sur le Théâtre Français et sur la pièce de M. de Bornier, étant d'ailleurs très fatigué et connaissant *Pour la Couronne*, que j'ai vu jouer en province.

Je rentre donc à l'hôtel S. M*** où j'ai hâte de me reposer. Cependant, avant que je puisse le faire, le drame de Coppée occupe longtemps mon imagination. J'en revois les principaux personnages, les principales situations ou péripéties; le prince Brancomir, Basilide, Michel Brancomir, l'évêque Étienne. L'évêque Étienne, le vrai sauveur de son peuple, me plaît surtout. La mise sur notre scène d'un tel rôle me semble une pensée heureuse et opportune. Mais je ne peux digérer le jeune héros, ce fils tuant son père, sciemment et volontairement, et le tuant sur la scène, quelles que soient les raisons patriotiques invoquées pour justifier son parricide et les expiations qui le suivent... Enfin le sommeil vient, qui met en fuite tous ces fantômes.

Le jeudi 16 mai, grande et complète journée! De bonne heure je suis sur les trottoirs et mon objectif est d'abord la Sorbonne. Mais le cours de M. Lavisse que je me propose d'entendre étant annoncé pour 10 heures et demie, j'ai du temps devant moi. Des spectacles pleins d'intérêt me distraient chemin faisant. Je prends par la place et par la cour du Louvre, puis par la cour du Carrousel. Ce sont de véritables processions qui, à cette heure, traversent ces places: des flots de petites ouvrières venant de la rive gauche, des demoiselles de magasin, de petits employés. Tout ce petit monde se rend chez les patrons, dans les grands magasins, dans les administrations de la rive droite; monde propret, émoustillé, élégant, qui m'inspire une curiosité pleine d'intérêt et de respect, car c'est le monde du travail. Paris est comme un caméléon changeant d'aspect selon l'heure ou le quartier. Autre est la physionomie que présentent le boulevard Saint-Michel et le quartier latin. En gravissant les pentes de la montagne Sainte-Geneviève, mon imagination se la représente sous les différents aspects qu'elle offrit aux différentes époques, depuis le temps où le palais des Thermes se dressait

revêtu de ses marbres et où Geneviève paissait ses moutons sur ces collines, jusqu'aux jours qui ont eu l'heur et la gloire d'entendre M. E. Renan.

Je me demande pourquoi la Sorbonne d'aujourd'hui est si différente de celle d'autrefois, si différente non seulement de ces écoles où enseignaient Albert Le Grand, Pierre Lombard, Hugues de Saint-Victor, Thomas d'Aquin et tant d'autres, mais même de la Sorbonne du dix-septième siècle. Comment ceci a-t-il remplacé cela?

M. Lavisse, le savant interprète de la pensée moderne, le professeur d'histoire aimé de la jeunesse que je vais entendre, devrait pouvoir nous le dire. N'a-t-il pas fait une étude spéciale du dix-huitième siècle pour y suivre les origines de la grandeur prussienne. Il a dû voir, chemin faisant, quelles ont été les relations de nos philosophes et de nos savants avec le dehors et quelle a été la part de l'étranger dans la préparation de notre grande révolution. Il y a là tout un côté, trop laissé dans l'ombre, qu'il lui appartiendrait de mettre en pleine lumière et qui apprendrait à beaucoup, peut-être à lui-même, jusqu'à quel point l'on peut voir dans la Révolution une œuvre patriotique et française.

Quoi qu'il en soit, la Sorbonne d'autrefois n'est plus. Celle d'aujourd'hui, au lieu de défendre nos croyances traditionnelles, en achève la destruction au profit d'un néo-paganisme ou philosophisme anti-chrétien d'importation étrangère.

M. Lavisse est-il (et jusqu'à quel point?) un porte-voix, un interprète de cet esprit dit nouveau qui vient d'outre-Rhin et de Genève, en passant par la rue Laffitte ou par la rue Cadet?

Voilà ce que je me proposais de constater. Mais en arrivant à *l'Amphithéâtre provisoire*, je trouve affiché l'avis que *M. Lavisse a cessé son cours public* et qu'il fera désormais *un cours fermé*. Et pas d'autres cours de marque à cette heure matinale. C'est une déception. J'espère être plus heureux dans l'après-midi. En attendant, je redescends vers mon gîte.

Sur mon passage se rencontre Saint-Germain-des-Prés. J'y

entre un instant. Les belles fresques d'Hippolyte Flandrin m'étaient déjà connues. Je suis heureux de les revoir. Il y a là de quoi me dédommager amplement de la leçon manquée. Quelle fête pour les yeux et pour l'âme? Je suis loin de l'exposition que j'ai visitée la veille. L'œuvre de Flandrin est une véritable symphonie harmonique de formes nobles et pures et d'éclatantes couleurs traduisant l'idéal le plus élevé, le surnaturel chrétien. Les grandes scènes corrélatives de l'ancien et du nouveau testament s'y succèdent en alternant tout autour de la partie supérieure de la nef. Et au dessous, dans le grand vaisseau sombre de l'antique Abbaye, se déploie un autre tableau non moins ravissant :

C'est la première communion à Saint-Germain-des-Prés.

Dans presque toutes les églises de Paris, je retrouve cette belle et joyeuse fête qui est bien une fête du printemps et du beau mois de mai et prouve que, même dans Paris, malgré tous les obstacles, la famille chretienne ou surnaturelle ne cesse de se perpétuer et de se renouveler.

L'après-midi me ramène sur la montagne Sainte-Geneviève. J'y reviens cette fois avec l'intention principale de vénérer les reliques de la sainte patronne de Paris et de visiter son sanctuaire. De sanctuaire, en réalité, elle n'en a plus aujourd'hui qui porte son titre. Ses reliques ont été déposées à Saint-Étienne du Mont, et le temple que lui dédia Louis XV est redevenu le Panthéon. J'entre néanmoins dans ce dernier monument, que l'on rencontre avant Saint-Étienne du Mont. J'y entre, en souvenir de sa destination première et aussi pour voir ce qu'en ont fait nos païens modernes.

Les admirables fresques qui décoraient les murs intérieurs de l'église sont toujours là, chantant la même épopée divine, les *Gesta Dei per Francos*. Le surnaturel dans l'histoire de France, c'était un beau sujet pour l'art. Ils en ont été heureusement inspirés, les Puvis de Chavannes, les J. P. Laurens, les Cabanel, les P. Delaroche et les autres artistes qui ont reproduit là les principaux épisodes de cette épopée.

Quel contre-sens et quelle ingratitude d'avoir banni de ce monument celui pour qui il a été élevé, qui a été le véritable inspirateur de ces chefs-d'œuvre, après avoir été le vrai héros et le grand acteur dans les événements qu'ils racontent : *Gesta Dei*.

On a remplacé Dieu par une baudruche ou un carton (en attendant mieux sans doute.)

La *R. F.* ou la *Patrie* est là dans le sanctuaire, remplacant l'autel. Elle tient une torche de la main gauche. Des ficelles l'attachent à la voûte.

Je me demande si le saint Michel en mosaïque qu'on voit en arrière sur la muraille et qui tient un glaive, ne va pas bientôt couper les ficelles.

N'est-ce pas ce glaive de saint Michel qui a frappé la plupart des saints canonisés par la maçonnerie qui dorment là sous nos pas?

Je suis, vers les caveaux, le troupeau des visiteurs sous la conduite du gardien. Dans le caveau où dort Carnot, les couronnes qui ont orné ses funérailles ne sont qu'à moitié défraîchies.

Manquent dans les caveaux voisins Gambetta, P. Bert, Jules Ferry. Mais le grand Hugo est là. Ce modeste sarcophage qui n'est ni *Pelion*, ni *Ossa*, peut il retenir le Titan qui fut Olympio? N'est-ce pas lui la vraie divinité du lieu? Si ce n'est pas lui, c'est cet esprit d'orgueil dont il fut à notre époque l'image peut-être la plus ressemblante.

En sortant du Panthéon je me rends au Collège de France. Il n'y a que la place à traverser et quelques pas à descendre dans la rue Saint-Jacques. L'heure des cours me force à retarder ma visite à Saint-Etienne du Mont et aux reliques de Sainte-Geneviève.

Le Panthéon, c'est *le Saint-Pierre* ou le *Vatican* de Satan. Le Collège de France est comme son collège Romain. C'est là qu'il enseigne avec le moins de réticences et de déguisement. Renan y a été longtemps son Pontife. A la Sorbonne, Satan est tenu encore à quelque réserve.

Par malheur (est-ce par malheur qu'il faut dire ?) l'onctueux et ondoyant Renan n'est plus là. J'arrive à point pour entendre un de ses plus illustres disciples, peut-être sa meilleure doublure.

Inutile de décrire le Collège de France. Ce monument du temps de François Ier tranche par son élégance sévère et ses proportions modestes parmi les grandes constructions universitaires qui l'entourent. On dirait un musée, une sorte de temple grec transporté sous notre ciel dont il semble avoir pris les tons grisâtres et sombres.

Je suis quelques personnes qui entrent et nous arrivons dans un amphithéâtre où un cours vient de commencer. La salle présente un aspect sérieux et monumental. Le professeur occupe une estrade dont la disposition, pour la partie postérieure, me rappelle l'intérieur des temples de Pompéi. Le professeur est assis en avant d'un enfoncement semblable à la *cella :* il est la divinité du lieu.

Le public n'est pas nombreux. Les auditeurs, clairsemés sur les gradins, me frappent par le caractère plus qu'austère de leurs physionomies. Quelques dames aussi en toilette sévère sont là. Je me sens dès l'abord égaré en pays sectaire ou protestant.

Le professeur est un homme plus que mûr, au crâne dénudé, d'un aspect semi-clérical. En voyant son noir costume, son teint de cire à peine ambré et la légère courbure de son nez, je me demande : est-ce un ministre ou un rabbin ? (Je suis, sans le savoir, au cours d'*Histoire des Religions* professé par M. A. Réville. Je ne dois l'apprendre qu'à la sortie.) Lui aussi a pris pour sujet les origines du christianisme et les premiers âges de l'histoire de l'Eglise. Il en est au troisième siècle. Il expose à sa manière la formation de la hiérarchie ecclésiastique et les développements du dogme. Dans la suprématie de l'évêque de Rome, il ne voit qu'une conséquence de la suprématie politique de la cité-reine. Pour la formation de l'orthodoxie et pour ses luttes contre les hérésies, il fait entendre que c'est l'orthodoxie

qui a dévié, qui s'est écartée du christianisme primitif, que les principaux dogmes ne se sont formés que depuis les temps apostoliques

Les hérésies de ces temps n'auraient été que des protestations et des efforts pour revenir à la doctrine primitive. L'idée du Dieu-homme dans le Christ n'était pas, d'après lui, celle du commencement. Et il appelle à en témoigner Eusèbe qu'il tronque et dénature.

Notre professeur s'arrête avec complaisance devant un des personnages célèbres de cette époque. Paul de Samosate a été, au troisième siècle, le principal hérésiarque en lutte contre l'autorité de l'Eglise. A ce titre, il est cher à M. Réville. En lui se prononce et s'accuse, nous dit-il, la résistance de l'Orient au pouvoir de Rome et sa protestation contre les doctrines de l'Occident orthodoxe. Antioche fut d'abord à la tête de ce mouvement, Antioche, grande cité bâtie sur les rives de l'Oronte, où domina dans un cadre oriental le génie hellénique, ville originale et charmante. La satiété et le dégoût qu'amène la corruption des mœurs, y favorisa d'abord la propagation du christianisme. Puis il y eut réaction. L'esprit hellénique et oriental, prenant sa revanche, s'y manifesta par les hérésies.

Paul de Samosate fut le principal fauteur ou du moins le représentant de ce mouvement avant Arius. Ancien fonctionnaire du fisc, devenu évêque, il jouissait à Antioche d'une grande popularité. Ce fut, dit M. Réville, un esprit laïque, un laïcisateur professant une christologie opposée à celle qui devait prévaloir.

Où est la vie du Christ? Jésus est-il un Dieu devenu homme ou un homme devenu Dieu? Telle était la question à résoudre, d'après le professeur. Et Paul de Samosate se prononça pour la deuxième solution comme le font encore les protestants libéraux.

Naturellement, l'épiscopat protesta et condamna, comme il devait protester et condamner. Mais l'hérésie nouvelle trouva

une protection inattendue dans une puissance nouvelle aussi qui venait de s'élever au fond de l'Orient. Zénobie, la jeune reine de Palmyre, fut heureuse de s'en faire une arme pour dominer dans ces contrées et lutter contre Rome. Après Antioche, la baguette magique du professeur évoque devant notre imagination cette mystérieuse cité de Palmyre dont on a retrouvé au siècle dernier les ruines gigantesques. La description de Tadmor (rêve du désert), blottie sous ses ombrages, nous rappelle les variations brillantes dont Renan agrémentait ses thèses de critique fantaisiste sur les origines de l'Eglise. M. A. Réville raconte l'étrange et brillante fortune de Zénobie et celle de l'Arabe Odénat qu'elle associa à sa destinée. Cette reine protectrice de Longin penchait, comme son ami, vers une sorte de syncrétisme philosophique. Mais hélas ! les victoires d'Aurélien mirent bientôt fin à son empire éphémère. Et la chute de la Sémiramis de Palmyre entraîna celle de Paul de Samosate et la disparition de sa doctrine.

Montrer dans Paul de Samosate et tous les hérétiques de ces temps des représentants de la liberté de l'esprit contre la tyrannie enseignante représentée par les évêques de l'orthodoxie, et montrer dans l'organisation de celle-ci et le développement des dogmes, une institution ayant son principe dans l'organisation politique de la domination romaine, tel est le procédé, tel est le système que révèle cette leçon d'un sectaire aigre-doux, affectant la modération et mordant en dessous.

Toutes les momies de cire jaune, toutes les figures parcheminées qui composent l'auditoire, applaudissent et paraissent ravies, sauf un vieux monsieur qui murmure contre les crocs-en-jambe donnés à Eusèbe. C'est à lui que je m'adresse pour connaître le nom du professeur et l'objet ordinaire de son cours. Je ne suis pas surpris d'apprendre que j'ai entendu un pasteur protestant, fils et frère de pasteurs, qui a passé sa vie à miner les fondements de la religion chrétienne à la *Revue des Deux-Mondes*, un pasteur dit chrétien, qui s'est fait en France l'écho de cette école critique allemande pour laquelle

le Christ n'est qu'un homme, l'idéal de l'humanité. Voilà celui dont la secte qui nous gouverne a fait, au Collège de France, le titulaire de la chaire où l'on enseigne l'histoire des religions.

Heureusement, Saint-Etienne du Mont n'est pas loin. J'y vais respirer un air mieux approprié à mes poumons et dissiper les ténèbres qui m'envahissent l'esprit, comme si l'ombre de Satan eût passé près de moi.

En ce jeudi 16 mai, toutes les paroisses de Paris semblent s'être entendues pour fêter leur première communion. Ce ravissant spectacle, qui a déjà réjoui ma vue à Saint-Germain-des-Prés, je le retrouve à Saint-Etienne-du-Mont. J'y arrive au moment où les enfants prononcent la rénovation des vœux de leur baptême et leur consécration à la Très Sainte Vierge. En présence de ces jeunes fronts rayonnants, les mauvaises impressions du Collège de France ont vite disparu. Je suis heureux de reconnaître dans le bon curé qui préside à cette touchante cérémonie, un ancien camarade de l'école de droit de Caen, M. l'abbé de Beauchamp. En le voyant sous sa belle chape d'or au pied de l'autel, parmi les fleurs et les lumières, si heureux au milieu de ses enfants, j'étais loin de prévoir sa fin si prochaine.

En venant dans Saint-Etienne-du-Mont, mon dessein était avant tout d'honorer sainte Geneviève et ses reliques. Mais si grande est la foule qui remplit l'Eglise qu'il m'est absolument impossible d'approcher de la châsse de la sainte. Je dois me contenter de lui adresser de loin mes hommages et mes prières.

Ma journée devait être jusqu'au bout pleine de contrastes. De Saint-Etienne-du-Mont, je retourne à la salle Montesquieu d'où, comme les soirs précédents, je passe à Notre-Dame des Victoires. Et de Notre-Dame des Victoires, je vais aux *Français*. Entre *Notre-Dame des Victoires* et le *Théâtre Français* il n'y avait pas d'abîme à franchir ce soir-là : on donnait : la *Fille de Roland!* J'avoue que si je n'avais pas été muni d'un billet pris la veille, j'aurais été fort tenté de m'abstenir et d'aller me reposer après une journée aussi remplie. Je m'exécute pourtant.

C'est à Paris comme en province. Pour pénétrer dans un théâtre il y a des abords, une zone désagréable à traverser, toute cette vermine de *titis*, de *camelots* mendiant ou revendant des contre-marques, offrant des programmes, des photographies d'acteurs, etc... Enfin, l'épreuve des contrôles et les exigences des ouvreuses subies, me voilà introduit.

Salle comble. Je suis bien placé pour voir, dans un favorable éloignement de la scène que je domine de face. Dans les diverses galeries, dans les loges, sur les balcons éclatent les toilettes élégantes et variées. Mais, je dois le dire, ma vue se reposait plus agréablement sur le parterre des jeunes et candides fleurs vivantes que me présentait tout à l'heure l'église Saint-Etienne du Mont. Et je me sentais le cœur plus à l'aise dans la maison de Dieu que dans celle de Poquelin.

Enfin le rideau se lève. Et nous voilà transportés loin des réalités qui nous entourent. Nous sommes au beau pays de poésie. Est-il besoin de redire la donnée du drame de M. de Bornier? Elle est empruntée, on le sait, à la grande épopée carlovingienne. Le Ganelon de la légende, le traître qui livra Roland à Roncevaux, vit caché sous le nom de comte Amaury dans un château ou forteresse des frontières. Depuis vingt ans qu'on le croit mort, il passe sa vie à faire pénitence et à combattre les incursions des Saxons. Il a un fils que lui a donné la sœur de Roland, Gérald, dont l'éducation a été l'objet de tous ses soins et dont les belles qualités font sa consolation et son espérance. Nous avons d'abord sous les yeux l'intérieur de cette forteresse, de ce burg, et nous y sommes témoins de la vie de remords et de pénitence qu'y mène le comte Amaury et aussi des premiers résultats de la vaillante éducation qu'il a donnée à son fils...

Tout à coup les trompettes sonnent, les herses s'abaissent; c'est Gérald qui revient d'expédition avec ses compagnons. Il a rencontré un parti de Saxons qu'il a mis en fuite.

Il ramène une jeune fille qu'ils avaient surprise et qu'il a délivrée de leurs mains. Il a aussi un prisonnier saxon, le chef des envahisseurs.

Gérald s'est senti frappé au cœur à la vue de la beauté et des grâces charmantes de la jeune fille qu'il a délivrée. Elle aussi, de son côté, n'est pas demeurée insensible à la vaillance et à la générosité de son libérateur. Mais cette jeune fille est de la plus haute origine. C'est la propre nièce de Charlemagne, la fille de Roland.

La fille de Roland! On peut se figurer quels sentiments à cette découverte agitent celui qui fut Ganelon, surtout quand se révèle cet amour des deux jeunes gens l'un pour l'autre. C'est maintenant, il le comprend, que l'expiation commence véritablement pour lui. Il veut étouffer cet amour au cœur de son fils. Il s'efforce de lui faire comprendre qu'il ne peut prétendre à la main de la nièce de Charlemagne. Gérald, après de cruels combats, consent à s'éloigner et part pour une expédition lointaine.

Mais voici que, pour Charlemagne vieilli, des jours sombres ont succédé aux jours glorieux. Le grand empereur connaît les revers. Les temps sont loin où *Joyeuse* et *Durandal* accomplissaient leurs merveilleux exploits. Des Sarrazins viennent, jusqu'à la porte de son palais, insulter à la mauvaise fortune de celui qui les fit si souvent trembler. — Durandal, l'épée de Roland, est aux mains de ses ennemis et un insolent émir est là qui ose braver Charles et les siens en les provoquant à un combat singulier. — « Durandal, dit-il, sera remise à qui saura le vaincre. » Et personne n'ose relever le défi du Sarrazin.

L'expression de la douleur et de la honte du vieil empereur enfermé dans son palais d'Aix-la-Chapelle, sa prière au Seigneur, et enfin sa résolution d'aller combattre lui-même, touchent au sublime.

Au moment où Charlemagne va partir, puisqu'il ne trouve plus de vengeur parmi ses sujets dégénérés, Gérald survient. Il est de retour après de nouveaux exploits. Aussitôt qu'il connaît les outrages et le défi du Sarrazin, c'est lui qui réclame l'honneur de le combattre. L'empereur resté sur la scène peut voir au dehors la lutte qui s'engage ; il en suit avec anxiété les

diverses phases. Enfin le Sarrazin tombe ; il est vaincu. Gérald a reconquis Durandal.

Heureuse péripétie ! l'infortuné père se sent relevé, réhabilité par son fils. Il laisse éclater sa joie et son orgueil. Mais Charlemagne reconnaît Ganelon. Grand combat dans l'âme du prince ! Tout d'abord il veut donner cours à sa colère au souvenir de Roncevaux et punir la mort de Roland. Mais Ganelon est le père de Gérald, de celui qui vient de venger son honneur si longtemps outragé. Après avoir prié, après avoir consulté Dieu, Charles se résout à pardonner. Le mariage de Gérald avec sa nièce va s'accomplir.

Le duc Nayme, l'un des anciens pairs, préside à la cérémonie des fiançailles. Il demande à haute voix s'il y a des opposants. Nul ne répond, quand tout à coup le prisonnier saxon s'avance et déclare faire opposition : « Le fils de Ganelon, dit-il, ne peut épouser la fille de Roland. » Et il raconte dans quelles circonstances il a surpris le secret du comte Amaury ! Coup de théâtre ! Nouvelle péripétie ! Charles a pardonné quand il croyait connaître seul le secret du comte. Mais, maintenant, il est de son devoir de consulter ses pairs. Tous sont appelés à donner leur avis et tous successivement déclarent qu'en considération du grand exploit de Gerald, ils pardonnent. La belle fiancée, dans ses blancs atours de mariée, s'avance pour tendre la main à son fiancé, montrant par là qu'elle aussi, la fille de Roland, a pardonné ; mais Gérald, jusque-là silencieux, élève enfin la voix et, remerciant tous ses juges, déclare qu'il n'accepte pas leur sentence, Lui, ne ratifie pas le pardon. « Le fils de Ganelon, dit-il, ne peut épouser la fille de Roland. »

Charlemagne, en présence de tous, lui remettant Durandal et s'inclinant devant lui, s'écrie : « Saluons-le, seigneurs, il est plus grand que nous. »

La sentence du fils a rendu complet le châtiment de Ganelon.

L'œuvre de M. de Bornier est, comme on le voit, vraiment grande et belle, digne fille du Cid et de l'épopée carlovingienne, animée d'un souffle véritablement cornélien.

Aucun de ces moyens étranges, de ces contrastes violents en usage dans une certaine école, aucun de ces personnages cherchés dans l'exception. M. de Bornier reste fidèle au grand art, à l'art qui procède par nuances, par gradations, et non par oppositions, et qui est l'art des maîtres, des Sophocle comme des Raphaël.

C'est une véritable fête pour les yeux et pour l'oreille comme pour l'esprit, que d'assister à une semblable représentation aux Français. Décoration et mise en scène, jeu et déclamation des acteurs, rien ne laisse à désirer. Aucune musique ne vaut l'harmonie des beaux vers dits comme on sait les dire au théâtre de la rue Richelieu. Combien de temps encore le flot montant de la nouvelle barbarie qui menace laissera-t-il debout cet asile des belles traditions et du grand art?

A la sortie de la représentation, un autre spectacle m'arrête un instant; je m'attarde machinalement avec les badauds dans le vestibule et fais la haie pour voir défiler le monde du luxe et de l'élégance, les belles dames qui passent au bras de leurs cavaliers distingués et regagnent, en frissonnant dans leurs moelleux manteaux ou sorties de bal, leurs voitures attendant près des arcades.

Il y a, à ce moment, comme une recrudescence de vie et de mouvement dans Paris. Où vont tous ces équipages, tout ce monde brillant? Où vont ces élégants cavaliers, toutes ces femmes éblouissantes?... Il est minuit. Rentrent-ils au logis pour y chercher le repos? Pour un certain nombre, la fête ne fait que commencer. Après le théâtre il y a les bals, les soupers fins, les cercles, etc.

Je les laisse courir à leurs plaisirs nocturnes, et je vais dormir...

Il est difficile de se lever tôt quand la veille on s'est couché tard. Cependant, le vendredi 17, je ne dors pas la grasse matinée; j'ai résolu de consacrer ce jour-là mes premières visites à deux des principaux monuments de Paris, à ceux qui représentent ou symbolisent le mieux la grande cité avec ses tendances

opposées. Il s'agit de l'hôtel de ville et de Notre-Dame de Paris.

Voulant commencer par l'hôtel de ville, je prends par les halles, par Saint-Eustache et la Tour Saint-Jacques. J'ai là sous les yeux, chemin faisant, un Paris bien différent du Paris des plaisirs, du Paris sardanapalesque dont la sortie des théâtres m'a donné la vision pendant la nuit, même du Paris trottemenu que j'ai vu la veille à cette même heure traverser les cours du Louvre et du Carrousel. Celui que j'ai sous les yeux, c'est le Paris trivial, qui pourvoit aux besoins vulgaires, le Paris des dames de la halle et des maraîchers, et des cuisinières en quête de la provision. Que de motifs pour un peintre épris de la couleur et du détail réalistes! Que de scènes à la Téniers!

Voici enfin la grande place qui fut la place de Grève. L'édifice où se concentre et d'où rayonne l'administration municipale de Paris se dresse en arrière, déployant sa belle façade aux nombreux pavillons. L'ornementation en est riche et variée.

Ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales.

Le style de cette architecture est celui de la séduisante Renaissance païenne de la deuxième moitié du seizième siècle. Ceux qui, à cette époque, ont tracé le plan de ce monument, prévoyaient-ils qu'il aurait une destinée en harmonie avec ce style; que de là devaient partir les principaux efforts qui devaient amener la destruction de notre ancienne société chrétienne et le rétablissement d'une sorte de paganisme politique et social?

Mon imagination me représente les grandes scènes, la plupart violentes et tumultueuses, dont ce lieu a été témoin presqu'à toutes les époques. Au moyen âge, l'ancienne maison de Ville a vu la révolte des Maillotins. Le nouvel hôtel de ville n'était qu'en construction pendant les guerres religieuses. Il a vu les troubles de la Fronde. De 1789 à 1795, il a vu et préparé la plupart des grandes journées révolutionnaires. En 1830, Lafayette y fit roi Louis-Philippe. Le gouvernement provisoire

y siégea en 1848. Je revois cette grande scène sur la place qui s'étend devant moi. Lamartine, par son éloquence calmant les fureur de la Bête populaire et faisant rejeter le drapeau rouge, d'abord acclamé. Et puis ce sont les tristes et cruels épisodes du siège de 1870-71 et de la Commune.

En mai 1871, le monument du seizième siècle complété et agrandi par Louis-Philippe a été brûlé. Il périssait par l'application des principes qu'il représentait. On l'a rebâti et on l'a rebâti sur les anciens plans (on y a consacré une trentaine de millions). Et on s'est montré si peu converti par les leçons reçues qu'on l'a reconstruit pour en faire une sorte de poème en l'honneur de l'idée révolutionnaire. Sur toutes ses faces, un peuple de statues est là pour la glorifier : tous ceux qui l'ont préparée, préconisée ou servie. J'en vois de toutes les époques, depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, depuis Camus et Étienne Dolet, jusqu'à Michelet et même Hérold.

Là, siège le conseil municipal actuel. Là, se tiennent des séances et retentissent des débats qui semblent le prolongement des débats de la Commune de 1871 ou la préparation d'une Commune prochaine. Que d'insanités, que de blasphèmes ! — Mais que l'hôtel de ville rebâti y prenne garde; car il est probable que l'on aura été suffisamment éclairé par le grand embrasement qui se prépare encore, pour ne pas le rebâtir cette fois, s'il *flambe* de nouveau.

Sur l'océan révolutionnaire, l'hôtel de ville de Paris est comme un grand steamer chauffé à toute vapeur qui s'est attelé, pour les remorquer, sur ces deux gros bâtiments d'inégale pesanteur, le Palais-Bourbon et le Luxembourg.

De la place de l'Hôtel-de-Ville dans la Cité, il n'y a que quelques pas. Et cependant qu'il y a loin ! La Cité, c'est un autre monde, on y est transporté dans un autre ordre d'idées et de sentiments. C'est comme un asile de paix, un refuge au milieu d'un océan orageux dont les courants passent et s'entrecroisent à grand bruit tout autour.

Au-dessus de l'amoncellement des édifices divers qu'on

aperçoit tout d'abord au delà du bras de la Seine, se détache et s'élance la merveilleuse cathédrale, Notre-Dame de Paris. Je gagne la place du Parvis en laissant sur ma droite les vieilles tours du Châtelet et les sévères constructions du palais de justice, au-dessus desquelles rient au soleil matinal les dentelures dorées de la Sainte-Chapelle.

Qu'il est vraiment majestueux, le vieux monument de Notre-Dame, représentant le passé catholique et national de la France! Le passé qui attend et prépare l'avenir.

On demeure tout d'abord saisi devant l'ensemble harmonieux et imposant que présente la façade avec ses trois étages, avec sa galerie des rois surmontant son triple porche, avec sa belle rosace centrale, avec sa lourde plate-forme que portent de fines colonnettes et ses deux noires et massives tours.

Malgré les mutilations qu'elles ont subies, j'admire la beauté et la richesse des sculptures qui ornent chacun des trois porches. Le portail du centre est la fameuse porte du jugement que Dante a vue, dit-on, et à laquelle il a dû plus d'une heureuse inspiration.

La porte de gauche, dite de la Vierge, célèbre les gloires de Marie...

L'histoire de la très sainte Vierge est complétée sur le portail de droite dit de Sainte-Anne ou de Saint-Marcel. On y voit des scènes de l'enfance de Marie et son mariage. Le portail de la façade Nord nous donne son couronnement dans le ciel.

... L'intérieur de Notre-Dame répond à l'extérieur, et n'excite pas moins d'admiration pour l'immensité et l'harmonie de l'ensemble et pour la variété et la richesse des détails. C'est vraiment le chef-d'œuvre le plus complet de l'architecture du treizième siècle. Aucune autre église ne présente un ensemble aussi parfait.

Du bas de la nef, quelle perspective ou plutôt quelles perspectives! On a comme la sensation de l'infini. Près de 400 pieds de longueur! Et quelle hauteur! Et quelle largeur! Trois étages de galeries, des bas-côtés doubles et des chapelles tout autour!

Et toute cette forêt de piliers ! Et toutes ces colonnettes, dont les nervures s'épanouissent à la voûte !

En avançant, je salue la chaire d'où se sont fait entendre tant de voix éloquentes. J'y revois le P. Monsabré dans sa force si bien gouvernée, qui a su mettre au service de la vérité surnaturelle la beauté plastique de l'éloquence des anciens. Lacordaire m'y apparaît, et le cri fameux par lequel débuta sa première conférence résonne à mes oreilles :

« Auditoire ! auditoire ! que me demandez-vous ? La vérité ? Vous ne l'avez donc pas en vous ?... »

Au croisillon, j'ai à droite et à gauche deux rosaces qui ne sont ni moins grandes ni moins belles que celles du portail principal. Des vitraux du treizième siècle les garnissent : des saints de l'Ancien Testament, patriarches, juges, prophètes, remplissent celle du nord. Des anges, des apôtres, des martyrs resplendissent dans celle du midi.

Les merveilleuses boiseries et stalles du chœur appellent ensuite mes regards. J'admire la finesse des bas-reliefs intérieurs dus au ciseau délicat d'un élève de Girardon. Les bas-reliefs extérieurs me retiennent ensuite. Ils ont encore plus de célébrité. Jadis peints et dorés, ils sont vraiment remarquables par la naïveté de l'expression qui n'exclut pas l'élégance des formes et le sentiment de la composition. Toutes les grandes scènes de la vie du Christ y sont représentées.

Et, dans les chapelles, que de chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture, que de monuments rappelant le souvenir d'anciens archevêques et en particulier de Mgr Affre, le martyr des barricades !...

Le trésor m'appelle ensuite. Les précieuses reliques qu'on y offre à notre vénération, la vraie croix, la couronne d'épines, le saint clou, la croix d'or de l'empereur Manuel-Comnène, en même temps qu'elles excitent notre pieux respect, nous rappellent les plus héroïques épisodes de notre histoire, et les souvenirs des croisades qu'elles évoquent complètent la grande épopée que nous a présentée le monument.

Je suis particulièrement ému, en redescendant par un bas-côté pour regagner la sortie, de voir de quel culte pieux la Vierge-Mère est l'objet dans cette église. A un autel spécial érigé pour le mois de Marie, les prières et les hommages sont incessants ; ce qui me donne confiance pour l'heureux dénouement de la lutte suprême qui s'engage.

En contemplant de nouveau la grande métropole du milieu de la place du Parvis, je me dis : Victor Hugo a bien traduit l'impression générale que produit ce monument dans la description qu'en donne son roman célèbre. Mais je ne peux m'empêcher de songer aussi que le pauvre grand poète a été étrangement inspiré d'y loger des hôtes tels que *Quasimodo* et *Claude Frollo*: C'est peut-être pour faire mieux ressortir par le contraste, par l'opposition des *rayons et des ombres*, la grandeur et la beauté de ce temple, qui résume, admirable synthèse, toute l'œuvre du divin amour dans l'humanité et donne à l'épopée française la place qui lui appartient dans cette œuvre.

La Sainte-Chapelle est un complément et comme une annexe (ou un épisode) de la même Iliade. La Sainte-Chapelle me rappelle, en même temps que les croisades, le règne de saint Louis, qui est peut-être le plus beau siècle de notre histoire. C'est vraiment un merveilleux reliquaire. Quelle élévation ! quelle élégance ! et quelle richesse ! Rien de plus beau, de plus ravissant, de plus splendide que l'intérieur de la chapelle haute. Toutes les parties disparaissent sous les dorures et les enluminures. On a dit avec raison en parlant des vitraux que chacune des fenêtres est un écrin éblouissant. Et elles sont si hautes et si rapprochées qu'on croirait être sous une voûte de pierres précieuses.

Il est triste qu'un si merveilleux édifice soit privé de la relique pour laquelle il avait été construit et qu'on en ait même exclu le Dieu de l'Eucharistie qui n'y reparaît qu'une fois l'an, à la rentrée des tribunaux. Ce n'est plus qu'une sorte de musée, quelque chose de triste comme une maison déserte, comme une carapace vide.

En m'éloignant de ce vieux quartier de la Cité, je songe combien il est délaissé, combien il semble aujourd'hui ignoré derrière le rempart que lui forment les bras de la Seine.

Tout ce passé si glorieux est comme répudié des générations nouvelles. Le cosmopolitisme humanitaire a-t-il à ce point tué dans nos âmes le patriotisme, le culte du passé et des traditions nationales et religieuses ! Le socialisme et Satan sont donc bien près d'avoir vaincu...

C'est en roulant ces sombres pensées que je rentre à l'hôtel... Pendant mon déjeuner, la lecture de mon courrier, les nouvelles du pays et du foyer changent le cours de mes idées.

Je parcours quelques journaux. Nos bons députés, revenus des vacances de Pâques, ne font que préluder aux grandes luttes. Je vois avec satisfaction que l'état-major de l'armée catholique prend enfin une attitude plus résolue. Le cardinal Langénieux recommande la résistance passive aux congrégations menacées. Et autour du cardinal Langénieux se serre la grande majorité de l'épiscopat. Les fêtes de Clermont, à l'occasion du centenaire de la première croisade et du concile présidé par Urbain II, déjà commencées, se célèbrent devant un grand concours d'évêques. Des discours embrasés se sont déjà fait entendre qui les appellent à une nouvelle croisade devenue nécessaire. Ce qui me fait redire en moi-même ce cri de Balaam redevenu de circonstance : *Quam pulchra tabernacula tua, o Jacob, et tentoria tua, o Israël!*

Où vais-je diriger mes pas? Je viens de visiter dans l'hôtel de ville le quartier général de l'émeute, sinon de la Révolution. Il me semble logique d'aller voir maintenant le quartier des soldats. Cela me permettra en même temps de vénérer le lieu où sont tombés le plus grand nombre des victimes de la Commune, les derniers martyrs faits par la Révolution dans des scènes qui n'ont été peut-être qu'un prélude.

Je monte, place du Louvre, dans l'omnibus de Belleville. Il faut que ce quartier de Belleville n'exerce pas une grande attraction. La voiture attend, ne s'emplissant pas, tandis qu'au-

tour de nous les autres omnibus vont et viennent surchargés. Lorsque notre long véhicule s'ébranle, nous sommes, en tout, quatre voyageurs dans l'intérieur, et les dehors de mes compagnons de route n'annoncent pas la richesse. Je remarque en particulier deux fillettes qui ont pris place dans le fond de la voiture, sur le banc opposé au mien. Leur extérieur me frappe par le contraste qu'il offre avec le luxe qui nous environne. Elles ont toutes les deux même costume, une sorte de grand camail noir sur une jupe ou robe jaunâtre et défraîchie. Nul apprêt de coiffure sentant la coquetterie. Et pourtant l'une, la grande, a plus de 15 ans, et ne manque pas de beauté; quelque chose d'étrange dans ses grands yeux bleus sous les quelques mèches blondes et négligées qui se promènent sur son front. La petite est encore grêle et étriquée. Elles ont chacune sur les genoux un paquet de linge ou de vêtements enveloppé d'un grand morceau d'étoffe noire. Ces deux pauvres créatures viennent sans doute de chercher de l'ouvrage ou des vêtements offerts par la charité. Il me passe par l'esprit qu'elles appartiennent à quelque orphelinat ou quelque ouvroir, et qu'elles doivent à l'éducation des bonnes sœurs cet air propre et honnête qui rend leur misère intéressante. Quoi qu'il en soit, cet aspect dans deux créatures de cet âge et à Paris me touche. Que de dangers les attendent, me disais-je! Quelle sera leur destinée? Tant mieux si elles sont et si elles peuvent rester sous l'aile des bonnes sœurs. Et dire que des gens qui se parent du titre de philanthropes s'acharnent à enlever cet abri à ces pauvres filles!

Cependant nous avons traversé les riches quartiers du Louvre et de la rue Saint-Honoré, et gagné du côté du *Temple*. Après avoir parcouru la rue du Caire, la rue Saint-Denys, franchi le boulevard à la porte Saint-Denys, et suivi la rue du Faubourg-du-Temple, nous arrivons sur la place de la République. Nous avons vu en avançant diminuer peu à peu le luxe et les splendeurs autour de nous. A partir de la place de la République, la vie et le mouvement même s'affaiblissent.

La place de la République, c'est le vestibule et comme les propylées de l'Acropole populaire, de la citadelle de la Révolution que nous abordons. Le monument qui en décore le milieu (une Révolution ou République entourée de figures symboliques qui rappellent les grandes journées révolutionnaires) a sans doute pour but de maintenir les bonnes traditions dans la population où les démagogues recrutent leur armée.

La rue de l'Oreillon parcourue, devant nous se dresse et monte la longue et interminable rue de Belleville. L'omnibus n'avançant que lentement dans la montée, je trouve aussi expéditif de continuer à pied et je descends. Des tramways à crémaillère et à vapeur sont là dont les trains montent et descendent à chaque instant sur la pente ardue, multipliant les appels et les coups de trompette. Mais je me réserve pour le retour. Mon objectif est d'abord l'emplacement de l'ancienne mairie du XXe arrondissement, aujourd'hui détruite. C'est là que je dois rencontrer et commencer à parcourir la voie douloureuse suivie par les malheureux otages qui furent tirés de Mazas et conduits pour être fusillés aux fortifications, dans les derniers moments de la Commune. La mairie actuelle se rencontre plus bas. En considérant son aspect délabré et noirci, il me semble qu'il en sort déjà et comme par avance des odeurs de pétrole. L'ancienne se dressait au sommet de la colline, vis-à-vis de l'église Saint-Jean-Baptiste qui existe toujours.

Arrivé là, mon imagination reconstitue la scène dont cette place fut témoin le 26 mai 1871 et celles qui suivirent et que Maxime du Camp a si vivement burinées. Je ne retrouve pas la place du Marché, d'où il nous fait contempler le panorama de Paris embrasé sous la fumée des incendies et de la canonnade.

« La mairie aujourd'hui détruite, dit l'historien des convulsions de Paris, avait une large entrée dans la rue des Rigoles, rue étroite et resserrée qui faisait suite à la rue de Puebla. A côté du lavoir qui existe encore, un groupe d'officiers fédérés,

réunis autour de la Commune qui s'était réfugiée *à l'ancienne Ile d'Amour*, se tenait devant la porte latérale de la mairie. Gabriel Rouvier... était là, chamarré de son écharpe rouge, et regardait venir le lugubre cortège... Rouvier fit entrer les otages à la mairie en leur disant : « Vous avez un quart d'heure pour faire votre « testament, si cela vous amuse. »

Au bout de vingt minutes, ils sortirent, gardes de Paris, gendarmes, civils, prêtres. Gabriel Rouvier dit à Grille-d'Egout : « Va me fusiller tout cela au rempart! »

La population était en fête et s'amusait considérablement. Elle avait organisé le cortège à sa guise et en avait fait une sorte de marche triomphale. Une vivandière, vêtue de rouge, le sabre à la main, juchée à califourchon sur un cheval, s'avançait la première. Après elle une batterie de tambours appuyée d'une fanfare de clairons, sonnant la charge et versant l'ivresse du bruit rythmé dans ces têtes affolées déjà par l'ivresse de l'alcool et du sang. La foule armée pressait les otages. Des femmes leur allongeaient des coups de poing, des coups de griffes à travers les fédérés qui les gardaient. On criait : « Ici ! ici ! il faut les tuer ici! » Emile Gois apaisait le peuple d'un geste de la main et disait : « Non, vous avez entendu le citoyen Rouvier. Il a ordonné d'aller aux remparts. »

Dans cette rue de Paris insupportablement longue (elle fait suite à la rue de Belleville sur la pente opposée), le martyre que ces malheureux eurent à souffrir n'est pas concevable. Pas un de ceux dont ils étaient entourés qui ne voulût frapper son coup, japper son injure, lancer sa pierre : ils ruisselaient de sueur. Les soldats avaient une admirable contenance, et sous les immondes projectiles qui les accablaient, ils marchaient comme au feu dans les bons jours de victoire du temps de leur jeunesse. Derrière eux, à haute voix, les prêtres les exhortaient à bien mourir...

... Autour d'eux on chantait, on dansait, on hurlait. La foule, absolument enivrée, était parvenue à cet état de paroxysme qui enlève la conscience de soi-même et des actes qu'on va com-

mettre. Il n'y avait plus là en présence que des jouets humains que l'on allait torturer pour s'amuser et des furieux devenus incapables de distinguer le bien du mal.

A la croix formée par l'intersection de la rue de Paris et de la rue Haxo, la tête du cortège s'arrêta. La queue continua à marcher et il y eut une confusion qui permit à des énergumènes de se rapprocher des otages et de les frapper au visage. Après quelques convulsions de cette masse en frénésie, on fit halte et tout le monde se mit à parler à la fois. Il s'agissait de savoir où on conduirait les victimes et où on les mettrait à mort. Les uns voulaient tourner à gauche, prendre le bas de la rue Haxo et aller les tuer à la porte du Pré-Saint-Gervais. Les autres demandaient à continuer la rue de Paris et proposaient la place des Trois-Communes et la porte de Romainville. On se disputait sans pouvoir se mettre d'accord, lorsqu'une voix cria : « Allons au secteur ! »

Ce nouvel avis fut immédiatement suivi. Et la tourbe, obliquant à droite, entraîna les malheureux avec elle.

Pendant le siège, l'état-major du 11e secteur avait été installé dans quelques petites maisons construites près d'un terrain mi-jardin, mi-potager, qui formait ce qu'on appelait la cité de Vincennes. Ce lieu sinistre existe encore et porte aujourd'hui le n° 83 de la rue Haxo... C'est là que s'accomplit l'exécrable forfait. Inutile de retracer ici ces horreurs qui firent dire au voyageur Stanley, alors dans l'Ouganda : « Pareille chose ne se voit pas même chez les sauvages du centre de l'Afrique... »

Ayant suivi toute cette voie douloureuse, je remarque, surtout au retour, le contraste que présentent aujourd'hui ces quartiers avec les scènes de ce jour-là. Les gens que je rencontre vont paisibles à leurs affaires ou sont à leur travail, l'air bon et serviable. Ceux que j'interroge font le meilleur accueil à mes demandes de renseignements ; pauvre peuple qui semble poli, honnête, et qui serait sans doute le meilleur des peuples s'il était protégé contre la propagande du mal et les excitations de ceux qui exploitent ses mauvaises passions...

Ce m'est une consolation et une espérance de voir que l'action catholique s'exerce dans le quartier et paraît en progrès. Des cornettes de religieuses, des soutanes de prêtres y circulent qui ne paraissent pas se croire en pays ennemi. Je lis en divers endroits, au-dessus des portes d'entrée, ces mots : « Asile Saint-Joseph... Ouvroir Saint-Jean... etc... » Et que d'œuvres qui ne s'annoncent pas ! La Société de Saint-Vincent-de-Paul et les cercles ne doivent pas être inconnus dans cette région : ce bon levain y opère. La belle église de Saint-Jean-Baptiste, qui couronne le sommet de Belleville, m'en est un autre témoin. C'est un élégant et riche monument, bâti en style gothique avant la fin du second empire. L'intérieur que je visite est très soigné, admirablement orné. Au pied de l'autel de la Sainte Vierge décoré de fleurs et de flambeaux, à l'occasion du mois de Marie, les fidèles s'empressent et se relèvent. Tout accuse une intensité de vie religieuse que j'étais loin de supposer.

Mais à côté du bien qui chemine péniblement à travers tant d'obstacles, que de moyens puissants mis au service de la propagande du mal ! Qu'il est à craindre que toute cette guerre faite à Dieu et à l'Église ne déchaîne de nouveau la Bête et que ne se réalise enfin cette prophétie du roi Louis-Philippe, disant à propos de l'enseignement donné au peuple : « On nous mène à l'anthropophagie ! (1). »

Je suis en sens inverse pour rentrer dans Paris le parcours déjà fait. Pour qui redescend par la rue de Belleville, rares sont les échappées ou perspectives étendues. Un moment, mais un moment seulement, j'aperçois dans le lointain la tour Eiffel par delà les ondulations des toits et de la brume. Pendant que défile le tramway à vapeur, qui m'emporte, diverses particularités attirent mon attention. Il me vient en l'esprit de considérer les enseignes et de lire les noms des commerçants. Et je remarque que près de la moitié de ces noms sont étran-

(1) Propos rapporté par l'abbé Combalot, à qui il fut adressé.

gers, des noms suisses, allemands, italiens, anglais. Je me dis : de là vient peut-être l'esprit révolutionnaire de ces quartiers, la disposition de ces gens sans patrie à accueillir les doctrines du cosmopolitisme et à se laisser à l'occasion pousser dans la rue contre le drapeau et les soldats de la France. De là la facilité pour l'étranger à provoquer chez nous la discorde et la guerre civile, quand cela peut servir ses intérêts. On l'a vu pendant le siège.

De Belleville à la Sorbonne, longue est la distance. Mais, grâce à la rapidité des moyens de locomotion, aux tramways funiculaires, omnibus, etc., je suis transporté, en moins d'une heure, du chef-lieu du pays de l'émeute au chef-lieu du pays latin. Du champ de l'expérimentation, je reviens à l'officine où sont fabriqués les explosifs dont j'ai pu constater les terribles effets.

La bourgeoisie imbécile continue à y préparer les mêmes combinaisons destructives, à y distiller les mêmes poisons dans l'âme de la jeunesse et du peuple. M. Larroumet est un des opérateurs de l'endroit les plus renommés pour le moment. C'est lui que je trouve à l'œuvre ce jour-là. Son cours est très suivi. Dans l'amphithéâtre, où il le fait, il y a ce qu'on pourrait appeler une *belle salle*. Son sujet est le théâtre d'Alexandre Dumas fils. Il passe en revue les deux pièces fameuses, la *Dame aux Camélias* et le *Demi-Monde*.

La *Dame aux Camélias* est une œuvre vécue dans laquelle le poète se raconte lui-même. Armand Duval (c'est le nom qu'il s'est donné) est venu de la province à Paris pour préparer son avenir.

Il s'est épris d'une fille, d'une femme à la mode parmi celles qui se sont fait de la galanterie une profession. Marguerite (c'est le nom de la fille) a fini par répondre à cet amour sincère et y mettre tout son cœur. Voilà Armand Duval pris dans des filets qui, se resserrant chaque jour et le paralysant dans la préparation de sa carrière, l'amèneront peut-être à un mariage sot et déshonorant ou du moins l'empêcheront de con-

tracter au moment opportun une union honorable et avantageuse.

Le père d'Armand Duval, averti du danger, vient du fond de sa province trouver son fils à Paris et il fait tous ses efforts pour le ramener à la raison. N'y pouvant parvenir, il prend le parti héroïque de s'adresser à la femme, à Marguerite Gautier elle-même. Et il emploie des arguments si forts, si pathétiques, pour démontrer quelles conséquences funestes cette passion aura pour son fils, que Marguerite, touchée et vaincue, promet d'amener une rupture. Et en effet elle tient sa promesse. Armand Duval se croit trahi par elle et consent à s'éloigner avec son père, tandis que la malheureuse dont la santé était déjà atteinte, brisée par l'effort qu'elle a dû faire sur elle-même, meurt bientôt de phthisie et de langueur.

M. Larroumet a eu raison de dire dès le début, en signalant les prétentions moralisatrices affichées par l'auteur de cette pièce, que ces prétentions sont peu justifiées. Les raisons du père d'Armand Duval sont sans doute très fortes, très éloquentes et propres à faire impression sur le spectateur. Mais elles le toucheront moins, surtout s'il est jeune et inexpérimenté, que les scènes où il verra les développements, les péripéties et les orages de la passion...

Les conséquences funestes, on ne les voit dans cette pièce qu'en perspective et dans un avenir qui ne se réalise pas, puisque Marguerite Gautier se sacrifie pour les empêcher. Et ce dévouement et ce sacrifice font à la courtisane presque une auréole...

La comédie du *Demi-Monde* prétend donner la même leçon sous une autre forme. C'est encore un sauvetage opéré dans des circonstances analogues, mais par des procédés différents.

C'est un ami qui a entrepris de sauver son ami qu'il voit près de sombrer et de périr, c'est-à-dire d'épouser une femme indigne, une femme tarée, la femme du *Demi-Monde* dont il est épris. Tous les moyens, tous les arguments employés ont été inutiles, il n'a pas réussi à vaincre l'aveuglement et l'obstination du malheureux. — Il ne lui reste plus qu'une ressource

qu'il se décide enfin à employer : c'est de montrer à son ami une lettre que lui-même a reçue de la femme que cet ami veut épouser et qui établit avec une évidence irrécusable qu'elle le trahit.

M. Larroumet discute longuement et sérieusement sur la légitimité et la délicatesse du moyen employé. Quoi qu'il en soit de ce point de casuistique, on voit dans quel milieu on est transporté par ce théâtre d'Alexandre Dumas. Le poète nous met sous les yeux un monde interlope et vicieux, en faisant sonner bien haut que c'est pour en inspirer une crainte salutaire. Non, c'est vouloir faire de la morale comme on en fait au musée Dupuytren et dans certains musées d'anatomie du même genre qu'on promène par les foires... On connaît la fascination de l'abîme. Il n'est pas bon de vivre dans l'atmosphère des malhonnêtes gens, même quand on ne les voit et ne les entend que sur la scène.

M. Larroumet reconnaît lui-même que la lecture ou l'audition de semblables œuvres laisse sous une impression pénible, et qu'il est même scabreux d'en parler devant un auditoire comme le sien.

Pourquoi donc en parle-t-il ? Il en parle par la raison qui a amené le poète à les composer, pour faire du neuf et du piquant et par là attirer le public.

Pauvre jeunesse ! voilà les maîtres et les enseignements qui l'attendent à son entrée dans la vie, au moment où on lui lâche la bride sur l'asphalte de Paris. Voilà comment on forme les futurs éducateurs du peuple...

Après une soirée plus calme que la précédente et une nuit réparatrice (les spectacles du Paris *qui s'amuse* n'ont pas troublé mon repos), je suis frais et alerte le 18 au matin pour reprendre mes courses. Cette fois, je crois, je suis sur la bonne piste. Je vais vers le vrai repaire de la *Bête*. Le quartier de la Madeleine, de l'Opéra et de la Chaussée-d'Antin est mon champ d'exploration.

Tout d'abord je cherche mon député dans ces parages pour

lui demander une carte qui me permette d'assister à une séance de la Chambre. Mais je le cherche en vain, m'étant mis en tête une fausse adresse et ayant oublié la bonne. Cela me fait parcourir à fond ce quartier de la ploutocratie. Il semble qu'un quartier si riche et si luxueux doive être l'asile, le foyer, le centre de la réaction la plus conservatrice. Il n'en est rien. C'est là au contraire que la Révolution a ses vrais chefs, ses vrais représentants, ses plus ardents et puissants serviteurs. C'est le quartier de la juiverie et de la haute Banque protestante qui doivent à la Révolution et aux systèmes économiques sortis de la Révolution leur situation actuelle, et qui entendent, au moyen des armes qu'elle leur met aux mains, achever de dépouiller et d'asservir le chrétien. Là opèrent et jouissent tous ces nababs. De là, par l'or et les plaisirs s'exercent leur action, particulièrement sur les officines gouvernementales.

Tout ce quartier se résume et a sa caractéristique dans ces deux monuments : la *Bourse* et l'*Opéra*. Il serait plus logique de commencer par la Bourse. C'est la Bourse qui fournit le principal levier, le grand ressort de l'action révolutionnaire. Mais pour le moment, l'Opéra est à ma portée et comme sous ma main. Je commence par l'*Opéra*. L'Opéra, c'est le centre, le foyer du monde des plaisirs que procure l'or fourni par la Bourse, du monde des plaisirs qui font tomber le chrétien dans les pièges de ceux qui le dépouillent et l'asservissent.

Je m'arrête à considérer l'Opéra. Ce grand théâtre est bien le monument approprié au temps et au lieu, le monument qui caractérise le régime, la civilisation triomphante, la réhabilitation de la chair, la revanche du paganisme ou du naturalisme sur la civilisation chrétienne, monument plutôt oriental ou babylonien que français; l'Orient autant que la Grèce semble avoir inspiré l'architecte pour les formes et l'ornementation.

La façade principale, aux nombreux degrés, ce double étage de grandes baies cintrées séparées par des colonnes de marbre rose ou de porphyre, ces œils-de-bœuf garnis de bustes en

marbre blanc et ces groupes de muses et de bacchantes en relief de chaque côté des degrés, ces frontons surmontés de statues dorées et de pignons ressemblant à des obélisques ou à des minarets, cette coupole étincelante, tout cela n'est-ce pas comme un rêve d'Orient? Et tout cela, qu'est-ce à côté des splendeurs de l'intérieur et de la magie des représentations!

Devant la façade principale s'ouvre et se prolonge l'avenue de l'Opéra. Je m'y promène un instant. La plupart des maisons de cette avenue grandiose portent des noms exotiques, anglais, américains, orientaux... Dans un immense bazar peuplé de nègres et de négresses, je vois entassés les produits de la Turquie, de la Perse, de l'Inde, de l'Arabie, de la Chine et du Japon. Revenant sur mes pas et gagnant la façade opposée de l'Opéra, je contourne les lignes de cariatides qui semblent garder le monument et qui, la nuit, quand l'électricité et le gaz sont allumés, ressemblent à des théories fantastiques immobilisées.

La belle rue Lafayette s'élève et s'allonge de ce côté et la rue Laffitte y débouche ou plutôt la coupe à quelques pas de là. Qui ne sait que dans la rue Laffite se dressent les bureaux, le palais du prince du quartier, de celui qui est, par l'argent, le roi du jour? Cette maison*** devient mon objectif après l'Opéra. En avançant dans la rue Lafayette. je dépasse la rue Saint-Georges. Ce quartier convenait aux hommes de juillet, et M. Thiers devait s'établir dans ce beau fromage.

La rue Laffitte se prolonge à droite et à gauche. D'inspiration et à tout hasard je prends le tronçon de droite. Et bientôt se présente, à droite encore, une suite de grands hôtels d'aspect gourmé et sombre annonçant par leurs proportions une opulence puissamment assise; six portes cochères toutes majestueuses se succèdent. La troisième est ouverte. Un gardien de la paix y stationne, et un garçon de bureau en uniforme, tête découverte, converse avec lui.

En passant près d'eux sur le trottoir, je demande à l'agent de police où se trouve la banque*** — C'est ici. — Je remercie et je passe, continuant ma promenade devant ces grands hôtels

mornes, silencieux, à portes closes, à fenêtres défendues par des barreaux de fer. Tout cela, dans une rue peu fréquentée, a un air mystérieux qui convient à la résidence d'une royauté occulte.

Arrivé à l'extrémité de la rue, je reviens sur mes pas en suivant le trottoir opposé. Mon étonnement est grand de voir maintenant plusieurs agents de police. Il n'y en avait qu'un tout à l'heure à la porte du maître. En voici maintenant six. Un signal d'alarme aurait-il été donné? et serait-ce à mon occasion? M'aurait-on pris pour un anarchiste préparant quelque mauvais coup? Quoi qu'il en soit, on me laisse tranquille regagner la rue Lafayette. Débouchant dans cette même rue, il y a, après la rue Laffitte, la rue Cadet. C'est là que loge le Grand-Orient de la franc-maçonnerie pour la France. Je songe qu'entre le grand financier de la rue Laffitte et le sanhédrin de la rue Cadet, il y a sans doute des accointances et je vais à la recherche du n° 11 de cette dernière rue. Est-ce dans cette maison basse à deux étages avec fenêtres à rideaux blancs, où n'est-ce point dans la cour? n'importe. C'est dans un coin quelconque de cette mystérieuse demeure que se brassent les lois qui nous gouvernent ou plutôt nous oppriment et nous dépouillent. De là, part l'esprit qui inspire la presse et l'enseignement et pousse la guerre contre l'Eglise et les derniers vestiges chrétiens encore debout dans notre société.

Tout cela me fait réfléchir sur l'organisation révolutionnaire ou maçonnique, et je crois en apercevoir les principaux fils, en embrasser le système dans son ensemble. L'or et les princes de l'or travaillant pour elle, la révolution voit à son service toutes les forces de ce monde.

Et l'Eglise, contre laquelle sont dirigés tous ses efforts, sur quels appuis, sur quelles forces peut-elle compter? De ce monde, elle n'a pour elle que les faiblesses; tous les étais, tous les appuis temporels lui ayant été successivement enlevés. C'est une milice désarmée, des prêtres, des religieux, des vieillards, des femmes, des enfants que commande un chef suprême de quatre-vingt-sept ans.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle.
Des prêtres, des enfants? O sagesse éternelle!
Mais si tu les soutiens, qui peut les ébranler?

C'est dans la faiblesse qu'éclate la force de Dieu. La sagesse et la force de ce vieillard de quatre-vingt-sept ans qui est le le chef de son Eglise, Dieu seul assurément peut les inspirer. Et cela est bien fait pour donner confiance à ceux qui combattent sous ses ordres, quelle que soit la puissance de l'ennemi.

A ce moment, je reviens sur mes pas par la rue Lafayette voulant me rapprocher de la Sorbonne. Je désire y assister encore à quelques cours. En passant devant l'hôtel du *Petit Journal*, j'en admire les proportions et la magnificence, et constatant la puissance acquise par cette petite feuille, je suis d'avis que Léon XIII a été bien inspiré de recevoir son rédacteur en chef. Il a retourné contre l'ennemi ses propres batteries en s'appliquant à gagner les publicistes qui sont en situation d'exercer une puissante action sur les âmes. Il a agi de même avec M. Brunetière. C'est de l'apostolat intelligent. Oui, Dieu conduit son vicaire au milieu des écueils, le soutient dans la lutte. Ses ennemis seront confondus. En voyant cette richesse des quartiers qu'habite le véritable état-major des ennemis de l'Eglise, la pauvreté des quartiers que je parcourais la veille me revient à la pensée. Et je me dis : « Comment ce peuple de Belleville et des faubourgs voisins laisse-t-il ainsi parfaitement tranquilles tous ces nababs? » C'est que cette foule ne se met jamais en mouvement qu'excitée et provoquée par des meneurs, lesquels ne sont eux-mêmes que des instruments aux mains des hommes de ces quartiers luxueux. Ils détournent les haines populaires contre les prêtres et l'Eglise et les font dépouiller à leur profit. Et ce pauvre peuple aveugle ne s'aperçoit pas qu'il frappe et dépouille ses vrais amis au profit de ses pires ennemis. Peut-être finira-t-il par ouvrir les yeux.

A trois heures, je suis à la Sorbonne et j'y assiste à un cours

de littérature latine. La leçon que j'entends là n'ayant aucune portée au point de vue qui me préoccupe, je ne crois pas utile d'en rendre compte. Il s'agit de Virgile et du IIIe livre des Géorgiques. Moi, Normand, je ne m'attendais guère à venir chercher des leçons d'élevage à la Sorbonne et à constater que, dès le temps de César-Auguste, le fils d'un colon de la plaine de Mantoue en savait plus long sur cette matière qu'aujourd'hui le fils d'un cultivateur de la plaine de Caen. Ce m'est du moins une diversion agréable et un moment de douce récréation.

En fait de récréation et de délassement, il en est une sorte dont la privation commence à m'être pénible. Je ne trouve pas avec qui causer. Que n'ai-je là, sous la main, quelque ami avec qui je puisse m'entretenir de ce que j'ai vu et entendu, de qui je puisse obtenir de nouveaux renseignements sur les hommes et les choses? Si j'allais voir mon vaillant compatriote, l'abbé Garnier? L'abbé Garnier a bien autre chose à faire que de s'occuper de ma personne, que de me procurer des distractions ou des renseignements... Sot que je suis, j'ai là sous la main l'homme à souhait!

C'est ce bon et aimable curé de Saint-Etienne-du-Mont, que j'ai reconnu la veille présidant à la première communion de ses enfants. Assurément l'abbé de Beauchamp, un de mes anciens camarades de l'école de droit de Caen, serait heureux de me recevoir. Nous avons rompu plus d'une lance dans le temps, lui lecteur du *Correspondant* et disciple enthousiaste de Mgr Dupanloup, et moi champion de l'*Univers*. C'était dès lors un noble et délicat esprit, âme ardente et généreuse, hélas! dans un faible corps! Je serais heureux d'évoquer avec lui les souvenirs d'autrefois. Que de choses il pourrait m'apprendre!... Me voilà donc gravissant la rue Saint-Jacques. Mais au fur et à mesure que j'avance, ma résolution faiblit. Ma sauvagerie, qui m'a joué tant de mauvais tours, reprend le dessus. Je pense que mes relations avec l'excellent curé de Saint-Etienne-du Mont remontent bien loin. Depuis lors, je l'ai rencontré rare-

ment. La différence des situations et l'âge peuvent changer les dispositions... Qui sait?... Bref, je tourne les talons et regagne mon hôtel S. M***, rue de Rivoli. Ah! si j'avais su qu'il n'avait plus que quelques mois à vivre !...

Après dîner, je reprends solitairement la suite de mon exploration du matin. Ce n'est plus le quartier de l'Opéra qui m'appelle. C'est celui de la Bourse que j'inspecte, et je me dirige de manière à revenir à Notre-Dame-des-Victoires pour l'exercice du soir. Après avoir parcouru les boulevards, je prends la rue Vivienne. C'est cette rue qui me conduit vis-à-vis du monument qui s'appelle la Bourse.

Je fais le tour de la place et considère le palais sous tous ses aspects. Ce grand rectangle de pierres noircies par le temps, entouré d'une double colonnade et portant un entablement écrasé, quelle masse sombre et sinistre ! Quelle lourde imitation des temples de l'Acropole ! On dirait la demeure d'une divinité funeste et ténébreuse. Il semble qu'il y a là quelque Minotaure ou quelque Moloch qui dévore des victimes humaines.

Et, en effet, que de victimes humaines dévorées par la divinité du lieu ou par ses prêtres ! Ses prêtres, ils habitent les beaux quartiers que j'ai parcourus le matin ; ce sont aussi ceux de la déesse Révolution.

Mais ils ont, place de la Bourse et environ, des bureaux, des officines. Là sont tendues leurs toiles. C'est pour eux surtout qu'opèrent les agents de change. A eux s'adressent non moins qu'à leurs pères ces reproches, ces invectives des prophètes :

Insidiantes quasi aucupes, laqueos ponentes et pedicas ad capiendos viros.

Sicut decipula plena avibus, sic domus eorum plenæ dolo : ideo magnificati sunt et ditati.

Incrassati sunt et impinguati.

(JÉRÉMIE, v. 26 et 27.)

C'est parce qu'ils pontifient en ce lieu, que les grands juifs règnent au Palais-Bourbon. Ce n'est que par leur grâce que l'on

peut faire de bons coups à la Bourse, participer fructueusement aux émissions. De là la direction exercée par les Juifs sur notre politique, de là l'impuissance où nous sommes pour obtenir de nos députés des lois économiques et douanières favorables à nos industries indigènes et à notre agriculture. Je me demande ce que font ces quatre statues aux quatre coins du palais de la Bourse, le Travail et l'Agriculture, l'Industrie et le Commerce. Est-ce pour dire que la Bourse les favorise et les alimente? l'ironie est trop forte.

Oui, le diable règne par la Bourse. Il est la divinité du temple dont les juifs sont la tribu sacerdotale. Mais là aussi comme partout et toujours, à côté du mal, la Providence a mis à notre portée le remède. A quelques pas de la Bourse, s'élève Notre-Dame-des-Victoires. La France n'a qu'à s'adresser à celle qu'on y honore et qui a reçu la mission d'écraser la tête du serpent, pour échapper à la domination funeste et destructive de celui qui règne du fond de l'antre de la Bourse. La France a été consacrée à Marie.

L'église même de Notre-Dame-des-Victoires en témoigne. Et la France y prie, je le vois chaque soir, avec une ardeur et une confiance croissantes. Marie fera, s'il le faut, un nouveau miracle pour la sauver. (N'est-elle pas venue l'annoncer, ce miracle, à la Salette, à Lourdes, à Pontmain ?...)

19 mai. — C'est aujourd'hui dimanche, jour de repos. Si je me reposais aussi? Le cours de mes pérégrinations journalières devient monotone. Il me serait agréable d'aller aussi hors des murs voir un coin de ciel et de verdure dans les alentours de Paris, si charmants au printemps, ou bien à Auteuil admirer le monde du Turf. Mais ma tâche n'est pas suffisamment avancée et il me reste trop peu de temps pour que je me permette de la fantaisie.

Saint-Germain-l'Auxerrois est mon église paroissiale. J'y vais à la messe. Le bon curé nous donne un excellent prône sur la prière.

Pour revenir à l'hôtel S.-M***, je fais un assez long détour. Sur mon passage, que d'échafaudages se dressent, peuplés d'ouvriers ! On travaille partout. Paris, pour l'observation du dimanche, est loin de Londres.

Et pourtant Paris a déjà subi de durs châtiments; il a vu s'accomplir les menaces que Jérémie faisait entendre à Jérusalem coupable des mêmes prévarifications :

Succendam ignem in portis ejus et devorabit domos Jerusalem et non estinguetur. (JÉRÉMIE, XVII, 27.)

Amené à passer devant la Bourse du commerce (rues de Viarmes, Jean-Jacques-Rousseau, etc.), je considère un instant cette vaste rotonde qui est comme une annexe ou un dédoublement de la Bourse des finances. C'est un autre temple de la divinité servie par les juifs, une autre forteresse de leur puissance. Le monument se compose d'une sorte de hall (au centre) qu'entoure une haute construction circulaire divisée en une dizaine de compartiments aux ouvertures cintrées sur le dehors. Dans ces compartiments sont logés des syndicats et des agences. Ep..., l'un des grands juifs, a là son bureau. L'on ne saurait s'en étonner. Car c'est lui qui pontifie en cet endroit, comme le fait à la Bourse des finances cet autre prince des juifs dont nous avons parlé. Ep... dirige de là l'action économique et commerciale de la haute juiverie cosmopolite. Il a sous la main tous les organes et instruments qui peuvent l'aider dans son œuvre et servir sa domination :

Le bureau des courtiers et le télégraphe qui le met en communication avec les grands ports d'importation et tous les marchés du monde;

La Chambre syndicale du commerce des grains, des farines et des huiles;

L'association syndicale pour le commerce des blés, seigles et avoines;

L'association pour le commerce des farines (12 marques);

L'association pour les sucres;

Le syndicat général ;

Le syndicat pour les alcools ;

Le syndicat pour les huiles.

La Compagnie transatlantique et la Banque commerciale et industrielle ont là aussi leurs bureaux.

Comment le petit commerce et l'agriculture pourraient-ils lutter contre une puissance aussi formidable, et contrebalancer l'action et l'influence qu'elle exerce sur le monde politique. Les députés chargés de les défendre ont vite oublié les belles promesses de la période électorale, une fois qu'ils sont arrivés à la portée des tentacules partant de la Bourse du commerce et de la Bourse des finances.

Après déjeuner, ma sieste se prolonge. Je finirais volontiers ma journée assis dans quelque square ou sur quelque promenade à regarder passer les flâneurs. Mais en songeant à ce qui me reste à faire, et combien ma revue des forces catholiques surtout, est encore incomplète, je triomphe de ces dispositions paresseuses.

Dans la presse il y a surtout deux organes qu'il ne m'est pas permis de négliger, la *Croix* et l'*Univers*. La *Croix*, qui sait émietter la vérité aux petits, qui, en vulgarisant le surnaturel, sait ébranler et entraîner les masses, et l'*Univers*, le grand journal, qui éclaire et échauffe les sommets des rayons de la vérité intégrale.

Je me décide d'abord pour la *Croix* (réservant l'*Univers* pour le lendemain).

En ce jour de dimanche, la *Croix* m'appelant aux Champs-Élysées, je pourrais voir la physionomie du public qui se précipite, ce jour-là, à l'exposition des beaux-arts.

Le torrent se dirigeant dans ce sens par la rue de Rivoli est énorme. Au jardin des Tuileries, les ouvriers sont au travail pour préparer l'exposition d'horticulture : *væ urbi peccatrici !*

Au dela des redoutables courants qui se croisent sur la place de la Concorde, il s'agit d'atteindre la rue François Ier. Je dépasse le but et m'égare du côté du rond-point des Champs-Élysées.

Cela me donne l'occasion de faire connaissance avec l'avenue Montaigne et d'en admirer les aristocratiques hôtels. C'est là vraiment aujourd'hui le quartier du *High Life*, où à côté de rares survivants de l'ancienne aristocratie s'étalent nos *viri consulares*, les retraités ou les remisés de la politique, ceux qui se reposent de la part qu'ils ont prise à l'exécution du *grand œuvre* et jouissent des rentes qu'ils se sont faites au service du juif et du franc-maçon.

En me rapprochant du Palais de l'Industrie, je trouve enfin la rue François Ier. Dans cette rue, sur ma gauche, une maison me frappe qui interrompt par l'humilité de sa taille et sa simplicité la ligne des grands hôtels. Un minuscule bosquet d'arbres verts la précède. Une petite croix en relief est sculptée dans la pierre au-dessus de la porte d'entrée. Je lis : n° 8. C'est là. Par la porte ouverte dans le milieu du bâtiment, plusieurs personnes s'enfoncent et disparaissent. C'est un couloir. J'entre dans le passage, qui me conduit à une chapelle spacieuse située entre la maison du bord de la rue et une autre plus élevée. Cette chapelle est une sorte de grand carré ayant pour toiture une plate-forme à jour ou en partie vitrée. Je jouis là d'un instant de calme et de repos aux pieds du Saint-Sacrement. Un Père, assisté de deux enfants de chœur, y vient donner la bénédiction avec le saint ciboire. Il m'est doux de m'attarder dans cet asile de la paix et de la prière.

L'ornementation de la chapelle est riche et bien entendue (genre greco-byzantin, si je ne me trompe).

Le principal autel se dresse au fond (côté nord), surmonté de trois belles statues coloriées, celle du Sacré-Cœur au centre. De remarquables bas-reliefs en terre d'émail ornent le devant de la partie supérieure qu'interrompt le tabernacle. Ce sont les scènes du nouveau testament.

Des vitraux représentant, l'un, une touchante *Mater Dolorosa*, l'autre, une glorieuse *Assomption*, des peintures murales aux tons vifs et brillants, la galerie des confessionnaux, unique bas-côté où l'on accède par des baies cintrées, de nombreuses

statues, saint Pierre, saint Antoine, sainte Anne, Notre-Dame de Lourdes, et en particulier un autel de la sainte Vierge où brûlent des cierges et qu'ornent des fleurs, tout annonce là une piété vivante et chaude, un foyer ardent de vie religieuse. Les bons PP. de l'Assomption y trouvent l'aliment de ce feu qu'ils savent communiquer au dehors. Leur œuvre fondée par le P. d'Alzon, que Pie IX aimait tant, répond aux besoins du temps présent. Ils ont su restituer et vulgariser la notion du surnaturel par un apostolat vraiment opportun.

Après la chapelle, je me permets de visiter au premier étage les bureaux que j'ai le regret (j'aurais dû m'y attendre un dimanche) de trouver déserts. Je quitte, non sans peine, cette douce solitude pour rentrer dans le torrent parisien et retomber dans Babylone.

C'est bien comme le bruit roulant des cataractes ou la voix des grandes eaux que l'on entend en se rapprochant de l'avenue des Champs-Elysées.

L'heure est trop avancée pour que je me laisse entraîner par le flot qui s'engouffre au palais de l'Industrie (à l'exposition des beaux-arts). Je passe, et une pensée douloureuse m'accompagne : quelles impressions reçoivent et emportent les foules qui entrent là?...

La masse torrentueuse qui s'écoule, encore grossie par les équipages revenant d'Auteuil, m'entraîne avec elle. Vis-à-vis de la Madeleine, elle se partage en plusieurs courants. Je suis celui de la rue Saint-Honoré, le plus faible. La grande foule prend ou par la rue de Rivoli, ou par les boulevards.

Arrivé à la hauteur de la rue Richelieu, je m'approche du Théâtre-Français pour lire l'affiche annonçant la représentation du soir. De brillants équipages sont là, arrêtés le long des arcades. Ils attendent, les cochers gourmés et majestueux sur leurs sièges et les grooms élégants à terre, debout auprès des portières. C'est qu'une représentation vient de finir. Il y avait matinée dramatique. J'assiste à la sortie parmi les badauds, et vois défiler les nobles douairières et les dames élégantes qui

viennent installer leur gracieuse personne et leur brillante toilette dans les belles calèches découvertes. C'est une rapide vision qui m'est donnée de ce monde du luxe et de la richesse dont Octave Feuillet fut le peintre en son temps, et dont P. Bourget s'est efforcé de saisir la physionomie actuelle. Que n'ai-je quelqu'un pour me mettre les noms sur les visages!

Ces dames viennent de voir et d'entendre jouer du Molière dans la maison de Molière; plaisir délicat et raffiné. Ainsi le monde du plaisir et de l'élégance va toujours son train, sans s'inquiéter du travail de mine qui se poursuit sous ses pas!...

A mon restaurant, plus de Parisiens autour de moi que de coutume. Pour être plus libres le dimanche beaucoup de familles dînent au restaurant...

Le dimanche, à Notre-Dame-des-Victoires, l'office du soir est particulièrement touchant. On y chante les vêpres de la Sainte Vierge. Avant la récitation du chapelet, un des Pères monte en chaire et fait connaître les intentions recommandées pour la semaine. Cette longue liste des appels adressés de tous côtés à l'intervention de Marie a quelque chose de vraiment émouvant. Les intérêts les plus graves comme les plus modestes sont confiés à la protection de la Mère de Dieu. Ce soir-là, les circonstances rendaient ces recommandations plus émouvantes encore.

On était sous le coup des nouvelles mesures dirigées contre les congrégations religieuses, et dans le feu des polémiques provoquées par la nouvelle loi leur imposant un droit d'abonnement. La franc-maçonnerie, après le recul ou du moins le moment d'arrêt qu'avait subi l'exécution de ses plans sous la présidence de Casimir-Perier, était rentrée en campagne, bien décidée à aller cette fois jusqu'au bout.

D'un autre côté, la manifestation de Clermont à l'occasion du centenaire de la première croisade et du Concile d'Urbain II venait de montrer l'Eglise prête à accepter et à soutenir vaillamment le combat. Avant de publier les recommandations,

le Père croit devoir dire quelques mots de la gravité de la situation.

L'ennemi veut porter à l'Eglise les derniers coups. Mais l'homme s'agite et Dieu le mène. Des signes favorables apparaissent, les récentes fêtes d'Orléans en l'honneur de Jeanne d'Arc, et surtout les fêtes commémoratrices des Croisades, où le P. Monsabré vient d'exhorter si éloquemment l'Episcopat à nous conduire à la bataille au cri de : « Dieu le veut! »... « Puissent les courages, s'écrie le Père, s'élever à la hauteur du péril! » Et l'on prie avec un redoublement de zèle. L'on prie pour l'Eglise, pour le Pape, pour la France, pour les congrégations religieuses, pour le retour à l'Unité des Eglises grecques et russes, pour le rétablissement de la paix et de l'unité dans l'Eglise, etc., etc., et au recueillement régnant dans l'assemblée, à l'élan des cœurs formulant d'un accent unanime les invocations consacrées, on sent que l'esprit de Dieu plane sur les âmes, qu'il souffle de nouveau et prépare de grandes choses. On pressent une fin prochaine et heureuse à nos présentes épreuves.

...Dabit Deus his quoque finem.

Lundi, 20 mai. — C'est mon dernier jour dans Paris. Le temps est brumeux et froid. Les giboulées de mars semblent revenir. Je grelotte sous mon costume d'été prématurément arboré.

J'entends aller quand même prendre congé de celui que j'ai appelé notre vrai roi, comme je suis allé le saluer au lendemain de mon arrivée. A neuf heures du matin, je suis rendu au sommet de Montmartre. C'était l'heure aussi de ma première visite. Cette fois-ci la basilique est à peu près déserte. Ni pèlerinage ni office solennel. Mes dévotions accomplies, je peux parcourir et admirer à loisir le monument. On respire à l'aise sous ces voûtes élevées et arrondies! Les belles proportions! Les majestueux piliers! « Seigneur, il fait bon ici! »

On se sent là plus près du cœur de Dieu, presque au Ciel.

Sous les voûtes ogivales et les arceaux gothiques, en parcourant les longues nefs mystérieuses, on ressent une sorte de mélancolie, le sentiment triste de l'insuffisance des choses de la terre et l'aspiration vers les éternelles. Mais sous les voûtes et sous la coupole de Montmartre, on se croit déjà en possession du souverain bien et de la gloire...

Heureuse a été l'idée de lancer à cette hauteur au-dessus des gradins et des pentes du mont, et au-dessus du monument lui-même, ces coupoles successives. C'est un appel adressé à l'âme de chacun et de la France entière : *ut disponat ascensiones in corde suo...*

... L'église du Sacré-Cœur que j'ai sous les yeux me fait penser au grand opéra que je visitais l'avant-veille. On peut signaler entre les deux édifices des ressemblances et l'emploi de procédés analogues. Et cependant ces monuments diffèrent et font contraste. Ici l'on voit ce que le réalisme et le naturalisme font de l'art, et là à quelle hauteur le surnaturalisme l'élève.

Du haut des degrés du porche, en avant du triple portique qui le compose, je contemple encore une fois Paris. Comme la première fois la grande cité dort sous la brume et comme à l'ombre de la mort. Finira-t-elle par se réveiller à l'appel de Celui qui lui tend les bras du haut de ce porche et de cette plate-forme?...

Je l'espère, malgré les tristesses du moment présent et les menaces de l'avenir. Je l'espère en songeant à la manifestation d'amour dont témoigne le monument que j'ai sous les yeux, et de la part de Dieu et de la part aussi d'une grande partie de la France.

Mon espoir est puissamment affermi lorsque, passant au secrétariat, je suis mis au courant de la situation de l'œuvre et de toutes les œuvres qui sont nées et se développent autour de ce sommet béni, de cette œuvre d'adoration sans fin à laquelle sont dès maintenant affiliées la plupart des paroisses en France et de cette admirable œuvre des pauvres qui a appelé autour du vrai roi une cour d'un nouveau genre, la cour qu'il préfère ;

car il veut être avant tout le roi des pauvres et des ouvriers.

Nous avons là plus que Moise priant sur la montagne. Nous pouvons donc combattre dans la plaine avec confiance.

Redescendu dans la grande ville, en outre des soins que réclame mon estomac, j'ai à songer aux préparatifs de mon départ pour le lendemain. Les petits souvenirs que je rapporte de Montmartre et ceux de Notre-Dame-des-Victoires que je me suis déjà procurés sont à emballer. Il me faut faire aussi quelque correspondance.

Tout ce travail n'est pas encore terminé, lorsque je l'interromps pour retourner au quartier Latin; c'est une ritournelle qui devient monotone que cette assistance journalière aux cours de la Sorbonne. Mais patience, lecteur! Je m'y rends pour la dernière fois. Et bien m'en prend d'y aller, car la leçon que j'y entends est encore plus révélatrice et suggestive que les précédentes, et complète à souhait mon enquête sur l'enseignement donné dans le premier de nos établissements d'instruction publique.

C'est une leçon d'histoire. Il s'agit du quatrième siècle de notre ère, de l'époque de Constantin, de l'époque du Concile de Nicée et des luttes d'Athanase et d'Arius.

M. Bouché-Leclercq, qui est chargé de ce cours, montre tout de suite quel esprit inspire et dirige son enseignement. Il n'y va pas par quatre chemins. Ce n'est plus l'homme des sous-entendus, des demi-mots à la Renan, des insinuations et des réticences. Dès le debut de sa leçon il s'annonce, non sans quelque cynisme, devant des contribuables chrétiens qui le paient, comme l'ennemi des religions en général et de l'Eglise catholique en particulier.

La politique de Constantin travaillant à la destruction du paganisme lui est naturellement odieuse. Il la condamne au nom de la liberté de conscience. Il nie implicitement les droits supérieurs de la religion catholique, c'est-à-dire les droits de la vérité, comme s'il n'y avait pas de marques auxquelles se reconnaît la vérité religieuse.

« Il est de l'essence de toutes les religions, dit-il, de se croire la bonne et de combattre par tous les moyens les religions contraires. » La guerre faite aux images lui semble étrange de la part d'un culte qui devait leur accorder tant de place.

Le concile de Nicée lui est une occasion de rééditer, comme j'avais déjà entendu Albert Reville le faire au Collège de France, la doctrine de Renan et de l'école critique et rationaliste allemande sur la formation successive des dogmes. Arius ne faisait que protester contre de nouveaux dogmes imposés avec le concours de l'empereur. L'action du Saint-Esprit au concile de Nicée, c'est l'intervention de Constantin. Le professeur entreprend la réhabilitation d'Arius calomnié, dit-il, par les écrivains ecclésiastiques. Les accusations d'immoralité dirigées contre lui et ses fauteurs ont toujours été l'arme des théologiens contre les opposants aux dogmes de l'orthodoxie.

Constantin a commis de grandes fautes politiques, le professeur les met toutes sur le compte de son zèle pour la religion chrétienne. Ce prince composa avec les Barbares, pour les convertir. Il écrivit aussi au souverain de la Perse à cet effet. M. Bouché-Leclercq se rit fort agréablement de cette dernière démarche, disant, devant des chrétiens, que cette lettre était au moins inopportune. Car en ce moment les Mages avaient mieux que ce qu'on leur offrait : ils avaient achevé le Zend-Avesta, *doctrine supérieure à celle de l'Evangile!!* C'est que Manès, imbu de la doctrine des Mages, saint très révéré chez les fils de la Veuve, est peut-être l'un des Pères de l'Eglise à laquelle M. Bouché-Leclercq appartient.

Pour paraître impartial et donner plus de poids à sa réhabilitation d'Arius (nous nous rappelons celle de Paul de Samosate faite au Collège de France), le jeune professeur, tout en blâmant les exagérations de zèle d'Athanase, reconnaît qu'il ne méritait pas la plupart des accusations de ses ennemis. Les persécutions dont il fut à son tour victime sont pour M. Bouché-Leclercq une occasion d'achever d'exécuter la politique de Constantin, dont tous les embarras et toutes les fautes vinrent,

dit-il, de la part qu'il prit aux luttes religieuses et théologiques. D'où cette conclusion que l'Etat ne doit s'occuper des religions que pour les tenir également sous sa loi proclamée supérieure, conclusion dont le véritable sens est celui-ci : « Le catholicisme doit rentrer aux catacombes ! »

N'est-ce pas la conclusion que formulait déjà à Rome en 1888, à l'inauguration du monument érigé en l'honneur de Giordano Bruno, un oracle italien de la franc-maçonnerie, le professeur Bosio, quand il disait : « La fête de ce jour inaugure une ère nouvelle. Elle efface la date de l'Edit de Milan (313) qui proclama la religion chrétienne religion de l'Etat. »

Par cet enseignement officiel, on est suffisamment fixé sur l'objectif de la secte qui nous gouverne.

La leçon que j'entends immédiatement après au Collège de France est loin d'avoir la même importance suggestive et révélatrice. Elle n'est pas positivement ni explicitement anti-chrétienne. Mais il s'en dégage une forte odeur de Darwinisme et de matérialisme (il s'agit d'Anthropologie). Pauvres savants ! quelle peine ils se donnent, les uns pour effacer en eux et faire oublier leur dignité d'hommes et de chrétiens, les autres pour renverser et anéantir cette société chrétienne qui, participant à la vie divine, seule marche dans la voie du véritable progrès.

Les chaires de pestilence et les docteurs de l'erreur m'ayant retenu trop longtemps, je veux finir ma revue par une des principales forteresses de la vérité. Je veux terminer ma revue des forces catholiques par une visite à l'*Univers*. Il m'est doux d'aller saluer le plus digne et le plus illustre des vétérans de la bonne cause. Et du reste, des motifs de reconnaissance personnelle m'y obligent. Le boulevard Saint-Germain et la rue des Saints-Pères me mènent au but.

Ce n'est pas sans quelque émotion qu'un catholique entre pour la première fois dans la maison où vécut Louis Veuillot, où préside encore la grande ombre de cet héroïque soldat de la presse, où l'on sait que réside toujours le plus fidèle et le plus puissant écho (laïque) des enseignements de Rome et de la

vérité intégrale. Cette demeure, entre une cour et un bosquet (l'*Univers* était encore rue des Saints-Pères), présente un aspect recueilli. C'est au premier étage que sont installés les bureaux et le cabinet du directeur. Introduit dans une pièce de réception dont les fenêtres donnent sur le bosquet, mon attente est courte. M. E. Veuillot paraît, qui m'accueille avec la plus grande bonté. M'ayant fait asseoir, il me parle avec confiance, comme à quelqu'un de la maison, des choses du journal. On est au lendemain d'une polémique qui lui a été pénible, de cette campagne de l'*Autorité* et de la *Libre Parole* qui se sont appliquées à le montrer comme étant sorti de la voie frayée et suivie par son frère, et ont voulu opposer l'*Univers* d'aujourd'hui à celui d'autrefois.

Je dis à M. E. Veuillot la part que j'ai prise à cette épreuve, et aussi aux joies que la Providence a semblé lui ménager peu de temps après comme compensation, faisant allusion à la réception si flatteuse dont venait de l'honorer Léon XIII.

Au sujet de cette audience, M. E. Veuillot veut bien me donner les détails les plus intéressants. Il me parle du Pape avec un véritable enthousiasme; ce qu'il me dit de la jeunesse de ce vieillard de 87 ans, de sa présence d'esprit, de l'activité de son intelligence, de la fidélité et de l'heureux fonctionnement de sa mémoire qui le sert avec tant d'à-propos, de son tact si bienveillant, est vraiment merveilleux. Il y a là presque du miracle.

Nous causons ensuite sur la gravité des circonstances, sur la lutte engagée. Où allons-nous? La crise menace de devenir violente. Mais l'Eglise en a vu d'autres, et les grandes crises lui ont toujours préparé de grands triomphes. Je prends congé sur ces paroles encourageantes, heureux d'avoir pu dire au directeur de l'*Univers* toute ma reconnaissance, et vu quels longs et précieux services promettent encore à la bonne cause un esprit si jeune et si alerte et des facultés si bien conservées.

C'est sur cette bonne impression que je rentre à l'hôtel et achève mes préparatifs de départ. Ma journée se termine à

Notre-Dame-des-Victoires. J'adresse mes adieux à celle qu'on y honore, la remerciant des doux instants, des consolations et des espérances que j'ai rencontrées chaque soir dans son temple après les spectacles souvent désolants et désespérants de la journée.

Le lendemain, c'est le jour du retour... (21 mai), le soleil s'est levé plus joyeux. Dès huit heures du matin, une voiture de place stationne devant l'hôtel Saint-M.... Mes préparatifs sont vite terminés et mon compte réglé. Ma personne et mes bagages une fois installés dans le véhicule, nous roulons prestement vers la gare. Je ne suis pas très fâché de sortir de ce grand torrent parisien qu'on a pu comparer à un fleuve débordé qui charrierait les débris d'un monde. (1)

Ce n'est bientôt plus pour moi qu'une lointaine rumeur.

Mon billet pris à la gare, je ne fais que traverser les salles d'attente. On nous entasse dans nos compartiments. Mais les rangs vont s'éclaircir chemin faisant et nous allons revoir sous le ciel bleu la campagne ensoleillée.

A 8 heures 45, le train s'ébranle. La noire enceinte de la gare des Batignolles est vite franchie ; disparues, les grandes maisons qui ont l'air de lazarets ; disparues, les noires usines et leurs hautes cheminées, qui nous enfument. Au delà des fortifications voici la Seine et ses îles et ses bords. Réjouissant est le bruit que fait notre convoi sur tous ces ponts, et réjouissants surtout ces verts coteaux qui se déroulent sinueux et riants vers Suresnes, vers Asnières et le mont Valérien, avec leurs blanches villas aux toits rouges... La forêt de Saint-Germain nous rit bientôt avec ses jeunes pousses de mai.

De temps en temps, comme un grand et noir fantôme d'enfer, ou comme l'ogre chaussé de ses bottes de sept lieues et courant après nous pour nous ressaisir, la haute tour Eiffel reparaît à notre gauche. Ce nous est une douce satisfaction de penser que

(1) Louis Veuillot : *Odeurs de Paris.*

sa grandeur l'attache au rivage de la Seine et que nous sommes emportés hors de son atteinte, c'est-à-dire hors de son horizon, par un train express.

Et pourtant, l'image de la grande cité, assise sur ses collines, au bord des eaux, me poursuit encore.

Je me rappelle les malédictions et les menaces des prophètes contre les grandes cités, celles que Jérémie faisait entendre à Jérusalem. Paris, j'ai pu le voir, est tombé et s'opiniâtre dans les mêmes prévarications que la cité sainte et provoque les mêmes châtiments.

Negaverunt dominum et dixerunt : non est ipse...
... Stultus factus est omnis homo à scientia...
(Jérémie, ch. v, 14 et 22.)

Ce sont les mêmes blasphèmes, les mêmes révoltes contre Dieu et ses lois, la même luxure, la même âpreté au lucre, les mêmes pièges tendus pour dépouiller les simples et les faibles et bâtir ainsi des palais et entasser des millions et des milliards.

Ideo magnificati sunt et dilatati; incrassati sunt et impinguati. (Jérémie, ch. v, 27.)

Aujourd'hui comme alors et plus qu'alors la prostitution des âmes marche de pair avec celle des corps. Mais le grand péché de Paris, c'est la part qu'il prend à la guerre faite au Christ, au Dieu d'amour qui a tant aimé les hommes. C'est d'être devenu le principal instrument des haines juives et maçonniques, et cela bien moins par passion et hostilité vraies que par vénalité... Et je me dis : oui, de nouveaux châtiments attendent cette grande cité coupable et de plus grands que ceux qui l'ont déjà frappée. Malheur à elle et malheur à nous !

Puis je songe qu'à côté de tant de mal, beaucoup de bien s'opère aussi. Je revois tous ces sanctuaires si fréquentés, tous ces foyers d'action et de vie catholique, tant d'œuvres de lutte et d'apostolat par la presse, par la charité, par l'enseignement,

des écoles libres donnant l'instruction à près de quatre-vingt mille enfants, un institut déjà florissant pour l'enseignement supérieur, et les cercles, et tant d'autres institutions, et par-dessus tous ces deux admirables Palladiums : Notre-Dame des Victoires et le Sacré-Cœur de Montmartre. Et je conclus : Non, Paris et la France chrétienne ne peuvent périr, ne peuvent être définitivement vaincus. Dures sans doute seront les épreuves que nous traverserons, mais c'est un épisode, une phase nécessaire dans le développement du grand drame contemporain et qui doit aboutir à une rénovation chrétienne de la Société. Non, la maladie n'est pas à la mort. Elle doit, comme celle de Lazare, servir à manifester la gloire de Dieu.

J'étais dans ces réflexions quand un voisin obligeant veut bien m'offrir son journal qu'il vient d'achever de parcourir. Je prends en remerciant ; c'est le *Journal officiel*. Ce que j'y lis vient à souhait me confirmer dans mes espérances et me semble un heureux présage. Ce sont les débats (*in extenso*) de la Chambre des députés, le compte rendu de la séance de la veille (20 mai). L'abbé Lemire a été le héros du jour. Répondant à une interpellation sur les menées cléricales dans l'armée, il a trouvé de nobles accents et a tenu une attitude fière et vaillante, déjà presque victorieuse. Et dire que j'aurais pu assister à cette séance !

... Cette pensée me gâte la joie que me fait éprouver ma lecture.

Enfin le grand air, la verdure printanière, les lointaines perspectives sur les champs font diversion à toutes ces réflexions. Quelles préoccupations pourraient tenir contre l'attrait et l'influence réjouissante du paysage au milieu duquel se dresse Mantes, et que présente la vallée de la Seine s'infléchissant vers Rouen encadrée de lointains coteaux tantôt crayeux, tantôt verdoyants ?

Bientôt la végétation devient plus riche, plus drue, d'un vert plus sombre, et le sol moins sablonneux. C'est la terre normande.

Voici Evreux là-bas avec son élégante cathédrale gothique aux riches dentelures de pierre. Voici Bernay et ses usines, et ses fabriques de toile. Voici Lisieux et les hautes cheminées de ses manufactures, et les prés verts et les pommiers fleuris des riches vallées s'ouvrant vers la mer, la mer, que mon imagination seule entrevoit en arrière des luxuriantes collines, sous l'horizon. Voici, avec ses blés en herbe, la vaste plaine annonçant l'approche de ma vieille capitale bas-normande. Je me contente de passer en vue de cette Cybèle couronnée de tours. Mon foyer m'attend par delà. J'ai hâte de revoir la fumée de mon ermitage.

A Bretteville-Norrey, mon véhicule n'apparaît pas à la sortie. Cela est convenu du reste. Je laisse en dépôt mon bagage qu'on viendra chercher plus tard et je m'achemine pédestrement vers le logis. La course n'est pas longue par les petits chemins... Combien, à côté de la Babel parisienne d'où j'arrive, mon village me paraît calme et silencieux ! Ma joie de le revoir est mêlée de tristesse. Comme dans les villages aperçus sur ma route je constate des ruines, toujours de nouvelles ruines, de nouvelles maisons qui se sont vidées, qui se sont écroulées... Nos ouvriers et nos laboureurs s'en vont. Ils s'en vont aussi à la ville peupler les usines. Ils désertent l'atelier du plein air et la chaumière où ils pourraient vivre, comme leurs pères, d'une vie saine et libre, ayant un foyer et une famille, pour retourner à la servitude et à la promiscuité de l'*ergastulum*.

Oui, je vois partout le désert s'étendre derrière le décor trompeur des grandes cités. Pauvre France, que deviendra-t-elle si la main de Dieu n'arrête bientôt le cours des choses ? J'espère que la crise qui se prépare et dont je suis allé étudier les signes avant-coureurs donnera le heurt nécessaire, et que la violence de la secousse fera refluer la vie dans les membres et jusqu'aux extrémités du pays, en même temps qu'elle préparera l'entier relèvement et le triomphe de la France chrétienne. Ces réflexions m'accompagnent jusqu'à ce que m'apparaisse la toiture de ma demeure. Enfin voici la porte blanche sous le lierre.

Mon logis est encore debout et j'y retrouve, Dieu merci, mon petit monde... Que deviendra ce modeste abri dans la tempête qui s'annonce ?... A la garde de Dieu !... Pour le moment je constate que mes lilas sont défleuris et que mes roses vont éclore.

ATHALIE

Combien de temps, Seigneur, combien de temps encore
Verrons-nous contre toi les méchants s'élever?...
(*Athalie*, acte II, scène XI.)

Tout récemment (1), visitant encore une fois Paris en Anacharsis campagnard, il m'a été donné d'assister à une représentation d'*Athalie* au Théâtre-Français. Ç'a été la réalisation un peu tardive d'un rêve longtemps caressé. Je ne m'attendais guère à cette bonne fortune dans les circonstances présentes.

Je regagnais mon hôtel (quartier de Saint-Germain-l'Auxerrois) après avoir parcouru de nouveau la partie babylonienne de la grande cité, tout ce quartier qui a pour monuments caractéristiques la Bourse, le grand Opéra, la Madeleine, et pour principales voies les grands boulevards, la Chaussée-d'Antin, le boulevard Malesherbes, la rue Royale et la rue de Rivoli; ce quartier qui mérite surtout le nom de *Cosmopolis*, — car là s'élèvent les somptueux hôtels où descendent les nababs étrangers, les magasins ou caravansérails où s'entassent les produits des deux mondes; et c'est là surtout que résident ces princes de la finance, ces hauts barons de la juiverie cosmopolite qui font la loi aux gouvernements. Je songeais à la puissance que

(1) Février 1898.

ces conquérants d'un nouveau genre ont acquise chez nous à la suite de l'invasion allemande, à cette sorte de captivité de Babylone qui pèse sur la France catholique depuis vingt-cinq ans, et à l'effort qu'il faudra faire, aux crises qu'il faudra sans doute traverser pour secouer le joug de ces hommes qui ont l'argent, qui s'appuient sur la triple alliance au dehors et savent au dedans faire appel à toutes les mauvaises passions.

Pensant à ces choses, à la révélation qui en était rendue plus saisissante par ce qui se passait à cette heure dans le procès Zola, songeant à ce que peuvent ces hommes, grâce à leurs complicités avec tous nos pires ennemis, pour achever d'écraser la France, s'ils sentent qu'elle leur échappe, je vins à passer sous les arcades du théâtre de la rue Richelieu. Une affiche de couleur jaune attira mes regards, sur laquelle je lus : « Jeudi 10 février — *Matinée dramatique* — *Athalie*, etc. »

Aussitôt je suis au bureau de location, et bien que les places restant disponibles soient peu nombreuses et haut juchées, je me munis d'un billet.

Il va sans dire qu'au jour et à l'heure indiqués je n'oubliai pas de me rendre à la maison de Molière. J'étais en place avant le commencement de la représentation. Salle comble et brillante ! L'agréable bluette ou farce que l'on donne comme lever de rideau (*le Barbier de Pézenas*) est vite enlevée. Enfin le moment solennel est arrivé. Les trois coups de marteau ont de nouveau retenti et le grand rideau aux éclatantes peintures mythologiques monte majestueusement.

La beauté architecturale du décor me frappe tout d'abord. C'est le vestibule du temple, ou de la maison du grand-prêtre dans le temple de Jérusalem. De hautes colonnes d'un style oriental en supportent les arcades. Il est ouvert sur la ville. L'ombre règne encore sous les portiques. Mais au dehors le ciel commence à s'éclairer. Le grand-prêtre à genoux est tourné vers le dehors, vers la lumière. Il prie, les bras étendus. Abner paraît et le dialogue commence.

Je n'ai pas à raconter une pièce que tout le monde connaît.

Le peuple de Dieu avec sa religion, figure et préparation de la religion du Christ et de l'Eglise, se voit menacé d'asservissement et de destruction. Baal, c'est-à-dire le paganisme syrien ou babylonien, prévaut avec Athalie qui croit avoir anéanti la race de David parce qu'elle a fait massacrer tous les petits-fils d'Ochosias qui sont aussi les siens, son fils Joram étant déjà mort. Avec Mathan, digne prêtre de Baal, elle médite et prépare la destruction du temple de Jehovah. Rien ne semble pouvoir faire obstacle à ses desseins.

Mais un des enfants de Joram a survécu. Il a été retiré du massacre tout sanglant, à demi mort. Le grand-prêtre a pu le faire élever secrètement dans le temple. Par les soins de sa femme Josabeth, il y a grandi, *de tous les dons orné dès sa naissance*. Or, voici que ses jours sont de nouveau menacés. Un songe a alarmé Athalie à son sujet. Ayant aperçu dans le temple cet enfant que son rêve a montré la frappant d'un poignard, elle veut qu'on le lui remette. Elle demande d'abord avec quelque douceur et semble éprouver de la pitié et même de la tendresse pour le jeune Eliacin. Mais bientôt, excitée par Mathan, elle exige et menace. Mathan et Abner sont envoyés tour à tour auprès du grand-prêtre comme interprètes de ses volontés. On sait l'accueil fait par Joad au prêtre de Baal. A Abner, le grand-prêtre répond qu'il livrera Joas avec les trésors qu'il est supposé détenir, mais à la reine elle-même. Athalie donne dans dans le piège et vient dans le temple. Introduite seule (Abner est là, mais on sait qu'il est resté dans le cœur fidèle à ses rois), elle est entourée tout à coup par les prêtres en armes. Un rideau s'écarte laissant voir Joas couronné. Joad proclame fils de David et seul roi cet enfant connu jusqu'alors sous le nom d'Eliacin, et après avoir déclaré qu'il n'a pas d'autres trésors, il ordonne qu'on emmène Athalie et qu'on la mette à mort hors du temple.

Le reste des prêtres et des lévites avec Abner entourent et acclament Joas. Ils sortent au bruit des trompettes et en faisant retentir des acclamations. Le peuple se joint à eux pendant

que, frappés d'épouvante, les Tyriens prennent la fuite. Le temple est sauvé et le peuple saint peut attendre avec confiance l'accomplissement des promesses faites à David et à sa race.

Ces quelques coups de crayon suffisent à rappeler l'action et sont même superflus pour la plupart des lecteurs Je ne les donne que pour arriver à mettre en plus vive lumière (et c'est là le véritable objet de ce travail) la portée actuelle, l'*actualité* du chef-d'œuvre de Racine dont le public si nombreux assistant à la représentation me paraissait frappé comme moi.

La grande lutte qui se poursuit n'est-elle pas la continuation ou la reproduction, en quelque sorte, de celle que notre poète tragique nous montre entre le culte de Baal et celui de Jehovah? L'œuvre de la Révolution ou de la secte judaïco-maçonnique qui semble triompher, n'est-ce pas la restauration du culte de Baal? N'est-ce pas un nouveau paganisme que prépare et instaure la doctrine humanitaire, devant aboutir au culte du Dieu-Etat? Et la France catholique et l'Église du Christ ne sont-elles pas la continuation de l'ancien peuple de Dieu et comme l'épanouissement de l'ancienne Jérusalem?

L'Athalie-Révolution, comme l'Athalie de l'histoire sainte, s'en prend surtout à Dieu, au vrai Dieu, au Dieu vivant et à ces deux colonnes de notre société qui portent sur lui, qui sont comme la manifestation et le prolongement de son autorité au milieu de nous, le clergé et l'armée, Joad et Abner.

Nous relevons les principaux traits qui nous ont frappés dans la tragédie de Racine comme caractérisant à merveille ce qui se passe aujourd'hui.

C'est d'abord l'affaiblissement de la foi, le progrès de l'athéisme pratique ou du laïcisme, la disparition des habitudes religieuses, surtout dans les masses, parmi nos populations.

D'adorateurs zélés à peine un petit nombre
Ose des premiers temps nous retracer quelque ombre.

Le reste pour son Dieu montre un oubli fatal,
Ou même s'empressant aux autels de Baal
Se fait initier à ses honteux mystères
Et blasphème le nom qu'ont invoqué leurs pères !

Que de renégats dont on peut dire comme de Mathan :

Ce temple l'importune et son impiété
Voudrait anéantir le Dieu qu'il a quitté !

Que de catholiques dévoués en paroles mais incapables de sacrifices effectifs à qui conviennent ces vers :

Mais ce secret courroux,
Cette oisive vertu, vous en contentez-vous ?

On veut concilier l'inconciliable ; on accepte les plus étranges compromis :

Rompez, rompez tout pacte avec l'impiété.
Du milieu de mon peuple exterminez les crimes
Et vous viendrez alors m'immoler vos victimes...

Beaucoup se scandalisent de l'inaction apparente de la Providence. Dieu semble avoir abandonné les siens. Ils disent comme Abner :

On ne voit plus pour nous ses redoutables mains
De miracles sans nombre effrayer les humains...

On peut leur répondre comme Joad :

... Et quel temps fut jamais si fertile en miracles ?
... Faut-il vous rappeler le cours
Des prodiges sans nombre accomplis de nos jours ?

Combien avons-nous vu de rois, de ministres, de gouvernants avoir le sort d'Achab et de Jézabel après les avoir imités dans leurs crimes ? Contentons-nous de citer des noms : les conventionnels, Napoléon Ier, Louis-Philippe, Napoléon III et Gambetta, et Paul Bert et Ferry, et les Panamistes et... (mais

attendons encore pour ajouter les Dreyfusistes...) Notre siècle est l'époque aussi qui, après les pontificats de Pie VI et de Pie VII, a vu ceux de Grégoire XVI et de Pie IX et contemple le lumineux rayonnement des enseignements de Léon XIII; le siècle du concile du Vatican et des grandes encycliques, le siècle des merveilles de la Salette et de Lourdes, de Paray et de Montmartre !

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne point voir,
Peuple ingrat?...
Reconnaissez... à ces traits éclatants
Un Dieu tel aujourd'hui qu'il fut dans tous les temps.
Il sait quand il lui plaît faire éclater sa gloire
Et son peuple est toujours présent à sa mémoire.

Pendant que l'action se déroule et que les forts, c'est-à-dire les prêtres et les lévites, sous la direction de Joad, s'arment pour la défense du temple et de Joas, les faibles, les femmes et les enfants ont recours à la prière. Ils louent et implorent le Tout-Puissant. C'est dans les chœurs de la pièce, écho des psaumes et des chants des prophètes, que retentissent leurs louanges, leurs plaintes, leurs prières.

Tout l'univers est plein de sa magnificence.
Qu'on l'adore ce Dieu, qu'on l'invoque à jamais!...

Ils célèbrent le Créateur, les dons que nous prodigue sa Providence dans l'ordre de la nature et les bienfaits plus grands encore que nous lui devons dans l'ordre de la grâce :

Il donne aux fleurs leur aimable parure.
Il fait naître et mûrir les fruits...

O mont du Sinaï, conserve la mémoire
De ce jour à jamais auguste et renommé...

O divine, ô charmante loi,
O justice, ô bonté suprême!

Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi!...

Aujourd'hui les mêmes chants et les mêmes prières dans la langue de la liturgie ne cessent de retentir dans nos églises, pendant que la lutte se poursuit et s'aggrave au dehors et que l'ennemi devient plus menaçant.

L'ennemi — la franc-maçonnerie juive ou enjuivée et l'action qu'elle exerce auprès des gouvernements, — nous est figuré par Mathan et les perfides conseils qu'il donne à Athalie. Athalie a trop de ménagements, éprouve trop d'hésitations lorsqu'il s'agit de réprimer ce que le prêtre de Baal appelle l'insolence et la révolte du grand-prêtre. De même la franc-maçonnerie estime que le pouvoir est toujours trop faible vis-à-vis des catholiques, qu'il leur accorde trop. Elle les représente comme des ennemis de la société civile à qui il ne faut laisser aucun droit : les libertés proclamées par les immortels principes : liberté de la presse, liberté d'enseignement, liberté d'association, etc., ne sont pas faites pour eux.

> ... Je sais sur ma conduite et contre ma puissance,

dit l'Etat,

> Jusqu'où de leurs discours ils portent l'insolence.
> Ils vivent cependant et leur temple est debout.
> Mais je sens que bientôt ma douceur est à bout.

Devant ces menaces, Joad met toute sa confiance en Dieu. Et sa foi qui ne sera pas trompée reçoit, en même temps qu'une première récompense, une éclatante confirmation par la révélation surnaturelle qui lui est faite de l'avenir réservé à Jérusalem et à son peuple. L'esprit divin s'empare de lui et il prophétise :

> Cieux, écoutez ma voix, terre, prête l'oreille.
> Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille...

Il voit d'abord les calamités qui menacent, la destruction de Jérusalem et du temple, le peuple emmené en captivité!...

Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide...

Mais bientôt lui apparaît une Jérusalem nouvelle, un nouveau temple, celui qui doit recevoir le Sauveur :

Quelle Jérusalem nouvelle
Sort du fond du désert brillante de clartés
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez!
Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés?...

Cette vision de la Jérusalem nouvelle qui sera l'Eglise du Christ forme comme le centre lumineux du drame de Racine. C'est encore la manifestation des glorieuses destinées de cette sainte Jérusalem, c'est-à-dire de l'Eglise, et la préparation de destinées plus glorieuses encore, qui forment le centre de la période historique actuelle ou du drame contemporain. Le Concile du Vatican est l'événement dominant de ce temps. Pie IX et les évêques assemblés autour de lui y ont été aussi confirmés dans leur œuvre qui rencontrait de si terribles oppositions, par la révélation de l'éclatant avenir qui devait être aussi précédé par de nouvelles et plus cruelles épreuves. — Et en effet, après le concile, les ennemis de l'Eglise ont redoublé contre elle de fureur et d'acharnement. La ruine de la France catholique, le plus ferme appui de la cité sainte, a été jurée et nous voyons jusqu'où l'entreprise a été poussée. Mais ils n'auront fait que préparer à l'une et à l'autre un plus complet relèvement et un plus éclatant triomphe.

Par delà les crises qui s'aggravent, Jérusalem apparaît de nouveau ; elle apparaît renouvelée et transformée, plus brillante qu'elle ne le fut jamais, surtout aux derniers siècles où elle se laissa trop longtemps adultérer par la mainmise des princes et des puissants. — Ce sera alors vraiment la Jérusalem annoncée par Isaïe (*omnis mons humiliabitur*, etc.), celle

dont les enseignements des deux derniers pontifes et surtout les Encycliques de Léon XIII auront déterminé l'avènement, celle où doit entrer la démocratie convertie et baptisée :

Lève, Jérusalem, lève ta tête altière ;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés.
Les rois des nations devant toi prosternés
De tes pieds baisent la poussière.
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière...

Assurément la situation présente et les crises qui menacent, et auxquels semblent préluder les procès Dreyfus-Esterhazy-Zola, ne nous montrent pas comme prochain le lever de ce brillant lendemain. Mais qui sait si ces crises, provoquées par la secte qui nous a si longtemps asservis, ne sont pas le piège où cette Athalie moderne doit se prendre elle-même et trouver sa perte en amenant les catholiques et les vrais Français, poussés à bout, à se réveiller, à s'unir, et, le véritable ennemi étant désormais bien connu, à l'accabler enfin ?

Cette préoccupation des choses présentes et des applications aux événements du jour, auxquelles se prêtait le chef-d'œuvre de Racine, n'a pas été, il va sans dire, sans nuire chez moi au plaisir du *dilettante* et sans troubler mes émotions esthétiques au cours de la représentation.

Est-ce à dire que les merveilleuses beautés de la pièce m'ont trouvé peu sensible ? Comment en eût-il été ainsi devant le plus beau spectacle qu'il puisse être donné peut-être de contempler en ce monde, la beauté naturelle et humaine dans ce qu'elle a de plus pur et de plus touchant unie à une beauté morale qui s'élève jusqu'à l'héroïsme, et transfigurée par un rayonnement de la beauté surnaturelle qu'aucune autre œuvre n'a plus heureusement fait transparaître. Tous les arts ont prêté leur concours à la poésie pour ajouter à sa puissance d'expression dans cette œuvre admirablement harmonique. Ce n'est qu'à Rome, devant le dôme et la coupole de Saint-Pierre, ou devant les peintures de la chambre de la *signatura*, qu'il

m'a été donné d'éprouver d'aussi nobles et d'aussi pures émotions.

Néanmoins ce sont les préoccupations et les émotions du catholique et du patriote qui l'ont emporté sur celles de l'artiste et qui ont fini par garder presque toute la place en mon âme troublée par la gravité des circonstances. Cette représentation m'a fourni de nouveaux motifs de confiance dans l'heureuse issue de nos luttes. Je suis revenu ayant au cœur plus fortement enracinée cette espérance que notre Joad, que Léon XIII, nous a souvent fait entendre dans ses encycliques, surtout dans celles recommandant le recours à Notre-Dame du Saint-Rosaire, qu'à nous aussi viendrait un secours extraordinaire de la Providence et qu'il nous serait accordé par l'intercession de la très sainte Mère de Dieu, mais quand nous aurions su le mériter par nos actes et par nos prières. Donc travaillons et prions !

VOYAGE

AU PAYS DE SAINT-FRANÇOIS DE SALES

Mirabilis in altis dominus...
Mirabilior in sanctis.
Ps. XCXII.

Ma vie arrivant sur son déclin, j'ai voulu profiter des quelques jours propices que m'accorde encore la Providence pour reprendre le bâton du voyageur. J'ai voulu revoir les sites qu'a le plus admirés ma jeunesse, la Savoie et le lac de Genève. Ce désir me hantait depuis longtemps. Mais une étude récente, que j'ai faite de la vie et des œuvres de saint François de Sales l'a rendu irrésistible. — J'ai compris combien j'avais été un voyageur superficiel et au sens esthétique insuffisant, d'avoir parcouru ces contrées sans évoquer, sans y voir la figure de saint François de Sales. Ma jeunesse était demeurée par trop exclusivement sensible au côté extérieur des choses, au spectacle de la nature matérielle, sous l'influence de cette école naturaliste et descriptive sortie des œuvres de Rousseau, de Bernardin de Saint-Pierre et de Chateaubriand, qui absorbait à l'excès l'homme et Dieu, l'ordre moral et surnaturel dans la nature. Ces contrées, dont je n'avais aperçu que la beauté matérielle et naturelle, j'ai voulu les revoir sous le rayonnement de la beauté morale et surnaturelle. — Et je me suis mis en route.

Je donne mes notes prises au jour le jour. — On pardonnera au peintre son insuffisance, lui tenant compte du bon désir qu'il a éprouvé de faire partager ses heureuses impressions.

16 août — (1898)

Lundi, 16 août ; c'est la date de mon départ. La petite gare ou halte de Carpiquet est le point d'où je prends l'essor. Le blanc *Toto* faisant voler mon léger véhicule à travers la plaine encore chargée de jaunes moissons, m'y apporte des bords de la *Mue*. Je laisse le ruisseau et les vergers du vallon qu'il arrose noyés dans la brume matinale. Une belle mais ardente journée s'annonce.

On est au lendemain de la grande fête de *Marie*, si bien placée à ce moment de l'année, comme au sommet de la saison resplendissante. — Dans les gares, beaucoup de promeneurs, de voyageurs pour le plaisir, pour les bains de mer, pour les eaux thermales. — Il y a aussi des voyageurs pour le *bon Dieu* et pour *sa mère*, des pèlerins qui vont demander la santé et la vie à d'autres eaux, aux eaux des sources surnaturelles. C'est le jour du départ pour le *grand pèlerinage national de Lourdes*. Moi aussi, c'est une sorte de pèlerinage que j'entreprends, et qui n'est pas sans corrélation avec le pèlerinage national, puisque je vais au pays de celui qui a été un des principaux initiateurs ou propulseurs de ce grand mouvement religieux, devenu si puissant à notre époque, malgré tous les obstacles.

Me voilà de nouveau casé dans un train, enfermé dans les flancs de ce monstre annelé ou articulé, à tête enflammée, qui s'appelle un convoi de chemin de fer. Je n'ai plus à décrire les champs et les prairies, les vallons et les coteaux normands déjà tant de fois parcourus. Il me suffit de constater une fois de plus que les églises et leurs clochers en sont le plus bel ornement et de saluer, avec une admiration qui ne fait que s'accroître, les clochers de Caen, de Lisieux, d'Evreux et de Mantes lorsqu'ils défilent devant mes yeux.

Paris ne m'arrête pas cette fois. Je passe insensible aux splendeurs de l'orgueilleuse Babylone. Me contentant de saluer d'intention le Paris chrétien, le Paris de Notre-Dame et de Sainte-Geneviève, le Paris de Notre-Dame-des-Victoires et de Montmartre, je laisse l'autre, suivant l'expression forte et crue de Bismarck, *cuire dans son jus* sous un ciel saharien.

Voulant prendre le train express de 7 heures 15 pour Annecy, je n'ai guère que le temps de me faire porter directement de la gare Saint-Lazare à la gare de Lyon. — Je ne m'arrête qu'un instant pour dîner près de la Bastille, à l'ombre du génie de la Révolution, qui plane toujours sur la grand'ville.

Quelques minutes avant 7 heures 15, ma personne a pris place dans le train express pour Genève-Annecy-Modane.

Dans l'organisation, l'aspect et l'aménagement de ces *express* éclatent l'orgueil et les raffinements sensualistes de notre moderne civilisation. On y trouve tout à souhait : wagons-lits, wagons-salons, wagons-restaurants, etc., etc. Moins de nationaux que d'étrangers — ce qui explique sans doute ce luxe et ce *confort*. — Pour des Français, les compagnies ne se mettraient pas en frais. — L'Anglais rectiligne et sa digne compagne aux longues dents, et les vaporeuses miss au blanc corsage y sont comme chez eux. Que de personnages guindés, drapés dans leur importance et leur pare-poussière, plus ou moins décorés ! A côté des cyclistes genreux et délurés, de jeunes couples en voyage de noces. — Deux de ces couples, un français et un anglais, font l'ornement et le charme de mon compartiment. — Un petit monsieur sec et étriqué, d'âge mûr, qui semble un ingénieur, les sépare. — Il est loquace et très au fait des voyages, du moins sur cette ligne. Le récent accident sur la ligne de l'Ouest, près de Lisieux, défraie les conversations. — L'ingénieur nous rassure en nous disant qu'il voyage presque chaque jour, qu'il ne lui est arrivé qu'un accident : il s'est réveillé un jour, ou plutôt une nuit, sous la locomotive déraillée. Il s'en est tiré avec tous ses membres..... On fait ses préparatifs pour passer la nuit, pour dormir si l'on

peut. Ce n'est pas gai, cette perspective d'une nuit entière en chemin de fer, même avec un beau foulard noué en cornes autour de la tête.

Au départ, il fait encore du jour, assez pour que nous ayons quelque idée des grands faubourgs que nous traversons. De tous côtés des usines, des magasins immenses, entrepôts, prisons, cimetières. C'est le quartier de Bercy et de la Barrière de Fontainebleau, du Père-Lachaise, de Vincennes et de Charenton. La Marne et la Seine rayent en blanc la campagne qui s'élargit. Un ciel poli s'y reflète entre des bords de plus en plus sombres. Des étoiles y apparaissent. L'atmosphère est toujours sereine et semble encore embrasée. Des ombres défilent de chaque côté : ombres de maisons, ombres d'arbres, ombres de coteaux. De temps en temps, quelqu'un de nous se lève et va dans le corridor mettre la tête à la portière, dans l'espoir d'aspirer quelques bouffées d'air frais.

A Fontainebleau, la nuit est venue. Le calme et le silence règnent dans le wagon. Le jeune couple français vient de terminer un joyeux repas, leurs genoux leur ayant servi de table, avec une serviette pour nappe et une unique timbale pour verre à boire. Pendant que mes voisins s'endorment, je songe à la célèbre contrée que nous parcourons, à la forêt, au château. Je revois les jours brillants où François Ier en faisait l'asile des beaux-arts, les jours tristes où Pie VII y vécut prisonnier, je songe à la grande scène historique où l'on a montré le doux et faible prisonnier résistant à toutes les séductions et les violences du puissant Empereur. La scène de l'abdication et des adieux ne tarde pas à suivre celle-là. C'est en faisant cette réflexion que je m'arrange dans mon coin pour dormir, moi aussi. Je m'applique mentalement à faire ma prière du soir, qui est à peu près terminée quand l'on appelle Montereau. Cela me réveille un peu.

Montereau est le premier arrêt depuis Paris. En parcourant les champs de l'Yonne, le souvenir de la cathédrale de Sens me revient. Je sais que nous passons en vue de cette métropole,

que le jour on peut apercevoir à distance, flanquée de ses hauts contreforts. J'y assiste au concile de l'an 1140, qui condamna Abailard. La Roche n'est pas loin. A La Roche, deuxième arrêt. C'est une gare importante, une gare tête de ligne, avec un embranchement sur Auxerre. Je pense au grand saint Germain, à l'illustre évêque qui suscita sainte Geneviève et encouragea sa mission. Tous ces grands évêques de l'époque gallo-romaine méritent bien un souvenir : saint Germain d'Auxerre, saint Loup de Troyes, saint Aignan d'Orléans, qui furent de vrais pasteurs de peuples (Ποίμενες λάων) et des sauveurs de leurs cités au milieu du flot des invasions, alors que s'effondrait le monde romain. Et je me disais : « Peut-être en sera-t-il encore bientôt de même? » songeant au nouvel effondrement qui nous menace. Je dors peu. Et mes voisins semblent comme moi ne faire que des sommes intermittents. Le long Anglais qui me fait face, ayant à sa droite, dans le coin, sa jeune femme, et qui s'est noué son blanc mouchoir autour de la tête, s'est laissé glisser sur les coussins de serge de manière que sa tête est venue s'appuyer au bras gauche de sa jeune compagne. Et de temps en temps il entr'ouvre et lève vers elle un regard énamouré, tandis que la jeune épouse, dans son coin, semble une statue de la Tendresse pudique. On appelle Dijon. On appelle Macon. Saint Bernard passe à son tour dans ma pensée. Et je vois s'épanouir en lui la fleur du monde monastique et du grand arbre planté en Occident par saint Benoît. Et comment oublier Lamartine lorsque l'on arrive près de Milly et de Saint-Point et que l'on stoppe en gare de Macon. Après Macon c'est Bourg. La nuit est moins sombre. On commence à entrevoir le pays que l'on parcourt. Sous le ciel qui blanchit, des masses noirâtres se dessinent et ressortent sur cet azur d'où les étoiles se retirent. On traverse les montagnes courtes et dures de la Bresse et de l'Ain, pays de l'opiniâtreté et de la passion sectaire. On pressent que la Suisse et Genève ne sont plus bien loin. A Ambérieu, la clarté augmente. A Culoz, nous avons les blancheurs de l'aube.

A Culoz, les voyageurs pour Modane ou pour Annecy changent de train. Il m'en coûte de laisser mon charmant intérieur de wagon ; bien différent est l'aspect du nouveau train qu'il faut prendre : pas d'animation ; presque personne. On peut choisir son compartiment et s'y installer à l'aise. Tout le beau monde, le monde des plaisirs et du luxe, va vers Genève.

Dans le compartiment où je m'installe, une seule famille de trois personnes a déjà pris place : un vieillard, une dame encore jeune et une fillette que leur aspect et leur conversation dénoncent comme Parisiens. Nous voilà en route vers Aix-les-Bains, la station thermale chère aux Parisiens. La clarté augmente, l'aurore s'annonce. Les champs qui entourent Culoz, beaucoup de pâturages plantés de saules et de peupliers d'Italie, sortent de l'ombre, formant comme un plateau encadré de montagnes encore éloignées qui s'entr'ouvrent en diverses directions. Du côté du levant ces montagnes présentent un sombre rempart, comme un mur couleur de bronze mais vaporeux. On commence à voir jaillir des flammes, des rayons d'un foyer lumineux qu'elles nous dérobent encore, et qui est le soleil. Nous côtoyons des marécages, une rivière. Une vallée se dessine, elle s'élargit. La rivière devient un lac sur lequel on n'a d'abord que des aperçus intermittents, mais qu'au sortir d'un tunnel on voit enfin déployer à perte de vue sa surface d'une blancheur métallique. C'est le lac du Bourget. Il se déroule laiteux et plombé à cette heure matinale. Par delà, sur notre droite, se dresse la masse sombre de l'abbaye de Hautecombe, et plus loin, au midi, la *Dent du Chat* dominant tous les monts de la côte qui descendent par gradins et s'entre-croisent. Peu d'embarcations à cette heure matinale, sous la voile blanche et triangulaire, pour rappeler le voyage décrit par Lamartine dans son *Raphaël* ou pages de la vingtième année. Cela ne m'empêcha pas d'évoquer ce poétique souvenir, et de me redire à moi-même en présence des lieux qui les ont inspirés les beaux vers du poète :

Ainsi toujours poussés vers de nouveaux rivages

. . . . . .

Tu mugissais ainsi sur ces roches profondes...
. . . . . .
Un soir, t'en souvient-il, nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence,
Tes flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre...
Etc. . . . . .

Mais de temps en temps nous nous écartons de la rive; un terrain planté tantôt de joncs, tantôt de peupliers d'Italie, tantôt de vignes suspendues sur des ormeaux nous en sépare. A notre gauche apparaissent de nombreuses villas, de grands hôtels s'étageant dans la verdure sur un tertre arrondi vers lequel conduisent de longues avenues de platanes. C'est Aix-les-Bains.

A Aix-les-Bains les voyageurs pour Annecy changent de voitures. Le train que nous quittons poursuit vers Modane et le Mont-Cenis. Et nous montons dans le train qui, arrivant de Chambéry, se dirige sur Annecy et Genève. Nous revenons un instant sur nos pas. Puis, laissant à gauche la voie de Paris, nous tournons vers le Nord-Est. Notre railway parcourt une fraîche et riante vallée. La montagne du Chat sur notre gauche, et les sommets qu'elle domine, continuent de s'éclairer, tandis que sur notre droite les premiers chaînons des Alpes, le Semnoz et les monts de Chambéry ou de Maurienne, se dessinent en masses noires et bleuâtres, sur un fond de plus en plus lumineux.

La famille parisienne m'a suivi et a repris place dans le même compartiment.

Les espièglerie de la fillette rompent la glace qui nous tenait à distance; on la reprimande et je l'excuse. Elle vient me faire admirer l'abum comique qu'elle feuillette de ses longs doigts effilés. Je cause avec le vieillard, le grand-père. Il revient passer les beaux jours d'été au pays natal. Car lui c'est un enfant de la Savoie. Il est allé s'établir à Paris, y a sans doute fait for-

tune : sa famille et lui habitent la place du Parvis-Notre-Dame. La petite fille, jolie mais trop affinée et d'une délicatesse d'organisation excessive, est un vrai type d'enfant parisien, nerveux, capricieux, d'une intelligence vive et précoce, mais d'une complexion trop faible. Voilà, me disais-je, ce que devient la famille ou la race transportée à Paris.

Le vieux monsieur me renseigne sur le pays, sur la terre et ses produits, sur les procédés de culture. A côté des champs de vignes parsemés de noyers, je m'étonne de voir des pommiers. Mon compagnon m'apprend qu'on fait aussi du cidre en Savoie.

Enfin, un point éblouissant et rutilant scintille au sommet dentelé d'une montagne sombre. Et peu à peu, se dégageant, l'orbe entier de l'astre du jour apparaît glorieux. Tout prend dès lors un nouvel aspect, un air de fête. Tout se revêt d'une fraîcheur et d'une beauté nouvelles. De légères vapeurs montent du fond des vallées. Devant nous, sur une route blanche et poudreuse, un paysan en veste et chapeau de feutre noir, fort râpés et rongis, pousse devant lui deux vaches de couleur fauve ou d'un gris noirâtre. Elles sont grêles et petites avec de longues cornes. Je les compare, non sans un certain orgueil, avec le bétail opulent et aux riches couleurs de ma Basse-Normandie... Puis c'est une prolonge ou chariot primitif attelé de deux bœufs qui vont à pas pesants, tout courbés sous le joug, et qu'excite l'aiguillon d'un conducteur hâve et un peu déguenillé; et je vois à côté nos longs attelages de chevaux fringants traînant des charrettes monumentales sur leurs grandes roues, et nos valets de ferme, luisants et bien nourris.

La vallée s'élargit; champs et prés s'y déploient, bien cultivés, bien plantés. De petits saules à tête ronde et d'un vert pâle s'y alignent et les encadrent à côté de hauts peupliers d'Italie, de chênes robustes et de puissants châtaigniers. *Albens*, *Blaye*, *Rumilly*, trois modestes gares que nous dépassons successivement. A *Rumilly*, petite ville, des soldats en blouse et pantalon de treillis blanc sont à l'exercice sur une grande place.

Nous saluons de loin et passons. Bientôt, voici un torrent à sec, la Duisse, puis, entre deux remparts de rochers, un vrai torrent grondant et écumant, et présentant de temps en temps, quand le fond est lisse, cette belle transparence bleue particulière aux torrents qui descendent des glaciers. C'est le *Fier*, qui s'est reposé et clarifié dans le beau lac d'Annecy.

A Lovagny, petite gare qui précède Annecy, beaucoup de voyageurs descendent du train ; on me dit que c'est pour visiter les gorges du *Fier*, la *grande attraction* du pays. Je passe outre, préoccupé d'atteindre au plus tôt les principaux objectifs de mon voyage et me proposant d'y revenir si cela ne porte pas de préjudice à l'exécution de mon programme. Lorsque l'on sort du tunnel on a devant soi de riantes campagnes, sur deux pentes douces qui descendent l'une vers l'autre et entre lesquelles le *Fier* creuse une tranchée abrupte et profonde. De chaque côté, les coteaux semés de villas, de clochers, de hameaux à l'aspect déjà italien qui sourient au soleil montant dans un ciel splendide. Sur les bords du *Fier*, de nombreuses usines, des papeteries à hautes cheminées et à longues toitures grises ou d'un rouge terne. Enfin sur la gauche, un grand espace, enfermé dans les clôtures du chemin de fer, où s'alignent des wagons au repos, annonce une gare importante. Nous arrivons à Annecy.

Après vingt-quatre heures passées ainsi en wagon, je ne suis pas fâché de toucher terre. Brillants omnibus d'hôtels à la sortie ! Lequel prendre? J'opte à tout hasard pour l'hôtel d'Angleterre. Mon choix est assez heureux : l'hôtel d'Angleterre est le plus somptueux et le plus confortable de la ville. Et les prix y sont relativement modérés. Une fois installé avec mon bagage dans une chambre confortable, mon premier soin est de me jeter sur mon lit pour dormir, si possible. Une heure de repos me suffit et dès neuf heures et demie je vais par la ville pour avoir une première vue de la deuxième capitale de la Savoie. L'aspect d'Annecy est vraiment pittoresque et saisissant pour qui entre dans la ville par la rue *Royale* (c'est sur cette rue

que se trouve l'hôtel d'Angleterre). La rue Royale, très droite, parcourt dans sa plus grande longueur la ville qui s'étend surtout à main droite et se groupe autour de son vieux château flanqué de tours et de murs crénelés, à machicoulis, qui la domine. Le tout se détache avec un vif relief sur le fond sombre, bizarre et vaporeux de hautes montagnes, se dressant du côté du levant, et que le soleil pourtant déjà élevé sur l'horizon n'éclaire pas encore sur cette face. La rue Royale est la grande voie, la grande artère, la plus moderne. Dans la rue du Pâquier qui en est le prolongement, elle perd cet aspect moderne. De chaque côté l'on a ces galeries basses, sombres et fraîches qu'on retrouve dans plusieurs villes de Suisse et d'Italie. Les maisons offrent une physionomie à moitié italienne : balcons historiés et enguirlandés, toitures qui avancent sur la façade, tons déjà plus colorés, plus vifs des portes et des fenêtres, et des tentures qui les décorent. On n'y rencontre plus ces *masures moussues*, ces *arceaux vermoulus*, ces *constructions gothiques* qui se réfléchissaient dans des *flaques dormantes* au temps que put voir encore le bon Töpffer et dont il annonçait, non sans regret, la disparition. La rue du Pâquier aboutit à une promenade qui la continue, longue avenue de beaux platanes, s'avançant sur une sorte d'esplanade ou prairie qu'on appelle le Pâquier. L'avenue des platanes s'interrompt vers le milieu. Elle laisse voir sur la gauche l'hôtel ou palais de la préfecture, et sur la droite, en amont, le beau lac d'Annecy, en arrière duquel se dresse et se prolonge la chaîne du Semnoz. L'on éprouve là, ce qui n'arrive point d'ordinaire, une surprise qui n'est pas une déception. La beauté du spectacle surpasse l'attente. Nulle part ailleurs la nature ne déploie plus de grâce aimable et harmonique. Le paysage en son ensemble a quelque chose de doux et de reposé qui n'exclut pas une certaine grandeur. Un ciel d'un bleu inaltéré et qu'inonde une ardente lumière se déploie sur le tout et se réfléchit dans le lac. La chaleur devient accablante (dix heures du matin). Heureusement un jardin public,

sans doute pris sur le *Pâquier*, entre la ville et le lac, est là pour offrir de l'ombrage avec des bancs pour s'asseoir. Je m'arrête un instant dans une première contemplation du lac ; mes yeux se promènent ravis sur ces montagnes, ces îlots, ces promontoires et ces golfes que je me propose de revoir plus à loisir. J'ai peine à me détourner de cette belle nappe bleue que sillonnent de blanches voiles, et des cygnes gonflant leurs ailes et évoluant avec grâce en traçant de ravissants sillages à travers une eau transparente qui ressemble à du velours liquide, couleur d'émeraude.

Mais le déjeuner me rappelle ; il faut regagner la ville et l'hôtel. Sur le *Pâquier*, je passe au pied d'une blanche statue qui se dresse là isolée au milieu d'une verte pelouse, à quelques pas du lac. De loin je m'attendais à trouver François de Sales dont je n'ai encore aperçu aucun monument. Ce n'était que le chimiste Berthollet. Je laisse sur ma gauche le jardin public et des édifices publics, dont je ne connais pas encore la destination. Et reprenant la rue du Pâquier et la rue Royale, j'arrive à temps à mon gîte. C'est l'heure du déjeuner.

A l'hôtel d'Angleterre d'Annecy, la salle à manger ne le cède en rien à celles des plus grands hôtels de Suisse, des hôtels de Berne, d'Interlaken, de Lucerne, etc... La pièce est d'un grand style avec plafond à panneaux porté par des colonnes, draperies et tentures à baldaquin aux portes et aux fenêtres. L'ameublement est à l'avenant. Nombreux domestiques en habit noir. Mais autour de la table, parmi les convives, raideur et gêne. Tout ce beau monde, que relèvent de brillantes toilettes de dames et de jeunes filles, se drape dans son importance. J'ai la bonne fortune d'avoir un voisin de gauche qui veut bien causer un peu. La pluie ou plutôt le beau temps nous fait entrer en matière. C'est un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, *distingué*, à l'air intelligent, qu'une dame mûre et grave accompagne. Elle porte un costume de veuve. C'est sa mère, sans doute. Je m'aperçois qu'elle coupe la viande du jeune homme sur son assiette et qu'il mange de la main gauche. Il a

le côté droit à demi paralysé, mais la langue et l'esprit sont sains. Il cause fort bien, sans apprêt, et en homme instruit. Il arrive d'Algérie où il a passé l'hiver et le printemps; et il est revenu en France chercher de la fraîcheur pendant l'été. Quel mécompte! Il trouve chez nous une chaleur plus accablante que celle qui régnait en Algérie à son départ. Et le malheureux, pour venir, a subi la plus pénible des traversées, une tempête, un cyclone, le mal de mer pendant quarante-huit heures! Les glaciers de la Suisse, il l'espère, lui procureront un peu de fraîcheur. Les détails qu'il me donne sur les choses d'Algérie, sur la vie et les ressources dans cette colonie, m'intéressent vivement. Pour le lendemain, il se propose de se rendre aux gorges du *Fier*, excursion qu'il a déjà faite et qu'il me recommande. Hélas! le plaisir doit être médiocre pour un pauvre touriste qui n'avance qu'en titubant d'un côté et qui a souvent besoin d'avoir recours au bras de la bonne mère qui l'accompagne.

Mon après-midi, qu'en vais-je faire? Me voilà transporté de prime-saut sur le principal théâtre de la vie et de l'œuvre de saint François de Sales. Vais-je tout d'abord m'appliquer à rechercher ses traces et à évoquer son souvenir? Il me semble préférable de prendre une plus ample connaissance de cette scène sur laquelle il a opéré le plus longtemps. Le lac m'appelle. Je veux le revoir à loisir, en détail, le parcourir dans toute sa longueur et dans tous les sens sur l'un des bateaux qui y font le service.

A trois heures, je suis à l'embarcadère, près du jardin public, en avant de ces grands édifices que je n'ai fait qu'entrevoir tout à l'heure, et qu'on me dit être l'hôtel de ville, le théâtre, etc... L'attente est agréable sur l'un des bancs de ce jardin, sous l'ombrage, en vue du lac et de la ville, et du vieux château qui la couronne. Enfin, sur le paquebot (*le Mont-Blanc*), qui attend sous vapeur, la cloche sonne et le public se précipite sur la passerelle. On a hâte d'aller s'installer et choisir la meilleure place pour avoir de l'air et de l'ombre. Ces beaux

bateaux blancs à double étage de galeries au-dessus desquelles s'étend une longue tente rayée, avec l'étonnante variété des toilettes qui y miroitent, semblent des corbeilles monumentales et flottantes sur le lac azuré. Enfin, après un dernier coup de cloche, on largue l'amarre. En route! Et le pyroscaphe s'élance sous son noir panache de fumée, en accélérant les reniflements de sa machine et le bruyant battement de ses roues. Toutes les ombrelles sont déployées, toutes les aigrettes s'agitent au souffle de la brise. Une sorte d'ivresse joyeuse remplit les cœurs.

Je me rappelle mes impressions d'antan, lorsque je naviguai pour la première fois sur les lacs de Suisse. Ce souvenir jetterait quelque ombre sur le tableau déployé sous mes yeux, si je n'avais au cœur ce sentiment que le chemin parcouru depuis lors me rapproche d'un rivage plus heureux et plus éclatant encore que ceux qui se déroulaient ou qui se déroulent encore devant moi.

Sans doute, je ne me fais plus les illusions d'alors, et la beauté rêvée qui me sourit dans les beautés de la nature, je n'espère plus la rencontrer sous le ciel, réalisée dans quelque créature humaine. Je ne vois plus dans la nature que le manteau de Dieu, que le théâtre de son œuvre, où s'élève la sainte Jérusalem, l'Église nous offrant par avance quelques reflets de la Jérusalem céleste, de la cité de la gloire vers laquelle nous tendons.

Mes impressions n'en sont pas moins vives. J'aime encore comme alors, penché sur le bord, à contempler la transparence de ces belles eaux, leurs mouvements onduleux devant la proue du navire, le remous des vagues d'azur s'échappant des roues et roulant des myriades de perles d'écume. Nous gagnons d'abord l'autre rive, la rive orientale. C'est une véritable navigation en *zigzag* que nous commençons.

Le bateau vogue d'une rive à l'autre pour toucher aux diverses stations, déposer et prendre des voyageurs. Le lac s'étend surtout en longueur (du nord au midi). Lorsque l'on va vers la rive orientale, on a devant soi en travers la chaîne du

Semnoz. A l'heure où nous sommes, les flancs ne nous en apparaissent plus, comme dans la matinée, sombres et vaporeux. Ils sont en pleine lumière, éclairés par le soleil qui déjà penche vers la rive opposée. De nombreux villages, des chalets, des villes, des châteaux s'y montrent suspendus aux pentes ; des vignes les entourent, des arbres, des arbustes annonçant déjà les contrées méridionales. Les bois de sapins se détachent en noir au-dessus des gazons lumineux ; et enfin, en arrière et au-dessus des gazons et des sapins, l'arête dentelée, dénudée et tourmentée des hauts sommets.

En se retournant vers la rive de l'ouest, on voit reparaître Annecy sur la droite, groupée autour de son vieux château en avant des collines de la vallée du *Fier*.

La rive occidentale du lac offre des pentes arrondies, est moins tourmentée que l'autre bord. Une suite de petits golfes et de promontoirs la découpent à souhait pour le plaisir des yeux, avec de hauts peupliers d'Italie, des saules, des prés, des vignes, des châteaux, des villages.

Il côtoyait pédestrement cette rive avec sa bande joyeuse, le bon Töpffer, quand il écrivait cette note : « Cette contrée est fraîche, solitaire, enchanteresse. Que d'endroits sur cette côte où l'on voudrait pouvoir, sinon vivre, du moins séjourner durant les beaux jours pour s'y nourrir de contemplative méditation et de douce mélancolie !... »

Après une deuxième allée et venue d'une rive à l'autre, après avoir touché Menthon sur la rive orientale, et Joriot sur la rive occidentale, il semble qu'on arrive à l'extrémité sud du lac. Les deux rives semblent se rejoindre devant nous. Nous voyons bientôt que c'est une illusion. Elles ne se rejoignent pas, mais s'avancent seulement en deux presqu'îles qui s'entre-croisent. Un détroit assez large les sépare qui donne accès dans un deuxième lac.

L'on pénètre dans ce détroit en passant devant le vieux castel de Duing. Ce vieux castel, flanqué de hautes tours crénelées, se dresse sur la pointe du promontoire que projette la rive occiden-

tale un peu en arrière du promontoire opposé, et il forme avec ses murs crénelés, ses tours à plates-formes et à mâchicoulis qu'on aperçoit de loin à travers de hauts peupliers d'Italie, un véritable décor d'opéra fantastique. C'est ainsi qu'il apparaît surtout vu du *Pâquier* d'Annecy d'où il semble former le fond du lac. Je ne suis pas descendu sur cette presqu'île *fleurie* décrite *con amore* par Töpffer, et n'ai pu remarquer cette chaussée qu'il *faut voir et qui conduit à un antique portail en ogive enfoui sous les noyers.*

Après avoir dépassé le château de Duing, on voit les rives s'écarter de nouveau, s'étendre en s'infléchissant pour embrasser un deuxième lac presque aussi étendu que le premier, et se rejoindre cette fois réellement six ou sept kilomètres plus loin.

A la presqu'île qui porte le château de Duing correspond un golfe au fond duquel nous abordons la station des *Talloires*. Les *Talloires*, c'est un nom connu de tous ceux qui ont lu la vie de saint François de Sales. Il y avait là de son temps une abbaye ancienne, une abbaye de Bénédictins si je ne me trompe. Les bâtiments en sont encore debout. Une longue toiture en tuiles surmontée d'un campanile les dénonce aux touristes qui arrivent par le lac. Des coteaux couverts de vignes et de villas ondulent aux environs, enfermés avec l'abbaye dans une enceinte demi-circulaire de hautes montagnes que terminent des sommets abrupts. C'est un coin bien choisi pour la retraite et la contemplation. Je me propose d'y revenir pour y retrouver les traces du grand et saint évêque, dont la pensée m'accompagne.

Nous revenons vers Duing et le vieux château que nous dépassons. Un nouveau débarcadère nous attend un peu au delà, après lequel nous reprenons notre course en zigzag d'un bord à l'autre jusqu'au fond de ce deuxième lac. Le bords en deviennent de plus en plus montueux et tourmentés de tous côtés, surtout sur la rive orientale où domine le sommet de la *Tournette*. A bord, les voyageurs braquent des lorgnettes, con-

templent, admirent, échangent des impressions ou se font servir des rafraîchissements. Un monsieur décoré, d'âge mûr et qui semble pour la tenue un officier en retraite, veut bien me renseigner sur les points de vue, sur le service des bateaux du lac, sur les voitures pour Saint-Gervais et Chamonix qu'on peut prendre à la sortie des bateaux.

Auprès de nous, des Parisiennes qui ne sont plus jeunes jacassent, en compagnie d'un grand adolescent et d'un abbé à barbe, qui lui sert de Mentor. Ces dames déploient beaucoup de verve. Les frivolités aimables qu'elles débitent détonnent un peu dans le cadre qui nous entoure.

— Qu'il est fâcheux que cette belle eau ne soit pas à Paris ! s'exclamait l'une d'elles.

Nous approchons de l'extrémité du lac. Les montagnes projettent au loin leur ombre sur cette partie qu'elles entourent.

Doussaud, qui s'avance sur un tertre avec ses chalets entourés de noyers, est la dernière station. C'est là que descendent les voyageurs pour Saint-Gervais et Chamonix.

Nous n'y faisons qu'un arrêt de quelques minutes. Notre bateau *le Mont-Blanc* tourne sur lui-même et reprend bientôt son essor; nous revenons vers Annecy en suivant en sens inverse le même chemin. Le brillant essaim qui m'accompagnait s'est presqu'entièrement renouvelé. Nous zigzaguons à nouveau pour toucher aux mêmes stations. Le soleil commence à descendre, bien qu'il doive être encore longtemps en vue. Les effets de lumière et d'ombre se déplacent avec cet astre. Quelques petits nuages orageux font tache sur le bleu du ciel. Le lac sous ces nuages devient plombé et comme huileux.

Nous revoyons *Talloires* et son abbaye, et ses pensions et ses hôtels où l'on vient chercher des eaux thermales et que domine l'église du village avec son clocher à l'italienne. Nous repassons devant le vieux château de Duing et ses tours crénelées et ses hauts peupliers et ses noyers ombreux. Le détroit franchi, l'avant-lac se déploie devant nous et nous continuons de voguer d'une rive à l'autre. Les vapeurs ora-

geuses que nous avions vues se former un instant se dissipent et le ciel et le lac reprennent tout leur éclat et leur transparence. Enfin, après avoir touché la dernière station au levant et laissé derrière nous la chaîne du Semnoz, nous allons vers le port. Bientôt nous voyons émerger des maisons, des collines couronnées d'un vieux castel sur lesquelles des toits ondulent. C'est Annecy.

Voici la pelouse qu'on appelle le *Pâquier*, voici l'avenue des platanes, voici le jardin public. Stop ! on a touché le quai. Les toilettes de toutes couleurs s'agitent, la passerelle est jetée. Et l'on débarque. Il est encore grand jour (5 heures 1/2). Des voitures sont là qui attendent. L'on s'y entasse et l'on roule à grand bruit vers les hôtels.

Au dîner de l'hôtel d'Angleterre comme au déjeuner, beaucoup de froideur et de réserve. Mon voisin du matin me manque. Heureusement, vers la fin du repas, on nous régale de musique. Un concert éclate tout à coup sous nos fenêtres qui donnent sur un bosquet. Ce sont des chants avec accompagnement de harpe et de piano, des motifs d'opéras en vogue (de *Mignon*, je crois). Par ces chaudes nuits d'été, les bons Méridionaux ne dorment pas. Je passai ma soirée dans la rue Royale et sur le *Pâquier*, cherchant un peu de fraîcheur du côté du lac. On ne distinguait que vaguement les sombres contours et la pâle surface des eaux, malgré le scintillement des étoiles qui se réfléchissaient dans leurs profondeurs. La lune manquait au ciel. La fatigue ne me permit pas de m'attarder dans cette contemplation. Je regagnai ma chambre au bruit des orchestres et des concerts qui retentissaient de tous côtés; cela, Dieu merci, ne m'empêcha pas de dormir.

Journée du 18 août (jeudi). — Je suis debout d'assez grand matin. Mon dessein est de consacrer principalement cette journée à saint François de Sales, à son souvenir, à ses traces. Sa principale fondation a été la congrégation des religieuses de la Visitation. — Annecy a vu naître et grandir cette œuvre et

renferme toujours la maison-mère. Ce couvent n'est éloigné que de quelques centaines de pas de l'hôtel d'Angleterre, sur la rue Royale. C'est mon premier objectif. Pendant que je m'y achemine, j'essaie de reconstituer en ma pensée la personne et l'histoire de celui qui en fut le fondateur. Tout le monde a entendu parler de ce grand saint. Tout le monde sait qu'il a été un instrument de choix aux mains de la Providence pour guérir les plaies faites à l'Église par la prétendue réforme; qu'il a été un des principaux préparateurs du grand mouvement de restauration catholique entravé et combattu longtemps par le jansénisme et par le philosophisme, mais que verra, nous l'espérons, aboutir le vingtième siècle. Il a été l'une des plus douces et des plus séduisantes images de son divin Maître. *De tous les dons orné*, de ceux de la nature et de ceux de la grâce, ayant la naissance, la fortune, les talents et les vertus, même la beauté physique, grand homme, grand écrivain et grand saint tout ensemble.

Né au château de Sales (paroisse de Thorens), à deux ou trois lieues au nord d'Annecy, le 21 août 1567, il grandit dans l'innocence, préservé par les soins d'une sainte mère, sous les yeux d'un père qui était l'honneur et la vaillance mêmes.

Il entra à l'âge de six ans au collège de La Roche, petite ville voisine, puis vint au bout de deux ans poursuivre ses études au collège d'Annecy. Son éducation s'acheva chez les Jésuites, à Paris, au collège de Clermont, où il remporta tous les succès et acheva de devenir un parfait gentilhomme, beau, bien fait, habile aux exercices du corps comme à ceux de l'esprit. Il fit son droit à l'Université de Padoue, voyagea en Italie, visita Rome et Lorette qui devaient être si brillantes alors que tous les chefs-d'œuvre qui les remplissent étaient dans leur frais éclat.

De retour au château paternel, il se fit recevoir avocat au Sénat de Savoie. Comme l'aîné d'une noble famille, il pouvait aspirer au plus brillant avenir mondain. Il renonça à toutes ses espérances pour se mettre au service du Christ et se faire prêtre.

Prêtre, il se fit bientôt remarquer par son zèle et par son éloquence. L'évêque de Genève, en résidence à Annecy, le nomma prévôt de son chapitre et en cette qualité lui confia la direction de missions dans le Chablais. François de Sales se dépensa avec l'ardeur de la jeunesse et la charité d'un apôtre dans les saintes expéditions qui eurent pour théâtre toute la rive méridionale du lac de Genève. Thonon fut le centre autour duquel rayonnèrent ses opérations. Le succès de son apostolat fut merveilleux. Ses conquêtes sur les protestants, ses conférences avec leurs ministres, même avec Théodore de Bèze jusque dans Genève, sont célèbres. Sa réputation le fit appeler dans les chaires les plus illustres, à Annecy, à Chambéry, à Lyon, à Dijon, même à Paris, même à la cour de Henri IV.

A la cour, il convertit de grandes dames, et c'est pour diriger l'une d'elles qu'il composa son livre de forme aimable et de doctrine exquise qui s'appelle l'*Introduction à la vie dévote* et où il a su présenter, comme en un bouquet admirablement nuancé, tous les charmes, toutes les qualités de la vraie dévotion, et indiqué les moyens de s'en parer même au milieu du monde et des cours.

Nommé coadjuteur de l'évêque de Genève, puis évêque lui-même, il vint, en cette qualité, prêcher une station de carême à Dijon. C'est dans cette circonstance qu'il fit la connaissance de madame de Chantal, née Fremiot, fille du premier président du parlement de Bourgogne. On sait comment ils furent désignés l'un à l'autre providentiellement, comment la jeune veuve du baron de Chantal se mit sous sa direction. On connaît leurs relations, leur correspondance, et quels furent à Annecy les commencements de l'ordre de la Visitation, de cette congrégation qui devait si vite grandir, animée de l'esprit de charité et de douceur, d'humilité et de simplicité, de candeur et d'innocence de son pieux législateur.

François de Sales composa son deuxième ouvrage de théologie mystique, couronnement du premier, son traité de

l'Amour de Dieu pour ses filles, pour les inciter dans les voies de la perfection et préparer ainsi de dignes épouses au Cœur divin.

François de Sales vécut ainsi, prêchant et convertissant plus encore par sa charité que par son éloquence, faisant reculer l'hérésie, restaurant et réformant les abbayes, fondant un nouvel ordre, et écrivant des livres qui sont des chefs-d'œuvre. Il n'avait que cinquante-six ans lorsqu'il mourut (1622), plein d'œuvres et de mérites, ayant été l'ornement de l'Église et de son temps, poète, docteur, orateur, grand saint, et bien au-dessus de tous les écrivains de la fin du seizième siècle plus vantés que lui; le plus grand docteur avant Bossuet qui, comme théologien, est moins complet et moins irréprochable.

La mort le surprit à Lyon, au cours d'un voyage. Il expira au couvent de la Visitation de cette ville, au milieu de ses filles.

Selon ses dernières volontés, on rapporta ses cendres à Annecy et on l'inhuma dans la chapelle de la Visitation de cette ville, gardienne aussi des reliques de celle qui collabora avec lui pour fonder ce nouvel ordre.

Tels sont les souvenirs qui hantent mon esprit pendant que je me dirige, le jeudi 18 août au matin, vers le couvent de la Visitation d'Annecy.

Les bâtiments de cette communauté s'élèvent à environ cent cinquante pas de l'hôtel d'Angleterre, sur le côté droit de la rue Royale, vers la gare pour qui s'éloigne du centre de la ville. J'avais vu, à mon arrivée et du fond de mon omnibus, une vaste enceinte, de hauts murs enduits à la chaux et de grands bâtiments, mais mon attention distraite ne s'y était pas arrêtée. Aujourd'hui, je suis renseigné et j'en sais la destination; et d'ailleurs, je lis au-dessus de l'entrée principale d'un grand bâtiment qui longe la rue : *Ancien couvent de la Visitation rétabli en 1824*. Quelques pas plus loin, l'Eglise ou chapelle, restaurée à neuf, se dresse sur le trottoir avec son triple porche, ses rosaces et sa frise triangulaire qui me font penser (*si parva licet*

componere magnis) à la façade principale de la cathédrale de Milan. Au-dessus de la corniche qui surmonte le triple porche on lit cette inscription : *Virgini Visitationis et sancto doctori Francisco Salesio.*

Et sur la plinthe au-dessous de la corniche de l'étage supérieur, immédiatement sous le triangle (ou frise) soutenant la toiture, en grandes lettres d'or : DEO OPTIMO MAXIMO.

J'entre. C'est l'heure des messes matinales. Un prêtre célèbre au maître-autel ; quelques personnes éparses dans les nombreux rangs de chaises y assistent. Une douce et pieuse impression me saisit ; quelque chose qui me transporte, dès l'abord, dans la région du mystère et de l'infini. Le prêtre à l'autel, debout avec la chasuble dorée, devant les cierges allumés, ayant auprès de lui ou en arrière, au bas des degrés, son clerc au *blanc vêtement de lin* sous les rayons tamisés par les vitraux de couleur, n'est-ce pas comme une apparition du monde surnaturel ? Après avoir pris place parmi les assistants et entendu la fin de la messe, j'examine l'intérieur de la chapelle, je prends connaissance de l'ensemble et des détails.

Les proportions en sont belles, hardies, harmoniques, dans le style du commencement du dix-septième siècle (ou de la fin du seizième.) Quelque chose en petit, je l'ai dit déjà, rappelant le *Dôme* de Milan. L'édifice se compose d'une nef principale entre deux bas-côtés et d'un sanctuaire que surmonte une coupole avec lanterne. Les deux bas-côtés se terminent à la hauteur des degrés qui montent au sanctuaire, chacun par un autel faisant en-tête, autel de Sainte Chantal avec sa châsse dorée à droite, autel de Marguerite-Marie et du Sacré-Cœur à gauche.

Le sanctuaire et le maître-autel sont surtout remarquables. On y accède par deux degrés de marbre blanc surmontés d'une balustrade : puis quatre degrés conduisent au maître-autel qui est de marbre blanc et revêtu de dorures. Un brillant reliquaire ou plutôt une châsse revêtue d'or et de pierreries le surmonte. C'est la châsse de saint François de Sales. En arrière et au-dessus, contre le mur du fond de

l'abside, se dresse un monument en marbre noir, avec colonnes et entablement de style grec encadrant un groupe de statues de grandeur naturelle en marbre blanc. Ce groupe représente la *Visitation* : Marie chez Elisabeth. Ce qui dit aux yeux que saint François est le fondateur de la Visitation, que cette congrégation repose sur lui. On lit en lettres d'or sur la corniche de l'entablement en marbe noir :

Benedictus fructus ventris tui.

La Visitation a été fondée principalement pour honorer le Verbe incarné, et Marie, instrument de l'Incarnation.

Au-dessus du groupe de la Visitation, contre le mur du fond, un bas-relief représente le triomphe de saint François. Il monte dans la gloire sur des nuages portés par des anges. A droite, sur le mur du sanctuaire, un bas-relief représente saint François ayant la vision du Sacré-Cœur que lui montrent des Anges. Le saint est en extase. De l'autre côté (côté de l'Évangile), saint François, assis dans un fauteuil sur les degrés d'un autel, reçoit les vœux de sainte Chantal et de ses religieuses.

Des inscriptions courent tout autour de l'édifice, à la gloire du saint pontife : *Sol oriens amore seraphini*, au-dessus du bas-relief de François et du Sacré-Cœur; *Visitator Virginum, dux noster*, de l'autre côté en face, au-dessus du bas-relief où saint François reçoit les vœux de sainte Chantal et de ses religieuses.

Tout autour de la nef on lit, du côté gauche (Évangile) : *Norma cleri; sacerdos magnus; fidei scutum; doctor optimus.*

A droite (Épitre) : *Ecclesiæ lumen; hæresis flagellum; regula justitiæ, pastor bonus.*

Et au-dessus du triple porche à l'intérieur : *Refugium nostrum.*

Tout cela avec les piliers portant les arcs des voûtes et les arcs des travées qui mettent en communication la nef et les bas-côtés, avec cette coupole bleue au-dessus du sanc-

tuaire, éclairée d'en haut par une lanterne que surmonte une petite coupole d'un bleu pâle constellé ; tout cela avec les lampes qui pendent des voûtes et les lustres dorés que tiennent suspendus de petits anges s'élançant les ailes éployées des murs du sanctuaire ou des piliers de la nef, tout cela forme un ensemble glorificateur et triomphal et chante un vrai poème en l'honneur de saint François et de sainte Chantal.

Deux bustes posés sur des socles se dressent, l'un de saint François, à gauche, près du premier pilier au haut de la nef ; l'autre de sainte Chantal, à droite, près du pilier correspondant. Tous les deux renferment des reliques. Et l'on vient les vénérer et baiser.

Contre le pilier de gauche à l'entrée du sanctuaire une chaire est accolée, vieille, étroite, à six pans.

Est-ce de cette chaire que le saint fondateur de la Visitation distribuait ses précieux enseignements à madame de Chantal et à ses filles ? Est-ce de là que sont descendues ces admirables instructions qui, recueillies ensuite et coordonnées, sont devenues l'incomparable *Traité de l'amour de Dieu?* Il me semble le voir et l'entendre, le saint docteur, l'aimable prélat-gentilhomme de qui l'on a pu dire plus justement que du sage Nestor que la parole coulait de ses lèvres plus douce que le miel, mettant à la portée de simples religieuses les plus sublimes enseignements de la théologie de l'amour.

Et je me dis : « Heureux saint, heureux docteur dont la parole enseigne toujours ! Il est toujours la lumière *ardente* et *luisante, ardens* et *lucens,* que Bossuet a célébrée. Ses œuvres vivent et sa *fondation* a préparé cette irradiation *ardente* et *lumineuse* partie du *cœur* de Dieu dont Marguerite-Marie a été le ministre parmi nous, et ce ferment qui doit ranimer la vie surnaturelle dans notre société. »

En sortant de la chapelle de la *Visitation* (il n'est que 9 heures du matin), je me décide à m'écarter pour un moment des traces de saint François de Sales et à faire une excursion dans

les choses de la nature. Les gorges du Fier et ce que m'en a dit la veille mon voisin de table à l'hôtel d'Angleterre me reviennent en l'esprit et je me détermine à me rendre à Lovagny par le train de 9 h. 15. Je pourrai être de retour à 1 heure de l'après-midi et me donner tout entier à saint François et à l'examen des lieux qui rappellent son souvenir.

On se rappelle Lovagny, la gare qui précède immédiatement Annecy du côté d'Aix-les-Bains. Y retourner, c'est l'affaire d'un quart d'heure. De Lovagny à l'entrée des gorges il y en a pour 10 minutes à pied. Mais la course paraît longue sous un ciel de feu. Au delà de la gare, en s'éloignant d'Annecy, on va par un chemin poudreux. On se rapproche du lit du *Fier* dont la *voie* s'est un peu écartée. On arrive dans la pente (rive gauche ou méridionale) à l'entrée d'une sorte de domaine enclos. Une grille est ouverte qui permet de s'engager dans une allée droite et rocailleuse, sorte d'allée de parc serpentant entre des arbres. Cette allée vient butter contre une haute muraille de rochers transversale qui semble couper la vallée, où dans un lit déjà profondément encaissé et tourmenté, le *Fier* gronde et fait rage. Muni d'un billet (coût, 1 fr.,) l'on s'engage sur une passerelle ou balcon en bois suspendu en dehors du rocher par des tringles en fer, et se maintenant horizontal pendant que la pente du terrain que l'on quitte descend rapide et bientôt tout à fait abrupte jusqu'au torrent.

Lorsqu'on a fait quelques pas sur cette galerie ou balcon, ayant à gauche la paroi du rocher, on arrive tout à coup à un coude — galerie et parapet font brusquement retour à gauche. — Une immense déchirure qu'on n'apercevait pas est là ouverte, séparant la masse des rochers. C'est l'entrée des gorges. Le torrent s'est creusé avec le temps un lit à travers la montagne. Il s'y est fait un chemin droit, sinueux, à ciel ouvert, qui aujourd'hui n'a pas moins de deux cents pied de profondeur. On y pénètre en suivant la galerie en bois dont j'ai déjà parlé. Cette galerie se prolonge, serpente et zigzague comme la voie étrange qu'elle parcourt.

Avant de s'engager dans cette voie ténébreuse, on regarde encore avec plaisir du côté d'Annecy la vallée riante et ensoleillée avec les belles montagnes bleues du Semnoz comme fond de tableau. Mais il faut circuler. Nous sommes un flot de touristes sous la direction d'un chef d'escouade. Le guide presse la marche en avant. On s'avance dans l'ombre, suspendu à mi-hauteur contre le parois des rochers à gauche, à cent pieds environ de l'ouverture supérieure qu'éclaire le ciel bleu, et à cent pieds de l'eau du torrent, qui bondit, mugit, écume entre des rocs bizarres. *Hant obscuri*. On se croit dans le *Tartare* de Virgile, sur les bords du Phlegethon. Les roches des parois ont des formes et présentent des silhouettes étranges. De grands pans de pierres qui s'effondrent ou se lézardent menacent nos têtes. Parfois un pin, un hêtre ou un chêne rabougris se penchent sur l'ouverture et obscurcissent le ciel. De temps en temps on s'arrête pour écouter le guide qui explique, pour regarder les blocs qui menacent d'en haut, ou contempler bien loin dans l'ombre sous nos pieds le torrent qui écume et rugit, formant mille cascatelles entre les blocs roulés. Enfin une irradiation lumineuse pénètre devant nous dans le sombre couloir. Encore quelques pas et nous retrouvons la lumière.

A la sortie, nous nous arrêtons un instant à jouir du plein jour et à contempler ce qu'on appelle la *mer de rochers*, vaste plateau de rocs dénudés et crevassés qui forment comme des vagues de pierre.

Pour le retour, nous reprenons notre sombre chemin qu'il n'est plus besoin de décrire.

Au moment de sortir du domaine et de franchir la grille d'enceinte qui nous a donné entrée, je rencontre mon voisin de table de la veille avec sa mère. Il arrive au moment où les autres visiteurs reviennent. C'est pour n'être pas obligé de suivre le flot, son infirmité ne lui permettant pas de marcher assez vite. Je le remercie de m'avoir indiqué cette excursion vraiment intéressante et le quitte touché de son triste sort qui serait plus triste encore si la Providence ne lui avait donné une

bonne mère et des ressources qui lui permettent de se distraire par les voyages.

En attendant le train qui doit me ramener à Annecy, je mets le temps à profit. Un chalet-restaurant est là à quelques pas de la gare; j'y déjeune. Les tables s'alignent sous une sorte de verandah ou tente ombragée de grands arbres. Je suis seul à mon écot: quelques familles entourent d'autres tables. Devant moi, déjeune un jeune couple. Sont-ce des époux faisant leur voyage de noces? C'est l'idée qui me vient d'abord, puis des doutes se mettent à la traverse. Le jeune homme, plus je l'examine, ne me semble pas un mari bien sérieux. La dame est fort élégante, mais il y a je ne sais quoi dans son air, dans sa coiffure et dans sa toilette qui ne me paraît pas de bon aloi, un laisser-aller, de ces négligences apprêtées qui sont un raffinement de coquetterie. Je saisis sans le vouloir des mots, des lambeaux de leur conversation. Il me semble qu'on en est aux reproches, aux regrets. La dame a des larmes dans les yeux et dans la voix. Si elle est dévoyée, elle n'est pas encore bien avancée dans le mal. Si je ne me trompe, elle éprouve des remords que le monsieur, esprit fort, s'applique à dissiper, se riant des préjugés du vulgaire et de la morale des curés. Je sens que la patrie de saint François est aussi le pays de Jean-Jacques, que ce dernier y a du moins séjourné. Son influence régnerait-elle encore dans l'air qu'on y respire? Aurais-je sous les yeux un nouveau Saint-Preux et une nouvelle Julie? Il y en a eu tant depuis la *Nouvelle Héloïse!* Je laisse ces amoureux porter ou traîner leur chaîne... Et je suis heureux, lorsqu'arrive le train attendu, d'y prendre place pour rentrer dans la ville où vécut celui qui a été le docteur du véritable amour, du seul qui n'apporte ni déception, ni regrets.

De retour à Annecy, vers une heure, j'achève ma journée en reprenant ma recherche des traces de saint François.

Ayant parcouru la rue Notre-Dame jusqu'à la rue du Pâquier, je prends à droite dans le vieux quartier que domine le château. La rue que je suis est bordée d'arcades basses et sombres

qui portent des maisons à plusieurs étages avec des fenêtres des quinzième et seizième siècles et des toitures qui avancent. J'arrive à une place carrée sur laquelle se dresse le porche d'une église moderne. C'est la place de l'Eglise-Notre-Dame.

Un regard rapide jeté dans cette église me suffit. C'est un monument dans ce style grec du dix-septième siècle particulier aux églises des Jésuites, et qui n'existait pas du temps de François de Sales.

A quelques pas de là, je tourne à droite et à angle droit par la rue de la *Gouette*, et je me trouve devant la cathédrale. Cette église doit fixer plus longtemps mon attention, ayant été cathédrale de saint François, évêque de Genève, en résidence à Annecy. C'est un édifice construit dans le style gothique du quinzième siècle. La façade qui se présente sur la rue de la Gouette est lourde et fruste. L'intérieur, simple aussi, frappe par son austère et sombre grandeur. De hauts piliers portent les voûtes et s'y épanouissent en arceaux, arêtes et nervures. Des bas-côtés (non doubles) règnent autour de la nef avec des autels plaqués contre les murs. Le maître-autel se dresse dans le sanctuaire, entouré d'un ornement ou encadrement monumental de style grec avec colonnes en marbre noir.

A gauche, contre un des piliers de la nef, s'applique la chaire en vieux chêne sculpté. Saint François y a souvent prêché. On l'y a vu plus d'une fois transfiguré et ravi en extase... « Un jour, raconte son pieux historien (1), qu'il prêchait sur l'obligation d'adorer Dieu et de l'aimer par-dessus toutes choses, lorsqu'il terminait son discours par une apostrophe brûlante au Père céleste, il fut investi tout à coup d'une lumière brillante qui projetait de toutes parts ses rayons, de telle sorte qu'on ne pouvait le regarder sans être ébloui (2). »

Saint François s'est assis également dans cette stalle, ou ce trône d'évêque, placé en face de la chaire contre un pilier de

(1) M l'abbé Hamon, curé de Saint-Sulpice.
(2) Déposition du président Favre, témoin.

droite, et ayant à droite et à gauche, mais un peu en arrière et à distance, les stalles du banc d'œuvre où s'assoient pendant qu'on prêche chapitre, clergé et notables. Au bas de la nef, une tribune, reposant sur des colonnes grecques, porte le buffet de l'orgue que surmonte une belle rosace avec vitraux éclatants. L'église est sombre. Elle n'est éclairée que par des fenêtres ouvertes très haut entre les retombées des voûtes de la grande nef; et le bas-côté de droite a seul quelques ouvertures.

Mais si ce monument n'est pas à mettre sur la même ligne que nos grandes cathédrales gothiques, il a été, ce qui vaut mieux, presque constamment illustré par la présence de saints et doctes pontifes. Et celui qui y siège encore aujourd'hui (je n'ai pas eu la bonne fortune de le voir) n'en dépare pas la liste.

Après la cathédrale, l'évêché, sur le même côté (nord) de la rue de la Gouette. Grands bâtiments sombres : on est loin du lac, des promenades. Ce n'est pas là qu'habita saint François. L'ancien évêché est de l'autre côté de la rue. J'y voudrais bien voir la pauvre cellule qu'y occupait le saint évêque, vraie cellule de séminariste au milieu d'un palais, où on le trouva souvent en extase. Mais tout cela a été laïcisé, transformé en bâtiments de ville à usage de bureaux, de bibliothèques, de musées. Je redescends vers l'hôtel de ville actuel et vers le lac, laissant à droite les rues et ruelles qui grimpent vers le château. Quatre heures vont bientôt sonner et c'est l'heure où part un bateau que je voudrais prendre pour une deuxième excursion sur le lac. Les *Talloires* m'appellent, cette abbaye qu'aimait tant saint François et à l'ombre de laquelle il se proposait de finir ses jours.

Sur mon chemin, quelques paysans avec l'ancien costume savoisien arrêtent mes regards. Ils deviennent rares. Un vieux montagnard surtout m'intéresse, qui s'en va bâton ferré à la main, lourdes semelles aux pieds attachées par des bandelettes, et chapeau de feutre noir en abat-jour sur la tête. Sur son dos vêtu d'une veste noire et râpée, il porte son mobilier enfermé dans une pièce d'étoffe qui fut noire. Il ne manque que quelques

chèvres autour de ce pâtre hirsute, pour faire penser aux pâtres de la Sabine ou des Abruzzes.

Sur la rive, à l'embarcadère, rien encore. Il faut attendre le pyroscaphe. On ne peut tenir sur le quai sous un ciel embrasé. Par bonheur, le jardin public est-là avec ses bancs sous l'ombrage.

Dans un groupe demeuré debout faute de place pour s'asseoir, une conversation est engagée au sujet du château d'Annecy, du vieux castel des comtes de Savoie-Nemours qui est là devant nos yeux et domine la ville. Un grand monsieur à moustaches presque blanches, à lunettes dorées, au visage osseux, creusé et parcheminé, au costume sévère, sans recherche, tient la parole. Est-ce un propriétaire bibliophile et antiquaire? Est-ce un bibliothécaire ou un ancien professeur?... Il y a un peu de tout cela en sa raide personne. Il habite le pays, et il raconte par le menu les origines de la maison de Savoie en remontant jusqu'aux Romains. Un monsieur plus jeune, quoique déjà mûr, grand aussi mais plus replet, rebondi et luisant, plus négligé, cheveux longs et touffus rejetés en arrière à la manière des *intellectuels*, intercale son mot, donne la réplique de temps en temps. Mais le bateau siffle, la cloche sonne. Il faut partir. Je perds le reste de leur conversation, préoccupé de trouver un bon abri contre le soleil et de prendre le meilleur côté sous la tente du bateau. Et puis le lac, le ciel, les montagnes détournent mon attention.

Le temps est comme la veille, resplendissant. Les mêmes spectacles captivent mes regards, la transparence des eaux, les évolutions des cygnes, les caps, les îles (vrais bouquets d'arbustes méridionaux et de peupliers d'Italie, se mirant dans le lac et où saint-François aimait à aller s'ébattre en son enfance), les flancs et les sommets du Semnoz, les sinuosités et les coteaux plus arrondis de l'autre rive, les stations où l'on débarque et où l'on embarque d'élégants voyageurs et voyageuses. Enfin l'on a revu et côtoyé la presqu'île et le château de Duing aux hautes tours, et l'on a franchi la passe qui mène dans l'ar-

rière-lac. En poussant droit devant soi jusqu'au fond du golfe opposé au cap et au château, on atteint la station des *Talloires*. C'est le terme de ma course pour ce jour. J'y débarque et mes deux dialogueurs érudits d'Annecy y débarquent comme moi. Nous gravissons un instant de conserve un chemin tortueux qui monte vers les hôtels et pensions échelonnés dans ce coin de montagnes où l'on vient chercher des eaux thermales, et où l'on venait autrefois chercher la paix du cloître. C'est l'antique abbaye des *Talloires* qui m'attire encore aujourd'hui. Du lac on la voit de face sur son tertre verdoyant avec sa longue façade grisâtre et sa toiture de tuiles rousse, qu'interrompt un campanile aigu. Mais pour y parvenir il faut faire un détour, monter, descendre et remonter sur des pentes couvertes de vignes, plantées de noyers et d'autres arbres fruitiers; on aperçoit à ses pieds, à travers les peupliers de la rive, le lac qui se déploie au loin.

Plus haut, sur un autre mamelon où l'on parvient par une série de gradins, s'élève une deuxième abbaye dépendant de la première : c'est *l'Ermitage*. Des croupes verdoyantes que dominent quelques crêtes dénudées enceignent à demi tout ce ravin paisible.

En parcourant cette solitude, je songe aux divers séjours que saint François a faits dans ce lieu de retraite qu'il affectionnait, à ses promenades sur ces pentes, à ses prières, à ses méditations devant ce bel et harmonieux horizon. La première fois qu'il y parut, ce fut en réformateur. Le trouble, la discorde avaient pénétré dans l'Abbaye. La discipline régulière y était déchue. Il sut y ramener l'ordre, la ferveur et la paix par des mesures de fermeté, et surtout en employant le *lait et le miel de la douceur*. « Ses sages avis produisirent leurs fruits. La discipline régulière refleurit dans cette maison. Et de saints religieux répandirent, au dehors comme au dedans, la bonne odeur des plus pures vertus (1). »

Revenu vers les chalets et pensions, j'entre un instant à

(1) *Vie de saint François.*

l'hôtel Belle-Vue pour réfectionner en attendant le retour du bateau. Pendant que l'on me fait chauffer un potage, je me promène dans le jardin qui descend devant l'hôtel. La vue est vraiment ravissante dans toutes les directions, au milieu de ces vignes, dans cet enfoncement entre des montagnes qui s'étagent et font retour à droite et à gauche, devant ce lac qui miroite sous un soleil embrasé.

En regardant en arrière, vers les sommets qui dominent le site, au-dessus d'une croupe boisée, à droite de l'ermitage, mais bien plus haut, j'aperçois entre les cimes des arbres comme une église et un clocher. Une petite servante, qui travaille au sarclage le long des sarments et des échalas, veut bien me renseigner. C'est une fillette au teint bruni, aux yeux qui ressemblent à deux grains de raisin noir. Avec la vivacité méridionale elle donne sur cette église ou chapelle des détails intéressants. C'est une église connue sous le vocable de Saint-Germain. On y vient en pèlerinage, surtout le lundi de Pâques et aux jours de la Pentecôte et de la Toussaint. Mais quel est ce saint Germain qu'on y vénère? La fillette ne peut me renseigner sur ce point. Depuis mon retour, quelques recherches m'ont appris que ce saint Germain était un pieux solitaire qui vivait au onzième siècle et avait été envoyé de l'abbaye de Flavigny à celle de Talloires pour y rétablir l'observance religieuse. Sa mission remplie, il s'était construit là, sur une montagne voisine, un ermitage où, vivant dans la pratique des plus hautes vertus, il avait mérité que Dieu révélât après sa mort sa sainteté par de nombreux miracles. Une grande solennité eut lieu du temps de François de Sales pour la translation de ses reliques. Le saint évêque présida lui-même la cérémonie, porta la châsse en personne et prononça le panégyrique du bienheureux. C'est dans cette circonstance qu'étant allé de l'église à la maison de l'ermitage, il se sentit fortement incliné à venir terminer ses jours dans cette solitude. Mais la mort ne devait pas lui permettre d'exécuter son dessein.

Ma réfection n'était pas fort avancée lorsque le sifflet de la machine se fit entendre, m'annonçant le retour du bateau. Je m'empressai de régler mon compte et de laisser, avec mes reliefs, le digne garçon-serveur qui cumulait, je crois, avec la dignité de chef de l'établissement toutes les fonctions de céans, fort digne dans son habit noir et dans sa cravate blanche sur laquelle ressortait un nez qui trognonne et un teint fleuri et alcoolisé.

Il est environ sept heures du soir lorsque je me rembarque. Ils sont beaux, les lacs de Suisse et de Savoie, quand le temps est serein, beaux à toutes les heures du jour, beaux surtout quand arrive le soir et que c'est un soir d'été. Le soleil semblait toucher les collines de la rive opposée, derrière lesquelles il allait bientôt disparaître. Les sommets du Semnoz se coloraient en rose pendant que tout s'assombrissait sur l'autre bord, et que les montagnes du fond du lac devenaient comme de grandes vagues noires. La surface des eaux se rayait de sillons empourprés, s'éclairait de reflets irisés, nacrés. Je retrouve à bord le grand monsieur raide et sec, le vieil érudit à moustaches blanches et à lunettes d'or de tout à l'heure. Il est seul maintenant. Son gras compagnon, aux cheveux longs, à la rondeur un peu pédantesque et guindée, est venu le reconduire jusqu'à la passerelle, mais est resté aux *Talloires*, où il est en villégiature.

Plus de calme à bord que dans le jour ; une sorte de recueillement. On goûte le peu de fraîcheur qui vient enfin ; on se laisse bercer au bruit des roues et de la machine ; on suit de l'œil le mouvement des belles vagues bleues que pousse devant soi le navire et de celles qui reviennent déferler contre ses flancs, — on sent, on rêve, on pense. Il semble que l'on entend mieux le langage des choses, des choses visibles parlant des invisibles. —Tout est à la fois réalité et symbole dans la nature. Je songe combien les objets et les tableaux qui m'entourent devaient parler à une âme comme était celle de François de Sales, douée d'une noble intelligence, d'une imagination vive et puis-

sante et d'une exquise sensibilité. Que de leçons, que d'inspirations et que d'images lui fournissait cette nature admirable dont son génie a reçu l'empreinte et reproduit les principaux caractères : grâce, douceur et harmonie, éclat et grandeur aussi. *Disposuit ascensiones in corde suo*. Il y a aussi dans sa vie et dans ses œuvres de hauts sommets, et au-dessus des belles eaux transparentes aux rives fleuries et verdoyantes, les torrents tombant des montagnes et roulant sur la roche et le granit ; par exemple, dans ses œuvres de polémique ou de controverse. Pendant que je me livre à ces réflexions, le bateau poursuit sa course ; il est rentré dans l'avant-lac et a fait plusieurs fois le parcours d'une rive à l'autre, de Joriot à Menthon, de Menton à Veyrier, etc. Enfin, nous avons tourné pour la dernière fois le dos au Semnoz et nous voguons vers le port qui a été notre point de départ. Le soleil a disparu en arrière des collines qui entourent Annecy. Quelques nuages rosés flottent au-dessus de la ville, dans les rayons du couchant. Le rocher qui porte le vieux château, les maisons, les tours d'église et les grands établissements ressortent sur ce fond lumineux.

En avançant vers ce terme de notre course, je songe au terme de notre course sur la terre. Nous aussi, dans la vie, nous avançons, nous voguons vers une brillante cité, dont Annecy, comme suspendu entre le ciel et le lac empourpré, me présente l'image, — vers la Jérusalem céleste. — Puissions-nous ne pas manquer le port !

19 août. — Aujourd'hui, je dois partir d'Annecy pour visiter Sales et Thorens, lieux où est né et où a été baptisé saint François de Sales, et aller ensuite coucher à La Roche, petite ville où notre saint a commencé à étudier le rudiment. La disposition des lieux me force à ce renversement de l'ordre logique et chronologique. Le train dans lequel je dois monter ne passant qu'à dix heures du matin, je peux encore disposer de deux ou trois heures. Je les emploie à revoir quelques quartiers, à

visiter quelques monuments que j'ai négligés les autres jours : la vieille ville, les ruelles qui grimpent vers le vieux château. Je n'ai fait qu'entrevoir toute cette partie. C'est par là qu'est le faubourg Perrière, la rue Perrière. La rue Perrière grimpe à gauche du château (du côté du lac). Je remarque ses vieilles maisons à façades en bois avec escaliers, galeries et balcons extérieurs, — le tout plus ou moins vermoulu et disloqué — qui feraient encore le bonheur de Töpffer; et je me demande quelle est, de toutes ces vieilles demeures en ruine, celle qui abrita l'ordre naissant de la Visitation, où est cette maison dite la *galerie*, qu'une dame pieuse donna à madame de Chantal et à ses sœurs, et qui fut leur premier asile?.....

Au sommet du faubourg, les maisons se font rares. La rue Perrière débouche sur la campagne. De grands établissements apparaissent sur la pente du côté du lac. C'est la maison des Pères de la Mission (ancien grand séminaire) et le grand séminaire actuel. De ces établissements et de leurs domaines, la vue s'étend sur la campagne, sur le lac et les montagnes du Semnoz.

J.-J. Rousseau lui aussi a séjourné et s'est développé dans cet horizon. On montre encore dans l'ancien séminaire la chambre qu'il occupa quelque temps. Il avait habité Annecy avec sa protectrice madame de Warrens. Celui qui a été le poète ou chantre de la passion égoïste et désordonnée et du faux amour est né et s'est développé presque dans le même cadre que celui qui a été le docteur et le poète de l'amour vrai et de la sainte dilection. Par une rue transversale, entre des enclos et des jardins fermés de murs, je gagne l'entrée du vieux château en le contournant à l'ouest.

Cet antique castel présente un ensemble de constructions diverses qui remontent au quinzième et au seizième siècles; il est flanqué de plusieurs tours carrées très hautes, avec créneaux et mâchicoulis. A l'entrée, vers le nord, grande porte à ogives, ouverte dans une haute muraille que defendent des tourelles à encorbellement et que surmonte une galerie crénelée. Des pantalons

rouges sont de garde. Ils me voient crayonner des notes. Cela semble les mettre en émoi. Me prend-on pour un espion? Le sergent du poste vient sur le seuil. Cependant il me laisse passer au large. Cela m'est une occasion d'entrer en colloque avec un bel adjudant que j'accoste dans la descente vers la ville et qui veut bien en plaisanter avec moi. En parcourant de petites ruelles sombres on redescend vers la partie basse. Je gagne ainsi en me rapprochant du lac la place et l'église Saint-Dominique, le quartier de l'Hôtel-de-Ville et le jardin public.

L'église Saint-Dominique est un édifice du quinzième siècle, peu remarquable pour l'architecture, bas, sombre, trop large pour sa longueur. Quelques grands tableaux se détachent sur les murs coloriés. Le maître-autel en bois sculpté est remarquable. J'admire aussi les stalles, restes des stalles des dominicains; et une chaire en vieux chêne avec bas-reliefs et abat-voix. Une sorte d'Atlas, statue unique, soutient l'escalier sur son dos. Saint François a dû aussi prêcher dans cette chaire. Mais cette église me rappelle d'autres actes importants de sa vie. J'aime à me le représenter, aux jours de sa charmante et candide enfance, sur les degrés de ce sanctuaire, faisant sa première communion, ou venant y recevoir la confirmation des mains de l'évêque de Genève Ange Justiniani, qui l'avait appelé déjà l'*ange visible de la patrie*.

Saint François faisait alors ses études dans les bâtiments voisins de l'église où était le collège. Aujourd'hui les bureaux de la 55e brigade d'infanterie y sont installés, et le reste est à usage de caserne. J'en fais le tour de manière à gagner la façade et l'entrée principale du côté de l'hôtel de ville. Un campanile s'élève sur le milieu du principal de ces bâtiments, dont l'ensemble ne se distingue guère de la plupart des établissements du même genre. Du temps de saint François, le théâtre et l'hôtel de ville actuels avec le jardin public n'étaient pas là pour arrêter la vue et l'empêcher de s'étendre des fenêtres du collège sur le lac et ses îles, et sur les pentes et les sommets du Semnoz.

Après avoir jeté un dernier coup d'œil sur le lac et sur un vieil hôtel où saint François établit les Clarisses, je regagne la *rue Royale* et l'hôtel d'Angleterre. Le majestueux omnibus est là qui attend pour se rendre à la gare.

A dix heures et demie, départ d'Annecy. Je veux visiter, je l'ai déjà dit, le lieu de naissance de saint François de Sales et l'église où il a été baptisé. Et pour cela, il me faut descendre d'abord à la station de Groisy (deuxième ou troisième après Annecy), dans la direction de la Roche. A partir de la gare d'Annecy, la voie traverse un pays ondulé, assez semblable à celui parcouru depuis Aix-les-Bains jusqu'à Annecy, et aussi à notre Bocage normand si nous avions au lieu de pommiers des vignes et des noyers sur nos coteaux. A gauche de la voie, du côté du nord, s'élève et se déroule au loin, en arrière des lignes bien nettes et ensoleillées des premiers plans, une petite chaîne de sommets bleuâtres et vaporeux que je prends pour celle du Mont-Sion. A droite, après avoir laissé s'éloigner et disparaître le beau lac bleu, on côtoie une longue et riche vallée. Au delà le terrain se relève en un chaînon de montagnes qui suit parallèlement, et semble détaché du Semnoz. Le paysage, très varié, est inondé des feux d'un soleil brûlant.

De la gare de Groisy pour me rendre à Sales, lieu de naissance de saint François, il me reste, dit-on, sept kilomètres à faire. J'ai le tort de ne pas saisir aux cheveux une bonne occasion, et de laisser partir le véhicule de la poste sans moi pour Thorens. Je m'attarde à déjeuner à Groisy.

A Groisy, trois ou quatre restaurants sollicitent la préférence du voyageur; ce sont d'humbles chaumines qui n'ont qu'un rez-de-chaussée, mais qui présentent un aspect attrayant avec leur toiture rouge et leur façade blanche qui rit au soleil à travers des lauriers-roses couverts de fleurs. J'entre au hasard dans l'un de ces restaurants qui se compose d'une salle unique, salle à manger, salon et estaminet tout à la fois. Mais cette humble salle d'auberge de village, avec ses murs

peints en jaune et ses petits tableaux aux cadres défraîchis (nature morte, fruits, scènes burlesques), me semble plus belle que la splendide salle à manger de l'hôtel d'Angleterre. En ce jour qui est un vendredi tout le monde y mange maigre; et l'on n'y sert que du maigre. L'influence de saint François règne encore chez ces braves gens. *O fortunatos nimium*... Puissent-ils conserver cette foi et ces mœurs !...

Vers une heure, je suis en route pour Thorens. Pas un nuage au ciel, un soleil dévorant; et je n'ai pour m'en défendre que mon parapluie. Pas d'ombre, pas d'arbres donnant un véritable ombrage, et nulle brise rafraîchissante pas plus sous les noyers que sous les poiriers. Où est le hêtre touffu chanté par Virgile : *Patulæ sub tegmine fagi?* Je comprends en ce moment le prix que ses bergers attachaient à l'ombre. On voudrait s'étendre comme eux *lentus in umbra* et goûter le *frigus opacum*. On envie ses troupeaux *qui umbram et frigora captant... ad fontes sacros et flumina nota*. Dans les champs, silence complet. Tout semble engourdi par la chaleur. Tout semble mort. Pas de ces bruits, de ces rumeurs, de ces bourdonnements que nous entendons l'été dans notre Normandie. J'écoute en vain pour percevoir le murmure des abeilles qu'aimait tant François de Sales et qui lui ont fourni tant d'aimables enseignements, d'ingénieuses comparaisons et de doux symboles. La route serpente en s'éloignant de la voie ferrée dans la grande vallée que nous voyions du train sur notre droite. Un bruit sourd et continu me vient du fond d'un ravin; j'avance, c'est une scierie, et le torrent qui la fait mouvoir. Le torrent devient plus encaissé, la vallée plus étroite. La route circule plus ombragée, suspendue de trente ou quarante pieds au-dessus de l'eau qui bondit entre les rocs. Puis la vallée s'aplanit et s'élargit de nouveau. J'aperçois de temps en temps quelque ferme à travers les noyers, quelque chaumine avec de grands toits en tuiles descendant très bas et descendant aux deux bouts plus bas encore que sur les côtés. Est-ce Thorens? Non, pas encore; là-bas, plus loin! Et j'avance... j'avance, et n'arrive

pas. Sept kilomètres, est-ce donc si long?... Enfin, après avoir gravi longtemps encore, au sommet d'un renflement de terrain dominant à droite la longue vallée que je suis toujours, la route pénètre dans un vrai village ou plutôt dans un bourg. On y voit un bureau de poste, des gendarmes, des douaniers. C'est Thorens. Mais l'église... où est l'église? Je voudrais voir l'église où François fut baptisé le lendemain de sa naissance et où il fut sacré évêque. On me la montre de loin à l'autre extrémité du village, sur la gauche, en arrière d'une place que longe la route. Je veux aller la visiter, mais, déception : pas moyen d'y pénétrer. La place et les alentours sont encombrés de chantiers et d'échafaudages. Une nouvelle église est en construction qui enveloppera l'ancienne, me dit-on, comme à Lorette pour la *Santa Casa* et à Assise par la *Portioncule*. Ce sera une vraie basilique digne de la gloire du saint dont on y vénérera le souvenir. Mais en attendant je ne peux aller le vénérer dans celle qui a été témoin de tant d'actes importants de sa vie. Il y aurait danger, paraît-il. Celle-là, l'ancienne, c'est une petite église de village aux fenêtres basses et étroites, qui n'offre aucun intérêt architectural.

Je laisse les ouvriers scier leurs pierres ou monter sur leurs échafauds et je poursuis, à la recherche de ce qui reste de l'ancien château de Sales. Renseignements pris au bureau de la poste, je me dirige vers mon objectif, après avoir retenu prudemment pour le retour une place dans le véhicule de l'administration. Le ravin indiqué au delà duquel je dois aller chercher ces vénérables vestiges, je le rencontre à environ deux cents mètres du village. C'est toujours la même longue vallée que je retrouve sur ma droite et qui, là, redevient plus étroite et encaissée. Une autre vallée y débouche, en face de moi, presque à angle droit, venant du sud ou sud-est selon une pente fort raide, entre deux chaînons de hautes montagnes fendues par quelque terrible convulsion. Sous bois, bondit un torrent que je traverse. Par delà les hautes futaies, à l'entrée de la vallée escarpée qui vient du sud, un château

moderne (style Renaissance) dresse au-dessus des arbres ses tourelles ou poivrières ardoisées. Je m'oriente sur ce château, pensant que les restes de l'ancien n'en doivent pas être éloignés. Des allées sablées y conduisent. Je rencontre un mortel, peut-être le concierge, et lui demande à visiter ce qui reste du château qui a vu naître François de Sales.

« Tenez, me dit-il, regardez là-haut. » Et il me montre, dans la montagne au bas de laquelle nous nous trouvons, au-dessus d'une croupe arrondie, une sorte de maisonnette surmontée d'un campanile. « Voilà l'ancien château de Sales. » Je remercie et suis la direction indiquée.

Je dois gravir encore quelques instants par un chemin raide et rocailleux. J'arrive enfin devant le bâtiment cherché et peux en apprécier la forme et les dimensions. C'est une construction à peu près carrée, avec deux petites fenêtres rectangulaires et garnies de barreaux de fer sur le devant. Une toiture ordinaire, en tuiles, le couvre, surmontée d'un campanile en bois. Ce campanile est percé d'ouvertures cintrées et porte une croix. Une grande baie cintrée, pratiquée dans la façade méridionale, donne entrée dans l'intérieur. C'est la chambre où naquit François de Sales. On l'a convertie en chapelle peu de temps après sa mort. C'est à peu près tout ce qui reste de l'antique manoir de la famille. Des ouvriers sont là qui restaurent les murs et la voûte. Un tableau se dresse au milieu de la pièce, sur un chevalet. On travaille à le rafraîchir. En déblayant à la suite de ce bâtiment, on a mis à découvert des restes de construction. Il n'en faut pas moins, un effort d'imagination pour reconstituer là un manoir seigneurial.

C'est pourtant là qu'est né cet homme extraordinaire, ce grand saint, l'un des plus favorisés des dons de la nature et de la grâce des temps modernes. C'est là qu'il a fait ses premiers pas et qu'il a aimé revenir à tous les âges de sa vie : enfant, brillant cavalier, saint prêtre, vénérable évêque. Ces lieux ont été témoins d'une de ses plus décisives entrevues avec madame

de Chantal. C'est là qu'il s'est définitivement entendu avec la sainte et vaillante veuve pour l'exécution du grand dessein qu'ils méditaient, et dont la réalisation devait étendre et perpétuer dans le monde la flamme de l'amour divin qui les embrasait. Si le château a disparu, le site est toujours là, et mon imagination se plaît à y évoquer la scène suivante, qui me revient en mémoire.

Madame de Chantal avait désiré venir en Savoie ouvrir toute son âme au guide éclairé que le ciel lui avait donné. Elle vint au jour fixé, fit au saint évêque une confession générale, lui rendit un compte exact de toute sa vie ; et en l'entendant, le saint directeur reçut tant de lumières divines dans son esprit, tant de grands sentiments de Dieu dans son cœur, qu'il en fut tout ravi de joie. « C'est donc tout de bon, lui dit-il, que vous voulez servir Jésus-Christ ? — Oh ! oui, tout de bon, répondit-elle. — Vous vous consacrerez donc tout entière au pur amour de Dieu ? — Tout entière, répliqua-t-elle, afin qu'il me consume et me transforme toute en lui. — Est-ce sans réserve que vous vous y consacrez ? — Oui, sans réserve je m'y consacre. — Méprisez-vous franchement le monde et ses vanités, pour avoir Jésus-Christ et sa grâce ? — Je le méprise de toute mon âme et il m'est en horreur. — Enfin, vous ne voulez donc que Dieu ? — Oui, je ne veux que Lui pour le temps et l'éternité. — Ah ! reprit alors François, j'ai eu de hautes pensées sur vous pendant les trois heures qui ont précédé votre arrivée ici. Dieu m'a communiqué depuis plusieurs années quelque chose sur votre avenir, mais je ne veux pas vous le dire d'ici à un an. — Mais, ô mon Père, lui dit-elle, ne m'arracherez-vous pas au monde et à moi-même ? J'ai de si grands désirs d'être affranchie de tout obstacle au service de Dieu ! — Oui, lui répondit-il, vous quitterez toutes choses. Vous viendrez à moi, et je vous ferai tout abandonner pour Dieu !... » Il lui traça ensuite un règlement de vie.

Madame de Chantal demeura six jours au château de Sales, tout entiers employés à recevoir ces précieuses leçons. « Et ce

peu de jours, dit-elle, me furent des années de bénédiction. En écoutant mon saint directeur, je croyais écouter Dieu même. Et toutes ses paroles passaient de sa bouche dans mon cœur comme des paroles de Dieu. Je voyais en effet en lui comme un rejaillissement de la divinité (1)... »

Ce n'est pas tout à fait sur ce ton que devaient plus tard s'entretenir Rousseau et madame de Warrens, ou Saint-Preux et Julie, en parcourant ces mêmes sites. Au lieu de renoncer à tout et à eux-mêmes pour s'attacher à Dieu et conformer leurs affections à l'ordre établi par lui, on les verra sacrifier tout, Dieu même et sa loi, à leur propre intérêt et à leur passion égoïste.

Au retour, je redescends dans le ravin sans m'arrêter au château moderne, laissant sur ma gauche les bois touffus d'où jaillissent ses tourelles ardoisées, et je regagne Thorens en gravissant rapidement la pente opposée.

A Thorens, le véhicule de la poste est là, tout préparé, qui attend pour partir. Le soleil est toujours dévorant. On nous entasse dans le voiturin. Nous étouffons, nous cuisons. Mes compagnons de route sont des entrepreneurs, des conducteurs de travaux employés à la construction de la nouvelle église de Thorens. Ils disent des merveilles du monument qu'on élèvera. La Savoie commencerait-elle à faire quelque chose pour la glorification de son plus illustre enfant?

Je revois les ravins et les coteaux parcourus quelques heures auparavant. La solitude y est un peu moins grande en ce moment. Quelques faneurs et faneuses animent le paysage. C'est la saison des regains. Nous arrivons à Groisy sur les cinq heures. Plus d'une heure à attendre.

De Groisy à La Roche, l'aspect du pays est toujours celui que j'ai signalé depuis Aix-les-Bains, c'est-à-dire le parc anglais. — Tels sont les premiers plans que l'on a sous les yeux. — De temps en temps du côté du nord, dans un vaporeux lointain,

(1) M. l'abbé Hamon, *Vie de saint François de Sales.*

apparaissent de hauts et bizarres sommets bleus. Serait-ce déjà les Salèves ? serait-ce aussi les Voirons nous annonçant Genève et son lac ? Vus ainsi sur l'horizon, ils semblent se dresser sur les limites du pays du rêve.

Le tableau que me présente l'intérieur du wagon me détourne de ces belles régions où mon imagination irait vagabonder volontiers. La vie en ses graves et tristes réalités est là qui me ressaisit. Deux prêtres d'âge différent, l'un à cheveux gris et l'autre jeune, un curé et son vicaire peut-être, assis l'un vis-à-vis de l'autre à côté d'une des portières, récitent leur office. A l'autre extrémité du compartiment, c'est-à-dire à ma droite, s'offre un specimen des misères que les espérances de la religion peuvent seules adoucir et consoler. C'est un pauvre jeune homme qui n'a pas vingt ans, malade, ayant déjà sur le visage l'empreinte de la mort. Une jeune fille qui paraît sa sœur est à ses côtés. Un vieux monsieur, peut-être le père, est assis vis-à-vis d'eux. Je comprends, d'après leur conversation, que le jeune homme revient des hôpitaux d'Annecy. Il tousse ; il manque d'air ; il faut ouvrir, puis il faut fermer. Tout l'impatiente, surtout les conseils hygiéniques que prodigue le vieux monsieur. L'angoisse étreint le cœur de la sœur en regardant ce pauvre visage aux yeux profondément cerclés de noir, *natantia lumina morte*...

.....Le jour baisse et le soleil va bientôt disparaître en arrière des sommets bleuâtres que je prends pour les Salèves. Nous nous sommes écartés, en inclinant au nord, de la longue vallée suivie depuis Annecy. La voie redescend comme par une suite de pentes ou de rampes, et décrit une longue courbe qui nous laisse voir la petite ville de *La Roche* avant de l'atteindre. Elle se présente comme au centre d'une campagne riante entourée de montagnes de formes diverses. Après être longtemps descendu, sur les pentes ou gradins de ce vaste entonnoir ou de ce grand cirque, nous gravissons de nouveau et nous arrivons en gare où nous stoppons à sept heures quinze.

La gare est construite sur une hauteur qui domine la ville et ses jardins. Je ne m'arrête pas à considérer le panorama que j'ai devant les yeux et le cadre des sommets lointains qu'éclairent les feux du couchant, pendant que l'ombre envahit la plaine. Je descends en hâte à la recherche d'un dîner et d'un gîte. Je trouve l'un et l'autre à des prix modestes et dans des conditions convenables. Et c'est l'hôtel de la *Croix-Blanche* qui me donne l'hospitalité : belle chambre et bon lit avec lequel je fais de bonne heure connaissance...

Journée du 20 août. — Réveil matinal. Les jaunes rayons qui percent mes volets me disent que l'ardente canicule ne va pas faire relâche. Il faut que je sois à la gare à sept heures. Cette course matinale je la fais à pied, afin de mieux voir autour de moi. La chaleur est déjà accablante. La Roche est bien la vieille ville savoisienne, déjà un peu italienne. Une grande et grosse tour ronde à créneaux et mâchicoulis se dresse à quelques pas de l'hôtel de la *Croix-Blanche*, à un angle de la place principale, disant que *La Roche* a fait quelque figure au moyen âge. Partout, devant les maisons, des lauriers-roses s'alignent couverts de leurs *nobles fleurs* qui témoignent de la douceur du climat et de l'ardeur d'un été exceptionnel. Mais où est donc l'ancien collège où saint François a passé sa tendre enfance ? Je voudrais bien le visiter avant mon départ. Mais, renseignements pris, je renonce à mon projet. Il faudrait se rendre jusqu'à l'autre extrémité de la ville. On me montre de loin, près d'une église, ce bâtiment qui est devenu une école primaire laïque (*quantum mutatus !*). Une belle campagne sillonnée par la ligne sinueuse et blanche que forme le lit d'un large torrent, l'*Arve*, s'étend par delà Saint François de Sales s'est développé dans ce paradis terrestre ayant en perspective ces champs et les glaciers lointains d'où descend le torrent, les sommets de Chamonix et du Mont-Blanc qui déjà lui apprenaient à tourner son âme en haut et à en maintenir la *pointe*, comme il disait, c'est-à-dire sa

raison, dans la sérénité lumineuse sans se troubler si les nuages et les orages grondaient au-dessous.

A la gare je retrouve ma valise déposée la veille et, muni d'un billet pour *Annemasse*, je prends place dans le train qui arrive de Chambéry. Le soleil monte à notre droite, éclairant les paysages et les colorant d'un éclat de plus en plus ardent. De légères vapeurs s'élèvent des profondeurs. Suivant une direction ouest et nord par rapport à La Roche, nous avons longtemps à droite le vaste bassin verdoyant dont la petite ville occupe le centre. Le Salève reparaît à notre gauche, c'est-à-dire au couchant. A droite, vers le nord, se montrent les Voirons. Dans les champs, plus de gerbes — on rentre les regains. — Sur une route poudreuse, entre deux rangées de petits saules à têtes rondes, des chariots, traînés par des bœufs aux longues cornes, s'avancent chargés de trèfles qu'on y entasse non bottelés. Cela me rappelle les tableaux de Léopold Robert (la *Campagne Romaine*) que l'on voit au Louvre. Autour de nous des roches faisant saillie de-ci et de-là, parmi des buissons ou taillis de chênes, nous disent que les montagnes ne sont pas loin. Nous côtoyons l'Arve. Puis nous atteignons Mornex. Au-delà de Mornex nous commençons à entrevoir devant nous, bien loin dans les brumes de l'horizon, une ligne noire que nous reconnaissons être le Jura.

Entre cette sombre barrière transversale et nous, au fond de vaporeuses profondeurs, il y a le lac, il y a le Léman. Mais nous ne le voyons pas encore. Seuls, les contours du bassin qui le renferme commencent à se dessiner. Nous contournons les *Voirons* aux flancs couverts de vignes qui se dressent sur notre droite. En contemplant cette montagne qui domine Genève, le lac et ses bords, on peut se faire une idée de la beauté du spectacle que l'on découvre du sommet, la vue s'étendant du Jura au Mont-Blanc. Le jeune apôtre du Chablais, François de Sales, a souvent gravi ces pentes : *Quam pulchri pedes evangilisantis pacem!* Il visita sur ce mont les ermites qui l'habitaient. Il réforma leurs règles, leurs constitutions auxquelles il imprima ce cachet de douceur,

de modestie et de sagesse qui le caractérisent. Il préluda là, déjà, à son rôle de fondateur de congrégation.

D'Annemasse où je suis arrivé à huit heures et demie, je voudrais bien faire l'ascension de cette montagne. Mais quand la distance à parcourir m'est connue, je change d'avis. Je renonce même à l'ascension du Salève, plus rapproché (il y faudrait un jour). Et je n'hésite plus à me rendre directement dans la capitale du Chablais, à Thonon.

Un train part d'Annemasse à dix heures pour cette destination. Au delà d'Annemasse on se rapproche du lac de Genève, mais nous n'en avons pas encore la vue. Autour de nous, de jolis villages avec leurs clochers aux ardoises luisantes, des bastides, des métairies isolées au milieu des vignes ou étagées sur les pentes parmi les noyers et les châtaigniers. Le soleil, ayant dépassé la cime des *Voirons*, à notre droite, embrase le paysage et aussi nos compartiments. Depuis Annemasse la physionomie de deux nouveaux compagnons de route captive mon attention. Ce sont deux types qui m'intéressent par eux-mêmes et par les contrastes qu'ils présentent. C'est un bourgeois et c'est un ouvrier. Le bourgeois n'est pas la fine fleur de sa classe. Sa tenue, ses allures, son costume dénoncent un homme d'affaires (avoué, huissier ou notaire), ou bien encore le brocanteur genevois, bijoutier en faux, commerçant interlope. Ses yeux d'un bleu pâle, sa figure rasée, sa physionomie de lièvre inquiet, ses épaules tombantes, ses hanches prononcées et arrondies, ses allures cauteleuses lui donnent l'air d'une sorte de Shylock. Malheur (il me semble) à qui se laisse prendre en ses filets.

L'autre, l'ouvrier, a des allures et un aspect tout différents. Tout son air accuse une nature droite et loyale. De fière et vigoureuse stature, il porte sur son costume et sa personne les stigmates du travail, des taches de terre et de plâtre, mais n'a rien de déguenillé. Sa veste pliée sur son bras et son pantalon de velours ne sont que défraîchis ; sa chemise entr'ouverte sur une poitrine brunie et velue est d'une toile solide ; sa barbe et sa

chevelure qui porte un feutre noir marqueté de taches de plâtre commencent à grisonner. Ses traits sont basanés et accentués. Il n'est qu'os, nerfs et muscles. Ce doit être un enfant de la vaillante et croyante Savoie, et non un de ces rusés coquins comme ceux que produit en si grand nombre la patrie de Jean-Jacques. Vont-ils de compagnie? Si oui, on sent lequel des deux doit être la dupe de l'autre.

La ligne sombre du Jura nous accompagne toujours parallèlement depuis Annemasse; maintenant elle commence à s'écarter pour se diriger vers le nord. Les collines du pays de Vaud continuent vers l'est le cadre du lac sur la rive helvétique.

Ce n'est qu'après Porriquier que le lac lui-même nous apparaît entre deux collines. Une belle échappée de surface bleue nous éblouit. Au delà de quelques monticules boisés, il reparaît et s'élargit. De hauts peupliers d'Italie bordent la rive. La surface des eaux se déploie comme une glace unie et lumineuse. Le terrain accidenté que traverse la voie nous en dérobe encore souvent la vue. Sur la droite, le terrain s'élève de nouveau et forme un véritable chaînon montueux qui s'allonge parallèlement à la voie. Le sommet dominant se dresse escarpé et rocheux au-dessus de bois de chênes et de sapins. Des ruines le couronnent comme des ruines de tour ou de vieille forteresse. Et l'on dirait un campanile aigu surmontant quelque vieux bâtiment. N'est-ce-point le chaînon et le sommet des Allinges avec les restes du vieux château qui abrita saint François de Sales au cours de ses missions dans le Chablais et où commandait de son temps le baron d'Hermance? On pourra me renseigner exactement à Thonon. Thonon, la capitale du Chablais, n'est pas loin; et j'y dois séjourner quelques jours. Thonon est, après Annecy, le principal objectif de mon voyage, ayant été la base d'opérations d'où rayonna l'apostolat de saint François en sa jeunesse lorsqu'il reconquit le Chablais sur l'hérésie protestante. Et en effet nous arrivons en gare de Thonon (onze heures du matin).

Plusieurs omnibus se disputent mon bagage et ma personne,

ils n'ont pas de succès. Mon bagage reste au dépôt. Et ma personne se lance pédestrement sur la voie qui conduit en ville. Avant de me décider pour le choix d'un hôtel, je veux avoir vu. Thonon est une petite ville de quatre à cinq mille âmes, bâtie sur une sorte de plate-forme ou de promontoire élevé et irrégulier qui domine le lac. Je l'ai bientôt traversée dans le sens de sa largeur, et j'arrive par une voie directe et spacieuse devant la façade d'un hôtel princier. C'est le grand *hôtel des Bains* dont, à la gare, le brillant omnibus éclipsait tous les autres. Ce somptueux établissement est tout flambant neuf. Construit sur la partie la plus saillante du promontoire qu'occupe Thonon, il domine le lac d'une hauteur de plus de cent mètres. Mais effrayé par l'aspect majestueux et grandiose de ce palais, je m'en détourne et vais à la recherche d'un gîte plus modeste. On m'indique l'*hôtel de l'Europe*. Une rue transversale par rapport à celle que j'ai suivie, qui s'appelle la *Grand' Rue*, m'y conduit.

C'est la Grand'Rue. Elle mérite son nom. Les deux tiers des maisons de Thonon sont là plus ou moins correctement alignées. Cette voie se dirige de l'ouest à l'est, c'est-à-dire du côté d'Evian, et fait partie de la route qui y mène. Il me fallait aller jusqu'au bout, et la dernière maison à gauche faisant angle sur la rue et sur une place dite du Château, c'est l'hôtel indiqué, l'hôtel de l'Europe.

L'aspect de cet hôtel m'agrée. On reconnaît le vieil hôtel traditionnel, d'où la simplicité n'exclut pas le confort et dont le luxe n'intimide pas. J'entre et m'installe. Ma chambre donnant sur le devant, c'est-à-dire sur la place du Château, a vue sur le lac, dont j'embrasse les contours lointains du côté de l'est. La place que j'ai sous les yeux devant l'hôtel, et où se dressait autrefois le château (ou forteresse) des ducs de Savoie, est maintenant un promenoir ombragé de grands tilleuls. Le terrain est fort escarpé et muni d'un parapet du côté du lac. On descend à la rive par un chemin de fer funiculaire que je peux voir fonctionner de ma fenêtre.

Après ce premier coup d'œil jeté au dehors, je secoue un peu la poudre du chemin et me rends à la table d'hôte. Nous ne sommes que quatre ou cinq convives. Il est vrai qu'un premier déjeuner a précédé le nôtre. Mais par ce que je vois là et par ce que j'ai déjà constaté aux gares de Culoz et d'Annemasse, il m'est démontré que la foule des touristes ne vient pas sur cette rive. La réclame ne les y a pas suffisamment appelés. Ce n'est pas le côté du luxe et des plaisirs, le côté babylonien.

Après le déjeuner, je m'informe auprès de mon hôtesse des monuments intéressants à visiter et en particulier de ceux élevés en l'honneur de l'apôtre de la contrée, saint François de Sales. Je demande où se dresse sa statue. J'avais souvenance d'avoir lu dans le temps dans les journaux qu'on lui avait élevé un monument à l'occasion du centenaire de son doctorat, célébré en 1894. J'avais mal lu, paraît-il. Il ne s'agissait que d'un monument projeté et non d'un monument élevé. « Il est question, me disait l'hôtesse, de construire une nouvelle église en l'honneur de saint François de Sales. Elle est même commencée et sur le fronton, au-dessus du porche, se dressera la statue du saint..... » C'est la pose de la première pierre de ce monument, en 1894, en présence de plusieurs évêques, qui avait donné lieu à ma méprise. L'église Saint-Hippolyte, l'unique église paroissiale de Thonon, renferme des souvenirs du saint.

Je m'empresse donc de me rendre à Saint-Hippolyte. Cette vieille église, où prêcha si souvent saint François, n'est pas éloignée de l'hôtel de l'Europe. Elle est là, sur la *Grand'Rue*, mais de l'autre côté, un peu en retrait. Nos administrations municipales et gouvernementales ne se préoccupent pas d'élever des statues à François de Sales. Amies qu'elles sont de tous les sectaires, elles lui en voudraient plutôt d'avoir arraché ce pays à la domination calviniste.

L'église Saint-Hippolyte a dû, presque en totalité, être reconstruite. L'église actuelle date du temps de Louis XIII. On y a peint à la fresque, sur un côté de la façade, à gauche du

porche, un portrait du saint docteur. Un guerrier qui n'est sans doute, sous un costume antique, que le duc de Savoie d'alors, lui fait pendant. Le style rococo domine à l'intérieur. Restent aussi quelques parties ogivales dans le bas-côté de droite. La chaire où a prêché le saint est conservée comme une relique. Elle se dresse du côté de l'Epître, à l'entrée du chœur. Le sanctuaire est du dix-septième siècle. Les murs et la voûte en sont revêtus de peintures à demi effacées. Un détail original, c'est une tribune-balcon en vieux bois sculpté, faisant saillie du côté gauche, au-dessus du chœur, et qui renferme l'orgue. En dehors de quelques détails remarquables, l'ensemble est triste et sombre, et l'ornementation et le mobilier : chaises de la nef, bancs ou bancelles du chœur, donnent à cette église un aspect d'église de campagne.

C'est dans ce temple modeste, ou plutôt dans celui qu'il a remplacé et qui ne devait pas être plus somptueux, si l'on en juge par les parties gothiques encore subsistantes, que saint François donna les principales missions ou retraites qui transformèrent Thonon. C'est là qu'il restaura le premier autel catholique et retablit solennellement le sacrifice de la messe (nuit de Noël 1596).

Une des principales créations de saint François dans la capitale du Chablais pour assurer l'avenir de son œuvre fut l'établissement que l'on a appelé la *Sainte Maison*. Il créa là comme une sorte d'*Université*, où l'on enseignait toutes les sciences, tous les métiers et comme un refuge où quiconque voulait, soit se convertir à la religion catholique, soit vivre selon ses maximes s'il était déjà converti, pouvait avoir une position honorable, les uns en enseignant, les autres en exerçant ou apprenant un métier selon leur condition.

Il ne reste plus rien de cet établissement, ni de cette université, qui devint si florissante sous la direction des Pères jésuites. Du moins, c'est la réponse que fait, à ma demande de renseignements, un petit libraire dont le magasin est situé en face du porche de l'église, et qui en est le sacristain. C'est lui

qui me renseigne aussi sur la nouvelle église et me montre où en sont les travaux. On en a commencé la construction sur un vaste terrain à gauche de l'ancienne. Les murs de l'abside, du chœur et des chapelles de la croix sont terminés ; de hauts piliers, de hardis contreforts entourés d'échafaudages se dressent. On en est à la première travée de la nef. Mais pour le moment, les travaux sont interrompus. L'argent manque. On ne peut compter sur des subventions budgétaires, et les catholiques ont tant de charges à porter qu'il n'est pas surprenant que la souscription marche lentement. Avec le temps, l'édifice pourra s'achever, et le monument (de style gothique) sera digne du saint qu'on se propose d'honorer. Sa statue en ornera le porche. Le sacristain me raconte les fêtes du centenaire (1894) et la cérémonie de la pose de la première pierre, en présence de sept évêques.

Je m'enquiers des autres églises où prêcha saint François de Sales. Ces églises n'existent plus ou ne sont plus livrées au culte public ; ni *Saint-Augustin*, ni *Saint-Sauveur*. Elles sont devenues des magasins militaires ou des chapelles de communautés. Il n'y a d'autre église paroissiale, à Thonon, que Saint-Hippolyte.

Je poursuis ma promenade à travers la ville. On m'indique comme édifice à visiter le nouvel établissement thermal. Mais comme la course est longue sous un soleil dévorant (il faut sortir de la ville par la route de Genève), je la remets à un autre moment et reviens vers l'hôtel de l'Europe. Chemin faisant, je constate les efforts que Thonon, la vieille capitale du Chablais, fait, elle aussi, pour se moderniser. Les lauriers d'Évian, sa voisine, station balnéaire recherchée du beau monde, l'empêchent sans doute de dormir. Les progressistes de l'endroit se plaignent que l'on n'avance que lentement dans cette voie. « Les gros bonnets de la bourgeoisie et le conseil municipal, me dit l'un d'eux, avec qui je cause, sont trop routiniers ; — le croirait-on ! on n'a pas encore de Casino !... »

Revenu sur l'esplanade, devant l'hôtel, je me repose un ins-

tant à l'ombre des grands tilleuls, en vue du lac qui se déploie entre ses belles rives et miroite sous un ciel embrasé. Cette place domine à pic et d'une hauteur d'une centaine de mètres un terrain plat qui borde le lac. C'est ce qu'on appelle la Rive. Un petit port, que protège une sorte de digue ou brise-lames, y abrite les embarcations que l'on voit entrer ou sortir sous leurs voiles blanches et triangulaires : là abordent aussi les bateaux à vapeur. En me penchant par-dessus le parapet qui me protège, je m'amuse à regarder les pêcheurs à la ligne assis à bord de petits bateaux à l'ancre et à voir leur attente anxieuse et patiente, leur joie quand sort de l'eau le poisson qui frétille.

Sur les cinq heures, la chaleur me semblant moins accablante, je me décide à faire une excursion avant le dîner. De mon banc, sous les tilleuls, j'ai pu apercevoir du côté d'Evian, à deux ou trois kilomètres environ de Thonon, dans les pentes couvertes de vignes qui descendent vers le lac, un vaste domaine entouré de murs et qui renferme comme un vieux château du moyen age ou une ancienne abbaye. C'est l'abbaye de *Ripailles*, me dit un voisin qui, sur le même banc, prend aussi le frais sous les tilleuls. L'abbaye de Ripailles, j'ai lu ce nom-là dans la vie de saint François et je me rappelle que c'était un vieux château appartenant aux princes de Savoie qui fut donné au saint par le duc régnant pour qu'il y établit un couvent de religieux. Aujourd'hui, me dit-on, c'est la maison d'été d'un prince de la finance. Je veux aller voir de près ce vieux domaine.

La route d'Evian me mène bientôt hors la ville. Je laisse sur ma gauche, dans la pente qui descend vers le lac, le village-faubourg d'*Incises*. La solitude est presque complète dans la campagne. Seuls, quelques cyclistes intrépides font voler la poussière et filent en jouant des jambes qui vers Evian, qui vers Thonon. Bon Töpffer, que dirais-tu de cette nouvelle façon de voyager et d'aller admirer les Alpes, toi qui ne goûtais que l'excursion pédestre, le sac au dos et le bâton ferré en main !

Au delà des derniers enclos reparaît le beau lac bleu et sa

rive lointaine, et sur la rive voisine à laquelle descendent les coteaux que je parcours, je revois le domaine de Ripailles au milieu des vignes en avant d'un massif de chênes sur lequel ressortent ses tours grisâtres. Il me faut quitter la grande route et prendre un chemin tortueux à travers champs et vignes. Lorsque j'ai fait quelques pas dans ce chemin de traverse, un *naturel* survient. C'est un faucheur qui pousse devant lui une brouette chargée de fourrage. Sa faux est en travers, la pointe enfoncée dans le trèfle. Ayant besoin de savoir si je suis la bonne direction, je lui adresse la parole. Il pose à terre sa brouette et nous causons. Puis prenant le même chemin, il me sert de guide. Nous parlons d'abord pluie et beau temps, récoltes, cultures, il en vient à me conter son histoire. Né en 1835, il a été soldat. Il a servi le Piémont d'abord, puis la France. Il a fait la campagne d'Italie (1859-60). Puis, après avoir tenu garnison en France, il est revenu au pays cultiver sa vigne et son champ. *Tout allait bien alors.* On travaillait moitié moins et la vigne rapportait beaucoup plus. Aujourd'hui on travaille beaucoup et on gagne peu, heureux encore quand on se porte bien... Les salaires d'ouvriers sont faibles... Par bonheur, les femmes vont, au printemps, travailler en *Suisse* (sur l'autre rive) à l'effeuillage des vignes. Là, elles sont bien payées, bien nourries. Mais dam ! il faut du travail, depuis le *petit matin jusqu'à l'étoile...* Un carrefour se présente et à l'angle de deux chemins se dresse une maisonnette à demi cachée sous des pampres verts. De hautes vignes appuyées sur des ormeaux ou des *troncs* desséchés l'entourent, qui lui donnent l'apparence d'un ermitage. C'est la demeure de mon compagnon de route. Après m'avoir indiqué la bonne voie et souhaité bon voyage, il pousse sa brouette et disparaît sous la treille.

Il est six heures du soir. Le soleil est encore ardent. Le chemin continue oblique et sinueux par rapport au lac, descendant toujours à travers les vignes.

Enfin me voici au but. Mon chemin débouche sur une sorte de clairière ou *planite* en demi-lune, arc de cercle dont le domaine

de Ripailles, à droite, forme la corde. Sur cette corde aboutissent deux corps de bâtiments parallèles entre eux séparés par des jardins ou parterres auxquels donne entrée une grille au milieu de *claires voies*. Cette entrée fait face au lac. Le corps de bâtiments le plus éloigné de Thonon (nord-ouest), c'est le château moderne, la demeure du nabab qui vient séjourner ici aux beaux jours d'été. L'autre corps, c'est l'ancien castel ou l'ancienne abbaye. Trois tours rondes de taille inégale et d'inégale grosseur, couronnées de mâchicoulis et de parapets, flanquent ce dernier bâtiment. On a muré la plupart des portes et des fenêtres (quinzième et seizième siècles), entre autres deux hautes fenêtres ogivales du côté du midi ou de Thonon. Sur l'emplacement découvert et en demi-lune, dont j'ai parlé, deux grands tilleuls se dressent en vedette chacun sur un petit tertre. Je me repose un instant sous l'un d'eux en contemplant cette vieille ruine grisâtre que colorent les rayons obliques du soleil sur le point de disparaître derrière le Jura. Par un coup de baguette de cette fée, l'imagination, la scène s'anime. J'y vois reparaître les brillantes chevauchées du temps de la chevalerie et des princes de Savoie; puis les jours sombres et sanglants, les jours de pillage et de dévastation au temps des soudards de Berne et de Genève. Puis les beaux jours de paix, de contemplation et de prières quand François de Salles y eut installé une abbaye de Bénédictins. Comme la solitude des *Talloires*, le lieu est propice à la méditation et à la prière.

Cependant les instants s'écoulent ; il faut songer à rentrer à Thonon.

Pour le retour je prends un autre chemin. Je reste à mi-côte, traversant les vignes sans remonter jusqu'à la route d'Evian. Le chemin que je suis me mène vers le village ou faubourg d'*Incises*. Le lac se colore et s'enflamme. Quelques nuages orageux apparaissent en arrière du côté des montagnes du Valais. Je revois la chaumière de mon brave vigneron de tout à l'heure. Et lui-même est là auprès de son petit domaine qui combat vaillamment la sécheresse en versant des cruches

d'eau sur le pieds des vignes. Un bel et vigoureux adolescent l'aide dans ce travail. Quelques pas plus loin un groupe de fillettes ramènent une chèvre. L'une d'elles conduit en laisse la bête capricieuse, qui s'arrête à brouter les ceps ou les gazons des bords du chemin. Elle l'adjure avec gentillesse et douceur : « Allons ne fais pas la *fainiante !* »

Avant d'entrer au faubourg d'*Incises*, vrai village de vignerons et de laboureurs, je jette un dernier regard sur le lac. Le tableau est devenu merveilleux. Le soleil est au moment de disparaître en arrière du long rideau sombre que présente le Jura ; et son orbe agrandi projette des rayons éblouissants qui, faisceau lumineux et horizontal, rasent le lac, s'y réfléchissent et forment d'une rive jusqu'à l'autre un véritable pont d'or.

Au dîner de la table d'hôte, un peu plus de monde que le matin. La plupart sont des touristes, des familles du monde élégant qui vont à Évian ou qui en reviennent. Cette franc-maçonnerie mondaine se reconnaît, se lie, et entre tout de suite en conversation. Les bains, les distractions, les plaisirs que l'on trouve à Évian, les personnages de marque, la chronique des bains... Que voulez-vous faire à Thonon ? Il n'y a rien... pas de Casino ; l'*Établissement Thermal* n'est qu'aux débuts. Les beautés naturelles, les souvenirs historiques, surtout ceux de l'ordre religieux et surnaturel, l'œuvre de saint François de Sales : qu'est-ce que tout cela ? Qui leur en parle leur semble un revenant d'un autre âge ; comme le convive qui dit encore son *Benedicite* au commencement du repas. Cela leur jette un froid et comme une aspersion d'eau bénite.

Journée du 21 août. — C'est dimanche. Le soleil se lève plus ardent que jamais. La brume flotte sur le lac et sur les montagnes du côté de Vevey, de Montreux et de Villeneuve. La journée s'annonce torride ! A quelle heure la grand'messe à Saint-Hippolyte ? Je vais me promener dans la grand'rue du côté de l'Église pour me renseigner. Il y a foule dans la rue, foule pimpante et déjà en costume de fête. Beaucoup de bonnes, des jeunes ou-

vrières, aux petits chapeaux de paille brune enrubannés. On sort d'une messe basse, celle de huit heures. A neuf heures un quart, la grand'-messe...

A cette grand'messe, à laquelle j'assiste de la tribune du bas de la nef, quelques particularités me frappent. Avant l'eau bénite on chante un *Libera* et on donne l'absoute, sans doute pour une inhumation faite la veille dans l'après-midi. Des parents sont là, cierges allumés en main. On leur passe le goupillon ; ils aspergent le pavé; puis on éteint les cierges ; et le célébrant commence l'office du jour.

Autre singularité : après l'Épître, au Graduel, un mouvement un peu bruyant se produit dans l'assistance. Ce mouvement vient du porche en passant sous la tribune et je le vois qui se propage dans le milieu de la nef. A travers les remous et les dominant s'avance une grande forme blanche, quelqu'un portant quelque chose de rond sous un drap ou draperie blanche qui retombe tout autour. En effet, la draperie s'entrouvre et il en sort une personne portant sur sa tête un majestueux pain bénit, doré, cuit à point, qui est un vrai monument. On le pose sur un haut guéridon perché sur trois longs pieds ; puis, au moment de l'Évangile, un vicaire l'ayant bénit, on l'emporte à la sacristie d'où on le rapporte découpé pour être distribué à tous les assistants en souvenir des agapes des anciens chrétiens.

Après l'Évangile un jeune vicaire monte en chaire et, continuant un enseignement déjà commencé sur les sacrements, traite dans son prône : *Des empêchements prohibitifs et des empêchements dirimants du sacrement de mariage*. Je constate avec plaisir qu'à Saint-Hippolyte de Thonon le clergé enseigne la religion au peuple, chose trop rare, et ne se contente pas de débiter comme prône quelques généralités ou banalités pieuses...

La chaleur intense et la fatigue m'ayant indisposé, je demeure au repos l'après-midi. Les tilleuls de la place du château me prêtent encore leur ombrage et j'y fais une longue sieste malgré

l'absence de fraîcheur. Puis le tramway funiculaire étant là, allant et venant, je descends sur la *Rive* et je reste longtemps sous les platanes qui longent le lac, à regarder le miroitement éblouissant de la lumière sur les lames et le mouvement des promeneurs endimanchés qui vont et viennent, s'embarquent, débarquent. D'autres pêchent à la ligne. Tout ce mouvement joyeux n'est pas très gai à contempler pour qui se trouve ainsi à deux cents lieues de son foyer, isolé et souffrant. Je réagis bientôt contre ces dispositions mélancoliques et je remonte vers la ville pour la parcourir un peu à l'aventure. Il est cinq heures du soir. Après la place du Château et la Grand'Rue les rues transversales m'appellent ; je me trouve conduit à la porte d'un grand établissement, d'une longue construction aux nombreuses fenêtres dépolies et munies de barreaux de fer. Une croix en surmonte l'entrée principale. Ce doit être une Communauté. Je m'informe. « C'est la Visitation, me dit une vieille du quartier. Il y a grande et belle fête pour ces dames aujourd'hui : on prêche en ce moment ! » C'est en effet la fête de sainte Chantal et je l'avais oublié. Je veux entrer ; mais porte close et verrouillée. Je prête l'oreille et j'entends qu'on en est à la péroraison dont je saisis les derniers mots : « ... afin que Thonon reste toujours le Thonon de saint François de Sales ! » On rouvre la chapelle, le sermon terminé, et je peux assister au salut solennel qui suit. Ç'est une bonne fortune pour moi. Il m'eût été fâcheux, étant à Thonon, de ne prendre aucune part à la fête de sainte Chantal, alors que j'y étais venu pour évoquer les souvenirs de saint François de Sales et de son œuvre.

Une fois entré, la fête me captive. Un chœur de huit ou dix voix (des Frères des Écoles chrétiennes, parmi lesquels un soldat en uniforme) chante les morceaux qui accompagnent le Salut. Puis, à la fin de la cérémonie, on fait vénérer une relique de la sainte, et je suis heureux de pouvoir me joindre à la foule pieuse.

De la chapelle de la Visitation, je retourne à l'hôtel pour le dîner. La rue que je suis passe en arrière de Saint-Hippolyte et de la nouvelle église en construction, et me permet de me

faire une idée plus complète des travaux et de ce que sera le monument, dont je contourne l'abside et le chœur, et de l'aspect qu'il présentera, dominant la ville de ses flèches gothiques et aériennes, surtout pour qui le contemplera en naviguant sur le lac.

Le dîner me remet un peu de mon indisposition, et je me couche avec l'espoir que le lit et le sommeil vont me rendre ma vaillance dont j'aurai grand besoin le lendemain.

Lundi 22 août. — Réveillé assez dispos, de grand matin je vais à mon observatoire, c'est-à-dire à ma fenêtre.

La sérénité caniculaire persiste. Je m'apprête en hâte, méditant pour la journée une course épique. Il s'agit de contourner l'extrémité orientale du Léman et même de visiter une partie du Valais. Laissant pour un instant le théâtre où s'est écoulée, idylle d'amour divin, la noble vie de saint François de Sales, je veux faire une excursion, ou plutôt une digression, sur le terrain des luttes héroïques et primitives du christianisme. Le voisinage du Valais et de Saint-Maurice m'y invite. Je veux voir l'emplacement de l'ancienne Agaune et la terre arrosée du sang des martyrs de la légion thébéenne. Un train suisse (bien que sur la rive française) m'emporte de Thonon à neuf heures.

Depuis Thonon jusqu'à la *Drance*, le pays est peu pittoresque. Lorsque l'on a franchi ce torrent violent et capricieux, l'aspect change. Des villas, des châteaux s'étagent sur les pentes. Des noyers bordent la voie. A droite, les coteaux s'élèvent en gradins verdoyants, semés de ces châtaigniers superbes *qu'on n'oublie point quand on les a vus* (1). Amphion-les-Bains est la première station où l'on s'arrête. L'on passe en arrière d'*Evian*, dont on ne voit guère que la gare et quelques toitures ardoisées, toute la ville étant en contrebas par rapport à la voie ferrée. Le lac apparaît par delà. Au loin, Lausanne, Vevey, Montreux, s'entrevoient à travers la brume. A notre droite, bientôt se dressent de vraies

(1) Töpffer, *Le tour du lac et quatre journées.*

montagnes. Voici la Dent Doche, et plus loin la *Dent du Midi*, masses noirâtres aux sommets ébréchés. Les deux rives se rapprochent en devenant plus abruptes. La voie est taillée dans le flanc de rochers éventrés. Des masses de marbre et de granit surplombent. Ce sont les fameux rochers de Meillerie. Ces carrières ont, dit-on, fait disparaître les rochers et la grotte rendus célèbres par la fameuse description que Rousseau en a donnée, et qui a fondé en quelque sorte l'école naturaliste et descriptive dans notre littérature. Un tunnel traverse ces rochers. A la sortie, la vue se repose sur un ravissant paysage. A gauche, le lac, et à droite, un village autour de son clocher, niché dans un riant enfoncement de montagnes. On franchit un nouveau tunnel, et l'on arrive à Saint-Gingolph. Au delà de cette gare, on suit encore quelque temps la rive. Les montagnes de l'autre bord, du côté de Villeneuve, se dressent de plus en plus hérissées et entassées, et à leur rencontre s'avancent les Dents Doche et les Dents du Midi, *qui mordent les cieux*.

En avant de cette enceinte d'aspect formidable, s'étend une rive plate et basse, couverte de champs verdoyants, le delta que sillonne le Rhône torrentueux avant de se précipiter dans le lac. Pour qui navigue sur le Léman, les sommets qui s'entrecroisent en arrière de ce delta semblent sortir presque immédiatement des flots. Ils apparaissent à l'entrée du Valais comme de terribles Adamastors. Ce qui explique la fameuse description qu'en donne Byron dans *Childe-Harold*.

Après Bouveret, nous avançons sur cette terre plate, formée d'alluvions. Le fleuve y décrit des méandres, et parfois laisse à peine la place nécessaire à la ligne ferrée entre son lit et les rochers qui se dressent sur la rive gauche. Sur les pentes des montagnes voisines, des taches blanches, brillantes au soleil, annoncent que l'on approche des grandes Alpes et des neiges éternelles. La vallée se resserre tout à coup. Deux montagnes se rejoignant semblent barrer le passage. Le Rhône franchit l'obstacle par une gorge gigantesque, et un tunnel donne passage à la voie ferrée.

C'est après avoir franchi ce tunnel que l'on arrive en gare de Saint-Maurice. La gare est située à l'extrémité de la petite ville, du côté de Sion et de la Furca. Il faut revenir en quelque sorte sur ses pas pour visiter Saint-Maurice. Je suis une rue principale sur laquelle débouchent, du côté droit, quelques ruelles transversales. En arrière des maisons de gauche et d'une place libre qui leur fait suite, se dresse un long et haut édifice que surmonte une flèche romane. C'est l'abbaye. Elle s'abrite contre la paroi verticale et nue de la montagne qui forme, avec la gorge dont j'ai parlé et le lit du Rhône, un angle allongé et aigu. C'est dans cet angle, sur la rive gauche du fleuve, qu'est bâtie la ville de Saint-Maurice.

Je me rends d'abord à l'abbaye. Sur le seuil, arrivent en même temps que moi deux Frères des Écoles chrétiennes, que j'avais remarqués à la descente du train, et qui viennent comme moi pour vénérer les martyrs dont les reliques sont conservées en ce lieu. On nous introduit; et dans le vestibule, à l'entrée de longs corridors mystérieux et recueillis, nous attendons. Bientôt paraît le Frère visiteur. Il regrette de ne pouvoir se mettre à notre disposition en ce moment, et il nous invite à revenir vers une heure, après le repas des Religieux, qui se rendent au réfectoire pour le déjeuner. Nous nous retirons, et je m'en vais à la recherche d'un hôtel pour déjeuner aussi.

Je jette mon dévolu sur l'hôtel-pension *des Alpes*, situé à l'extrémité de la Grand'Rue, du côté de la gorge où se précipite le Rhône. Des fenêtres, on peut voir cette gorge où s'engouffre le fleuve tumultueux, et les âpres parois des montagnes qui surplombent. Le déjeuner est court. Je n'étais pas chez Lucullus.

A l'heure dite, je suis à la porte des bons Pères Augustins de Saint-Maurice. On m'accueille, et je trouve déjà introduits dans le vestibule les chers Frères déjà rencontrés. Nous ne sommes que trois à suivre le Frère visiteur. Nous parcourons avec lui les vastes et antiques corridors. L'abbaye de Saint-

Maurice est une des plus anciennes du monde. Elle date de la fin du quatrième siècle. Saint Théodore, l'évêque de Sion, la construisit en l'honneur de saint Maurice et de ses compagnons. Nous allons d'abord à la sacristie, qui renferme le *trésor*, et le Frère visiteur nous exhibe les richesses inestimables que contiennent ses armoires. Nous passons à la chapelle, et notre vénérable guide nous conduit aux autels et nous montre les châsses, dont il nous dit tout le prix.

Une châsse plaquée en argent, ornée de pierres précieuses, renferme plusieurs parties du corps de saint Maurice. Un buste en argent conserve la tête de saint Candide, un de ses lieutenants. Une autre châsse en argent doré contient le corps de saint Victor, vétéran romain martyrisé avec les Thébéens. Le Père nous montre deux bras en argent enrichis de pierres précieuses : dans l'un, une côte et un ossement de saint Bernard de Menthon, et dans l'autre des reliques de saint Exupère, martyr thébéen; une autre châsse encore, contenant des ossements de divers martyrs thébéens; et des vases et des coupes renfermant d'autres reliques ou de la terre imprégnée du sang de ces martyrs. Il y en a qui sont des dons de Charlemagne, d'autres viennent de saint Louis. Il y a l'anneau de saint Maurice, véritable anneau des chevaliers romains du troisième siècle.

Après le trésor et les autels, nous visitons la chapelle, dont nous admirons les proportions puissantes et harmoniques, l'aspect imposant et sombre résultant de ses voûtes arquées et cintrées, qui retombent sur de robustes piliers, d'édifices romains. De la chapelle on passe au musée, et l'on y visite les résultats de fouilles que font exécuter les bons Pères, et qui ne cessent de produire au jour des objets de l'époque romaine : monnaies, médailles, ustensiles, armes, etc...

Après les restes et les reliques des martyrs, il faut aller voir et vénérer le champ où ils sont tombés. Le Père visiteur me renseigne sur la route à suivre et sur l'aspect du lieu où s'est accompli leur sacrifice. Et je prends congé, non sans quelque

regret, de ce bon religieux à la parole douce et pénétrante, qui par ses traits et par sa taille, avec ses cheveux noirs à la Titus, son teint bistré, son profil de médaille antique et son tronc robuste, semble un légionnaire romain en soutane.

Il me faut parcourir de nouveau Saint-Maurice dans toute sa longueur, et après avoir suivi pendant vingt ou vingt-cinq minutes la route du Valais, prendre un chemin de traverse à droite.

Une petite chapelle au delà d'une voie ferrée en construction marque l'endroit. Je suis cesindications du bon Père, et elles me mènent au but. Le chemin qui y conduit de la route et que l'on prend à droite, au delà d'un torrent, est bordé de clôtures faites de débris de roches, et s'élève doucement entre des vignes parmi lesquelles croissent quelques noyers. Puis le chemin, décrivant une courbe de droite à gauche, redescend vers une petite chapelle (chapelle de Verolliaz). Sur ce tertre, on doit être sur la scène et sans doute au centre du lieu qui fut le théâtre du drame. Grandiose est le tableau qui s'y déploie à mes yeux. C'est un vrai cirque ou amphithéâtre de montagnes enceignant un terrain de trois kilomètres (environ) de longueur sur deux dans sa plus grande largeur. Le terrain descend en pente vers le Rhône, qui coule dans le sens de la longueur en côtoyant les montagnes du côté nord, c'est-à-dire de la rive droite. En avant des hauts sommets, dont les entrecroisements ferment la perspective aux deux extrémités (ouest et est), un bourrelet ou mamelon transversal termine l'enceinte, celui de l'ouest plus abrupt, celui de l'est plus verdoyant, plus arrondi.

Mon imagination s'efforce de reconstituer la scène qui s'y déroula le 22 septembre (288 ou 290).

Maximien-Auguste (collègue de Dioclétien) passait dans les Gaules à la tête d'une armée romaine. Il allait combattre les Bagaudes soulevés. Parmi ses légions, il y en avait une qui avait été levée dans la haute Egypte et qui ne se composait que de soldats chrétiens; son chef se nommait Maurice.

Après le passage des Alpes, comme son armée venait de faire une marche pénible, l'Empereur lui accorda quelques jours de repos à Octodurum (aujourd'hui Martigny). En même temps, il ordonna un sacrifice aux dieux, pour obtenir le succès des armes de l'Empire.

La légion chrétienne, ne voulant pas participer à ce sacrifice, alla camper à trois lieues de là, près d'Agaune (Saint-Maurice). Mais aussitôt, elle reçut l'ordre de revenir et de se réunir au gros de l'armée pour la cérémonie. Un refus unanime fut la réponse de la légion. Maximien commanda de la décimer.

« Les soldats sur lesquels tomba le sort n'opposèrent aucune résistance aux bourreaux. Ils n'avaient pas voulu abjurer Jésus-Christ. Ils voulurent bien mourir. Leurs compagnons demeurèrent inébranlables, s'exhortant les uns les autres à plutôt donner tout leur sang. En effet, la première décimation fut suivie d'une seconde qui s'exécuta de même et qui n'eut point d'autre résultat. Les soldats s'écrièrent qu'ils ne sacrifieraient point, qu'ils étaient résolus à tout souffrir plutôt que de trahir leur foi. Maurice, Exupère et Candide, leurs chefs, les entretenaient dans ces généreux sentiments.

» L'Empereur, alors, leur fit dire qu'ils comptaient en vain sur leur nombre, et qu'ils périraient tous s'ils persistaient dans leur refus. Ils lui répondirent : « Nous sommes vos sol-
» dats, mais nous sommes aussi les serviteurs de Dieu. Nous
» vous devons le service militaire et l'obéissance, mais nous ne
» pouvons renier Celui qui est notre créateur et notre maître,
» et qui est aussi le vôtre, quoique vous le rejetiez. Comman-
» dez-nous des choses qui ne sont pas contraires à sa loi.

» Du reste, l'extrémité à laquelle on nous réduit n'est point
» capable de nous inspirer des sentiments de révolte. Nous
» mourrons sans nous servir de nos armes, ne voulant pas
» vivre coupables, mais mourir innocents. »

Ces sept mille hommes bien armés pouvaient vendre chèrement leur vie. Qui sait si leur révolte n'aurait pas provoqué un de ces mouvements militaires qui ont si souvent ravi l'Empire

au prince régnant et tranché ses jours? Ils montrèrent plus de courage et servirent mieux leur foi en mourant. Maximien, désespérant d'ébranler leur constance, les fit investir par son armée. Ils mirent bas les armes, et sans qu'un seul se démentît, s'exhortant les uns les autres à mourir, ils allèrent tous, par cette voie de sang, se joindre aux phalanges éternelles (1).

C'est cette grande scène qu'évoquent mes souvenirs en présence des lieux qui en furent témoins. Après les exécutions partielles inutiles, toute l'armée dut être appelée pour l'exécution générale. Je crois assister au défilé des légions venant d'Octodorum. Le tribunal de l'Empereur est dressé sur le tertre que je foule, ayant à dos les montagnes du côté de la Savoie. En avant se déploie le terrain qui descend en pente douce vers le Rhône. L'Empereur est assis, vêtu de pourpre, la couronne laurée au front. Les licteurs, avec les faisceaux, se dressent de chaque côté sur les degrés de son tribunal. Les prétoriens l'environnent. Les légions viennent prendre position à droite et à gauche.

La cavalerie est sur les ailes, faisant retour vers le Rhône et fermant les issues; les chevaliers romains au casque d'argent surmonté d'une louve; la cavalerie auxiliaire, germaine, numide, ibérienne aux armes et aux costumes étranges et divers.

Ce sont, je me le figure, ces auxiliaires barbares qui sont chargés de l'exécution. Les martyrs, rangés au centre de la plaine devant le tribunal, attendent désarmés... Le signal est donné et le massacre commence. Les nobles victimes tendent la gorge comme des agneaux et ne font aucune résistance. Ni plaintes, ni murmures. On n'entend que la voix des chefs exhortant leurs soldats à bien mourir...

Les légions dont le concours est inutile assistent immobiles à cet affreux égorgement, remplaçant l'assemblée des spectateurs dans ce nouvel amphithéâtre.

Enfin, l'immense immolation est achevée et sept mille cada-

(1) Voir *Saint-Maurice* dans la *Vie des Saints*, et dans L. Veuillot *l'Homme de guerre*.

vres jonchent la plaine. — Oh! la belle légion qui monte au ciel! Comme elle doit être bien accueillie des légions célestes! De tout cela plus de traces, que les reliques conservées à l'abbaye et à la petite chapelle que j'ai sous les yeux. — Cette chapelle, qui est en même temps une école, est un bâtiment bien simple. Je m'y rends pour me munir de quelques *souvenirs* et aussi pour remercier de leur obligeance les bonnes sœurs de l'*école*. Me voyant arrêté à prendre des notes et à étudier le terrain, elles ont eu l'obligeance de m'envoyer une de leurs petites élèves m'offrir une chaise. Il appartient à ces femmes pures et dévouées d'être les gardiennes d'un lieu aussi saint. Avant de m'éloigner, je baise la terre trempée du sang des martyrs. Et j'invoque saint Maurice, saint Candide, saint Exupère et saint Victor avec leurs compagnons pour l'Eglise et pour l'armée de la France.

Mon retour vers la ville s'effectue par les chemins déjà parcourus. Quel silence maintenant dans cette plaine! On n'y entend plus que le bruit du Rhône et l'on n'y voit que des champs cultivés et des vignes. Mais tant qu'il y aura des chrétiens on se souviendra de l'événement qui s'y est accompli; la réponse des martyrs d'Agaune sera redite et leur conduite imitée vis-à-vis des Maximiens de tous les temps.

Pendant que je regagne la gare de Saint-Maurice, un orage se forme et gronde en arrière des sommets des Alpes bernoises (c'est-à-dire sur ma droite). Mais ce n'est qu'une menace passagère. Le soleil reste bientôt seul maître et roi dans son grand ciel bleu, et nul nuage, nulle vapeur ne tient devant ses rayons enflammés.

A cinq heures, départ de Saint-Maurice. Je monte dans un immense train suisse qui doit suivre la rive vaudoise ou septentrionale du lac de Genève. Mon billet n'est que pour Montreux. Je me propose d'achever ma course en prenant le bateau d'Évian qui ne s'en retourne vers les bords savoisiens qu'après avoir touché aux principales stations de l'autre rive, Clarens, Vevey, etc... Je franchis de nouveau le tunnel et la gorge

de Saint-Maurice. Puis les montagnes s'écartent. On longe le delta verdoyant traversé par le Rhône écumeux qui va bientôt disparaître et se transformer dans la masse azurée du beau lac cristallin et transparent. Le voici éblouissant de lumière, le lac immense. Reculant pour lui faire place, les montagnes s'étagent et dressent leurs sommets à ma droite. Et sur les pentes, de riches vignobles aux ceps admirablement taillés et alignés descendent jusqu'à la rive.

Voici Villeneuve. C'est là que nous pouvons contempler à l'aise, formant promontoire sur le lac avec ses noires tours, ses créneaux et ses machicoulis, le vieux château de Chillon construit sur un rocher qui s'élève à pic du fond du lac. Il n'est relié à la terre que par un pont. Les souvenirs qu'il rappelle me chantent dans la mémoire. J'éprouve quelque regret de passer sans visiter ces souterrains où ont gémi d'illustres captifs (Bonivard entre autres) et qui ont inspiré de si beaux vers à lord Byron. J'entends son *prisonnier* redisant ses impressions lorsqu'ayant brisé sa chaîne, et étant parvenu à grimper jusqu'à son unique fenêtre munie de barreaux, il a pu reposer sa vue *une fois encore sur les hautes montagnes.*

« Je les vis, dit-il ; elles étaient les mêmes ; elles n'étaient pas changées comme moi. Je vis sur leur sommet leurs mille ans de neige ; à leurs pieds le lac immense et le Rhône rapide aux flots d'azur. J'entendis les torrents bondir et murmurer dans leur lit de rochers et à travers les buissons brisés ; je vis de loin resplendir la ville aux blanches murailles et des voiles plus blanches encore effleurant l'onde. J'aperçus aussi une petite île, qui semblait sourire, la seule que l'on pût découvrir... Et quand je descendis, l'obscurité de mon sombre séjour retomba sur moi comme un poids pesant, comme une tombe fraîchement creusée qui se ferme sur celui que nous voulions sauver. » Byron a su rendre saisissant le contraste entre la beauté du dehors et l'horreur du dedans. Dieu merci, je pouvais jouir dans de meilleures conditions que son prisonnier du spectacle qu'il décrit.

Après Villeneuve, Territa-Gland : toute cette rive est semée de somptueux hôtels, d'élégantes villas, de blanches maisons à terrasses. Toute la végétation méridionale, grâce à l'heureuse exposition au soleil, entoure ces luxueuses demeures : lauriers, orangers, figuiers, palmiers. On se croirait à la Corniche, sur la *côte d'azur*, si l'on n'apercevait les Alpes du Valais et l'autre rive. Le luxe des toilettes et des équipages est en accord avec le luxe des habitations et avec la splendeur du site.

C'est à Montreux surtout que ce luxe apparaît dans tout son éclat, et que le lac et son cadre présentent de ravissants contrastes avec les noirs monts qui se dressent à l'entrée du Valais et se tiennent là de chaque côté du Rhône comme des monstres accroupis au dos hérissé d'arêtes formidables. Je comprends l'ivresse d'enthousiasme qui transporta le jeune lord, disciple de Rousseau (1), devant ces spectacles, et qui éclate dans ses vers délirants. A Montreux, il me faut quitter la voie ferrée. Je descends de ce long train suisse-allemand qui s'allonge à perte de vue, immense saurien, vertébré ou annulé, à tête de dragon enflammée qui arrive, s'arrête et repart sans bruit, au coup de sifflet, avec une exactitude ponctuelle, flegmatique, mathématique, militaire. A la sortie de la gare, de merveilleux et hauts omnibus rangés en ligne attendent ; ils portent, écrits au front et sur toutes les faces, des noms superbes : *Beau-Site*, *Byron*, *Bellevue*, *Beaurivage*, *etc.*, *etc.*

... Je descends pédestrement les rampes qui séparent la gare de la rive et coupent en travers cette jeune cité balnéaire qui semble une merveilleuse fleur des tropiques épanouie en un instant.

Je me dirige vers l'embarcadère. Le soleil est encore dévorant. L'on est littéralement brûlé sur cette rive dépourvue, non d'arbres, mais d'ombre. On y a planté de belles promenades. Les plus beaux arbustes y abondent, mais ils sont trop jeunes. Trois quarts d'heure à attendre, sous ce soleil, l'arrivée du bateau de Villeneuve !...

(1) Lord Byron.

Je suis distrait par l'arrivée et les évolutions d'un charmant petit yacht, la *Drance*. C'est un élégant bateau de plaisance à vapeur et à hélice qui semble sortir des chantiers, tant le bois veiné des mâts et des flancs est luisant et lustré. De jeunes matelots le montent, dans le costume des marins de l'État. Un brillant officier les commande, allant et venant au milieu des agrès, des instruments et des montages en cuivre brillant. On jette une passerelle et une famille venue de Montreux monte à bord, accueillie par les hôtes du dedans avec des transports.

C'est un monde du dernier bien, tout ce qu'il y a de plus *select*. Les voilà partis sur le dos des vagues azurées dont l'écume leur fait comme une ceinture de perles. Ne sera-ce pas bientôt notre tour ?

Enfin, un bruit lointain et sourd, répété et se rapprochant, se fait entendre. C'est le bateau de la Compagnie qui en est encore aux prosaïques roues. Me voilà de nouveau sur l'humide élément, sur le lac au beau cristal bleu, doucement onduleux à l'avant et tumultueux à l'arrière. Nous voguons en vue de la rive et nous allons bientôt toucher Clarens.

Montreux, Clarens, Chantelard, Vevey : peut-on prononcer ces noms sans songer à l'illustre et malheureux génie qui, le premier, leur a donné la célébrité ? En suivant la carrière parcourue par saint François de Sales, je retrouve partout les traces de Jean-Jacques. Mais si ces deux hommes ont paru dans le même cadre, combien différentes ont été leur vie et leur œuvre !

François de Sales a été l'apôtre du véritable amour, d'un amour de Dieu allant jusqu'au mépris de soi, et Jean-Jacques s'est fait l'apologiste d'un amour de soi allant jusqu'au mépris de Dieu et de sa loi. Il a été le propagateur, le poète du faux amour, de la passion égoïste et révoltée. Le souvenir de Jean-Jacques domine toujours sur la rive vaudoise. Mais son influence, son règne sur les âmes est à son déclin. Il les a si cruellement et si longtemps désolées ! Quelle triste école politique, morale, littéraire, est sortie de ses œuvres. Au contraire, les nuages qui ont si longtemps dérobé aux regards les nobles

traits de François de Sales comment à se dissiper. Son influence grandit. Il monte dans la gloire, tandis que le règne du véritable amour préparé par ses enseignements s'établit dans les cœurs et prépare aux sociétés un meilleur avenir.

Telles sont les pensées qui se succèdent dans mon esprit tandis que nous voguons sur cette belle partie du Léman, dont Rousseau a fait le théâtre du célèbre épisode du naufrage dans la *Nouvelle-Héloïse*. Nous apercevons de loin ce qui reste de ces rochers déchirés qui offrirent un abri à Saint-Preux et à Julie. Puis nous virons et glissons de nouveau vers l'ouest en nous rapprochant de la rive helvétique où bientôt se dresse devant nous la belle presqu'île de Clarens. Ce riant promontoire, aux pentes ondulées et verdoyantes, porte, à son extrémité dans le lac, un bouquet de peupliers d'Italie. C'est sans doute dans l'un de ces bosquets étagés, là, entre deux montagnes, que Saint-Preux eut cette rencontre dont il garda un *âcre* souvenir.

Pendant que la plupart des touristes qui m'entourent sont comme moi à la contemplation, à l'admiration et aux évocations poétiques devant ces rives pittoresques et célèbres, un épisode comique vient à la traverse, qui nous déride un instant, après avoir failli tourner au tragique.

Un passager, à face apoplectique, assis sur la banquette des secondes, non loin de la machine et des chaudières, sous l'influence de la chaleur ardente et aussi sans doute de l'alcool absorbé, s'est affaissé, la tête pendante entre les jambes. Il a perdu connaissance et semble congestionné. On veut le réveiller. Un matelot vient à la rescousse qui le secoue et finit par lui faire retrouver ses esprits. Mais, furieux qu'on ait troublé ce qu'il appelle son sommeil, il devient furieux et veut battre celui qui lui a peut-être sauvé la vie. On a toutes les peines du monde à le calmer. A la fin, il disparaît avec le matelot et la réconciliation va s'achever au restaurant du bateau...

Le calme revenu, les lorgnettes sont de nouveau braquées dans toutes les directions. Et l'admiration et les impression

diverses recommencent à se traduire dans toutes les langues autour de moi.

Après Clarens, voici Vevey, Vevey-la-Tour, Vevey-Marché. Les golfes et les promontoires se succèdent, donnant à cette partie de la rive la forme de plusieurs V. De là, sans doute, à cette station son nom de Vevey. C'est toujours la rive du luxe, du *high-life* ou de la fashion européenne, la rive babylonienne, fréquentée par ceux que le prince de ce monde a comblés de ses faveurs et qui offre bien plus d'attraits mondains que la rive savoisienne. Il faut la double vue que donne la foi, pour découvrir les supériorités de celle qui a donné le jour à François de Sales et à Joseph de Maistre et qui, moins favorisée du soleil matériel, produit en abondance les fleurs et les fruits que fait naître le soleil divin, renfermé et voilé dans nos temples.

Cependant, le jour baisse. Le lac et les sommets avoisinants prennent des tons roses. La brume estompe la base et les flancs des montagnes lointaines. En arrière d'Ouchy et de Lausanne, un nuage étrange monte du bord sombre de l'horizon dans le ciel, gigantesque en hauteur quoique étroit de base, d'aspect orageux et de formes bizarres, il devient un monstre qui semble vomir du feu quand il a derrière lui le soleil couchant.

D'effrayants entassements de nuées se forment aussi du côté du Valais. Un moment l'orage menace. Des taches noires s'allongent sur le lac, et les mouettes, cessant leurs ébats dans l'air, semblent cramponnées sur le dos des vagues qui les balancent.

Mais ce n'est encore qu'une menace. La lune, léger croissant, apparaît dans le ciel au-dessus d'Evian et fait fuir ces nuages. La soirée redevient d'une parfaite sérénité.

Nous touchons *Rivaz*, où des roches erratiques sont entassées sur le bord ; *Cully*, où la rive est plantée de hauts peupliers en arrière desquels se tient une foire avec baraques de saltimbanques, tirs, chevaux de bois et amusements divers ; clarinettes, trombones et grosses caisses font rage.

L'heure s'avance et mon estomac sonne creux. Je descends au restaurant pour dîner à bord. Ce sera une diversion qui me

procurera le repos et le ressort nécessaires pour achever ma longue course.

De la salle à manger du restaurant, on peut voir les alentours par les sabords ou œils-de-bœuf. C'est dans ces conditions que je passe devant Ouchy, qui est comme le port ou débarcadère de Lausanne. C'est une petite cité à côté de la grande, même plus somptueuse et plus aristocratique. Les beaux hôtels d'Ouchy rivalisent avec ceux de Montreux. En dînant, j'ai le temps d'évoquer les souvenirs qui se rattachent à cette rive. Byron a séjourné à Ouchy; il a navigué sur ces eaux, imprégné de tous les poisons que distille l'œuvre de Rousseau et animé de son délire. Il a, en compagnie de son ami, le poète Shelley, voulu suivre les traces de Saint-Preux et de Julie. L'air de Clarens lui avait, il l'a dit, porté à la tête. Rentré à Ouchy, il y crayonna son *Prisonnier de Chillon* et écrivit en quarante-huit heures tout le troisième chant de *Child-Harold*. « Je touchais presque à la folie, a-t-il écrit lui-même, en composant ces vers. » Quel contraste entre le jeune lord d'Angleterre, ce Rousseau grand seigneur livré à toutes les révoltes de l'imagination et du cœur, et cet autre grand écrivain, hôte aussi de Lausanne, Joseph de Maistre, qui a composé là en présence de la Révolution ses *Considérations* sur la France!

Après un instant d'arrêt à Ouchy, où l'on a embarqué quelques voyageurs, le bateau a mis le cap sur Evian et nous voilà partis pour l'autre rive. La nuit vient. Je vois, par mes sabords, les étoiles scintiller dans le lac. Les cygnes ont disparu, qui s'ébattaient près du navire pour attraper mes miettes. Leur grandeur les attache à la rive d'Ouchy. Je voudrais bien remonter sur le pont pour jouir de la belle soirée, mais le service de ces restaurants est d'une lenteur détestable : je suis cloué à table, ayant eu le malheur de commencer un repas qui ne finit point. J'ai à peine soldé l'addition lorsque l'on annonce la station terminus Evian. Tout le monde sur le pont! On se démène, valises, cannes et ombrelles en mains, et on s'amoncelle vers les tambours et la passerelle : il faut faire comme

tout le monde et ne pas s'attarder à considérer les effets de lumière et d'ombre sur le lac, l'illumination d'Evian et les grands promontoires sombres qui s'y reflètent comme bordure d'un ciel transparent et constellé. La gare est loin. Ni voitures, ni omnibus pour cette destination ; une demi-heure de chemin à parcourir : Evian dans toute sa longueur; puis, après l'éclat des lumières et du luxe, les ténèbres d'une longue avenue; enfin la gare où il faut encore longtemps attendre dans une complète solitude. Je ne suis rentré à Thonon qu'à dix heures du soir; il va sans dire que je retrouve avec plaisir mon lit de l'hôtel *de l'Europe*.

Journée du mardi 23 août. — Après mon excursion excentrique de la veille dans les temps héroïques de l'histoire du Christianisme, me voici revenu dans mon cadre, c'est-à-dire sur le principal théâtre de la vie et des travaux de François de Sales. J'entends m'y renfermer en cette journée. Je voudrais visiter les *Allinges*, ce qui reste de la vieille forteresse au sommet de la montagne de ce nom qui fut l'asile du saint durant les premiers temps de son séjour dans le Chablais. Je commence par retourner à la chapelle du couvent de la Visitation où l'avant-veille j'avais assisté au salut donné à l'occasion de la fête de sainte Chantal. Cette chapelle, je la trouve à cette heure matinale à peu près déserte. On y achève une messe : je peux l'examiner à loisir. L'édifice est moins grand, moins orné, moins somptueux que la chapelle de la Visitation d'Annecy. Mais l'impression produite est à peu près semblable; des lignes simples, nobles, harmonieuses, et de la couleur blanche qui domine, résulte une beauté pure et virginale.

Quatre grands piliers à base de marbre veiné soutiennent de chaque côté les voûtes arrondies. Dans les intervalles entre les piliers, de hautes fenêtres cintrées avec vitraux racontent les principaux épisodes de la vie de saint François, surtout ceux qui se rattachent à la fondation de la Visitation.

A la place d'honneur, au fond du sanctuaire, en arrière et

au-dessus de l'autel, un grand tableau représente l'œuvre même, ou du moins symbolise la *Visitation* en représentant la visite de Marie à Elisabeth. On se rappelle qu'un groupe en marbre blanc, placé de la même manière, représente à Annecy le même sujet.

Pendant que je fais cet examen, les religieuses sont au chœur; on entend leur psalmodie qui se prolonge comme une plainte de colombes gémissantes et me démontre que l'œuvre de saint François de Sales et de sainte Chantal est toujours là qui dure, vit et grandit.

Après la Visitation de Thonon, c'est le château des Allinges qui m'appelle. Les Allinges et les vieilles ruines qu'elles portent; je n'ai fait encore que les soupçonner ou les entrevoir. Je voudrais visiter et vénérer de près ces lieux, ces vieux débris d'une forteresse que la présence de saint François a rendue célèbre. Je voudrais parcourir à pied ce chemin sur lequel l'aimable apôtre a passé si souvent.

Mais où aller prendre ce chemin?

Des *Visitandines*, je me dirige du côté par lequel on doit se rapprocher du but, c'est-à-dire du côté de la route de Genève et de l'établissement thermal. Une fois hors des murs, on aperçoit à main gauche ce chaînon montueux que j'avais déjà remarqué à mon arrivée, se dirigeant parallèlement au lac, et sur lequel on distingue des constructions ou plutôt des ruines surmontées d'une sorte de campanile. Je questionne un passant, et il me renseigne. Oui. Ce sont bien les Allinges! « Y a-t-il loin d'ici au vieux château? — Non, pas plus de six kilomètres. » Et il m'indique mon chemin. — Deux routes conduisent là-haut. Il faut s'engager sur la route d'Annecy, laissant s'écarter à droite la route de Genève; prendre le premier chemin à gauche au delà d'un moulin, là, à une centaine de pas. Ce chemin s'élèvant sur les pentes, en deça du village des Allinges, atteint l'extrémité de ce village après l'avoir contourné par la gauche. C'est le plus court, mais c'est le plus raide. L'autre chemin, qui se détache aussi de la route d'An-

necy, mais plus loin, est plus doux, moins ardu, mais plus long. Il traverse le village et rejoint l'autre au-dessus des dernières chaumines et au pied de la crête qui porte les ruines... Va pour le premier chemin de gauche ! et je pars.

C'est une bonne voie vicinale, qui s'en va serpentant entre des enclos, des jardins, des vignes, des champs. La poussière n'y manque pas. Bientôt je commence à gravir des pentes, des rampes. Parvenu à une certaine hauteur, je revois la surface du lac et la muraille sombre du Jura. Mais, par suite des détours de la route, des obstacles reviennent trop souvent m'intercepter cette vue. Les pentes que je parcours deviennent très boisées. Je me rappelle les dangers courus par saint François sur cette route lorsque les farouches hérétiques le traquaient. Ils tentèrent souvent de l'assassiner. Il échappa à toutes ces tentatives et parfois miraculeusement.

La rencontre d'un cantonnier qui balaie la poussière interrompt mes réflexions et mes évocations. Selon mon habitude, j'entre en colloque avec ce brave homme et l'interroge sur le temps. Il me pronostique un orage prochain. La chaleur est devenue étouffante. Les vapeurs montent des profondeurs du côté du lac. Elles envahissent l'atmosphère et se condensent en sombres nuages. J'ai peur d'être surpris avant d'avoir gagné un abri. La route tantôt décrit des zigzags, tantôt circule comme autour d'un limaçon. Devant moi reparaissent toujours le sommet abrupt et les ruines. Enfin voici quelques chaumières éparses sous de hauts et rameux poiriers comme dans notre bocage normand. Elles font partie du village des Allinges que j'attends dans sa partie supérieure immédiatement au-dessous de la crête où se dresse le château ; et déjà je commence à gravir l'âpre sentier qui y mène lorsque la pluie commence. Et le tonnerre se met de la partie. Je veux m'opiniâtrer. Mais la pluie, la foudre et les éclairs redoublent. Il faut battre en retraite. Je m'en console par la pensée que sous un temps pareil je n'apprécierais guère la poésie des ruines et ne pourrais jouir du merveilleux spectacle que l'on découvre de ce sommet

quand le temps est beau, que du reste l'aimable Töpffer y est venu et a laissé de ce lieu une description charmante qui serait parfaite s'il n'avait oublié de nommer François de Sales. Une taverne du village (petit café-restaurant) m'abrite un moment. Mais la pluie et l'orage persistent. Puis (est-ce l'influence de l'orage ou d'un grog que je viens d'absorber ?), je me sens souffrant. « Décidément, me dis-je, quelque démon se met à la traverse. A Thorens, c'étaient les maçons et leurs échafaudages; ici, c'est la pluie et l'orage, c'est une indisposition soudaine. » Je crois prudent de reprendre le chemin de Thonon.

Mon état de souffrance ne m'empêche pas cependant de céder à la tentation d'entrer dans l'*église des Allinges*.

L'église actuelle n'est pas celle où prêcha souvent François de Sales. Elle a été sans doute construite sur l'emplacement de l'ancienne. C'est un grand et bel édifice tout moderne dans le style grec, avec nef et bas-côtés. Tout y chante la gloire du saint, autels, tableaux, statues. Un autel lui est consacré en tête du bas-côté de droite. Un grand tableau, du même côté, représente son arrivée dans le Chablais avec un compagnon d'apostolat. Ils se dirigent vers le lac de Genève; sur leur gauche se dressent les pentes boisées et les sommets abrupts des Allinges avec les murs et tours crenelées du vieux chateau. Et en arrière des missionnaires on voit un ange qui enchaîne le dragon ou le monstre de l'hérésie, tandis que les foules entraînées suivent leurs pas.

Quand je sors de l'église, plus d'éclairs ni de tonnerre. Mais la pluie tombe toujours. La poussière du chemin est devenue une boue gluante. Le moindre souffle qui secoue les chênes et les châtaigniers sur mon passage amène sur mon parapluie des aspersions bruyantes, de véritables avalanches qui, sans ce meuble protecteur, me tremperaient jusqu'aux os. Enfin voici la route d'Annecy que je rejoins par le chemin non suivi d'abord.

Un cycliste est là au repos, sous un chêne, debout, à côté de sa monture. Il m'attend pour me demander quelques rensei-

gnements topographiques. Que ne puis-je enfourcher son dada! Mais il s'éloigne de Thonon où je vais. De temps en temps, le lac reparaît; combien triste, sous la pluie! Enfin de nombreuses et importantes habitations annoncent un faubourg. J'arrive à Thonon. Voici une grande usine qui semble une caserne. Un flot d'ouvriers en sort. Il est midi : ils vont dîner, sans doute. Combien différent leur teint hâve et maladif de l'aspect heureux et florissant des ouvriers du plein air, des paysans que j'ai vus avant l'orage dans les vignes ou sur les champs!

Après les fatigues de la matinée et mon indisposition causée par la chaleur et le temps orageux, j'ai le tort de déjeuner à mon ordinaire. Dans l'après-midi, le mal augmente. J'erre comme une âme en peine. C'est vers l'établissement thermal que se dirigent mes pas. Le jardin de l'établissement me semble bien désert et triste, malgré la splendeur de la vue dont on jouit de cette terrasse élevée sur le lac et les monts lointains. J'y cherche en vain une ombre vraiment protectrice et les rares visiteurs ou clients de l'établissement sont ma seule distraction. La fin de la journée est d'une longueur désespérante. Au dîner je fais grise mine. Couché de bonne heure, je ne peux dormir. Toute la nuit est mauvaise, agitée. Mon imagination enfiévrée s'effraie. Je me vois déjà malade à deux cents lieues de mon *home*. La chaleur excessive dont je souffre ne doit pas être, à ce qu'il me semble, aussi intolérable dans ma Basse-Normandie dans le voisinage des brises maritimes : bref, je prends le parti, sinon héroïque, du moins radical, de rentrer chez moi, et de le faire par la voie la plus rapide.

Journée du mercredi 24 août. — Je me lève de bonne heure, fermement résolu au départ. La prudence me paraît l'exiger, bien qu'il m'en coûte d'écourter mon programme. Genève, Coppet, Ferney, Saint-Claude, Dijon : je ne vais pouvoir m'arrêter dans tous ces endroits où j'aurais voulu retrouver encore des traces de saint François de Sales et de sainte Chantal, ou évoquer en regard d'autres souvenirs faisant contraste, comme

ceux de Voltaire et de madame de Staël. Le sort en est jeté.

A sept heures, ma valise est bouclée, mon thé pris, ma note réglée, et l'omnibus de l'hôtel de l'*Europe* me véhicule vers la gare de Thonon.

A sept heures trois quarts, départ pour Annemasse et Genève. L'activité, le mouvement, la diversité des objets passant sous mes yeux me remontent un peu ; je retrouve la faculté de penser et de m'intéresser à ce que je vois. C'est jour de marché à Annemasse ou à Genève. Dans les petites gares intermédiaires, beaucoup de paysans ; des femmes, des matrones de tout âge, des jeunes filles, montent avec des paniers pour la ville. Elles sont coiffées de petits chapeaux de paille brune avec nœuds et fleurs, quelque chose de coquet et de simple à la fois. Le pays que je parcours m'est connu, je l'ai déjà vu en allant vers Thonon. D'Annemasse à Genève, la voie s'avance à travers des prairies, des enclos, des villas, des usines, de plus en plus nombreuses. Et sur ma gauche apparaissent, énormes mamelons se joignant par la base et dressant leurs crêtes pelées au-dessus de pentes sombres et verdoyantes, les deux Salèves. Je ne peux entrevoir le lac.

A l'entrée de Genève, une gare se présente. Ce n'est pas la vraie, la grande. J'ai le tort d'y descendre. Il me faut regagner l'autre, la centrale, en tramway. Cela a du moins pour moi l'avantage de me faire parcourir et mieux voir cette vaste cité, qui est un Paris au petit pied et joue encore aujourd'hui un rôle si important dans le monde et dans l'histoire. C'est là encore la véritable officine des révolutions (la *Bête* assise au bord des eaux). Paris n'est souvent que le metteur en œuvre, que l'éditeur responsable des idées, des plans élaborés, des trames ourdies à Genève.

Je la vois, la Rome protestante, avec ses larges voies, ses vastes places, ses monuments nombreux, mais froids et gourmés. Elle se déploie comme un éventail incliné au levant, elle s'éclaire et s'embrase autour de l'extrémité prolongée de son

lac et au pied des deux Salèves, sous les feux du soleil qui monte des Voirons.

Au Molard, quartier célèbre, je change de voiture et prends une correspondance qui m'amène au bord du lac. Je franchis le grand pont, laissant d'abord à gauche, c'est-à-dire du côté par où s'écoule le Rhône, l'île Rousseau, sa statue et ses peupliers, puis à droite les vastes quais où stationnent les bateaux qui font le service des rives du lac. Je suis loin assurément, de prévoir le drame douloureux dont ce lieu doit être le théâtre quelques jours plus tard. Vis-à-vis du pont et au delà de la voie spacieuse ou boulevard qui longe les quais, monte la large et belle rue du *Mont-Blanc*. Je la gravis rapidement, et dépassant à droite le magnifique hôtel des *Postes*, un des plus beaux du monde, j'arrive en face de la gare centrale. Ma personne et mes bagages y sont vite transportés. D'après les employés, je peux disposer d'une heure et demie avant le départ de l'express pour Paris. J'en profite pour redescendre en ville et jouir du coup d'œil que présentent Genève et son lac en son cadre incomparable. Une tasse de lait chaud prise dans un café réconforte suffisamment mon estomac souffrant, et je suis en sens inverse la grande rue du Mont-Blanc jusqu'au quai du même nom. De ce point, l'on peut voir au levant se dérouler la chaîne du *Mont Blanc* à peu près dans toute son étendue. Et elle offre, dit-on, un merveilleux spectacle le soir, sous les rayons du soleil couchant.

Toute la ville se déployant, comme je l'ai dit, en éventail autour de son lac et au pied du Salève, a pour monument dominant sa cathédrale. La mère semble toujours abriter ses petits sous son aile. Mais, hélas ! la cathédrale d'aujourd'hui n'est plus la cathédrale d'autrefois. Ce n'est plus qu'une sorte de musée, une carapace vide. Elle fut bien la mère de la cité. Genève grandit et prospéra sous le pouvoir pacifique de ses évêques souverains. Elle leur dut la paix, la liberté et la prospérité pendant près de huit siècles. Mais l'ambition des princes de Savoie, mais l'introduction de la prétendue Réforme, mais

le règne des Calvin, des Farel et des Théodore de Bèze a changé tout cela: Genève est devenue la tête, le chef de l'anti-Eglise, le foyer ou le centre de l'action anti-catholique et anti-chrétienne.

L'influence de cette action a été immense pour la préparation ou la genèse de la Révolution française, immense sur sa marche et ses développements. Ce sont les procédés de gouvernement introduits à Genève par Calvin et ses suppôts qui ont été appliqués en France, particulièrement sous la Terreur. Il n'est pas étonnant que les doctrines des anarchistes soient revenues produire leurs fruits dans la cité qui les a semées par le monde, et que leur poignard ait frappé une impératrice à deux pas de la statue de Rousseau.

Du quai du Mont-Blanc partent les bateaux pour Coppet. Ce n'est pas sans quelque envie ou quelque regret que je contemple sous vapeur le beau navire qui va prendre l'essor et sur lequel s'agitent passagers et passagères élégantes, comme des fleurs sous la brise. Il aurait pu m'emporter et me déposer sur la rive qu'embellit longtemps la présence de Corinne au milieu de son cortège d'amis illustres. J'évoque un instant la noble figure de cette femme qui tint, durant les premières années du siècle, à côté de Chateaubriand et vis-à-vis de Napoléon, le sceptre du génie en même temps que celui de la beauté. Imagination ardente, nature passionnée et prompte aux entraînements excessifs et aux enthousiasmes exagérés, elle donna dans de nombreux écarts. Séduite par de trompeuses apparences, elle s'éprit d'abord à l'excès des fausses vertus et des utopies politiques et sociales enseignées par Rousseau et par les philosophes. Mais la générosité native de son cœur et l'instinct de sa nature droite et sincère, en même temps que les leçons de la vie et des événements la ramenèrent vers le juste et le vrai. Et son enthousiasme et ses ardeurs s'employèrent de plus en plus à restaurer la beauté morale et littéraire. Elle contribua puissamment à remettre en honneur les doctrines spiritualistes, à tourner les âmes vers l'idéal

et à faire succéder, au règne désolant des doctrines matérialistes, à la domination du chiffre et du sabre, le règne fécond des nobles croyances et des sentiments généreux.

J'aurais aimé voir cette demeure modeste, qui fut de longues années son abri contre la tyrannie impériale, l'asile où elle venait se recueillir et mettre en œuvre les trésors butinés dans ses voyages, surtout en Italie et en Allemagne. C'est là qu'elle entretint le foyer de cette haine qui l'animait contre Napoléon et qu'elle s'en allait répandre à travers toute l'Europe. Dans cette pièce, où l'on voit sa table de travail et son portrait peint par David, mon imagination se serait plu à évoquer les hôtes illustres qui vinrent tour à tour lui apporter des hommages ou des consolations : Chateaubriand, madame Récamier, Benjamin Constant, Joseph de Maistre, Frédéric Schlegel et les coryphées de cette littérature allemande qu'elle n'a peut-être tant vantée que par esprit d'opposition à l'Empire et aux traditions littéraires qu'il représentait.

Mais la raison et mon état de souffrance ne me permettent pas de céder à cet entraînement.

J'éprouve moins de regret pour l'autre pèlerinage que je sacrifie aussi. Je demande pardon pour ce mot *pèlerinage* quand il s'agit de Ferney ! A coup sûr, je ne serais pas allé en très dévot pèlerin au *La Mecque* de la philosophie. Essayer à mon tour de secouer un peu l'idole était mon but. Je dois me contenter de lui adresser de loin l'hommage que je lui dois.

Un nouveau La Mecque, c'est bien l'appellation qui convient à Ferney. Le patriarche qu'on y vénère n'est-il pas le Mahomet de l'Occident ? Il l'a dit aussi : « Il n'y a de Dieu que Dieu (le Dieu des bonnes gens, et il est son prophète !) Le Christ n'est pas Dieu ! » C'est pour lui l'Infâme ! Faire descendre l'humanité du degré de dignité où l'a élevée la communication de la vie divine par l'incarnation du Verbe et par la rédemption, pour instaurer un nouveau paganisme ; se faire l'instrument de la haine satanique contre l'Eglise et contre la France ; s'acharner contre la fille aînée de l'Eglise et tuer son âme en

important tous les poisons distillés au dehors, en Angleterre, en Hollande, à Berlin, à Genève, dont il faisait un ragoût assaisonné à la française, telle a été l'œuvre de Voltaire, tandis que Rousseau visait le même but, en se servant de procédés appropriés à son génie. Et ces deux hommes sont apparus dans le même cadre, presque sur le même théâtre que François de Sales, pour accomplir une œuvre en opposition radicale avec le sienne. Loin d'en amener la destruction, ils n'auront fait qu'en accroître et en assurer le succès. Les calamités sociales conséquences de leurs doctrines devront faire reconnaître combien ces doctrines sont pernicieuses, et qu'il n'y a de salut pour les sociétés que dans les lois du Christ et de son Eglise.

Ces réflexions m'accompagnent pendant que s'effectue mon retour vers la gare et que je gravis à nouveau la rue du Mont-Blanc.

Dix heures quarante-cinq (onze heures quarante, heure de l'Europe centrale). C'est l'heure du départ du train express pour Paris. Muni de son billet, on peut immédiatement prendre place dans les wagons. Le train est là, tout prêt à partir, un splendide et majestueux train express, composé de wagons de première classe, tous à corridor. Un luxueux wagon-restaurant y est adjoint. Nombreux sont les voyageurs qui vont et viennent sur le quai, cherchant un compartiment à leur convenance; tout un monde très varié, généralement *select*, la fleur des aristocraties en voyage. Deux types surtout me frappent, deux personnages de haut vol : l'un grand et sec à longue barbiche grisonnante, au profil aquilin en lame de sabre, l'air déterminé et arrogant ; l'autre grand et raide aussi, mais aux allures plus calmes et flegmatiques et au visage plus arrondi et coloré, avec des *favoris* ou côtelettes presque blancs. Tous les deux se démenant dans leurs longs pare-poussière gris, de nuances diverses, se disent les *suprema verba* avant la séparation. Je les prends pour deux diplomates en vacances. L'un, l'homme au nez d'aigle, me semble un vrai Yankee; l'autre pérore avec la dignité majestueuse d'un fils de la fière

Albion, mais qui a mis de l'eau dans son vin et se fait onctueux et caressant pour la circonstance. Qui sait si des questions qu'ils traitent ne dépend pas l'avenir du monde et si frère John et frère Jonathan ne nous brassent pas quelque mauvais tour? Ils se quittent, le Yankee impatient et cassant pour monter dans le train, et l'autre, le noble insulaire qui aurait à parler encore, pour regagner lentement la ville.

Enfin nous partons, et c'est pour le pays qui est et reste toujours quand même le *gentil pays de France*. Adieu les grandes montagnes et les beaux lacs! Adieu le pays des aigles et des vautours, le pays où, comme les rois de l'air, les rois de la pensée et du génie ont livré leurs grands combats!...

De temps en temps nous revoyons encore, suivant les détours du chemin, tantôt le Jura et le Jorat, tantôt les Salèves et le Voiron, dominés au loin par les sommets neigeux du Mont-Blanc. Puis ce sont d'autres horizons d'autres aspects. Tournant le dos au grandiose, nous avançons dans le médiocre et le modéré; nous retrouvons le montagnes courtes, dures, âpres de l'Ain. Le Rhône écume et bondit sous nos yeux, de plus en plus tumultueux et de plus resserré entre des rives abruptes. Nous voilà dans un étroit défilé, auquel succède un tunnel (celui du Credo); c'est ensuite un long viaduc (celui de la Valserine). Nous avons passé les gorges ou le gouffre du Rhône : voilà Bellegarde.

Nous sommes en France. La douane nous le fait sentir. Les voyageurs pour Lyon changent de train. Cela amène quelque remue-ménage dans notre compartiment. Un vieux monsieur en descend, gros, luisant, parfumé, tiré à quatre épingles; c'est un vieux beau, malgré la verrue qui, posée au-dessus du nez, près de l'arcade sourcilière de gauche, dépare son front. Ses cheveux, lorsqu'il en avait, devaient être roux; son teint de carotte qui transpire l'indique. A la manière dont il jouit du confort et du luxe et à la coupe de ses vêtements du dernier neuf, je le prends pour un chef de rayon, un calicot enrichi. Une grande et belle jeune dame l'accompagne, qui l'entoure de

soins et de prévenances ; à quel titre, je n'ose le conjecturer... Je crains d'avoir là un spécimen de nos mœurs fin de siècle...

Un couple vient prendre leur place, bien différent celui-là ; tout jeune, joyeux, pimpant. Mari et femme à coup sûr, ils sont tous deux en costumes de cyclistes : le mari un vrai Figaro, alerte, bien tourné ; la petite femme, un zouzou femelle, une gamine qui se met à allumer un cigare pendant que le mari fait des entrechats. C'est sans doute leur voyage de noces. En route ! nous roulons maintenant sur le sol gaulois. Je retrouve Culoz, Ambérieu, Bourg-en-Bresse. Laissant derrière nous le pays montueux et dur de l'Ain et de la Bresse, nous descendons dans la vallée de la Saône. Le soleil est encore presque à son zénith et ne fait que commencer à s'incliner vers le couchant. Le temps est redevenu splendide, plus frais seulement, et quelques nuages blancs courent dans le ciel bleu. Les lignes du paysage s'adoucissent, l'horizon s'agrandit ; des prairies s'étendent à perte de vue, n'ayant de limite, au midi et à l'ouest, que les collines du Beaujolais et du Charolais. La ville de Mâcon se dresse sur notre droite, avec ses toitures de tuiles aux tons vifs et de forme arrondie. Elle se dresse sur la rive droite de la Saône, que nous franchissons, et qui coule d'un cours si lent, entre ses rives plates et gazonnées, qu'on ne voit pas dans quel sens elle se dirige (1). Je songe à Lamartine, né sur ces bords ; et ce paysage et sa poésie me semblent en un complet accord. Son génie est comme les cygnes qui voguent sur le beau fleuve. Il peut évoluer, s'ébattre et se mirer sans trouble, heureux si, allant chercher lui aussi des inspirations aux bords du lac de Genève, il ne s'était laissé séduire aux prestiges du faux amour et ne s'était attardé sur les traces de Julie et de Saint-Preux.

De Mâcon, un court tronçon de voie ferrée pourrait me conduire à Saint-Claude, et je me trouverais là sur le terrain d'une

(1) César l'a constaté dans ses *Commentaires*.

des premières entrevues de François de Sales avec madame de Chantal.

A Dijon, je voudrais bien descendre aussi. De la gare je vois le porche et les tours de la cathédrale Saint-Bénigne. François de Sales a prêché plusieurs carêmes dans la vieille basilique avec un éclatant succès C'est là que ses relations ont commencé avec madame de Chantal et sa famille, là qu'il l'a rencontrée pour la première fois. Mais, blotti dans mon compartiment, je me contente d'évoquer, autant que mon état de souffrance me laisse la liberté de penser et de me souvenir, ces premières rencontres, si bien retracées par le pieux historien du saint évêque de Genève, l'assistance aux sermons de Sainte-Bénigne, les entrevues chez le président Frémiot et aussi chez Mgr André Frémiot, l'archevêque de Bourges, frère de madame de Chantal. Et chemin faisant, je m'efforce de reconstituer dans son unité, en remettant chaque chose en son lieu et à sa date, la belle existence du saint prélat et la grande œuvre qu'il a fondée.

De Dijon à Paris, plus d'arrêts qu'à La Roche et à Montereau. Notre train glisse rapide; il vole. Les coteaux de la Bourgogne, couverts de leurs pampres et de leurs échalas bien alignés, défilent devant nos portières comme des ombres chinoises. A Montereau, la nuit est arrivée. Dans la forêt de Fontainebleau, nous ne voyons que de vagues silhouettes d'arbres. Un longue étendue noire, s'étendant à perte de vue et horizontalement, sous un ciel clair et étoilé, nous dit que nous passons devant les champs de la Brie. Puis, nous voyons comme deux longs et larges sillons blancs et constellés qui se rejoignent, c'est la Seine et c'est la Marne près de leur confluent. Enfin, nous passons devant de hautes constructions, d'énormes bâtiments aux fenêtres nombreuses et éclairées qui semblent des yeux ouverts sur nous, ce sont les usines, les entrepôts de la banlieue, c'est Charenton, c'est Vincennes, c'est Bercy. Nous voilà à Paris dans l'immense gare de Lyon.

Il est onze heures du soir. Un coupé me véhicule à travers la

grande fournaise parisienne pleine de lumières et de bruit et me dépose, rue de Rivoli, à l'hôtel S... M... où j'ai l'habitude de descendre...

Journée du 25 août (jeudi). — La nuit est assez bonne. Grâce à la fatigue et à l'unique tasse de thé prise avant de me mettre au lit, j'ai pu dormir. Cependant, l'estomac est toujours mal disposé. Je me fais peur à moi-même quand je me regarde dans la glace. Aurais-je la fièvre jaune? L'instinct me dit de regagner au plus vite mon *home*. Mais je ne veux pas surprendre mon monde, ni m'annoncer par une dépêche. Et pour qu'une lettre arrive avant moi, il faut que je passe la journée à Paris. Mais que faire pour tuer le temps, me sentant si peu apte à jouir des spectacles que présente la *grand' ville?* Il me vient une bonne inspiration : Montmartre! je vais aller à Montmartre. Il me semble de circonstance et tout à fait convenable de couronner mon voyage, ou plutôt mon pèlerinage au pays de saint François par une visite à la basilique du Sacré-Cœur. Le monument élevé au Dieu d'amour sur ce sommet qui domine la capitale de la France, n'est-il pas comme le suprême épanouissement de l'œuvre dont les travaux de saint François de Sales ont été la préparation et les débuts?

J'ai la bonne fortune de me rencontrer dans ce sanctuaire béni avec un nombreux pèlerinage et d'y entendre une messe solennelle. Après avoir uni mes actions de grâces avec celles des pèlerins, je constate le progrès des travaux et des œuvres de charité qui ont là leur foyer. En voyant la coupole de la tour centrale qui monte et commence à prendre forme, je suis heureux de pouvoir augurer le prochain achèvement du beau temple qui doit être le palladium de mon pays.

Déjeuner au restaurant des pèlerins, où j'admire la bonne grâce et la tact des bonnes sœurs qui savent gagner le cœur même des cochers de fiacre (grâce au petit verre qu'elles ne refusent pas).

Redescendu dans Paris, j'y pourrais retrouver aussi des traces et des souvenirs de saint François de Sales, dans le quartier de la Sorbonne, où il étudia; au Louvre, où il vint prêcher dans cette cour de Marie de Médecis et d'Henri IV, pour laquelle il écrivit son beau livre de l'*Introduction à la vie devote*. Mais je n'ai le cœur ni l'esprit à ces recherches ou à ces évocations. Une vie végétative, une flânerie indolente est tout ce dont je me sens capable. Le tramway du Louvre, où je monte machinalement, m'emporte du côté de Boulogne. A Auteuil, je descends et me dirige vers le Jardin d'Acclimatation. En passant devant le champ de courses, je peux me croire en Normandie. Sur les pelouses, encadrées par les arbres du Bois, pâturent, épars ou en groupes divers, un beau troupeau de bétail aux formes luxuriantes et aux couleurs variées. A Passy, musique militaire. C'est jeudi. Une voiture des tramways me véhicule et me rapporte au débarcadère du Louvre.

Mon dîner à la salle Montesquieu n'est pas gai, un dîner de valétudinaire isolé. La soirée me dédommage des ennuis et des tristesses du jour. Il me vient une inspiration qui vaut celle du matin. Je vais achever ma journée à *Notre-Dame-des-Victoires*. Sur la place des Petits-Pères, je suis surpris du mouvement inaccoutumé qui y règne. J'entre dans l'église. Une foule énorme est entassée dans l'intérieur tout éblouissant de l'éclat des illuminations. Un prêtre récite le rosaire. Puis les cantiques retentissent, puis le *Magnificat*. Un prédicateur monte en chaire à son tour. C'est un *Père de l'Assomption* au sombre costume sur lequel ressort le crucifix pectoral. Ses premières paroles me renseignent sur la nature et l'objet de l'assemblée où je suis tout à coup jeté. Ce sont des pèlerins de Lourdes, c'est le pèlerinage national qui vient de rentrer à Paris et célèbre, à Notre-Dame-des-Victoires, un salut d'actions de grâces comme couronnement de toutes les manifestations et de tous les actes de dévotion auxquels ils ont pris part.

Le prédicateur (c'est le P. Emmanuel) fait le récit des merveilles qu'ils ont vues, des grâces dont ils ont été com-

blés, des guérisons obtenues, des admirables témoignages de foi qui ont signalé ce pèlerinage. Et sa conclusion est un éloquent encouragement à l'espérance, malgré les terribles dangers qui nous menacent et un vibrant appel à l'action pour que la foi revive partout. Les faveurs plus grandes que jamais accordées cette année à Lourdes prouvent que Marie immaculée n'abandonne pas son royaume préféré. Le curé de la paroisse remercie l'orateur et les organisateurs du pèlerinage de n'avoir pas oublié *Notre-Dame-des-Victoires* et de lui avoir fait sa part dans les hommages éclatants qu'ils ont voulu rendre à la Reine du ciel. Le chant des Litanies de Lorette et la bénédiction du Saint-Sacrement terminent la cérémonie. Et la foule s'écoule au chant de ce cantique des pèlerinages de Lourdes, que relève, après chaque strophe, le refrain : « *Ave, ave, ave Maria!...* » Je crois entendre un écho des hommages angéliques, rendus au ciel à la Vierge immaculée.

A la sortie, je ne sens plus mon indisposition. Je la bénis presque, puisque je lui dois d'avoir pu assister à une si touchante cérémonie et greffer ainsi mon petit pèlerinage de solitaire au pays de François de Sales et au champ des martyrs d'Agaune, sur le grand pèlerinage, sur le pèlerinage national, heureux d'ajouter si peu que ce soit à ce faisceau, à cette gerbe de mérites qui doit finir par attirer sur notre France le regard du Ciel.

Journée du vendredi 26 août. — Lever joyeux. De voir luire ce soleil qui doit éclairer mon retour, cela achève presque de me guérir. Dès huit heures du matin, je suis à la gare Saint-Lazare. Ce m'est un vrai plaisir de revoir dans les salles d'attente des visages rubiconds de buveurs de cidre. Rien d'intéressant à noter dans le parcours. Je suis seul sur ma banquette de seconde (une dame en noir avec un bébé tout blanc de deux ou trois ans occupe l'autre banquette). J'en profite pour m'étendre sans façon de mon côté et pour dormir. Ce à quoi je parviens assez heureusement pour ne m'éveiller qu'en terre

normande, non loin d'Evreux. Je l'avoue, même après les lacs, les montagnes et les vallées de la Savoie et de la Suisse, nos horizons aux lignes plus molles et arrondies, nos paysages sans heurts, me sont doux à contempler. Ayant cruellement souffert de la chaleur et du défaut d'ombrage, j'apprécie mieux notre luxuriante végétation et l'épaisse et puissante ramure de nos bois au dôme impénétrable. Le soleil est encore ardent, et je m'en défends en abaissant les stores. Mais dans le ciel bleu les nuages vont vite, la bise souffle, et elle vient nous rafraîchir par les portières ouvertes du côté de la mer. On sent que la Manche et ses rivages ne sont pas loin. Et puis, je revois nos belles cathédrales et leurs flèches dentelées. Je l'ai dit déjà à l'occasion de mon départ : la Normandie est le pays des merveilleuses cathédrales et des antiques abbayes.

Les abbayes du Bec, de Jumièges, de Saint-Ouen de Rouen, de Saint-Étienne de Caen, du Mont Saint-Michel.... les cathédrales d'Evreux, de Lisieux, de Bayeux, de Coutances, défilent devant mes yeux ou devant ma pensée. Et ces admirables monuments me rappellent les hommes illustres, les grands saints qui les ont bâtis : saint Ouen, Lanfranc, saint Anselme, Odon, Arnould et le Père Eudes. Il me plaît surtout d'évoquer la figure du père Eudes lorsque le train qui m'emporte traverse la prairie de Caen et me permet d'apercevoir, non loin du séminaire construit par le fondateur des Eudistes, le couvent de la Visitation. Je retrouve là l'œuvre de saint François de Sales se perpétuant et se développant à côté du monument qui parle de l'autre instrument de l'amour divin, de l'autre précurseur du Sacré-Cœur de Jésus au commencement du dix-septième siècle.

Enfin, la plaine déserte que domine Ardenne, ruine grandiose d'une abbaye de Prémontrés, est franchie. Me voilà revenu à Bretteville-Norrey. C'est là que je suis attendu... Je rentre au logis un peu comme la *volatile* malheureuse du bon La Fontaine, demi-morte *et demi-boiteuse*, sans jurer pourtant qu'on ne m'y prendra plus... Plusieurs mois se sont écoulés depuis

mon retour. Les bons soins et le repos m'ont remis en santé et et j'ai pu reprendre auprès des miens mes paisibles travaux.

C'est avec un plaisir grandissant que je revois en souvenir les spectacles que le voyage a fait passer sous mes yeux, les montagnes de la Savoie et du Valais, les beaux lacs du Bourget, d'Annecy et de Genève tous les sites pittoresques et saisissants de ces belles contrées alpestres, et je m'applaudis de l'heureuse inspiration qui m'a fait y chercher surtout les monuments et les hommes pour lesquels ils semblent avoir été créés, les monuments religieux et les saints, dont le plus illustre a été sans contredit François de Sales.

Parfois, pourtant, une sombre pensée vient à la traverse et trouble le bonheur que j'éprouve en ces réminiscences. C'est quand je songe à la conspiration satanique, à l'effort infernal qui se poursuit partout pour arriver à la destruction de la *Cité sainte* dont ces monuments sont la manifestation et dont les saints, après le Christ, sont les soutiens et les représentants. Vont-ils réussir à faire disparaître de la terre ce qui lui donne sa beauté morale et surnaturelle ce qui en est le plus bel ornement, pour y élever leur Babel, leur cité de la laideur et du mal? Je me rassure en me rappelant les promesses des *Écritures,* et je me dis : « Non, non, l'œuvre d'un Dieu ne saurait périr!... »

La Cité sainte doit continuer d'embellir la nature jusqu'à ce que, transfigurée avec elle, elle devienne la Jérusalem nouvelle, la Cité de la gloire !.....

QUE SERA LE DÉNOUEMENT?

ESQUISSE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

I

J'ai essayé de retracer, il y a quelques années dans mon livre : *le grand Combat contemporain*, la période contemporaine de la lutte qui se poursuit entre l'Eglise et la Révolution (1).

Mon tableau était forcément incomplet, la lutte qui s'y déroule n'ayant pas pris fin et n'ayant pas encore donné ses résultats à l'heure où mon livre paraissait.

Le conflit a continué avec une intensité croissante et il n'est pas encore terminé. Mais on voit maintenant plus distinctement quelle en doit être l'issue et qu'en dépit du mouvement en avant que font aujourd'hui les radicaux, les catholiques ont de nouveaux motifs d'espérer.

Oui, une rapide esquisse de ces dernières années doit, il nous a semblé, apporter un nouvel encouragement à ceux qui sont engagés dans le combat, et les aider à affronter les dures épreuves qui s'annoncent encore.

(1) *Le grand Combat contemporain ou l'Eglise et la Révolution* de 1859 à 1885. Paris, chez V. Palmé. (*Épuisé.*) Réédité en 1897 chez *Victor Retaux.*

Il en est des révolutions et des crises de l'histoire comme de celles dont Cuvier a présenté la série successive dans son discours sur les *révolutions du globe;* ces crises semblent la condition du développement et des progrès de l'œuvre divine.

A des intervalles plus ou moins longs, une puissance ennemie est déchaînée qui bouleverse, détruit, efface; et Dieu restaure, transforme ou écrit à nouveau et montre sa sagesse et sa toute-puissance en faisant sortir le bien du mal.

Ce que prépare la crise actuelle, c'est une application plus complète des doctrines évangéliques au gouvernement des sociétés. — Une nouvelle infusion s'opère dans l'humanité de cette vie surnaturelle que la rédemption a apportée au monde. Dans l'ordre même temporel doit se réaliser la prophétie d'Isaïe : « *Omnis vallis implebitur, et omnis mons et collis humiliabitur, et erunt prava in directa et aspera in vias planas* (Isaïe, XL-4).

Cette communication, cette irradiation nouvelle de la flamme de la charité parmi les hommes, le Christ lui-même est venu la préparer d'une manière merveilleuse dans les révélations dont son cœur sacré favorisa la bienheureuse Marguerite-Marie.

L'ancienne société était devenue un obstacle à l'accomplissement des desseins de la bonté et de l'amour divin. Les formes, les apparences en étaient encore chrétiennes. Mais, les principaux organes en étaient faussés et ne remplissaient plus leur fonction.

Janséniste, gallican ou régalien, le clergé était dans l'ensemble un instrument de règne, le soutien et comme le complice d'une royauté césarienne et d'une aristocratie de cour qui, pour participer aux pompes et aux grandeurs royales, avait déserté ses devoirs de patronage vis-à-vis des faibles.

Pour détruire l'ancien régime, Satan a été de nouveau déchaîné. Et la Révolution s'est accomplie.

Malheureusement, on a cru pouvoir rebâtir avec les doctrines dont on s'était servi pour renverser, avec ces principes prônés

par l'esprit d'erreur comme des principes de civilisation et qui ne peuvent être efficaces que pour détruire.

Les expériences de la République et du premier Empire auraient dû suffire à faire reconnaître le vice radical et la portée pernicieuse de ces doctrines. Les faits avaient été assez éloquents qui démontraient l'impuissance de la raison humaine livrée à elle-même, ou obéissant à l'esprit de révolte, pour restaurer l'ordre social. Pour le restaurer en le perfectionnant, il y fallait le concours de l'esprit qui *planait sur les eaux « ferebatur super aquas »*, qui organisa le chaos, qui aux âges apostoliques transforma le monde païen et dont l'action ne doit cesser de s'exercer par l'Eglise dans l'humanité pour, en la surnaturalisant, accroître son bonheur en ce monde et assurer son salut dans l'autre.

Mais, en 1815, les préjugés et les passions contraires étaient encore vivaces, trop de préventions demeuraient dans les esprits contre le clergé qui de son côté n'avait pas suffisamment séparé sa cause de celle des anciens partis et rejeté ce qui chez lui rappelait l'ancien régime. Pour exercer une action sociale efficace, le prêtre devait paraître animé d'un esprit nouveau, embrasé du feu de la charité et, tout en se montrant avant tout préoccupé du salut éternel de ses frères, ne pas se désintéresser de leur bonheur même temporel. Le zèle et le dévouement nécessaires, il devait les puiser dans une union plus étroite avec Rome, centre et foyer de la vie surnaturelle et catholique, organe ou canal épanchant sur la terre les *eaux des sources du Sauveur*.

D'illustres génies surent faire entendre ces vérités : Joseph de Maistre dans son livre *du Pape* et Félicité de La Mennais dans son ouvrage : *De la religion considérée dans ses rapports avec l'ordre civil*.

L'action ardente du solitaire de la Chesnaie et de son école jeta dans le clergé d'heureux ferments que surent propager d'éminents disciples en se préservant des écarts du maître.

Mais pour la formation de ce clergé des temps nouveaux,

pour que son magistère social fût accepté des gouvernements et des peuples, il fallait que l'on eût vu de nouveau à l'œuvre la Révolution. Le monde avait besoin de nouvelles leçons. L'opposition libérale et rationaliste sous la Restauration ayant procuré un regain de popularité aux idées révolutionnaires, il fallait qu'il fût de nouveau démontré que l'*unique création* de la Révolution *sera toujours l'anarchie et le fruit de ses œuvres des pleurs et du sang*, et que sans le secours de l'Eglise les gouvernements sont impuissants à combattre son œuvre destructive.

Les ébranlements passagers de 1830 et de 1848 ne suffirent pas à faire cette démonstration. Il y fallait de plus longs bouleversements et de plus violentes commotions. Cela était réservé à la crise que nous avons vue commencer avec la guerre d'Italie et qui dure encore. Malgré toute cette longue suite d'efforts, malgré la puissance du concours que lui ont prêté des hommes d'Etat et des chefs d'empire comme Napoléon III et Bismarck, nous pouvons déjà le déclarer, la Révolution n'aura encore fait qu'assurer l'exécution des plans divins et préparer un nouveau triomphe pour l'Eglise.

Nous avons montré quel adversaire la secte, fille de Satan, a rencontré dans Pie IX et par quels coups il a riposté aux coups de l'ennemi. La proclamation du dogme de l'*Immaculée conception* et l'Encyclique *Quanta Cura*, accompagnée du *Syllabus*, ont frappé les erreurs modernes dans leurs principes et dans leurs manifestations. Et la proclamation de l'infaillibilité pontificale, rendant irréfragables les condamnations du vaillant pontife, a armé la Papauté d'une autorité et d'un prestige qui la placent désormais au-dessus des atteintes de toutes les puissances soulevées contre Elle.

Il appartenait à Léon XIII d'achever l'œuvre si bien commencée par son prédécesseur et de justifier par l'éclat de son action dogmatique et sociale les prérogatives de nouveau proclamées. C'est lui qui devait être sur le terrrain déblayé par le nouveau David, l'architecte de la reconstruction préparée par

la bonté divine, le véritable Salomon des temps nouveaux.

Dès ses premiers enseignements on put augurer que le nouveau Pape serait sur le trône de saint Pierre la fidèle image de son maître, *de Celui qui est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu... qui tend à ses fins avec force et dispose tout avec douceur!...*

A la fin de 1885 le pontificat de Léon XIII était déjà assez haut sur l'horizon pour que l'on pût se faire une idée générale de la carrière qui lui restait à parcourir, de l'œuvre dont il poursuivait l'exécution.

Cette première partie de son règne avait été surtout dogmatique ou théorique. D'après les plans tracés on pouvait juger la beauté des proportions et la grandeur de l'édifice projeté. Léon XIII en avait déjà (théoriquement) posé les fondements, dressé les colonnes principales et même dessiné le couronnement. La base, on l'avait dans son Encyclique sur l'enseignement de la philosophie de saint Thomas qui est comme la préface de tout son pontificat et donne en ses principes généraux toute sa doctrine. Les colonnes principales, c'est l'Encyclique *sur le Mariage* relevant la société domestique à la hauteur que lui a faite l'Evangile, et celle touchant le pouvoir civil qui rend à l'autorité sociale son origine divine et son caractère sacré ; c'est aussi la lettre sur l'enseignement de l'histoire disant ce qu'est la Papauté dans le monde, en rappelant son rôle et les services qu'elle a rendus au cours des siècles.

L'Encyclique sur la *Constitution chrétienne des Etats* en formait le couronnement.

Elle marquait la place qui doit être faite à l'Eglise et les relations qui doivent exister entre la société religieuse et la société civile. Entre temps l'Encyclique *Humanum genus* avait frappé la franc-maçonnerie qui dirigeait la guerre et dont les assauts étaient incessants contre l'Eglise et la vérité surnaturelle. Léon XIII comme Esdras édifiait en combattant.

Voilà où en étaient les choses à la fin de 1885. Les grandes lignes de la reconstruction sociale étaient fixées et le corps

principal dessiné. Mais à ce beau plan bien des additions restaient à faire, restait à en effectuer la construction, et restait à y faire entrer l'humanité.

La place des différents pouvoirs et leurs relations entre eux y étaient bien marquées. Mais dans une société chrétienne il ne suffit pas d'assurer les droits et l'exercice de l'autorité. Le commandement ne s'adresse pas à des automates ou à des esclaves. Manquait encore la place à faire à la liberté et les conditions dans lesquelles elle doit s'exercer.

De nouvelles encycliques allaient y pourvoir. Les notions de la liberté n'avaient pas été moins faussées que toutes les autres notions du droit public dans les doctrines franc-maçonniques qui, ne fondant que la licence et l'omnipotence de l'Etat, préparent les voies au hideux socialisme. Il importait de rétablir la vraie doctrine sur ce point important avec la notion des secours que la religion procure à notre faiblesse pour la pratique des vertus. Ce fut l'objet de deux Encycliques qui parurent au cours de l'année jubilaire 1888, de l'Encyclique sur la liberté et de celle sur les devoirs de la vie chrétienne.

Il ne restait plus qu'à marquer ce que devaient être les relations entre elles des différentes classes de citoyens, qu'à résoudre les questions sociales et ouvrières pour compléter le programme devant diriger l'action des catholiques. Une nouvelle Encyclique, qui devait traiter à fond ces questions (l'Encyclique *Novarum rerum*), ne devait pas se faire longtemps attendre.

La grande préoccupation de Léon XIII à partir de son année jubilaire est d'amener les sociétés à l'acceptation et à l'application de ses enseignements. Et son pontificat, sans cesser d'être doctrinal, devient plus particulièrement pratique.

Pour atteindre à ses fins, ses efforts portent sur un triple terrain, sur le terrain diplomatique, politique et social, et s'exercent avec une suite, une constance et un accord admirables (*suaviter et fortiter*) ; les relations internationales, l'ordre politique et social, tout est à réformer. Il n'oublie pas non plus dans ses plans le relèvement de la Papauté dans ses droits de

souveraineté temporelle. Mais ce but qu'il ne perd pas de vue, il ne le vise pas directement et immédiatement. Ce sera la conséquence, le couronnement de la grande reconstruction générale qui est l'objet de ses soins immédiats. Léon XIII ne néglige pas non plus les devoirs que lui impose sa mission apostolique.

En même temps qu'au salut de la société européenne, il travaille à la conversion des hérétiques, des schismatiques et des infidèles. Il entend faire entrer l'univers entier, même la race de Cham, dans sa grande reconstruction.

Pour abattre le règne de la franc-maçonnerie, qui est le grand obstacle, surtout pour la partie européenne de son programme, Léon XIII a compris qu'il devait porter la lutte plus spécialement sur le terrain social. C'est au peuple que le clergé et l'Eglise doivent aller plus directement. C'est le peuple (surtout le peuple français, qui exerce toujours cette magistrature morale dont parle Joseph de Maistre), qu'il faut enlever à la domination de la secte en lui montrant où sont ses vrais amis et d'où peut lui venir le salut.

A ce moment la franc-maçonnerie était encore à l'apogée de sa puissance. Toutes les expériences, toutes les ruines accumulées depuis la guerre d'Italie n'avaient pas suffi à désabuser les peuples sur ses doctrines.

Le gouvernement de la France était retombé dans ses mains et, même après 1870 et l'horrible Commune, la secte y pouvait célébrer le centenaire de 1789 qu'elle faisait coïncider avec les pompes babyloniennes d'une exposition universelle.

A Rome, elle prenait sa revanche des fêtes jubilaires et croyait proclamer la déchéance même spirituelle de la papauté en érigeant une statue à un moine apostat.

Le gouvernement de Humbert était à son service. Guillaume II, en visitant dans Rome le roi d'Italie, venait de donner aux faits accomplis par la secte une solennelle consécration. Le faisceau de la triple alliance que Bismarck était parvenu à lier semblait assurer l'achèvement de l'œuvre maçonnique en Europe.

Sans s'émouvoir de ces bruyantes et triomphales démonstrations de ses ennemis. Léon XIII n'a cessé de marcher à son but. Il est plein de confiance dans l'appui de Celui dont il est le représentant et l'instrument. Cet appui, il n'a cessé de le demander par l'intercession de la Vierge immaculée qu'il sait toute-puissante sur le cœur de son fils.

Comme son prédécesseur, à la veille de ses grands combats, Léon XIII a intéressé à sa cause la gloire de Marie. Il l'a honorée du titre de reine du Saint-Rosaire. Une nouvelle basilique a été érigée et consacrée à Lourdes sous ce vocable là où la belle Vierge à la robe blanche et à la ceinture bleue était apparue à l'humble Bernadette, le rosaire à la main. Et Léon XIII n'a pas craint de déclarer solennellement que c'est d'elle qu'il attend le salut, par un miracle qui sera le couronnement de tant de miracles qu'elle est venue opérer parmi nous.

Depuis que la voix du Pontife a été entendue et que l'Eglise, à son appel, a invoqué Notre-Dame du Saint-Rosaire par des prières périodiques, solennelles et persévérantes, la collaboration de la Providence avec le Pape est devenue de plus en plus marquée.

Tous les rois ou gouvernants qui se sont faits les instruments de l'action anticatholique ou maçonnique, tous les principaux chefs de l'armée des enfants de ténèbres, marqués du sceau de la bête, ont senti la main de Dieu.

Beaucoup sont morts d'une mort étrange. La plupart sont tombés frappés moralement. Et les autres sont à la veille de périr victimes des conséquences de leurs principes, submergés par le flot vengeur du socialisme et de l'anarchie qu'ils ont déchaîné.

Qui habitat in cœlis irridebit eos et Dominus subsannabit eos. Tunc loquetur ad eos in ira sua et in furore suo conturbabit eos (ps. 2).

Guillaume Ier, le redoutable empereur, l'heureux fondateur de l'empire allemand (*a Jove principium*), a connu l'épreuve aux derniers jours de sa vie. Le potentat qui avait fait couler

tant de sang, qui avait banni ou emprisonné des prêtres et des évêques et voulu faire échec aux décisions du concile du Vatican, a été frappé dans son fils unique. Il a été témoin, avant de mourir, de la longue agonie du prince héritier.

Frédéric III ne lui a survécu que trois mois, et l'élève chéri de Bismarck, Guillaume II, est devenu l'empereur des Allemands, après avoir laissé voir son impatience de régner auprès du lit de son père mourant.

L'Allemagne n'a plus le vent en poupe. Elle a été dans les mains de Dieu, comme autrefois les Assyriens, le bâton, la verge dont il s'est servi pour châtier son peuple. Et dans son orgueil elle s'est retournée contre Celui dont elle n'a été que l'instrument. Cette autre Babylone aura aussi son tour.

II

Les circonstances ont bien changé depuis 1870. La Russie, alors favorable à l'Allemagne, est devenue un redoutable adversaire. Elle n'a pas pardonné au cabinet de Berlin de l'avoir arrêtée sur la route de Constantinople (1877).

L'année 1888 était le *moment psychologique*, où s'il ne pouvait amener cette puissance à entrer dans ses combinaisons, Bismarck devait la mettre aux prises avec l'Autriche et ses alliés. Sans quoi le tsar aurait le temps de lever et d'organiser des forces immenses.

La patience de la France et de la Russie, le calme imperturbable du tsar Alexandre III et les événements qui survinrent alors à la cour de Prusse déjouèrent les combinaisons du grand diplomate. La mort du vieux Guillaume précédant celle du *Kronprinz* malade qu'il aurait voulu écarter du trône, deux changements de règne se succédant à Berlin en cette même année 1888 dérangèrent le jeu du grand ministre. Le *moment psychologique* fut manqué. 1889 suivit avec l'Exposition universelle... Il fallut ajourner encore la guerre. Puis sont venus les embarras intérieurs, la discorde qui n'a pas tardé à se mettre entre l'élève et le maître, les progrès du socialisme de plus en plus menaçant et le réveil du particularisme dans les Etats du Sud.

Congédié à la suite des élections du 20 février 1890, Bismarck est, sous certains rapports, devenu pour Guilaume II ce que

M. Thiers a été pour Napoléon III à la fin du second empire. Faut-il faire grand cas des réconciliations qui ont suivi?

Les autres gouvernements alliés de la Prusse ont eu aussi leurs épreuves. Le principal de ces États est l'Autriche, qui est devenue dans la *Triplice* l'alliée de ses adversaires et de ses vainqueurs de 1866. François-Joseph a mis ses mains dans celles des larrons qui se sont promis ses dépouilles et qui le tiennent préalablement sous la domination de leurs complices, les Juifs et les Madgyars révolutionnaires.

Il en a été récompensé dans son fils. La conduite de l'archiduc Rodolphe, de l'unique héritier direct de sa couronne, a montré que le jeune prince avait profité des leçons de ses maîtres juifs et libres-penseurs et qu'il était sans préjugés... Le drame de Meyerling est encore dans toutes les mémoires. L'empereur n'a guère profité de la leçon. Il n'a cessé de collaborer avec ceux qui travaillent à la destruction de l'Eglise et au renversement de son trône, comme de la plupart des trônes de l'Europe.

Parmi les nations qui sont au service de la Révolution ou de la franc-maçonnerie contre le Christ et son Eglise, l'Italie tient la tête. A elle d'en finir avec la papauté. Pauvre Humbert! Croit-il sincèrement que la Révolution dont il s'est fait l'agent travaille pour lui et lui destine la couronne laurée? Que l'exemple de tant de rois renversés l'instruise.

Humbert se croit garanti contre tous les périls par son alliance avec Guillaume II. Mais le *Kaiser* allemand a eu beau visiter et acclamer le roi d'Italie dans son palais, dans sa capitale déclarée *intangible*. Il n'a pu lui apporter une sécurité qu'il n'a pas lui-même. Les efforts dirigés contre le Vatican ont ébranlé tous les trônes. Partout le socialisme prépare le châtiment des royautés prévaricatrices et des bourgeoisies révolutionnaires (1).

(1) Nous rappelons que cet article était écrit avant les désastres des Italiens en Abyssinie. Notre collaborateur voyait bien que le royaume d'Italie allait recevoir un terrible avertissement. Il ne prévoyait pas qu'il viendrait de là (Note de l'*Univers*.)

La triple-alliance a beau augmenter ses armées, chercher à s'assurer encore le concours de l'Angleterre. Elle est travaillée de maladies internes qui la rendront impuissante. Et elle doit compter avec une contre-alliance qui se fortifie chaque jour. C'est le Pape qui l'a nouée et a travaillé le plus efficacement à la consolider, ne pouvant voir avec indifférence « une combinaison politique qui assure à la franc-maçonnerie la possession matérielle et violente de Rome (1). »

Léon XIII s'appuie toujours sur la France. Il n'a cessé de voir en elle, malgré ses égarements passagers, la grande nation catholique, celle qui a été et qui doit redevenir le soldat du Christ. On se rappelle que sa première bénédiction après son avènement a été pour elle. La voyant menacée par une coalition d'ennemis qui sont aussi les siens et qui veulent surtout détruire en elle le boulevard de l'Eglise et de la Papauté, il devait travailler à la faire sortir d'un isolement si dangereux. La force des choses et des intérêts réciproques poussaient la Russie et la France l'une vers l'autre. Mais le tsar Alexandre III avait des répugnances à s'allier avec des gouvernants opportunistes ou radicaux qui avaient passé leur vie à fomenter la Révolution européenne. Léon XIII a fait tomber ses préventions en lui donnant l'exemple et en lui inspirant confiance dans la vraie France qui est toujours là sous un déguisement passager.

Grâce à l'alliance russe, la France a pu poursuivre sa réorganisation et ses armements et se préparer aux luttes à venir.

Les gouvernements de France et de Russie, alliés au Pape contre une ligue que soutient et dirige la juiverie maçonnique, constituent un groupement qu'on pourrait déjà appeler la ligue catholique. Pour que son action ait son efficacité, il faut que la politique intérieure de chacune des puissances qui en fait partie soit d'accord avec sa politique extérieure. — Aussi bien du côté de la Russie que de celui de la France, la Provi-

(1) Article de l'*Osservatore Romano*, du 1er juillet 1891.

dence a manifestement travaillé dans ce sens en ces derniers temps.

Si la Russie ne reconnaît pas encore la suprématie religieuse de Rome, on ne peut nier qu'un sensible rapprochement ne se soit opéré et qu'il n'y ait quelque chose de changé dans les dispositions du peuple russe vis-à-vis du Pape. On ne peut nier que le tsar Alexandre III n'ait répondu aux avances pacificatrices de Léon XIII. Le rétablissement à Rome de la légation russe supprimée depuis le fâcheux incident du comte de Meyendorff (1867) est un témoignage de ses sentiments bienveillants, et la mission du prince Lobanoff ne parle pas moins haut.

Et puis, à côté des tendances officielles et gouvernementales, il y a les courants populaires. Les peuples slaves se sentent aujourd'hui attirés vers Rome. Les fêtes pour le centenaire des saints Cyrille et Méthode, apôtres des Slaves, l'ont révélé avec éclat.

Deux hommes personnifient cette disposition des esprits, Mgr Strossmayer, le grand évêque de Diakowo en Croatie, et M. Wladimir Solowiev, l'illustre publiciste russe.

Solowiev dans son travail : l'*Idée russe*, a établi qu'un grand rôle est réservé à la Russie au sein de l'unité dont Rome est le centre si la Russie veut répondre à sa vocation providentielle.

Sans doute, la politique du tsar Alexandre III n'a pas été la mise en œuvre des idées professées par Solowiev. Mais elle s'est dirigée selon l'intérêt russe qui veut que la diplomatie du tsar s'allie eu dehors aux forces catholiques et les ménage au dedans.

Ç'a été de sa part un trait de génie, sinon une illumination de la Providence de voir dans le juif le véritable ennemi, dans le juif qui a su s'emparer à son profit de la direction de la Révolution dans le monde entier au moyen de la franc-maçonnerie, qui commandite la triple-alliance et qui, si l'on n'y mettait bon ordre, ferait pénétrer en Russie le travail de dissolution et de décomposition qui prépara les désastres de

l'Autriche en 1866 et ceux de la France en 1870. Alexandre III a compris que l'entreprise Bismarck Bleichrœder et Cie, quelle qu'en soit aujourd'hui la raison sociale, existe toujours pour l'asservissement et la spoliation des peuples, et sa diplomatie a encouragé partout l'antisémitisme, y trouvant son véritable point d'appui.

Le gouvernement français, longtemps du moins, n'a pas eu cette clairvoyance ni cette sagesse. Comment l'attendre de valets de juifs et de francs-maçons comme l'étaient nos gouvernants? Pouvaient-ils être sincères dans leurs démonstrations d'amitié à l'égard de la Russie? Ils étaient les complices de ceux qu'ils voulaient paraître combattre. On les a vus s'acharner à démoraliser le pays, à tuer son âme et à détruire toutes ses forces vives (commerce, agriculture, finances etc...) La Providence a travaillé avec le Pape à délivrer la France du joug de ces malfaiteurs et à faire disparaître cette cause de faiblesse pour la ligue dont Léon XIII est le chef. Elle a opéré sur ceux qui ont tyrannisé si longtemps notre malheureux pays comme sur les gouvernements de la triple-alliance.

On sait comment ont fini la plupart de ces hommes néfastes. Gambetta, Paul Bert, Grévy, Ferry, et Clemenceau et tant d'autres frappés de mort soudaine ou déshonorés, tués moralement...

C'est Léon XIII qui a donné le branle au mouvement, et qui a préparé cette union. Qu'on se rappelle le toast du cardinal Lavigerie, la lettre du cardinal Rampolla à l'évêque de Mende, et l'Encyclique du 5 février 1892.

En combattant le mouvement, la franc-maçonnerie achèvera de le faire aboutir. Pour avoir une armée elle est obligée de faire alliance avec le socialisme révolutionnaire. Si elle triomphe, son triomphe épouvantera le monde et elle en sera la première victime; ce sera la péripétie que suivra de près le véritable dénouement.

Vis-à-vis de l'état-major de l'armée du mal, c'est-à-dire de la maçonnerie corrompant les masses et déchaînant leurs con-

voitises pour rétablir son règne, l'armée du bien se trouvera en mesure.

Et c'est l'Eglise et son chef qui l'auront recrutée, armée, organisée, en allant au peuple, en regagnant sa confiance et en lui faisant accepter pour la guérison de ses plaies le baume évangélique, ce baume sauveur dont naguère la *Revue des Deux-Mondes* elle-même reconnaissait l'efficacité.

Il appartenait au Pape qui a écrit l'Encyclique *De Conditione Opificum* de faire aboutir ainsi heureusement, et avec cet à-propos, le grand mouvement catholique de notre siècle.

En préparant ainsi la réorganisation pacifique de la société dans la justice et la charité, Léon XIII nous a remis en selle. Nous lui devrons l'union et la force nécessaires pour faire face au péril intérieur, et, par suite, au péril extérieur.

Un des plus puissants facteurs qui assurent la victoire nous manquait encore. C'était la confiance en nous-mêmes et la foi en nos destinées. Notre moral avait besoin d'être relevé. Léon XIII y a aussi pourvu en dressant devant nos yeux, avec l'auréole au front, celle qui est une des plus pures personnifications de notre patrie et de sa mission sainte et généreuse.

Berlin fêtait à grand bruit Guillaume et Bismarck réconciliés (?) (janvier 1894). Léon XIII a répondu à ces fanfares provocatrices en déclarant Jeanne d'Arc vénérable. Tous les cœurs français en ont reçu une puissante et fortifiante commotion.

D'autres circonstances ont encore contribué à réveiller chez nous les sentiments généreux et patriotiques et à ranimer en même temps le sens chrétien : la mort de Mac-Mahon, rappelant son héroïque vie et ses funérailles religieuses au milieu des fêtes russes; la mort et les funérailles du président Carnot et toutes les émotions produites par ce tragique événement.

Depuis lors, frappée dans la personne de Carnot, la franc-maçonnerie agonise. En disant la franc-maçonnerie, nous avons dit par là même la juiverie; la franc-maçonnerie n'étant que la juiverie transformée et prolongée, et les loges formant les tentacules de la pieuvre qui nous enlace et nous dévore.

Cette captivité de Babylone qui pèse depuis trop longtemps sur nous et sur les peuples chrétiens touche, nous l'espérons, à sa fin !

Sans doute, l'énorme puissance de la franc-maçonnerie juive que soutiennent tant de complicités et de ramifications ne cèdera pas sans combat. On sait tous les ressorts dont elle dispose pour agir au dehors et au dedans et sur les gouvernements et sur les masses révolutionnaires. Tous les meneurs socialistes lui appartiennent. Bien des symptômes annoncent qu'elle prépare un terrible retour offensif.

Cette crise que nous voyons venir consommera sa ruine en même temps que la confusion de ses doctrines et assurera, nous en sommes convaincus, l'achèvement de l'œuvre de Léon XIII. Violente pourra devenir l'épreuve, mais comme nous l'avons dit, ce ne sera qu'une péripétie, le véritable dénouement suivra.

A la suite de l'affaire du traître Dreyfus et des scandales de *nouveaux Panamas*, voyant la lumière se faire sur leurs hontes et leurs menées perfides, les hommes de ténèbres tentent une partie suprême. La nomination de Brisson à la présidence de la Chambre et leurs efforts pour le faire président de la République sont le commencement de la revanche qu'ils veulent prendre contre la France honnête. Leur campagne va continuer contre le nouveau président. Puisse-t-il être mieux trempé pour la lutte que son prédécesseur. Il semble disposé aux concessions. S'il s'engage dans cette voie douloureuse, il est perdu lui aussi. Mais n'importe, il se trouvera bien quelqu'un à la fin pour relever le gant. Le conflit est dans l'air — il faudra qu'il éclate. — Ah ! si nous avions un Garcia Moreno!...

... Nul doute que les fils de la veuve du dehors et du dedans ne viennent à la rescousse. Et nous savons que les complicités extérieures ne leur font pas plus défaut que les intérieures. On peut le voir par l'attitude de l'Italie entre autres.

La lutte, et elle est peut-être prochaine, sera terrible.

Saint Jean semble l'avoir décrite dans ce passage de son apocalypse

... « Et je vis les cieux ouverts et voici qu'apparut un cheval blanc. Et celui qui le montait s'appelait le fidèle et l'*infaillible*...

... « Et je vis la Bête, et les rois de la terre, et leurs armées rassemblées pour livrer bataille à celui qui était monté sur le cheval blanc et à son armée...

... « Et la Bête fut prise...

... Et tous ceux qui combattaient pour elle périrent frappés du glaive de celui que était sur le cheval blanc, du glaive sortant de sa bouche. Et les oiseaux se rassasièrent de leur chair... » Il nous semble qu'il s'agit bien là de la Papauté représentée aujourd'hui par Léon XIII.

La Papauté triomphera et avec elle la France chrétienne. La Révolution ayant achevé de montrer par ce dernier effort ce qu'elle est dans son fond et qu'elle n'est propre qu'à détruire, tous les peuples désabusés se tourneront enfin vers la sainte montagne d'où leur vient la lumière. Tous marcheront sous la houlette du successeur de Pierre. Il n'y aura plus, suivant la prédiction de sainte Catherine de Sienne, qu'un seul troupeau et un seul pasteur.

De ce prochain triomphe nous avons déjà comme une image anticipée dans les spectacles dont Rome est depuis quelque temps le théâtre. On y vient de la part de tous les peuples et de tous les rois admirer la sagesse du nouveau Salomon et solliciter ses oracles comme au temps de la reine de Saba. Aujourd'hui le représentant extraordinaire du tsar de toutes les Russies est aux pieds du Saint-Père, où il vient apporter les hommages de son maître. Hier c'étaient les patriarches Grecs, Arméniens, Chaldéens, qui négociaient l'union des Églises orientales, c'était le coryphée de la littérature et de la science françaises, libre-penseuses, le directeur de la *Revue des Deux-Mondes* reconnaissant l'insuffisance des sciences humaines, séparées de la théologie, et la nécessité de leur réconciliation avec celle qui a été et qui doit redevenir leur reine... demain ce sera le cardinal Vaughan venant traiter de la réunion de l'Église anglicane.

C'est le prélude de l'ère nouvelle, que nous nous sommes

permis d'appeler par avance l'ère du Sacré-Cœur, d'une ère où les institutions et les arts redeviendront chrétiens et où sera ainsi consommée l'œuvre du grand pontife dont nous avons dit qu'il aura été sur le trône de saint Pierre une fidèle image de son divin maître, de Celui qui est la splendeur de la lumière éternelle et le miroir sans tache de la majesté de Dieu... qui tend à ses fins avec force et dispose tout avec douceur.

Au temps du roi Salomon, depuis Dan jusqu'à Bersabée, chacun vivait en paix sous sa vigne et sous son figuier. Dans le nouvel édifice social élevé par Léon XIII, les peuples goûteront une heureuse et florissante paix. Puissent-ils savoir en jouir longtemps (1) !

(1) Je donne ici intégralement un travail qui, tronqué et réduit, a été ajouté comme conclusion à la seconde édition de mon livre, *le Grand Combat contemporain*. Je le donne tel qu'il a paru dans l'*Univers* des 24 et 25 juillet 1896. Si, pourtant, contrairement à mes prévisions goûtistes, l'épreuve se perpétue pour les catholiques, nous continuerons de la subir sans nous scandaliser, ni murmurer contre la Providence. Nous savons qu'il doit venir un temps où il n'y aura plus de triomphes terrestres à espérer pour les chrétiens. Sommes-nous arrivés à cette période où *l'anti-christianisme* doit régner sur la terre? Si oui, nous attendrons, en souffrant et en combattant, le grand et suprême *avènement*, sachant qu'il ne saurait plus être éloigné.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Essai sur Chateaubriand 1
Alfred de Musset 73
Lacordaire et son historien M. Foisset 113
Bataille de Cocherel 139
Le Darwinisme ou l'Homme-Singe 165
Les Fléaux 171
Voyages à l'intérieur 185
Louis Veuillot jugé par un critique naturaliste 231
Bagnoles-les-Eaux ou retour au bocage normand 249
Sept jours à Paris 319
Athalie 391
Voyage au pays de saint François de Sales 401
Que sera le dénouement 489

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-EDITEUR

82, rue Bonaparte, à Paris

Études de Théologie positive sur la sainte Trinité, par le R. P. Th. de Régnon, de la Compagnie de Jésus.
Première série : *Exposé du dogme.* 1 beau vol. in-8 . . . . . 7 fr.
Deuxième série : *Théories scolastiques.* 1 beau vol. in-8. . . . . 7 fr.

Casus de Matrimonio, Fere quingenti quibus applicantur et per quos explicat sua, Asserta Moralia, Circa eamdem materiam M. [illegible]ran, S. J. 1 vol. in-8. . . . . 4 fr.

Le Nouveau Testament et les Origines du Christianisme, [illegible] apologétiques, par le R. P. J. Fontaine, S. J. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

Le Prône Catéchistique, d'après le Concile de Trente. Sa méthode et ses sources de développement, par le R. P. J. Fontaine, S. J. 1 vol. in-18 jésus . . . . . 3 fr.

Élévations sur les Épîtres de saint Paul, par la R. M. Thérèse de Saint-Joseph (*Ernestine d'Augustin*), ancienne Prieure du Carmel de Tours, avec approbations de Leurs Éminences les cardinaux [illegible] Bourret, et de Sa Grandeur Mgr l'Évêque de Troyes. Epître aux Romains, 1 vol de xxvii-297 pages. Epître aux Ephésiens et Epître aux Hébreux, 1 vol. de 438 pages. — Les deux volumes . . . 4 fr.

Le Problème du Mal, la douleur chez l'animal, chez l'homme, l'enfant; le mal moral, l'enfer, par le R. P. J. de [illegible] *Deuxième édition.* 1 vol. in-18 jésus. . . . . 3 fr.

L'Ame et la Physiologie, par le R. P. J. de Bonniot, de la Compagnie de Jésus. 1 fort vol. in-8 . . . . . 7 fr.

Celui qui est, essai, par le R. P. Frédéric de Cualey, S. J. 1 vol. in-8 . . . . . 4 fr.

La Divinité de Jésus-Christ vengée des attaques du rationalisme contemporain, par le R. P. Fr. A. M. Portmans, des Frères-Prêcheurs. 1 vol. in-8 . . . . . 4 fr.

La Prédication, Grands Maîtres et Grandes Lois, par le R. P. Longhaye, S. J. 1 vol. in-8. . . . . 7 fr.

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY